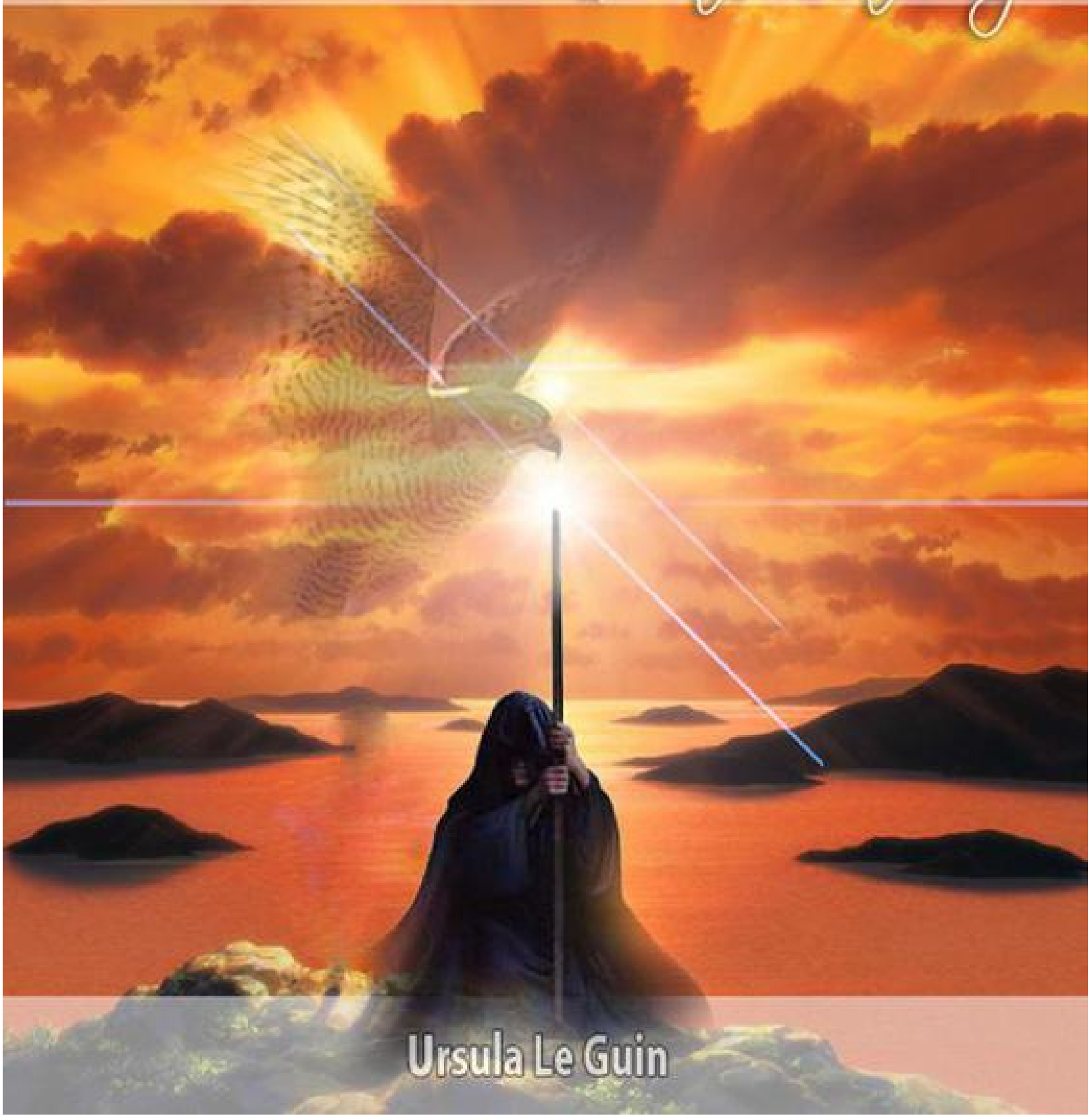
Le cycle de Terremer

Le Sorcier de Terremer - Les Tombeaux d'Atuan - L'Ultime Rivage



Ursula Le Guin

URSULA K. LE GUIN

LE CYCLE DE TERREMER

LE SORCIER DE TERREMER
LES TOMBEAUX D'ATUAN
L'ULTIME RIVAGE

Traduit de l'américain par
Philippe R. Hupp et
Michel Lee Landa

Livre I
LE SORCIER DE TERREMER

I
DES GUERRIERS DANS LA BRUME

L'ÎLE de Gont, une montagne dont le sommet surplombe de plus de quinze cents mètres les flots tumultueux de la mer du Nordest, est une contrée renommée par ses magiciens. Maints Gontois en effet ont quitté les bourgs de ses hautes vallées et les ports de ses sombres baies resserrées pour servir les Seigneurs de l'Archipel en leurs villes, comme mages ou sorciers ; ou bien, en quête d'aventure, s'en sont allés d'île en île produire leur magie d'un bout à l'autre de Terremer.

Certains disent que, parmi eux, le plus grand, et sans nul doute le plus intrépide voyageur, était un homme du nom d'Épervier, qui en son époque était devenu à la fois maître des dragons et Archimage. La Geste de Ged et plus d'un autre chant content sa vie ; mais l'histoire que voici remonte aux jours où il ignorait la gloire avant que les chants fussent créés.

Il naquit dans un village nommé Dix-Aulnes, perdu dans les hauteurs à la pointe du Val du Nord, dont les pâturages et les champs descendent petit à petit vers la mer. Aux boucles de la rivière Ar se trouvent d'autres bourgs, mais au-dessus du village lui-même seule s'élève la forêt qui, de seuil en seuil, cède la place à la roche et à la neige des sommets.

Le nom qu'il porta durant son enfance, Dan, lui fut donné par sa mère, et ce nom ainsi que sa vie furent tout ce qu'elle put lui offrir, car elle mourut avant qu'il eût atteint l'âge d'un an. Son père, le fondeur de bronze du village, était un homme sévère et taciturne ; et comme les six frères de Dan, bien plus âgés que lui, abandonnèrent l'un après l'autre la demeure familiale pour cultiver la terre, sillonner les mers ou forger dans les autres bourgs du Val, il ne se trouva personne pour élever l'enfant dans la tendresse.

Il s'endurcit donc, telle une herbe vivace, et devint un grand et fier garçon, bruyant, rapide et décidé. En compagnie des quelques enfants que comptait le village, il passa de nombreuses années à garder les chèvres sur les versants abrupts, au-dessus des cascades ; puis, lorsqu'il fut suffisamment fort pour actionner les longs soufflets, son père le prit à son service, au prix d'un grand nombre de gifles et de coups de fouet.

Il n'était guère aisé de faire travailler Dan. Il était toujours ailleurs, à errer au plus profond de la forêt, à nager sous les chutes de l'Ar qui, comme tous les cours d'eau de Gont, était très rapide et glacé ; ou à gravir les falaises et les escarpements pour parvenir au-dessus de la forêt en un point d'où il apercevait la mer, ce vaste océan nordique qui, passé Perregal, ne recèle aucune île.

L'une des sœurs de sa mère disparue vivait au village. Elle avait fait pour lui tout le nécessaire durant sa plus jeune enfance ; mais, ayant désormais ses propres tâches à accomplir, elle ne lui prêtait plus la moindre attention, maintenant qu'il était capable de se débrouiller tout seul. Un jour cependant, alors que l'enfant, âgé de sept ans, et encore sans instruction, ignorait tout des arts et des pouvoirs qui règnent sur le monde, il entendit sa tante crier quelque chose à une chèvre qui avait sauté sur le chaume d'une hutte et refusait de redescendre. Et lorsque la chèvre entendit une certaine rime, d'un bond, elle obéit avec docilité.

Le lendemain, tandis qu'il gardait les chèvres à poils longs sur les pâturages de la Haute Chute, Dan leur lança les mots qu'il avait entendus, sans en connaître le but, la signification ni même la nature :

Nor esse ma lom
Hiolk han mer hon !

Il cria cette rime ; et les chèvres vinrent à lui. Elles vinrent rapidement, en groupe, sans le

moindre bruit, et le fixèrent alors de leurs yeux jaunes aux pupilles noires fendues.

Dan éclata de rire et la répéta à haute voix, cette rime qui lui conférait cette emprise sur les chèvres. Celles-ci se rapprochèrent alors, se bousculant tout autour de lui.

Et il eut brusquement peur de leurs cornes épaisses et annelées, de leur étrange regard, de leur étrange silence. Il tenta de se libérer d'elles, de se sauver, mais les chèvres rassemblées le suivirent de tout près ; et tout le troupeau de dévaler le versant jusqu'au village, les bêtes serrées l'une contre l'autre, comme maintenues par une corde, le garçon au milieu, pleurant et criant. Les villageois se ruèrent hors de leurs chaumières, couvrant les chèvres de jurons et le garçon de quolibets. Sa tante sortit également ; mais elle ne riait pas. Elle dit un mot aux chèvres, et les bêtes se mirent alors à bêler, à brouter ici et là, délivrées du sortilège.

« Suis-moi », dit-elle à Dan.

Elle le conduisit dans la cabane où elle vivait seule et où, d'ordinaire, elle ne laissait pénétrer aucun enfant. Et les enfants, en fait, craignaient cet endroit.

Dépourvue de fenêtre, la petite demeure était basse et obscure, chargée de l'odeur des herbes qui séchaient, suspendues à la poutre maîtresse, de la menthe, de l'ail doré, et du thym, de l'achillée, de la roussevive, de la royale, de la paramale, des pieds de chien et de la baie.

Là, sa tante s'assit en tailleur auprès du feu et, lorgnant l'enfant à travers ses cheveux noirs emmêlés, elle lui demanda ce qu'il avait dit aux chèvres, et s'il savait ce que représentait la rime. Lorsqu'elle se rendit compte qu'il ne savait rien, mais n'en avait pas moins jeté un sort aux chèvres pour qu'elles viennent à lui et le suivent, elle comprit qu'il devait posséder en lui le germe du pouvoir.

Elle contempla désormais d'un œil nouveau ce neveu qui jusqu'alors, en tant que tel, ne représentait rien pour elle. Après l'avoir complimenté, elle lui dit pouvoir peut-être lui apprendre des rimes plus intéressantes, comme le mot qui fait sortir l'escargot de sa coquille ou celui qui appelle le faucon du haut des airs.

« Oh oui, apprends-moi ce nom-là ! » s'écria-t-il, complètement remis de la terreur que lui avaient inspirée les chèvres, et enhardi par les félicitations que lui avait adressées sa tante pour son audace.

La sorcière lui dit alors : « Jamais tu ne révéleras ce mot aux autres enfants, si je te l'enseigne. »

— « Je le promets ! »

Elle sourit alors en voyant l'élan né de son ignorance. « Voilà qui est bel et bon, mais je vais te lier à ta promesse. Ta langue demeurera figée jusqu'à ce que je décide de la libérer, et même alors, s'il est vrai que tu pourras parler, tu ne pourras cependant prononcer le mot que je vais t'apprendre à portée d'oreille de quelque autre personne. Il nous faut conserver les secrets de notre art. »

— « Bien », fit le garçon qui, tenté de connaître et d'accomplir ce que ses compagnons de jeu ne savaient ni ne pouvaient faire, n'avait nullement envie de leur en révéler le secret.

Tandis qu'il restait assis, immobile, sa tante noua ses cheveux, ainsi que la ceinture de sa robe, puis se rassit en tailleur et se mit à jeter des poignées de feuilles dans le feu, de sorte que s'éleva une épaisse fumée qui ne tarda pas à emplir la cabane. Elle entonna alors un chant. Sa voix par moments devenait plus grave, ou plus haute, comme si une autre voix eût surgi en elle ; et le chant se poursuivit jusqu'à ce que l'enfant ne distingue plus s'il était endormi ou non. Et durant tout ce temps le vieux chien noir de la sorcière, qui n'aboyait jamais, était resté assis près de lui, les yeux rougis par la fumée. Puis la sorcière s'adressa à Dan en une langue qu'il ne comprenait pas et lui fit répéter avec elle quelques rimes et mots jusqu'à ce que l'enchantement vienne le saisir.

« Parle ! » lui ordonna-t-elle pour éprouver l'efficacité du sortilège.

L'enfant ne parvint pas à parler, mais se mit à rire.

Sa tante eut alors un peu peur de la force du garçon, car le sort qu'elle avait élaboré était, dans les limites de son savoir, des plus puissants ; elle avait fait en sorte non seulement d'obtenir la maîtrise de sa parole et de son silence, mais en même temps de l'attacher également à son service dans l'art de la sorcellerie. Et pourtant, malgré le sort qui le liait, il avait ri. Elle ne pipa mot. Ayant jeté un peu d'eau claire sur le feu pour faire disparaître la fumée, elle donna un peu à boire au garçon ; puis, lorsque celui-ci fut de nouveau capable de parler, lorsque l'air fut serein, elle lui apprit le nom véritable du faucon, qui obligeait celui-ci à venir.

Ce fut le premier pas de Dan sur la voie qu'il devait suivre tout au long de sa vie, la voie de la magie, la voie qui l'amena par la suite à pourchasser une ombre sur terre et sur mer jusqu'aux ténébreuses côtes du royaume de la mort. Mais, à l'heure des premiers pas, la route semblait aussi large que resplendissante.

Quand il se rendit compte que les faucons sauvages daignaient quitter les vents pour le rejoindre lorsqu'il les appelait par leur nom, et se posaient dans un vrombissement d'ailes sur son poignet, tels les oiseaux de chasse d'un prince, il éprouva un ardent désir de connaître d'autres noms de ce genre, et s'en vint aussitôt prier sa tante de lui apprendre le nom de l'épervier, celui de l'orfraie et celui de l'aigle. Pour gagner ces mots dispensateurs de pouvoirs, il fit tout ce que la sorcière lui demanda de faire et apprit tout ce qu'elle lui enseigna, bien que tout ne fût pas agréable à faire ou à connaître.

À Gont existe un dicton qui dit : *Aussi faible qu'un sortilège de femme* ; et un autre : *Aussi méchant qu'un sortilège de femme*. Or la magicienne de Dix-Aulnes n'était pas une sorcière noire, et elle ne se risquait pas à toucher au grand art des relations avec les Pouvoirs Anciens ; mais, étant femme ignorante au sein d'un peuple ignorant, elle utilisait fréquemment ses dons à des fins douteuses et déraisonnables. Elle ne savait rien de l'Équilibre et de la Méthode que connaît et observe le véritable magicien, et qui l'empêchent d'avoir recours à ses sortilèges quand la nécessité ne s'en fait pas absolument sentir. Elle disposait d'un sort pour chaque circonstance et passait le plus clair de son temps à opérer des charmes. Une bonne partie de son savoir n'était que sornettes et balivernes, et elle ne pouvait distinguer les véritables sorts des faux. Elle connaissait plus d'une malédiction et était probablement plus douée pour causer la maladie que pour la guérir. Comme toutes les sorcières de village, elle savait préparer un philtre d'amour ; mais en ce qui concerne la jalousie et la haine des hommes, elle composait d'autres breuvages bien plus inquiétants. Toutefois, elle ne confia pas à son jeune apprenti le secret de telles pratiques, et, dans la mesure de ses possibilités elle ne lui enseigna que des arts honnêtes.

Au début, comme on peut s'y attendre de la part d'un enfant, tout le plaisir que lui procura l'art de la magie, il le trouva dans son emprise sur les oiseaux, les bêtes, et les connaissances qu'il acquit à leur sujet. Ce plaisir, d'ailleurs, l'accompagna durant toute sa vie.

L'apercevant si souvent dans les hauts pâturages, un oiseau de proie proche de lui, les autres enfants l'appelèrent Épervier ; il acquit ainsi ce nom, qu'il conserva plus tard comme nom usuel, lorsque son nom véritable était encore inconnu.

Comme la sorcière continuait de parler de la gloire, des richesses et de l'immense puissance sur les hommes que pouvait conquérir un sorcier, il se mit en devoir d'apprendre d'autres aspects de cette utile science, et s'attela immédiatement à l'ouvrage. L'ensorceleuse le félicita, les enfants du village se mirent à le craindre et lui-même ne douta point qu'un avenir fort riche le verrait devenir grand parmi les hommes. Cheminant donc ainsi de mot en mot et de sort en sort, avec l'aide de la sorcière, jusqu'à l'âge de douze ans, il finit par savoir une grande partie de ce qu'elle savait elle-même : c'était peu, mais suffisamment pour la sorcière d'un petit bourg, et plus qu'assez pour un

enfant de douze ans. Elle lui avait inculqué toutes ses connaissances en plantes médicinales, tout ce qu'elle savait des arts employés pour trouver, pour lier, pour réparer, pour desceller et pour révéler. Elle lui avait chanté ce qu'elle savait des complaintes des trouvères et des grandes Gestes ; et tous les mots du Vrai Langage qu'elle avait appris de la bouche d'un sorcier, elle les répéta à Dan. En outre, plusieurs changeurs de temps et jongleurs ambulants qui se déplaçaient de hameau en hameau entre le Val du Nord et la Forêt Orientale lui avaient appris divers tours et plaisanteries, et des sorts d'illusion. Et c'est par l'un de ces sortilèges frivoles qu'il prouva pour la première fois l'immense pouvoir qui se trouvait en lui.

L'Empire kargade était puissant, à cette époque. Il s'agit de quatre vastes contrées sises entre les Lointains Nord et Est : Karego-At, Atuan, Hur-at-Hur et Atnini. La langue qu'on y parle ne ressemble à aucune de celles pratiquées dans l'Archipel ou les autres Lointains, et le peuple qui y vit est un peuple sauvage à la peau blanche et aux cheveux jaunes, un peuple farouche qui aime la vue du sang et l'odeur des villages en flammes. L'année précédente, ils avaient attaqué les Torikles et la puissante île de Torheven, massant leurs flottes de vaisseaux aux voiles rouges. La nouvelle parvint bien à Gont, plus au nord ; mais les Seigneurs de Gont, trop occupés par leur piraterie, ne s'intéressaient guère aux infortunes des autres pays. Ce fut ensuite le tour de Spévie qui, tombant aux mains des Kargues, fut pillée et saccagée, et dont les habitants furent pris comme esclaves ; aujourd'hui encore cette île n'est qu'un amas de ruines. Dans leur soif de conquête, les Kargues peu après firent voile vers Gont à bord d'une trentaine de longs vaisseaux impressionnants. Parvenus au Port de l'Est, ils attaquèrent la ville, s'en rendirent maîtres et l'incendièrent ; puis, laissant leurs navires sous garde à l'embouchure de l'Ar, ils remontèrent le Val en mettant la région à feu et à sang, n'épargnant ni bêtes ni gens. Au fil de leur progression, ils se séparaient en hordes, et chacune de ces hordes pénétrait où bon lui semblait. Des paysans en fuite donnèrent l'alerte aux villages des hauteurs, et bientôt les habitants de Dix-Aulnes virent de la fumée obscurcir le ciel vers l'est. Ceux qui ce soir-là gravirent la Haute Chute virent en contrebas le Val embrumé et rougi par les incendies ; on avait changé en brasiers les champs prêts pour la moisson et les vergers où les fruits rôtissaient sur leurs tiges embrasées. Partout, granges et fermes n'étaient plus que ruines.

Certains villageois s'enfuirent de leurs ravins pour chercher refuge dans la forêt ; d'autres se préparèrent à combattre pour leur vie, mais quelques-uns se contentèrent de rester sur place à se lamenter. Parmi les fugitifs se trouvait la sorcière, qui élut pour abri une grotte de la Côte de Caperdigne, dont elle scella l'entrée au moyen de force sorts. Le père de Dan, le fondeur de bronze, fut l'un de ceux qui restèrent, car il refusa d'abandonner le creuset et la forge où il avait travaillé cinquante années durant. Il passa la nuit entière à battre le métal qui lui restait pour fabriquer des pointes de lances ; les autres, au fur et à mesure, fixaient ces pointes aux manches de houes et de râteaux, ne disposant point du temps nécessaire pour les assujettir correctement. Jusqu'alors, le village n'avait pas possédé d'armes, à l'exception des arcs et coutelas destinés à la chasse, car les montagnards de Gont n'aiment pas la guerre ; ils ne sont pas réputés pour être des soldats, mais des voleurs de chèvres, des pirates des mers et des magiciens.

Au lever du soleil apparut un épais brouillard blanc, comme souvent, les matins d'automne, sur les hauteurs de l'île. Près de leurs cabanes et leurs maisons, dans les ruelles de Dix-Aulnes, les villageois, sans savoir si les Kargues étaient proches ou lointains, attendirent, armés de leurs arcs et des lances qu'ils venaient de forger, tous silencieux, tentant de percer le brouillard qui leur dissimulait formes, distances et dangers.

Parmi eux se trouvait Dan. Toute la nuit il avait travaillé à la forge, ouvrant et fermant le long soufflet en peau de chèvre qui nourrissait d'air le foyer. Mais maintenant, après avoir œuvré de la

sorte, ses bras tremblaient tellement et lui faisaient si mal qu'il était incapable de pointer le javelot qu'il avait choisi. Il ne voyait pas comment il pourrait combattre, être d'un quelconque secours aux villageois, voire même être l'artisan de son propre salut. Son cœur souffrit la torture à la pensée qu'il lui faudrait périr si jeune sur une lance kargue et partir pour le pays des ténèbres sans même connaître son nom secret, son vrai nom d'homme. Il abaissa les yeux sur ses maigres bras, humides dans la brume matinale, et reporta sa fureur sur sa faiblesse ; car par ailleurs il connaissait ses points forts. Le pouvoir résidait en lui, s'il savait en faire usage ; il se mit à songer à tous les sorts qu'il avait emmagasinés, en quête d'un procédé pouvant donner à ses compagnons et à lui-même un avantage, ou tout au moins une chance. Mais la nécessité seule ne suffit point à libérer un pouvoir ; indispensable se révèle le savoir.

À présent le brouillard s'effilochait à la chaleur du soleil dénudé qui brillait au-dessus du pic dans le ciel vif. Tandis que les brumes s'écartelaient en longues traînes et en fumerolles fugaces, les villageois aperçurent une horde de guerriers lancés à l'assaut de la montagne. Ils étaient protégés par des heaumes de bronze, des jambières, des plastrons de cuir épais ainsi que des boucliers de bois et de bronze, et étaient armés d'épées, et de la longue lance kargade. Comme un mince serpent clinquant, ils remontaient la berge escarpée de l'Ar, suffisamment proches pour qu'on vît leurs visages blancs et perçût les mots de jargon qu'ils se lançaient l'un l'autre. Cette horde d'envahisseurs comptait une centaine d'hommes environ, ce qui est peu ; mais, au village, il n'y avait que dix-huit hommes et adolescents.

Mais la nécessité finit par faire surgir le savoir : Dan, voyant le brouillard dériver et s'amenuiser sur le chemin des Kargues, entrevit le sort qui pouvait convenir. Un vieux changeur de temps du Val désireux de prendre l'enfant à son service lui avait enseigné plusieurs charmes. L'un de ces tours s'appelait la mise en brouillard, un sort-lieur qui rassemble les brumes en un endroit pendant un certain temps ; grâce à cela, un magicien doué en illusion peut modeler ce brouillard pour produire des semblants de spectres qui tiennent quelque temps, puis s'évanouissent. Ceci n'entrait pas dans les capacités de Dan, mais son intention était différente, et il eut la force de mener le sortilège vers ses propres fins. Rapidement, à haute voix, il nomma les lieux et limites du village, puis énonça le charme de mise en brouillard tout en y glissant les mots d'un sort de dissimulation ; et enfin il cria le mot destiné à faire opérer la magie.

À l'instant même son père survint derrière lui, et lui porta sur le côté de la tête un rude coup qui le fit choir. « Tais-toi, idiot ! Ferme donc ta bouche de bon à rien et cache-toi si tu n'es pas capable de te battre ! »

Dan se releva. Il entendait maintenant les Kargues à l'autre bout du village, guère plus loin que le grand if dans la cour du tanneur. Leurs voix étaient tout aussi nettes que les cliquettements et les crissements de leurs harnais et de leurs armes, mais on ne les voyait pas. Le brouillard s'était regroupé et épaissi autour du hameau dans une luminosité blême, au point qu'il fut bientôt malaisé d'y voir ses propres mains.

— « J'ai réussi à cacher tout le monde », dit Dan d'une voix terne, sa tête résonnant encore du coup que lui avait assené son père ; et la double incantation avait considérablement diminué ses forces. « Je vais maintenir ce brouillard aussi longtemps que possible. Va chercher les autres et mène-les à la Haute Chute. »

Le forgeron fixa alors son fils, qui se tenait dans l'étrange et moite brume, comme enveloppé d'un linceul. Il lui fallut une minute pour saisir ce que voulait dire Dan, mais lorsqu'il comprit, il courut sur-le-champ et sans bruit, connaissant tous les coins du village, pour transmettre à chacun la consigne. Au cœur du brouillard gris surgit tout à coup une lueur rouge : les Kargues venaient de

mettre le feu au toit d'une chaumière. Cependant ils ne s'avancèrent pas à l'intérieur du village, mais décidèrent d'attendre à l'entrée que la brume se lève et dénude leurs proies et leur butin.

C'était la maison du tanneur qui était en flammes ; celui-ci envoya deux ou trois garçons se faufiler droit sous le nez des Kargues, se gausser d'eux, hurler puis disparaître de nouveau comme la fumée parmi la fumée. Pendant ce temps, rampant derrière les clôtures et courant de chaumière en chaumière, les hommes parvinrent non loin des guerriers regroupés, en direction desquels ils envoyèrent une volée de flèches et de javelots. Un Kargue tomba transpercé d'une pointe encore chaude de la forge. D'autres furent blessés par les flèches, et tous écumèrent de rage. Ils chargèrent alors pour décimer leurs dérisoires attaquants, mais ne trouvèrent, empli de voix, que le brouillard qui les environnait. Ils se dirigèrent vers les voix en perçant la brume de leurs grandes lances ornées de plumes et souillées de sang. Hurlant, ils franchirent toute la longueur de la rue, sans savoir le moins du monde qu'ils avaient traversé le village, puisque les cabanes et les chaumières désertes saillaient puis disparaissaient dans la grisaille du brouillard. Les villageois s'enfuirent en s'éparpillant, et la plupart d'entre eux conservèrent une bonne avance, car ils connaissaient parfaitement le terrain ; mais certains d'entre eux, enfants ou vieillards étaient lents. Trébuchant sur eux, les Kargues pointèrent leurs lances ou donnèrent de grands coups d'épée tout en poussant leurs cris de guerre, le nom des Dieux Blancs frères d'Atuan :

« Wuluah ! Atwah ! »

Certains membres de la horde s'arrêtèrent lorsqu'ils sentirent la terre devenir inégale sous leurs pieds, mais les autres poursuivirent leur chemin, cherchant le village fantôme et suivant de tremblantes silhouettes floues qui ne cessaient de leur échapper. La brume tout entière regorgeait à présent de ces formes insaisissables qui s'esquivaient, vacillaient et s'évanouissaient de toutes parts. Un groupe de Kargues prit les apparitions en chasse jusqu'à la Haute Chute, où les hauteurs dominent les cascades de l'Ar ; lorsque les formes qu'ils poursuivaient s'avancèrent dans l'air avant de se dissoudre dans la brume qui s'amenuisait, ils s'abattirent en hurlant, quarante mètres plus bas, perçant l'ouate et émergeant soudainement en plein soleil, vers les crevasses peu profondes au milieu des rochers. Quant à ceux qui les suivaient, ils se figèrent au bord de l'escarpement et tendirent l'oreille.

Alors le cœur des Kargues s'emplit d'épouvante ; ils abandonnèrent les villageois pour se chercher les uns les autres au milieu des brumes traîtresses. Ils se rassemblèrent sur le versant, et pourtant apparitions et semblants de fantômes ne cessaient de s'infiltrer dans leurs rangs, tandis que d'autres formes se précipitaient sur eux et leur infligeaient des coups de lance ou de couteau avant de disparaître. Les Kargues prirent alors la fuite comme un seul homme. Ils dévalèrent le versant en trébuchant, muets d'horreur, jusqu'à ce qu'échappant à l'aveuglant brouillard gris, ils vissent la rivière et les ravines resplendissant dans la clarté du matin ensoleillé, en dessous du hameau. Là, ils firent halte, se rassemblèrent une nouvelle fois et regardèrent derrière eux. Une muraille grise flottante et animée de convulsions coupait le chemin, dissimulant tout ce qui se trouvait derrière. De cette muraille surgirent deux traînards haletants, vacillants, les épaules malmenées à chacun de leur pas par leurs longues lances. Pas un seul Kargue n'eut la force de se retourner. Ils s'éloignèrent tous le plus vite possible du lieu ensorcelé.

Ce fut plus bas dans le Val du Nord que ces guerriers avides de combats purent s'y donner à cœur joie car les bourgs de la Forêt de l'Est, d'Ovark jusqu'à la côte, avaient rassemblé leurs hommes pour les opposer aux envahisseurs de Gont. Ils déferlèrent des hauteurs, groupe par groupe, de telle sorte que ce jour-là, ainsi que le suivant, les Kargues furent refoulés jusqu'aux plages au-dessus du Port de l'Est, où ils trouvèrent leurs vaisseaux incendiés ; ils combattirent donc le dos à la mer

jusqu'à la mort du dernier d'entre eux, gorgeant les sables d'Armouth d'un sombre sang dont seule la marée réussit à avoir raison.

Mais ce même matin, au village de Dix-Aulnes, et plus loin à la Haute Chute, le brouillard gris et humide, après avoir légèrement persisté, se mit brusquement à s'effilocher pour s'évanouir totalement. Ici et là dans la clarté d'une matinée venteuse, des hommes promenaient leur regard autour d'eux en s'interrogeant. Ici gisait le cadavre d'un Kargue, sa longue chevelure jaune, éparse, souillée de sang. Un peu plus loin, le corps du tanneur du village, qui avait péri tel un roi au milieu de la bataille.

Plus bas dans le hameau, la maison à laquelle les Kargues avaient mis le feu brûlait encore ; et, la bataille étant gagnée, on courut éteindre l'incendie. Dans la rue, près du grand if, on découvrit Dan, le fils du fondeur de bronze. Il était seul, sain et sauf, mais incapable de parler, comme muet d'abrutissement. Comme on était parfaitement au courant de ses actions, on le mena à la demeure de son père avant d'aller quérir la sorcière dans sa grotte afin qu'elle vienne prodiguer ses soins au garçon qui avait sauvé toutes les vies et tous les biens, à l'exception des quatre hommes tués par les Kargues et de la chaumière incendiée.

Bien qu'il ne souffrît d'aucune blessure provoquée par une arme, l'enfant ne parvenait ni à parler, ni à manger, ni à trouver le sommeil ; il paraissait ne pas entendre ce qu'on lui disait, ne pas voir ceux qui s'en venaient auprès de lui. Et nul en cette contrée n'était doté de talents suffisants pour le guérir du mal qui l'accablait. « Il a abusé de son pouvoir », déclara sa tante ; mais même celle-ci était incapable de lui venir en aide.

Tandis qu'il demeurait ainsi sombre et muet, l'histoire du garçon qui avait mis les Kargues sanguinaires en fuite grâce à son brouillard empli d'ombres diffuses se répandit jusqu'au fin fond du Val du Nord, jusqu'à la Forêt de l'Est, jusqu'aux hauteurs, et même derrière la montagne, jusqu'au Grand Port de Gont. Et c'est ainsi que le cinquième jour après le massacre d'Armouth se présenta au village de Dix-Aulnes un étranger, un homme ni jeune ni vieux, nu-tête, vêtu d'une cape, et qui tenait à la main sans effort apparent un bâton de chêne aussi haut que lui. Il n'avait pas remonté le cours de l'Ar comme le faisaient la plupart des gens, mais était descendu des forêts qui couvraient la montagne. Les femmes du village virent aussitôt que c'était un sorcier, et lorsqu'il leur annonça qu'il était « guéritout », elles le conduisirent tout droit à la chaumière du fondeur. L'étranger chassa tout le monde hormis le père et la tante de l'enfant, puis il se pencha au-dessus de la couche où reposait Dan, fixant l'obscurité, et il se borna à poser sa main sur le front du garçon et à toucher ses lèvres, une seule fois.

Alors Dan s'assit lentement, regardant autour de lui. Peu après il se mettait à parler tandis que lui revenaient forces et appétit. On lui donna à boire et à manger, puis il se recoucha, rivant toujours sur l'étranger ses yeux sombres et interrogateurs.

Le fondeur de bronze dit à cet étranger : « Tu n'es pas un homme comme les autres. »

— « Cet enfant ne sera pas non plus un homme comme les autres », répondit l'étranger. « Le récit de son exploit avec le brouillard est parvenu à Re Albi, où je vis. Je suis venu ici pour lui donner son nom si, comme on le dit, il n'a pas encore fait son entrée dans l'âge d'homme. »

La sorcière chuchota au fondeur de bronze : « Frère, ce doit être certainement le Mage de Re Albi, Ogion le Silencieux, celui qui dompta le tremblement de terre… »

— « Ami », dit le fondeur, qui n'était pas disposé à se laisser intimider par un grand nom, « mon fils aura treize ans ce mois-ci, mais nous avions l'intention de célébrer son Passage à la fête du Retour du Soleil cet hiver. »

— « Qu'il soit nommé aussitôt que possible », répondit le mage, « car il a besoin de son nom.

J'ai d'autres tâches à accomplir maintenant, mais je reviendrai ici le jour de votre choix. Avec votre consentement, je l'emmènerai avec moi lorsque je repartirai ; et s'il se révèle apte, je le garderai comme apprenti ou bien veillerai à ce qu'il reçoive une éducation conforme à ses talents. Car c'est une bien dangereuse chose que de tenir dans l'obscurité l'esprit d'un mage-né. »

Ogion avait parlé avec une grande douceur, mais avec un ton de certitude, et même l'obstiné forgeron hocha la tête après l'avoir écouté.

Le jour des treize ans de l'enfant, un jour de splendeur d'automne précoce, alors que les feuilles vives étaient encore aux arbres, Ogion revint au village après avoir longtemps parcouru la Montagne de Gont, et la cérémonie du Passage eut lieu. La sorcière prit au garçon son nom, Dan, le nom que lui avait donné sa mère lorsqu'il n'était qu'un nourrisson. Nu et sans nom, il pénétra dans les glaciales chutes de l'Ar, à l'endroit où la rivière se faufile parmi les rochers sous les escarpements élevés. Lorsqu'il entra dans l'eau, des nuages griffèrent le visage du soleil, tandis que d'immenses ombres glissaient et flottaient autour de lui au-dessus de l'eau. Il gagna la rive opposée, grelottant de froid mais marchant lentement, bien droit comme il convenait dans cette eau vive et mordante comme le gel. Lorsqu'il parvint à la rive, Ogion, qui l'attendait, lui tendit la main et, tout en étreignant le bras du garçon, il lui murmura son véritable nom : *Ged*.

C'est ainsi que lui fut donné son nom par un homme des plus avisés dans l'usage des pouvoirs.

Les festivités étaient loin d'être terminées, et tous les villageois faisaient bombance puisqu'il y avait beaucoup à manger, de la bière à satiété, et un chantre du bout du Val contant la *Geste des Maîtres des Dragons*, quand le mage dit à Ged de sa voix paisible : « Viens, mon garçon. Fais tes adieux à tes proches et laisse-les festoyer. »

Ged alla donc chercher ce qu'il lui fallait emporter, le solide couteau de bronze que son père avait forgé à son intention, un manteau de cuir que la veuve du tailleur avait recoupé à sa taille, et un bâton d'aulne que sa tante avait envoûté pour lui : c'était tout ce qu'il possédait, en dehors de sa chemise et de sa culotte. Il fit ses adieux aux villageois, les seuls gens qu'il connût au monde, et embrassa d'un dernier regard le hameau recroquevillé sous les hauteurs, au-dessus des chutes. Puis il se mit en chemin avec son nouveau maître au cœur de la forêt escarpée qui recouvrait l'île montagneuse, parmi les feuilles et les ombres d'un automne lumineux.

II
L'OMBRE

GED s'imaginait qu'en tant qu'apprenti d'un mage fameux il pénétrerait aussitôt le mystère et acquerrait la maîtrise du pouvoir. Il comprendrait le langage des bêtes comme celui des feuilles, se dit-il ; il balaierait les vents d'un seul mot et apprendrait à prendre toutes les formes souhaitées. Peut-être son maître et lui se feraient-ils cerfs pour galoper ensemble, ou survoleraient-ils la montagne jusqu'à Re Albi sur des ailes d'aigles.

Mais il n'en alla nullement ainsi. Ils cheminèrent, descendant d'abord dans le Val, puis contournèrent lentement la montagne par le sud et l'ouest, accueillis le soir dans de minuscules villages, ou passant la nuit à la belle étoile comme de pauvres compagnons sorciers, des chaudronniers ambulants ou des mendiants. Ils ne franchirent aucun domaine mystérieux. Rien ne se produisit. Le bâton de chêne du mage que Ged avait tout d'abord considéré avec intérêt et appréhension n'était qu'un robuste bâton de marche, rien d'autre. Trois jours passèrent, puis quatre, et pourtant Ogion n'avait toujours pas prononcé un charme aux oreilles de Ged ; il ne lui avait pas appris un seul nom, une seule rune, un seul sort.

Bien que très silencieux, il était si doux et si calme que Ged ne tarda pas à perdre sa crainte respectueuse et qu'un ou deux jours plus tard il se sentit suffisamment hardi pour demander : « Quand commencera mon apprentissage, Maître ? »

— « Il a commencé », lui répondit Ogion.

Un silence, comme si Ged retenait ce qu'il voulait objecter. Puis il lança : « Mais je n'ai encore rien appris ! »

— « C'est que tu n'as pas encore découvert ce que je t'enseigne », répliqua le mage, sans interrompre les longues foulées de sa marche régulière. Leur chemin les menait à présent sur la haute passe entre Ovark et Wiss. Comme la plupart des Gontois, le mage était un homme sombre à la peau brune comme le cuivre et aux cheveux gris, racé et puissant comme un chien de meute, et aussi infatigable. Il avait la parole rare, il mangeait peu et dormait encore moins. Son œil était vif et son ouïe fine, et souvent son visage paraissait en alerte.

Ged ne lui répondit pas. Ce n'était pas toujours facile de répondre à un mage.

« Tu veux jeter des sorts », lui dit bientôt Ogion tout en marchant, « mais tu as tiré trop d'eau de ce puits. Attends. Être adulte, c'est être patient ; et maîtriser son sujet, c'est être neuf fois patient. Quelle est cette herbe au bord du sentier ? »

— « De la faigne. »

— « Et celle-ci ? »

— « Je ne sais pas. »

— « On l'appelle la quatrefeuille. » Ogion avait fait halte, et posé l'extrémité chaussée de cuivre de son bâton près de la petite herbe, de sorte que Ged examina la plante avec beaucoup de soin avant d'en retirer une cosse chargée de graines et de demander enfin, Ogion n'ayant rien ajouté : « Quel est son usage, Maître ? »

— « À ma connaissance, elle n'en a point. »

Ged garda un instant la cosse dans la main tandis qu'ils reprenaient leur chemin, puis il la jeta.

— « Lorsque de la quatrefeuille tu connaîtras pour chaque saison toutes les racines, fleurs et feuilles, lorsque tu sauras son aspect, son parfum et ses graines, alors tu pourras apprendre son véritable nom, car tu connaîtras sa vie : celle-ci représente plus que son usage. Après tout, quel est ton usage ? Ou le mien ? La Montagne de Gont est-elle utile ? De même la Haute Mer ? » Et cinq

cents mètres plus loin, Ogion finit par ajouter : « Pour entendre, il faut être silencieux. »

Le jeune garçon fronça les sourcils. Il n'aimait guère passer pour un sot. Toutefois, il fit taire son ressentiment et son impatience et s'efforça de se montrer obéissant afin qu'Ogion consente finalement à lui apprendre quelque chose. Car il était insatiable : il voulait apprendre, il voulait conquérir des pouvoirs. Or il commençait à avoir l'impression qu'il eût appris davantage en devisant avec n'importe quelle herbière ou sorcière de village. Tandis qu'ils contournaient la montagne par l'ouest en traversant les forêts solitaires, dépassant Wiss, il se demandait de plus en plus où étaient la puissance et la magie de ce grand mage Ogion. Car, lorsqu'il se mit à pleuvoir, Ogion ne prononça même pas le sort que connaissaient tous les changeurs de temps pour écarter l'orage. Sur une terre riche en sorciers, comme Gont ou les Enlades, on peut voir un nuage chargé de pluie errer d'un bord à l'autre, de lieu en lieu, quand les sorts se relaient pour le chasser jusqu'à ce qu'il débouche sur la mer, où il peut se déverser en paix. Mais Ogion laissa la pluie tomber où bon lui semblait. Il trouva un large sapin, sous lequel il s'allongea. Ged s'accroupit au milieu des buissons, trempé et triste, en se demandant à quoi il pouvait être utile de posséder le pouvoir si l'on était trop avisé pour l'utiliser, et en regrettant de ne pas s'être plutôt mis au service du vieux changeur de temps du Val, qui au moins lui eût permis de dormir au sec. Il ne formula aucune de ses réflexions à voix haute. Il ne dit pas un mot. Son maître, qui souriait, s'endormit sous la pluie.

Vers le Retour du Soleil, quand les premières neiges épaisses se mirent à tomber sur les hauteurs de Gont, ils parvinrent à Re Albi, le foyer d'Ogion. Ce village se trouve sur les roches élevées de la Corniche, et son nom signifie Nid de Faucon. De ce lieu, on aperçoit très loin le port profond en contrebas, les tours du Port de Gont, les vaisseaux qui franchissent dans les deux sens le chenal de la baie entre les Falaises Fortifiées, et à l'ouest, dans le lointain, au-delà de la mer, on devine les monts bleutés d'Oranéa, la plus orientale des Iles du Centre.

Quoique vaste, construite de bois solide et munie d'un foyer et d'une cheminée au lieu d'un trou à feu, la demeure du mage ressemblait aux huttes du village de Dix-Aulnes : elle ne comportait qu'une seule pièce, à laquelle était attenant d'un côté un abri à chèvres. Dans le mur ouest s'ouvrait une sorte d'alcôve, où Ged devait dormir. Au-dessus de sa paillasse, une fenêtre donnait sur la mer, mais la plupart du temps les volets devaient être fermés, contre les grands vents qui, tout l'hiver durant, soufflaient du nord et de l'ouest. C'est dans la chaleur obscure de cette maison que Ged passa l'hiver, entendant au-dehors le fracas de la pluie et du vent, ou enveloppé par le silence de la neige, apprenant à écrire et à lire les Six Cents Runes hardiques. Il était fort heureux de cet apprentissage-là, car ce n'est pas en ânonnant mécaniquement charmes et sortilèges qu'un homme acquiert une véritable maîtrise. La langue hardique de l'Archipel, bien qu'elle ne contienne pas davantage de magie qu'aucune autre langue humaine, trouve ses racines dans le Langage Ancien, cette langue qui nomme les choses par leurs véritables noms ; pour comprendre ce langage, il faut commencer par les Runes écrites, celles de l'époque où les îles du monde surgirent de la mer.

Il ne se produisit pourtant aucun enchantement, aucune merveille. Rien d'autre tout au long de l'hiver que les lourdes pages du Livre des Runes tournées l'une après l'autre, la pluie et la neige qui tombaient. Après avoir parcouru les vastes forêts gelées ou s'être occupé de ses chèvres, Ogion rentrait en secouant la neige de ses bottes et s'asseyait en silence près du feu. Et le long mutisme attentif du mage emplissait la pièce comme il emplissait l'esprit de Ged, au point que celui-ci parfois avait l'impression d'avoir oublié la sonorité des mots ; alors, quand Ogion finissait par parler, il semblait qu'il eût, à cet instant et pour la première fois, inventé le langage. Cependant ses paroles ne recelaient point de grands sujets, mais se rapportaient uniquement à des choses simples, au pain, à l'eau, au temps ou au sommeil.

Dès le printemps, un printemps vif et empressé, Ogion envoya souvent Ged cueillir des herbes dans les pâturages au-dessus de Re Albi en lui recommandant d'y consacrer tout le temps qu'il lui conviendrait et en lui donnant la liberté de passer toute la journée à se promener le long des torrents grossis par les pluies, à travers les bois et les champs verts et ensoleillés. Chaque fois, Ged était ravi de s'en aller, pour ne revenir qu'à la tombée de la nuit, mais il n'oubliait pas complètement les herbes. Tout en grimpant et en errant, il ouvrait l'œil pour les chercher et en rapportait toujours une certaine quantité. Il trouva entre deux torrents un pré où poussait en abondance la fleur que l'on nomme minerve blanche, et comme cette plante est rare et très prisée des guérisseurs, il revint au même endroit le lendemain. Quelqu'un d'autre s'y trouvait avant lui, une jeune fille qu'il connaissait de vue : c'était la fille du vieux Seigneur de Re Albi. De lui-même, il ne lui aurait pas adressé la parole, mais c'est elle qui vint à lui en le saluant aimablement : « Je te connais, tu es Épervier, le disciple de notre mage. J'aimerais que tu me parles de sorcellerie ! »

Il baissa les yeux vers les fleurs blanches qui frôlaient sa robe tout aussi blanche ; timide et renfrogné tout d'abord, il répondit à peine. Mais elle continua de parler ouvertement, sans aucune gêne, le mettant peu à peu à l'aise. À peu près de son âge, elle était grande et très pâle – sa peau était presque blanche. On disait au village que sa mère était d'Osskil ou de quelque autre terre étrangère. Sa longue chevelure tombait comme une cascade d'eau noire. Ged la trouvait très laide ; mais, à mesure qu'ils discutaient, Ged éprouva le désir de lui plaire et de gagner son admiration. Elle lui fit conter toute l'histoire de ses charmes de mise en brouillard, qui avaient défait les guerriers kargues, tendant l'oreille comme si elle eût été remplie d'étonnement et d'admiration, mais sans lui adresser cependant la moindre louange. Et bientôt elle passa à un autre sujet : « Sais-tu faire venir à toi les oiseaux et les bêtes ? » lui demanda-t-elle.

— « Oui », répondit Ged.

Il savait qu'il y avait un nid de faucon sur les hauteurs au-dessus du pré, et il appela par son nom l'oiseau. Celui-ci vint, mais refusa de se poser sur son poignet, assurément effarouché par la présence de la jeune fille. Il poussa un cri, battit l'air de ses larges ailes et s'éleva dans le vent.

— « Comment appelles-tu ce genre de charme, qui fait venir les faucons ? »

— « Un sort d'Appel. »

— « Peux-tu également faire venir à toi les esprits des morts ? »

Il pensa qu'elle voulait par cette question se moquer de lui parce que le faucon n'avait pas totalement obéi à sa requête. Il ne voulait pas qu'elle se gausse de lui. « Je le pourrais si je le voulais », lui répondit-il d'une voix calme.

— « N'est-il pas très difficile et très dangereux d'appeler un esprit ? »

— « Difficile, oui. Dangereux ? » Il haussa les épaules.

Cette fois, il fut pratiquement certain que les yeux de la jeune fille brillaient d'admiration.

— « Sais-tu jeter un charme d'Amour ? »

— « Cela n'a rien de magistral. »

— « Tu as raison », lui dit-elle, « n'importe quelle sorcière de village sait le faire. Sais-tu jeter des sorts de Changement ? Peux-tu changer de forme toi-même, comme le font les sorciers, à ce qu'il paraît ? »

Une fois de plus, il ne put distinguer si elle posait la question pour se moquer de lui, et répondit donc : « Je le pourrais si je le voulais. »

Elle se mit à insister pour qu'il se transforme en quelque chose qui lui plairait – en aigle, en taureau, en feu, en arbre. Il se tira d'affaire avec quelques mots brefs et mystérieux qu'employait son maître ; mais il ne savait trop comment refuser nettement quand elle l'exhortait ainsi ; il ignorait en

outre s'il croyait ou non à ce dont il se vantait. Il la quitta donc en prétextant que le mage son maître l'attendait chez lui, et il ne revint pas au pré le lendemain. Pourtant, le jour suivant, il y retourna en se disant qu'il lui fallait cueillir davantage de fleurs pendant qu'elles étaient épanouies. Elle s'y trouvait également, et ils marchèrent côte à côte dans les herbes marécageuses, déracinant les épaisses minerves blanches. Le soleil printanier brillait, et elle lui parlait aussi gaiement qu'une chevrière de son propre village. Elle lui posa de nouvelles questions sur la magie et la sorcellerie, écarquillant les yeux d'attention chaque fois qu'il lui répondait, de sorte qu'une fois de plus il se laissa aller à la vantardise. Ensuite elle lui demanda s'il voulait bien produire un sort de Changement ; et, lorsqu'il se déroba, elle le regarda en écartant de son visage sa noire chevelure et lui dit : « Aurais-tu peur de le faire ? »

— « Non, je n'ai pas peur. »

Elle eut alors un sourire légèrement dédaigneux et dit : « Peut-être es-tu trop jeune. »

C'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Il devint taciturne, mais résolut de faire ses preuves devant elle.

Il lui déclara qu'elle pouvait revenir au pré le lendemain si elle le voulait et prit congé d'elle, puis rentra à la maison alors que son maître était encore au-dehors. Il alla tout droit à l'étagère pour y prendre les deux Livres de Savoir qu'Ogion n'avait encore jamais ouverts en sa présence.

Il cherchait une formule pour se transformer, mais, étant encore lent à lire les runes et comprenant peu de ce qu'il lisait, il ne parvenait pas à trouver ce qu'il voulait. Ces livres étaient très anciens, car Ogion les tenait de son maître à lui, Heleth l'Avisé, et Heleth de son maître le Mage de Perregal, et ainsi de suite depuis les temps mythiques. L'écriture était petite, étrange, surchargée et entrelignée par nombre de mains, des mains qui à présent étaient poussière. Toutefois, de loin en loin Ged comprenait une partie de ce qu'il s'efforçait de lire et, ayant toujours à l'esprit les questions de la jeune fille et ses sarcasmes, il s'arrêta à la page portant la formule destinée à invoquer les esprits des morts.

Tandis qu'il la lisait en déchiffrant un par un runes et symboles, un sentiment d'horreur le submergea soudain. Mais ses yeux étaient figés, et il ne put les relever avant d'avoir lu toute la formule.

Alors, levant la tête, il vit qu'il faisait nuit à l'intérieur de la maison ; il avait lu sans la moindre lumière, dans l'obscurité. Lorsqu'il abaissait maintenant le regard sur le livre, il ne voyait plus les runes. Pourtant l'horreur s'emparait toujours davantage de lui et semblait le ligoter à sa chaise. Il avait froid. Lançant un regard par-dessus son épaule, il vit que quelque chose était tapi près de la porte fermée, une informe tache d'ombre plus noire que la nuit. Cela semblait s'avancer, murmurer et s'adresser à lui en chuchotant : mais les mots lui étaient étrangers.

La porte s'ouvrit alors violemment, et entra un homme autour duquel brûlait une lumière blanche ; une grande et vive silhouette qui brusquement parla d'une voix forte, rude et farouche. Les murmures cessèrent et les ténèbres furent dissipées.

L'horreur quitta Ged, mais celui-ci restait mortellement terrifié, car c'était Ogion le Mage qui se tenait dans l'embrasure de la porte au milieu d'une vive lumière, tandis que dans sa main le bâton de chêne brûlait d'un feu blanc.

Sans dire un mot, le mage passa près de Ged, alluma la lampe et alla remettre les livres sur leur étagère. Puis, se tournant vers le garçon, il lui dit : « Tu ne prononceras jamais cette formule qu'au péril de ton pouvoir et de ta vie. Était-ce pour cette formule que tu as ouvert les livres ? »

— « Non, Maître », murmura l'enfant, et avec honte il avoua à Ogion ce qu'il recherchait, et pour quelle raison.

— « Tu ne te souviens donc pas de ce que je t'ai dit, que la mère de cette jeune fille, l'épouse du Seigneur, est une enchanteresse ? »

Ogion avait bel et bien dit cela, mais Ged n'y avait guère prêté attention, quoiqu'il sût maintenant qu'Ogion ne lui disait jamais rien sans avoir de bonnes raisons de le faire.

— « La fille elle-même est déjà à moitié sorcière. Peut-être est-ce la mère qui l'a envoyée te parler. Peut-être est-ce elle qui a ouvert le livre à la page que tu as lue. Les puissances qu'elle sert ne sont pas les mêmes que les miennes ; j'ignore ce qu'elle veut, mais je sais qu'elle ne me veut pas de bien. Ged, écoute-moi à présent. N'as-tu jamais songé qu'autour du pouvoir, il doit y avoir autant de danger que d'ombre autour de la lumière ? Cette magie n'est pas un jeu que nous jouons pour le plaisir ou pour la gloire. Pense bien à ceci : chaque mot, chaque geste de notre Art est prononcé et accompli soit pour le Bien, soit pour le Mal. Avant de parler ou d'agir, il faut connaître le prix à payer ! »

Emporté par sa honte, Ged s'écria : « Comment puis-je savoir ces choses, quand vous ne m'enseignez rien ? Depuis que je vis avec vous, je n'ai rien fait, je n'ai rien vu… »

— « Maintenant tu as vu quelque chose », répliqua le mage. « Dans l'obscurité, près de la porte, lorsque je suis entré. »

Ged demeura silencieux.

Ogion se mit à genoux pour allumer un feu dans l'âtre, car le froid régnait dans la maison. Puis, sans se relever, il dit d'une voix paisible : « Ged, mon jeune faucon, tu n'es pas lié à moi, ou à mon service. Ce n'est pas toi qui es venu à moi, mais moi qui suis venu te chercher. Tu es très jeune pour faire ce choix, mais je ne puis le faire pour toi. Si tel est ton désir, je t'enverrai à l'Ile de Roke, où l'on enseigne tous les grands arts. Tu apprendras tout ce que tu as résolu d'apprendre, car ton pouvoir est grand. Plus grand même que ton orgueil, je l'espère. J'aimerais te garder ici avec moi, car ce que j'ai est ce dont tu as besoin, mais je ne veux pas te retenir contre ton gré. À présent, choisis entre Re Albi et Roke. »

Ged resta abasourdi, le cœur pétrifié. Il avait fini par aimer cet homme, Ogion, qui l'avait guéri en le touchant du doigt, et qui ne connaissait pas la colère : il l'aimait ; et cela, il l'avait jusqu'alors ignoré. Il regarda le bâton de chêne appuyé au mur dans le coin de la cheminée, se rappelant son flamboiement, qui avait chassé le mal de l'obscurité, et il éprouva le désir de rester auprès d'Ogion pour sillonner longtemps les forêts en apprenant à être silencieux. Mais d'autres souhaits ardents brûlaient en lui, impossibles à étouffer : la soif de gloire, la faim d'agir. Pour parvenir à la Maîtrise, c'était une bien longue route que celle d'Ogion, un sentier bien lent à suivre, alors qu'il pouvait immédiatement faire voile avant les grands vents marins jusqu'à la Mer du Centre, jusqu'à l'Ile des Sages, où l'air était éclairci par les enchantements et où les Archimages se promenaient au milieu des charmes.

« Maître, dit-il, je veux aller à Roke. »

C'est ainsi que quelques jours plus tard, sous le soleil d'un matin printanier, Ogion l'accompagna sur la route escarpée et longue de vingt-cinq kilomètres qui de la Corniche menait au Grand Port de Gont. Là, aux portes de terre, entre les dragons sculptés, les gardes s'agenouillèrent à la vue du mage, l'épée nue, et lui souhaitèrent la bienvenue. Ils le connaissaient et lui rendaient honneur sur l'ordre du Prince ainsi que de leur propre chef, car dix ans auparavant Ogion avait sauvé la cité d'un tremblement de terre qui eût ébranlé les tours des riches et comblé d'avalanches la passe des Falaises Fortifiées. Il avait parlé à la Montagne de Gont pour la calmer et apaisé les précipices tremblants de la Corniche comme on tranquillise un animal terrifié ; Ged en avait entendu parler, et maintenant, dans sa surprise de voir les gardes armés mettre genou à terre devant son paisible maître,

il s'en souvenait. Il eut un regard, presque de crainte, vers cet homme qui avait maîtrisé un tremblement de terre ; mais le visage d'Ogion était toujours aussi impassible.

Ils descendirent vers les quais, où le Maître du Port vint en se hâtant souhaiter la bienvenue à Ogion et lui demander ce qui pouvait être fait pour son service. Le mage le lui dit, et l'homme désigna aussitôt un vaisseau en partance pour la Mer du Centre, à bord duquel Ged pourrait embarquer comme passager. « Ou ils le prendront comme poussevent », ajouta-t-il, « s'il possède le don. Ils n'ont pas de faiseur de temps à bord. »

— « Il a un certain talent en ce qui concerne la brume et le brouillard, mais aucun avec les vents marins », répondit le mage en posant légèrement sa main sur l'épaule de Ged. « Ne tente aucun tour avec la mer ou les vents de la mer, Épervier ; tu es encore un homme des terres. Maître du Port, quel est le nom du navire ? »

— « *Ombre*, des Andrades, en partance pour Horteville avec une cargaison de fourrures et d'ivoires. Un bon vaisseau, Maître Ogion. »

Le visage du mage s'assombrit lorsqu'il entendit le nom du navire, mais il dit : « Qu'il en soit ainsi. Remets ce mot au Gardien de l'École à Roke, Épervier. Que les vents te soient favorables ! Adieu ! »

Et ils se séparèrent sans autre forme de cérémonie. Le mage fit demi-tour et s'en fut par la rue qui remontait des quais. Ged, désemparé, regarda son maître disparaître.

« Suis-moi, mon garçon », dit le Maître du Port en l'entraînant vers l'embarcadère où *l'Ombre* se préparait à larguer ses amarres.

Il pourrait sembler curieux que, sur une île large de quelque quatre-vingts kilomètres, dans un village surplombé par des hauteurs qui contemplent la mer infinie, un enfant puisse atteindre l'âge adulte sans avoir posé le pied sur un bateau ou trempé son doigt dans l'eau salée ; mais c'est pourtant ainsi. Fermier, chevrier, vacher, chasseur ou artisan, l'homme de la terre considère l'océan comme un royaume salé et instable qui n'a absolument rien à voir avec lui. Le village situé à deux jours de marche de son propre village est un pays étranger, et l'île qui se trouve à une journée de voile de sa propre île n'est qu'une légende : à ses yeux, les monts brumeux qu'il distingue de l'autre côté de l'eau n'ont rien de la solidité du sol sur lequel il marche.

Ainsi, pour Ged, qui n'était jamais descendu des hauteurs, le Port de Gont était un endroit impressionnant et merveilleux, avec les immenses maisons et les tours de pierre taillée, les quais, les embarcadères, les bassins et les mouillages, le port lui-même, où près de cinquante vaisseaux et galères tanguaient à quai ou gisaient, halés et retournés si on les radoubait, ou encore patientaient dans la rade, à l'ancre, voiles ferlées et sabords clos, les marins s'interpellant dans d'étranges dialectes, les débardeurs lourdement chargés se hâtant parmi barils, caisses, glènes de cordes et amas de rames, les marchands barbus portant fourrure qui conversaient paisiblement en surveillant leur pas sur les pierres gluantes dominant les flots, les pêcheurs déchargeant leurs prises, les caréneurs qui frappaient, les charpentiers qui martelaient, les vendeurs de palourdes qui chantaient et les capitaines qui gueulaient, et derrière tout cela le silence de la baie ensoleillée. L'œil, l'oreille et l'esprit émerveillés, il suivit le Maître du Port jusqu'au large quai contre lequel l'*Ombre* était solidement amarré ; il fut présenté au capitaine du vaisseau.

Peu de mots furent nécessaires pour que le maître du navire accepte de prendre Ged comme passager jusqu'à Roke, puisque c'était un mage qui en faisait la demande, et le Maître du Port laissa le garçon en sa compagnie. Le capitaine de l'*Ombre* était un homme gras et corpulent vêtu d'une cape pourpre parée de fourrure de pellawi telle qu'en portent les marchands andradiens. Sans lui accorder le moindre regard, il interrogea Ged d'une voix puissante : « Sais-tu faire le temps, mon garçon ? »

— « Oui. »

— « Sais-tu faire se lever le vent ? »

Il lui fallut bien répondre que non ; et le maître lui intima alors de trouver une place qui ne gênerait point et d'y demeurer.

À présent les rameurs montaient à bord, car le navire devait sortir en rade avant la tombée de la nuit, puis faire voile avec la marée descendante aux approches de l'aube. Il n'était guère de place qui ne fût gênante, mais Ged escalada comme il le put la cargaison groupée en ballots recouverts de peau et liés, et, hissé ainsi à la poupe du navire, se mit à observer tout ce qui se passait. Les rameurs bondissaient à bord, leurs bras étaient longs et leur carrure forte, tandis que les débardeurs roulaient avec fracas, depuis le quai, des barriques d'eau qu'ils plaçaient sous les bancs des rameurs. Le vaisseau pansu s'enfonça sous le poids de sa cargaison, dansant toutefois légèrement sur les vaguelettes bouclées de la côte, prêt à filer. Puis le timonier prit sa place à la droite de l'étambot, guettant les instructions du capitaine, qui se tenait sur un épais madrier inséré à la jointure de la quille et de l'étrave et dans lequel était sculpté le Vieux Serpent d'Andrade. Le maître mugit ses ordres ; L'*Ombre* fut libéré de ses amarres et tiré à l'écart des quais par deux laborieux bateaux à rames. Puis le capitaine rugit : « Ouvrez les sabords ! » et les grandes rames surgirent bruyamment, quinze par bord. Les rameurs courbèrent leur dos puissant tandis qu'un jeune homme, à côté du maître, marquait la cadence sur un tambour. Le vaisseau se mit alors à glisser aussi aisément qu'une mouette en vol plané, et brusquement le vacarme et le remue-ménage de la Cité disparurent loin derrière eux. Ils s'enfoncèrent dans le silence des eaux de la baie, dominés par le pic élevé de la Montagne, qui semblait être suspendu au-dessus des flots. L'ancre fut jetée dans une crique peu profonde sous le vent de la Falaise Fortifiée méridionale, et là ils passèrent la nuit.

Parmi les soixante-dix marins, certains étaient fort jeunes, comme Ged, mais tous cependant avaient accompli leur Passage dans l'âge adulte. Ils l'appelèrent pour qu'il partage avec eux boisson et nourriture, et se montrèrent amicaux bien que brutaux, amateurs de quolibets et de jeux de mots. Ils le surnommaient Chevrier, bien sûr, puisqu'il venait de Gont, mais n'allèrent pas plus loin. Il était aussi grand et aussi fort que ceux qui avaient quinze ans, et prompt à renvoyer calembours comme sarcasmes ; aussi se fit-il sa place parmi eux. Ce n'était que la première nuit, et voici qu'il commençait déjà à vivre comme eux, à apprendre leur travail. Les officiers du navire s'en félicitèrent, car il n'y avait à bord point de place pour les oisifs.

Il y avait déjà bien peu de place pour l'équipage, et la galère dépourvue de pont, encombrée d'hommes, de matériel et de vivres, n'offrait aucun confort ; mais qu'importait à Ged le confort ? Cette nuit-là, il coucha au milieu des balles de peaux en provenance des îles nordiques, contempla les étoiles du printemps au-dessus des eaux du port, les fragiles lueurs jaunes de la Cité à la poupe, puis il s'endormit et se réveilla empli de joie. Le changement de marée eut lieu avant l'aube. Ils hissèrent l'ancre et glissèrent entre les Falaises Fortifiées en ramant doucement. Tandis que le soleil rougissait déjà derrière eux la Montagne de Gont, ils déployèrent la voile haute et mirent le cap au sud-ouest sur les flots de la Mer Gontoise.

Entre Barnisk et Torheven, ils naviguèrent avec un vent léger et aperçurent bientôt Havnor la Grande Ile, cœur et foyer de l'Archipel. Trois jours durant, ils virent les vertes collines d'Havnor en longeant la côte orientale, sans gagner le rivage. Ged devrait encore attendre des années avant de poser le pied sur cette terre ou voir les blanches tours du Grand Port d'Havnor au centre du monde.

Ils passèrent une nuit à Kambrebourg, le port septentrional de l'île de Wey, et la suivante dans une petite ville à l'entrée de la baie de Felkwey ; le lendemain enfin ils doublèrent le cap nord d'O et pénétrèrent dans le détroit d'Ebavnor. Là, ils amenèrent la voile et mirent à la rame ; ils avaient des

deux côtés la terre, et se trouvaient toujours à portée de voix d'autres navires, petits et grands, marchands ou transporteurs et dont certains revenaient des Lointains avec d'étranges cargaisons après un voyage de plusieurs années, tandis que d'autres sautaient d'île en île comme des étourneaux sans quitter la Mer du Centre. Mettant ensuite le cap au sud pour sortir du détroit encombré, ils laissèrent Havnor dans leur sillage et s'engagèrent entre les deux belles îles d'Ilien et d'Ark que dominaient des villes en surplomb, puis, à travers pluies et vents, ils pénétrèrent dans la Mer du Centre en direction de l'île de Roke.

Au cours de la nuit, comme le vent fraîchissait en tempête, ils amenèrent les voiles et ramèrent durant toute la journée du lendemain. Le long navire se tenait bien et avançait vaillamment sur les flots, mais à la poupe le timonier qui manœuvrait l'immense barre franche regardait la pluie qui martelait la mer et ne distinguait rien d'autre. Ils maintenaient le cap au sud-ouest grâce à la boussole, sachant donc où ils allaient mais ignorant quelles eaux ils franchissaient. Ged entendait les hommes parler des hauts fonds au nord de Roke, et des Roches Borilles à l'est ; d'autres affirmaient qu'ils étaient peut-être à présent sortis de leur route, que le vaisseau naviguait peut-être dans les eaux vides au sud de Kamery. Mais le vent continuait à forcir, déchirant la frange des énormes vagues en lambeaux d'écume qui s'éparpillaient, et les hommes ne cessaient de ramer, cap au sud-ouest et vent en poupe. Les tours de rames furent multipliés, car la tâche était dure ; on assigna les jeunes aux rames par deux, et Ged fit son travail comme les autres, ainsi qu'il l'avait fait depuis son départ de Gont. Lorsqu'ils ne ramaient pas, ils écopaient, car les vagues balayaient abondamment le navire. Ils peinaient ainsi au milieu des vagues qui couraient comme des montagnes fumantes sous le vent, tandis que la pluie frappait et gelait leur dos et qu'au milieu du fracas de la tempête les coups de tambour grondaient comme des battements de cœur.

Un homme vint prendre la place de Ged à la rame et l'expédia auprès du capitaine, au bossoir. La cape de celui-ci dégoulinait de pluie, mais il se tenait sur sa pièce de bois aussi solidement qu'une barrique de vin ; il abaissa les yeux vers Ged pour lui demander : « Peux-tu abattre ce vent, garçon ? »

— « Non, maître. »

— « Sais-tu manier l'acier ? »

Il voulait savoir par là si Ged était capable de faire en sorte que l'aiguille du compas indique le chemin de Roke, que l'aimant cesse de suivre le nord pour se plier à leurs besoins. Cet art appartient aux secrets des Maîtres Marins, et Ged dut répondre non une fois de plus.

— « Eh bien, dans ce cas », mugit le capitaine au milieu du vent et de la pluie, « il te faudra trouver à Horteville un bateau qui te ramène à Roke. Roke doit se trouver à l'ouest de nous, maintenant, et seule la magie pourrait nous y mener avec cette mer. Il faut que nous gardions le cap au sud ».

Voilà qui ne plaisait pas à Ged car il avait entendu les marins parler d'Horteville, ce lieu sans loi qui abritait d'immondes trafics, où l'on enlevait souvent des hommes pour les vendre comme esclaves au Lointain Sud. Il revint à sa place et se mit à ramer avec son compagnon, un solide gars des Andrades. Il entendait le tambour battre la cadence, voyait la lanterne de poupe ballotée par le vent et réduite à un point lumineux pris dans la tourmente, alors que la pluie lacérait le crépuscule. Il tendait son regard vers l'ouest aussi souvent que lui permettait le lourd rythme de la rame. Et alors que le navire s'élevait sur la crête d'une vague, il entrevit un court instant une lueur entre les nuages, au-dessus de l'eau noire et fumante ; c'eût pu être un rayon tardif du soleil couchant, mais cette lueur était vive, elle n'avait rien d'un rougeoiement.

Bien que son compagnon de rame n'eût rien aperçu, Ged clama sa découverte. Le timonier

parvint à distinguer cette lueur à la faveur des vagues immenses, mais il cria à Ged que ce n'était que le couchant. Alors Ged demanda à l'un des marins qui écopaient de prendre une minute sa place sur le banc, puis il se fraya un chemin dans la travée centrale encombrée et, parvenu à la figure de proue, à laquelle il s'agrippa pour ne pas passer par-dessus bord, il hurla au capitaine : « Maître ! cette lumière à l'ouest, c'est l'île de Roke ! »

— « Je n'ai pas vu de lumière », mugit en réponse le capitaine ; mais, tandis qu'il parlait, Ged, bras tendu, pointa le doigt, et chacun put clairement apercevoir à l'ouest la lumière en question, au-dessus des vapeurs tumultueuses de l'océan.

Non pour exaucer le souhait de son passager, mais pour sauver son navire du péril de la tempête, le capitaine ordonna au timonier de mettre le cap à l'ouest, droit sur la lumière. Cependant il déclara à Ged : « Mon garçon, tu parles comme un Maître des Mers, mais je t'assure que si tu nous fais faire fausse route par ce temps, je te jetterai par-dessus bord et tu iras à Roke à la nage ! »

Désormais, au lieu d'être poursuivis par la tempête, il leur fallait ramer avec un vent de travers, et la tâche était malaisée ; les vagues qui frappaient le flanc du vaisseau le poussaient continuellement au sud de sa nouvelle route, le secouaient et le remplissaient d'eau. Il fallait écoper sans cesse, et les rameurs devaient prendre garde car le roulis du navire risquait de sortir les rames de l'eau, renversant les hommes parmi les bancs. Il faisait presque nuit sous les nuages menaçants, mais de temps à autre les marins discernaient la lumière à l'ouest, ce qui leur permettait de maintenir grossièrement le cap. Puis le vent finit par mollir un peu, et la lumière s'élargit devant eux. Ils continuèrent de ramer, et soudain on eût dit qu'ils avaient franchi un rideau ; en l'espace d'un coup de rames ils émergèrent de la tourmente et pénétrèrent dans une poche de quiétude où la clarté crépusculaire faisait luire le ciel comme la mer. Au-dessus des vagues couronnées d'écume, ils aperçurent un mont vert très haut mais peu éloigné, au pied duquel se trouvait une ville bâtie dans une petite baie où une flottille de bateaux dormait paisiblement à l'ancre.

Le timonier appuyé sur sa longue barre tourna la tête et lança : « Maître ! Est-ce bien là la terre ferme, ou n'est-ce que sorcellerie ? »

— « Tiens donc le cap, espèce de tête de bois ! Souquez ferme, fils d'esclaves ramollis ! C'est la Baie de Suif et c'est le Tertre de Roke, comme n'importe quel imbécile peut le voir ! Souquez dur ! »

Et donc, au rythme du tambour, ils ramèrent péniblement jusqu'à la baie. Tout était calme. Ils entendaient les voix des habitants de la ville, le son d'une cloche, et ne percevaient qu'à peine, au loin, le sifflement et la rumeur de la tempête. À quelque deux kilomètres de cette île, au nord, à l'est, ainsi qu'au sud, apparaissaient de sombres et lourds nuages, mais au-dessus de Roke les étoiles surgissaient maintenant une à une dans des cieux paisibles et cristallins.

III
L'ÉCOLE DES SORCIERS

GED passa la nuit à bord de l'*Ombre* et, de bonne heure le lendemain, il prit congé de ses premiers compagnons de mer ; leurs bons souhaits lui firent un cortège joyeux tandis qu'il remontait les quais. La ville de Suif n'est pas grande, et ses hautes maisons se serrent autour de quelques rues étroites et escarpées. Ged, lui, eut l'impression de se trouver dans une importante cité, et ne sachant où aller, il demanda au premier habitant de Suif qu'il rencontra où il pourrait trouver le Gardien de l'École de Roke. L'homme le regarda un instant de travers avant de répondre : « Le sage n'a pas besoin de demander, et l'idiot demande en vain. » Puis il continua sa route. Ged poursuivit son chemin et parvint à une petite place flanquée sur trois côtés de maisons aux toits d'ardoises aigus et, sur le quatrième, d'une immense bâtisse dont les fenêtres rares et étroites surplombaient les cheminées des maisons ; on eût dit un fort ou un château, construit avec d'imposants blocs de pierre grise. Sur la place étaient installés des étals de marché ; des gens allaient et venaient. Ged interrogea une vieille femme tenant un panier plein de moules, et elle lui répondit : « On ne trouve pas toujours le Gardien où il est, mais parfois on le trouve où il n'est pas », puis elle se remit à vendre ses moules à la criée.

Une petite porte de bois s'ouvrait dans la grande maison, près d'un coin de la place. Ged alla y frapper avec force. Un vieil homme lui ouvrit. Ged lui dit : « Je porte une lettre du Mage Ogion de Gont pour le Gardien de l'École de cette île. Je veux trouver le Gardien ; assez d'énigmes et de sarcasmes ! »

— « Tu es à l'École », répondit doucement le vieillard, « et je suis le portier. Entre si tu peux. »

Ged s'avança. II lui sembla avoir déjà franchi le seuil ; et pourtant il se retrouva à l'extérieur, sur le trottoir où il se tenait auparavant.

Il s'avança de nouveau, et de nouveau se retrouva debout devant la porte. À l'intérieur, le portier l'observait d'un regard doux.

Ged sentit monter en lui la colère, plus que la stupéfaction, car apparemment on se moquait de lui une fois de plus. De sa voix et de sa main, il composa une formule d'Ouverture que sa tante lui avait apprise il y avait bien longtemps ; c'était l'une des perles de tout son savoir en matière de sortilèges. Ged composa donc la formule avec beaucoup de soin ; mais ce n'était là qu'un charme de sorcier, et le pouvoir qui gardait le seuil n'en fut aucunement ébranlé.

Après cet échec, Ged demeura longtemps figé sur le trottoir, et finalement regarda le vieil homme qui attendait à l'intérieur. « Je ne puis entrer sans votre aide », lui dit-il à contrecœur. Le portier lui répondit : « Dis ton nom. » Ged resta alors encore un instant immobile, car jamais un homme ne prononce son nom à voix haute sauf si l'enjeu est encore plus important que sa vie.

« Mon nom est Ged », dit-il d'une voix forte. Alors il s'avança et franchit le seuil libéré. Pourtant il lui sembla qu'une ombre le suivait, bien qu'il eût laissé la lumière derrière lui.

En se retournant, il vit également que l'encadrement de la porte qu'il avait franchie n'était pas fait de bois massif comme il l'avait cru, mais d'ivoire, sans aucune jointure : il apprit par la suite qu'on l'avait taillé dans une dent du Grand Dragon. La porte que le vieil homme referma derrière lui était de corne polie ; elle laissait légèrement transparaître la clarté du jour, et portait à l'intérieur un relief de l'Arbre aux Mille Feuilles.

— « Bienvenue en cette demeure, mon garçon », dit le portier ; et, sans rien ajouter, il mena Ged

par divers couloirs et salles jusqu'à une cour profondément retirée à l'intérieur de l'enceinte. La cour était en partie pavée et à ciel ouvert ; sur un carré d'herbe, une fontaine jouait avec les rayons du soleil, sous des arbustes. Ged patienta là, seul, un moment. Il se tenait immobile, mais son cœur battait fort, car il lui semblait sentir autour de lui des présences et des forces invisibles, et il savait que cet endroit était fait non seulement de pierre, mais aussi de magie plus forte que la pierre. Il se tenait au cœur même de la Maison des Sages, et pouvait voir le ciel. Et soudain il prit conscience de la présence d'un homme vêtu de blanc qui l'observait au-delà du jet de la fontaine.

Lorsque leurs regards se croisèrent, un oiseau lança son chant, perché sur une branche de l'arbre. À cet instant précis, Ged comprit ce chant, il comprit le langage de l'eau qui tombait dans le bassin de la fontaine, la forme des nuages, le début et la fin du vent qui faisait bruire les feuilles : il eut l'impression de n'être lui-même qu'un mot dans la bouche du soleil.

Ce moment passa ; lui et le monde se retrouvèrent comme auparavant, ou presque comme auparavant. Il s'avança et s'agenouilla devant l'Archimage, et lui tendit la lettre d'Ogion.

L'Archimage Nemmerle, Gardien de Roke, était un vieil homme ; on le disait plus âgé que tout homme vivant. Il souhaita aimablement la bienvenue à Ged, d'une voix tout en trilles comme le chant de l'oiseau. Sa robe, sa barbe et ses cheveux étaient blancs ; on eût dit que toutes noirceur et pesanteur avaient été tirées hors de lui au long usage des années, le laissant blanc et poli comme du bois flottant ayant dérivé un siècle durant. « Mes yeux sont vieux, je ne puis lire ce qu'a écrit ton maître », dit-il de sa voix tremblotante. « Lis-moi cette lettre, mon garçon. »

Ainsi donc Ged dut déchiffrer et lire à haute voix la lettre écrite en runes hardiques, qui ne disait pas plus que ceci : *Maître Nemmerle, Je t'envoie celui qui sera le plus grand des magiciens de Gont, si le vent lui est favorable*. C'était signé non du véritable nom d'Ogion, que Ged n'avait encore jamais appris, mais de la rune d'Ogion, la Bouche Fermée.

— « Sois doublement bienvenu, puisque t'as envoyé celui qui tient en laisse le tremblement de terre. Le jeune Ogion m'était cher quand il vint ici depuis Gont. Mais parle-moi maintenant des mers et des présages qui ont accompagné ton voyage, mon garçon. »

— « Un bon voyage, Maître, sans la tempête d'hier. »

— « Quel navire t'a conduit ici ? »

— « L'*Ombre*, des Andrades. »

— « Par la volonté de qui es-tu ici ? »

— « La mienne. »

L'Archimage regarda Ged, puis détourna ses yeux et se mit à parler dans une langue que Ged ne comprenait pas, marmonnant comme un vieillard dont les esprits errent parmi les îles et les années. Pourtant apparaissaient des mots de ce qu'avaient exprimé le chant de l'oiseau et le jet de la fontaine. Il n'était pas en train de composer une formule, et cependant sa voix recelait un pouvoir qui toucha l'esprit de Ged. Ébahi, le garçon eut un instant le sentiment de se trouver dans un endroit vaste et étrangement désert, seul au milieu d'ombres. Alors qu'il était en même temps dans la cour baignée de soleil, et qu'il entendait le ruissellement de l'eau.

Un gros oiseau noir, un corbeau d'Osskil, vint en sautillant sur la terrasse de pierre et sur l'herbe. Il parvint jusqu'à la robe de l'Archimage et là, tout noir, avec son bec effilé comme une dague et ses yeux brillants comme des pierres, il observa Ged de côté. Trois fois il piqua le bâton blanc sur lequel s'appuyait Nemmerle. Alors le vieux sorcier s'arrêta de marmonner et sourit. « Cours, va jouer, mon garçon », dit-il enfin comme s'il s'adressait à un enfant. Ged mit de nouveau un genou en terre devant lui. Lorsqu'il se releva, l'Archimage avait disparu. Seul restait le corbeau qui l'épiait, le bec en alerte comme s'il eût voulu frapper le bâton évanoui.

L'oiseau parla, dans la langue d'Osskil, comme crut le comprendre Ged. « Terrenon ussbuk ! » croassa-t-il. « Terrenon ussbuk orrek ! » Et il partit comme il était venu.

Ged rebroussa chemin pour quitter le jardin, se demandant où aller. Sous le passage voûté, il rencontra un adolescent de grande taille qui le salua fort courtoisement, inclinant le chef : « Je m'appelle Jaspe, fils d'Enwit, du Domaine d'Eolg, sur l'Ile d'Havnor. Je suis aujourd'hui à votre service pour vous faire visiter la Grande Maison et répondre à vos questions autant que cela me sera possible. Comment devrai-je vous appeler, Monsieur ? »

Villageois montagnard n'ayant jamais fréquenté des fils de nobles ou de riches marchands, Ged eut l'impression que le jeune homme se moquait de lui avec son « service », son « monsieur », son salut obséquieux. Il répliqua sèchement : « On m'appelle Épervier. »

L'autre attendit un instant comme s'il guettait encore quelques mots plus polis ; mais, Ged n'ajoutant rien, il se redressa et s'écarta. Il avait deux ou trois ans de plus que lui ; très grand, il se déplaçait avec une grâce raide ; Ged trouvait qu'il faisait des poses, comme un danseur. Il portait une cape grise dotée d'un capuchon. Il commença par mener le nouveau venu à la chambre des robes, où ce dernier, en sa qualité d'étudiant de l'école, pouvait trouver une cape identique et les vêtements dont il avait besoin. Lorsqu'il eut jeté sur ses épaules la cape gris foncé qu'il avait choisie, Jaspe lui dit : « À présent, vous êtes des nôtres. »

Le fin sourire qui se dessinait sur les lèvres de Jaspe incita Ged à suspecter quelque sarcasme. « L'habit fait-il le mage ? » répondit-il d'un air renfrogné.

— « Non », dit l'aîné, « mais je me suis laissé dire que les manières font l'homme. Où désirez-vous aller, maintenant ? »

— « Où vous voudrez. Je ne connais pas la maison. »

Jaspe le conduisit par les couloirs de la Grande Maison, lui montrant les cours ouvertes et les grandes salles couvertes d'un toit haut, la Chambre des Rayons où l'on conservait les ouvrages de science et les imposants volumes de runes, l'immense Foyer où se rassemblait l'école tout entière les jours de fête, et, à l'étage, dans les tours et sous les toits, les étroites cellules où dormaient étudiants et Maîtres. Celle de Ged, sise dans la Tour Sud, avait une fenêtre qui donnait sur les toits escarpés des maisons de Suif, jusqu'à la mer. Comme toutes les autres cellules réservées au sommeil, elle ne contenait pour tout mobilier qu'un matelas bourré de paille, dans un coin. « Nous vivons dans un grand dénuement, ici », observa Jaspe, « mais je pense que vous ne vous en affligerez pas. »

— « J'y suis accoutumé. » Et aussitôt, s'efforçant de paraître l'égal de ce jeune homme poli et dédaigneux, Ged ajouta : « Je présume que ce n'était pas votre cas, lorsque vous êtes venu pour la première fois. »

Jaspe lui lança un regard qui signifiait : Comment pourriez-vous bien savoir ce à quoi moi, fils du Seigneur du Domaine d'Eolg, sur l'Ile d'Havnor, suis ou ne suis pas accoutumé ? Mais, à haute voix, Jaspe se contenta de dire : « Suivez-moi. »

Un coup de gong ayant retenti tandis qu'ils se trouvaient à l'étage, ils descendirent prendre leur repas de midi à la Longue Table du réfectoire, en compagnie d'une centaine de garçons et de jeunes hommes. Chacun se servait en plaisantant avec les cuisiniers par les passe-plats de la cuisine, remplissant son assiette en puisant dans de gigantesques plats creux qui fumaient sur les appuis, s'asseyant où bon leur semblait à la Longue Table. « On dit », chuchota Jaspe à l'adresse de Ged, « que, quel que soit le nombre de ceux qui s'assoient à cette table, la place ne manque jamais ». Et assurément il y avait suffisamment de place pour les nombreux et bruyants groupes de garçons qui discutaient et dévoraient avec un entrain égal, comme pour leurs aînés en cape grise tenue par une agrafe d'argent, assis par paires ou isolément, plus silencieux, et qui, à voir leur visage sombre et

méditatif, semblaient fort préoccupés. Jaspe invita Ged à s'asseoir auprès d'un garçon trapu du nom de Vesce, un élève qui parlait peu mais se penchait avec ardeur sur son assiette. Il avait l'accent du Lointain Est, et la peau très sombre ; elle n'était pas brun-rouge comme celle de Ged, de Jaspe et de la plupart des habitants de l'Archipel, mais brun-noir. Ses traits n'avaient rien de particulièrement avantageux, et ses manières étaient peu soignées. Une fois son repas terminé, il se mit à grogner, ce qui ne l'empêcha pas de se tourner vers Ged pour dire : « Mais, au moins, ce n'est pas de l'illusion comme presque tout ce qu'on voit ici ; ça tient à l'estomac. » Ged ne saisit pas ce qu'il voulait dire, mais il éprouva pour lui une certaine affection. Lorsqu'après le repas Vesce resta avec eux, il fut donc content.

Ils descendirent en ville, afin que Ged pût se familiariser avec l'endroit. Les rues de Suif étaient petites et peu nombreuses, mais elles serpentaient et décrivaient de curieux angles entre les maisons aux toits élevés, et il était aisé de perdre son chemin.

C'était une ville étrange, peuplée d'habitants tout aussi étranges : des pêcheurs, des artisans et des travailleurs comme les autres, mais ayant une telle habitude de la sorcellerie, qui se pratiquait sans cesse sur l'Ile des Sages, qu'ils paraissaient à demi sorciers eux-mêmes. Ils s'exprimaient par énigmes, comme Ged avait pu l'apprendre à ses dépens, et nul d'entre eux n'eût été le moins du monde surpris de voir un enfant se transformer en poisson ou une maison s'envoler dans les airs. Ils savaient que ce n'était que farce d'écolier et continuaient de rapetasser leurs souliers ou dépecer leurs moutons sans se soucier du reste.

Les trois garçons montèrent, dépassèrent la Porte de Derrière, puis, après les jardins de la Grande Maison, franchirent les eaux claires du Suifburne, sur un pont de bois et poursuivirent leur chemin vers le nord à travers bois et pâtures. Le sentier grimpait, riche en détours. Ils franchirent des chênaies où régnaient d'épaisses ombres en dépit de l'éclat du soleil. Non loin sur la gauche, l'un des bosquets semblait ne jamais apparaître nettement aux yeux de Ged ; et, alors qu'il semblait toujours proche, le chemin n'y menait point. Ged ne parvenait même pas à voir quelle sorte d'arbre s'y trouvait, et Vesce, surprenant son regard étonné, lui dit : « Ceci est le Bosquet Immanent. Il nous est impossible de nous y rendre encore. »

Dans les pâturages dorés par le soleil s'épanouissaient des fleurs jaunes. « Des étincelets », dit Jaspe. « Ils poussent là où le vent a emporté les cendres d'Ilien embrasée, quand Erreth-Akbe défendit les Iles Intérieures contre le Seigneur du Feu. » Il souffla sur une fleur desséchée, dont les graines s'enfuirent dans le vent, telles des étincelles de feu sous le soleil.

Le chemin les mena au pied d'un grand mont verdoyant arrondi et dépourvu d'arbres, celui-là même qu'avait aperçu Ged du navire en pénétrant dans les eaux ensorcelées de l'Ile de Roke. Sur le flanc de la colline, Jaspe fit halte. « Chez moi, à Havnor, j'ai beaucoup entendu parler de la magie gontoise, et toujours en bien. Depuis longtemps je souhaite en voir la manière. Et ici, aujourd'hui, nous avons un Gontois, et nous nous tenons sur les pentes du Tertre de Roke dont les racines s'enfoncent jusqu'au cœur de la terre. Tous les sorts, ici, sont puissants. Exerce un sort, Épervier. Montre-nous ton style. »

Confus, désemparé, Ged resta muet.

— « Plus tard, Jaspe », dit Vesce de sa façon simple. « Laisse-le un peu en paix. »

— « Il possède talent ou pouvoir ; sinon le portier ne l'aurait pas laissé entrer. Pourquoi refuserait-il de le montrer, et pourquoi pas maintenant ? N'est-ce pas, Épervier ? »

— « Je possède talent et pouvoir », répliqua Ged. « Montre-moi donc de quel genre de choses tu parles. »

— « Des illusions, bien entendu… des tours, des jeux d'apparence. Par exemple ceci ! »

Jaspe pointa l'index en prononçant d'étranges mots, et à l'endroit désigné sur la pente couverte d'herbe verte apparut un ruisselet d'eau, qui se transforma bientôt en torrent dévalant les hauteurs. Ged trempa sa main dans le courant : il la sentit mouillée. Il but ; il en sentit la fraîcheur. Malgré cela, cette eau ne parvenait pas à étancher la soif car elle n'était qu'illusion. D'un autre mot, Jaspe mit fin au petit torrent, et l'herbe se remit à ondoyer sous le soleil, parfaitement sèche. « À toi, maintenant, Vesce », dit-il avec son sourire froid.

D'un air maussade, Vesce se gratta la tête ; mais il prit un peu de terre dans sa main et se mit à chantonner d'une voix discordante, caressant, pressant, pétrissant, façonnant la motte de ses doigts sombres : et soudain, elle devint une petite bestiole qui s'envola tel un bourdon en vrombissant au-dessus du Tertre, et disparut.

Ged resta immobile, humilié. Et que savait-il, lui, à part sa petite sorcellerie de village, ses sorts pour faire venir les chèvres, guérir les verrues, déplacer les charges ou recoller des pots ?

— « Je ne connais aucun tour de cette sorte », dit-il. Vesce, qui désirait poursuivre la promenade, n'en demandait pas davantage, mais Jaspe s'enquit : « Et pourquoi ? »

— « La sorcellerie n'est pas un jeu. Nous autres Gontois ne la pratiquons pas pour le plaisir ou les louanges », répliqua Ged d'un air hautain.

— « Pourquoi la pratiquez-vous, alors ? » lança Jaspe. « Pour de l'argent ? »

— « Non !… » Mais il ne sut qu'ajouter pour masquer son ignorance et sauver sa fierté. Jaspe se mit à rire, sans méchanceté, et reprit son chemin en les menant autour du Tertre de Roke. Ged suivit, le coeur sombre et douloureux, sachant qu'il s'était conduit comme un idiot, par la faute de Jaspe.

Ce soir-là, tandis qu'enveloppé dans sa cape il était allongé sur son matelas dans sa cellule de pierre froide et sans lumière, dans le silence infini de la Grande Maison de Roke, l'étrangeté de l'endroit et la pensée de tous les ensorcellements et formules qu'on y avait pratiqués se mirent à peser sur lui. Les ténèbres le cernèrent, et la terreur l'envahit. Il eût souhaité être ailleurs, n'importe où, mais ailleurs. Alors, Vesce apparut à sa porte ; une petite boule de lumière bleuâtre au-dessus de sa tête éclairait son chemin ; il lui demanda s'il pouvait entrer et parler un peu. Il questionna Ged au sujet de Gont, puis parla avec attendrissement des îles dont il était originaire, dans le Lointain Est, contant comment la fumée des foyers villageois s'élève le soir au-dessus de la mer paisible, entre les îlots aux noms curieux : Korp, Kopp et Holp, Venwey et Vemish, Iffish, Koppish, et Sneg. Lorsqu'il esquissa avec son doigt le contour de ces terres sur les pierres du sol, pour en donner quelque idée à Ged, les lignes qu'il traçait ainsi luirent un instant comme s'il les avait dessinées avec un bâtonnet d'argent. Vesce était à l'École depuis trois ans, et serait bientôt fait sorcier ; il accomplissait les premiers arts de la magie aussi naturellement qu'un oiseau bat des ailes. Mais il possédait un talent plus grand, qu'on ne lui avait pas enseigné : l'art de la bonté. Ce soir-là, il offrit à Ged son amitié, et il la lui donna à jamais ; une amitié sûre et ouverte que Ged ne pouvait que lui rendre.

Cependant Vesce se montrait aussi amical à l'égard de Jaspe, qui avait le premier jour ridiculisé Ged sur le Tertre de Roke. Cela, Ged ne l'oubliait pas, ni d'ailleurs Jaspe, semblait-il, qui s'adressait toujours à lui d'une voix polie, mais avec un sourire moqueur. Il ne convenait pas de traiter la fierté de Ged sans égards, avec condescendance. Celui-ci jura de prouver un jour à Jaspe, ainsi qu'à tous les autres, parmi lesquels Jaspe était une sorte de meneur, la puissance de son pouvoir. Car nul d'entre eux, en dépit de leurs tours habiles, n'avait sauvé un village en usant de sorcellerie. De nul d'entre eux Ogion n'avait écrit : *Il sera le plus grand sorcier de Gont*.

Fortifiant ainsi son amour-propre, il consacra toute sa volonté au travail qui lui était confié, aux leçons, histoires, arts et métier qu'enseignaient les Maîtres de Roke en cape grise, ceux qu'on appelait les Neuf.

Chaque jour il étudiait avec le Maître Chantre, apprenait les Gestes des héros et les Lais de sagesse, en commençant par le plus vieux de tous les chants, la *Création d'Ea*. Ensuite, en compagnie d'une douzaine d'autres garçons, il s'exerçait avec le Maître Ventier aux arts du vent et du temps. Au printemps et au début de l'été, ils passèrent des journées entières dans la baie de Roke sur de petites barques gréées à taillevent en s'entraînant à barrer au mot, à apaiser les vagues, à parler au vent du monde, à faire se lever le vent-de-mage. Ces arts sont fort complexes, et Ged prenait souvent le gui en pleine tête, quand le bateau hésitait sous un vent changeant brusquement de direction, ou bien lorsque son embarcation entrait en collision avec une autre, alors que les élèves avaient toute la baie pour eux ; ou bien les trois membres de l'équipage se retrouvaient à la mer de manière inattendue lorsque leur bateau était renversé par une vague énorme et imprévue. Il y avait des jours où les expéditions étaient plus calmes et avaient lieu à terre, derrière le Maître Herbier chargé d'enseigner les us et propriétés des choses qui poussent ; le Maître Manuel, quant à lui, enseignait la jonglerie, les tours de passe-passe et les arts de Changement les plus simples.

Ged se montra apte à toutes ces études ; et, au bout d'un mois, il battait déjà des garçons arrivés à Roke un an avant lui. Les tours d'illusion en particulier lui étaient si aisés qu'on eût dit qu'il les savait à sa naissance et qu'il avait suffi de les lui rappeler. Le Maître Manuel était un vieil homme gentil et au cœur léger qui prenait un perpétuel plaisir dans l'esprit et la beauté des disciplines qu'il enseignait. Ged perdit bientôt toute timidité ; il demandait à connaître tel ou tel sort, et le Maître souriant lui montrait ce qu'il désirait. Mais un jour, comme il s'était mis en tête de ridiculiser enfin Jaspe, Ged s'adressa au Maître Manuel tandis qu'ils se trouvaient dans la Cour des Apparences : « Maître, ces charmes se ressemblent beaucoup ; quand on en connaît un, on les connaît tous. Et, sitôt le sort jeté, l'illusion s'évanouit. Maintenant, si je transforme un petit caillou en diamant – ce qu'il fit en un tour de main, en prononçant un mot – que dois-je faire pour que ce diamant reste diamant ? Comment figer un sort de Changement, et le faire durer ? »

Le Maître Manuel regarda le diamant qui brillait dans la paume de Ged, aussi vif que la plus belle pièce du trésor d'un dragon. Le vieux Maître murmura un mot, *tolk*, un seul, et à la place du diamant réapparut un petit morceau de pierre grisâtre et irrégulier. Le Maître le prit et le déposa dans le creux de sa propre main. « Ceci est une pierre, *tolk* en Vrai Langage », déclara-t-il en tournant vers Ged un regard bienveillant. « Une parcelle de la pierre dont est faite l'Ile de Roke, une infime parcelle de la terre ferme sur laquelle vivent les hommes. Cette pierre est elle-même. Elle est une partie du monde. Par l'Illusion-Changement, tu peux lui donner l'apparence d'un diamant – d'une fleur, d'une mouche, d'un œil ou d'une flamme… » Tandis qu'il prononçait ces mots, la pierre prit les formes correspondantes, avant de redevenir enfin pierre. « Mais ce n'est qu'apparence. L'illusion trompe le sens du témoin ; elle lui fait voir, entendre et sentir que l'objet s'est transformé. Mais elle ne transforme pas l'objet. Pour changer cette pierre en joyau, il faut que tu changes son vrai nom. Et faire cela, mon fils, même s'il s'agit d'une parcelle aussi dérisoire du monde, c'est changer le monde. On peut le faire. Assurément, on peut le faire. Tel est l'art du Maître Changeur, et tu l'apprendras lorsque l'heure sera venue pour toi de l'apprendre. Mais tu ne dois pas changer une seule chose, un seul grain de sable, avant de savoir quel est le Bien et le Mal que ton acte entraînera. Le monde est en Équilibre, et le pouvoir de Changement et d'Appel d'un sorcier peut ébranler cet équilibre. C'est un pouvoir dangereux, un pouvoir des plus périlleux. Il doit suivre le savoir, et servir le besoin. Allumer une chandelle, c'est projeter une ombre… »

Il abaissa de nouveau les yeux vers le caillou. « Une pierre est également une bonne chose, tu sais », reprit-il sur un ton moins grave. « Si les Iles de Terremer étaient toutes faites de diamant, nous aurions la vie dure, ici. Prends les illusions comme elles sont, mon garçon, et laisse aux pierres leur

rôle de pierres. » Il sourit ; mais Ged le quitta insatisfait. Dès qu'on questionnait un mage sur ses secrets, il se mettait à parler, comme Ogion, d'équilibre, de danger et de ténèbres. Mais un sorcier ayant abandonné ces enfantillages, ces tours d'illusion, pour se consacrer aux arts véritables de l'Appel et du Changement, était sans aucun doute suffisamment puissant pour faire ce que bon lui semblait, équilibrer le monde selon son jugement, et repousser les ténèbres grâce à sa propre lumière.

Dans le couloir, il rencontra Jaspe, qui, étant donné qu'on parlait beaucoup maintenant dans l'École des résultats de Ged, s'adressa à lui sur un ton apparemment plus amical, mais de fait, plus sarcastique : « Tu arbores un air morne, Épervier », dit-il, « tes charmes de passe-passe n'auraient-ils pas donné satisfaction ? »

Cherchant comme toujours à se placer sur un pied d'égalité avec Jaspe, Ged répondit à sa question en ignorant son ton ironique. « J'en ai assez de ces jongleries, assez de ces tours d'illusion qui ne servent qu'à amuser les seigneurs qui s'ennuient dans leurs châteaux et leurs domaines. Pour l'instant, la seule véritable magie que l'on m'a enseignée à Roke, c'est faire la lumière-feu et changer un peu le temps. Le reste n'est que sottise. »

— « La sottise elle-même est dangereuse », observa Jaspe, « entre les mains d'un sot ».

À ces mots, Ged fit volte-face comme si on l'avait frappé, et fit un pas vers Jaspe ; mais l'autre, qui souriait comme s'il n'avait pas voulu insulter Ged, le salua de la tête, à sa manière raide et élégante, et reprit son chemin.

Tandis que, le cœur bouillant de rage, il regardait s'éloigner Jaspe, Ged jura de défaire son rival ; non au cours d'une simple joute d'illusions, mais dans une épreuve de pouvoir. Il prouverait ses qualités, et humilierait Jaspe. Il ne permettrait pas à cet individu de persister dans son attitude haineuse et méprisante à son égard.

Ged ne prit pas la peine de s'interroger sur les raisons de la haine que lui vouait Jaspe. Il savait seulement pourquoi il haïssait celui-ci. Les autres apprentis s'étaient vite rendu compte qu'ils pouvaient difficilement se mesurer à Ged, que ce fût pour s'amuser ou sérieusement, et ils disaient de lui, les uns avec de l'admiration, les autres avec du dépit : « C'est un sorcier-né ; il ne nous laissera jamais gagner. » Seul Jaspe, qui jamais ne le louait, mais ne l'évitait pas davantage, se contentait de le regarder d'un air dédaigneux, un léger sourire aux lèvres.

Ainsi Jaspe demeurait son unique rival, qu'il lui fallait humilier.

Ged ne voyait pas, ou refusait de voir, que cette rivalité, à laquelle il se cramponnait et qu'il nourrissait par fierté, recelait les dangers et ténèbres contre lesquels le Maître Manuel l'avait doucement mis en garde.

Lorsqu'il n'était point mû par la rage pure, il savait parfaitement qu'il n'était pas encore en mesure d'affronter Jaspe, ni les élèves les plus anciens ; il poursuivit donc son travail avec application. Vers la fin de l'été, les tâches se firent moins nombreuses, et les étudiants disposèrent donc de davantage de temps pour pratiquer le sport : courses de bateaux à sorts dans le port, démonstrations d'illusions dans les cours de la Grande Maison et, durant les longues soirées, au milieu des arbres, jeux de cache-cache fous où l'on était invisible d'un côté comme de l'autre, où seules des voix se déplaçaient en riant et en appelant, suivant puis esquivant les minuscules et prestes lueurs-de-feu. Puis, quand vint l'automne, ils se remirent au travail avec un entrain nouveau et pratiquèrent de nouveaux tours. C'est ainsi que les premiers mois de Ged à Roke passèrent bien vite, riches en passions et merveilles.

Durant l'hiver, ce fut différent. On l'envoya en compagnie de sept autres garçons à l'autre bout de l'Ile de Roke, au plus éloigné des Caps du Nord, où se tient la Tour Isolée. Là vivait seul le Maître

Nommeur, qu'on appelait par un nom dépourvu de signification, dans quelque langue que ce fût : Kurremkarmerruk. Point de ferme ni d'habitation à des kilomètres à la ronde dans le voisinage de la Tour. Sombre, elle se dressait au-dessus des falaises du Nord ; gris étaient les nuages au-dessus des flots de l'hiver, infinis les groupes, listes et rangées de noms que devaient apprendre les huit élèves du Maître. Kurremkarmerruk prenait place parmi eux dans la haute pièce de la Tour et inscrivait des listes de noms qu'il fallait retenir avant minuit, heure à laquelle l'encre s'évaporait et le parchemin redevenait vierge. Il y faisait toujours froid et presque nuit, et le silence n'était guère troublé que par le grattement de la plume du Maître et parfois le soupir d'un étudiant devant apprendre avant minuit le nom de tous les caps, baies, pointes, détroits, criques, passes, ports, hauts fonds, récifs et rochers des côtes de Lossonne, une minuscule île de la Mer Pelnienne. Si l'étudiant se plaignait, le Maître pouvait ne rien dire mais allonger la liste, comme il pouvait observer : « Qui veut être Maître des Mers doit connaître le vrai nom de chaque goutte d'eau de mer. »

Ged soupirait parfois, mais ne se plaignait pas. Il savait bien que l'insondable et poussiéreuse tâche d'apprendre le vrai nom de chaque endroit, chose et être, recelait le pouvoir qu'il convoitait, comme un joyau au fond d'un puits asséché. Car c'est en cela que consiste la magie : énoncer le vrai nom d'une chose. C'est ce que leur avait dit Kurremkarmerruk lors de leur premier soir dans la Tour ; il ne l'avait jamais répété, mais ses mots s'étaient gravés dans la mémoire de Ged. « Plus d'un mage fort puissant », avait-il déclaré, « a passé sa vie tout entière à chercher le nom d'une seule chose – un seul et unique nom perdu ou scellé. Et pourtant les listes ne sont pas closes, et elles ne le seront pas avant la fin du monde. Écoutez-moi, et vous comprendrez pourquoi. Dans le monde sous le soleil, ainsi que dans l'autre monde où ne brille pas le soleil, bien des choses ne concernent ni l'homme ni son langage, et il existe des pouvoirs plus étendus que les nôtres. Mais la magie, la véritable magie, ne peut être opérée que par les êtres qui parlent la langue hardique de Terremer, ou le Langage Ancien qui lui a donné naissance.

« C'est cette langue que parlent les dragons, c'est cette langue que parlait Segoy, qui fit les îles du monde, c'est aussi la langue de nos chants, sorts, enchantements et invocations. Ses mots se trouvent changés et dissimulés parmi les mots de notre hardique. Nous appelons l'écume des vagues *sukien* : ce mot est fait de deux mots du Langage Ancien, *suk*, la plume, et *inien*, la mer. Plume de la mer, voilà notre écume. Mais on ne peut charmer l'écume en l'appelant *sukien*, il faut user de son vrai nom en Langage Ancien, c'est-à-dire *essa*. N'importe quelle sorcière sait quelques-uns de ces mots en Langage Ancien, et les mages en connaissent un grand nombre. Mais il en existe bien davantage ; certains ont été oubliés au fil du temps, d'autres ont été tenus secrets, d'autres encore ne sont connus que des dragons et des Anciennes Puissances de la Terre, et quelques-uns ne sont connus d'aucun être vivant. Nul homme ne pourrait les apprendre tous. Car cette langue n'a pas de fin.

« En voici la raison. Le nom de la mer est *inien*, soit. Mais ce que nous appelons la Mer du Centre a également son nom particulier dans le Langage Ancien. Et puisqu'aucune chose ne peut avoir deux vrais noms, *inien* ne peut signifier que « toute la mer à l'exception de la Mer du Centre ». Et, bien sûr, cela ne signifie même pas cela, car un nombre incalculable de mers, de baies et de passes portent un nom qui leur est propre. Par conséquent, si quelque Mage-Maître des Mers était assez fou pour vouloir jeter un sort de tempête ou d'accalmie sur tout l'océan, sa formule devrait comprendre non seulement ce fameux *inien*, mais aussi le nom de chaque étendue et parcelle de la mer dans tout l'Archipel, jusqu'aux Lointains et même au-delà, jusqu'où cessent les noms. Ainsi donc ce qui nous donne le pouvoir de mettre la magie en œuvre est aussi ce qui pose les limites de ce pouvoir. Un mage ne peut maîtriser que ce qui est près de lui, ce qu'il peut nommer exactement et totalement. Et ceci est un bien. S'il n'en était pas ainsi, la perversité des puissants ou la folie des sages auraient

depuis longtemps cherché à changer ce qui ne peut être changé, et l'Équilibre serait rompu. Ayant perdu sa stabilité, la mer submergerait les îles où nous demeurons à nos risques et périls, et l'antique silence engloutirait tous les noms, toutes les voix. »

Ged médita longuement ces paroles, qui pénétrèrent profondément son entendement. Cependant la majesté de la tâche ne suffit pas à rendre moins dur et moins sec le labeur de cette longue année dans la Tour ; à la fin de l'année, Kurremkarmerruk lui dit : « Tu as fait un bon début. Rien de plus. » Les sorciers disent vrai, et il était exact que la maîtrise des Noms, que Ged avait eu tant de mal à acquérir cette année, n'était que l'introduction de ce qu'il devrait continuer d'apprendre toute sa vie durant. Il quitta la Tour Isolée plus tôt que ceux qui étaient venus avec lui, car il avait appris plus vite, mais il ne lui fut point donné d'autre encouragement.

Il se mit en chemin seul à l'orée de l'hiver, en direction du sud, sur une route vide ne traversant aucun village. À la tombée de la nuit, il se mit à pleuvoir ; mais il ne prononça aucun charme pour se préserver, car le temps de Roke était entre les mains du Maître Ventier : il ne fallait pas y toucher. Il s'abrita sous un grand arbre et, allongé, enveloppé dans sa cape, songea à son ancien maître Ogion qui était peut-être en cet instant tout à ses randonnées d'automne sur les hauteurs de Gont, passant la nuit à la belle étoile avec pour seul toit des branches dénudées, et les gouttes de pluie pour murs. Un sourire apparut sur les lèvres de Ged, car penser à Ogion lui avait toujours été d'un grand réconfort. Le cœur paisible, il s'endormit dans les ténèbres glacées qu'emplissait le murmure de la pluie. En se réveillant, à l'aube, il souleva la tête ; il ne pleuvait plus. Il aperçut dans les plis de sa tunique un petit animal roulé en boule, assoupi, qui s'y était réfugié en quête de chaleur. Cette découverte l'étonna grandement, car c'était une bête très étrange et rare, un otak.

On ne trouve ces créatures que sur quatre îles de l'Archipel, Roke, Ensmer, Podie et Vassor. Elles ont un petit corps luisant couvert d'un pelage brun foncé ou tavelé, un visage large et de grands yeux vifs. Leurs dents sont cruelles-et leur tempérament féroce, de sorte que jamais on n'en fait des animaux familiers. Ils n'appellent, ne crient ni ne s'expriment d'aucune façon. Lorsque Ged caressa celui qui s'était glissé contre lui, il s'éveilla, bâilla en dévoilant une petite langue brune et des crocs blancs, mais ne fut pas effarouché. « Otak », dit Ged, puis, se souvenant des milliers de noms de bêtes qu'il avait appris dans la Tour, il l'appela par son vrai nom en Langage Ancien : « Hoeg ! Veux-tu venir avec moi ? »

L'otak vint s'asseoir au creux de sa main, et se mit à lécher son pelage.

Ged le plaça sur son épaule, dans les plis de son capuchon, et c'est ainsi que le petit animal fit le voyage. Au cours de la journée, il lui arrivait de sauter à terre pour filer dans les taillis, mais il revenait toujours et ramena même une fois un mulot. Ged rit et lui dit de manger lui-même la souris, car il jeûnait : cette nuit, c'était la fête du Retour du Soleil. Ainsi donc, au crépuscule humide, il parvint au Tertre de Roke, aperçut de vives lueurs-de-feu jouant dans la pluie sur les toits de la Grande Maison, y pénétra et fut accueilli par ses Maîtres et compagnons dans la salle qu'éclairaient des torches.

Ce fut comme un retour à la demeure familiale pour Ged, qui n'avait de « chez lui » où revenir un jour. Il fut heureux de retrouver tant de visages connus, plus heureux encore de voir Vesce s'avancer et lui souhaiter la bienvenue avec un large sourire sur son visage tanné. Son ami, cette année, lui avait manqué plus qu'il ne l'aurait soupçonné. Vesce avait été fait sorcier à l'automne et n'était plus apprenti, mais cela ne dressait aucune barrière entre les deux garçons. Ils se mirent aussitôt à bavarder, et Ged eut l'impression d'avoir parlé à Vesce davantage en cette première heure que durant toute une longue année à la Tour Isolée.

L'otak se trouvait toujours sur son épaule, niché dans le pli de son capuchon, lorsqu'ils se furent

assis aux longues tables dressées dans le Foyer pour la fête. Admirant la petite créature, Vesce voulut une fois la caresser, mais l'otak manqua le mordre de ses dents acérées. Il rit. « On raconte, Épervier, qu'un homme ayant les faveurs d'une bête sauvage est un homme auquel les Anciennes Puissances des pierres et des sources s'adresseront avec une voix humaine. »

— « On dit que les sorciers gontois ont souvent des animaux familiers », déclara Jaspe, qui était assis à la gauche de Vesce. « Notre Maître Nemmerle a son corbeau, et des chants disent que le Mage Rouge d'Arqué menait un sanglier au bout d'une chaîne d'or. Mais jamais je n'ai entendu parler de quelqu'un gardant un rat dans son capuchon ! »

À ces mots tout le monde éclata de rire. Ged comme les autres. La nuit était gaie, il était plein de joie au milieu de tant de chaleur et de bonne humeur, participant à la fête aux côtés de ses compagnons. Mais, comme tout ce que lui disait Jaspe, la raillerie attisa sa rancune.

Ce soir-là, l'école avait pour invité le Seigneur d'O, lui-même sorcier de renom. Il avait été l'élève de l'Archimage, et revenait parfois à Roke pour la Fête d'Hiver ou le Long Bal en été. Avec lui se trouvait sa dame, jeune et fine, vive comme le cuivre neuf ; des opales couronnaient sa noire chevelure. Il était inaccoutumé qu'une dame prît place dans les salles de la Grande Maison, et certains des vieux Maîtres la regardèrent de biais, manifestant leur désapprobation. Mais les hommes les plus jeunes la dévoraient des yeux.

« Pour pareille dame », dit Vesce à Ged, « je pourrais créer de vastes enchantements ». Il soupira, puis se mit à rire.

— « Ce n'est qu'une femme », répondit Ged.

— « La Princesse Elfarranne elle aussi n'était qu'une femme », répliqua Vesce, « et pour elle Andrade fut entièrement dévastas, le Héros-Mage d'Havnor périt et l'île Soléa sombra sous les flots ».

— « Ce ne sont que de vieilles histoires », dit Ged ; mais il contempla à son tour la Dame d'O en se demandant si telle était la mortelle beauté dont parlaient les contes anciens.

Quand le Maître Chantre eut chanté la Geste du Jeune Roi, quand ils eurent, tous ensemble, entonné la Chanson de l'Hiver, un bref répit fut proposé avant que chacun quitte la table. C'est alors que Jaspe se leva et se dirigea vers la table la plus proche du foyer, à laquelle se trouvaient l'Archimage, les hôtes et les Maîtres ; là, il s'adressa à la Dame d'O. Jaspe n'était plus un enfant, mais un jeune homme grand et de belle allure ; il avait lui aussi été fait Sorcier au cours de l'année, comme en témoignait la boucle d'argent de sa cape. La dame sourit en écoutant ses paroles, et les opales de sa chevelure noire rayonnèrent. Puis, les Maîtres ayant hoché le chef pour signifier leur consentement, Jaspe lança pour elle un charme d'illusion. Du sol de pierre il fit jaillir un arbre blanc dont les branches touchaient le haut faîtage de la salle. Au bout de chaque rameau, sur chaque branche, brillait une pomme semblable à un soleil, car c'était l'Arbre de l'An. Soudain, de l'arbre un oiseau prit son envol, un oiseau au plumage blanc et à la queue comme une gerbe de neige ; les pommes d'or s'amoindrirent pour se faire graines, chacune telle une gouttelette de cristal.

Celles-ci tombant de l'arbre en bruissant comme la pluie, il s'éleva tout à coup un doux parfum, tandis que l'arbre en se balançant dévoilait des feuilles d'un feu rose et des fleurs blanches pareilles à des astres. Là, l'illusion s'évanouit. La Dame d'O clama son plaisir, et courba sa tête resplendissante devant le jeune sorcier en signe d'éloge. « Viens avec nous, viens vivre avec nous à O-tokne… Ne peut-il venir, mon seigneur ? » demanda-t-elle comme une enfant à son sévère époux. Mais Jaspe répondit simplement : « Lorsque j'aurai acquis des talents dignes de mes Maîtres ici, et dignes de vos louanges, ma dame, alors avec joie je viendrai, avec joie je vous servirai. »

De cette manière il emplit de contentement tout le monde, à l'exception de Ged, qui joignit sa

voix aux compliments, mais point son cœur. « J'eusse pu faire mieux », se dit-il, rongé par une amère jalousie. Et toute la joie de la soirée en fut assombrie.

IV
L'OMBRE LIBÉRÉE

CE printemps-là, Ged n'eut que rarement le loisir de voir Vesce ou Jaspe ; car, étant maintenant sorciers, ils étudiaient en compagnie du Maître Modeleur dans le secret du Bosquet Immanent. Ged demeura dans la Grande Maison pour se perfectionner aux côtés des Maîtres dans toutes les disciplines pratiquées par les sorciers, ceux qui exercent la magie mais ne portent pas de bâton : appeler le vent, changer le temps, trouver et lier, sans oublier l'art des forgeurs et des composeurs de sorts, des conteurs et des chantres, des guéritout et des herbeux. Et le soir, quand il était seul dans sa cellule, une petite boule de lueur-de-feu au-dessus de son livre en guise de lampe ou de chandelle, il étudiait la Suite des Runes, ainsi que les Runes d'Ea, auxquelles font appel les Grands Sorts. Toutes ces sciences et façons lui venaient aisément, et la rumeur courait parmi les étudiants : tel ou tel Maître avait dit que le jeune Gontois était l'élève le plus rapide qu'on eût jamais vu à Roke. Certains se mirent à répandre des légendes au sujet de l'otak, dont ils disaient qu'il était un esprit déguisé soufflant la sagesse à l'oreille de Ged ; d'autres allèrent jusqu'à prétendre que le corbeau de l'Archimage avait accueilli Ged à son arrivée en l'appelant « futur Archimage ». Qu'ils crussent de telles histoires ou non, qu'ils aimassent Ged ou non, la plupart de ses compagnons l'admiraient et se montraient empressés à le suivre lorsque, empli d'une humeur rare et vivace, il se joignait à eux pour mener leurs jeux pendant les soirs de printemps, qui allaient s'allongeant. Mais le plus souvent il était tout application, calme et fierté, et se tenait à part. Vesce absent, il ne comptait parmi eux aucun ami et ne ressentait pas le besoin d'en conquérir un.

À quinze ans, il était encore bien jeune pour apprendre le moindre des Hauts Arts que pratiquent mages et sorciers, ceux qui portent le bâton ; mais il apprenait si vite les arts d'illusion que le Maître Changeur, lui-même homme très jeune, décida au bout de peu de temps de l'instruire à l'écart des autres et de lui parler des véritables Sorts de Forme. Il lui expliqua pourquoi, si l'on veut vraiment changer une chose en une autre, il faut la renommer pendant toute la durée du sort, et il lui dit de quelle manière cela affecte les noms et la nature des choses qui se trouvent autour de celle, qui est transformée. Il lui conta les périls de la transformation, avant tout lorsque le sorcier change lui-même de forme, et s'expose donc ainsi à être victime de son propre sort. Puis, petit à petit, entraîné par l'excellente compréhension du garçon, le jeune Maître fit plus que simplement lui parler de ces mystères. Il commença par lui apprendre un grand sort de Changement puis un autre, et finit par lui donner à étudier le Livre des Formes. Il fit cela sans en aviser l'Archimage, fort imprudemment mais sans mauvaise intention.

Ged travailla également avec le Maître Appeleur, mais celui-ci était un homme sombre, âgé et, endurci par la sorcellerie profonde et ténébreuse qu'il enseignait. Il délaissait les illusions et ne se consacrait qu'à la véritable magie : l'appel aux énergies telles que la lumière et la chaleur, la force qui anime l'aimant, celles que les hommes perçoivent comme poids, forme, couleur et son, les puissances vraies tirées des gigantesques et insondables énergies de l'univers, les forces que nul, par ses sorts ou ses gestes, ne peut épuiser ni déséquilibrer. L'appel au vent du changeur du temps, l'appel aux eaux du maître des mers, étaient déjà connus de ses élèves, mais ce fut lui qui leur apprit pourquoi un authentique sorcier n'use de ces sorts qu'en cas de besoin, puisqu'en appelant ces forces de la terre, on change la terre dont elles sont une partie. « Pluie sur Roke peut être sécheresse à Osskil », disait-il, « et le calme au Lointain Est peut être tempête et ravages à l'Ouest pour qui ne sait bien ce qu'il fait ».

Quant à l'appel des choses réelles et des personnes vivantes, quant aux invocations des esprits des morts et de l'Invisible, quant à tous ces sortilèges qui sont l'art et le pouvoir suprêmes de l'Appeleur et du mage, il n'en dit que peu de chose. Une fois ou deux, Ged tenta de l'inciter à parler des mystères de ce genre, mais le Maître demeura muet et le regarda longuement, d'un air sombre.

Parfois, il devenait mal à l'aise en œuvrant des sorts, même mineurs que lui enseignait l'Appeleur. Il y avait à certaines pages du Livre de Savoir des runes qui lui semblaient familières, bien qu'il ne pût se rappeler dans quel livre il les avait déjà lues. Il y avait dans les sorts d'Appel certaine phrase qu'il lui déplaisait de prononcer. Elle évoquait pour lui, l'espace d'un instant, des ombres dans une pièce obscure, une porte fermée et ces ombres se glissant vers lui de l'encoignure de la porte. Alors, il s'empressait d'écarter ces pensées ou souvenirs pour reprendre son travail. Il se disait que ces moments de terreur et de ténèbres étaient les ombres de sa seule ignorance. Plus il apprendrait, moins il aurait à redouter, jusqu'au jour où, devenu Sorcier et possesseur de sa pleine puissance, il n'aurait plus rien à craindre au monde, plus la moindre chose.

Dans le courant du second mois de cet été-là, toute l'école se rassembla une fois de plus dans la Grande Maison afin de fêter la Nuit de la Lune et le Long Bal, qui, cette année, tombaient ensemble, formant deux nuits de réjouissances, ce qui n'arrive qu'une fois tous les cinquante-deux ans. Durant la première nuit tout entière, la plus courte nuit de pleine lune de l'année, on joua de la flûte dans les champs, les ruelles de Suif s'emplirent de torches et de tambours et d'innombrables chants s'élevèrent au-dessus des eaux de la baie de Roke, brillant sous les cieux clairs. Le lendemain, au lever du soleil, les Chantres de Roke se mirent à chanter la longue Geste d'Erreth-Akbe, qui conte la construction des tours blanches d'Havnor et les voyages d'Erreth-Akbe depuis l'Ancienne Ile, Ea, à travers tout l'Archipel et les Lointains jusqu'à ce qu'enfin, à l'extrême Lointain Ouest, au seuil de la Mer Ouverte, il eût rencontré le dragon Orm. Ses ossements dans son armure brisée gisent parmi ceux du dragon sur le rivage de Selidor la solitaire, mais son épée dressée au sommet de la plus haute tour d'Havnor rougeoie encore dans le soleil couchant au-dessus de la Mer du Centre. Le chant achevé, le Long Bal commença. Gens du bourg, Maîtres, élèves et fermiers tous ensemble, hommes et femmes, tout le monde dansa dans la chaude poussière du crépuscule en descendant toutes les routes de Roke jusqu'aux plages, au rythme du tambour, au son des pipeaux et des flûtes. Sous la lune, qui la veille était pleine, ils dansèrent jusque dans la mer, et la musique se perdit dans le fracas des grosses vagues. Puis, quand l'orient s'éclaircit, ils quittèrent les plages et remontèrent les routes, sans battre le tambour ; seules jouaient maintenant les flûtes douces et frêles. Cette nuit-là, ainsi fit-on dans toutes les îles de l'Archipel : une seule danse, une seule musique, pour lier ensemble les terres divisées par les flots.

Lorsque le Long Bal fut terminé, la plupart d'entre eux dormirent tout au long de la journée et se réunirent de nouveau au soir pour manger et boire. Un groupe de jeunes apprentis et sorciers avaient emporté leur souper du réfectoire pour festoyer à leur manière dans la cour de la Grande Maison. Vesce, Jaspe et Ged s'y trouvaient, ainsi que six ou sept autres, et quelques garçons déjà libérés de la Tour Isolée, car la fête avait même réussi à faire sortir Kurremkarmerruk. Ils se donnèrent entièrement à leur repas et à leurs rires, ne cessant de jouer des tours, par pure fantaisie ; il y avait tant de merveilles qu'on eût pu se croire à la cour d'un roi. Un jeune garçon avait illuminé les lieux de cent étoiles de lueur-de-feu, chatoyantes comme des pierres précieuses, qui flottaient lentement entre eux et les véritables astres comme une procession ordonnée. Pendant ce temps, une paire d'élèves jouaient avec des boules de flamme verte et des quilles, qui bondissaient et s'éclipsaient juste avant l'arrivée de la boule. Quant à Vesce, il était assis en tailleur et mangeait du poulet rôti, suspendu au milieu des airs. L'un des plus jeunes garçons voulut le tirer au sol, mais Vesce se

contenta de monter un tout petit peu plus haut, hors de sa portée, et il resta calmement assis, souriant. De temps à autre, il jetait un os de poulet, qui se transformait aussitôt en hibou et s'en allait voletant et hululant parmi le rideau d'étoiles. Ged tira sur les hiboux des flèches en croûte de pain et les abattit ; mais, en touchant le sol, hiboux et flèches redevinrent os et croûtes, toute illusion enfuie. Ged tenta également de rejoindre Vesce au milieu de l'espace, mais ne possédant pas la clé du sort, il lui fallut battre des bras pour ne pas retomber à terre, et chacun éclata de rire en voyant ses tentatives malheureuses et ses gestes éperdus. Il poursuivit toutefois sa pitoyable prestation puisqu'elle avait le mérite de faire rire ses compagnons, et il rit tout autant qu'eux ; car, après ces deux longues nuits de danse, de lune, de musique et de magerie, il se sentait grisé, ardent, prêt à affronter tout ce qui pouvait se présenter.

Au bout d'un moment, il posa doucement les pieds à terre, juste à côté de Jaspe, et celui-ci, qui ne riait jamais ouvertement, s'éloigna en disant : « L'Épervier qui n'est pas capable de voler… »

— « Peut-être Jaspe est-il une pierre précieuse ? » répliqua Ged, souriant. « O Joyau parmi les sorciers, ô Gemme d'Havnor, fais miroiter tes feux pour nous ! »

Au même instant, le garçon qui avait empli les airs de lueurs-de-feu en mena une danser et briller au-dessus de la tête de Jaspe. Celui-ci perdit un peu de son sang-froid habituel ; il se renfrogna, écarta d'un geste la lueur et la moucha comme une chandelle. Puis il dit : « J'en ai assez, de cette puérilité, de ce bruit, de toutes ces sottises. »

— « Tu te fais vieux, l'ami », lui fit remarquer Vesce, toujours suspendu dans les airs.

— « Si ce que tu veux, c'est le silence et l'obscurité », observa l'un des garçons les plus jeunes, « tu peux toujours essayer la Tour ».

Ged demanda : « Mais que veux-tu donc, Jaspe ? »

— « Je veux être en compagnie de mes pairs », lui répondit Jaspe. « Viens, Vesce, laisse ces apprentis à leurs jouets. »

Ged fit alors face à Jaspe. « Que possèdent les sorciers, que n'aient les apprentis ? » Il posa cette question avec calme, mais tout le monde s'arrêta et se tut, car dans son ton comme dans celui de Jaspe apparaissait maintenant toute la rancune qui les séparait, aussi nette et vive qu'une lame jaillissant de son fourreau. »

— « Le pouvoir », répondit Jaspe.

— « Je suis capable d'égaler ton pouvoir acte pour acte. »

— « Me mets-tu au défi ? »

— « Je te mets au défi. »

Vesce, qui venait de se poser sur le sol, s'avança entre eux, le visage sombre. « Les duels de sorcellerie nous sont interdits, et vous le savez tous deux fort bien. Que cela cesse immédiatement ! »

Ged et Jaspe demeurèrent silencieux, car ils connaissaient en effet la loi de Roke, et savaient également que la conduite de Vesce était guidée par l'amour, la leur par la haine. Mais cette intervention contraria leur élan de colère sans l'apaiser. Presque aussitôt. Jaspe s'écarta légèrement comme s'il voulait être entendu de Vesce seul, et lui dit en souriant : « Je crois que tu ferais bien de rappeler encore une fois à ton ami chevrier qu'une loi est là pour le protéger. D'ailleurs, il fait une mine bien sombre. Mais, je me le demande, s'imaginait-il vraiment que j'accepterais de sa part un défi ? De la part d'un gringalet qui pue le bouc, d'un apprenti qui ne connaît pas le Premier Changement ? »

— « Comment peux-tu savoir, Jaspe, ce que je sais ? » demanda Ged.

Subitement, sans que nul ne l'eût entendu prononcer un mot, Ged disparut à la vue de tous ; à sa place apparut un immense faucon aux ailes déployées, ouvrant son bec crochu pour pousser ses cris.

Cela ne dura qu'un instant ; quelques secondes plus tard, Ged se tenait de nouveau devant Jaspe, entre les torches aux flammes vacillantes, le regard farouche.

Jaspe, dans sa surprise, avait reculé d'un pas, mais, haussant simplement les épaules, il dit : « Illusion. »

Les autres murmurèrent. Vesce dit : « Ce n'était pas de l'illusion. C'était un vrai changement. Et maintenant, Jaspe, cela suffit ! Écoute… »

— « Cela suffit pour prouver qu'il a entrouvert le Livre des Formes dans le dos du Maître, mais ensuite ? Continue, Chevrier. Tu es en train de creuser ton propre piège, ce qui n'est pas pour me déplaire. Plus tu essaies de prouver que tu es mon égal, plus tu te dévoiles. »

À ces mots, Vesce se détourna de Jaspe et s'adressa à Ged d'une voix très douce : « Épervier, sois un homme, cesse ce jeu. Viens avec moi… »

Ged regarda son ami en souriant, mais il se contenta de lui dire : « Garde Hoeg un instant pour moi, veux-tu ? Il déposa le petit otak dans les bras de Vesce. L'animal, qui d'ordinaire ne laissait nul autre que Ged le toucher, grimpa docilement le long du bras de Vesce pour aller se blottir sur son épaule, ses grands yeux luisants toujours fixés sur son maître.

« À présent », dit Ged, aussi calme qu'auparavant, « que vas-tu faire pour montrer que tu m'es supérieur, Jaspe » ?

— « Aucun geste n'est nécessaire, Chevrier. Mais je vais cependant faire quelque chose, je vais tout de même te laisser une chance. La jalousie te dévore comme un ver dans une pomme. Eh bien, faisons sortir le ver. Un jour, au Tertre de Roke, tu nous as dit fièrement que les sorciers gontois ne s'intéressaient pas aux jeux. Viens donc maintenant au Tertre nous montrer ce qu'ils font à la place. Et peut-être qu'ensuite je ferai devant toi un peu de sorcellerie. »

— « Oui, j'en serais fort aise », répondit Ged. Les jeunes apprentis ; habitués à voir sa fureur éclater à la moindre insulte ou allusion déplaisante, l'observèrent attentivement, surpris par son sang-froid et admiratifs. Vesce, quant à lui, le regarda sans admiration, mais avec un sentiment de crainte grandissant. Il voulut s'interposer une nouvelle fois, mais Jaspe lui dit : « Reste donc en dehors de ceci, Vesce… Que vas-tu faire de la chance que je te laisse, Chevrier ? Vas-tu nous montrer une illusion, une boule de feu, un charme pour guérir les chèvres de la gale ? »

— « Qu'aimerais-tu me voir faire, Jaspe ? »

L'aîné des deux garçons haussa les épaules. « Appeler un esprit d'entre les morts, par exemple, peu m'importe ! »

— « Je le ferai. »

— « Tu ne le feras pas. » Jaspe le regarda droit dans les yeux, le feu de la colère submergeant soudain son mépris. « Tu ne le feras pas. Tu ne peux pas. Tu te vantes toujours… »

— « Par mon nom, je le ferai ! »

Ils demeurèrent tous figés.

Alors Ged s'écarta de Vesce prêt à le retenir par la force, et sortit de la cour sans jeter un seul regard en arrière. Les lueurs-de-feu qui dansaient en l'air tombèrent et moururent. Jaspe hésita un instant, puis prit le chemin de Ged. Et les autres suivirent, traînant le pas, silencieux, curieux et remplis de crainte.

La lune n'était pas encore levée. Les flancs noirs du Tertre de Roke s'élevaient dans les ténèbres de cette nuit d'été, et la présence de cette butte, où maintes merveilles avaient été accomplies, semblait peser autour d'eux. En parvenant au pied du Tertre, ils songèrent à ses racines qui, plus profondes que la mer, s'enfonçaient jusqu'aux feux anciens, aveugles et secrets, couvant au centre du

monde. Ils firent halte sur le versant est. Les étoiles apparaissaient au-dessus de l'herbe noire qui coiffait la butte. Il n'y avait pas un souffle de vent.

Ged gravit encore un bout de pente seul avant de s'arrêter. Il se retourna et, d'une voix claire, lança : « Jaspe ! Quel esprit dois-je appeler ? »

— « Appelle celui que tu veux. Aucun ne t'écoutera. » La voix de Jaspe frémissait légèrement, peut-être à cause de la colère. Sur un ton doux et moqueur, Ged répliqua : « Aurais-tu peur ? »

Mais il ne prêta pas la moindre attention à la réponse de Jaspe, si réponse il y eut. À présent, celui-ci n'avait plus d'importance à ses yeux. Ils se tenaient maintenant tous deux sur le Tertre de Roke, et la haine et la colère avaient cédé la place à la certitude, une certitude absolue. De qui pouvait-il être jaloux ? Il savait qu'en cette nuit, en ce lieu obscur et enchanté, son pouvoir était plus grand que jamais, si grand qu'il en tremblait et éprouvait de la peine à contenir le sentiment de force répandu en lui. Il savait maintenant que Jaspe était bien loin au-dessous de lui, qu'on ne l'avait peut-être envoyé qu'afin de le conduire ici cette nuit, et qu'en fait de rival, ce n'était qu'un serviteur de la destinée de Ged. Sous ses pieds, il sentait les racines s'enfoncer toujours plus profond dans les ténèbres, et au-dessus de sa tête il distinguait les astres au feu stérile. Toutes les choses qui se trouvaient placées entre ces deux éléments étaient à ses ordres. Il se dressait au cœur du monde.

« N'aie nulle crainte », dit-il en souriant. « Je vais appeler l'esprit d'une femme. Tu n'as pas à avoir peur d'une femme. Elfarranne j'appellerai, la belle dame de la Geste d'Enlade. »

— « Elle est morte voici mille, ans, ses os reposent loin sous la Mer d'Ea, et peut-être n'a-t-elle jamais existé. »

— « Les ans et les millénaires ont-ils la moindre importance pour les morts ? Les Chansons mentent-elles ? » répliqua Ged avec la même douceur moqueuse, puis il dit : « Regarde bien l'air entre mes mains », et, se détournant des autres, il s'immobilisa.

D'un geste ample, il ouvrit et étendit lentement les bras, signe d'accueil qui entame une invocation, puis se mit à parler.

Il avait lu les runes du Sort d'Appel dans le livre d'Ogion plus de deux ans auparavant, et depuis ne les avait jamais eues une nouvelle fois sous les yeux. Il les avait lues dans l'obscurité. Au milieu de l'obscurité qui régnait également maintenant, il lui semblait qu'il était en train de les relire sur la page ouverte devant lui, dans la nuit noire. Mais à présent il comprenait ce qu'il lisait tandis qu'il prononçait chaque mot à haute voix ; il voyait les repères nécessaires pour tisser le sort à l'aide du son de la voix, du mouvement du corps ainsi que celui de la main.

Muets et immobiles en dépit de quelques frissons, les autres garçons l'observaient : le grand sort commençait à se produire. La voix de Ged n'avait rien perdu de sa douceur, mais elle recelait maintenant un chant grave, et les mots qu'il prononçait leur étaient inconnus. Puis il se tut. Soudain le vent se leva, grondant parmi les herbes. Ged tomba à genoux et lança une clameur. Puis il se pencha en avant comme pour prendre la terre entre ses bras tendus ; et, quand il se leva, il tenait entre ses mains et ses bras quelque chose de sombre, quelque chose qui était si lourd qu'il tremblait dans son effort pour se relever. Le vent chaud sifflait au milieu des herbes noires de la butte, et si les étoiles brillaient, nul en cet instant ne les voyait.

Les mots de l'enchantement, graves ou aigus, flottaient sur les lèvres de Ged. Puis soudain, il lança d'une voix nette et forte : « Elfarranne ! »

Il répéta le nom : « Elfarranne ! »

— Une troisième fois enfin : « Elfarranne ! »

— La masse informe et ténébreuse qu'il avait soulevée se sépara, se disjoignit, et un pâle fuseau de lumière se mit à luire entre ses bras ouverts, un ovale flou qui s'élevait depuis le sol jusqu'à la

hauteur de ses mains. Là, dans cet ovale de lumière, tous virent un instant bouger une forme, une silhouette humaine : une grande femme qui regardait derrière elle, par dessus son épaule. Son visage était magnifique, mais il reflétait une affliction et une crainte immenses.

L'esprit n'apparut que durant un très court instant. Au bout de quelques secondes, l'ovale blafard entre les bras de Ged s'illumina, s'élargit et s'étendit, perçant les ténèbres de la terre et de la nuit, déchirant le tissu du monde. Dans cette faille jaillit une formidable lueur. Au milieu de la brèche éblouissante surgit une sorte de tache d'ombre rampante ; aussi vive que hideuse, la forme noire se jeta droit au visage de Ged.

Ged recula en chancelant sous le poids de l'apparition et poussa un cri rauque. Le petit otak, l'animal qui était perché sur l'épaule de Vesce et n'avait pas de voix, poussa lui aussi un cri, et il bondit comme pour attaquer.

Ged tomba, luttant et se débattant, tandis que la déchirure dans les ténèbres au-dessus de lui s'écartait et gagnait en étendue. Les garçons qui se trouvaient alentour prirent la fuite, et Jaspe courba la tête en protégeant ses yeux de la terrible lumière. Seul Vesce se précipita auprès de son ami. Aussi fut-il le seul à voir la masse d'ombre qui s'était jetée sur Ged et tentait de le déchiqueter. On eût dit un fauve noir, de la taille d'un jeune enfant, mais il semblait tantôt grand, tantôt petit ; il n'avait ni tête ni visage, mais seulement quatre pattes griffues dont il se servait pour saisir et déchirer. Devant cette horreur, Vesce gémit, et cependant il étendit les bras pour tenter d'arracher cette chose de Ged ; mais, avant qu'il eût pu la toucher, il fut soudain figé et ne parvint plus à faire le moindre mouvement.

Puis l'intolérable lueur se dissipa, et très lentement les bords distordus et déchiquetés du monde se ressoudèrent. Non loin, une voix parlait doucement, comme le bruissement d'un arbre ou le murmure d'une fontaine.

Les étoiles se remirent à briller, et sur les flancs du tertre les herbes blanchirent sous les rayons de la lune qui commençait à se lever. La nuit était guérie. L'équilibre de la lumière et des ténèbres était restauré. L'ombre-bête avait disparu. Ged gisait étendu sur le dos, les bras écartés comme s'ils eussent encore été fidèles à l'ample geste de bienvenue et d'invocation. Le sang avait noirci son visage, et sa chemise était maculée de grandes taches foncées. Le petit otak vint se blottir près de son épaule en frissonnant. Et au-dessus de lui se dressait la silhouette d'un vieil homme dont la cape luisait légèrement sous la lune : l'Archimage Nemmerle.

Comme un reflet d'argent, le bout du bâton de Nemmerle passa au-dessus de la poitrine de Ged, effleurant une fois son cœur et une fois ses lèvres, tandis que l'Archimage murmurait quelque chose. Ged fit quelques mouvements et ouvrit les lèvres, en quête d'air. Puis le vieil Archimage souleva son bâton, le posa au sol et s'appuya dessus en courbant le chef, comme s'il eût éprouvé toutes les peines du monde à se soutenir lui-même.

Vesce se trouva libre de ses mouvements. Il regarda tout autour de lui et vit que d'autres, les Maîtres Appeleur et Changeur, étaient déjà là. On n'effectue pas un acte de grande sorcellerie sans éveiller l'attention de tels hommes, en effet, et ils pouvaient se déplacer avec une célérité sans pareille en cas de nécessité. Toutefois, nul n'avait été aussi prompt que l'Archimage. Ils allèrent aussitôt quérir de l'aide, et une partie de ceux qui étaient venus repartirent aux côtés de l'Archimage, tandis que d'autres, dont Vesce, emportèrent Ged dans les chambres du Maître Herbier.

Toute la nuit durant, l'Appeleur demeura sur le Tertre de Knoll. Il fit le guet, mais rien ne se manifesta sur la pente où avait été déchirée l'étoffe du monde. Nulle ombre ne vint ramper en cherchant la faille par laquelle elle pourrait regagner son territoire. La présence de Nemmerle et les puissants sorts-murailles qui entourent et protègent l'Ile de Roke l'avaient fait fuir ; mais maintenant elle était dans le monde. Quelque part dans le monde, elle attendait, cachée. Si cette nuit-là Ged avait

trouvé la mort, elle eût pu tenter de trouver la porte qu'il avait ouverte et le suivre au royaume des ténèbres, ou retourner au lieu secret d'où elle provenait ; c'est pour cette raison que l'Appeleur veilla toute la nuit sur le Tertre de Roke. Mais Ged survécut.

On l'avait couché dans la chambre de guérison, et le Maître Herbier soigna les blessures dont il souffrait à la tête, à la gorge, ainsi qu'à l'épaule. C'étaient des plaies profondes, irrégulières, de bien mauvaises plaies. Elles recelaient un sang noir impossible à étancher en dépit des charmes et des feuilles de périote qui les recouvraient, enveloppées dans des toiles d'araignée. Ged était aveugle, en proie au délire, rongé par une fièvre qu'aucun sort ne pouvait apaiser.

Non loin de là, dans la cour à ciel ouvert où coulait la fontaine, l'Archimage était lui aussi couché, immobile, mais il avait froid, très froid : seuls vivaient ses yeux, qui fixaient sous la lune la petite cascade et les feuilles frémissantes. Ceux qui se trouvaient à ses côtés ne prononçaient aucun sort, ne lui prodiguaient aucun soin. De temps à autre, ils échangeaient doucement quelques mots, puis se retournaient pour contempler leur Seigneur. Il ne bougeait pas. Son nez aquilin, son front haut, ses cheveux blancs, tout, dans la clarté lunaire, avait la couleur de l'os. Pour maîtriser le sort désemparé et écarter l'ombre de Ged, Nemmerle avait fait usage de tout son pouvoir, et ce faisant il avait épuisé les ressources de son corps : il était moribond. Mais la mort d'un grand mage qui maintes fois au cours de sa vie a gravi les versants arides et escarpés du royaume de la mort, la mort d'un grand mage est une bien étrange chose, car le mourant ne s'en va pas en aveugle, il part avec confiance, il connaît le chemin. Lorsque Nemmerle enfin leva les yeux, ceux qui veillaient auprès de lui ne surent si son regard, entre les feuilles de l'arbre, s'adressait aux étoiles de l'été s'échouant sur le rivage de l'aube, ou aux autres astres, à ceux qui jamais ne disparaissent au-dessus des monts de la nuit éternelle.

Le corbeau d'Osskil, qui pendant trente ans lui avait tenu compagnie, s'envola cette nuit-là. Nul ne sut dans quelle direction. « Il vole précéder son maître », dit le Maître Modeleur tandis qu'il veillait avec ses compagnons.

Vint le jour, dans sa chaleur et sa clarté. Le silence régnait dans la Grande Maison comme dans les rues de Suif, et nulle voix ne s'éleva jusqu'aux environs de midi ; à ce moment, les cloches de fer firent retentir dans la Tour du Chantre leurs clameurs brutales.

Le lendemain, les Neuf Maîtres de Roke se rassemblèrent en un lieu, quelque part sous les arbres sombres du Bosquet Immanent. Et même en cet endroit ils élevèrent autour d'eux neuf murailles de silence de sorte que nulle personne ou puissance ne pût leur parler ou les épier tandis qu'ils choisiraient, parmi les mages de Terremer tout entière, celui qui serait le nouvel Archimage. Leur choix se porta sur Gensher de Wey. Aussitôt ils envoyèrent un navire franchir la Mer du Centre jusqu'à l'Ile de Wey pour ramener l'Archimage à Roke. Le Maître Ventier se plaça à la poupe, éleva le vent de mage pour gonfler la voile, et rapidement le bateau prit le large, avant de disparaître complètement.

De ces événements, Ged ne sut rien. Pendant quatre semaines de cet été torride il resta alité, aveugle, sourd, muet, gémissant cependant parfois et poussant des cris, tel un animal. Mais lorsqu'enfin les soins patients du Maître Herbier firent leur effet, ses plaies commencèrent à se refermer et la fièvre le quitta. Petit à petit, il parut entendre de nouveau ; mais il resta muet. Par une belle journée d'automne, le Maître Herbier ouvrit les volets de la chambre où se trouvait Ged, qui n'avait connu que les ténèbres depuis la terrible nuit du Tertre de Roke. Ce matin-là, il vit la lumière du jour, l'éclat du soleil, et, cachant de ses mains son visage couvert de cicatrices, il pleura amèrement.

Aux premiers jours de l'hiver, il parlait encore avec difficulté, trébuchant sur les mots. Le Maître

Herbier le garda dans la chambre de guérison, s'efforçant de redonner de la force à son corps comme à son esprit. Le printemps avait déjà fait son apparition lorsqu'enfin le Maître le libéra et l'envoya tout d'abord offrir sa féauté à l'Archimage Gensher. Car, à l'arrivée de celui-ci, Ged n'avait pu se joindre aux autres élèves de l'École pour s'acquitter de ce devoir.

Aucun de ses compagnons n'avait obtenu la permission de lui rendre visite durant ses longs mois de maladie. Aussi certains, le voyant passer maintenant, demandèrent : « Qui est-ce donc ? » Jadis, il était vif, souple et vigoureux. Maintenant, rendu infirme par la douleur, il allait avec hésitation, la tête basse, car la moitié gauche de son visage était blanche de cicatrices. Il évita ceux qui le connaissaient, comme ceux qui ne le connaissaient pas, et se rendit tout droit à la cour de la Fontaine. En ce lieu où il avait un jour attendu Nemmerle, Gensher l'attendait.

Le nouvel Archimage, tout comme l'ancien, était drapé dans une cape blanche. Mais, comme la plupart des habitants de Wey et du Lointain Est, Gensher avait la peau noire ; et, sous ses épais sourcils, son regard également était noir.

Ged s'agenouilla et lui offrit féauté et obéissance. Gensher demeura silencieux, puis dit enfin :

« Je sais ce que tu as fait, mais non ce que tu es. Je ne puis accepter ta féauté. »

Ged alors se releva, et pour se soutenir s'appuya de la main contre le tronc du jeune arbre près de la fontaine. Il fut encore très lent à trouver ses mots. « Dois-je quitter Roke, mon seigneur ? »

— « Veux-tu quitter Roke ? »

— « Non. »

— « Que veux-tu faire ? »

— « Rester. Apprendre. Défaire… le mal… »

— « Nemmerle lui-même n'a pu y parvenir. Non, je ne pourrais te laisser quitter Roke, car pour toute protection tu n'as que le pouvoir des Maîtres qui vivent ici, et les murailles qui cernent cette île pour tenir à l'écart les créatures du mal. Si tu partais maintenant, la chose que tu as libérée te trouverait aussitôt, elle pénétrerait en toi et te posséderait. Tu ne serais plus un homme, mais un *gebbet*, un pantin aux ordres de l'ombre maléfique que tu as fait apparaître au jour. Tu dois rester ici jusqu'à ce que tu aies suffisamment de force et de sagesse pour te défendre face à elle ; et peut-être ne verras-tu jamais ce jour. En cet instant même, elle t'attend, elle t'attend assurément. L'as-tu vue depuis cette nuit fatale ? »

— « En rêve, mon seigneur. » Puis, au bout d'un moment, Ged reprit, parlant avec peine et honte : « Seigneur Gensher, j'ignore ce que c'était… cette chose née du sort qui s'est jetée sur moi… »

— « Je l'ignore moi aussi. Cela n'a pas de nom. Tu possèdes en ton sein un immense pouvoir, et tu as utilisé ce pouvoir à mal escient pour lancer un sort que tu ne pouvais maîtriser, sans savoir de quelle manière ce sort affecte l'équilibre de la lumière et des ténèbres, de la vie et de la mort, du bien et du mal. Et ce sont la haine et l'orgueil qui t'ont conduit à faire ce geste. Est-il étonnant que ses conséquences soient un désastre ? Tu as appelé un esprit d'entre les morts, mais avec lui est venue l'une des puissances de la non-vie. Sans avoir été appelée, elle est venue d'un endroit où les noms n'existent pas. Elle est le mal, et sa volonté est de faire le mal à travers toi. Le pouvoir que tu as exercé en la faisant venir lui donne un pouvoir sur toi : à présent, tu es lié à elle. Elle est l'ombre de ton arrogance, l'ombre de ton ignorance, l'ombre que tu projettes. Une ombre a-t-elle un nom ? »

Faible et hagard, Ged dit, après un instant de silence : « Il eût mieux valu que je meure. »

— « Qui es-tu pour en juger, toi pour qui Nemmerle a donné sa vie ? Tu ne crains rien, ici. Tu vas vivre à Roke et reprendre tes études. On me dit que tu étais intelligent ; remets-toi donc à l'ouvrage, et fais bien ton travail, car c'est la seule chose que tu puisses faire. »

Ainsi conclut Gensher, et soudain il disparut comme les mages ont coutume de le faire. Ged

contempla un moment la fontaine qui jouait avec le soleil et écouta son chant en pensant à Nemmerle. Un jour, dans cette même cour, il avait eu le sentiment d'être un mot prononcé par le soleil. Mais aujourd'hui les ténèbres avaient parlé à leur tour, et leurs paroles ne pouvaient être contredites.

II quitta la cour et s'en alla dans son ancienne cellule de la Tour Sud, qui était restée vide. Il y demeura seul. Lorsque le gong annonça l'heure du souper, il vint s'asseoir à la Longue Table mais n'adressa guère la parole à ses compagnons et garda la tête basse, même devant ceux qui l'accueillirent avec la plus grande gentillesse. Aussi, au bout d'un jour ou deux, tous le laissèrent seul. Être seul était son désir, car il avait grande peur de faire ou dire du mal malgré lui.

Ni Vesce ni Jaspe n'étaient là, et il ne posa aucune question à leur sujet. Les garçons qu'il avait jadis menés ou sur lesquels il avait régné l'avaient maintenant tous devancé à cause des mois qu'il avait perdus ; et cette année-là, pendant tout le printemps et tout l'été, il étudia en compagnie d'élèves plus jeunes que lui. Il ne brilla pas pour autant, car les mots de chaque sort, fût-il le plus simple des charmes d'illusion, lui collaient à la langue, et ses mains étaient malhabiles à les mettre en œuvre.

En automne il devait retourner à la Tour Isolée pour étudier avec le Maître Nommeur, mais il se réjouissait de devoir accomplir cette tâche autrefois tant redoutée, car le silence était ce qu'il recherchait, de même que la longue instruction durant laquelle aucun sort ne serait composé, durant laquelle le pouvoir qui, il le savait, se trouvait encore en lui, ne serait pas sollicité.

À la veille de son départ pour la Tour, un visiteur pénétra dans sa chambre ; il portait une cape brune de voyageur et tenait un bâton de chêne chaussé de fer. Apercevant le bâton de sorcier, Ged se mit debout.

— « Épervier… »

Au son de cette voix, Ged leva les yeux : c'était Vesce qui se tenait là, toujours aussi solidement bâti. Son visage sombre et épais, avait un peu veilli, mais son sourire était toujours le même. Sur son épaule était tapie une petite bête au pelage tacheté et à l'oeil vif.

« Il est resté avec moi pendant que tu étais malade ; aujourd'hui je suis triste de me séparer de lui. Et plus triste encore de me séparer de toi, Épervier. Mais je rentre chez moi. Tiens, hoeg, va rejoindre ton vrai maître ! » Vesce caressa l'otak et le posa par terre. Le petit animal alla s'asseoir sur la couche de Ged et commença à se nettoyer le pelage à coups de langue, une langue brune et sèche pareille à une jeune feuille. Vesce se mit à rire, mais Ged ne parvint pas à sourire. Il se pencha pour dissimuler son visage et caressa l'otak.

— « Je pensais que tu ne viendrais pas me voir, Vesce », dit-il.

Ce n'était pas un reproche ; mais Vesce lui répondit : « Je n'ai pas pu venir. Le Maître Herbier me l'a interdit, et depuis l'hiver j'étais moi-même enfermé au Bosquet, avec le Maître. J'ai dû attendre de gagner mon bâton pour être libre. Écoute : quand tu seras libre à ton tour, viens au Lointain Est. Je t'attendrai. Là-bas, dans les villages, on fait bonne chère, et les sorciers sont bien reçus. »

— « Libre… » murmura Ged. Il haussa légèrement les épaules en s'efforçant de sourire.

Vesce le regarda d'une manière quelque peu différente de celle qui était auparavant la sienne, avec autant d'amour, mais un peu plus de magie, peut-être. Il lui dit avec douceur : « Tu ne resteras pas toujours emprisonné sur Roke. »

— « Eh bien… j'ai réfléchi. Peut-être pourrais-je travailler avec le Maître dans la Tour et devenir l'un de ceux qui cherchent les noms perdus dans les livres et dans les étoiles, de sorte que… que je ne ferai plus de mal, quand bien même je ne ferais guère de bien… »

— « Peut-être », répondit Vesce. « Je ne suis pas devin, mais devant toi je vois, non des cellules et des livres, mais des mers lointaines, des flammes de dragons, des tours et des villes et toutes les

choses que peut voir le faucon qui vole haut et loin. »

— « Et derrière moi, que vois-tu derrière moi ? » demanda Ged en se levant, de sorte que la lueur-de-feu suspendue au-dessus d'eux renvoya son ombre contre le mur et le sol. Puis il tourna son visage de côté et dit d'une langue hésitante : « Mais dis-moi où tu vas, ce que tu feras. »

— « Je vais rentrer chez moi pour voir mes frères et la sœur dont tu m'as entendu parler. Quand je l'ai laissée, elle savait à peine marcher, et maintenant, elle va bientôt être Nommée… C'est curieux, quand on y songe ! Et je vais donc me trouver un travail de sorcier quelque part dans les petites îles. Oh, j'aimerais rester et parler avec toi ; mais je ne le peux pas, car mon bateau lève l'ancre ce soir et la marée a déjà changé. Épervier, si jamais ta route passe l'Est, viens me voir. Et si jamais tu as besoin de moi, fais appel à moi et utilise le nom qui est le mien : Estarriol. »

À ces mots, Ged releva son visage couvert de cicatrices, et rencontra le regard de son ami.

— « Estarriol », dit-il, « mon nom est Ged. »

Puis, dans le calme, ils se dirent tous deux adieu ; Vesce tourna le dos, traversa le couloir de pierre et quitta Roke.

Ged resta un instant debout, immobile, comme celui qui, ayant reçu de grandes nouvelles, doit élargir son esprit pour les accueillir. En lui apprenant son vrai nom, Vesce lui avait fait un immense présent.

Le vrai nom d'un homme n'est connu que de lui seul et de son nommeur. Il peut comme il l'entend choisir de le dire à son frère, à sa femme ou à son ami, et cependant même ces quelques personnes ne le prononceront jamais à portée d'oreille d'une tierce personne. En présence d'autres gens, elles l'appellent – comme les autres – par son nom d'usage ou son surnom, c'est-à-dire Épervier, Vesce ou Ogion, qui signifient *cône de pin*. Si les hommes ordinaires dissimulent leur vrai nom à tous, sauf à quelques-uns auxquels ils vouent total amour et confiance, les hommes de magie et de sorcellerie ont mille raisons d'en faire autant, étant redoutables mais également exposés à plus de dangers. Celui qui connaît le nom d'un homme détient sa vie. Ainsi, à Ged qui avait perdu confiance, Vesce avait donné le présent que seul un ami peut offrir, la preuve d'une fidélité totale et inébranlable.

Ged s'assit sur sa couche et laissa mourir le globe de lueur-de-feu, qui s'éteignit en exhalant une petite bouffée de gaz des marais. Il caressa l'otak, qui s'étira voluptueusement et s'endormit sur ses genoux comme s'il n'avait jamais dormi ailleurs. La Grande Maison était silencieuse. Ged se souvint brusquement que ce jour était celui de son Passage. Quatre ans auparavant, jour pour jour, Ogion lui avait donné son nom. Il se rappela la fraîcheur du torrent qu'il avait franchi nu et sans nom, puis se prit à songer à d'autres cuvettes claires de l'Ar, où il se baignait, au village de Dix-Aulnes dominé par l'immense forêt de la montagne, aux ombres matinales dans les ruelles poussiéreuses du hameau, aux flammes attisées par le soufflet de la forge par un après-midi d'hiver, à la hutte obscure et parfumée de la sorcière, où l'air était chargé de fumées et de sortilèges tourbillonnants. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait évoqué toutes ces choses, et voilà que cela lui revenait maintenant en mémoire, au soir de ses dix-sept ans. Tous les ans et lieux de sa vie brève et maintenant brisée se présentaient à son esprit et reformaient un tout, comme autrefois. Après une période longue, amère, gâchée, il savait de nouveau, enfin, qui il était, où il était. Mais où il lui faudrait aller dans les années à venir, cela il ne le voyait pas. Il redoutait de le voir.

Le lendemain matin, il se mit en route, l'otak sur son épaule comme naguère. Cette fois, il lui fallut trois jours, et non deux, pour parvenir à la Tour Isolée, et lorsqu'il l'aperçut se dressant au-dessus des flots sifflants et écumants du Cap Nord, il était épuisé, rompu. À l'intérieur, il faisait aussi noir et aussi froid qu'il en avait gardé le souvenir, et Kurremkarmerruk, assis sur son grand tabouret, était en train d'inscrire des listes de noms. Il lança un regard à Ged et lui dit, sans lui souhaiter la

bienvenue, comme s'il n'eût jamais quitté la Tour : « Va te coucher ; quand on est fatigué, on est idiot. Demain tu pourras ouvrir le Livre des Entreprises des Faiseurs et apprendre les noms qui s'y trouvent. »

À la fin de l'hiver, il revint à la Grande Maison. Il fut alors fait sorcier, et cette fois l'Archimage Gensher accepta sa féauté. Ensuite, il put étudier les hauts arts et les enchantements, délaisser les arts d'illusion pour se tourner vers les œuvres de vraie magie et apprendre ce qu'il lui fallait savoir pour obtenir son bâton de magicien. Ses difficultés à prononcer les formules se dissipèrent au fil des mois et ses mains recouvrèrent leur adresse ; toutefois il n'apprenait plus aussi rapidement qu'avant, car la peur lui avait enseigné une longue et dure leçon. Mais nul présage ou rencontre néfaste ne se manifesta à la suite de ses travaux, même lors des Grands Sorts de Création et de Forme, qui sont des plus périlleux. Il en vint parfois à se demander s'il était possible que, d'une manière ou d'une autre, l'ombre qu'il avait libérée se fût affaiblie ou enfuie hors du monde, car elle avait cessé d'apparaître dans ses rêves. Mais, en son cœur, il savait que cet espoir n'était que folie.

Les Maîtres et les antiques livres de savoir apprirent à Ged le peu qu'il y avait à apprendre sur les êtres tels que l'ombre qu'il avait libérée. Jamais une créature de ce genre n'était décrite ou mentionnée directement. Tout au plus était-il fait allusion, çà et là, dans les vieux ouvrages, à certaines choses qui pouvaient être semblables à l'ombre-bête. Ce n'était pas le spectre d'un être humain, ni une créature des Anciennes Puissances de la Terre, et cependant quelques liens semblaient exister. Dans *La Question des Dragons* ; que Ged lut très attentivement, se trouvait l'histoire d'un Maître des Dragons tombé jadis sous l'emprise de l'une des Anciennes Puissances, une pierre parlante sise dans une bien lointaine contrée du Nord. « *Après que la Pierre lui en eut donné l'ordre, disait le livre, il parla et appela un esprit mort du royaume des morts, mais la Pierre ayant détourné son sortilège, il vint également avec l'esprit mort une chose qu'il n'avait point appelée. Elle le dévora tout entier de l'intérieur et, cachée dans son corps, détruisit les hommes.* » Mais le livre n'indiquait pas quelle était cette chose, et il ne racontait pas la fin de l'histoire. Les Maîtres, quant à eux, ignoraient d'où pouvait provenir une telle ombre : de la non-vie, avait dit l'Archimage ; de la mauvaise face du monde, disait le Maître Changeur, et le Maître Appeleur répondit : « Je ne sais pas. » L'Appeleur était souvent venu s'asseoir auprès de Ged durant sa maladie. Il était toujours aussi grave, toujours aussi sombre, mais Ged l'aimait bien car il connaissait maintenant sa compassion. « Je ne sais pas. De cette chose, je ne sais que ceci : seul un pouvoir immense a pu la faire venir, et peut-être même un seul pouvoir, une seule voix, la tienne, était capable de le faire. Ce que cela signifie en retour, je l'ignore. Un jour, la réponse te sera donnée. Elle te sera donnée, ou bien il te faudra mourir, et pire encore que mourir… » Il parlait doucement en contemplant Ged de ses yeux sinistres. « Étant enfant, tu pensais qu'un mage peut tout faire. Il m'est également arrivé de le croire, et il en va de même pour nous tous. Et la vérité est qu'à mesure que le véritable pouvoir d'un homme augmente et que s'étend son savoir, le chemin qu'il peut suivre se fait plus étroit : jusqu'au jour où enfin il ne choisit rien, mais fait seulement et pleinement ce qu'il *doit faire*… »

L'Archimage envoya Ged, après son dix-huitième anniversaire, travailler avec le Maître Modeleur. On ne parle guère en d'autres lieux de ce qui s'apprend au Bosquet Immanent. La rumeur prétend qu'aucun sort n'y est formulé, et pourtant l'endroit est en lui-même un enchantement. Parfois les arbres de ce Bosquet sont visibles, parfois ils ne le sont pas, et ils ne se trouvent pas toujours au même endroit et dans la même région de l'île de Roke. La rumeur prétend que les arbres du Bosquet eux-mêmes sont sages. Elle prétend aussi que le Maître Modeleur apprend sa suprême magie à l'intérieur du Bosquet et que, si les arbres devaient un jour mourir, sa sagesse mourrait de la même

façon, et que ce jour-là les eaux monteront et engloutiront toutes les îles de Terremer où vivent hommes et dragons, toutes les terres que Segoy a tirées des profondeurs, en des temps immémoriaux.

Mais ce ne sont là que rumeurs. Les sorciers répugnent à en parler.

Les mois passèrent, et finalement, par une journée de printemps, Ged retourna à la Grande Maison sans avoir la moindre idée de ce qu'on allait lui demander maintenant. Un vieil homme l'attendait sur le pas de la porte qui donne sur le sentier menant à travers champs au Tertre de Roke. Ged ne le reconnut pas immédiatement, mais ensuite il se souvint : c'était lui qui l'avait fait entrer dans l'École le jour de son arrivée, cinq ans plus tôt.

Le vieil homme sourit, lui souhaita la bienvenue en prononçant son nom et lui demanda : « Sais-tu qui je suis ? »

Ged avait déjà remarqué auparavant qu'on parlait toujours des Neuf Maîtres de Roke ; or il n'en connaissait que huit : Maître Ventier, Manuel, Herbier, Chantre, Changeur, Appeleur, Nommeur, Modeleur. Il semblait que les gens parlaient de l'Archimage comme du neuvième. Et pourtant, lorsqu'on nouvel Archimage avait, été désigné, neuf Maîtres s'étaient concertés pour faire leur choix.

— « Je pense que vous êtes le Maître Gardien », répondit Ged.

— « Tu ne te trompes pas. Ged, tu as réussi à entrer à Roke en disant ton nom. Maintenant, tu peux obtenir ta liberté en disant le mien. » Ainsi parla le vieil homme. Il se tut et attendit en souriant. Ged demeura immobile, désemparé.

II connaissait mille façons, arts et moyens de découvrir des noms de choses et de personnes ; cette discipline faisait partie de tout ce qu'il avait appris à Roke, car sans elle on ferait bien peu de magie utile. Mais trouver le nom d'un Mage et Maître était une autre question. Le nom d'un mage, en effet, est mieux caché qu'un hareng dans la mer, mieux gardé que l'antre d'un dragon. Si l'on emploie un charme inquisiteur, on se heurte à un charme plus puissant. Les procédés subtils restent sans résultats. Les interrogations sournoises sont sournoisement détournées. Toute force se retourne contre elle-même au prix de grands dommages.

— « La porte que vous gardez est bien étroite, Maître », dit enfin Ged. « Je crois que je vais devoir m'asseoir par ici dans les prés, et jeûner jusqu'à ce que je devienne suffisamment maigre pour m'y glisser. »

— « Reste aussi longtemps que tu le désires », répondit le Gardien en souriant.

Alors Ged alla s'asseoir un peu plus loin au bord de la Suifburne, sous un aulne ; il laissa l'otak jouer dans le courant et chasser l'écrevisse le long des rives boueuses. Descendant vers l'horizon, le soleil brillait encore, malgré l'heure tardive, car le printemps allait déjà vers l'été. Aux fenêtres de la Grande Maison, il vit bientôt briller la lumière des lanternes et des lueurs-de-feu, tandis que, plus bas, les rues de Suif étaient plongées dans les ténèbres. Des chouettes hululaient au-dessus des toits, et aux alentours de la rivière des chauves-souris voletaient dans le crépuscule. Assis sans bouger, Ged cherchait comment apprendre le nom du Gardien, par force, par ruse ou par sorcellerie. Mais plus il réfléchissait, moins il voyait, parmi tous les arts de sorcellerie qu'il avait appris en cinq ans à Roke, lequel pouvait lui servir à arracher un tel secret à un tel mage.

Il se coucha dans l'herbe et dormit à la belle étoile, l'otak niché dans sa poche. Après le lever du soleil, n'ayant toujours rien mangé, il alla frapper à la porte de la Maison. Le Gardien ouvrit.

« Maître », lui dit Ged, « je ne puis vous prendre votre nom de force, n'étant pas assez robuste, et je ne puis l'obtenir par la ruse, n'étant pas assez intelligent. Je me contenterai donc de demeurer ici, d'apprendre ou de servir, selon votre désir, à moins que vous n'acceptiez de répondre à une question. »

— « Pose ta question. »

— « Quel est votre nom ? »

Le Gardien sourit, et lui dit son nom ; et Ged, le répétant, pénétra dans la fameuse Maison pour la dernière fois.

Lorsqu'il la quitta, il portait une lourde cape bleu nuit, présent de la commune de Torning Bas vers laquelle il se dirigeait, car un sorcier y était désiré. Il tenait également un bâton haut comme lui, taillé dans une branche d'if et chaussé de bronze. Le Gardien lui dit adieu en lui ouvrant la porte de derrière de la Grande Maison, la porte de corne et d'ivoire, et il descendit les rues de Suif jusqu'au navire qui l'attendait sur les eaux claires du matin.

V
LE DRAGON DE PENDOR

À l'ouest de Roke, entre les vastes contrées d'Hork et d'Ensmer, se trouvent groupées les Quatre-Vingt-Dix Iles. La plus proche de Roke est Serd, la plus éloignée Seppish. Sont-elles au nombre de quatre-vingt-dix ? C'est une question à laquelle il n'est pas possible de répondre de manière définitive, car si l'on ne compte que les îles pourvues de sources d'eau fraîche, on peut en dénombrer soixante-dix, tandis qu'en comptant chaque rocher on peut parvenir à cent avant même d'en avoir achevé le compte… et il ne faut pas oublier la marée. Les passes entre les îlots sont resserrées et les douces marées de la Mer du Centre, désorientées, y montent haut et y descendent bas, de sorte que trois îles peuvent se trouver à marée basse là où, à marée haute, on n'en voit qu'une seule. Néanmoins, malgré le danger de ces marées, tous les enfants barbotent dès qu'ils sont en âge de marcher, et ils disposent chacun d'un petit bateau à rames. Les femmes traversent la passe en barque pour aller prendre un thé de roussevive chez la voisine : les marchands ambulants vantent leurs produits au rythme de leurs rames. Toutes les routes sont faites d'eau salée, uniquement entravées par les filets jetés d'une maison à l'autre à travers les goulets pour prendre les petits poissons qu'on appelle turbilles.

C'est leur huile qui fait la richesse des Quatre-Vingt-Dix Iles. Il y a peu de ponts, et aucune ville d'importance. Chaque îlot regorge de fermes et d'habitations de pêcheurs et appartient à une commune qui en regroupe une dizaine ou une vingtaine. L'une d'elles, la plus à l'ouest, était Torning Bas, tournée non pas vers la Mer du Centre mais vers l'océan désert, vers cette lugubre partie de l'Archipel où ne se voit que Pendor, l'île dévastée par les dragons, et, plus loin, les eaux désolées du Lointain Ouest.

Une maison était déjà apprêtée pour le nouveau sorcier de la commune. Bâtie sur une hauteur au milieu de verdoyants champs d'orge, elle était protégée du vent d'ouest par un bosquet d'arbres empourprés de fleurs. De la porte, on voyait les autres toits de chaume, les haies et les jardins, d'autres îlots, comportant également leurs toits, leurs collines et leurs champs, et au milieu d'eux tous les bras de mer aux méandres scintillants. C'était une pauvre demeure sans fenêtres, au sol de terre battue, et pourtant plus riche que celle dans laquelle Ged avait vu le jour. Les Iliens de Torning Bas, manifestant une crainte respectueuse à l'égard du sorcier de Roke, lui demandèrent de leur pardonner l'humilité de cette maison. « Nous n'avons pas de pierres pour bâtir nos maisons », lui dit l'un d'eux. « Aucun de nous n'est réellement riche, mais chacun de nous mange à sa faim », dit un autre, et un troisième ajouta : « Au moins, vous y serez au sec, car j'ai moi-même recouvert le toit de chaume, monsieur. » Et pour Ged, elle valait n'importe quel palais. Il remercia sincèrement les représentants de la commune, au nombre de dix-huit, de sorte que chacun d'entre eux repartit dans sa petite barque annoncer aux pêcheurs et aux femmes de son île que le nouveau sorcier était un jeune gars curieux à la mine sévère, qui parlait peu mais bien, et sans orgueil.

Peut-être Ged n'avait-il guère de raisons d'être fier de ce premier magistère. Très souvent, les sorciers éduqués à Roke partaient en effet pour des villes ou châteaux, où ils servaient de grands seigneurs qui les tenaient en haute estime. En temps ordinaire, ces pêcheurs de Torning Bas n'auraient eu pour eux tous qu'une sorcière ou un sorcier de village pour enduire de charmes les filets, chanter au-dessus des barques neuves, et guérir bêtes et hommes de leurs petits maux. Mais le vieux Dragon de Pendor avait eu des petits, sur le tard : neuf dragons, disait-on, hantaient les tours en ruine des Seigneurs de la Mer du Pendor et traînaient leurs panses couvertes d'écailles sur les escaliers de marbre et par les portes en ruine. Cette île morte ne pouvant leur offrir de nourriture, une prochaine année les verrait s'envoler lorsqu'ils seraient plus forts et affamés. Un vol de quatre bêtes

avait déjà été aperçu au-dessus des côtes du sud-ouest d'Hosk, ne crachant pas le feu mais épiant les parcs à moutons, les granges et les villages. La faim du dragon est lente à venir, mais difficile à assouvir. Aussi les Iliens de Torning Bas étaient-ils venus à Roke implorer qu'on leur donne un sorcier pour les protéger de la menace qui pointait à l'horizon ; et l'Archimage avait jugé leurs craintes fondées.

Le jour où il l'avait fait sorcier, l'Archimage avait dit à Ged : « Il n'y a là-bas aucun confort, aucune gloire, aucune richesse, aucun risque non plus peut-être. Veux-tu y aller ? »

— « J'irai », avait répondu Ged, qui ne faisait pas simplement qu'obéir. Depuis la nuit du Tertre de Roke, il avait pour la gloire et la vanité autant de dédain qu'il avait eu de désir. Maintenant, il ne cessait de douter de sa force et il redoutait son pouvoir. Mais il faut dire que l'histoire des dragons avait aussi grandement attisé sa curiosité. À Gont, les dragons n'existent plus depuis des centaines et des centaines d'années, et jamais un dragon ne se fût aventuré à portée de nez, de vue ou de sort de Roke, ce qui fait que, là également, ils n'apparaissent que dans les contes et les chansons. Ged avait appris à Roke tout ce qu'il pouvait savoir sur les dragons ; mais rencontrer un dragon dans un texte et dans la réalité devaient être choses bien différentes. La chance qui se présentait devant lui était belle, et avec empressement il répondit : « J'irai. »

L'Archimage avait hoché la tête, mais son regard était sombre. « Dis-moi », dit-il enfin, « as-tu peur de quitter Roke ? Ou bien as-tu hâte d'être parti ? »

— « Les deux, mon seigneur. » Gensher hocha de nouveau la tête. « Je ne sais pas si je fais bien de t'envoyer hors de la sécurité que tu connais ici », dit-il d'une voix très basse. « Je ne vois pas le chemin qu'il te faut parcourir, il n'est que ténèbres. Et il y a dans le Nord une puissance, quelque chose qui est capable de te détruire, mais je ne puis dire ce que c'est ni où cela se trouve, sur ta route passée ou à venir, car tout est dans l'ombre. Quand les hommes de Torning Bas sont venus ici, j'ai aussitôt songé à toi, car l'endroit me paraissait sûr et à l'écart ; tu aurais le temps d'y recouvrer tes forces. Mais j'ignore s'il existe aucun endroit qui soit sûr pour toi ; j'ignore par où doit passer ton chemin. Et je ne veux pas t'envoyer dans les ténèbres… »

Au début, Ged trouva plaisante la maison sous les arbres en fleurs. Il y demeura, scrutant longuement le ciel à l'ouest et guettant de son oreille de sorcier le son des ailes couvertes d'écailles. Mais il ne vint aucun dragon. Ged péchait depuis sa jetée et s'occupait de son petit bout de jardin. Il passait des journées entières à méditer sur une page, une ligne ou un mot des Livres de Savoir qu'il avait apportés de Roke, assis en été sous les arbres tandis que l'otak dormait à côté de lui ou chassait la souris dans les forêts d'herbes et de marguerites. Il prêtait également son concours aux habitants de Torning Bas, en qualité de guéritout et de changeur de temps. Jamais il ne lui vint à l'esprit qu'un sorcier pourrait avoir honte de se livrer à des tâches aussi simples, car étant enfant il avait servi une sorcière chez un peuple plus pauvre encore que celui-ci. Toutefois, les villageois lui demandaient peu de choses, en partie parce que c'était un sorcier de l'île des Sages, en partie à cause de son silence et de son visage blessé. Voilà qui était bien curieux pour quelqu'un d'aussi jeune ; et cela mettait les gens mal à l'aise.

Il trouva pourtant un ami, un charpentier qui fabriquait des bateaux et habitait sur la première île à l'est. Il s'appelait Pechvarry. Ils s'étaient rencontrés sur la jetée, où Ged s'était arrêté pour l'observer monter le mât d'une petite barque. Levant les yeux vers le sorcier en souriant, il lui avait dit : « Voilà presque la fin d'un bon mois de labeur. Je suppose que vous auriez pu faire ça en une minute, d'un seul mot, hein, monsieur ? »

— « J'aurais pu le faire », répondit Ged, « mais il aurait sans doute sombré la minute d'après, ou sinon j'aurais dû maintenir les sorts. Mais si vous voulez… » Il s'arrêta.

— « Oui, monsieur ? »

— « Oh, elle est bien jolie, votre petite barque, il ne lui manque rien ! Mais si vous voulez, je peux jeter sur elle un sort-liant pour qu'elle demeure bien étanche, ou un sort-trouvant pour que la mer la ramène toujours à son port. »

Il parlait avec hésitation, désireux de ne pas offenser l'artisan ; mais le visage de Pechvarry s'illumina. « Cette petite barque est pour mon fils, monsieur, et si vous acceptiez de lui jeter de tels charmes, ce serait de votre part une immense bonté, et un geste d'ami. » Ayant dit ces mots, il monta sur la jetée pour prendre la main de Ged et le remercier sur-le-champ.

Après cela, ils travaillèrent souvent ensemble, Ged ajoutant ses sortilèges à l'ouvrage de Pechvarry pour parfaire la construction ou la réparation des bateaux, et apprenant en retour comment bâtir, mais aussi comment gouverner une embarcation sans avoir recours à la magie, car à Roke ce genre de navigation simple était un peu considéré comme un talent sacré. Ged, Pechvarry et son jeune fils Ioet naviguèrent souvent à la voile comme à la rame dans les bras de mer ou les lagunes, à bord de différents bateaux. Ged finit par devenir un marin convenable, et son amitié avec Pechvarry se trouva scellée.

Un jour, vers la fin de l'automne, le fils du charpentier tomba malade. Sa mère envoya chercher la sorcière de l'Ile de Tesk, que l'on disait bonne guérisseuse, et tout sembla aller bien durant un jour ou deux. Mais au beau milieu d'une nuit de tempête, Pechvarry vint frapper à grands coups à la porte de Ged, le suppliant de venir sauver son fils. Ged le suivit en courant jusqu'à la maison du charpentier. En arrivant, Ged vit l'enfant sur sa couche, sa mère accroupie auprès de lui, silencieuse, et la sorcière en train de faire fumer des racines de courles et chantant le Chant Nage, le meilleur remède qu'elle possédât. Mais elle chuchota à Ged : « Seigneur Sorcier, je crois que cette fièvre est la fièvre rouge, et l'enfant en mourra cette nuit. »

Lorsque Ged s'agenouilla et posa ses mains sur le jeune malade, il comprit qu'elle avait raison et s'écarta un instant. Au cours des derniers mois de sa longue maladie, le Maître Herbier lui avait enseigné une bonne partie du savoir des guérisseurs, et la première et dernière leçon de ce savoir était celle-ci : Soigne la blessure et guéris la maladie, mais laisse partir l'esprit mourant.

Voyant son geste et sa signification, la mère se mit à hurler son désespoir, mais Pechvarry l'apaisa en disant : « Le Seigneur Épervier le sauvera, femme, inutile de pleurer. Il est auprès de lui, maintenant. Il peut le faire. »

Entendant les plaintes de la mère et voyant la confiance que lui vouait Pechvarry, Ged voulut ne pas les décevoir. Il répudia son propre jugement et se dit que l'enfant pourrait peut-être être sauvé s'il parvenait, lui, à faire tomber la fièvre. Il dit : « Je ferai de mon mieux, Pechvarry. »

Il commença à mouiller l'enfant d'eau de pluie froide fraîchement recueillie devant la maison, puis prononça l'une des formules destinées à calmer la fièvre ; mais le sort n'opéra pas, et brusquement Ged se dit que l'enfant était en train de mourir dans ses bras.

Requérant d'un seul coup la totalité de son pouvoir, sans la moindre pensée pour lui-même, il lança son esprit sur les traces de celui de l'enfant afin de le ramener chez lui. Il cria le nom de l'enfant : « Ioet ! » Pensant avoir perçu une très faible réponse à l'intérieur de sa tête, il poursuivit ses efforts et appela encore. Puis il vit, loin devant lui, le petit garçon dévalant à toute vitesse une pente noire, comme le versant d'une gigantesque colline. Il n'y avait pas un bruit, et les étoiles au-dessus du mont étaient des étoiles que ses yeux n'avaient jamais vues. Pourtant, il connaissait par cœur les constellations : la Gerbe, la Porte, Celle Qui Tourne, l'Arbre. C'étaient les étoiles qui ne se couchent pas, celles qui ne pâlissent jamais parce que le jour jamais ne les menace. Il avait suivi l'enfant mourant trop loin.

Sachant cela, il se retrouva seul sur le flanc de la colline ténébreuse. Il était difficile, très difficile, de revenir en arrière.

Il se retourna lentement. Lentement, il fit un pas pour remonter la pente, puis un autre, et progressa ainsi, lentement. Un immense effort de volonté accompagnait chaque pas. Et chaque pas était plus pénible que le précédent.

Les étoiles ne bougeaient pas. Pas un souffle de vent ne balayait le versant escarpé et desséché. Dans le vaste royaume des ténèbres, il était le seul être en mouvement, grimpant lentement. Lorsqu'il parvint au sommet de la colline, il vit un muret de pierres. Mais, derrière le muret, une ombre lui faisait face.

L'ombre n'avait pas la forme d'un homme ni celle d'une bête. Elle était informe, difficile à discerner ; mais elle murmurait, bien que ce murmure ne contînt pas de mots, et s'avançait vers lui. Elle se trouvait du côté des vivants, et lui se trouvait du côté des morts.

Ou bien il devait descendre la colline jusqu'aux terres désertes et aux villes obscures des morts, ou bien il devait franchir le muret pour rejoindre la vie, où l'attendait la chose informe et démoniaque.

Il leva bien haut le bâton d'esprit qu'il tenait à la main ; et, avec ce geste, la force lui vint. Mais comme il s'apprêtait à sauter par-dessus le muret juste en face de l'ombre, son bâton fut subitement embrasé d'une lumière blanche et éblouissante en ce lieu ténébreux. Il fit un bond, se sentit tomber et ne vit plus rien.

Et voici ce que virent Pechvarry, son épouse et la sorcière : le jeune sorcier s'était arrêté au milieu de son sort et avait un instant tenu l'enfant immobile. Puis il avait doucement déposé le petit Ioet sur sa couche et s'était relevé, silencieux, son bâton à la main. Puis, tout à coup, il avait levé bien haut son bâton, qui fut enveloppé d'un feu blanc, comme s'il eût dans sa main tenu un éclair ; et tous les objets qui se trouvaient à l'intérieur de la maison apparurent d'une façon étrange et inquiétante à la lumière de ce feu passager. Et lorsqu'ils cessèrent d'être éblouis, ils virent le jeune homme gisant sur le sol de terre battue, près du lit où gisait l'enfant mort.

Pechvarry pensait que le sorcier était mort, lui aussi. Sa femme fondit en larmes, mais il resta hébété, sans mouvement. Cependant la sorcière avait appris par ouï-dire certaines choses concernant la magerie et les diverses manières dont peut s'en aller un vrai sorcier ; elle veilla donc à ce que Ged, bien que froid et inerte, fût traité non comme un mort, mais comme un homme souffrant ou en transe. On l'emporta chez lui, et une vieille femme demeura à ses côtés pour voir s'il s'éveillerait ou s'il devait dormir à jamais.

Le petit otak s'était caché dans les combles de la maison ; ainsi réagissait-il lorsqu'entraient des étrangers. Il resta là pendant que la pluie tambourinait sur les murs et que le feu mourait peu à peu. Lorsque, la nuit approchant de sa fin, la vieille se mit à somnoler près de l'âtre en dodelinant de la tête, l'otak descendit de sa cachette et s'en vint auprès de Ged étendu sur le lit, raide et immobile. Il se mit à lui lécher les mains et les poignets de sa petite langue brune, longuement et patiemment. Puis, couché près de sa tête, il lui lécha également la tempe et sa joue meurtrie, ainsi que ses yeux clos, avec beaucoup de douceur. Et sous cette douce caresse, très lentement, Ged s'anima. Il s'éveilla, ignorant d'où il venait, où il se trouvait et quelle était cette luminosité grisâtre dans l'air autour de lui. C'était la lumière du jour naissant. Sa tâche accomplie, l'otak se roula en boule près de son épaule, comme à l'accoutumée, et s'endormit.

Par la suite, lorsqu'il songea à cette nuit, Ged se rendit compte que si nul ne l'avait touché pendant la perte de son esprit, si nul ne l'avait rappelé d'une manière ou d'une autre, il eût pu être perdu pour de bon. Seule l'avait sauvé l'aveugle et instinctive sagesse de l'animal qui lèche son

compagnon blessé pour le réconforter ; et cependant dans cette sagesse Ged voyait quelque chose qui se rapprochait de son propre pouvoir, quelque chose qui était aussi profond que la sorcellerie. Depuis, il demeura persuadé que l'homme sage est celui qui ne se détache jamais des autres créatures vivantes, qu'elles aient ou non le don de la parole ; et, dans les années qui suivirent, il s'efforça patiemment d'apprendre ce qu'on peut apprendre, en silence, du regard des animaux, du vol des oiseaux, du lent et ample mouvement des arbres.

Il venait donc de faire sans dommage, pour la première fois, la fameuse traversée que seul un sorcier peut accomplir les yeux ouverts, et que même le plus grand des mages ne peut entreprendre sans risques. Mais, à son retour, il trouvait la douleur et la peur. La douleur était pour son ami Pechvarry, la peur était pour lui-même. Il savait maintenant pourquoi l'Archimage redoutait de le laisser s'en aller et pourquoi son esprit assombri n'avait pu entrevoir son avenir. Car c'étaient les ténèbres elles-mêmes qui l'avaient attendu, la chose sans nom, l'être qui n'appartenait pas au monde, l'ombre qu'il avait libérée ou créée. Elle l'avait attendu en esprit durant toutes ces longues années, au pied du mur qui sépare la mort de la vie, et elle avait fini par le retrouver. À présent, elle allait suivre ses traces pour tenter de s'approcher de lui, s'emparer de sa force, sucer sa vie et se vêtir de sa chair.

Peu après, il rêva de cette chose en la voyant comme un ours sans tête rôdant le long des murs de la maison, cherchant la porte. Il n'avait pas fait un tel rêve depuis la guérison des blessures que lui avait infligées la créature ; et lorsqu'il s'éveilla, faible et frissonnant de froid, les cicatrices de son visage et de son épaule lui firent mal.

Une mauvaise période commençait. Maintenant, chaque fois qu'il rêvait de l'ombre ou tout simplement y pensait, il ressentait toujours le même froid, la même appréhension : il allait perdre ses esprits et son pouvoir, qui s'écouleraient hors de lui, et il demeurerait stupide et sans défense. Il maudit sa couardise, mais cela ne servait à rien. Il se mit en quête d'une protection, mais rien ne s'offrait à lui : la chose n'était pas de chair, elle n'était pas vivante, ce n'était pas un esprit, elle n'avait pas de nom ; elle n'était rien d'autre que ce que lui-même lui avait donné… Une puissance terrible qui échappait aux lois du monde du soleil. De cette puissance, il ne savait qu'une chose : elle était attirée vers lui et essayerait de manifester sa volonté à travers lui, car elle était *sa* créature. Mais sous quelle forme elle pouvait apparaître, puisqu'elle n'avait pas encore de forme à elle, et quand elle apparaîtrait, cela il l'ignorait.

Il éleva autour de sa maison et de son île des barrières de sortilèges aussi efficaces que possible, mais de telles murailles de sorts doivent être constamment renouvelées, et il ne tarda pas à se rendre compte que s'il dépensait tout son pouvoir pour maintenir ces protections, il ne serait plus d'aucune utilité aux insulaires. Que ferait-il, pris entre deux ennemis, si un dragon venait de Pendor ?

Il rêva de nouveau, mais cette fois l'ombre était à l'intérieur de sa maison et s'avançait vers lui dans l'obscurité en murmurant des mots qu'il ne comprenait pas. Il se réveilla, terrorisé, et fit voler la lueur-de-feu dans tous les coins de la pièce jusqu'à ce qu'il se rendît compte qu'aucune ombre ne s'y trouvait. Puis il posa quelques bûches sur les braises et s'assit devant le foyer, écoutant le vent d'automne jouer avec le toit de chaume et gémir plus haut dans les grands arbres nus ; il médita longuement. Une vieille colère s'était éveillée en lui. Il ne pouvait souffrir d'attendre dans l'impuissance, de rester prisonnier d'une petite île en murmurant d'inutiles sorts de garde et de protection. Mais il ne pouvait pas tout bonnement échapper à son piège, car, en faisant cela, il romprait la promesse qu'il avait faite aux insulaires et les laisserait sans défense devant l'attaque imminente du dragon. Il n'avait guère le choix.

Le lendemain matin, il descendit au grand quai de Torning Bas, et, trouvant parmi les pêcheurs le

Chef Ilien, lui dit : « Il faut que je quitte ce lieu. Je suis en danger, et je vous mets en danger. Il faut que je m'en aille. Aussi vous demandé-je la permission de partir pour faire disparaître les dragons de Pendor, afin que soit accomplie la tâche que vous m'avez confiée et que je puisse librement m'en aller. Et si je venais à échouer, c'est que j'eusse également échoué en les affrontant ici, et mieux vaut connaître l'issue tout de suite. »

L'Ilien le regarda bouche bée. « Seigneur Épervier, dit-il, il y a neuf dragons là-bas ! »

— « On dit que huit d'entre eux sont encore jeunes. »

— « Mais le vieux… »

— « Je vous le dis, il faut que je parte d'ici. Je vous demande votre permission et commencerai par vous soulager du péril de ces dragons, si je le puis. »

— « Comme il vous plaira, Monsieur », fit lugubrement l'Ilien. Tous ceux qui avaient écouté la conversation se dirent que c'était folie ou témérité de la part de leur jeune sorcier, et ils le regardèrent partir avec tristesse, persuadés de ne plus le revoir. Certains laissèrent entendre qu'il allait simplement rebrousser chemin jusqu'à la Mer du Centre en longeant Hosk, et les abandonner à leur triste sort ; d'autres, dont Pechvarry, estimèrent qu'il était devenu fou et qu'il allait au-devant de la mort.

Quatre générations durant, tous les bateaux avaient tenu le cap de manière à croiser bien loin des côtes de l'île de Pendor. Nul mage n'était jamais venu combattre le dragon, car l'île ne se trouvait sur aucune route maritime, et elle avait eu pour maîtres des pirates, des preneurs d'esclaves et des hommes de guerre haïs par tous les peuples du sud-ouest de Terremer. Pour cette raison, nul n'avait cherché à venger le Seigneur de Pendor après que le dragon, venu de l'ouest, l'eut subitement assailli, lui et ses hommes festoyant dans la tour, qu'il les eut rôtis dans les flammes de sa gueule et qu'il eut chassé tous les villageois jusqu'à la mer au milieu des hurlements. Pendor n'avait donc pas été vengée. On l'avait laissée au dragon, avec tous ses ossements, ses tours et ses joyaux volés aux princes des côtes, de Pain et d'Hosk, depuis longtemps disparus.

Tout cela, Ged le savait, et il en savait même davantage, car depuis le jour de son arrivée à Torning Bas il n'avait fait que réfléchir à tout ce qu'il avait appris sur les dragons. Menant vers l'ouest sa petite barque – sans ramer ni faire usage du métier de marin que lui avait appris Pechvarry, mais naviguant grâce à ses sortilèges avec le vent de mage pour gonfler la voile et un sort sur la proue et la quille pour garder le cap – il regardait maintenant l'île morte se lever à la lisière de la mer. Il voulait aller vite et avait donc fait appel au vent de mage, car il redoutait ce qui se trouvait derrière lui plus encore que ce qui se trouvait devant. Mais comme les heures passaient, sa peur impatiente se transforma en une sorte de joie farouche. Au moins, il affrontait ce danger par sa propre volonté, et plus il s'en rapprochait, plus il était certain d'être enfin libre, ne fût-ce que pour une heure avant sa mort. L'ombre n'osait pas le suivre dans la gueule d'un dragon. La mer grise roulait des vagues aux crêtes blanches, et le vent du nord poussait de sombres nuages devant lui. Cap toujours à l'ouest, la voile gonflée par le vent de mage, il aperçut finalement les rochers de Pendor, les rues désertes de la ville et les tours en ruine.

À l'entrée du port, situé dans une baie peu profonde à la courbe régulière, il abattit son charme de vent et immobilisa son petit bateau, qui se mit à danser doucement sur les vagues. Puis il requit le dragon : « Usurpateur de Pendor, viens donc défendre tes trésors volés ! »

Sa voix ne porta pas bien loin dans le bruit des rouleaux se fracassant sur le rivage de cendres, mais les dragons ont l'oreille fine. Aussitôt, de l'une des ruines sans toit de la ville, l'un d'eux vint vers Ged comme une immense chauve-souris, décrivant de grands cercles dans le vent du nord. Il était entièrement noir, les ailes et l'échine peu épaisses. À la vue de cette créature, qui était un mythe

pour son peuple, Ged sentit se gonfler son cœur ; il éclata de rire et cria : « Va dire au Vieux Dragon de venir, espèce de ver ailé ! »

Car celui-ci était l'un des jeunes dragons nés plusieurs années auparavant d'une dragonne du Lointain Ouest qui avait déposé ses œufs énormes – on dit que leur enveloppe est dure comme du cuir – dans une pièce ensoleillée de la tour éventrée et avait aussitôt repris son vol, laissant au Vieux Dragon de Pendor le soin de veiller sur ses jeunes lorsqu'ils sortiraient de leur coquille en rampant comme de maléfiques lézards.

Le jeune dragon ne répondit pas. Il n'était pas grand, guère plus, sans doute, qu'un vaisseau de quarante rames, et maigre comme un ver malgré l'envergure de ses ailes membraneuses et noires. Il n'avait pas encore atteint la taille d'un adulte, et il lui manquait encore la voix et la malice des dragons. Telle une flèche, il fondit droit sur le petit bateau de Ged en ouvrant ses longues mâchoires hérissées de dents ; Ged n'eut donc qu'à lier et figer ses ailés et ses membres au moyen d'un sort unique mais suffisamment puissant pour l'envoyer plonger dans la mer comme une pierre, et les flots gris se refermèrent sur lui.

Deux dragons semblables au premier s'élevèrent depuis le pied de la plus haute tour. Tout comme le premier, ils plongèrent droit sur Ged, et de la même façon il les prit tous les deux, les précipita dans la mer et les noya, sans même avoir à lever son bâton de sorcier.

Après un certain temps, trois autres dragons s'en vinrent vers lui depuis l'île. L'un d'eux était beaucoup plus gros, et du feu roulait entre ses mâchoires. Les deux autres vinrent directement à lui en agitant vivement et bruyamment leurs ailes, mais le premier arriva très rapidement par-derrière en décrivant un arc de cercle, afin de brûler Ged et sa barque dans son souffle enflammé. Deux venant du nord et l'un du sud, aucun sort liant ne pouvait les emprisonner ensemble. À l'instant où il comprit cela, Ged composa aussitôt un sort de Changement, et en un clin d'oeil il s'envola de son bateau sous la forme d'un dragon.

Déployant de larges ailes et sortant ses ergots, il alla à la rencontre des deux dragons venant du nord pour les consumer de son haleine enflammée, puis se tourna vers le troisième, qui était plus grand que lui et également armé de feu. Au-dessus des vagues grises, dans le vent, ils se dépassèrent, se lancèrent des coups de gueule, plongèrent, soufflèrent jusqu'à être cernés d'une épaisse fumée rougie par le brasier de leurs gorges féroces. Soudainement, Ged prit de la hauteur, et l'autre le suivit. Puis, en plein vol, le dragon-Ged, étendant ses ailes, s'arrêta et s'abattit comme le font les faucons, griffes et ergots pointés vers le bas, et assaillant son adversaire en le frappant au cou et au flanc. Dans un ébouriffement d'ailes noires, de grosses gouttes de sang du dragon noir tombèrent dans là mer. Lorsqu'enfin le dragon de Pendor parvint à se libérer, il s'enfuit à tire-d'aile jusqu'à l'île, rasant pitoyablement les flots, et alla se traîner jusqu'à quelque puits ou quelque grotte de la ville en ruine.

Aussitôt, Ged reprit sa forme, et sa place dans la barque, car il eût été extrêmement périlleux de conserver cette forme de dragon plus longtemps que l'exigeait la nécessité. Ses mains étaient noires, couvertes de sang brûlant de dragon, et il portait de légères brûlures à la tête ; mais peu lui importait maintenant. Dès qu'il eut repris son souffle, il lança : « J'en ai vu six, cinq en ai tué ; on dit qu'il y en a neuf : sortez donc, vers que vous êtes ! »

Durant un long moment, pas une créature ne bougea sur l'île, nulle voix ne se fit entendre. Ged ne percevait que le fracas des vagues se brisant sur le rivage. Mais soudain, il remarqua que la plus haute tour était en train de changer de formé et qu'une protubérance apparaissait d'un côté comme s'il lui poussait un bras. Il redouta quelque magie de dragon, car les vieux dragons sont très puissants et astucieux, et leur sorcellerie est à la fois proche et lointaine de celle des hommes ; mais, un instant

plus tard, il comprit que cette tour était l'œuvre de ses yeux, et non d'un dragon. Ce qu'il avait pris pour une partie de la tour était en réalité l'épaule du Dragon de Pendor en train de se dresser.

Lorsqu'il fut debout, sa tête recouverte d'écailles, couronnée de pointes et pourvue d'une triple langue, s'élevait plus haut que la tour éventrée, tandis que ses pattes hérissées d'ergots et de griffes foulaient beaucoup plus bas les décombres de la ville. Ses écailles gris-noir absorbaient la lumière comme de la roche brisée. Il était efflanqué comme un chien courant, et cependant aussi gros qu'une colline. Ged le regarda, stupéfait, car aucune chanson, aucun conte ne pouvait préparer l'esprit à un tel spectacle. Il faillit se faire prendre à regarder le dragon dans les yeux, car c'est une chose qui ne peut se faire ; se détournant rapidement du regard vert et visqueux fixé sur lui, il brandit son bâton qui ressemblait maintenant à un éclat de bois, à une fine baguette.

« J'avais huit fils, petit sorcier », tonna la voix sèche du dragon. « Cinq sont morts, l'un est mourant : il suffit ! Tu ne t'empareras pas de mon trésor au prix de leur vie… »

— « Je ne veux pas de ton trésor, »

Les naseaux du dragon crachèrent de la fumée jaune ; c'était là son rire.

— « Ne voudrais-tu pas débarquer pour venir le contempler, petit sorcier ? Le spectacle en vaut la peine. »

— « Non, dragon. »

C'est avec le feu et le vent que les dragons ont des affinités, ils ne se battent pas volontiers au-dessus de la mer. Ged jusqu'à présent avait eu cet avantage et il tenait à le conserver, mais maintenant l'eau qui le séparait des énormes ergots gris, cette petite bande d'eau salée, ne lui paraissait plus représenter un atout important.

Il avait du mal à détourner son regard des yeux verts qui le fixaient.

— « Tu es un bien jeune sorcier », lui dit le dragon. « J'ignorais que les hommes entrassent si tôt en possession de leur pouvoir. » Il parlait en Ancien Langage, comme Ged, car c'est la langue que parlent toujours les dragons. Bien que l'usage de l'Ancien Langage lie l'homme à la vérité, il n'en va pas de même pour le dragon. Cette langue, en effet, est la sienne, et elle ne l'empêche pas de mentir, d'assembler de fausses paroles avec des mots vrais, de perdre l'auditeur sans méfiance dans un labyrinthe de mots-miroirs reflétant chacun la vérité et ne menant nulle part. Ged avait été souvent mis en garde, aussi écouta-t-il le dragon d'une oreille prudente, attentif au moindre de ses doutes. Mais les paroles semblaient claires et simples : « Est-ce pour demander mon aide que tu es venu ici, petit sorcier ? »

— « Non, dragon. »

— « Pourtant, je peux t'aider. Tu auras bientôt besoin d'aide pour lutter contre la chose qui te pourchasse dans les ténèbres. »

Ged resta muet de surprise.

« Quelle est cette chose qui te pourchasse ? Dis-moi quel est son nom. »

— « Si je le savais… » Ged s'interrompit.

Des deux naseaux pareils à des gouffres de feu s'échappèrent des flots de fumées jaune qui s'enroulèrent autour de la longue tête du dragon.

— « Si tu savais son nom, peut-être pourrais-tu la maîtriser, petit sorcier. Peut-être pourrai-je te le dire, quand je la verrai non loin de moi. Et, crois-moi, elle viendra par ici si tu t'attardes près de mon île. Elle ira où tu iras. Si tu ne veux pas la voir s'approcher, il faut que tu la fuies, que tu la fuies sans cesse. Et malgré cela, elle te suivra toujours. Aimerais-tu savoir son nom ? »

Ged demeura de nouveau silencieux. Il ignorait comment le dragon avait appris qu'il avait libéré une ombre, comment il aurait pu connaître le nom de cette ombre. L'Archimage n'avait-il pas déclaré

que l'ombre n'avait pas de nom ? Mais les dragons, il est vrai, ont leur sagesse à eux ; leur race est plus ancienne que celle des hommes. Une poignée d'hommes seulement peuvent avoir quelque idée de ce qu'un dragon sait et de la manière dont il l'a appris : ce sont les Maîtres des Dragons. Pour Ged, une seule chose était certaine : le dragon pouvait fort bien dire vrai, il pouvait fort bien révéler à Ged la nature et le nom de l'ombre-chose et ainsi lui permettre de la dominer ; mais s'il le faisait, c'était afin de servir ses propres intentions.

— « Il est très rare », dit enfin le jeurne homme, « que les dragons proposent aux hommes de leur rendre service. »

— « Mais il est très commun », répondit le dragon, « que les chats jouent avec les souris avant de les tuer. »

— « Je ne suis pas venu ici pour jouer, ni pour que l'on joue avec moi. Je suis venu conclure un marché avec toi. »

Aussi effilée qu'une épée, mais cinq fois plus longue, la pointe de la queue du dragon vint s'arquer comme celle d'un scorpion au-dessus de la cuirasse de son dos, plus haut que la tour. Il répliqua sèchement : « Je ne conclus jamais de marché. Je prends. Qu'as-tu à offrir que je ne puisse te prendre quand il me plaira ? »

— « La sécurité. *Ta* sécurité. Jure de ne jamais venir voler à l'est de Pendor, et je jurerai de ne point te faire de mal. »

La gorge du dragon émit un son rocailleux, comme une avalanche de pierres sur les flancs d'une montagne lointaine. Le feu dansa sur sa langue à triple fourche. Il se dressa encore plus haut, couvrant les ruines de son ombre. « Tu m'offres la sécurité ! Tu me menaces ? Avec quelle arme ? »

— « Avec ton nom, Yevaud. »

Ged prononça ce mot d'une voix tremblante, mais cependant avec force et clarté. Aussitôt, le vieux dragon demeura figé, totalement immobile. Une minute passa, puis une autre ; Ged, debout dans sa petite barque frêle, se mit à sourire. Il avait misé sa vie et cette aventure sur une idée qu'il avait tirée de vieilles histoires du savoir des dragons, à Roke : il s'était demandé si le Dragon de Pendor n'était pas le même que celui qui avait ravagé l'est d'Osskil au temps d'Elfarranne et de Morred avant d'être chassé par Elt, un sorcier fort savant en matière de noms. Et il avait vu juste.

« Nous sommes d'égale puissance, Yevaud. Tu as ta force, j'ai ton nom. Es-tu disposé à conclure ce marché ? »

Le dragon ne répondit toujours pas.

Maintes années durant, le dragon avait erré sans souci dans l'île jonchée de plastrons d'or, d'émeraudes, de poussière, de briques et d'ossements. Il avait vu ses petits lézards noirs jouer dans les maisons en ruine et prendre pour la première fois leur envol du haut des falaises. Il avait longtemps dormi au soleil sans qu'aucune voix ou aucune voile vienne l'éveiller. Il était devenu vieux, et maintenant il lui était pénible d'avoir à se secouer pour affronter ce jeune mage, ce frêle ennemi qui n'avait qu'à brandir son bâton pour lui faire peur. Yevaud était un vieux dragon.

— « Tu peux choisir neuf pierres de mon trésor », dit-il enfin d'une voix sifflante, gémissant entre ses grandes mâchoires. « Les meilleures. Prends celles que tu veux, et puis va-t-en ! »

— « Je ne veux pas de tes pierres, Yevaud ! »

— « Qu'est devenue l'avidité des hommes ? Au temps jadis, dans le Nord, les hommes adoraient les pierres brillantes… Je sais ce que tu veux, sorcier. Moi aussi, je puis t'offrir la sécurité, car je sais ce qui peut te sauver. Je sais une chose qui seule peut te sauver. Il y a une horreur, qui te poursuit. Je te dirai son nom. »

Ged sentit son cœur bondir dans sa poitrine ; il serra son bâton et se tint tout aussi immobile que

le dragon, luttant un bref instant contre un espoir soudain qui le désemparait.

Mais le marché qu'il proposait ne concernait pas sa propre vie. Et il ne pouvait conclure qu'un seul contrat avec le dragon ; aussi écarta-t-il cet espoir qui ne concernait que lui pour faire ce qu'il avait à faire. – « Ce n'est pas ce que je demande, Yevaud. » Chaque fois qu'il prononçait le nom du dragon, c'était comme s'il avait tenu l'immense créature au bout d'une mince et fine attache se resserrant sur sa gorge. Dans le regard du dragon rivé sur lui, il devinait la malice et l'expérience séculaires des hommes ; il voyait les ergots d'acier aussi longs qu'un bras, la carapace dure comme la pierre, et le feu frémissant qui bouillait dans la gorge. Et pourtant, l'attache se resserrait, se resserrait…

De nouveau, il parla : « Yevaud ! Jure par ton nom que toi et tes fils ne viendrez jamais à l'Archipel. »

Un flot de flammes ardentes gronda dans la gueule du dragon, et il dit : « Je le jure par mon nom ! »

Alors le silence tomba sur l'île, et Yevaud abaissa sa gigantesque tête.

Lorsqu'il la releva, le sorcier avait disparu, et la voile de sa barque n'était plus qu'un minuscule point blanc sur les vagues, à l'est, filant le long des riches îles parées de joyaux des mers intérieures. Alors, pris de rage, le vieux dragon de Pendor se leva en abattant la tour d'une contorsion de son corps, et il déploya ses ailes, aussi larges que toute la ville en ruine. Mais il était à présent lié par son serment, et ni ce jour-là ni un autre il ne s'envola vers l'Archipel.

VI
TRAQUÉ

DÈS que Pendor eut sombré derrière lui sous l'horizon, Ged, le regard tendu vers l'est, sentit la peur de l'ombre pénétrer de nouveau dans son cœur. Ce n'était pas sans malaise qu'il se détournait du dragon, ce danger franc et clair, pour affronter une chose horrible, qui n'avait pas de forme et ne lui laissait aucun espoir. Il laissa s'abattre le vent de mage et fit voile avec le vent de la nature, car il n'avait plus à présent le moindre désir d'aller vite. Il n'avait même pas la plus petite idée de ce qu'il allait faire. Comme le lui avait dit le dragon, il devait fuir ; mais où ? À Roke, songea-t-il, puisque là au moins il trouverait protection et conseil auprès des sages.

Toutefois, il lui fallait d'abord retourner à Torning Bas pour conter son aventure aux Iliens. Lorsque se répandit la nouvelle qu'il était de retour, cinq jours après son départ, ceux-ci, ainsi que la moitié de la commune, vinrent se rassembler autour de lui, à pied ou en bateau, pour le regarder et l'écouter. Après qu'il eut conté son histoire, un homme dit : « Mais qui donc a été témoin de ce miracle ? Des dragons tués, des dragons réduits à l'impuissance ? Mais qui nous dit qu'il n'a pas… »

— « Tais-toi ! » lui dit rudement le chef ilien ; car, comme la plupart de ses compagnons, il savait qu'un sorcier peut avoir de subtiles manières de dire la vérité, qu'il peut garder la vérité pour lui, mais que s'il dit une chose, cette chose est telle qu'il la dit. Car c'est en cela qu'il est maître. Alors ils manifestèrent leur étonnement, commencèrent à se sentir soulagés du poids de leurs craintes, et enfin ils se réjouirent. Ils se pressèrent autour de leur jeune sorcier et lui demandèrent de conter son histoire une fois encore. D'autres habitants des îles arrivèrent ensuite, qui firent la même demande. Mais à la tombée de la nuit, il n'eut plus besoin de conter son aventure, car les insulaires pouvaient le faire à sa place, et même mieux que lui. Les chantres des villages, reprenant un air ancien, fredonnaient déjà la *Chanson de l'Épervier*. Des feux de joie lançaient leurs escarbilles non seulement sur les îles de Torning Bas, mais également dans des communes vers le sud et vers l'est. Les pêcheurs se criaient la nouvelle de barque à barque, d'île en île : Le mal est écarté, les dragons ne viendront jamais à Pendor !

Cette nuit-là, cette seule nuit, fut pleine de joie pour Ged. Nulle ombre ne pouvait s'approcher de lui devant l'éclat de tous ces feux de reconnaissance qui brûlaient sur toutes les collines, sur toutes les plages. Nulle ombre ne pouvait franchir les rondes de danseurs qui tournaient autour de lui en riant, chantant ses louanges, faisant tournoyer dans la brise de cette nuit d'automne leurs torches pour semer des myriades de grosses lucioles vives et éphémères.

Le lendemain, il alla voir Pechvarry, qui lui dit : « Je ne savais pas que vous étiez si puissant, mon seigneur. » Il y avait de la crainte dans ces paroles parce qu'il avait eu l'audace de faire de Ged son ami, mais également du reproche. Ged avait terrassé des dragons, mais il n'avait pas été capable de sauver un petit enfant. Après cela, Ged retrouva tout le malaise et l'impatience qui l'avaient poussé à aller à Pendor, et le poussaient maintenant à quitter Torning Bas. Le lendemain, bien que les Iliens l'eussent volontiers gardé tout le restant de sa vie pour chanter ses louanges et parler de lui avec fierté, il quitta sa maison de la colline sans autre bagage que ses livres, son bâton, et l'otak pelotonné sur son épaule.

Il monta à bord d'une barque à rames en compagnie de quelques, jeunes pêcheurs de Torning Bas qui briguaient l'honneur de naviguer en sa compagnie. Partout où ils ramèrent, entre les embarcations qui encombraient les passes orientales des Quatre-Vingt-Dix Iles, sous les fenêtres et les balcons des maisons penchées au-dessus, de l'eau, devant les appontements de Nesh, les pâtures pluvieuses de Dromgan, les magasins d'huile malodorants de Geas, partout la nouvelle de son exploit l'avait précédé. On sifflait à son passage la *Chanson de l'Épervier*, on l'invitait à passer la nuit et à conter

son histoire de dragons. Lorsque enfin il parvint à Serd, le patron de navire auquel il s'adressa pour embarquer à destination de Roke s'inclina devant lui en répondant : « Un privilège pour moi, Seigneur Sorcier, et un honneur pour mon bateau ! »

Ged tourna donc le dos aux Quatre-Vingt-Dix Iles ; mais à peine le navire fut-il sorti du Petit Port de Serd et la voile hissée qu'un fort vent d'est vint la fouetter. C'était étrange car le ciel, aux marches de l'hiver, était clair, et, ce matin-là, le temps était doux. Mais cinquante kilomètres seulement séparaient Serd de Roke, aussi maintinrent-ils le cap, même lorsque le vent se mit à souffler plus fort encore. Comme la plupart des navires marchands de la Mer du Centre, le petit bateau avait une haute voile aurique qui lui permettait de naviguer par vent debout, et son maître était un habile marin, fier de connaître son métier. Alors, en louvoyant, ils réussirent à poursuivre leur route vers l'est. Bientôt vinrent également des nuages et de la pluie, et des sautes de vent si furieuses que le danger devint considérable, car le navire risquait d'empanner. « Seigneur Épervier », dit le patron du bateau au jeune homme qui se tenait à ses côtés à la place d'honneur de la poupe, bien qu'ils pussent conserver bien peu de dignité sous la pluie battante qui les trempait, jusqu'aux os et les rendait pitoyables sous leurs vêtements ruisselants, « Seigneur Épervier, vous serait-il possible de dire un mot à ce vent ? »

— « À quelle distance de Roke sommes-nous ? »

— « Nous avons parcouru plus de la moitié du chemin, mais depuis une heure nous ne progressons plus, monsieur. »

Ged parla au vent, qui souffla moins fort. Pendant un certain temps ; ils progressèrent à une allure respectable. Mais soudain le vent se mit à souffler également du sud par rafales, repoussant la barque vers l'ouest. Dans le ciel, les nuages s'éventrèrent et bouillonnèrent. Le patron du bateau, furieux, rugit : « Ce vent est complètement fou, il souffle de tous les côtés à la fois ! Avec un temps pareil, seul le vent de mage pourra nous faire avancer, Seigneur. »

Devant cette requête, Ged se renfrogna, mais puisque marins et navire étaient en danger à cause de lui, il fit appel au vent de mage pour gonfler la voile. Aussitôt, la barque se mit à filer droit vers l'est, et son maître retrouva sa bonne humeur. Mais peu à peu, bien que Ged ne cessât de maintenir le sort, le vent de mage faiblit et tomba. Finalement, le bateau parut s'arrêter sur les flots et se mit à ballotter une minute durant au milieu du tumulte de la pluie et du vent, la voile flottante. Puis, dans un épouvantable fracas, le tangon fouetta l'air et la barque, après un instant d'hésitation, bondit en avant vers le nord, comme un chat effrayé.

Ged dut s'accrocher à une épontille, car le bateau était presque couché sur le flanc. « Retourner à Serd, maître ! », cria-t-il.

Le patron poussa un juron et hurla son refus : « Un sorcier à bond, moi qui suis le meilleur marin de la corporation, le bateau le plus maniable que j'aie jamais eu… et vous voulez que nous fassions demi-tour ? »

Mais la barque se mit à tourner sur elle-même comme si sa quille eût été prise dans un tourbillon, et lui aussi dut se cramponner à l'étambot pour ne pas basculer par-dessus bord. Ged lui dit : « Laissez-moi à Serd et allez où il vous plaira. Ce n'est pas contre votre bateau que souffle ce vent, mais contre moi. »

— « Contre vous, un sorcier de Roke ? »

— « Avez-vous déjà entendu parler du vent de Roke, maître ? »

— « Oui, celui qui tient les puissances maléfiques à l'écart de l'Ile des Sages ; mais qu'est-ce que cela a à voir avec vous, avec un Dompteur de Dragons ? »

— « C'est entre moi et mon ombre », répondit Ged laconiquement, à la manière des sorciers, et il n'en dit pas plus. Poussés par un vent constant tandis que le ciel s'éclaircissait, ils retournaient

maintenant à Serd, fendant les flots à vive allure.

Le cœur lourd et inquiet, Ged remonta l'appontement de Serd. À l'approche de l'hiver, les journées allaient diminuant et le crépuscule venait rapidement. Or, au crépuscule, Ged sentait toujours son malaise grandir, et à présent chaque coin de rue lui semblait une menace. Il dut s'armer de courage pour ne pas se retourner constamment comme s'il allait être assailli par-derrière. Il se rendit à la Taverne de Mer, où voyageurs et marchands mangeaient ensemble la bonne nourriture offerte par la commune et avaient la possibilité de dormir dans la grande salle à chevrons. Les riches îles de la Mer du Centre révèrent en effet l'hospitalité.

Il mit de côté un petit morceau de viande de son repas ; puis, près de l'âtre, il taquina l'otak pour le déloger du pli de son capuchon où il était resté pelotonné durant toute la journée, et essaya de le faire manger en le caressant et en lui murmurant : « Hoeg, hoeg, allez, mange mon petit, mon silencieux… » Mais l'animal refusa de manger et vint se cacher dans sa poche. À cela, à sa propre incertitude lasse, à l'aspect même de l'obscurité dans les coins de la grande salle, il sut que l'ombre n'était pas loin de lui.

En tout cas, nul ne le connaissait ; il n'y avait là que des voyageurs en provenance d'autres îles, qui n'avaient pas entendu la *Chanson de l'Épervier*. Nul ne lui adressa la parole. Finalement, il se choisit une couche et s'allongea, mais là, dans la grande salle à chevrons, au milieu des étrangers qui dormaient, il ne ferma pas l'œil de la nuit. Des heures durant, il essaya de prendre une décision, de trouver où aller, que faire, mais chaque choix, chaque solution aboutissait à un pressentiment de malédiction. L'ombre s'étendait au travers de toutes les voies qui se présentaient devant lui. Seul Roke en était libre, mais il ne pouvait y aller puisque les hauts sorts entrelacés depuis si longtemps pour protéger l'île périlleuse lui en interdisaient l'accès. Et si le vent de Roke s'était levé contre lui, l'ombre qui le pourchassait devait être bien proche.

Cette chose n'avait pas de corps, elle était aveugle au soleil, c'était une créature d'un royaume sans lumière où il n'existe ni lieu ni temps. Elle devait ramper et le poursuivre à tâtons à travers les jours et les océans du monde, et ne pouvait prendre une forme visible que dans les rêves et les ténèbres. Pour l'instant elle n'avait pas de substance, pas d'être que la lumière pût éclairer, comme le chante la Geste de Hode : *L'aube crée et la terre et la mer, des ombres elle tire des formes, et renvoie les rêves au royaume des ténèbres*. Mais si un jour l'ombre rattrapait Ged, elle pourrait absorber son pouvoir, lui prendre le poids de la chaleur et la vie de son corps, lui ravir la volonté qui l'animait.

Telle était la menace qu'il décelait sur chaque route. Et il savait que ce danger pouvait s'abattre sur lui au moyen de quelque leurre, car l'ombre, devenant plus puissante à mesure qu'elle se rapprochait de lui, pouvait avoir suffisamment de force, déjà maintenant, pour se servir d'hommes ou de pouvoirs maléfiques…

Elle pouvait lui montrer de faux présages, ou parler avec la voix d'un étranger. Dès lors, la chose noire pouvait être dissimulée dans l'un de ces hommes qui dormaient dans la grande salle de la Taverne de Mer, dans tel ou tel coin ; et là, prenant appui sur une âme noire, elle attendait peut-être, observant Ged et se repaissant déjà de sa faiblesse, de son incertitude, de sa peur.

C'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Il devait se fier au hasard, et fuir où le conduirait le hasard. Aux premières lueurs glaciales de l'aube, il se leva en hâte et se dirigea à grands pas, sous les étoiles mourantes, vers les quais de Serd. Il était résolu à embarquer sur le premier navire en partance qui voudrait bien de lui. Une galère était en train de charger de l'huile de turbille ; au lever du soleil, elle devait partir pour le Grand Port d'Havnor. Ged demanda à son maître la permission de monter à bord. Sur la plupart des bateaux, un bâton de sorcier sert à la fois de passeport et de

paiement. Il fut volontiers accepté ; et, moins d'une heure plus tard, le bateau quittait Serd. Au premier mouvement des quarante longues rames, Ged retrouva un peu de courage, et le tambour qui marquait la cadence porta à ses oreilles une musique vigoureuse et bienfaisante.

Il ignorait cependant ce qu'il ferait une fois arrivé à Havnor, et dans quelle direction il s'enfuirait ensuite. La direction du nord en valait bien une autre. Lui-même était nordique ; peut-être trouverait-il un bateau pour le conduire d'Havnor à Gont, où il pourrait peut-être revoir Ogion. À moins qu'il ne trouvât un bateau partant pour les Lointains, si loin que l'ombre perdrait sa trace et abandonnerait la poursuite. Mais ce n'étaient là que de bien vagues idées. Il n'avait pas de plaît précis en tête, et était incapable de voir une seule route à suivre. Que faire alors, sinon fuir ?

Les quarante rames permirent au bateau de couvrir plus de deux cent cinquante kilomètres sur la mer hivernale avant la fin de la seconde journée. Ils vinrent accoster dans le port d'Orimi, sur la côte est du grand pays d'Hosk, car les galères marchandes de la Mer du Centre ne s'éloignent jamais des côtes et jettent l'ancre dans un port aussi souvent que possible. Comme il faisait encore jour, Ged débarqua à terre et erra dans les rues escarpées de la ville, ruminant de sombres pensées.

Orimi est une vieille ville solidement bâtie de pierre et de brique pour se protéger des seigneurs pillards de l'intérieur de l'île d'Hosk ; sur les quais, les entrepôts ressemblent à des châteaux forts, et les maisons des marchands sont autant de tours fortifiées. Mais pour Ged, qui arpentait les rues, ces lourdes demeures semblaient être des voiles derrière lesquelles il n'y avait qu'un vide noir ; les gens qui le croisaient, tout à leurs affaires, lui paraissaient être non pas des hommes réels, mais des ombres d'hommes, des ombres muettes. Au coucher du soleil, il redescendit vers les quais, et même là, devant ce crépuscule immense, embrasé, fouetté par le vent, la mer et la terre lui parurent également mornes et silencieuses.

« Quelle est ta destination, Maître Sorcier ? »

Ainsi fut-il subitement hélé, par-derrière. Se retournant, il vit un homme vêtu de gris et tenant à la main un solide bâton de bois qui n'était pas un bâton de sorcier. Dissimulé par un capuchon, le visage de l'étranger n'apparaissait pas à la lumière du couchant, mais Ged sentit l'invisible regard croiser le sien. Reculant d'un pas, il brandit aussitôt son propre bâton d'if entre l'étranger et lui.

D'une voix douce, l'étranger lui demanda : « Que crains-tu ? »

— « Ce qui se glisse derrière moi et me suit. »

— « Bien ; mais je ne suis pas ton ombre. »

Ged demeura silencieux. Il comprit que cet homme, quel qu'il fût, n'était pas ce qu'il redoutait : il n'était ni ombre, ni esprit, ni gebbet. Au sein du silence, de l'ombre et de la sécheresse qui s'étaient abattus sur le monde, il avait même conservé une voix et quelque substance. L'homme abaissa son capuchon, dévoilant une étrange tête chauve, un visage ridé. En dépit de sa voix ferme, cet homme semblait âgé.

« Je ne te connais pas », dit l'homme en gris, « et pourtant je pense que notre rencontre n'est peut-être pas le fait du hasard. J'ai entendu une fois l'histoire d'un homme jeune, d'un homme qui avait peur ; cet homme a traversé les ténèbres avant d'acquérir une très grande autorité, et même la royauté. Je ne sais si cette histoire est la tienne, mais je vais te dire Ceci : s'il te faut une épée pour combattre les ombres, va à la Cour de Terrenon. Ce n'est pas un bâton d'if qui servira ton entreprise. »

Tandis qu'il écoutait, espoir et défiance se livraient bataille dans l'esprit de Ged. Un homme de magie et de sorcellerie apprend bien vite que, des rencontres qu'il fait, bien peu sont dues au hasard, qu'elles soient bien ou mal venues.

— « En quelle terre se trouve la Cour de Terre, non ? »

— « Sur Osskil. »

À ce mot, par un tour de sa mémoire, Ged entrevit un corbeau noir sur l'herbe verte, qui le regardait de biais avec un œil pareil à de la pierre polie, et lui disait quelque chose ; mais les mots s'étaient égarés.

— « Ce pays a un nom un peu lugubre », dit Ged tout en fixant intensément l'homme en gris, essayant d'estimer quel genre d'être il était. Il y avait chez lui quelque chose qui évoquait le guérisseur, voire le sorcier ; et cependant, malgré la franchise et la vigueur avec lesquelles il s'adressait à Ged, il avait un air étrange, défait, comme s'il se fût agi d'un malade, d'un prisonnier ou d'un esclave.

— « Tu es de Roke », répliqua-t-il. « Les sorciers de Roke donnent toujours un nom lugubre aux sorcelleries autres que les leurs. »

— « Quel homme êtes-vous ? »

— « Un voyageur ; je travaille pour un marchand. Je viens d'Osskil, et je suis ici pour affaires », répondit l'homme en gris. Comme Ged ne lui posait plus de question, il souhaita paisiblement bonne nuit au jeune homme et quitta les quais par une rue aux marches étroites.

Ged se retourna, ne sachant s'il devait se fier ou non à ce signe, et regarda en direction du nord. Le rougeoiement disparaissait rapidement des hauteurs et de la mer balayées par les vents ; et la grisaille du soir s'installait, la nuit sur ses talons.

Prenant une décision soudaine, Ged courut le long des quais et s'arrêta près d'un pêcheur occupé à plier ses filets dans son doris. il lui cria : « Savez-vous s'il y a dans ce port un bateau en partance pour le nord – pour Semel, ou bien les Enlades ? »

— « Le long-vaisseau, là-bas, vient d'Osskil ; peut-être fait-il escale aux Enlades. »

Avec la même précipitation, Ged se dirigea vers l'immense navire que lui avait indiqué le pêcheur, un long-vaisseau de soixante rames, fin comme un serpent, avec une haute proue courbe, sculptée et incrustée de disques de coquillages, et des protège-sabords peints en rouge, portant tous la rune sifl en noir. Le navire avait l'air rapide et sinistre ; il était prêt à appareiller, et tout l'équipage se trouvait à bord. Ged se fit mener au maître du vaisseau et lui demanda s'il acceptait de le prendre comme passager jusqu'à Osskil.

— « As-tu de quoi payer ? »

— « J'ai quelque talent en ce qui concerne les vents. »

— « Je suis moi-même changeur de temps. Tu n'as rien à donner, pas d'argent ? »

À Torning Bas, les Iliens avaient payé Ged du mieux qu'ils pouvaient, c'est-à-dire avec les morceaux d'ivoire qu'utilisaient les marchands de l'Archipel ; mais Ged n'en avait accepté que dix, bien qu'on lui en eût proposé davantage. Il les offrit à l'Osskilien, mais celui-ci secoua la tête : « Nous ne nous servons pas de cette monnaie d'échange. Si tu n'as rien pour payer, je n'ai pas de place pour toi à bord. »

— « Avez-vous besoin de bras ? J'ai déjà ramé dans une galère. »

— « Ah, oui, il nous manque deux hommes. Trouve ton banc », dit le maître du vaisseau ; et il ne lui accorda plus la moindre attention.

Ainsi, ayant posé son bâton et son sac de livres sous le banc des rameurs, Ged devint galérien à bord de ce vaisseau nordique, pour dix rudes journées d'hiver. Ils quittèrent Orimi à l'aube naissante. Ce jour-là, Ged crut qu'il ne pourrait pas tenir. Son bras gauche se ressentait encore de ses anciennes blessures à l'épaule, et tout le temps passé à manier la rame dans les passes autour de Torning Bas ne l'avait guère préparé au *tire, tire, tire* incessant de la longue galère, au rythme du tambour. Il fallait chaque fois rester deux ou trois heures à la rame, au bout desquelles un second groupe de galériens prenait la relève, mais le répit accordé semblait donner aux bras de Ged tout juste le temps de se

raidir, et déjà il fallait revenir à la peine. Le jour suivant, ce fut encore pire ; mais ensuite Ged s'endurcit et il parvint à soutenir le rythme.

II ne régnait pas au sein de cet équipage la même camaraderie que celle qu'il avait rencontrée à bord de l'*Ombre* lors de son premier voyage à destination de Roke. Associés au sein de la même corporation, les hommes d'équipage des Andrades et de Gont travaillent ensemble pour un profit commun, tandis que les marchands d'Osskil emploient des esclaves ou engagent des hommes qu'ils paient avec de petites pièces d'or. L'or a une immense importance, à Osskil. Mais il n'est pas source d'amitié ou de sympathie ; il en va de même chez les dragons, pour qui l'or a également beaucoup de valeur. Comme cet équipage-là était composé pour moitié d'esclaves obligés au travail, les officiers du vaisseau se montraient impitoyables avec eux. Jamais ils n'effleuraient du fouet le dos d'un rameur engagé pour de l'argent ou pour prix de son passage, mais il ne peut guère y avoir de chaleur dans un équipage où les uns sont fouettés et les autres pas. Les compagnons de Ged parlaient peu entre eux, et encore moins à lui. Ils venaient presque tous d'Osskil, et ne pratiquaient pas la langue hardique de l'Archipel, mais un dialecte particulier ; c'étaient des hommes austères, au teint pâle, avec de longues moustaches noires et des cheveux plats. Entre eux, ils appelaient Ged *Kelub*, le rouge. Bien qu'ils sussent qu'il était sorcier, ils ne lui témoignèrent aucune considération, plutôt une sorte de hargne prudente. De toute manière, Ged lui-même ne cherchait pas en ce moment à se faire des amis. Sur son banc, pris dans le rythme puissant des rames, alors qu'il n'était qu'un galérien parmi soixante sur un vaisseau glissant à la surface des eaux grises et désertes, il se sentait encore exposé et sans défense. Et quand à la tombée de la nuit ils jetaient l'ancre dans d'étranges ports, et qu'il s'enroulait dans sa cape pour dormir, malgré son immense fatigue, il rêvait, se réveillait, rêvait de nouveau : des rêves horribles dont il ne parvenait pas à se souvenir une fois éveillé, des rêves horribles qui semblaient pourtant s'attarder autour du bateau et des hommes, de sorte que Ged se défiait de chacun d'eux.

Tous les Osskiliens libres portaient un coutelas à la ceinture. Un jour, comme il prenait son repas de midi avec les rameurs de son équipe, l'un d'eux lui demanda : « Es-tu esclave, ou brise-serment, Kelub ? »

— « Ni l'un ni l'autre. »

— « Alors, pourquoi pas couteau ? Peur de battre ? » dit en ricanant l'homme, qui s'appelait Skiorh.

— « Non. »

— « Ton petit chien battre à ta place ? »

— « Otak », rectifia l'un des galériens qui écoutaient. « Pas chien, ça, otak », et il ajouta en osskilien quelque chose qui assombrit le visage de Skiorh. Au moment où celui-ci se détournait, Ged vit ses traits s'altérer, devenir brusquement indistincts puis reprendre leur forme habituelle, comme si, l'espace d'un instant, quelque chose eût changé et se fût servi de lui pour lancer avec ses yeux un regard de biais à Ged. Mais lorsque aussitôt après Ged le vit de face, devant son apparence normale il se dit qu'il n'avait fait que voir sa propre peur, sa propre terreur réfléchie dans le regard de l'Osskilien. Pourtant, cette nuit-là, tandis qu'ils étaient à l'ancre dans le port d'Esen, Ged rêva, et Skiorh pénétra dans son rêve. Après cela, il s'efforça de l'éviter le plus possible, et comme il semblait que Skiorh cherchait à l'éviter également, ils n'échangèrent plus aucun mot.

Les monts d'Havnor couronnés de neige et noyés par les premières brumes de l'hiver disparurent derrière eux, au sud. Ils dépassèrent l'embouchure de la Mer d'Ea, où Elfarranne avait péri noyée, il y avait bien longtemps, ainsi que les Enlades. Deux jours durant ils firent escale au port de Bérila, la Ville d'Ivoire dominant la baie de sa blancheur, dans l'ouest de l'île d'Enlade, hantée par les mythes.

Ils jetèrent ensuite l'ancre dans plusieurs ports, mais jamais l'équipage ne fut autorisé à poser le pied sur la terre ferme. Puis, par une aube de feu, ils pénétrèrent dans la Mer d'Osskil, aussitôt accueillis par les vents du nord-est qui soufflent sans rencontrer d'obstacles depuis l'immensité du Lointain Nord, où il n'y a pas d'îles. Ils parvinrent à franchir ces flots hostiles sans perdre leur cargaison et, deux jours après avoir quitté Bérila, ils accostèrent à Neshum, la ville marchande de l'est d'Osskil.

Ged découvrit une côte basse fouettée par un vent chargé de pluie, une ville grisâtre tapie derrière les longs brise-lames de pierre qui encadraient son port, et derrière la ville des hauteurs dépourvues d'arbres, sous un ciel assombri par la neige. Ils étaient loin du soleil de la Mer du Centre.

Des débardeurs de la Guilde des Mers de Neshum vinrent à bord pour décharger la cargaison : de l'or, de l'argent, des bijoux, des soies fines et des tapisseries du Sud, toutes les denrées précieuses destinées aux trésors des seigneurs d'Osskil. L'équipage, esclaves exceptés, fut aussitôt libéré ; Ged arrêta l'un des hommes pour lui demander son chemin. Jusqu'alors, rempli de défiance à l'égard de tous ses compagnons de galère, il s'était gardé de révéler sa destination, mais puisqu'il se trouvait maintenant seul et à pied en terre étrangère, il lui fallait bien interroger quelqu'un pour trouver sa route. L'homme, impatient, poursuivit son chemin tout en répondant : « Je ne sais pas » ; mais Skiorh, ayant surpris sa question, lui dit : « La Cour des Terrenon ? Sur les Landes de Keksemt. Je vais ce chemin. »

Skiorh n'était pas le compagnon que Ged eût souhaité, mais ne parlant pas la langue du pays et ne connaissant pas sa route, il n'avait pas le choix, il songea que cela n'avait d'ailleurs pas grande importance, car il n'avait pas choisi de venir ici. Il y avait été attiré, et maintenant on l'attirait ailleurs. Il coiffa son capuchon, prit son bâton et son sac et suivit l'Osskilien dans les rues de la ville, vers les hauteurs enneigées. Le petit otak refusait de demeurer sur son épaule et se terrait dans la poche de sa tunique de peau de chèvre, sous sa cape, comme il avait coutume de le faire quand il faisait froid. Aux collines succédèrent d'immenses landes qui s'étendaient à perte de vue, blêmes et légèrement vallonnées. Ils continuèrent de marcher, sans un mot. Le silence de l'hiver pesait sur le paysage.

« Sommes-nous encore loin ? » s'enquit Ged après qu'ils eurent parcouru plusieurs kilomètres. N'apercevant pas le moindre village ni la moindre ferme alentour, il venait de songer qu'ils n'avaient pas emporté de vivres. Skiorh tourna un instant la tête en relevant son capuchon : « Pas loin. »

Il avait un visage affreux, pâle, rude et cruel, mais Ged n'avait peur de personne. Il redoutait peut-être, en revanche, l'endroit où cet homme allait le mener. Il acquiesça d'un signe de tête, et ils reprirent leur chemin. Le sentier n'était qu'une griffe sur cette étendue déserte couverte d'une fine couche de neige et de petits buissons sans feuilles. Parfois, d'autres pistes le coupaient ou s'y joignaient. À présent que la fumée des cheminées de Neshum avait disparu derrière les collines dans l'après-midi moribond, rien n'indiquait la route qu'il leur fallait emprunter, ni celle qu'ils venaient de suivre. Le vent soufflait toujours de l'est. Au bout de plusieurs heures, Ged crut apercevoir au lointain, sur les hauteurs du nord-est, vers lesquelles ils se dirigeaient, une petite brèche dans le ciel, comme une dent, blanche. Mais les journées étaient courtes, et il commençait déjà à faire sombre. Aussi, malgré l'ascension du chemin, il ne parvint pas à distinguer plus nettement s'il s'agissait d'un arbre, d'une tour ou de quelque chose d'autre.

« Est-ce là que nous allons ? » demanda-t-il en pointant le doigt.

Skiorh ne répondit pas. Il poursuivit son chemin, emmitouflé dans sa grossière cape, sous son capuchon osskilien en pointe garnie de fourrure. Ged vint se placer à côté de lui. Ils avaient déjà beaucoup marché, et avec la fatigue des dures journées et nuits passées sur la galère, maintenant il

somnolait presque au rythme régulier de leurs pas. Bientôt, il lui sembla qu'il marchait depuis une éternité et qu'il marcherait à jamais aux côtés de cet être silencieux, sur cette lande silencieuse que le soir engloutissait peu à peu. Prudence et détermination s'étaient émoussées en lui. Il avançait comme dans un long, long rêve, ne menant nulle part.

L'otak remua dans sa poche ; au même instant, une vaguelette de peur naquit et s'agita également dans son esprit. Il se contraignit à parler. « La nuit tombe, et il neige. Est-ce encore loin, Skiorh ? »

Après un moment de silence, l'autre répondit, sans se retourner : « Pas loin. »

Mais sa voix ne ressemblait pas à une voix d'homme ; on eût dit une bête à la gorge rauque privée de lèvres, essayant de parler.

Ged s'immobilisa. Tout autour de lui s'étendaient des monts arides que baignait la lumière crépusculaire, et des flocons de neige épars tourbillonnaient déjà. « Skiorh ! » cria Ged. L'autre s'arrêta et se retourna. Sous le capuchon à pointe, il n'y avait pas de visage.

Avant que Ged pût prononcer un sort ou requérir son pouvoir, le gebbet lança de sa voix rauque : « Ged ! »

À ce moment-là, le jeune homme devint incapable d'opérer une transformation ; confiné dans son être véritable, il devait affronter le gebbet sans moyen de défense. Il ne pouvait pas davantage requérir une aide quelconque dans ce pays étranger, où tout et tout le monde lui étaient inconnus, de sorte que rien ni personne ne pouvait répondre à son appel. Il était seul, et entre son ennemi et lui il n'y avait que le bâton d'if qu'il tenait de la main droite.

La chose qui avait dévoré l'esprit de Skiorh et possédait maintenant sa chair fit faire au corps un pas en avant vers Ged, les bras tendus, les doigts impatients, prêts à saisir. Une vague d'horreur submergea Ged. Il virevolta et assena un grand coup sifflant de son bâton sur le capuchon qui dissimulait l'ombre-visage. Sous ce coup furieux, capuchon et cape s'affalèrent presque jusqu'au sol comme s'ils n'avaient recouvert que du vent, puis se relevèrent en se tordant et en claquant dans l'air. Le corps d'un gebbet qui a été vidé de sa vraie substance est un peu comme une coquille ou une vapeur en forme d'homme. C'est une chair irréelle qui revêt une ombre réelle. Aussi, sautillant et flottant comme si le vent l'eût portée, l'ombre tendit les bras et se jeta sur Ged pour essayer de le saisir comme elle l'avait saisi sur le Tertre de Roke. Si elle réussissait, elle se débarrasserait de l'enveloppe de Skiorh et pénétrerait à l'intérieur de Ged pour le dévorer et s'emparer entièrement de lui, puisque tel était son unique désir. De nouveau, Ged la frappa violemment avec son bâton, qui s'était fait pesant et qui fumait, mais elle revint à la charge. Il la frappa encore une fois avant de lâcher le bâton, qui se consumait et lui brûlait la main. Il recula de quelques pas, puis brusquement tourna le dos et prit la fuite.

Il courut ; le gebbet le suivait à une foulée de distance, incapable de le rattraper, mais sans perdre de terrain. Ged ne se retourna pas une seule fois. Il courut, courut dans ce vaste désert crépusculaire où rien ne pouvait le cacher. Le gebbet à la voix rauque et sifflante l'appela une fois par son nom, mais bien qu'ayant de cette manière pris son pouvoir de sorcier, il n'avait aucune emprise sur la force du corps de Ged, et ne put donc l'obliger à s'arrêter. Ged continua de courir.

La nuit s'épaissit autour du chasseur et de sa proie ; une neige fine se mit à recouvrir le chemin, que Ged ne distinguait déjà plus. Il ressentait jusqu'au fond de ses yeux le martèlement de son cœur, et sa gorge était en feu ; à présent, il ne courait pour ainsi dire plus, il titubait et trébuchait. Pourtant, son infatigahle poursuivant, semblant toujours incapable de le rattraper, restait sur ses talons. Le gebbet s'était à présent mis à l'appeler en sifflant, en murmurant. Ged comprit que toute sa vie il avait eu ce chuchotement à l'oreille, juste en deçà de son seuil auditif. À présent, il l'entendait : il devait céder, il devait abandonner, il devait s'arrêter. Mais il n'en fit rien et, rassemblant ses forces,

se mit à gravir péniblement une interminable pente indistincte. Il crut voir de la lumière quelque part devant lui, il crut entendre devant ou près de lui une voix lui dire : « Viens ! Viens ! »

Il voulut répondre, mais se trouva sans voix. La pâle lumière apparut devant lui avec plus de netteté, éclairant un portail ; il ne pouvait voir les murs, mais il distinguait les portes. Devant ce spectacle, il s'arrêta, et le gebbet en profita pour empoigner sa cape et tenter de le saisir par-derrière. Alors, dans un ultime élan, Ged s'élança vers la porte faiblement éclairée ; et lorsqu'il l'eut franchie, il tenta de la refermer devant le gebbet. Mais ses jambes ne le portaient plus. Il chancela, cherchant un appui. Des lumières jaillirent devant ses yeux. Il se sentait tomber et saisi au moment même où il tombait, mais son esprit, vidé jusqu'aux limites du possible, glissa aussitôt dans les ténèbres.

VII
LE VOL DU FAUCON

LORSQUE Ged s'éveilla il demeura longtemps couché en éprouvant simplement une sensation de plaisir : il était heureux de se réveiller, car il ne s'y attendait pas, et plus content encore de voir la lumière, l'ample et simple lumière du jour tout autour de lui. Il avait l'impression de flotter sur cette lumière, de dériver dans une barque sur des eaux calmes. Puis il finit par comprendre qu'il se trouvait dans un lit, mais un lit dans lequel il n'avait jamais encore dormi. Il était placé sur un cadre soutenu par quatre hauts pieds sculptés ; les matelas étaient de grands sacs de soie remplis de duvet, et c'est pourquoi il avait eu le sentiment de flotter. Le lit était surplombé d'un baldaquin pourpre destiné à préserver le dormeur des courants d'air. De part et d'autre, le rideau avait été tiré ; Ged aperçut une chambre aux murs et au sol de pierre. Pari trois hautes fenêtres, il aperçut la lande désolée, brune mais tachetée de neige par endroits, sous le doux soleil de l'hiver. La chambre devait être située à bonne hauteur du sol, car la vue portait très loin.

Un couvre-lit de satin également garni de duvet glissa à terre lorsque Ged s'assit ; le jeune homme eut la surprise de se voir vêtu d'une tunique de soie et d'étoffe d'argent, tel un seigneur. Auprès du lit, sur une chaise, l'attendaient des bottes de cuir fin et une cape doublée de fourrure de pellawi. Ged resta un moment assis, calme mais hébété, comme sous le coup d'un enchantement, puis il se leva en cherchant instinctivement son bâton. Mais il n'avait pas de bâton.

Bien que recouverte de baume et de pansements, sa main droite, brûlée sur la paume ainsi que sur les doigts, lui faisait mal. Il ressentait aussi toute la gêne de son corps meurtri.

Il demeura debout, immobile, puis, sans force ni espoir, il murmura : « Hoeg… hoeg… » En effet, la petite créature fidèle et vigoureuse avait disparu, la petite âme silencieuse qui un jour l'avait ramené du royaume des morts n'était plus là. Le petit otak était-il encore avec lui lors de sa fuite éperdue, la veille ? Était-ce même bien la veille, ou plusieurs nuits auparavant ? Il ne le savait pas. Dans son esprit, tout était flou et obscur, le gebbet, le bâton embrasé, la fuite, les murmures, la grande porte. Rien de tout cela ne lui revenait clairement. Même maintenant, rien n'était clair. Il chuchota une fois de plus le nom de son protégé, mais il avait déjà abandonné l'espoir d'être entendu, et ses yeux se mouillèrent de larmes.

Une petite cloche tinta au loin, puis une seconde se fit délicatement entendre juste à l'extérieur de la chambre. Une porte s'ouvrit derrière Ged, et une femme entra. « Sois le bienvenu, Épervier », lui dit-elle en souriant.

Elle était jeune et grande, vêtue de blanc et d'argent, et sa chevelure, couronnée d'un filet d'argent, tombait comme une cascade noire.

Avec raideur, Ged s'inclina.

« Tu ne te souviens pas de moi, je crois. »

— « Me souvenir de vous, Dame ? »

Il n'avait qu'une fois dans sa vie recontré une belle femme portant des atours à la mesure de sa beauté : c'était la Dame d'O, qui avait assisté en compagnie de son Seigneur à la fête du Retour du Soleil, à Roke. La Dame d'O était fine et vive comme la flamme d'une chandelle. Mais celle-ci était pareille à la nouvelle lune resplendissante de blancheur.

— « Je savais que tu aurais oublié », lui dit-elle en souriant. « Mais même si tu as la mémoire courte, sois ici le bienvenu, vieil ami. »

— « Où sommes-nous ? » demanda Ged, qui avait encore la langue lente et engourdie. Il avait du mal à parler à cette femme, et avait aussi du mal à détourner d'elle son regard. Les vêtements princiers qu'il portait lui paraissaient étranges, les pierres sur lesquelles il se tenait ne lui

rappelaient rien, et même l'air qu'il respirait lui semblait différent. Il n'était pas lui-même, il n'était plus le même Ged.

— « Ce donjon a pour nom la Cour de Terrenon. Mon Seigneur, qui se nomme Benderesk, est souverain de ce pays du bout des Landes de Keksemt aux Monts d'Os, au nord, et gardien de la pierre précieuse qu'on appelle Terrenon. Quant à moi, ici, sur Osskil, on m'appelle Serret, ce qui signifie Argent dans la langue de cette contrée. Quant à toi, je le sais, on t'appelle parfois Épervier, et tu as été fait sorcier sur l'Ile des Sages. »

Ged regarda sa main brûlée et répondit : « Je ne sais pas ce que je suis. Autrefois, j'avais du pouvoir, et je crois que je l'ai perdu. »

— « Non ! Tu ne l'as pas perdu, ou alors tu le recouvreras dix fois. Ici, tu es à l'abri de ce qui t'a mené jusqu'à nous, mon ami. Il y a autour de cette tour de puissantes murailles, et elles ne sont pas toutes faites de pierre. Ici, tu peux te reposer, reprendre des forces. Ici, tu pourras également prendre des forces différentes, ainsi qu'un bâton qui ne se consumera pas dans ta main. Comme tu le verras, un chemin maudit peut conduire à une demeure hospitalière. À présent, suis-moi, je désire te montrer notre domaine. »

Elle parlait avec tant de douceur que Ged entendit à peine ses paroles et n'obéit qu'à la promesse de sa voix. Il la suivit.

Sa chambre était certes située bien haut dans la tour qui se dressait comme un croc acéré sur la colline. Ils descendirent des escaliers de marbre en colimaçon, traversèrent de riches pièces et salles, passèrent devant de hautes fenêtres orientées vers les quatre points cardinaux, dominant les mamelons bruns qui se succédaient indéfiniment, dépourvus de maisons, d'arbres, comme du moindre signe particulier sous la clarté du ciel d'hiver ensoleillé. Tout au plus apercevait-on au nord quelques petits pics blancs se détachant nettement sur le fond bleu, tandis qu'au sud on pouvait deviner le miroitement de la mer.

Des valets ouvrirent les portes et s'effacèrent pour laisser entrer Ged et la dame : tous d'austères et pâles Osskiliens. Elle avait également le teint clair, mais, à la différence de ses serviteurs, elle parlait fort bien l'hardique, et même avec l'accent de Gont, du moins Ged en avait-il le sentiment. Un peu plus tard, ce jour-là, elle le présenta à son époux, Benderesk, Seigneur de Terrenon. Benderesk l'accueillit avec une froide et sombre courtoisie. Il avait trois fois l'âge de son épouse, n'avait que la peau et les os et était aussi blanc que ces derniers. Il pria Ged d'être son hôte aussi longtemps qu'il le souhaiterait, après quoi il n'eut plus rien à ajouter et n'interrogea même pas Ged sur ses voyages ou sur l'ennemi qui l'avait pourchassé jusqu'ici. Dame Serret ne l'avait pas davantage questionné sur ce sujet.

Cela pouvait paraître étrange, mais cela faisait partie de l'étrangeté de l'endroit, comme sa présence même en ce lieu. Ged n'avait pas l'esprit parfaitement clair ; il ne parvenait pas à voir nettement tout ce qui l'entourait. C'était par hasard qu'il s'était réfugié dans cette tour ; or le hasard n'était que dessein. À moins qu'il ne fût venu à dessein et que ce dessein n'eût été soumis au hasard. Il avait prit la route du nord ; à Orimi, un étranger lui avait conseillé de venir quérir de l'aide ici ; un navire osskilien l'avait attendu, et Skiorh l'avait guidé. Dans tout cela, où était l'œuvre de l'ombre qui le pourchassait ? Si œuvre il y avait… Gibier et chasseur avaient-ils été attirés tous deux ici par une autre puissance, lui suivant ce leurre, et l'ombre le suivant, lui, s'emparant de Skiorh comme d'une arme au moment venu ? Sans doute, car, comme l'avait dit Serret, l'ombre ne pouvait entrer au Château de Terrenon. Depuis qu'il s'était réveillé dans la tour, Ged n'avait nullement perçu son insidieuse présence. Mais alors, qu'est-ce qui l'avait mené ici ? Car ce lieu n'était pas de ceux que l'on pouvait découvrir par hasard : Ged commençait à s'en rendre compte, en dépit de la brume qui

emplissait son esprit. Nul autre étranger ne parvenait à ces portes. La tour se dressait à l'écart, isolée, le dos tourné à Neshum, la ville la plus proche. Nul ne se rendait au château, nul n'en sortait. Et des fenêtres de cette forteresse, on ne voyait que désolation.

Seul dans la haute chambre, Ged demeura auprès de ces fenêtres jour après jour ; son esprit était sans vigueur, son cœur malade, et il avait froid. Malgré tous les tapis, malgré les épaisses tentures, malgré les habits richement fourrés, malgré les grandes cheminées de marbre, il faisait toujours froid dans la tour. Et ce froid était si pénétrant qu'il atteignait la moelle des os, d'où il était ensuite impossible de le déloger. De la même façon, dans le cœur de Ged s'installa une froide honte qu'il ne parvint pas à chasser. Il ne cessait en effet de se répéter qu'il avait affronté son ennemi, qu'il avait été vaincu et avait pris la fuite. Dans son esprit, il voyait se rassembler tous les Maîtres de Roke. Gensher l'Archimage se tenait au milieu d'eux, le visage sombre ; et il y avait Nemmerle, Ogion, et même la sorcière, qui lui avait appris son premier sort : ils étaient tous là, à le regarder, et il savait qu'il avait déçu la confiance qu'ils avaient en lui. Et il les suppliait de le comprendre, en disant : « Si je ne m'étais pas enfui, l'ombre m'aurait possédé. Elle avait déjà toute la force de Skiorh et une partie de la mienne, je ne pouvais la combattre, car elle connaissait mon nom. Il fallait que je m'enfuie. Un gebbet-sorcier aurait été une terrifiante puissance pour servir le mal et la ruine ; il fallait que je prenne la fuite. » Mais parmi ceux qui l'écoutaient, dans sa tête, il n'en était aucun pour répondre. Alors il regardait tomber inlassablement la neige fine qui commençait à recouvrir les terres désertes en contrebas, et sentait le froid sourd se répandre en lui jusqu'à ce qu'il ne lui reste, pour tout sentiment, qu'une vague fatigue.

Ainsi, plusieurs jours durant, il demeura seul du simple fait de sa misère. Lorsqu'il ne sortait pas de sa chambre pour descendre, il demeurait engourdi et silencieux. La beauté de la Dame du Château emplissait son esprit de confusion, et en cette demeure seigneuriale riche, ordonnée, bienséante autant qu'étrange, il avait l'impression d'être un petit chevrier, et de n'avoir jamais été autre chose qu'un petit chevrier.

On le laissait seul lorsqu'il désirait rester seul, et quand il ne souffrait plus de méditer en regardant tomber les flocons de neige, il allait souvent s'entretenir avec Serret dans l'une des salles courbes décorées de tapisseries, plus bas dans la tour, à la lumière d'un foyer. Il n'y avait pas de joie chez la Dame du Château ; elle ne riait jamais, mais souriait souvent, et cependant un seul de ses sourires parvenait à mettre Ged à l'aise. En sa compagnie, il se mit à oublier sa honte et sa raideur. Bientôt, ils se rencontrèrent tous les jours pour parler longuement, paisiblement et avec nonchalance, légèrement à l'écart des servantes qui accompagnaient sans cesse Serret, près de l'âtre ou à la fenêtre, dans les hautes chambres de la tour.

Le vieux seigneur restait généralement retranché dans ses appartements. Le matin, il sortait et arpentait les cours de la forteresse comme un vieux sorcier qui a passé toute la nuit à concocter des sorts. Au souper, lorsqu'il rejoignait Ged et Serret, il demeurait silencieux et ne relevait la tête que de temps à autre pour lancer à son épouse un regard dur et luisant de convoitise. À ces moments-là, Ged se prenait de pitié pour elle. Elle était pareille à un cerf blanc en cage, pareille à un oiseau blanc aux ailes rognées, pareille à un anneau d'argent au doigt d'un homme vieillissant. Elle était une pièce du trésor de Benderesk, et quand le seigneur des lieux les quittait, Ged demeurait auprès d'elle pour tenter d'égayer sa solitude comme elle avait égayé la sienne.

« Quelle est cette pierre qui donne son nom à votre château ? » lui demanda Ged un soir, comme ils étaient assis devant leurs assiettes d'or et leurs gobelets d'or vides, dans la grande salle à manger caverneuse éclairée par des chandelles.

— « N'en as-tu jamais entendu parler ? Elle est célèbre. »

— « Non, je sais seulement que les seigneurs d'Osskil possèdent des trésors fameux. »

— « Ah, ce joyau est le plus resplendissant de tous. Veux-tu le voir ? Viens. »

Elle sourit, d'un air d'audace et de dérision, comme si elle avait un peu peur de ce qu'elle faisait, et mena le jeune homme par les étroits couloirs du pied de la tour, lui fit descendre des escaliers sous terre jusqu'à une porte close qu'il n'avait pas encore remarquée. Elle ouvrit la porte avec une clé d'argent et regarda Ged en souriant encore une fois comme si elle le mettait au défi de la suivre. Derrière la porte, il y avait un petit passage, puis une seconde porte, qu'elle ouvrit avec une clé d'or, et ensuite une troisième porte, qu'elle ouvrit avec l'une des grandes Formules qui délient. Derrière cette dernière porte, sa chandelle dévoila une petite pièce semblable à une cellule de donjon : sol, murs et plafonds étaient de pierre brute, et il ne s'y trouvait pas le moindre objet.

« Le vois-tu ? » demanda Serret.

Le regard de Ged fit le tour de la pièce, et son œil de sorcier s'arrêta sur l'une des pierres qui constituaient le sol. Elle était grossièrement taillée, et humide, comme toutes les autres. C'était une lourde dalle brute. Mais Ged sentit son pouvoir comme si elle s'était adressée à lui à voix haute. Son souffle s'arrêta dans sa gorge, et un malaise s'empara un instant de lui. C'était la pierre de fondation de la tour, son point central, qui était froid, horriblement froid : rien ne pourrait jamais réchauffer la petite cellule. Il s'agissait d'une histoire très ancienne : un vieil et terrible esprit était emprisonné dans ce bloc de pierre. Sans répondre oui ni non à Serret, Ged se figea sur place ; aussitôt, elle lui lança un curieux regard et désigna la pierre du doigt : « Voici le Terrenon. Trouves-tu étonnant que nous gardions un joyau si précieux dans la plus profonde et la plus secrète de nos chambres de trésors ? »

Ged ne répondit pas davantage, intrigué autant que soupçonneux. Il eût presque dit qu'elle le mettait à l'épreuve, mais conclut que pour en parler avec une telle légèreté, elle ne devait avoir aucune notion de la nature de cette pierre. Elle savait d'elle trop peu de choses pour la redouter. « Dis-moi quels sont ses pouvoirs », dit-il enfin.

— « Elle fut faite avant le jour où Segoy tira de la Mer Ouverte les îles du monde. Elle fut faite lorsque fut fait le monde lui-même, et subsistera jusqu'à la fin du monde. Le temps n'est rien pour elle. Pose-t-on la main sur elle en l'interrogeant, elle répond, suivant le pouvoir que l'on possède. Elle a une voix, si l'on sait l'écouter. Elle peut parler des choses qui ont été, qui sont et qui seront. Elle a parlé de ta venue, bien avant que tu n'arrives dans cette contrée. Veux-tu l'interroger maintenant ? »

— « Non. »

— « Elle te répondra. »

— « Je n'ai nulle question à lui poser. »

— « Elle pourrait te dire », murmura Serret avec douceur, « par quel moyen défaire ton ennemi. »

Ged ne desserra pas les lèvres.

« Crains-tu la pierre ? » lui demanda-t-elle comme si elle n'eût pu croire une telle chose, et il lui répondit : « Oui. »

Dans le froid et le silence de mort de la cellule cernée par des murs et des murs de sortilèges et de pierres, à la lueur de l'unique chandelle qu'elle tenait à la main, Serret le regarda de nouveau avec des yeux brillants. Elle dit : « Épervier, tu n'as pas vraiment peur. »

— « Mais je ne veux pas parler avec cet esprit » répondit Ged, et, lui faisant maintenant entièrement face, il ajouta : « Gente Dame, cet esprit est scellé dans une pierre, et la pierre est condamnée par un sort-liant, un sort aveuglant, un charme d'arrêt et de garde et trois murailles de forteresse dans un pays désolé et stérile, non parce qu'elle est précieuse, mais parce qu'elle peut

faire un mal immense. J'ignore ce qu'on vous a dit lorsque vous êtes arrivée ici, mais vous qui êtes jeune et avez le cœur bon, vous ne devriez jamais toucher cette chose, ni même la regarder. Elle ne peut vous procurer aucun bien. »

— « Je l'ai touchée. Je lui ai parlé, et l'ai entendue parler. Elle ne me fait aucun mal. »

Elle se retourna et ils rebroussèrent chemin, franchissant portes et passages jusqu'aux larges escaliers de la tour, où brûlaient des torches. Elle souffla sa chandelle et ils se séparèrent en n'échangeant que quelques mots.

Cette nuit-là, Ged dormit peu. Ce n'était pas la pensée de l'ombre qui le tenait éveillé, car cette pensée était maintenant presque chassée de son esprit par la vision obstinée de cette pierre sur laquelle reposait la tour, et celle du visage de Serret tourné vers lui, à la fois clair et ombré à la lueur de la chandelle. Il avait l'impression que ses yeux ne cessaient de le fixer, et essayait de se souvenir avec précision de son regard au moment où il avait refusé de toucher la pierre. Qu'avait-il vu luire dans ses yeux, le dédain ou la peine ? Lorsque enfin il se coucha et s'endormit, les draps de soie du lit étaient froids comme la glace, puis il ne cessa de se réveiller dans l'obscurité, songeant à la pierre et aux yeux de Serret.

Le lendemain, il la trouva dans la salle de marbre gris voûtée qu'illuminait à présent le soleil tendant vers l'ouest. Elle y passait fréquemment ses après-midi jouant ou bien filant avec ses dames de compagnie. Il lui dit « Dame Serret, je vous ai fait affront. Veuillez me pardonner. »

— « Mais non », lui répondit-elle, d'un air songeur, en répétant : « Non… » Elle renvoya ses dames de compagnie, et lorsqu'ils furent seuls, elle se tourna vers Ged. « Mon hôte, mon ami », dit-elle, « tu es très clairvoyant, mais peut-être ne vois-tu pas tout ce qui est visible. À Gont, à Roke, on enseigne de hauts sortilèges. Mais on n'enseigne pas tous les sortilèges. Ceci est Osskil, le Pays des Corbeaux, ce n'est pas une contrée hardique sous la domination des mages, et ceux-ci n'en savent que bien peu. Des choses se passent ici, dont les maîtres du savoir du Sud ignorent tout, et il existe également des choses qui ne sont point nommées dans la liste des Nommeurs. On craint toujours ce que l'on ne connaît pas. Mais tu n'as rien à craindre ici, au Château de Terrenon. Un homme plus faible pourrait avoir peur, certes. Mais pas toi. Tu es né avec le pouvoir de maîtriser ce qu'il y a dans cette pièce scellée. Je sais cela. C'est pourquoi tu es ici aujourd'hui. »

— « Je ne comprends pas. »

— « C'est parce que mon seigneur Benderesk n'a pas été entièrement franc à ton égard. Mais moi, je serai franche. Viens t'asseoir près de moi. »

II s'assit à côté d'elle sur la banquette de la fenêtre, que recouvrait un épais coussin. Les derniers rayons du soleil, passant au ras de la fenêtre, les inondaient d'un éclat sans chaleur ; plus bas, sur la lande qui commençait à s'obscurcir, la neige de la nuit précédente, qui n'avait toujours pas fondu, formait un blanchâtre linceul.

Elle parla avec une extrême douceur. « Benderesk est Seigneur et Héritier du Terrenon, mais il ne peut user de cette chose, il ne peut faire en sorte qu'elle serve pleinement sa volonté. Je ne le puis pas davantage, que je sois seule ou avec lui. Ni lui ni moi n'avons le don et le pouvoir requis. Et toi, tu possèdes les deux. »

— « Comment le savez-vous ? »

— « La pierre elle-même nous l'a dit ! Je t'ai déjà appris qu'elle avait parlé de ta venue. Elle connaît son maître. Elle attendait que tu viennes. Elle attendait avant même ta naissance, elle attendait celui qui seul pourrait la maîtriser. Et celui qui parvient à faire en sorte que le Terrenon réponde à ses questions et accomplisse sa volonté, celui-là dispose du pouvoir sur sa propre destinée : la force d'écraser n'importe quel ennemi, de ce monde ou d'un autre, la prévoyance, le savoir, la richesse, la

domination, et à ses ordres une sorcellerie capable d'humilier l'Archimage lui-même ! Tout cela, ou un peu de tout cela si tu le veux, est à toi ; il te suffit de le demander. »

Une fois de plus, elle tourna vers lui ses étranges yeux vifs, et son regard le transperça au point qu'il se mit à frissonner comme s'il eût été transi de froid. Pourtant la peur se lisait sur son visage, comme si elle avait eu besoin d'aide, mais était trop fière pour en faire la requête. Ged ne savait que penser. Tout en parlant, elle avait mis la main sur la sienne, couvrant de ses doigts légers, fins et clairs, son puissant poignet au teint foncé. Il la supplia : « Serret ! Je ne possède pas ce pouvoir dont tu me parles ; ce que j'ai eu jadis, je m'en suis défait. Je ne puis t'aider, je ne puis t'être d'aucune utilité. Mais je sais une chose : les Anciens Pouvoirs de la terre ne sont pas pour l'usage des hommes. Ils n'ont jamais été remis entre nos mains, et entre nos mains ils ne peuvent accomplir que ruine. Quand les moyens sont néfastes, la fin l'est aussi. Je n'ai pas été attiré ici, mais poussé, et la force qui m'a poussé en ce lieu travaille à ma défaite. Je ne puis t'aider. »

« Celui qui rejette son pouvoir est parfois comblé par un pouvoir bien supérieur », dit-elle en souriant, comme si les craintes et les scrupules de Ged n'étaient que sentiments puérils. Peut-être en sais-je plus que toi sur ce qui t'a mené ici. Un homme ne s'est-il pas adressé à toi dans les rues d'Orimi ? C'était un messager, un serviteur du Terrenon. Il était lui-même sorcier jadis, mais il a jeté son bâton pour servir un pouvoir plus grand que celui de n'importe quel mage. Puis tu es arrivé à Osskil, et sur la lande tu as tenté d'affronter une ombre avec ton bâton de bois. Nous avons failli ne pas te sauver, car la chose qui te pourchasse est plus rusée que nous le croyions, et elle avait déjà pris beaucoup de ta force… Seule une ombre peut combattre une ombre. Seules les ténèbres peuvent vaincre les ténèbres. Écoute-moi, Épervier ! Que te faut-il donc pour défaire cette ombre qui te guette hors de ces murailles ? »

— « Il me faut ce que je ne puis savoir. Son nom. »

— « Le Terrenon, qui sait toutes les naissances, les morts et les existences avant comme après la mort, les non-nés et les non-mourants, le monde de la nuit, te dira ce nom. »

— « Et le prix ? »

— « Il n'y a pas de prix. Je te dis qu'il t'obéira, qu'il te servira comme un esclave. »

Ébranlé, tourmenté, Ged ne répondit pas. Elle tenait à présent sa main dans les deux siennes, et le dévisageait. Le soleil avait sombré dans les brumes qui rongeaient l'horizon, et l'air s'était également embrumé, mais le visage de Serret s'illuminait de satisfaction et de triomphe à mesure qu'elle l'observait et voyait sa volonté fléchir en lui. Elle murmura avec douceur : « Tu seras plus puissant que tous les hommes, tu deviendras parmi eux un roi. Tu régneras, et avec toi je régnerai… »

Soudain, Ged se leva ; et, avançant d'un pas, juste au détour du mur de la longue salle, il aperçut près de la porte le Seigneur de Terrenon qui écoutait, un léger sourire sur les lèvres.

Les yeux de Ged s'éclaircirent, et avec ses yeux son esprit. Il abaissa les yeux sur Serret. « C'est la lumière qui défait les ténèbres », dit-il avec hésitation, « la lumière ».

Prononçant cette phrase, comme si les mots apportaient soudain la lumière, il comprit qu'il avait bel et bien été attiré en ce lieu, qu'ils l'avaient trompé, qu'ils s'étaient servis de sa peur pour le guider et qu'une fois tombé entre leurs mains, il n'aurait pas pu repartir. Certes, ils l'avaient arraché aux griffes de l'ombre, parce qu'ils ne voulaient pas qu'il fût un possédé de l'ombre avant d'être devenu esclave de la Pierre. Une fois sa volonté capturée par le pouvoir de la Pierre, ils auraient laissé l'ombre entrer à l'intérieur de l'enceinte, car un gebbet fait un meilleur esclave qu'un homme. S'il avait une seule fois touché la Pierre, ou s'il lui avait parlé, il aurait été perdu à jamais. Mais tout comme l'ombre n'avait pu tout à fait le rattraper et s'emparer de lui, de même la Pierre n'avait pu user de lui totalement. Il avait presque cédé, mais pas tout à fait. Il n'avait pas consenti, et il est très

difficile pour le Mal de prendre possession d'une âme non consentante.

De chaque côté se trouvaient les deux êtres qui, eux, avaient cédé, qui avaient consenti ; ils se regardaient. Benderesk s'avança.

Le Seigneur de Terrenon dit à sa dame d'une voix sèche : « Ne t'avais-je pas dit, Serret, qu'il te glisserait des mains ? Tes sorciers gontois sont peut-être insensés, mais ils ne sont pas nés de la dernière pluie. Et toi, tu es tout aussi insensée de t'imaginer que tu peux nous duper, que tu peux nous soumettre tous les deux par ta beauté et faire usage du Terrenon à tes propres fins. Mais c'est moi qui suis le Seigneur de la Pierre, et voici ce que je fais de l'épouse déloyale : *Ekavroe ai oelwantar !* » C'était un sort de Changement, et Benderesk venait d'élever ses longues mains pour transformer la femme tremblante de peur en quelque hideuse chose, en pourceau, en chien ou en vieille sorcière baveuse. Aussitôt, Ged s'avança et, frappant les mains du seigneur, les abaissa en prononçant un seul mot, un mot très court. Et bien qu'il n'eût pas de bâton et se tînt en terre maudite et étrangère, sur le domaine d'une puissance noire, sa volonté prévalut. Benderesk fut figé sur place, son regard obscurci, aveugle et rempli de haine fixé sur Serret.

« Viens », dit-elle d'une voix frêle. « Viens vite, Épervier, avant qu'il n'appelle les Serviteurs de la Pierre… »

Et comme pour faire écho à ses mots, un murmure se propagea dans la tour à travers toutes les pierres du sol et des murs, un murmure sec et tremblant, comme si la terre elle-même allait se mettre à parler.

Serret saisit la main de Ged. Ils franchirent en courant les passages et les salles, dévalèrent les grands escaliers en colimaçon et parvinrent enfin dans la cour où les dernières lueurs du jour couvraient d'argent la neige souillée et piétinée. Trois des serviteurs du château leur barraient le chemin, l'air sinistre et inquisiteur, comme s'ils avaient suspecté Ged et Serret d'avoir comploté contre leur maître. « La nuit tombe, Dame », dit l'un d'eux, et un autre ajouta : « Vous ne pouvez sortir à cheval à cette heure. »

— « Hors de mon chemin, immondes valets ! » cria Serret, puis elle dit quelque chose dans la sifflante langue osskilienne, et les hommes s'écartèrent d'elle, tombèrent et se tordirent à terre. L'un d'eux se mit à hurler comme une bête.

« Nous devons sortir par la porte, il n'y a point d'autre issue. La vois-tu ? La trouves-tu, Épervier ? »

Elle le tirailla par le bras, mais il hésitait toujours. « Quel sort leur avez-vous jeté ? »

— « J'ai fait couler du plomb bouillant dans la moelle de leurs os, ils en périront. Vite, te dis-je, il va lâcher sur nous les Serviteurs de la Pierre, et je ne puis trouver la porte… elle est protégée par un charme puissant. Vite ! »

Ged ne savait ce qu'elle voulait dire, car pour lui la porte enchantée était aussi visible que la voûte de pierre devant laquelle il se tenait, à l'entrée de la cour. Il mena Serret par le porche, traversa l'avant-cour recouverte de neige vierge puis, après avoir prononcé un mot d'Ouverture, il franchit avec elle la porte de la muraille de sorts.

Une fois qu'ils eurent franchi cette porte et quitté le crépuscule d'argent du Château de Terrenon, elle se transforma. Elle n'était pas moins belle dans la lugubre lumière de la lande, mais à sa beauté s'ajoutait maintenant un féroce regard de sorcière. Ged la reconnut enfin. C'était la fille du Seigneur de Re Albi, fille d'une sorcière d'Osskil, qui s'était jouée de lui dans les verts pâturages au-dessus de la maison d'Ogion, il y avait bien longtemps, et l'avait envoyé lire la formule funeste avec laquelle il avait libéré l'ombre. Mais ces pensées ne s'attardèrent pas longtemps dans son esprit, car maintenant il regardait autour de lui, tous ses sens aux aguets, cherchant son implacable ennemi,

l'ombre qui devait l'attendre quelque part en dehors des murailles magiques. L'ombre pouvait être encore ce gebbet vêtu de la mort de Skiorh, ou elle pouvait être dissimulée dans les ténèbres tombantes, guettant son heure pour s'emparer de lui et fondre son informe nature dans sa chair vivante. Ged sentait qu'elle était proche, mais ne la voyait pas. Peu après, à quelques pas de la porte, il aperçut une petite chose noire à demi enfouie sous la neige ; il se pencha, puis avec douceur la prit dans ses deux mains. C'était l'otak. Son pelage délicat était maculé de sang, et son petit corps était raide, froid et sans poids.

« Change-toi ! Change-toi ! Ils arrivent ! » cria Serret en attrapant son bras et en désignant la tour qui se dressait derrière eux comme une grande dent blanche dans le crépuscule. Des créatures noires étaient en train de sortir en rampant par les meurtrières du bras de la tour, et battant lentement des ailes, qu'elles avaient gigantesques, elles décrivirent de grands cercles, passant par-dessus les remparts et s'approchant de Ged et de Serret, à qui le flanc de la colline n'offrait pas la moindre protection. Le rauque chuchotement qu'ils avaient perçu à l'intérieur de la forteresse était maintenant devenu beaucoup plus fort, comme une vaste plainte frissonnante dans la terre, sous leurs pieds.

Le coeur de Ged s'emplit de colère et de fureur envers toutes les cruelles et meurtrières créatures qui le trompaient, le prenaient au piège, le pourchassaient sans fin. « Change-toi ! » lui cria Serret, et aussitôt, prononçant à la hâte un sort, elle se transforma en mouette grise et s'envola. Mais Ged se pencha, prit un brin sec et frêle d'herbe folle qui perçait la neige près de l'endroit où il avait trouvé la dépouille du petit otak, et lui parla avec les mots du Vrai Langage. Comme il parlait, le brin s'allongea et s'épaissit ; et, lorsqu'il eut terminé, il tenait en main un grand bâton, un bâton de sorcier. Quand les noires créatures ailées du Château de Terrenon fondirent sur lui et qu'il frappa leurs grandes ailes, son bâton ne fut entouré d'aucun fléau de feu rouge ; il se mit simplement à flamboyer d'un feu de mage blanc qui ne brûle pas mais éloigne les ténèbres.

Les créatures revinrent à l'attaque ; bêtes difformes venues d'époques lointaines, bien avant l'oiseau, le dragon ou l'homme. Le jour les avait oubliées depuis bien longtemps mais le pouvoir ancien, maléfique de la Pierre, à la mémoire infaillible, les avait rappelées. Elles harcelèrent Ged comme des oiseaux de proie. Il sentit leurs ergots fendre l'air autour de lui comme des faux, fut assailli par leur odeur de pourriture ; mais il para et frappa avec fureur, les repoussant avec le bâton embrasé né de sa colère et d'un brin d'herbe sauvage. Et soudain, toutes les créatures s'envolèrent comme des freux effarouchés abandonnant une charogne, et s'éloignèrent à grands coups d'aile, silencieusement, dans la direction prise par Serret sous sa forme de mouette. Leurs ailes immenses paraissaient lentes, mais elles les propulsaient vigoureusement dans l'air, de sorte que les bêtes volaient rapidement. À cette vitesse, aucune mouette ne pouvait les distancer longtemps.

Aussi prestement qu'il l'avait fait à Roke, Ged prit la forme d'un grand rapace : non l'épervier qui représentait son nom, mais le Faucon Pèlerin qui file comme une flèche, aussi vite que la pensée. Avec ses ailes striées vives et puissantes, il vola à la poursuite de ses poursuivants. Il commençait à faire sombre, et entre les nuages s'illuminaient déjà quelques étoiles. Bientôt, il aperçut la horde noire plongeant tout entière vers un point, au milieu des airs. Derrière s'étendait la mer, pâle sous les ultimes lueurs de cendres du jour. Le faucon-Ged fila en droite ligne vers les créatures de la Pierre, et lorsqu'il surgit au milieu d'elles, elles s'éparpillèrent comme des gouttes d'eau qu'un caillou eût fait jaillir. Mais elles avaient déjà attrapé leur proie. L'une avait du sang sur son bec, l'autre des plumes blanches collées aux serres, et nulle mouette devant eux ne survolait les flots blêmes.

Bientôt, les monstres noirs s'attaquèrent de nouveau à Ged, leur masse pesante fondant sur lui avec célérité, leurs becs d'acier grands ouverts. S'élevant brusquement plus haut qu'eux, il poussa le cri du faucon, cri de défi et de colère, puis survola comme une flèche les basses plages d'Osskil

jusqu'aux immenses vagues de la mer.

Les créatures de la Pierre décrivirent un moment des cercles en croassant puis, une par une, elles disparurent au-dessus de la lande, vers l'intérieur des terres. Les Anciennes Puissances ne s'aventurent en effet jamais au-dessus de la mer, chacune d'elles étant liée à une île, un lieu précis, une grotte, une pierre ou bien une source vive. Les noires émanations s'en retournaient à leur donjon ; peut-être le Seigneur de Terrenon pleura-t-il à leur retour, peut-être se réjouit-il. Mais avec ses ailes de faucon et sa griserie de faucon, telle une flèche filant sans jamais tomber, telle une pensée profondément gravée, Ged poursuivit son vol au-dessus de la Mer d'Oskil, vers les vents de l'hiver, vers la nuit, vers l'orient.

Ogion le Silencieux était revenu tard à Re Albi, à la fin de ses randonnées d'automne. Au fil des années, il était devenu plus taciturne et plus solitaire que jamais. Le nouveau Seigneur de Gont, qui demeurait dans la ville, plus bas, n'avait jamais réussi à lui arracher le moindre mot, bien qu'il eût un jour gravi la montagne jusqu'au Nid du Faucon dans l'espoir d'obtenir l'aide du mage au sujet d'une histoire de piraterie vers les Andrades. Ogion, qui parlait aux araignées sur leurs toiles et avait été vu saluant courtoisement des arbres, refusa de dire ne fût-ce qu'un mot au Seigneur de l'Ile, qui s'en retourna fort mécontent. Peut-être y avait-il également quelque mécontentement ou quelque malaise dans l'esprit d'Ogion, car il avait passé tout l'été et tout l'automne seul dans la montagne, et maintenant seulement, à l'approche du Retour du Soleil, il retrouvait son foyer.

Le lendemain de son retour, il se leva tard ; désirant boire un thé de roussevive, il sortit chercher de l'eau à la source qui coulait un peu plus bas devant sa chaumière. Les bords de la petite nappe autour de la source étaient gelés, et la mousse flétrie parmi les rochers était marquée de fleurs de givre. Il faisait tout à fait jour, mais le soleil n'apparaîtrait pas encore avant une heure de derrière le contrefort de la montagne ; toute la partie ouest de Gont, du rivage au pic, échappait à ses rayons, dans le silence et la clarté de ce matin d'hiver. À côté de la source, le mage contemplait en contrebas les terres en pente, le port et les vastes étendues grises de la mer, quand un battement d'ailes au-dessus de lui le surprit. Il leva les yeux en étendant un peu le bras. Un grand faucon vint se poser sur son poignet dans un grand bruit d'ailes. Il se comportait comme un oiseau dressé pour la chasse, mais ne portait pas de cordelette rompue, de bague ou de clochette. Ses serres étaient enfoncées dans le poignet d'Ogion, ses ailes striées tremblaient, et son œil d'or rond était marqué par la fatigue et la nervosité.

« Es-tu message ou messager ? » dit Ogion gentiment au faucon. « Viens avec moi… » À ce moment, l'oiseau le regarda. Ogion demeura un instant silencieux. « Je t'ai nommé, un jour, je crois », dit-il, puis il rebroussa chemin et rentra dans sa maison, le faucon toujours perché sur son poignet. Il déposa l'oiseau près de l'âtre, à la chaleur du feu, et lui offrit de l'eau. Mais le faucon refusa de boire. Alors Ogion se mit à composer un sort, avec beaucoup de calme et de douceur, tissant la toile de magie davantage avec ses mains qu'avec des mots. Puis, une fois le sortilège entier et œuvré, il dit doucement « Ged », sans lancer le moindre regard vers le faucon près du foyer. Il attendit quelques minutes, puis, se retournant, il se redressa, et s'approcha du jeune homme qui se tenait près du feu, tremblant et l'œil vague.

Ged était richement vêtu de fourrure, de soie et d'argent, comme un étranger, mais ses habits étaient déchirés et durcis par le sel marin ; il était maigre et voûté, et ses cheveux pendaient pitoyablement sur son visage écorché.

Après avoir enlevé de ses épaules la cape princière souillée, Ogion le conduisit vers l'alcôve où jadis dormait son apprenti et le fit se coucher. Puis il murmura un charme de sommeil et le laissa. Il

ne lui avait pas dit un mot, sachant qu'en ce moment Ged n'avait pas en lui une once de parole humaine.

Comme tous les enfants, Ogion, quand il était jeune, avait trouvé bien plaisant de prendre, par l'art de la magie, toutes les formes souhaitées, homme, bête, arbre ou nuage, et de s'amuser à devenir mille êtres ou choses. Mais une fois devenu sorcier, il avait appris le prix de ce jeu : le péril de perdre sa propre identité, de ne jamais revoir la vraie. Plus longtemps un homme conserve une forme qui n'est pas la sienne, plus le danger qu'il court est grand. Il n'est pas un apprenti-sorcier qui n'apprenne l'histoire du sorcier Bordger de Wey, qui avait grand plaisir à prendre la forme de l'ours et le fit de plus en plus souvent. Un jour, l'ours finit par naître en lui, supplantant l'homme ; et il devint un ours, tua son propre enfant, et fut ensuite traqué puis abattu. Et nul ne sait combien, parmi les dauphins qui sautent dans les eaux de la Mer du Centre, étaient autrefois des hommes, des hommes sages, qui ont oublié leur sagesse et leur nom dans les joies de l'inlassable mer.

Ged avait pris la forme d'un faucon dans un moment de détresse brûlante et de rage, et lorsqu'il s'était envolé d'Osskil il n'y avait dans son esprit qu'une seule idée : voler plus vite que la Pierre, plus vite que l'ombre, s'enfuir de ces contrées glaciales et traîtresses, rentrer chez lui. La fougue sauvage et la colère du faucon, semblables à sa fougue et à sa colère propres, avaient fini par devenir siennes, et sa volonté de voler était devenue la volonté du faucon. De cette manière il avait survolé Enlade, s'était posé pour boire au bord d'un étang désert dans un bois, puis était aussitôt reparti à tire-d'aile, car il redoutait l'ombre qui le pourchassait. Ainsi avait-il franchi l'immense passe de mer appelée la Gueule d'Enlade et avait-il volé sans cesse en direction du sud-est, apercevant à peine les hauteurs d'Oranéa sur sa droite et devinant plus difficilement encore Andrade sur sa gauche, tandis que devant lui ne s'étendait que la mer. Jusqu'à ce qu'enfin, bien loin sur les flots, l'une des vagues apparaisse immobile, constante, s'élevant toujours plus haut : le blanc sommet de Gont. À travers tout le soleil et toutes les nuits de ce vol fantastique, il avait épuisé ses ailes de faucon, regardé avec ses yeux de faucon et oublié ses propres préoccupations pour finalement ne connaître que ce que connaît le faucon : la faim, le vent et l'art de voler.

Il était parvenu au bon havre. Ceux qui eussent pu le transformer de nouveau en homme étaient rares à Roke ; et à Gont il n'y en avait qu'un.

Lorsqu'il s'éveilla, il demeura farouche et muet. Ogion ne lui adressa pas la parole, mais il lui donna de la viande et de l'eau et le laissa s'asseoir près du feu, voûté, sombre comme un grand oiseau de proie à bout de forces, et d'humeur méchante. Quand vint la nuit, il s'endormit. Le troisième jour, comme le mage, assis devant le feu, contemplait les flammes, il vint et lui dit : « Maître… »

— « Sois le bienvenu, mon garçon », lui répondit Ogion.

— « Je suis revenu chez vous comme je m'en étais allé : tel un insensé. » La voix du jeune homme s'était faite dure et plus épaisse. Le mage sourit avec douceur, il installa Ged devant le feu, en face de lui, et alla préparer un peu de thé.

Il neigeait pour la première fois cet hiver sur les basses collines de Gont. Les fenêtres d'Ogion étaient soigneusement fermées, mais ils entendaient les flocons de neige mouillés tomber doucement sur le toit, et sentaient le calme pesant de la neige tout autour de la maison. Ils restèrent longtemps assis près du feu, et Ged conta à son ancien maître l'histoire de toutes ses années passées depuis son départ de Gont à bord du bateau appelé *Ombre*. Ogion ne lui posa aucune question, et quand Ged eut fini de parler, il demeura longtemps silencieux, méditant dans le calme. Puis il se leva, posa sur la table du pain, du fromage et du vin, et ils mangèrent ensemble. Lorsqu'ils eurent achevé leur repas et nettoyé la table, Ogion parla.

« Ce sont de bien cruelles cicatrices que tu as là, mon garçon », dit-il.

— « Je n'ai aucune puissance contre la chose », répondit Ged.

Ogion secoua la tête, mais durant un moment il n'ajouta rien. Puis il dit enfin : « C'est étrange. Là-bas, à Osskil, tu as eu assez de force pour vaincre un sorcier sur son propre terrain. Tu as eu assez de force pour déjouer les leurres et parer les coups des serviteurs d'une Ancienne Puissance de la Terre. Et à Pendor tu as eu suffisamment de force pour te mesurer à un dragon. »

— « C'est de la chance que j'ai eue à Osskil, pas de la force », répondit Ged, et il frissonna de nouveau en songeant au froid mortel et cauchemardesque du Château de Terrenon. « Quant au dragon, je connaissais son nom. La chose maléfique, l'ombre qui me pourchasse, n'a pas de nom. »

— « *Toutes* les choses ont un nom », dit Ogion avec une telle assurance que Ged n'osa répéter les paroles de l'Archimage Gensher, qui lui avait dit que les forces du mal telles que celle qu'il avait libérée n'avaient pas de nom. Le Dragon de Pendor, il est vrai, avait proposé de lui révéler le nom de la chose, mais il ne croyait guère à la sincérité d'une telle offre, pas plus qu'il ne croyait à la promesse de Serret que la Pierre lui apprendrait ce qu'il avait besoin de savoir.

— « Si l'ombre a un nom », dit-il enfin, « je ne pense pas qu'elle s'arrête pour me le dévoiler… »

— « Non », répondit Ogion, « Pas plus que tu ne t'es arrêté en chemin pour lui dire le tien. Et cependant elle le connaissait. Sur la lande d'Osskil, elle t'a appelé par ton nom, le nom que je t'ai donné. Voilà qui est curieux, fort curieux… »

Le mage se replongea dans ses méditations. Finalement Ged dit : « Je suis venu ici chercher conseil, et non asile, Maître. Je ne veux pas attirer cette ombre sur vous, et bientôt elle sera ici, si je reste. Un jour, vous l'avez chassée de cette pièce où nous nous trouvons en ce moment… »

— « Non, ce n'en était que le présage, l'ombre d'une ombre. Aujourd'hui, il ne me serait pas possible de la chasser. Toi seul peux le faire. »

— « Mais devant elle, je suis sans pouvoir. Y a-t-il quelque endroit… » Sa voix mourut avant qu'il eût exprimé sa question.

— « Il n'y a aucun endroit où tu puisses trouver la sécurité », répondit Ogion avec douceur. « Ne te transforme plus, Ged. L'ombre cherche à détruire ton être véritable ; en te poussant à être un faucon, elle y est presque parvenue. Non, j'ignore où il te faut aller. Et cependant j'ai quelque idée de ce que tu devrais faire. C'est une chose bien difficile à te dire. »

Mais le silence de Ged était éloquent : il exigeait la vérité, et Ogion dit enfin : « Tu dois te retourner. »

— « Me retourner ? »

— « Si tu continues, si tu ne cesses de fuir, où que tu ailles tu rencontreras danger et malédiction, car c'est elle qui te mène, qui choisit ton chemin. Or c'est à toi de choisir. Tu dois traquer ce qui te traque. Tu dois chasser le chasseur. »

Ged ne dit mot.

Le mage poursuivit : « Je t'ai nommé à la source de l'Ar, un torrent qui s'élance des montagnes jusqu'à la mer. Un homme sait vers où il se dirige, mais il ne peut le savoir qu'à la condition de se retourner, de revenir à son origine et de garder cette origine à l'intérieur de son être. S'il ne veut pas être qu'une brindille qui ballotte et tourbillonne dans le torrent, il doit être le torrent tout entier, de sa naissance à l'endroit où il se jette dans la mer. Tu es revenu à Gont, tu es revenu près de moi, Ged. Maintenant, retourne-toi complètement, cherche la source vraie, et ce qui se trouve devant la source. Là tu découvriras la force que tu cherches. »

— « Là, Maître ? » demanda Ged, avec de la terreur dans la voix. « Où ? »

Ogion ne répondit pas.

— « Si je me retourne », dit Ged au bout d'un moment, « si, comme vous le dites, je chasse le chasseur, je pense que la chasse ne sera pas longue. L'ombre n'a qu'un désir : m'affronter de face. Par deux fois elle l'a fait, par deux fois elle m'a vaincu. »

— « La troisième fois opère le charme », dit Ogion.

Ged se mit à arpenter la pièce, du feu à la porte, de la porte au feu. « Et si elle parvient à me vaincre totalement », dit-il, discutant peut-être avec Ogion, peut-être avec lui-même, « elle s'emparera de mon savoir, de mon pouvoir, et elle les utilisera. Pour l'instant, elle ne menace que moi. Mais si elle pénètre en moi et me possède, elle accomplira à travers moi un mal immense. »

— « Cela est vrai. Si elle parvient à te vaincre. »

— « Mais si je prends la fuite de nouveau, elle me retrouvera, sans le moindre doute… Et toutes mes forces se consumeront dans ma fuite. » Ged continua de faire les cent pas, puis soudain il se retourna, s'agenouilla devant le mage et lui dit : « J'ai marché aux côtés de grands sorciers, et j'ai vécu sur l'Ile des Sages, mais c'est vous qui êtes mon vrai maître, Ogion. » Il parlait avec amour, avec une sombre joie.

— « Bien », lui dit Ogion. « Maintenant, tu le sais, et mieux vaut tard que jamais. Mais tu verras qu'un jour tu seras mon maître. » Il se leva, rassembla un peu le feu pour lui redonner de l'ardeur, suspendit la bouilloire au-dessus puis jeta sur ses épaules sa peau de mouton et dit : « Je dois aller m'occuper de mes chèvres. Veille sur la bouilloire pour moi, mon garçon. »

Quand il revint, saupoudré de neige et frappant le sol du pied pour nettoyer ses bottines en peau de chèvre, il tenait à la main une grande perche d'if assez grossière. Puis, durant le restant de ce bref après-midi, ainsi qu'après le souper, il travailla cette perche à la lumière de la lampe, à l'aide d'un couteau, d'une pierre à frotter et de sa magie. Maintes fois il passa ses mains sur le bois, comme pour déceler la moindre imperfection. Souvent, durant son travail, il chantait doucement. Toujours épuisé, Ged l'écouta, puis, tandis que le sommeil le gagnait, il se mit à imaginer qu'il était un enfant dans la hutte de la sorcière, au village de Dix-Aulnes, devant un feu qui faisait rougir les ténèbres d'une nuit neigeuse respirant un air chargé de senteurs d'herbes et de fumée, et, l'esprit errant parmi les rêves, il se laissa bercer par le long et paisible chant qui parlait de sortilèges et des exploits de héros qui avaient lutté contre de noires puissances et étaient sortis vainqueurs du combat, ou bien vaincus, sur de lointaines îles, dans un lointain passé.

« Voilà qui est fait », dit Ogion, et il tendit à Ged le bâton terminé. « L'Archimage t'avait donné du bois d'if ; son choix était avisé, et je m'y suis tenu. Je destinais cette branche à un grand arc, mais cela est mieux ainsi. Bonne nuit, mon fils. »

Ne trouvant pas de mot pour le remercier, Ged se dirigea vers son alcôve. Ogion l'observa et dit, d'une voix trop basse pour être entendue : « Vole bien, ô mon jeune faucon ! »

Lorsque Ogion se réveilla dans la froideur de l'aube, Ged avait disparu. Il avait simplement laissé, à la manière des sorciers, un message en runes d'argent gravées dans la pierre du foyer, qui s'évapora à mesure qu'Ogion le lisait : « Maître, je pars à la chasse. »

VIII
LE CHASSEUR

GED s'était levé avant le soleil, dans les ténèbres de l'hiver, pour prendre le chemin qui venait de Re Albi, et avant midi il arriva au Port de Gont. Ogion lui avait donné de solides jambières, une bonne chemise et une veste de cuir et d'étoffe pour remplacer ses fins habits osskiliens, mais Ged avait conservé pour sa marche d'hiver la cape seigneuriale doublée de fourrure de pellawi. Ainsi vêtu, les mains vides à l'exception du bâton sombre aussi haut que lui, il parvint à la Porte de Terre, et les soldats nonchalamment adossés aux dragons sculptés n'eurent pas à s'y reprendre à deux fois pour reconnaître un sorcier. Ils écartèrent leurs lances, le laissèrent entrer sans lui poser de questions et le regardèrent descendre la rue.

Sur les quais et à la Maison de la Guilde des Mers, il demanda s'il y avait des navires en partance pour le nord ou pour l'ouest, vers Enlade, Andrade ou Oranéa. Tous lui répondirent qu'aucun bateau ne quitterait le Port de Gont, alors que le Retour du Soleil était si proche, et à la Maison de la Guilde on lui dit que les barques de pêche elles-mêmes ne sortaient pas des Falaises Fortifiées par ce temps incertain.

À l'office de la Guilde, on lui offrit à souper ; il est rare, en effet, qu'un sorcier ait besoin de demander à manger. Il demeura un moment auprès de ces débardeurs, charpentiers et changeurs de temps, prenant plaisir à écouter leur conversation lente et clairsemée, leur gontois bougonnant. Il avait en lui le souhait très vif de rester là, à Gont, de renoncer à toute sorcellerie, à toute aventure, d'oublier tout pouvoir et toute horreur, de vivre en paix comme chacun sur les terres chères et familières de son pays natal. Tel était son souhait, mais sa volonté était autre. Après s'être rendu compte qu'aucun bateau n'allait quitter le port, il ne resta pas longtemps à la Guilde, ni dans la ville. Il se mit en chemin, longeant la baie jusqu'à ce qu'il parvienne au premier des petits villages situés au nord de la ville de Gont ; là, il interrogea les pêcheurs et finalement en trouva un disposé à vendre une barque.

C'était un vieil homme renfrogné. Son bateau, long de douze pieds et encouturé, était si gauchi et fendu qu'il pouvait tout juste tenir la mer, et cependant il en demanda un prix élevé : un sort de protection en mer pendant une année, pour son propre bateau, lui-même et son fils. Car les pêcheurs gontois n'ont peur de rien, pas même des sorciers, mais ils ont peur de la mer.

Ce sort de protection en mer si estimé dans le nord de l'Archipel n'a jamais sauvé un homme de la bourrasque ou des vagues de la tempête, mais jeté par quelqu'un qui connaît les mers locales, la science des bateaux et les arts de la navigation, il tisse autour du pêcheur une certaine sécurité quotidienne. Ged accomplit bien et honnêtement le charme, y consacrant toute cette nuit-là ainsi que tout le lendemain, sans rien omettre, avec patience et assurance, bien que pendant tout ce temps son esprit fût tiraillé par la peur et que ses pensées suivissent de sombres chemins, cherchant à imaginer comment l'ombre lui apparaîtrait la prochaine fois, quand, et où. Lorsque le sort fut complété et jeté, il se trouva extrêmement fatigué. Il passa la nuit dans la hutte du pêcheur, dormant dans un hamac fait de boyaux de baleine, et se leva à l'aube, puant comme un hareng saur, pour descendre vers la petite crique, sous la Falaise Coupenord, où l'attendait son nouveau bateau.

Il poussa la barque sur l'eau calme près du bord, et aussitôt l'eau s'y infiltra silencieusement. Vif comme un chat, Ged bondit dans l'embarcation pour redresser les planches tordues et changer les chevilles pourries, utilisant à la fois outils et incantations, comme il l'avait fait pour la barque de Pechvarry à Torning Bas. Les gens du village se rassemblèrent en silence, à quelque distance, pour regarder ses mains agiles et écouter sa douce voix. Là aussi, il s'acquitta de sa tâche parfaitement et patiemment ; et, lorsque la barque fut rendue sûre et étanche, il prit le bâton que lui avait taillé Ogion

et en fit un mât, qu'il assujettit au moyen de quelques sorts ; puis il y fixa transversalement un mètre de bon bois sous lequel il tissa, sur le métier du vent, une voile de sorts, une voile carrée blanche comme les neiges du Pic de Gont. Voyant cela, les femmes qui le contemplaient soupirèrent d'envie. Puis, debout près du mât, Ged fit doucement se lever le vent de mage. La barque se mit à glisser sur les eaux en direction des Falaises Fortifiées, de l'autre côté de la grande baie. Lorsque les pêcheurs qui observaient en silence virent cette barque à rames qui prenait toujours l'eau glisser avec une voile, aussi vite et aussi aisément qu'un bécasseau prenant son essor, ils émirent un murmure d'approbation et se mirent à sourire, frappant du pied sur la plage balayée par le vent froid ; et Ged, se retournant un instant, les regarda manifester leur admiration, dans l'ombre déchiquetée de la Falaise Coupenord, au-dessus de laquelle les flancs neigeux de la Montagne s'élevaient jusqu'aux nuages.

Parvenu dans la Mer de Gont, ayant franchi la baie et passé les Falaises Fortifiées, il mit le cap au nord-est de manière à faire route au nord d'Oranéa, comme lorsqu'il était venu. Ce n'était là ni plan ni stratégie, il voulait simplement refaire en sens inverse son chemin. Sur les traces de son vol de faucon, depuis Osskil, à travers jours et vents, l'ombre pouvait errer de-ci, de-là, ou bien elle pouvait venir droit sur lui ; comment savoir ? Mais, à moins qu'elle ne se fût de nouveau retirée complètement dans le royaume des rêves, elle ne pouvait manquer Ged, qui venait à sa rencontre au grand jour, au grand large.

C'était sur la mer qu'il voulait la rencontrer, s'il devait la rencontrer. Pourquoi ? Il ne le savait pas exactement, mais l'idée d'affronter une nouvelle fois la chose sur la terre ferme le remplissait de terreur. De la mer s'élèvent des monstres et des tempêtes, mais point de puissances maléfiques, car le mal naît de la terre. Et au pays obscur où Ged était un jour allé, il n'y a ni mer, ni rivière, ni source. La mort est le lieu aride. Bien que la mer elle-même fut pour lui un danger à cause du mauvais temps de la saison, ce danger, ce changement et cette instabilité lui semblaient être une protection et une chance. Et lorsqu'à la fin de son aventure insensée, se disait-il, il rencontrerait l'ombre, peut-être pourrait-il la saisir pendant qu'elle le saisirait lui-même, et l'entraîner par le poids de son corps et celui de sa propre mort vers les ténèbres des profondeurs d'où, ainsi prisonnière de ses doigts, elle ne remonterait jamais. Au moins, de cette manière, sa disparition mettrait un terme à la malédiction qu'il avait libérée en vivant.

La mer agitée était hérissée de courtes lames, et au-dessus d'elle les nuages formaient d'immenses et languissants voiles mortuaires. Il n'appelait plus maintenant le vent de mage, mais se servait du vent du monde, qui soufflait avec vigueur du nord-est, et aussi longtemps qu'il maintenait la substance de sa voile tissée de sorts, chuchotant un mot de temps à autre, la voile se tendait et se tournait d'elle-même pour prendre le vent. Sans cette magie, il eût été difficile pour lui de tenir un tel cap, sur cette mer houleuse, dans cette frêle embarcation. Tout en pilotant, il restait cependant aux aguets de tous côtés. La femme du pêcheur lui avait donné deux miches de pain, ainsi qu'une jarre d'eau, et au bout de quelques heures, lorsqu'il commença à apercevoir au loin le Rocher de Kameberre, la seule île entre Gont et Oranéa, il but et mangea avec une pensée de gratitude pour la Gontoise silencieuse qui lui avait procuré ces vivres. Mettant maintenant le cap un peu plus à l'ouest, il laissa derrière lui l'île minuscule de Kameberre, au milieu d'une bruine qui, sur la terre ferme, aurait pu être une légère neige. Ne s'entendait aucun bruit, hormis les petits craquements du bateau et le clapotis des vagues à l'avant. Aucune embarcation, aucun oiseau n'étaient en vue. Rien ne bougeait, hormis la mer sans cesse en mouvement, et les nuages à la dérive, ces nuages qui, il en avait un faible souvenir, filaient autour de lui lorsque étant faucon, il avait parcouru ce chemin à tire-d'aile, mais vers l'est, alors qu'il se dirigeait maintenant vers l'ouest. Et alors, il s'en souvenait, il

regardait la mer grise en dessous de lui, tout comme à présent il regardait le ciel gris au-dessus de lui.

Rien ne se présentait. Il finit par se lever, transi de froid et las de guetter inlassablement, scrutant des yeux la brume vide. « Viens donc », murmurait-il, « allez, montre-toi ; qu'attends-tu, Ombre ? » Pas de réponse, pas de mouvement plus sombre que les vapeurs et les vagues sombres. Et pourtant maintenant il savait avec une certitude croissante que la chose, qui le cherchait aveuglément le long de sa piste refroidie, était proche. Et soudain il hurla : « Je suis là, Ged l'Épervier, et j'appelle mon Ombre ! »

Les planches du bateau gémirent, les vagues murmurèrent, le vent siffla sur la voile blanche. Le temps s'écoula. Ged attendait toujours, tenant d'une main le mât d'if de sa barque, scrutant la bruine glacée qui arrivait du nord par vagues irrégulières. Les minutes passèrent. Puis, au lointain, au-dessus de l'eau, au milieu de la pluie, il la vit venir. Il vit venir l'ombre.

Elle s'était défaite du corps du galérien osskilien Skiorh, et ce n'était plus sous la forme d'un gebbet qu'elle le suivait à travers vents, sur les mers. Elle ne revêtait pas davantage cette forme de bête qu'il avait vue au Tertre de Roke, ainsi que dans ses rêves. Et cependant elle avait maintenant une forme, même à la lumière du jour. En poursuivant Ged, en luttant avec lui sur la lande, elle lui avait pris une partie de son pouvoir, de sa force. Peut-être cet appel, de vive voix et au grand jour, lui avait-il donné ou imposé quelque forme et apparence. Maintenant, elle présentait certainement une ressemblance avec un homme, bien qu'étant ombre, elle ne projetât aucune ombre. Ainsi vint-elle au-dessus des flots, en provenance de la Gueule d'Enlade et vers Gont, telle une chose indistincte, informe, qui marchait malaisément sur les vagues et, traversée par la pluie glacée, guettait dans la direction du vent.

Parce qu'elle était à demi aveuglée par le jour, et parce qu'il l'avait appelée, Ged l'aperçut avant qu'elle le vît. Il la connaissait, comme elle le connaissait, parmi tous les êtres, parmi toutes les ombres.

Dans la terrible solitude de la mer hivernale, Ged, debout dans sa barque, vit la chose qu'il redoutait. Le vent semblait l'éloigner du bateau, et les vagues qui roulaient sous elle déconcertaient ses yeux, mais de temps en temps elle lui paraissait plus proche. Il ne savait si elle se déplaçait ou non. À présent, elle l'avait vu. Bien qu'il n'y eût rien d'autre dans son esprit que l'horreur et la terreur de son contact, de la noire et froide douleur aspirant sa vie, il attendit, immobile. Puis, tout à coup, d'un cri, Ged appela dans sa voile blanche le vent de mage fort et rapide, et aussitôt son petit bateau bondit sur les vagues grises, droit vers la chose qui flottait dans le vent.

Sans le moindre bruit, l'ombre tremblotante se retourna et prit la fuite.

Elle fila vers le nord, remontant le vent. Le bateau de Ged la suivit, vitesse des ombres contre art des mages, pluie et vent contre les deux. Et le jeune homme se mit à hurler à l'adresse de sa barque, de sa voile, du vent et des vagues, comme un chasseur hurle à ses chiens de meute quand le loup apparaît devant eux, et dans cette voile tissée de sorts il poussa un vent qui eût déchiré n'importe quelle voile de toile, un vent qui lança la barque sur les flots aussi rapidement qu'une rafale d'embrun ocré, le rapprochant toujours davantage de la chose qui fuyait.

Soudain, l'ombre tourna, décrivit un demi-cercle et apparut tout à coup beaucoup plus floue et imprécise, ressemblant maintenant moins à un homme qu'à une simple bouffée de fumée portée par le vent. Elle repartit à toute vitesse dans le sens du vent, comme si elle se fût dirigée vers Gont.

Avec l'aide de ses mains et de sa sorcellerie, Ged fit tourner sa barque, qui, dans cette manœuvre, bondit comme un dauphin sur l'eau en roulant. Mais bien qu'il la poursuivît encore plus vite qu'avant, l'ombre ne cessait de diminuer à sa vue. Bientôt, une pluie mêlée de neige fondue vint

lui mordre le dos et le côté gauche, il ne lui fut plus possible de voir à plus de d'une centaine de mètres. La tempête s'aggravant, il perdit bientôt l'ombre de vue. Mais Ged était aussi sûr de sa piste que s'il eût traqué une bête sur la neige et non une apparition volant au-dessus de l'eau. Le vent soufflait maintenant dans le bon sens ; néanmoins Ged maintint le vent de mage qui sifflait dans la voile ; l'écume jaillissait à la proue du bateau qui, dans sa course, frappait bruyamment l'eau.

Longtemps proie et chasseur poursuivirent leur course folle et irréelle, et le jour s'assombrissait rapidement. Ged savait qu'à l'allure où il avait navigué au cours des dernières heures, il devait se trouver au sud de Gont, se dirigeant vers Spévie ou Torheven, à moins même qu'il n'eût dépassé ces îles en s'approchant déjà du Lointain. Rien ne pouvait lui indiquer sa position, mais peu lui importait. Il chassait, il traquait, et la peur fuyait devant lui.

Brusquement, il aperçut l'ombre non loin devant lui. Le vent du monde était tombé, et la tempête de neige fondue avait laissé la place à une brume froide et irrégulière qui allait s'épaississant. À travers cette brume, il distingua l'ombre qui s'enfuyait un peu à droite de son cap. Il parla alors à sa voile ainsi qu'au vent, tira le gouvernail, et la poursuite continua, bien que toujours aveugle : le brouillard s'épaississait rapidement, bouillonnant et s'effilochant devant le vent dû aux sortilèges, se refermant autour de la barque comme une pâleur qui étouffait la lumière et la vue. Au moment où Ged prononçait le premier mot d'un charme d'éclaircie, il vit de nouveau l'ombre, toujours à droite de son cap, mais très proche cette fois. Elle allait très lentement. Le brouillard soufflait à travers sa tête floue et sans visage, et pourtant elle ressemblait vaguement à un homme, se déformant et changeant, un peu comme l'ombre d'un homme. Une fois de plus, Ged modifia son cap, pensant qu'il avait acculé son ennemi à la terme ferme ; mais à cet instant précis l'ombre s'évanouit, et ce fut sa barque qui rencontra la terre ferme, se fracassant sur des hauts-fonds rocheux que les brumes rapides avaient masqués à sa vue. Il fut presque jeté par-dessus bord, mais parvint à saisir le bâton-mât avant le choc du second rouleau. La vague était gigantesque ; elle projeta le petit bateau hors de l'eau et le lâcha sur un rocher, comme un homme qui soulève et écrase une coquille d'escargot.

Le bâton qu'Ogion avait taillé était robuste et enchanté. Il ne se brisa pas et se mit à flotter aussi bien qu'une bûche sèche. Ged, qui s'y cramponnait toujours, fut éloigné des rochers avec le reflux des vagues, de sorte qu'il se trouva en eau profonde, sans risque d'être lancé contre la roche avant la prochaine vague. Étouffé et aveuglé par l'eau salée, il s'efforça de garder la tête hors de l'eau et de lutter contre la puissante poussée de la mer. Un peu plus loin s'étendait une plage de sable qu'il entrevit une ou deux fois tandis qu'il essayait de nager pour ne pas être pris dans la deuxième lame. De toutes ses forces, et avec le recours du pouvoir de son bâton, il tenta de se diriger vers cette plage. Le flux et le reflux des lames le secouaient en avant et en arrière comme un pantin ; le froid des profondeurs aspirait la chaleur de son corps et l'affaiblissait rapidement. Bientôt, il fut incapable de mouvoir ses bras. Il avait maintenant perdu de vue les rochers, aussi bien que la plage, et ne savait plus devant quoi il se trouvait. Autour de lui, au-dessous de lui, au-dessus de lui, il n'y avait que le tumulte des eaux qui l'aveuglaient, l'étranglaient, le noyaient.

Une vague s'enflant sous les brumes l'emporta, le fit rouler en tous sens et le jeta sur le sable comme un vieux morceau de bois.

Il demeura gisant, tenant toujours des deux mains son bâton d'if. Des vagues moins fortes le harcelaient et tentaient en se retirant de l'arracher au sable. Au-dessus de lui, le brouillard s'ouvrit puis se referma, et peu après se mit à tomber une pluie forte et drue.

Beaucoup plus tard, il remua. Il se releva sur les mains et les genoux et commença à remonter lentement la plage et à s'éloigner du rivage. Il faisait maintenant nuit noire, mais il chuchota un mot au bâton, près de l'extrémité duquel apparut une petite lueur de feu. Ainsi guidé, il se dirigea pas à pas,

avec difficulté, vers les dunes. Il était si épuisé, rompu et transi de froid qu'avancer de la sorte sur le sable mouillé, dans la nuit déchirée par le fracas et le sifflement de la mer, fut la chose la plus dure qu'il eût accomplie jusqu'ici. Une fois ou deux, il lui sembla que l'immense fureur du vent et de la mer avait cessé, et que le sable mouillé s'était transformé en poussière sous ses mains, tandis que les astres étranges l'observaient fixement par-derrière. Mais il ne leva pas la tête et continua de ramper ; et, au bout d'un moment, il perçut son propre souffle court, et sentit le vent amer lui fouetter le visage à grandes rafales de pluie.

Se mouvant ainsi, il recouvra un peu de chaleur, et une fois parvenu au milieu des dunes, où les coups du vent et de la pluie étaient moins âpres, il réussit à se mettre debout. D'un mot, il fit sortir de son bâton une lumière plus forte, car il régnait là une nuit d'encre, puis il parcourut encore environ huit cents mètres vers l'intérieur des terres, prenant appui sur son bâton, trébuchant et s'arrêtant de temps à autre. Puis, en haut d'une dune, il entendit de nouveau la rumeur de la mer, plus forte, non pas derrière mais devant lui : les dunes descendaient maintenant vers un autre rivage. Il ne se trouvait pas sur une île, mais sur un simple récif, une parcelle de sable perdue au milieu de l'océan.

Il n'avait plus assez de force pour céder au désespoir, mais ne put cependant réprimer un sanglot, et il demeura sur place un long moment, hébété, s'appuyant sur son bâton. Puis, tenace, il partit sur la gauche, de manière à avoir enfin le vent dans le dos, et descendit la haute dune, cherchant parmi les solicornes courbées et frangées de givre un creux pour s'abriter quelque temps. Mais comme il tendait en l'air son bâton pour voir ce qui se trouvait devant lui, il aperçut un léger reflet à la lisière du cercle de la lueur de feu : un mur de bois détrempé.

Il s'agissait d'une hutte, d'une cabane de petite taille si branlante qu'elle semblait avoir été bâtie par un enfant. Ged frappa à la petite porte basse avec son bâton. Elle demeura close. Alors il la poussa et dut se plier presque en deux pour entrer. À l'intérieur de la hutte, il ne put se redresser complètement. Des braises rougeoyaient dans l'âtre ; cette lueur permit à Ged d'apercevoir un homme aux longs cheveux blancs, recroquevillé de terreur en face de lui, près du mur quelqu'un d'autre, dont il ne pouvait dire s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme, l'observait au milieu d'un tas de hardes ou de peaux.

« Je ne vous ferai aucun mal », murmura Ged.

Ils ne répondirent rien. Il les regarda tous les deux. Leur regard était vide, tant ils étaient terrifiés. Lorsque Ged posa son bâton par terre, celui qui se trouvait sous le tas de hardes se cacha en gémissant comme un enfant. Ged enleva sa cape.lourde d'eau et de glace, se dépouilla de tous ses vêtements et vint se serrer auprès du feu. « Donnez-moi quelque chose pour me couvrir », dit-il d'une voix enrouée. Il pouvait à peine parler ; il claquait des dents et son corps était parcouru de grands frissons. S'ils l'entendirent, aucun des deux vieillards ne répondit. Il étendit alors le bras et saisit l'une des hardes entassées en guise de lit ; peut-être peau de chèvre jadis, ce n'était plus qu'une loque noirâtre et graisseuse. Le pauvre hère qui se dissimulait sous le tas se mit à gémir de peur, mais Ged ne se soucia pas de lui. Il se sécha vigoureusement et chuchota : « As-tu du bois ? Charge un peu le feu, vieil homme. Je viens à toi dans le besoin, je ne te veux aucun mal. »

Figé par la terreur, le vieil homme le regardait mais ne bougeait pas.

« Est-ce que tu me comprends ? Ne parles-tu pas hardique ? » Ged s'arrêta, puis demanda : « Karga de ? »

À ce mot, subitement, le vieil homme acquiesça de la tête, d'un seul coup, comme un vieux et triste pantin au bout de ses ficelles. Comme c'était le seul mot que Ged savait de la langue kargue, là s'arrêta leur conversation. Mais il trouva du bois empilé contre un mur et chargea lui-même le feu puis, s'exprimant par gestes, il demanda de l'eau, car l'eau de mer qu'il avait avalée lui avait donné

la nausée, et à présent il mourait de soif. D'un air craintif, le vieil homme désigna une immense coquille contenant de l'eau, et poussa devant le feu une autre coquille dans laquelle se trouvaient des filets de poisson séché. Assis en tailleur près du feu, Ged but et mangea un peu, et lorsqu'il eut en partie recouvré sa force et son esprit, il se demanda où il était. Même avec le vent de mage, il ne pouvait être parvenu jusqu'aux Pays kargades. Cet îlot devait être situé au Lointain, à l'est de Gont mais encore à l'ouest de Karago-At. Il paraissait étrange que des gens pussent vivre en un endroit aussi petit et aussi abandonné, sur un simple banc de sable. Peut-être s'agissait-il de naufragés ; mais il était trop épuisé pour examiner cette question maintenant.

Il continua de tourner sa cape vers la chaleur du feu. La fourrure de pellawi argentée sécha rapidement, et dès que la doublure de laine fut chaude, sinon sèche, il s'y enveloppa et s'étendit près du foyer. « Dormez, pauvres gens », murmura-t-il à l'adresse de ses hôtes muets, puis il posa sa tête sur le sol de sable et s'endormit.

Il passa trois nuits sur l'îlot sans nom ; car, lorsqu'il s'éveilla le premier jour, chacun de ses muscles était engourdi et lui faisait mal, et il se sentait fiévreux et malade. Ce jour-là et la nuit qui suivit, il resta couché près du feu comme un morceau de bois rejeté par les flots. Lorsqu'il se réveilla le lendemain matin, il avait encore les membres raides et engourdis, mais il se sentait mieux. Il reprit ses vêtements incrustés de sel, car il n'y avait pas assez d'eau douce pour les laver, et sortit dans la grisaille et le vent pour voir quel était cet endroit où l'ombre l'avait sournoisement attiré.

C'était un banc de sable rocheux mesurant environ deux kilomètres dans sa plus grande largeur, et était un petit peu plus long, cerné de rochers et de hauts-fonds. Aucun arbre, aucun buisson n'y poussait. Les seules plantes de l'îlot étaient les salicornes courbées. La hutte était bâtie dans un creux au milieu des dunes, et le vieil homme et la vieille femme y vivaient dans la désolation la plus totale, perdus en pleine mer. C'était un assemblage, ou plutôt un entassement de planches et de branches apportées par les flots qui formait leur petite demeure. Leur eau provenait d'un petit puits saumâtre voisin de la hutte. Ils se nourrissaient de poissons et de coquillages, frais ou séchés, ainsi que d'algues. Les lambeaux de peaux, leur petite provision d'aiguilles et d'hameçons en os, les tendons qu'ils utilisaient en guise de lignes pour la pêche ou de cordes pour leur sécurité, tout cela n'était pas fourni par des chèvres, comme Ged l'avait cru tout d'abord, mais par des phoques tachetés. En effet, ceci était le genre d'endroit où les phoques en été viennent élever leurs petits. Mais ils sont les seuls à venir en un tel lieu. Les deux vieux naufragés redoutaient Ged, non parce qu'ils pensaient qu'il était un esprit, et pas plus parce que c'était un sorcier, mais simplement parce que c'était un homme. Ils avaient oublié qu'il existait d'autres gens dans le monde.

Le vieil homme demeurait toujours aussi sombre et farouche. Lorsqu'il pensait que Ged s'approchait suffisamment de lui pour le toucher, il battait aussitôt en retraite en l'épiant à la dérobée sous sa masse de cheveux blancs sales. Au début, la femme ne cessait de gémir et de se dissimuler sous les hardes dès que Ged faisait le moindre mouvement ; mais, durant les longues heures où il était resté allongé, fiévreux et somnolent, il l'avait vue s'accroupir pour le regarder avec des yeux étranges, à la fois pâles et ardents, et au bout d'un moment elle lui avait apporté de l'eau à boire. Lorsqu'il s'était assis pour prendre la coquille de ses mains, elle avait été prise de frayeur et l'avait laissée tomber, renversant toute l'eau, puis elle s'était mise à pleurer, avant de s'essuyer les yeux avec ses longs cheveux sales couleur de cendre et de craie.

À présent elle l'observait, tandis que sur la plage il utilisait le bois de sa barque échouée pour en construire une nouvelle, se servant de la grossière herminette de pierre que possédait le vieillard, ainsi que d'un sort liant. Il ne s'agissait ni d'une réparation, ni d'une construction, car le bois nécessaire faisait défaut, aussi Ged devait-il avoir recours à la sorcellerie pure. Pourtant, la vieille

femme n'observait pas tant son ouvrage merveilleux que lui-même, avec toujours le même regard passionné. Au bout d'un certain temps, elle s'en alla, puis revint bientôt lui apporter un présent : une poignée de moules recueillies dans les rochers. Ged les mangea sur-le-champ, telles quelles, crues et gorgées d'eau de mer, et il la remercia. Paraissant retrouver du courage, la vieille femme retourna à sa hutte et, lorsqu'elle revint, elle avait de nouveau quelque chose en mains, quelque chose qui était emballé dans une loque. Timidement, sans quitter un seul instant des yeux le visage de Ged, elle déballa son bien et le tint en l'air devant lui.

C'était une petite robe d'enfant, une robe de brocart piquée de semences de perles qui la raidissaient, tachée par le sel et jaunie par les ans. Sur la petite brassière, les perles décrivaient un dessin que Ged connaissait bien : la double flèche des Frères de Sang de l'Empire Kargade, surmontée d'une couronne royale.

La vieille femme flétrie, sale et grossièrement vêtue d'un sac de peau de phoque mal cousu, montra du doigt la petite robe de soie, puis elle-même. Sur ses lèvres apparut un sourire doux, sans expression, tel le sourire d'une enfant. De quelque poche secrète cousue dans la petite robe, elle sortit un objet de petite taille, qu'elle tendit à Ged. C'était un morceau de métal foncé, peut-être un débris de bijou, le demi-cercle d'un anneau brisé. Ged l'examina, mais elle lui fit signe de le garder, et ne fut satisfaite que lorsqu'il l'eut pris ; à ce moment, elle hocha la tête d'un air approbateur et retrouva son sourire : elle lui avait fait un cadeau. Mais elle reprit la robe, l'enveloppa soigneusement dans le haillon graisseux et trottina jusqu'à la cabane pour mettre son bien chéri en lieu sûr.

Ged glissa l'anneau brisé dans la poche de sa tunique avec un soin presque égal, car son cœur était plein de pitié. Il lui apparaissait maintenant que ces deux malheureux étaient peut-être les enfants d'une famille royale de l'Empire kargade. Un tyran ou un usurpateur craignant de répandre le sang royal les avait bannis sur un îlot non mentionné sur les cartes, bien loin de Karego-At, sans se soucier de savoir s'ils mourraient ou survivraient. L'un des deux enfants était peut-être un garçon de huit ou dix ans, et l'autre une belle petite princesse dans sa robe de soie et de perles, et ils avaient survécu, solitairement, quarante ou cinquante ans, sur un rocher en plein océan, en prince et princesse de la Désolation.

Mais la réalité de cette histoire, il ne devait l'apprendre que bien des années plus tard, quand la quête de l'Anneau d'Erreth-Akbe le mènerait vers les Pays Kargades, et vers les Tombeaux d'Atuan.

Sa troisième nuit sur l'îlot fut éclaircie par une aube calme et pâle. C'était le jour du Retour du Soleil, le jour le plus court de l'année. Sa petite barque de bois et de magie, de planchettes et de sortilèges, était prête. Il s'était efforcé de faire comprendre aux deux vieilles gens qu'il était disposé à les débarquer sur n'importe quelle île, à Gont, à Spévie ou aux Torikles. Il eût même pu les laisser sur une côte déserte de Karego-At, le lui eussent-ils demandé, bien que les eaux kargues ne fussent guère sûres pour un Archipelien. Mais rien ne pouvait les arracher à leur îlot désolé. La vieille femme semblait ne pas comprendre ce que voulait dire Ged avec ses gestes et ses mots paisibles ; mais le vieil homme avait compris, et il refusait. Tout le souvenir qu'il avait des autres terres et des autres hommes était un cauchemar d'enfant, un cauchemar de sang, de géants et de hurlements : Ged lisait cela sur son visage, tandis que le vieil homme ne cessait de faire non de la tête.

Alors, ce matin-là, Ged remplit une outre de peau de phoque d'eau tirée du puits et, puisqu'il ne pouvait remercier les malheureux pour leur feu et leurs vivres, puisqu'il n'avait aucun présent à offrir à la vieille femme comme il l'eût souhaité, il fit ce qu'il put et jeta un sort sur la source salée et insalubre. L'eau jaillit subitement au milieu du sable, aussi claire et douce que celle d'une source de montagne sur les hauteurs de Gont, et jamais le jet ne retomba. À cause de cela, ce lieu de dunes et de

rochers figure à présent sur les cartes et porte un nom ; les marins l'appellent l'île de la Source. Mais la hutte a disparu, et les tempêtes hivernales n'ont laissé aucune trace des deux êtres qui y ont passé toute leur vie et sont morts dans la solitude.

Comme s'ils craignaient de regarder, ils demeurèrent blottis dans la hutte lorsque Ged monta à bord de sa barque, à la pointe de sable, au sud de l'île. Il laissa le vent du monde, qui soufflait vigoureusement du nord, gonfler sa voile tissée de sorts, et fila aussitôt sur les flots.

Cette quête qui entraînait Ged par les mers était une bien curieuse chose ; car, comme il le savait fort bien, il était un chasseur qui ignorait quelle était la chose qu'il chassait, un chasseur qui ignorait où pouvait se trouver cette chose, dans tout Terremer. Il devait la chasser en se fiant à ses estimations, à ses pressentiments, à la chance, tout comme lui-même avait été pourchassé. Chacun était aveugle par rapport à l'autre. Ged était aussi dérouté par les ombres impalpables que l'ombre l'était par la lumière du jour et les choses solides. Ged n'avait qu'une unique certitude : il était bel et bien à présent le chasseur, et non plus la proie. Car l'ombre, après l'avoir attiré vers les récifs, eût pu l'avoir constamment à sa merci tandis qu'il gisait à demi mort sur le rivage, ainsi que lorsqu'il s'était avancé à l'aveuglette dans les dunes, au cœur de la tempête, en pleine nuit. Mais elle n'avait pas attendu cette occasion. Elle l'avait attiré dans un piège et s'était aussitôt enfuie, n'osant l'affronter maintenant. En cela Ged vit qu'Ogion ne s'était pas trompé : aussi longtemps qu'il lui faisait face, l'ombre ne pouvait prendre son pouvoir et sa force. Il devait donc demeurer tourné vers elle et suivre ses traces. Mais la piste était froide, à travers toutes ces vastes mers, et il n'avait absolument rien pour le guider, rien d'autre que la chance qui faisait souffler au sud le vent du monde et une sorte de pressentiment qui lui soufflait que l'est ou le sud était la bonne route.

Avant la tombée de la nuit, il aperçut bien loin sur sa gauche le long rivage imprécis d'un grand pays, qui devait être Karego-At. Il se trouvait dans les eaux empruntées par ce peuple barbare. Il se tint aux aguets, prêt à déceler le premier long-vaisseau ou la première galère kargue ; tandis qu'il naviguait dans le crépuscule embrasé, il se rappela le terrible matin de son enfance, au village de Dix-Aulnes, avec les guerriers et leurs plumes, le feu, le brouillard. Et, songeant à ce jour-là, il comprit tout de suite, avec un pincement au cœur, que l'ombre pour se jouer de lui s'était servie de son propre stratagème. En pleine mer, elle avait répandu autour de lui le brouillard, comme si elle avait été le chercher dans son propre passé, pour le rendre aveugle devant le danger, le tromper et le mener à la mort.

Il garda le cap au sud-est, et le lointain rivage disparut lorsque la nuit engloutit la frange orientale du monde. Le creux des vagues était empli de ténèbres, tandis que la crête brillait encore du reflet rougeoyant de l'ouest. Ged chanta à haute voix la Chanson de l'Hiver, et les chants de la Geste du Jeune Roi dont il se souvenait, car ce sont ceux que l'on chante à la Fête du Retour du Soleil. Sa voix était claire, mais elle n'avait aucune portée dans le vaste silence de la mer. L'obscurité vint rapidement, et avec elle les étoiles de l'hiver.

Il ne cessa de veiller durant cette nuit-là, la plus longue de l'année. Il regarda les étoiles se lever à sa gauche, passer au-dessus de lui et sombrer dans les eaux noires, sur sa droite, tandis que le long vent de l'hiver le portait vers le sud sur des flots invisibles. Il ne put trouver le sommeil que de temps à autre, quelques minutes durant, et chaque fois il se réveilla brutalement. Son bateau, en vérité, n'était pas un bateau, mais une chose principalement composée de charme et de sorcellerie, le reste n'étant que planches et vieux bois qui, s'il laissait tomber les sorts liants et formants qui les maintenaient, ne tarderaient pas à s'éparpiller et à dériver comme une petite épave flottante. De même la voile, tissée de magie et d'air, ne tiendrait pas longtemps contre le vent s'il s'endormait ; elle deviendrait elle-même une bouffée de brise. Les sorts de Ged étaient puissants et efficaces, mais

lorsque la matière sur laquelle s'exercent de tels sorts est peu abondante, le pouvoir qui les maintient doit être constamment renouvelé : voici pourquoi Ged ne dormit pas cette nuit-là. Eût-il pris la forme d'un faucon ou d'un dauphin, il eût voyagé plus aisément et plus vite, mais Ogion lui avait déconseillé de changer de forme, et il savait la valeur des conseils d'Ogion. Il navigua donc en direction du sud, sous les étoiles qui passaient à l'ouest, et la longue nuit s'écoula lentement jusqu'à ce que le premier jour de l'an vînt illuminer la mer tout entière.

Peu après le lever du soleil, Ged aperçut la terre, au loin devant lui, mais il progressait peu. À l'aube, le vent du monde était tombé. Aussi poussa-t-il dans sa voile un léger vent de mage pour approcher de ce rivage. Dès qu'il avait aperçu cette terre au loin, la peur s'était de nouveau emparée de lui, cette terrible peur qui l'incitait à se détourner, à fuir aussi vite que possible. Mais il suivait à présent cette peur comme le chasseur suit les larges empreintes griffues de l'ours qui, à tout instant, peut surgir d'un fourré et se jeter sur lui. Car l'ombre était proche maintenant : il le savait.

C'était une contrée d'apparence bien étrange qui émergeait peu à peu de la mer tandis qu'il s'en rapprochait. Ce qui, de loin, lui avait semblé n'être qu'une seule et abrupte muraille était en fait divisé en plusieurs parties aux arêtes vives, formant peut-être des îles distinctes entre lesquelles la mer pénétrait par des goulets et des canaux. À Roke, Ged s'était longtemps plongé dans l'étude des plans et des cartes, dans la Tour du Maître Nommeur, mais il y était généralement question de l'Archipel et des mers intérieures. À présent, il se trouvait au Lointain Est, et il ignorait quelle pouvait être cette île. Mais il n'avait guère le loisir d'y songer longuement, car c'était la peur qui se trouvait sur son chemin, qui se dissimulait ou qui le guettait quelque part sur les pentes ou dans les forêts de l'île ; et, sans hésitation, sur cette peur il mit le cap.

Les noires falaises hérissées de forêts dominaient la petite barque de toute leur menaçante hauteur, et l'embrun des vagues qui se fracassaient sur les pointes rocheuses venait déjà fouetter la voile gonflée par le vent de mage. Ged engagea son embarcation entre deux grands promontoires et pénétra dans un chenal guère plus large que deux galères qui s'enfonçait profondément à l'intérieur de l'île. Prisonnière de cet étroit passage, la mer s'attaquait sans relâche aux parois escarpées. Il n'y avait aucune plage, car les falaises plongeaient droit dans les flots, qu'elles noircissaient par le froid reflet de leurs hauteurs. Le silence régnait, et il n'y avait pas le moindre souffle de vent.

L'ombre avait pris Ged au piège sur la lande d'Osskil ; elle l'avait de nouveau pris au piège sur les récifs, dans la brume. Lui destinait-elle maintenant un troisième piège ? Était-ce lui qui l'avait traquée jusqu'ici, ou bien était-ce elle qui l'avait attiré ? Il ne savait pas. Il ne savait que le tourment de son angoisse et la certitude qu'il lui fallait poursuivre et achever la tâche commencée : pourchasser le mal, suivre sa terreur jusqu'à sa source. Il tenait maintenant la barre avec d'infinies précautions, regardait devant et derrière, scrutait le flanc des falaises de part et d'autre de la barque. Il avait abandonné derrière lui, au large, le soleil du jour à peine né. Ici, tout était sombre. Lorsqu'il se retourna, il aperçut l'entrée de la passe, semblable à une lointaine porte vivement éclairée. Les falaises s'élevaient toujours davantage à mesure qu'il se rapprochait du socle montagneux dont elles étaient issues, tandis que le goulet se rétrécissait. Au loin devant lui, dans la passe obscure, les parois recelaient des anfractuosités gigantesques, tandis que par endroits saillaient des rochers et des arbres difformes, la moitié de leurs racines déterrées. Rien ne bougeait. Il parvint bientôt au bout du chenal : une masse nue de rochers hauts et irréguliers contre lesquels les dernières vagues marines se heurtaient sans grande force, car l'espace dont elles disposaient n'était guère plus large qu'un petit ruisseau. Les pierres abandonnées par les éboulements, les troncs pourris et les racines des arbres rabougris ne laissaient maintenant qu'un passage réduit pour la manœuvre de la barque. Un piège. Un piège sombre sous les racines de la montagne muette. Et Ged se trouvait au cœur de ce piège. Rien ne

bougeait, ni devant, ni au-dessus de lui. Tout était mortellement calme. Et il ne pouvait plus avancer.

Il fit tourner le bateau avec précaution, utilisant ses sorts et une rame de fortune pour éviter les rochers immergés et les branches et les racines où il risquait de s'empêtrer. La proue de la barque de nouveau dirigée vers le large, il se préparait à lever un vent pour franchir le chenal en sens inverse lorsque, soudain, les mots du sortilège se figèrent sur ses lèvres, et son cœur devint froid au plus profond de lui. Il tourna la tête. L'ombre se tenait derrière lui dans la barque.

Il eût été vaincu s'il avait perdu un seul instant ; mais il était prêt, et il se précipita pour saisir la chose qui flottait et tremblait là, tout près de lui, à portée de ses mains. La sorcellerie ne lui était maintenant d'aucun secours ; pour lutter contre cette chose non vivante, il n'avait que sa propre chair, sa propre vie. Il ne prononça pas le moindre mot, mais il attaqua, et sa furieuse volte-face secoua le bateau en tous sens. Aussitôt, une violente douleur parcourut ses bras puis sa poitrine, lui ôtant son souffle ; un froid glacial l'envahit, et il fut soudain aveuglé. Mais entre ses mains, alors qu'il venait de saisir l'ombre, il n'y avait rien… que des ténèbres, et de l'air !

Il trébucha en avant et s'accrocha au mât pour maîtriser sa chute ; le jour lui réapparut. Il vit l'ombre s'éloigner de lui en frémissant et se recroqueviller avant de s'étendre immensément au-dessus de lui, au-dessus de la voile, l'espace d'un instant. Puis, comme une bouffée de fumée noire chassée par le vent, elle se resserra et prit la fuite, informe, au-dessus des flots, en direction de la brèche éclatante ouverte entre les falaises.

Ged tomba à genoux. La petite barque à demi faite de sorts fut secouée une nouvelle fois avant de s'immobiliser pour dériver au gré des vagues capricieuses. Il s'y recroquevilla, hagard, l'esprit vide, s'efforçant de reprendre son souffle, jusqu'à ce qu'une infiltration d'eau froide sous ses mains lui demandât de veiller à l'état de son bateau, car les sorts qui le liaient étaient en train de s'affaiblir. Alors il se releva en se tenant au bâton qui lui servait de mât et retissa le sort liant du mieux qu'il put. Il était transi de froid, à bout de forces ; ses mains et ses bras lui faisaient mal, et il n'avait plus aucune puissance. Il eût souhaité pouvoir s'allonger là-bas, à l'endroit sombre où montagne et mer se rencontrent, et dormir, dormir sur les eaux perpétuellement agitées.

Il était incapable de savoir si cet épuisement soudain était un charme que l'ombre lui avait lancé lors de sa fuite, ou bien s'il provenait de son contact amer et glacé, ou bien si, tout simplement, il était dû à la faim qui le tenaillait, à son manque de sommeil, à sa dépense physique. Mais il lutta contre la fatigue, se força à gonfler sa voile avec un petit vent de mage ; et la barque glissa dans le sombre chenal, sur la piste de l'ombre.

Plus la moindre terreur. Plus la moindre joie. Ce n'était plus une poursuite. À présent, il n'avait plus rien d'une proie, plus rien d'un chasseur. Pour la troisième fois, ils s'étaient trouvés et s'étaient touchés ; et de sa propre volonté, il s'était tourné vers l'ombre et avait cherché à la saisir entre ses mains vives. Il n'avait pas réussi à l'attraper, mais il avait forgé entre elle et lui un lien indestructible. Il n'était plus nécessaire de pourchasser la chose, de la suivre à la piste, de la traquer ; sa fuite ne lui servait d'ailleurs à rien. Ils se retrouveraient quand se présenteraient l'heure et le lieu de leur ultime rencontre.

Mais pour l'instant, et tant qu'il ne serait pas en ce lieu bien précis, Ged ne connaîtrait ni paix ni répit, de jour comme de nuit, sur terre comme sur mer. Il comprenait à présent – et le poids de cette découverte était lourd – que sa tâche n'était pas de défaire ce qu'il avait fait, mais d'achever ce qu'il avait entrepris.

Il glissa donc hors des noires falaises, et revit enfin la mer sur laquelle resplendissait jusqu'à l'horizon la vigueur du matin, tandis qu'un bon vent soufflait du nord.

Ged but l'eau qui restait dans son outre en peau de phoque, puis il contourna la pointe la plus à

l'ouest jusqu'au moment où il parvint à un large détroit entre celle-ci et une autre île. Se souvenant alors des cartes marines du Lointain Est, il reconnut l'endroit. C'étaient les Mains, une paire d'îles isolées dont les monts, pareils à des doigts, s'étendent vers le nord en direction des Pays kargades. Il mena sa barque entre les deux îles, et tandis que des nuages de tempête commençaient à obscurcir le ciel de l'après-midi, il gagna la côte sud de l'île occidentale. Il avait aperçu un petit village non loin du rivage, où un torrent venait de se déverser dans la mer, et il se souciait peu de l'accueil qu'on lui ferait, s'il pouvait boire un peu d'eau, se réchauffer auprès d'un feu, et dormir.

Les villageois étaient des gens rudes et timides, aisément impressionnés par un bâton de sorcier, peu rassurés par un visage qui ne leur était pas familier, mais ils firent preuve d'hospitalité à l'égard d'un étranger arrivé ainsi, par la mer, juste avant une tempête. Ils lui donnèrent de la viande, assez d'eau pour étancher sa soif, ainsi que le réconfort d'un feu et celui d'entendre des voix humaines parler sa propre langue, le hardique ; et enfin, surtout, ils lui donnèrent de l'eau chaude pour le débarrasser du froid et du sel de la mer, et un lit pour y passer la nuit.

IX
IFFISH

GED passa trois jours dans ce village de la Main Ouest. Il y reprit des forces et aménagea un bateau fait non pas de sorts et de déchets marins, mais de bois solide, bien chevillé et étoupé, avec un mât solide et une vraie voile, pour pouvoir naviguer aisément et dormir s'il le fallait. Comme la plupart des barques du Nord et des Lointains, celle-ci était bordée à clin. Les planches se recouvraient et s'imbriquaient pour donner à la coque la solidité nécessaire pour les hautes mers ; tout était robuste et conçu avec soin. Ged renforça ensuite le bois avec des charmes qu'il incrusta profondément, car il se disait qu'il risquait de naviguer loin avec ce bateau. L'embarcation était faite pour porter deux ou trois hommes, et le vieil homme qui la possédait lui avait dit que son frère et lui avaient navigué par gros temps sur les hautes mers avec cette barque, et qu'elle s'était comportée fort honnêtement.

À la différence du pêcheur rusé de Gont, ce vieil homme-là, déconcerté et terrifié par sa sorcellerie, était prêt à faire cadeau de la barque à Ged. Mais Ged le paya en sorcier, guérissant ses yeux de la cataracte qui allait le rendre aveugle. Alors le vieil homme se réjouit et lui dit : « Nous avions donné à la barque le nom de *Cocorli*, mais appelle-la *Voitloin* et peins des yeux à la proue, de chaque côté ; et par ce bois aveugle ma reconnaissance verra pour toi et te gardera des rochers et des récifs. Car j'avais oublié que le monde était si plein de lumière, jusqu'à ce que tu me l'aies redonnée. »

Ged fit aussi d'autres travaux durant son séjour dans ce village, sous les hautes forêts de la Main, à mesure que lui revenait son pouvoir. Ces gens-là étaient les mêmes que ceux qu'il avait connus, enfant, dans le Val du Nord, à Gont ; ils étaient même plus pauvres encore. Avec eux il se sentait chez lui, comme jamais il ne pourrait l'être dans les châteaux des riches, et il connaissait leurs terribles détresses sans avoir a le leur demander. Ainsi donc, il posa des charmes de guérison et de protection sur des enfants qui étaient malades ou estropiés, et des sorts d'accroissement sur les maigres troupeaux de chèvres et de moutons que possédaient les villageois. Il inscrivit la rune *Simn* sur les quenouilles et les jouets, sur les rames des barques et sur les outils de bronze et de pierre qu'on lui apporta, afin qu'ils puissent bien faire leur travail, et il inscrivit la rune *Pirr* sur le faîtage des huttes, car elle protège les maisons et ses habitants du feu, du vent, et de la folie.

Lorsque sa barque *Voitloin* fut parée et bien chargée d'eau et de poisson séché, il demeura encore un jour au village pour apprendre à son jeune chantre la Geste de Morred et le Lai Havnorien. Il était très rare qu'un navire de l'Archipel s'aventure jusqu'aux Mains : ainsi, les chants composés un siècle plus tôt étaient nouveaux pour ces villageois, et ils désiraient ardemment entendre narrer des faits héroïques. Ged eût-il été libéré de ce qui pesait alors sur lui, il serait resté là une semaine ou un mois tout entier, pour leur chanter ce qu'il savait, afin que les grandes chansons fussent connues sur une nouvelle île. Mais il n'était pas libre, et le lendemain matin il hissa les voiles et piqua plein sud sur les vastes mers du Lointain. Car c'était vers le sud que s'était enfuie l'ombre. Point ne lui était nécessaire pour savoir cela de jeter un charme trouvant : il le savait avec tout autant de certitude que si une cordelette se déroulant sans fin les eût reliés l'un à l'autre, en dépit des milles de mer ou de terre qui pouvaient les séparer. Il allait donc avec certitude, sans hâte et sans illusions quant au chemin qu'il lui faudrait suivre, et le vent de l'hiver le poussait vers le sud.

Il navigua un jour et une nuit sur la mer solitaire, et le second jour il parvint à une petite île qui, lui dit-on, s'appelait Vemish. Dans le petit port, les gens le regardèrent avec méfiance, et leur sorcier accourut. Il dévisagea attentivement Ged, puis il s'inclina et dit d'un ton à la fois pompeux et enjôleur : « Maître Sorcier ! Pardonnez ma témérité, et faites-nous l'honneur d'accepter tout ce qui

peut vous être utile pour votre voyage : de l'eau, de la nourriture, de la toile pour votre voile, de la corde. Ma fille est en train de mettre dans votre barque un couple de poules fraîchement rôties. Je pense toutefois qu'il serait prudent que vous poursuiviez votre chemin dès qu'il vous siéra de le faire. Les gens ici sont dans l'effroi. Il n'y a pas longtemps en effet, avant-hier, quelqu'un a été vu traversant notre humble lie à pied du nord au sud, mais aucun bateau n'a été vu arrivant ni repartant avec lui à bord, et il ne semblait pas projeter d'ombre. Ceux qui ont vu cette personne me disent qu'elle présente quelque ressemblance avec vous-même. »

À ces mots, Ged s'inclina à son tour, puis il fit demi-tour, revint aux quais de Vemish, monta dans sa barque et gagna le large sans se retourner une seule fois. Il n'avait rien à gagner en effrayant les habitants de l'île ou en s'attirant l'inimitié de leur sorcier. Il préférait dormir en mer une fois de plus et réfléchir aux nouvelles que lui avaient apportées le sorcier, car il était très soucieux à ce sujet.

Le jour s'acheva et, durant toutes les heures sombres de la nuit, une pluie froide tomba sur la mer. Puis vint l'aube grise, mais le doux vent du nord poussait toujours *Voitloin*. Après midi, pluie et brume se dissipèrent, et le soleil fit de furtives apparitions. Vers la fin du jour, Ged aperçut droit devant lui les hauteurs bleues d'une immense île illuminée par le soleil fuyant de l'hiver. Une fumée bleue montait très lentement au-dessus des toits de tuiles des hameaux qui parsemaient les collines, un bien plaisant paysage au milieu de l'immense monotonie de la mer.

Ged suivit une flottille de pêche jusqu'au port, puis remonta les rues de la petite ville couleur d'or en cette soirée d'hiver, et il trouva une auberge nommée *Le Harrekki*, où le feu, la bière légère et les côtes de mouton rôties lui réchauffèrent le corps et l'âme. D'autres voyageurs, des marchands du Lointain Est, étaient attablés là, mais la plupart des gens étaient des gens du bourg venus boire la bonne bière, apprendre les nouvelles et discuter. Ils n'étaient pas farouches et timides comme les pêcheurs des Mains, c'étaient de vrais bourgeois, alertes et paisibles. Sans doute savaient-ils que Ged était un sorcier, mais rien n'en fut dit, si ce n'est que l'aubergiste, homme très loquace, remarqua que cette ville, Ismey, avait le bonheur de partager avec d'autres bourgades de l'île un inestimable trésor en la personne d'un sorcier accompli instruit à l'École de Roke, ayant reçu son bâton des mains de l'Archimage Nemmerle lui-même et qui, bien que n'étant pas en ville pour l'heure, habitait à Ismey même, son ancestrale demeure, de sorte que l'île n'avait nul besoin d'un autre praticien des Hauts Arts. « Comme on le dit si bien, *deux bâtons dans un bourg tôt ou tard se battent*, n'est-ce pas, monsieur ? » ajouta l'aubergiste, qui riait et ne manquait pas d'entrain. C'est ainsi que Ged fut informé que s'il était un sorcier-voyageur, cherchant à gagner sa vie par la sorcellerie, on ne voulait pas de lui ici. Se faisant ainsi carrément chasser de Vemish et maintenant d'Ismey de manière plus paisible, il songea avec quelque étonnement à ce qu'on lui avait dit des mœurs aimables du Lointain Est. Cette île était Iffish, où était né son ami Vesce. Apparemment, ce pays n'était pas aussi hospitalier que celui-ci l'avait dit.

Et pourtant il se rendait compte qu'il y avait autour de lui bon nombre de visages amicaux. Les gens sentaient, tout simplement, ce qu'il savait lui-même : il était séparé, coupé d'eux, il portait sur lui une malédiction et il poursuivait une chose noire. Il était pareil à un vent froid soufflant dans la salle éclairée par le feu, pareil à un oiseau noir venant de terres étrangères, apporté par la tempête. Mieux valait pour ces gens qu'il reprit son chemin au plus tôt afin de suivre son destin maudit.

« Je suis en quête », dit-il à l'aubergiste. « Je ne resterai ici qu'une ou deux nuits. » Sa voix était sans vie. Jetant un regard au grand bâton d'if dressé dans un coin, l'aubergiste pour une fois ne dit rien, mais il remplit la chope de Ged de bière brune jusqu'à la faire déborder de mousse.

Ged savait qu'il ne devait passer qu'une nuit à Ismey. Il n'était pas bienvenu ici, il ne l'était nulle part. Il lui fallait aller vers son but. Mais il était infiniment las de la mer glacée et déserte, du silence

que nulle voix ne venait jamais percer. Il résolut de passer un jour à Ismey et de repartir le lendemain. Il dormit donc longtemps, et lorsqu'il se réveilla, la neige tombait doucement. Il se leva pour aller flâner par les passes et ruelles de la ville et observer les gens à l'ouvrage. Il regarda les enfants vêtus de capes garnies de fourrure jouer aux châteaux de neige et modeler les bonshommes ; il écouta les commères bavarder sur le pas de la porte dans la rue, et contempla le travail du fondeur de bronze, aidé par un petit apprenti au visage rouge qui suait en attisant le brasier avec l'énorme soufflet. Tandis que la brève journée s'obscurcissait déjà, par les fenêtres que faisait briller de l'intérieur une lueur d'or roux, il aperçut des femmes filant au rouet, se détournant de temps à autre pour sourire ou parler à leurs enfants, à leurs époux, dans la chaleur du foyer. Ged vit toutes ces choses de l'extérieur ; il était à l'écart, isolé, et avait le cœur bien lourd, bien qu'il eût refusé d'admettre qu'il était triste. La nuit tombée, il s'attarda encore dans les rues, car il n'avait nulle envie de retourner à la taverne. Il entendit un homme et une fille converser joyeusement en descendant la rue ; ils le croisèrent en se dirigeant vers la place de la ville. Aussitôt, Ged se retourna ; il connaissait la voix de cet homme.

Il s'élança et rattrapa le couple. Seule l'éclairait dans le crépuscule la lueur lointaine des lanternes. La fille fit un pas en arrière ; mais l'homme le regarda, puis brandit le bâton qu'il tenait à la main, comme une barrière pour se garder d'une menace ou d'un geste maléfique. Et ceci était un peu plus que Ged n'en pouvait supporter. Il dit, d'une voix qui tremblait légèrement : « Je croyais que tu me reconnaîtrais, Vesce. »

Même à cet instant, celui-ci eut un bref mouvement d'hésitation.

— « Je te reconnais », dit-il en abaissant son bâton. Il prit la main de Ged et étreignit ses épaules. « Bien sûr que je te reconnais ! Sois le bienvenu, mon ami, sois le bienvenu ! Quel piètre accueil t'ai-je réservé, comme si tu étais un spectre venant par-derrière – moi qui attendais ta venue, moi qui te cherchais… »

— « Tu es donc le sorcier dont on parle tant à Ismey ? Je me posais la question… »

— « Oh oui, je suis leur sorcier ; mais écoute-moi, je vais te dire pourquoi je ne t'ai pas reconnu. Peut-être t'ai-je trop cherché. Il y a trois jours – étais-tu ici il y a trois jours, à Iffish ? »

— « Je suis arrivé hier. »

— « Il y a trois jours, à Quor, le village qui se trouve là-haut dans la montagne, je t'ai vu dans la rue. C'est-à-dire que j'ai vu une représentation de toi ou une imitation de toi, ou peut-être tout simplement un homme qui te ressemble. Il marchait devant moi, vers la sortie du village, et il a disparu à un détour du chemin au moment même où je venais de l'apercevoir. J'ai appelé, mais personne n'a répondu ; j'ai voulu le suivre mais n'ai trouvé personne, pas la moindre trace, mais il est vrai que le sol était gelé. C'était étrange ; et te voyant ainsi surgir à présent des ombres, j'ai cru être de nouveau abusé. Pardonne-moi, Ged. » Il prononça à voix basse le vrai nom de Ged, de manière que la fille qui se tenait non loin derrière lui ne l'entendît pas.

Ged parla lui aussi à voix basse lorsqu'il mentionna le vrai nom de son ami : « Cela est sans importance, Estarriol. Mais me voici en personne, et je suis heureux de te voir… »

Vesce perçut peut-être dans la voix de Ged un peu plus que la simple satisfaction. Laissant sa main sur son épaule, il lui dit, en se servant du Vrai Langage : « Tu sors des ténèbres et tu es dans un moment difficile, Ged, mais ta venue est une joie pour moi. » Puis il poursuivit en hardique, avec son accent du Lointain : « Viens, viens à la maison avec nous ; nous rentrons chez nous car il est temps d'échapper à l'obscurité ! Je te présente ma sœur, la plus jeune d'entre nous, bien plus jolie que moi, comme tu le constates, mais bien moins intelligente : elle s'appelle Achillée. Achillée, je te présente l'Épervier, mon ami, le meilleur de nous tous. »

La jeune fille le salua en disant : « Seigneur Sorcier », puis avec bienséance elle baissa la tête et se cacha les yeux avec les mains, comme les femmes avaient coutume de le faire au Lointain Est. Lorsqu'ils n'étaient pas dissimulés, ses yeux étaient clairs, timides et curieux. Elle avait peut-être quatorze ans, le teint foncé comme son frère, mais elle était très fine et légère. Et sur son bras se tenait un dragon guère plus long que sa tête, ailes et griffes sorties.

Ils descendirent la rue, et en chemin Ged observa : « On dit à Gont que les Gontoises sont braves, mais là-bas je n'ai encore jamais vu une fille porter un dragon en guise de bracelet. »

Cette remarque fit rire Achillée, et elle lui répondit aussitôt : « Ce n'est qu'un harrekki. Vous n'avez pas de harrekkis à Gont ? » Puis elle retrouva sa timidité et se cacha les yeux.

— « Non, et pas de dragons non plus. Cette créature n'est pas un dragon ? »

— « Un petit dragon, qui vit dans les chênes, et mange des guêpes, des vers et des œufs de passereaux – il ne devient pas plus grand que ça. Oh, monsieur, mon frère m'a souvent parlé du petit animal que vous aviez, la petite bête sauvage, l'otak… l'avez-vous encore ? »

— « Non, je ne l'ai plus. »

Vesce se tourna vers lui comme pour l'interroger, mais il retint sa langue et attendit qu'ils fussent seuls, bien plus tard, devant l'âtre de pierre dans la maison de Vesce.

Bien qu'il fût le maître sorcier de toute l'île d'Iffish, Vesce avait établi sa demeure dans la petite ville d'Ismey, où il était né, et il y vivait maintenant avec son jeune frère et sa jeune sœur. Son père était jadis un marchand des mers qui ne manquait pas de ressources, et leur maison était spacieuse, dotée de poutres épaisses. L'intérieur était plein de chaleur et riche en poterie, en tissus fins, en vases de bronze et de cuivre posés sur des étagères et de meubles sculptés. Dans un coin de la grande pièce se voyait une immense harpe taonienne, et dans un autre le métier à tapisserie d'Achillée, haut et incrusté d'ivoire. Ainsi, en dépit de ses manières simples et paisibles, Vesce était à la fois puissant sorcier et maître en sa demeure. Deux vieux serviteurs prospéraient en même temps que la maison, ainsi que son frère, un garçon plein de bonne humeur ; et Achillée, preste et silencieuse comme un petit poisson, servit leur souper aux deux amis et mangea en leur compagnie en les écoutant converser, puis alla, aussitôt le repas terminé, se réfugier dans sa chambre. Dans cette demeure, chaque chose était bien à sa place, gorgée de paix et de certitude. Ged regarda autour de lui dans la pièce où brûlait un bon feu, et dit : « Voilà comment on devrait vivre », puis il soupira.

— « C'est une bonne manière de vivre, certes », lui répondit Vesce, « mais il en existe d'autres. À présent, mon ami, dis-moi si tu le peux quelles choses se sont présentées à toi et t'ont quittées depuis notre dernière rencontre, il y a deux ans. Et dis-moi quel est le voyage que tu es en train de faire, puisque je vois bien que tu ne vas pas rester longtemps avec nous cette fois-ci ».

Ged répondit à ses questions ; et, lorsqu'il eut terminé, Vesce réfléchit longuement, puis déclara : « Je pars avec toi, Ged. »

— « Non. »

— « Je crois que si. »

— « Non, Estarriol. Ce fardeau, cette malédiction ne sont pas les tiens. Seul j'ai entrepris cette aventure maudite, seul je la conclurai. Je ne veux pas que d'autres en souffrent, toi moins que quiconque, toi qui as essayé, au premier jour, de préserver ma main du geste fatal, Estarriol… »

— « L'orgueil a toujours été maître de ton esprit », dit son ami en souriant, comme s'ils parlaient d'un sujet ayant pour eux peu d'importance. « À présent, réfléchis : cette quête est la tienne, assurément, mais si elle devait échouer, quelqu'un d'autre ne devrait-il pas être là pour mettre l'Archipel en garde ? Car, en ce cas, l'ombre serait une puissance terrifiante. Et si tu la vaincs, quelqu'un ne devrait-il pas être là pour aller informer l'Archipel, de manière que la Geste puisse être

connue et chantée ? Je sais que je ne puis t'aider en aucune manière, et néanmoins je pense qu'il me faut t'accompagner. »

Sollicité ainsi, Ged ne pouvait refuser la demande de son ami, mais il répondit : « Je n'aurais pas dû être ici aujourd'hui. Je le savais, mais je suis cependant resté. »

— « Les sorciers ne se rencontrent pas par hasard, mon ami », lui dit Vesce. « Et après tout, comme tu l'as toi-même remarqué, j'étais à tes côtés au début de ton aventure. Il est donc juste que je te suive jusqu'à la fin. » Il remit du bois sur le feu, et ils contemplèrent un moment les flammes.

— « Il en est un dont je n'ai point eu de nouvelles depuis la nuit du Tertre, de Roke, et je n'ai pas eu le cœur de demander à l'École ce qu'il est devenu… je veux parler de Jaspe. »

— « Il n'a jamais obtenu son bâton. Il a quitté Roke cet été-là et il est parti à l'île d'O pour être sorcier chez le Seigneur d'O-Tokne. Je ne sais rien d'autre. »

Ils se turent de nouveau pour regarder le feu. La nuit était très froide, et ils appréciaient la chaleur qui leur baignait les jambes et le visage. Assis sur le chaperon de l'âtre, ils avaient presque les pieds sur les braises.

Puis Ged dit à voix basse : « Il y a une chose que je crains, Estarriol, et plus encore si tu pars avec moi. Là-bas, dans les Mains, au fond du goulet, je me suis jeté sur l'ombre qui était tout près de moi et je l'ai prise dans mes mains… du moins j'ai tenté de la prendre. Mais il n'y avait rien entre mes doigts, et je n'ai pas réussi à la vaincre. Elle s'est enfuie, et je l'ai poursuivie, mais cela peut se reproduire plus d'une fois. Je n'ai aucun pouvoir sur cette chose. Peut-être ni la mort ni le triomphe n'achèveront-ils cette quête ; rien à chanter, pas de fin. Peut-être devrai-je passer ma vie tout entière à aller de mer en mer, d'île en île, menant une aventure vaine et sans fin, poursuivant une ombre. »

— « Garde ! » dit Vesce en faisant de la main gauche le geste qui détourne le malheur dont on vient de parler. Et cela fit sourire Ged, malgré ses sombres préoccupations, car ce charme est davantage pratiqué par les enfants que par les sorciers. Il y avait toujours, chez Vesce, ce genre d'innocence villageoise. Et pourtant il était intelligent, rusé, et il allait droit au cœur des choses. Il dit : « Voilà une bien lugubre perspective, fausse selon moi. Je crois plutôt que je verrai s'achever ce que j'ai vu commencer. Tu finiras par savoir sa nature, son essence, ce qu'elle est, et tu pourras t'emparer d'elle, la lier et la vaincre. Mais c'est une question bien difficile : qu'est-elle ? Il y a une chose qui me tracasse, que je ne comprends pas. Il semble maintenant que l'ombre ait pris ton apparence, ou du moins qu'elle offre une certaine ressemblance avec toi, puisqu'elle a été vue à Vemish et que je l'ai aperçue ici à Iffish. Comment cela se peut-il, pourquoi, et pourquoi n'a-t-elle jamais fait cela dans l'Archipel ? »

— « Le dicton dit : *Les lois changent, dans les Lointains*. »

— « Un dicton bien juste, je te l'assure. Il y a de bons sortilèges que j'ai appris à Roke et qui n'ont ici aucun effet, ou qui sont complètement déformés ; il y a aussi des sorts pratiqués ici que je n'ai jamais appris à Roke. Chaque contrée a ses pouvoirs particuliers, et plus on s'éloigne des Terres du Centre, moins on en sait sur ces pouvoirs et leur maîtrise. Mais je ne pense pas que cela soit la seule raison du changement de l'ombre. »

— « Moi non plus. Je pense que lorsque j'ai cessé de fuir et que je me suis retourné contre elle, l'assaut de ma volonté lui a donné forme et apparence, tout en l'empêchant de prendre mes forces. Tous mes actes ont en elle leur écho : elle est ma créature. »

— « Sur Osskil, elle t'a nommé, et ainsi t'a empêché d'user de sorcellerie contre elle. Pourquoi n'a-t-elle pas recommencé ici, dans les Mains ? »

— « Je l'ignore. Peut-être ne tire-t-elle la force de parler que de ma faiblesse. Elle parle presque avec ma propre langue, et comment a-t-elle su mon nom ? Comment ? Depuis que j'ai quitté Gont, je

n'ai cessé de me creuser l'esprit, et je n'ai toujours pas trouvé la réponse à cette question. Peut-être ne peut-elle pas parler sous sa forme ou, lorsqu'elle n'en a pas, peut-être ne peut-elle parler qu'avec une langue d'emprunt, sous la forme d'un gebbet. Je ne sais pas. »

— « Alors prends garde si tu la rencontres une seconde fois sous la forme d'un gebbet. »

— « Je ne pense pas », répondit Ged en étendant ses mains devant les braises rouges comme s'il eût senti des frissons naître en lui. « Je ne pense pas. Elle est à présent liée à moi tout comme je suis lié à elle. Elle ne peut s'éloigner suffisamment de moi pour s'emparer de n'importe qui et le vider de sa volonté et de son être, comme elle l'a fait avec Skiorh. Elle peut me posséder. Si jamais je faiblis à nouveau et tente de lui échapper, de briser le lien qui nous lie, elle me possédera. Et cependant, lorsque je l'ai prise dans mes mains avec toute la force dont je disposais, elle est devenue une simple bouffée de vapeur, et m'a échappé… Elle le refera encore, sans jamais pouvoir s'échapper réellement, car je pourrai toujours la retrouver. Je suis à jamais lié à cette créature fourbe et cruelle, à moins que je n'apprenne le mot qui peut la maîtriser : son nom. »

Son ami lui demanda sombrement : « Y a-t-il des noms au royaume des ténèbres ? »

— « Gensher l'Archimage m'a dit que non. Mais mon maître Ogion n'est pas du même avis. »

— « *Sans fin sont les discussions des mages* », cita Vesce avec un sourire légèrement amer.

— « Celle qui servait les Anciennes Puissances sur Osskil m'a juré que la Pierre me dirait le nom de l'ombre, mais je n'y compte guère. Toutefois, il y avait également un dragon qui me proposait d'échanger ce nom contre le sien, pour se débarrasser de moi, et je me suis souvent dit que, là où les mages discutent, les dragons peuvent être avisés. »

— « Avisés, mais méchants. Mais quel est ce dragon ? Tu ne m'as pas dit que tu avais parlé à des dragons depuis la dernière fois que nous nous sommes vus. »

Ils conversèrent très tard cette nuit-là, et s'ils revinrent constamment au pénible sujet de ce qui attendait Ged, leur joie d'être ensemble fut cependant plus forte que tout, car leur amour était fort, constant, inébranlé par le temps et les hasards. Le lendemain matin, Ged se réveilla sous le toit de son ami et, somnolant encore, il éprouva un grand bien-être, comme s'il se fût trouvé en quelque lieu parfaitement abrité de tout mal. Tout au long de la journée, un peu de ce rêve de paix demeura dans son esprit, et il l'accepta non comme un présage favorable, mais comme un présent. Il lui semblait qu'au moment où il quitterait cette maison, il quitterait également le dernier havre de sa vie, et qu'il serait heureux tant que durerait ce petit rêve.

Devant veiller à certaines affaires avant de quitter Iffish, Vesce se rendit dans les autres villages de l'île en compagnie du jeune garçon qui était apprenti sorcier à son service. Ged demeura avec Achillée et son frère, qui s'appelait Murre. Il semblait n'être qu'un jeune garçon, car il n'y avait pas en lui la moindre étincelle de ce pouvoir qu'ont les mages, et il n'était jamais allé ailleurs que sur Iffish, Tok et Holp. Sa vie était facile, sans problèmes. Ged le contemplait avec étonnement et envie, et il regardait Ged exactement de la même manière : pour chacun, il semblait très étrange que l'autre, si différent, eût le même âge, dix-neuf ans. Ged se demandait, ébahi, comment quelqu'un qui avait vécu dix-neuf années pouvait être aussi insouciant. Admirant le visage jovial et avenant de Murre, il se sentait décharné et mal dégrossi, sans savoir que Murre l'enviait en dépit des nombreuses cicatrices qu'il portait sur le visage, qu'il y voyait les marques des griffes d'un dragon, la rune même et le signe d'un héros.

Les deux jeunes hommes étaient ainsi quelque peu intimidés l'un par l'autre, mais Achillée, se trouvant dans sa propre maison et en étant la maîtresse, ne fut bientôt plus impressionnée par Ged. Il était très gentil avec elle, et nombreuses étaient les questions qu'elle lui posait ; car Vesce, prétendait-elle, ne lui disait jamais rien. Durant ces deux jours, elle s'affaira à préparer des galettes

de froment pour les provisions des voyageurs, du poisson séché, de la viande, et d'autres vivres qu'elle emballa et prépara pour le bateau, jusqu'à ce que Ged lui demande d'arrêter, car il ne projetait pas de faire voile droit sur Selidor sans escale.

« Où se trouve Selidor ? »

— « Très loin dans le Lointain Ouest, où les dragons sont aussi communs que des souris. »

— « Dans ce cas, tu ferais mieux de rester dans l'Est, car nos dragons ont la taille des souris. Tiens, voilà votre viande ; es-tu certain qu'il y en a suffisamment ? Dis-moi, il y a quelque chose que je ne comprends pas : toi et mon frère êtes tous deux de puissants sorciers, un geste de la main, un mot et le tour est joué. Alors, comment pouvez-vous avoir faim ? Quand vient l'heure du souper en mer, pourquoi ne pas dire simplement *Pâté à la viande* ? Le pâté apparaît, et vous le mangez. »

— « Oh, nous pourrions le faire ! Mais nous ne tenons pas à manger nos mots, comme on dit. *Pâté !* n'est qu'un mot, après tout… Nous pouvons lui donner un goût, une saveur, et même une consistance, mais cela reste un mot. Il trompe l'estomac mais n'apporte aucune force à l'homme affamé. »

— « Les sorciers ne sont donc pas cuisiniers », dit Murre, qui était assis de l'autre côté du feu en face de Ged et sculptait un couvercle de boîte de bois fin ; son métier consistait en effet à travailler le bois, mais il l'exerçait sans ardeur.

— « Et les cuisiniers ne sont pas sorciers, hélas », dit Achillée agenouillée pour voir si les derniers gâteaux, cuisant sur une plaque au-dessus des briques de l'âtre, étaient en train de brunir. « Mais je ne comprends toujours pas, Épervier. J'ai vu mon frère, et même son apprenti, faire la lumière dans un endroit sombre en disant simplement un seul mot : et la lumière brille, elle est vive, ce n'est pas un mot, mais une lumière avec laquelle on voit où l'on marche ! »

— « Oui », répondit Ged. « La lumière est une puissance. Une grande puissance grâce à laquelle nous existons, mais qui existe au-delà de nos besoins, par elle-même. La lumière du soleil et celle des étoiles sont le temps, et le temps est la lumière. Dans la lumière du soleil, dans les jours et les années, là se trouve la vie. Dans un lieu sombre, la vie peut requérir la lumière – en la nommant. Mais d'ordinaire, quand on voit un sorcier nommer ou appeler quelque chose, un objet, pour qu'il apparaisse, ce n'est pas la même chose, il n'appelle pas une puissance plus grande que lui-même, et ce qui apparaît n'est qu'une illusion. Mais appeler une chose qui n'est pas là du tout, l'appeler en énonçant son vrai nom, voilà qui est une grande maîtrise, dont on ne saurait faire usage à la légère. Pas pour satisfaire une simple faim. Achillée, ton petit dragon vient de voler une galette. »

Achillée avait écouté Ged avec tant d'attention, sans le quitter un instant des yeux, qu'elle n'avait pas vu le harrekki descendre de son chaud perchoir, c'est-à-dire le crochet de la marmite, et attraper une galette plus grosse que lui. Elle prit sur ses genoux la petite bête à écailles et lui donna des petits morceaux de galette tout en songeant à ce que Ged venait de lui dire.

— « Autrement dit, tu ne fais pas apparaître un véritable pâté à la viande sans déranger ce dont mon frère parle toujours… je ne me souviens plus du nom… »

— « L'Équilibre », répondit simplement Ged, car elle était très sérieuse.

— « Oui. Mais quand tu as fait naufrage, tu es reparti dans une barque faite essentiellement de sorts, et elle n'a pas pris l'eau. Était-ce une illusion ? »

— « Eh bien, en partie oui, parce que je n'aime pas tellement voir la mer à travers les trous de la coque ; je les ai donc bouchés pour donner au bateau meilleure allure. Mais la résistance de la barque, elle, n'était pas une illusion, ni une requête ; elle était due à un art différent, un sort-liant. Le bois était lié pour être un tout, une chose entière, un bateau. Qu'est-ce qu'un bateau, sinon une chose qui ne prend pas l'eau ? »

— « Moi, j'en ai écopé quelques-uns, des bateaux qui prennent l'eau ! » fît Murre.

— « Oh, le mien n'aurait pas été bien étanche non plus si je n'avais pas constamment veillé au sort. » Ged se pencha, prit une galette au-dessus des briques et la fit sauter dans ses mains car elle était fort chaude. « Moi aussi, j'ai volé une galette. »

— « Alors tu vas te brûler les doigts : Et quand tu mourras de faim en pleine mer, loin des îles, tu penseras à cette galette et tu te diras : *Ah ! si seulement je n'avais pas volé cette galette, je pourrais la manger maintenant !* Je vais manger celle de mon frère, pour qu'il puisse mourir de faim comme toi… »

— « Ainsi, l'Équilibre est maintenu », observa Ged, tandis qu'elle prenait et mâchonnait une galette brûlante à demi rôtie. Elle manqua de s'étrangler de rire, mais reprenant rapidement son attitude sérieuse, elle dit : « J'aimerais bien pouvoir vraiment comprendre ce que tu m'expliques, mais je suis trop idiote. »

— « Petite sœur », lui répondit Ged, « c'est que je n'ai aucun talent pour expliquer. Si nous avions davantage de temps… »

— « Nous aurons davantage de temps », dit Achillée. « Quand mon frère reviendra, tu viendras avec lui, au moins pour quelques jours, n'est-ce pas ? »

— « Si je le puis », répondit-il galamment.

Il y eut un bref instant de silence, puis Achillée demanda, tout en regardant le harrekki regrimper sur son perchoir : « Dis-moi juste ceci, si ce n'est un secret ; quelles autres grandes puissances y a-t-il, hormis la lumière ? »

— « Ce n'est pas un secret. Toutes les puissances, je pense, ne font qu'un tour en leur source et en leur fin. Les années et les distances, les astres et les chandelles, l'eau, le vent et la sorcellerie, l'art de la main humaine et la sagesse des racines de l'arbre : tout s'élève en même temps. Mon nom, et le tien, et le vrai nom du soleil ou d'une source, ou d'un enfant qui n'a pas encore vu le jour, tous forment les syllabes du grand mot que prononce très lentement l'éclat des étoiles. Il n'y a pas d'autre puissance. Pas d'autre nom. »

Immobilisant son couteau sur le bois sculpté, Murre demanda alors : « Et la mort ? »

La jeune fille attendit, courbant sa luisante tête noire.

— « Pour chaque mot que l'on dit », répondit doucement Ged, « il faut du silence. Avant, et après. » Puis, subitement, il se leva en disant : « Je n'ai pas le droit de parler de ces choses-là. Le mot que j'avais à dire, je l'ai mal dit. Il est préférable que je me taise ; je ne parlerai plus. Peut-être les ténèbres sont-elles la seule véritable puissance. » Et, quittant le foyer et la chaleur de la cuisine, il prit sa cape et sortit seul dans la rue, sous la fine et froide pluie de l'hiver.

— « Il est sous le coup d'une malédiction », dit Murre en le suivant d'un regard où se lisait une certaine terreur.

— « Je crois que le voyage qu'il poursuit le mène vers sa mort », dit la fille, « c'est ce qu'il redoute, et pourtant il continue ». Elle leva la tête comme si, au travers des flammes rouges du feu, elle eût contemplé le sillage d'un bateau solitaire sur les flots de l'hiver et disparaissant dans l'infini des mers désertes. Ses yeux s'emplirent un instant de larmes, mais elle ne dit mot.

Le lendemain, Vesce rentra, et il prit congé des notables d'Ismey qui ne voulaient pas le laisser partir en mer en plein hiver, pour une quête mortelle qui n'était même pas la sienne ; mais s'ils pouvaient lui adresser des reproches, ils étaient incapables de l'arrêter. Las d'être harcelé par ces vieillards, il répliqua : « Je suis vôtre, par parenté, par coutume et par engagement. Je suis votre sorcier. Mais il est temps que vous vous rappeliez une chose : bien qu'étant serviteur, je ne suis point votre serviteur. Je reviendrai lorsque je serai libre de revenir ; et, jusque-là, adieu ! »

Au lever du jour, tandis qu'une lumière grisâtre s'élevait de la mer à l'orient, les deux jeunes hommes quittèrent le port d'Ismey à bord de *Voitloin*, avec une forte voile brune gonflée par le vent du nord. Debout sur le quai, Achillée les regarda partir, comme le font toutes les épouses et sœurs de marins sur toutes les côtes de Terremer quand les hommes partent en mer. Elles ne font pas un geste, ne lancent pas un cri, mais demeurent silencieuses sous le capuchon de leurs capes brunes ou grises, sur le rivage qui s'amenuise à mesure que le bateau s'éloigne et que s'étendent les flots qui les séparent.

X
LA MER OUVERTE

LE port n'était plus visible, à présent, et les yeux peints sur *Voitloin*, noyés par les vagues, scrutaient des flots de plus en plus vastes et désolés. Il fallut deux jours et deux nuits aux compagnons pour faire la traversée d'Iffish à l'île de Soders, une centaine de kilomètres par gros temps et avec des vents contraires. Ils ne firent qu'une brève escale, le temps de remplir une outre et d'acheter une toile de voilure enduite de bitume afin de mettre une partie de leur matériel et de leurs provisions à l'abri de l'eau de mer et de la pluie, puisque leur barque n'avait pas de pont. Ils n'avaient pas veillé à cela plus tôt, parce que d'ordinaire les sorciers règlent ces petits détails au moyen de sorts élémentaires et des plus communs ; de même, il ne faut guère plus de magie pour rendre douce l'eau de mer et s'épargner ainsi la peine d'emporter de l'eau potable. Mais Ged semblait refuser de faire appel à ses talents ou de laisser Vesce utiliser les siens. Il dit simplement : « Mieux vaut ne pas le faire », et son ami ne posa aucune question, ni ne discuta cette décision. Dès que le vent avait gonflé leur voile, tous deux avaient ressenti un lourd et sinistre présage, aussi froid que ce souffle d'hiver. Le havre, les eaux tranquilles du port, la paix, la sécurité, tout cela à présent était derrière eux. Ils étaient partis, et sur le chemin qu'ils suivaient maintenant, tout événement était périlleux, et nul geste n'était sans importance. Au cours du voyage pour lequel ils s'étaient embarqués, le moindre sort prononcé pouvait changer le hasard et modifier l'équilibre du pouvoir et de la malédiction : car maintenant ils se dirigeaient vers le centre même de cet équilibre, vers le lieu où se rencontrent la lumière et les ténèbres. Ceux qui suivent une telle route ne prononcent le moindre mot sans grandes précautions.

Lorsqu'ils eurent repris la mer pour contourner les côtes de Soders, où les prés enneigés se fondaient dans les brumes des hauteurs, Ged remit le cap au sud, et ils pénétrèrent bientôt dans des eaux où ne s'aventurent jamais les grands marchands de l'Archipel, les limites du Lointain.

Vesce ne posa aucune question quant à leur direction, sachant que Ged n'avait pas le choix, mais qu'il allait où il lui fallait aller. Quand l'île de Soders pâlit et s'amenuisa derrière eux, quand les vagues se mirent à siffler et à claquer sous la proue, quand il n'y eut plus autour d'eux jusqu'à la lisière du ciel que l'immense plaine grise de la mer, Ged demanda : « Quelles terres rencontre-t-on en suivant ce cap ? »

— « Plein sud, il n'y a aucune île après Soders. Au sud-est, il faut naviguer longtemps pour trouver peu de chose : Pelimer, Kornay, Gosk et Astowell, qu'on appelle également la Dernière Ile. Au-delà, c'est la Mer Ouverte. »

— « Et au sud-ouest ? »

— « Roloménie, qui est l'une de nos îles du Lointain Est, et quelques îlots autour, et ensuite plus rien jusqu'à ce qu'on pénètre dans le Lointain Sud : Rood, Toom, et l'île de l'Oreille où ne vont pas les hommes. »

— « Nous y débarquerons peut-être », fit Ged avec une grimace.

— « Je préférerais que nous n'ayons pas à le faire », lui répondit Vesce. « C'est une déplaisante partie du monde, dit-on, pleine d'ossements et de présages de malheur. Les marins racontent que des eaux de l'île de l'Oreille et de Sorr on voit des étoiles qui ne peuvent être vues nulle part ailleurs, et auxquelles aucun nom n'a jamais été donné. »

— « Oui, sur le bateau qui m'a amené la première fois à Roke, il y avait un marin qui parlait de cela. Et il parlait aussi du Peuple des Radeaux au bout du Lointain Sud, qui ne vient à terre qu'une fois par an pour couper les grands troncs pour leurs embarcations et qui, le reste du temps, chaque jour, chaque mois, dérive sur les courants de l'océan sans voir les côtes. J'aimerais voir ces villages

flottants. »

— « Pas moi », fit Vesce en souriant. « Donne-moi de la terre ferme, et des gens de la terre ; la mer dans son lit, et moi dans le mien… »

— « J'aurais aimé voir toutes les villes de l'Archipel », dit Ged en tenant la corde de la voile, les yeux fixés sur l'immense désert gris qui s'étendait devant eux. « Havnor au cœur du monde, et Ea où sont nés les mythes, et Sheliet des Fontaines à Wey ; toutes les villes et les grands pays. Et aussi les petits pays, les terres étranges des Grands Lointains. Suivre la Passe des Dragons, et continuer vers l'ouest. Ou bien partir au nord au milieu des bancs de glace, jusqu'à la Terre de Hogen. Certains disent que cette contrée est plus grande que tout l'Archipel, mais d'autres affirment que ce ne sont que récifs et rochers, avec la glace au milieu. Personne ne le sait. J'aimerais voir les baleines des mers nordiques… Mais je ne le peux pas. Je dois aller où me conduit mon destin, et tourner le dos aux belles côtes. J'ai agi avec trop de hâte, et maintenant il ne me reste guère de temps. J'ai troqué tout le soleil, toutes les villes et les terres lointaines contre une poignée de pouvoir, contre une ombre, contre les ténèbres. » Et, comme le font les mages-nés, Ged fit de sa peur et de ses regrets un chant, une brève lamentation à demi chantée qui n'était pas pour lui seul ; et en réponse, son ami rappela les paroles du héros de la *Geste d'Erreth-Akbe* : « O puissé-je encore revoir le vif foyer de la terre, les blanches tours d'Havnor… »

Ils poursuivirent ainsi leur route sur les immenses flots délaissés. Ce jour-là, ils ne virent rien d'autre qu'un banc de poissons d'argent nageant vers le sud, mais pas un seul dauphin, pas une seule mouette, pas une seule hirondelle de mer. Comme l'orient s'assombrissait et s'embrasait l'occident, Vesce sortit à manger et à boire, fit le partage et dit : « Voici tout ce qui reste de bière. Je bois à celle qui a veillé à mettre à bord le tonnelet pour les hommes qui ont soif par temps froid, à ma sœur Achillée. »

À ces mots, Ged abandonna ses lugubres méditations, il cessa de fixer la mer et but peut-être davantage à la santé d'Achillée qu'à celle de Vesce. En pensant à elle, il se souvint de sa sage et puérile douceur. Elle était différente de toutes les personnes qu'il avait connues. (Quelle jeune fille avait-il d'ailleurs jamais connue ? Mais il n'avait jamais songé à cela.) « Elle est comme un petit poisson », dit-il, « comme un vairon qui nage dans un ruisseau clair… sans défense, et pourtant on ne peut la saisir. »

À ces mots, Vesce le regarda droit dans les yeux en souriant. « Tu es un mage-né », dit-il. « Son vrai nom est Kest ». Dans l'Ancien Langage, *kest* signifie vairon, et Ged, qui le savait fort bien, en fut très réjoui. Mais au bout d'un instant, il dit à voix basse : « Peut-être n'aurais-tu pas dû me dire son nom. »

Mais Vesce, qui ne l'avait pas fait à la légère, lui répondit : « Avec toi, son nom est aussi en sécurité que l'est le mien. Et de plus, tu le savais sans que je te le dise. »

À l'ouest, le rouge tomba en cendres, et le gris des cendres se changea en noir. Le ciel et la mer devinrent totalement obscurs. Ged s'enveloppa dans sa cape de laine et de fourrure pour s'étendre au fond de la barque et dormir. Vesce, tenant à la main la corde de la voile, se mit à chanter doucement un passage de la Geste d'Enlade, où le chant conte de quelle manière le mage Morred le Blanc quitta Havnor à bord de son long-vaisseau dépourvu de rames et, arrivant à l'île Soléa, au printemps, aperçut Elfarranne dans les vergers. Ged s'endormit avant que le chant n'en arrive à la triste fin de leur amour, avec la mort de Morred, la ruine d'Enlade, et les grandes vagues amères noyant les vergers de Soléa. Aux environs de minuit, il se réveilla et tint le quart tandis que Vesce dormait à son tour. Le petit bateau, secoué par les vagues courtes, fuyant le vent fort qui s'appuyait sur sa voile, filait à l'aveuglette dans la nuit. Mais à présent le ciel n'était plus couvert, et avant l'aube la lune

maigre apparut entre les nuages aux franges brunes pour répandre sur les flots une faible lueur.

« La lune est à son déclin », murmura Vesce, qui s'était réveillé aux premières lueurs de l'aurore, alors que le vent froid venait de tomber momentanément. Ged leva les yeux vers le demi-anneau blanc, au-dessus des eaux de l'est pâlissant, mais ne dit rien. Les nuits sans lune qui viennent juste après le Retour du Soleil sont appelées les Friches, et sont le pôle inverse des jours de la Lune et du Long Bal en été. C'est une période néfaste pour les voyageurs et les malades, et jamais on ne donne aux enfants leur vrai nom pendant les Friches. On ne chante pas de Gestes, on n'aiguise pas les épées ni les outils à lame, on ne prête aucun serment. C'est l'axe sombre de l'année, où les choses faites sont mal faites.

Trois jours après avoir quitté Soders, en suivant les oiseaux de mer et les traînes d'algues, ils parvinrent à Pelimer, une petite île s'élevant très haut au-dessus des flots gris. Ses habitants parlaient le hardique, mais à leur manière propre, étrange même aux oreilles de Vesce. Les jeunes gens y débarquèrent pour faire provision d'eau fraîche et trouver quelque répit, et furent tout d'abord bien accueillis, avec force rumeur et étonnement. Dans le principal bourg de l'île, il y avait un sorcier, mais il était fou. Il ne parlait que du gigantesque serpent qui rongeait les fondations de Pelimer, de sorte que bientôt l'île partirait à la dérive comme une barque dont on coupe les amarres, et qu'elle glisserait jusqu'au bord du monde. Au début, il salua courtoisement les deux sorciers, mais tandis qu'il parlait du grand serpent, il se mit à regarder Ged de biais, puis il commença à les invectiver en pleine rue, les traitant d'espions et de serviteurs du Serpent de Mer. Après cela, les Pelimeriens les considérèrent avec froideur, puisque, bien que fou, cet homme était leur sorcier. Aussi Ged et Vesce ne demeurèrent-ils pas longtemps dans cette île. Ils repartirent avant la tombée de la nuit, toujours en direction du sud et de l'est.

Durant ces jours et ces nuits de navigation, jamais Ged ne parla de l'ombre, ni, de façon directe, de sa quête ; et pour toute question, Vesce demanda (alors qu'ils suivaient toujours la même route les éloignant de plus en plus des îles connues de Terremer) : « Es-tu certain ?… » À cela Ged répondit simplement : « Le fer est-il certain de l'endroit où se trouve l'aimant ? » Vesce hocha la tête, et ils poursuivirent sans rien ajouter. Mais de temps en temps ils parlèrent des arts et des procédés que les mages des jours anciens avaient utilisés pour déceler le nom secret de puissances et d'êtres néfastes : de quelle manière Nereger de Pain avait appris le nom du Mage Noir, en surprenant la conversation des dragons, et comment Morred avait lu le nom de son ennemi dans les gouttes de pluie tombées sur la poussière du champ de bataille des Plaines d'Enlade. Ils parlèrent des sorts-trouvants, des invocations, des Questions à Réponses que seul peut poser le Maître Modeleur de Roke. Mais, souvent, Ged terminait en murmurant les mots qu'Ogion lui avait soufflés sur l'épaulement de la Montagne de Gont, un jour d'automne bien lointain : « Pour entendre, il faut être silencieux… » Et il observait le silence, et méditait des heures et des heures en contemplant sans répit les flots qui s'ouvraient devant la barque. Parfois, il semblait à Vesce que son ami, au-delà des vagues, des milles et des jours gris encore à venir, apercevait déjà la chose qu'ils poursuivaient et la sombre fin de leur voyage.

Ils passèrent par gros temps entre Kornay et Gosk sans voir les deux îles à cause du brouillard et de la pluie ; ils ne surent que le lendemain qu'ils les avaient doublées, lorsqu'ils aperçurent devant eux une île de hautes falaises hérissées au-dessus desquelles tournoyaient d'immenses bandes de mouettes dont la clameur se faisait entendre très loin sur les flots. Vesce dit : « Si l'on se fie aux apparences, ce doit être Astowell. La Dernière Ile. À l'est et au sud de cette île, la carte est nue. »

— « Et cependant, ceux qui vivent là peuvent connaître d'autres terres », observa Ged.

— « Pourquoi dis-tu cela ? » s'enquit Vesce, car Ged avait parlé avec appréhension ; et sa

réponse, de nouveau, fut étrange et heurtée. « Pas là », dit-il en regardant dans la direction d'Astowell, ou plus loin, ou à travers. « Pas ici. Pas sur la mer. Pas sur la mer, mais sur la terre ferme : quelle terre ? Avant les chutes de la Mer Ouverte, au-delà des sources, derrière les portes du jour… »

Puis il se tut, et lorsqu'il parla de nouveau, ce fut avec sa voix habituelle, comme s'il venait d'être délivré d'un sortilège ou d'une vision et n'en conservait aucun souvenir précis.

Situé à l'embouchure d'un petit cours d'eau entre des hauteurs rocheuses, le port d'Astowell se trouvait sur la côte nord de l'île, et toutes les cabanes du bourg étaient tournées vers le nord ou vers l'ouest. Comme si l'île, malgré l'immense distance, eût toujours gardé le visage tourné vers Terremer, vers l'humanité.

L'arrivée des étrangers suscita effroi et agitation, à cette époque où nul bateau n'avait jamais bravé les eaux proches de l'île. Les femmes restèrent toutes dans leurs cabanes à claies, cachant leurs enfants derrière leurs jupes et regardant par la porte, puis elles battirent en retraite dans l'obscurité lorsque les étrangers montèrent du rivage. Les hommes, maigres et mal vêtus pour lutter contre le froid, se rassemblèrent solennellement en cercle autour de Vesce et de Ged, chacun tenant à la main une hachette de pierre ou un couteau de coquillage. Mais, une fois leur peur dissipée, ils firent très bon accueil aux étrangers et il n'y eut aucun répit à leurs questions. Il était très rare qu'un bateau vienne chez eux, même en provenance de Soders ou de Rolaménie, car ils n'avaient rien à troquer contre le bronze et les fines marchandises. Ils n'avaient même pas de bois, et leurs bateaux étaient des coracles en osier ; il fallait être rudement brave pour aller jusqu'à Gosk ou Kornay à bord de telles embarcations. Ils vivaient là entièrement isolés, à la lisière de toutes cartes. Ils n'avaient ni sorcière ni sorcier, et parurent ne pas apprécier les bâtons des jeunes sorciers pour ce qu'ils étaient, admirant seulement la précieuse matière dont ils étaient faits, le bois. Leur chef, l'Ilien, était très vieux ; et, de tout son peuple, lui seul avait déjà vu un homme né dans l'Archipel. C'est pourquoi ils s'émerveillèrent à la vue de Ged : les hommes firent venir leurs jeunes enfants pour leur montrer l'Archipelien, afin qu'ils se souvinssent de lui lorsqu'ils seraient vieux. Ils n'avaient jamais entendu parler de Gont, mais seulement d'Havnor et d'Ea, aussi le prenait-on pour un Seigneur d'Havnor. Il fit son possible pour répondre à toutes les questions sur la ville blanche qu'il n'avait jamais vue. Mais, vers la fin de la soirée, il n'y tint plus et finit par interroger les hommes du village massés dans une grande hutte, autour d'un feu malodorant, car les crottes de chèvre et les fagots de genêts étaient leur seul combustible. « Qu'y a-t-il à l'est de votre pays ? »

Les hommes restèrent silencieux, les uns souriants, les autres sombres.

— « La mer », répondit l'Ilien.

— « N'y a-t-il pas d'île plus loin ? »

— « Ceci est la Dernière Ile. Il n'y a pas d'île plus loin. Il n'y a plus que de l'eau jusqu'au bord du monde. »

— « Ces hommes sont des sages, père », dit un homme plus jeune. « Ils traversent les mers, ce sont des voyageurs. Peut-être connaissent-ils un pays que nous ne connaissons pas. »

— « Il n'y a pas d'île à l'est de cette île », répéta le vieil homme ; il dévisagea longuement Ged et ne lui adressa plus la parole.

Cette nuit-là, les compagnons dormirent dans la chaleur enfumée de la hutte. Avant le lever du jour, Ged secoua son ami en lui chuchotant : « Réveille-toi, Estarriol. Nous ne pourrons pas rester, il nous faut partir. »

— « Si tôt ? Mais pourquoi ? » demanda Vesce, encore tout ensommeillé.

— « Il n'est pas tôt, il est tard ! Je l'ai suivie trop lentement. Elle a découvert un moyen de

s'enfuir, et ainsi de me vaincre. Elle ne doit pas m'échapper, car je dois la suivre où qu'elle aille. Si je la perds, je suis perdu. »

— « Où allons-nous la suivre ? »

— « Vers l'est. Viens, j'ai rempli d'eau les outres. »

Et ils quittèrent la hutte. Tout le monde dormait encore au village, à l'exception d'un bébé qui pleura un peu dans l'une des cabanes obscures, puis se rendormit. À la faible lueur des étoiles, ils retrouvèrent leur chemin jusqu'à l'embouchure de la petite rivière, détachèrent *Voitloin* de la pointe rocheuse à laquelle ils l'avaient solidement amarrée et poussèrent la barque dans les eaux noires. Et, abandonnant Astowell, ils gagnèrent le Mer Ouverte, cap à l'est, au premier jour des Friches, avant le lever du soleil.

Ce jour-là, ils eurent un ciel clair. Le vent du monde était froid et soufflait du nord-est par rafales, mais Ged avait levé le vent de mage : son premier acte de magie depuis son départ de l'Ile des Mains. Ils filèrent vers l'est. Le choc des grandes vagues fumantes et illuminées par le soleil secouait la barque, mais elle se comportait fort honnêtement, comme l'avait promis le pêcheur qui l'avait construite, répondant aussi bien au vent de mage que n'importe quel bateau de Roke couvert de sorts.

Ged ne parla pas du tout ce matin-là, sinon pour renouveler le pouvoir du sort destiné au vent ou faire conserver à la voile la force de son charme, et Vesce acheva son somme, non sans difficulté, il est vrai, à l'arrière du bateau. À midi, ils mangèrent. Ged distribua la nourriture avec parcimonie, et cette précaution était lourde de sens, mais tous deux mâchonnèrent leur petit morceau de poisson salé et leur portion de galette de froment sans mot dire.

Tout au long de l'après-midi, ils filèrent vers l'est sans jamais changer de cap, sans jamais diminuer l'allure. À un moment, Ged rompit le silence pour dire : « Te ranges-tu aux côtés de ceux qui pensent que le monde n'est que mer sans îles au-delà des Grands Lointains, ou bien aux côtés de ceux qui imaginent d'autres Archipels ou de vastes terres vierges sur l'autre face du monde ? »

— « Pour l'instant », lui répondit Vesce, « je me range aux côtés de ceux qui pensent que le monde n'a qu'une seule face, et que celui qui navigue trop loin tombe une fois arrivé au bord. »

Ged ne sourit pas ; il n'y avait plus de gaieté en lui. « Qui sait ce que peut trouver un homme, là-bas ? Certainement pas nous, qui ne quittons jamais nos côtes et nos rivages. »

— « Certains ont cherché à savoir, et ils ne sont jamais revenus. Et jamais un bateau n'est venu chez nous venant de pays que nous ne connaissons pas. »

Ged ne répondit pas.

Ce jour-là et toute la nuit, le puissant vent de mage les poussa vers l'est sur les flots tumultueux de l'océan. Ged veilla du crépuscule à l'aurore, car dans les ténèbres la force qui le tirait ou le poussait se faisait encore plus grande. Il ne cessait de regarder devant lui, au loin, bien qu'avec cette nuit sans lune ses yeux ne vissent pas davantage que les yeux peints sur les flancs de la barque. À la pointe du jour, le visage sombre et gris de fatigue, il se trouva si engourdi par le froid qu'il eut grand-peine à s'allonger pour prendre un peu de repos. Il dit dans un souffle : « Veille à ce que le vent de mage vienne de l'ouest, Estarriol », puis il s'endormit.

Le soleil ne se leva pas, et bientôt la pluie venant du nord-est vint frapper l'étrave de la barque. Il ne s'agissait pas d'une tempête, mais seulement des vents et des pluies de l'hiver, interminables et glacés. Toutes les choses qui se trouvaient dans le bateau sans pont ne tardèrent pas à être trempées, en dépit de la toile qu'ils avaient achetée. Vesce eut vite le sentiment d'être transpercé jusqu'aux os, et Ged se mit à frissonner dans son sommeil. Par pitié pour son ami, et peut-être également pour lui-même, Vesce tenta de détourner un peu ce vent rude et incessant qui apportait la pluie. Mais bien que,

répondant au vœu de Ged, il lui fût possible de maintenir le vent de mage avec force et constance, il avait bien peu de pouvoir ici pour changer le temps, si loin de la terre, et le vent de la Mer Ouverte n'écouta pas sa voix.

À ce moment, il sentit s'éveiller une certaine crainte. Il commença à se demander quel pouvoir de sorcellerie demeurerait en lui et en Ged s'ils continuaient à s'éloigner des terres où les hommes étaient censés vivre.

Ged veilla de nouveau cette nuit-là, et toute la nuit il maintint le cap à l'est. Lorsque vint le jour, le vent du monde tomba un peu, et le soleil se mit à briller par intermittence. Mais les vagues étaient devenues si hautes que *Voitloin* devait s'incliner et les gravir comme des collines, puis rester suspendu au sommet et plonger soudainement, puis remonter la vague suivante, et la suivante, et la suivante, et ainsi de suite, sans fin.

Le soir de ce jour-là, après un long silence, Vesce parla. « Ged », dit-il, « tu parlais hier comme si tu étais certain que nous finirions par trouver une île. Je ne veux pas mettre ta vision en question, mais il pourrait s'agir d'un stratagème, d'une ruse de la chose que tu poursuis, destinée à t'attirer plus loin qu'un homme ne peut aller sur l'océan. Car notre pouvoir peut changer et s'affaiblir sur les mers qui nous sont étrangères. Et une ombre, elle, ne s'épuise, ni ne meurt de faim, ni ne se noie ».

Ils étaient assis côte à côte sur le banc de nage, et cependant Ged regardait maintenant son ami comme si une grande distance, un large gouffre, les eût séparés. Ses yeux étaient troublés, et il fut long à répondre.

Il dit enfin : « Estarriol, nous approchons. »

Entendant ces mots, son ami sut qu'il disait vrai. Il eut alors peur, mais se contenta de poser la main sur l'épaule de Ged et dit simplement : « Alors, voilà qui est bien. Très bien. »

Toute la nuit, Ged veilla encore une fois, car il ne pouvait dormir dans l'obscurité. Le troisième jour, il ne dormit pas davantage. Et ils filaient toujours sur les flots avec une vitesse et une légèreté extraordinaires, sans trêve ni répit. Vesce se demandait maintenant comment le pouvoir de Ged pouvait maintenir un vent de mage avec autant de force, heure après heure, sur la Mer Ouverte où Vesce sentait son propre pouvoir affaibli et détourné. Et ils continuaient, toujours plus loin. Alors, Vesce eut le sentiment que ce que Ged avait dit deviendrait vrai, qu'ils se dirigeaient au-delà des sources de la mer, vers l'est, derrière les portes du jour. Ged, se tenant toujours à l'avant de la barque, regardait droit devant lui. Mais il n'était pas en train de scruter l'océan, ou tout au moins l'océan que voyait Vesce, un désert d'eau qui se soulevait jusqu'aux limites du ciel. Dans les yeux de Ged, une vision sombre chevauchait et voilait les flots et le ciel gris ; et les ténèbres s'étendaient, et le voile se faisait plus épais. Rien de tout cela n'était visible pour Vesce, sauf lorsqu'il regardait le visage de son ami ; à cet instant alors lui aussi entrevoyait les ténèbres. Et ils continuaient, encore et toujours plus loin. On eût dit, bien que le même vent les eût poussés dans le même bateau, que Vesce allait vers l'est sur la mer du monde, tandis que Ged s'enfonçait seul dans un royaume où il n'y avait ni est ni ouest, ni lever ni coucher de soleil, et où les étoiles n'apparaissaient pas.

Soudain, Ged se dressa à la proue et parla d'une voix forte. Le vent de mage tomba. *Voitloin* perdit son élan ; il s'éleva et retomba sur les immenses vagues comme un copeau de bois. Bien que le vent du monde soufflât toujours aussi fort du nord, la voile brune cessa d'être tendue et se mit à pendre immobile. Et la barque resta suspendue sur les vagues, suivant leur grand et lent mouvement, mais n'avançant dans aucune direction.

« Amène la voile », dit Ged, et Vesce s'empressa d'obéir, tandis que Ged détachait les rames, les plaçait sur les tolets et courbait l'échiné pour se mettre à l'ouvrage.

Vesce, qui ne voyait que les vagues se soulevant et retombant à perte de vue, ne pouvait

comprendre pourquoi ils continuaient maintenant à la rame ; mais il attendit, et le vent du monde ne tarda pas à baisser, tandis que les lames devenaient moins fortes. Le bateau tangua de moins en moins, et parut finalement glisser sur des eaux presque calmes, poussé par les coups de rames vigoureux de Ged, comme s'il se fût trouvé à l'intérieur d'un bassin fermé. Et bien que Vesce ne pût voir ce que voyait Ged, lorsque entre les coups de rames il regardait par-dessus son épaule ce qui se présentait devant la barque, bien qu'il ne pût voir les noires pentes sous les étoiles figées, il commença néanmoins à distinguer avec ses yeux de sorcier une masse sombre qui se levait au creux des vagues tout autour du bateau, et peu après il vit les rouleaux s'abaisser et s'alourdir, étouffés par du sable.

S'il s'agissait d'une illusion enchanteresse, sa puissance dépassait l'entendement : faire ressembler la Mer Ouverte à la terre !… Tentant de reprendre ses esprits et de retrouver courage, Vesce prononça le Sort de Révélation, guettant, après chaque mot énoncé lentement, un changement ou un tremblement d'illusion dans cet étrange spectacle, où l'abysse de l'océan avait été comblé et asséché. Mais rien ne se produisit. Peut-être le sort, bien qu'il ne dût affecter que sa vision, et non la magie en œuvre en ce lieu, n'avait-il ici aucun pouvoir. Ou peut-être ne s'agissait-il pas d'une illusion, et étaient-ils arrivés au bout du monde.

Sans se préoccuper de cette question, Ged ramait de plus en plus lentement, regardant par-dessus son épaule, guidant la barque entre des passes, des récifs et des hauts-fonds qu'il était le seul à voir. Puis la quille racla, et le bateau fut secoué. Sous cette quille, il y avait les vastes profondeurs de la mer, et pourtant ils étaient sur la terre ferme. Ged rentra les rames qui, contre les tolets, firent un vacarme terrible, car tout le reste était silencieux. Tous les bruits de la mer, du vent, du bois et de la voile avaient disparu, happés par un immense et profond silence qui n'avait peut-être jamais été rompu. La barque ne bougeait pas. Il n'y avait pas un souffle de vent. La mer s'était transformée en sable, ombré et immobile. Rien ne bougeait dans le ciel noir, rien ne bougeait sur le sol sec et irréel qui s'étendait à perte de vue tout autour de la barque, jusqu'aux ténèbres.

Ged se leva, prit son bâton et enjamba avec légèreté le bordage du bateau. Vesce pensa le voir tomber et disparaître dans la mer, la mer qui se trouvait certainement là, sous ce voile sec et obscur qui masquait l'eau, le ciel et la lumière. Mais la mer n'était plus là. Ged s'éloigna de la barque. Le sable sombre crissa légèrement sous ses pas, et ses empreintes s'y creusèrent.

Son bâton se mit à briller, non d'une lueur-de-feu, mais d'un éclat blanc très vif, si vif que Ged en eut les doigts rougis à l'endroit où il tenait le bois rayonnant.

Il s'éloignait de la barque, mais n'allait dans aucune direction. Car ici les directions n'existaient pas, il n'y avait pas de sud, ni de nord, ni d'est, ni d'ouest, mais seulement le près et le loin.

Pour Vesce qui l'observait, la lumière qu'il portait ressemblait à une grande étoile se déplaçant lentement dans les ténèbres. Et les ténèbres, autour d'elle, s'épaississaient, s'assombrissaient, s'amassaient. Cela, Ged, qui regardait toujours devant lui, aidé par la lumière, le voyait également. Et au bout d'un moment, à la fine lisière de la lumière, il vit venir à lui, sur le sable, une ombre.

Elle était informe au début ; cependant, en se rapprochant, elle prit l'apparence d'un homme. Cet homme paraissait âgé, gris et sinistre ; mais au moment où Ged reconnaissait son père le fondeur de bronze, il vit que ce n'était pas un vieil homme, mais un homme jeune. C'était Jaspe : le beau visage insolent de Jaspe, sa cape grise à la griffe d'argent, sa démarche raide. Il fixait Ged d'un regard haineux à travers la nuit qui les séparait. Ged ne s'arrêta pas, mais il marcha plus lentement, et tout en avançant il leva son bâton un peu plus haut. La lueur se fit plus vive, et aussitôt l'apparence de Jaspe chut de la silhouette qui s'approchait, et celle-ci devint Pechvarry. Mais le visage de Pechvarry était tout pâle et gonflé comme celui d'un noyé, et celui-ci étendit la main d'étrange façon, comme pour

faire un signe. Et pourtant Ged ne s'arrêta pas ; il continua d'avancer, alors que quelques pas seulement les séparaient maintenant. Puis la chose qui se trouvait devant lui se transforma complètement, s'étendant de chaque côté comme si elle eût déployé d'énormes et fines ailes ; et elle se convulsa, gonfla et se rétracta de nouveau. L'espace d'un instant, Ged vit en elle le visage blanc de Skiorh, puis une paire d'yeux voilés qui le fixaient, et soudain un visage terrifiant qu'il ne connaissait pas, homme ou monstre, avec des lèvres qui se tordaient et des yeux semblables à des gouffres qui s'ouvraient sur un vide noir.

À ce moment-là, Ged leva bien haut son bâton, qui se mit à briller d'un éclat intolérable, si intense et si blanc qu'il assaillit et accabla même les antiques-ténèbres. Sous cette lumière, la créature qui avançait vers Ged perdit toute forme humaine. Elle se rassembla, se rétracta ; elle noircit et se mit à ramper sur le sable, sur quatre courtes pattes pourvues de griffes et d'ergots. Mais elle continua néanmoins d'avancer en levant vers Ged une gueule aveugle, informe, sans lèvres, sans oreilles, sans yeux. Lorsqu'ils se rejoignirent, la chose devint totalement noire au milieu de la vive lumière blanche que dispensait le bâton de mage, et elle se redressa. En silence, l'homme et l'ombre parvinrent face à face et s'arrêtèrent.

Rompant le silence peut-être millénaire, d'une voix forte et claire, Ged prononça le nom de l'ombre, et au même instant celle-ci parla, sans lèvres ni langue, prononçant le même mot : « Ged. » Et les deux voix ne furent qu'une.

Lâchant son bâton, Ged étendit les bras et saisit son ombre, sa noire image qui en même temps voulait l'atteindre, lui. Lumière et ténèbres se rencontrèrent, se rejoignirent, et s'unirent.

Mais pour Vesce qui, terrorisé, observait de loin, Ged venait d'être vaincu, car il vit l'éclat magnifique faiblir et s'amenuiser. Il fut rempli de rage et de désespoir, et se précipita sur le sable pour secourir son ami ou mourir à ses côtés. Il s'élança vers la petite lueur qui allait disparaissant dans le crépuscule désert de la terre ferme. Mais aussitôt le sable sombra sous ses pieds, et il se débattit comme s'il était pris dans des sables mouvants, dans une lourde masse d'eau ; peu après, dans un immense fracas, dans le jaillissement de la lumière du jour, dans le froid mordant de l'hiver, dans le goût amer du sel, le monde lui fut rendu, et il se retrouva pataugeant dans la mer soudaine, véritable et vivante.

Non loin, la barque vide se balançait sur les vagues grises. Vesce ne vit rien d'autre sur l'eau. Les crêtes écumantes noyaient ses yeux et l'aveuglaient. N'étant pas bon nageur, il se débattit comme il put jusqu'au bateau et se hissa dedans. Toussant, crachant, tentant d'essuyer l'eau qui ruisselait de ses cheveux, il regarda désespérément autour de lui, ignorant dans quelle direction il lui fallait porter ses yeux. Il finit par distinguer quelque chose de sombre au milieu des vagues, beaucoup plus loin, à l'endroit où un instant auparavant se trouvait du sable. Vesce se rua sur les rames et amena puissamment la barque auprès de son ami, puis, le saisissant par les bras, il l'aida et le hissa à bord.

Ged était désorienté, hébété, et ses yeux semblaient contempler le vide, mais il ne paraissait souffrir d'aucun mal. Il serrait dans sa main droite son bâton d'if noir qui avait perdu tout son éclat, refusant de le lâcher. Il ne dit pas un mot. Épuisé, trempé, frissonnant, il demeura recroquevillé contre le mât, sans un regard en direction de Vesce. Celui-ci hissa la voile et fit tourner la barque pour prendre le vent du nord-est. Il ne vit rien du monde jusqu'à ce que, droit devant la proue, dans le ciel assombri où s'était couché le soleil, entre de longs nuages qui se découpaient sur un fond bleu clair, brillât la nouvelle lune : un anneau d'ivoire, un cercle de corne réfléchissant le soleil à travers l'océan de la nuit.

Ged leva la tête et regarda le croissant lumineux, au loin, à l'occident.

Il contempla longuement la lune, puis il se dressa en tenant son bâton à deux mains, comme un

guerrier tient sa longue épée. Il regarda le ciel, la mer, la voile brune gonflée par le vent devant lui, puis le visage de son ami.

« Estarriol », dit-il, « regarde, c'est fait. C'est terminé ! » Il se mit à rire. « La blessure est refermée », dit-il. « Je suis moi-même, entier, je suis libre. » Puis, se penchant, il se cacha le visage dans ses mains et pleura comme un enfant.

Jusqu'à cet instant, Vesce avait veillé sur lui avec crainte et anxiété, car il ne savait pas très bien ce qui s'était produit là-bas, en ce lieu obscur. Il ne savait pas si c'était Ged qui se trouvait avec lui dans la barque, et des heures durant il avait gardé la main sur l'ancre, prêt à percer le fond de la barque pour la couler en pleine mer, plutôt que de ramener aux ports de Terremer la créature maudite, car il redoutait qu'elle eût pris la forme et l'apparence de son ami. Mais à présent, ayant vu son ami et l'ayant entendu parler, ses doutes s'envolèrent. Et il commença à entrevoir la vérité : Ged n'avait ni gagné ni perdu, mais nommant de son propre nom l'ombre de sa mort, il s'était fait entier ; c'est-à-dire un homme qui, se connaissant dans sa totalité et dans sa vérité, ne peut être utilisé ni possédé par une puissance autre que lui-même, et dont la vie, par conséquent, n'est vécue que pour elle-même, jamais au service de la destruction, de la douleur, de la haine ou des ténèbres. Dans *La Création d'Ea*, qui est le plus vieux de tous les chants, il est dit :

Le silence seul permet le verbe
Et les ténèbres la lumière,
Comme de la mort jaillit la vie.
Étincelant est le vol du faucon
Dans le désert des dieux.

Vesce chanta ces vers en maintenant le cap à l'ouest, poussé par le vent froid de l'hiver qui soufflait dans leur dos depuis l'immensité de la Mer Ouverte. Huit jours durant ils naviguèrent, et huit jours encore, avant d'apercevoir la terre. Maintes fois ils durent remplir leurs outres avec de l'eau de mer adoucie grâce à leurs sorts. Ils pêchèrent aussi, mais même avec leurs charmes de pêche, ils firent de maigres prises, car les poissons de la Mer Ouverte ignorent leur propre nom et n'ont cure de la magie. Quand ils n'eurent plus rien à manger, à part quelques pauvres restes de viande fumée, Ged se souvint de ce qu'Achillée lui avait dit lorsqu'il avait dérobé une galette sur le feu : elle lui avait dit qu'il regretterait son larcin lorsqu'en mer il serait affamé. Mais malgré la faim qui le tenaillait, ce souvenir lui fut agréable. Car elle lui avait également dit qu'il reviendrait en compagnie de son frère.

Le vent de mage les avait conduits vers l'est en trois jours seulement, et cependant il leur en fallut seize pour revenir vers l'ouest. Personne n'est jamais revenu après être allé aussi loin sur la Mer Ouverte que les jeunes sorciers Estarriol et Ged, aux Friches d'Hiver, dans leur petite barque de pêche. Ils n'eurent à affronter nulle grande tempête et tinrent le cap sans encombre, en s'aidant du compas et de l'étoile Tolbegren, naviguant un peu au nord de la route qu'ils avaient suivie pour venir. Ainsi, ils ne revinrent pas à Astowell, et passèrent près de Toly et de Sneg sans les voir. Les premières terres qu'ils aperçurent furent près du Cap sud de Koppish. Au-dessus des vagues, ils virent s'élever des falaises de pierre, comme les murailles d'une gigantesque forteresse. Des mouettes tournaient en piaillant au-dessus des brisants, et des petits hameaux montaient des filets de fumée bleue que le vent emportait.

De là, le voyage jusqu'à Iffish ne fut plus long. Ils parvinrent au port d'Ismey par un soir calme et sombre, juste avant une tempête de neige. Ils amarrèrent *Voitloin*, le bateau qui les avait emmenés jusqu'aux rivages du royaume de la mort et les avait ramenés, puis remontèrent les ruelles jusqu'à la

demeure du sorcier. Leur cœur était bien léger lorsqu'ils pénétrèrent sous ce toit, dans la chaleur et la lumière douce que dispensait le feu, et Achillée, pleurant de joie, se précipita vers eux.

ÉPILOGUE

Si Estarriol d'Iffish tint sa promesse et composa un chant de la première grande Geste de Ged, il a été perdu. On raconte dans le Lointain Est l'histoire d'un bateau qui toucha terre au-dessus du gouffre de l'océan, à des jours de distance de n'importe quelle côte. À Iffish, on dit que c'est Estarriol qui menait ce bateau, mais à Tok on dit que ce sont deux pêcheurs égarés par une tempête sur la Mer Ouverte, et à Holp l'histoire est celle d'un pêcheur holpien qui n'aurait pu dégager sa barque des sables invisibles où elle s'est échouée, et qui y erre toujours. Ainsi, il ne reste du chant de l'Ombre que quelques bribes de légende, qui, comme des morceaux de bois emportés par le courant, vont d'île en île au fil des années. Mais dans la Geste de Ged rien n'est dit de ce voyage, ni de la rencontre de Ged et de l'Ombre, avant les jours où il franchit sans cuirasse la Passe du Dragon, où il ramena l'Anneau d'Erreth-Akbe des Tombeaux d'Atuan jusqu'à Havnor, où enfin il revint une fois de plus à Roke, désormais Archimage de toutes les îles du monde.

Livre II
LES TOMBEAUX D'ATUAN

PROLOGUE

« RENTRE, Tenar ! Rentre à la maison ! »

Dans la vallée profonde, entre chien et loup, les pommiers étaient à la veille de fleurir ; çà et là, parmi les rameaux ombrés, une fleur précoce était éclose, blanche et rose, comme une pâle étoile. Dans les allées du verger, dans l'herbe épaisse, vierge et humide, la fillette courait, pour la joie de courir ; entendant l'appel, elle ne revint pas immédiatement, mais décrivit un long cercle avant de s'en retourner vers la maison. Sa mère, qui attendait sur le seuil de la cabane, avec en fond, derrière elle, la lueur du feu, observait la minuscule silhouette qui courait et dansait, comme un duvet de chardon emporté par le vent, sur l'herbe vêtue d'ombre en dessous des arbres.

À l'angle de la cabane, occupé à racler une houe engluée de terre, le père dit : « Pourquoi laisses-tu ton coeur s'attacher à cette enfant ? Ils vont venir la prendre le mois prochain. Pour de bon. Autant l'enterrer, et que ce soit fini. À quoi bon t'attacher à quelqu'un que tu dois perdre fatalement ? Elle ne nous sert à rien. S'ils payaient pour l'emmener, ce serait déjà quelque chose ; mais ils ne paieront pas, ils la prendront, et voilà tout ! »

La mère ne dit rien, contemplant l'enfant qui s'était arrêtée la tête levée pour regarder au travers des arbres. Au-dessus des hautes collines, par-dessus les vergers, l'étoile du soir brillait d'une intense clarté.

« Elle n'est pas à nous, et ne l'a jamais été, depuis qu'ils sont venus ici et ont dit qu'elle devait être la Prêtresse des Tombeaux. Pourquoi ne peux-tu pas comprendre cela ? » La voix de l'homme était âpre de chagrin et d'amertume. « Tu en as quatre autres. Eux vont demeurer, et pas celle-là ! Alors, ne lui donne pas ton affection. Laisse-la partir ! »

— « Quand le temps sera venu » dit la femme, « je la laisserai partir. » Elle se pencha pour accueillir l'enfant, qui arrivait en courant sur ses petits pieds blancs et nus sur le sol boueux, et la prit dans ses bras. Se retournant pour entrer dans la cabane, elle inclina la tête pour baiser les cheveux noirs de l'enfant ; mais ses cheveux à elle, dans la lueur vacillante de l'âtre, étaient blonds.

L'homme resta dehors, pieds nus sur la terre froide, tandis que le ciel clair du printemps s'assombrissait au-dessus de lui. Dans le crépuscule, son visage était un masque de douleur, une douleur confuse et pesante, mêlée de colère, qu'il ne pourrait jamais exprimer par des mots. Finalement, il haussa les épaules et suivit sa femme dans la pièce éclairée par le feu et résonnante de voix d'enfants.

I
LA DÉVORÉE

UNE trompe lança une note aiguë et s'arrêta. Le silence qui suivit ne fut secoué que par le bruit des pas d'une multitude, à la cadence d'un tambour résonnant, doucement, au rythme d'un lent battement de cœur. À travers les fissures du toit de la Salle du Trône, les brèches entre les colonnes, là où toute une partie de la maçonnerie et de la toiture s'était effondrée le soleil hésitant jetait une lumière oblique. C'était une heure après son lever. L'air était immobile et froid. Les mauvaises herbes qui avaient poussé en forçant le passage entre les dalles de marbre étaient soulignées de givre, et crissaient en s'accrochant aux longues robes noires des prêtresses.

Quatre par quatre, celles-ci descendaient la vaste salle entre une double rangée de colonnes. Le tambour battait sourdement. Nulle voix ne s'élevait, nul regard n'observait. Des torches portées par les filles en noir brûlaient d'un feu qui rougeoyait dans les rayons du soleil, et se faisait plus vif dans la pénombre. Au-dehors, sur les marches de la Salle du Trône, se tenaient les hommes, gardes, joueurs de trompe et de tambour : seules les femmes avaient franchi les immenses portes, et dans leur robe noire à capuchon avançaient lentement vers le trône vide.

Deux d'entre elles se détachèrent, grandes femmes impressionnantes dans leur vêtement noir, l'une maigre et rigide, l'autre lourde et qui se dandinait sur la plante des pieds. Entre elles marchait une enfant d'environ six ans. Elle portait une chemise droite et blanche. Sa tête, ses bras et ses jambes étaient nus, ainsi que ses pieds. Elle semblait d'une petitesse extrême. Au pied des marches menant au trône, où attendaient maintenant les autres, en rangées sombres, les deux grandes femmes firent halte. Elles poussèrent doucement l'enfant en avant.

Sur sa haute estrade, le trône paraissait garni de chaque côté de rideaux de ténèbres tombant de l'obscurité de la voûte ; étaient-ce réellement des rideaux, ou seulement une ombre plus dense, l'œil ne pouvait s'en assurer. Le trône lui-même était noir, rehaussé d'un éclat mat de pierres précieuses ou d'or sur les bras et le dossier, et il était immense. Un homme qui s'y fût assis aurait semblé un nain ; il n'était pas de dimensions humaines, et il était vide. Seules l'occupaient des ombres.

Toute seule, l'enfant gravit quatre des sept marches de marbre veiné de rouge. Elles étaient si larges et hautes qu'elle était obligée de poser les deux pieds sur une marche avant d'en gravir une autre. Sur celle du milieu, juste dans l'axe du trône, se dressait un gros bloc de bois rugueux dont le haut avait été évidé. L'enfant mit ses deux genoux en terre et ajusta sa tête dans le creux, la tournant légèrement de côté. Elle resta là agenouillée, immobile.

Un personnage en robe de laine blanche à ceinture émergea soudain de l'ombre, à la droite du trône, et descendit les marches jusqu'à l'enfant. Son visage était revêtu d'un masque blanc. Il tenait une épée d'acier poli longue de plus d'un mètre. Sans un mot, sans hésitation, il brandit l'arme, qu'il tenait à deux mains, au-dessus du cou de la petite fille. Le tambour s'arrêta de battre.

Alors que la lame parvenue au sommet de sa trajectoire restait suspendue un instant, un personnage en noir jaillit de la gauche du trône, franchit les marches d'un bond et immobilisa les bras du sacrificateur de ses bras plus fins. L'épée étincela à mi-course. Les deux personnages demeurèrent ainsi un moment en équilibre, le blanc et le noir, tous deux sans visage, pareils à des danseurs au-dessus de l'enfant immobile dont le cou blanc était révélé par ses cheveux noirs séparés en deux nappes.

En silence, chacun fit un bond de côté et remonta les marches, s'évanouissant dans l'obscurité derrière le trône colossal. Une prêtresse s'avança et répandit le liquide d'une coupe sur les degrés, près de l'enfant agenouillée. La tache paraissait noire dans la pénombre de la salle.

L'enfant se releva et descendit péniblement les quatre marches. Quand elle fut en bas, les deux

grandes prêtresses la revêtirent d'une robe noire, d'un capuchon et d'un manteau, et la firent à nouveau se tourner vers les degrés, la tache noire, le trône.

« Que les Innommables voient l'enfant qui leur est donnée, celle-là même qui soit jamais née sans nom. Qu'ils acceptent en offrande sa vie et les années de sa vie jusqu'à sa mort, qui leur appartient aussi. Que cette offrande leur soit agréable. Qu'elle soit dévorée ! »

D'autres voix, stridentes comme des trompettes, répondirent : « Elle est dévorée ! Elle est dévorée ! »

La petite fille, sous sa capuche noire, levait les yeux vers le trône. Les joyaux sertis dans les immenses bras griffus et le dossier étaient satinés de poussière, et le dossier sculpté s'ornait de toiles d'araignées et de taches blanchâtres de fiente de hibou. Les trois marches supérieures, juste en face du trône, n'avaient jamais été gravies par les pieds d'un mortel. Elles étaient recouvertes d'une poussière si épaisse qu'elles se fondaient en une pente grise, la surface du marbre veinée de rouge entièrement dissimulée sous les résidus de combien d'années, de combien de siècles !

« Elle est dévorée ! Elle est dévorée ! »

À présent le tambour, brusquement, résonnait à nouveau, sur un rythme plus vif.

En silence, à pas lents, la procession se reforma et s'éloigna du trône, en direction de l'est, vers le lointain carré lumineux de la porte. De chaque côté, les doubles colonnes épaisses, telles d'immenses cuisses livides, montaient vers les ténèbres de la voûte. Au milieu des prêtresses, et maintenant tout en noir comme elles, marchait l'enfant, foulant solennellement de ses petits pieds nus les herbes gelées, les pierres glaciales. Quand la lumière oblique du soleil, à travers le toit en ruine, flamboya au-dessus d'elle, elle ne leva pas les yeux.

Des gardes maintenaient ouvertes les immenses portes. La noire procession sortit dans la lumière rare et froide et le vent du petit matin. Le soleil aveuglant dominait l'immensité, à l'est. À l'ouest, les montagnes captaient sa clarté jaune, comme le faisait la façade de la Salle du Trône. Plus bas sur la colline, les autres bâtiments reposaient encore dans une ombre violacée, à l'exception du Temple des Dieux Jumeaux, qui s'élevait de l'autre côté, sur un petit tertre : son toit, doré de neuf, renvoyait avec splendeur la lumière du jour. Les noires prêtresses, toujours quatre par quatre descendirent en un ruban sinueux la Colline des Tombeaux, et tout en marchant les prêtresses modulèrent doucement un cantique. La mélodie n'avait que trois notes, et le mot sans fin répété était un mot si ancien qu'il avait perdu sa signification, comme un poteau indicateur toujours dressé sur une route disparue. Sans cesse elles psalmodiaient ce verbe vide de sens. Tout au long de ce Jour de la Prêtresse Recréée s'éleva le chant sourd des voix de femmes, bourdonnement sec et obsédant.

La petite fille fut conduite de pièce en pièce, de temple en temple. En un endroit, on mit du sel sur sa langue ; en un autre, elle s'agenouilla face à l'ouest tandis qu'on coupait sa chevelure et qu'on l'oignait d'huile et de vinaigre parfumé ; en un autre encore elle s'étendit face contre terre sur une dalle de marbre noir, derrière un autel, pendant que des voix aiguës chantaient une lamentation pour les morts. Ni elle ni aucune des prêtresses ne but et ne mangea durant tout ce jour. Lorsque se leva l'étoile du soir, on coucha la petite fille, nue entre des peaux de mouton, dans une pièce où elle n'avait jamais dormi. La chambre se trouvait dans une maison qui était restée fermée pendant des années, et qu'on avait ouverte seulement ce jour-là. La pièce était plus haute que longue, et ne comportait pas de fenêtres. Elle recelait une odeur de mort, immobile et rance. Les femmes silencieuses la laissèrent là dans le noir.

Elle demeura étendue, dans la position même où elles l'avaient installée. Ses yeux étaient grands ouverts. Elle resta ainsi longtemps, très longtemps.

Elle vit de la lumière vaciller sur le haut mur. Quelqu'un parcourait sans bruit le couloir, abritant

une chandelle à mèche de jonc, de telle sorte qu'elle ne brillait pas plus qu'une luciole. Un chuchotement enroué : « Ho ! Es-tu là, Tenar ? »

L'enfant ne répondit pas.

Une tête passa par l'embrasure, une tête étrange, chauve comme une pomme de terre pelée, et de la même couleur jaunâtre. Les yeux étaient pareils à des yeux de pomme de terre, bruns et minuscules. Le nez était amenuisé par les larges joues plates, et la bouche était une fente sans lèvres. L'enfant contempla cette face sans bouger. Ses yeux étaient larges, sombres et fixes.

« Ho ! Tenar, mon petit rayon de miel, te voilà ! » La voix était enrouée, plutôt aiguë comme une voix de femme, sans en être une. « Je ne devrais pas être ici. Ma place est dehors, devant le porche ; c'est là que je vais. Mais il fallait que je voie comment va ma petite Tenar, après cette longue journée. Eh, comment va mon pauvre petit rayon de miel ? »

Il avança vers elle, silencieux et massif, et étendit la main comme pour lisser ses cheveux.

— « Je ne suis plus Tenar », dit l'enfant les yeux levés vers lui. Sa main s'immobilisa ; il ne la toucha pas.

— « Non », dit-il, au bout d'un moment, dans un murmure. « Je sais, je sais. Maintenant, tu es la petite Dévorée. Mais je… »

Elle ne dit rien.

— « Ç'a été une rude journée pour une petite comme toi » , dit l'homme, en frottant ses pieds contre le sol tandis que la lueur ténue tremblotait dans sa grande main jaune.

« Tu ne devrais pas te trouver dans cette Maison, Manan. »

— « Non, non. Je sais. Je ne devrais pas être dans cette Maison. Eh bien, bonne nuit, petite… Bonne nuit. »

L'enfant ne dit rien. Manan fît lentement demi-tour et s'en alla. La faible lueur disparut des hauts murs de la cellule. La petite fille, qui n'avait plus d'autre nom que celui *d'Arha,* la Dévorée, étendue sur le dos, continua de fixer les ténèbres.

II
LE MUR AUTOUR DU LIEU

EN grandissant, elle perdit tout souvenir de sa mère, sans s'en rendre compte. Ici était sa place, dans le Lieu des Tombeaux ; depuis toujours c'était sa place. Certaines fois seulement, durant les longues soirées de juillet, contemplant les montagnes à l'occident, sèches et fauves dans les derniers reflets du soleil couchant, elle pensait à un feu qui avait brûlé dans un âtre, autrefois, avec la même clarté jaune. En même temps elle se rappelait que quelqu'un la tenait, ce qui était étrange ; car ici il était rare même qu'on la touchât ; elle se rappelait aussi une odeur agréable, le parfum d'une chevelure qui venait d'être lavée et rincée à l'eau de sauge, une longue chevelure blonde, de la couleur du soleil couchant et du feu brillant dans l'âtre. C'était là tout ce qui lui restait.

Elle savait plus de choses qu'elle n'en avait le souvenir, bien sûr, car on lui avait conté toute l'histoire. Alors qu'elle avait six ou sept ans, et qu'elle commençait à se demander qui pouvait bien être cette personne qu'on appelait « Arha », elle était allée trouver son gardien, le Gardien Manan, et lui avait dit : « Raconte-moi comment j'ai été choisie, Manan. »

— « Oh, tu sais tout cela, petite ! » Et en effet, elle savait : la prêtresse Thar, à la taille haute et à la voix sèche, lui avait appris, jusqu'à ce qu'elle connût les mots par cœur ; et elle récita : « Oui, je sais. À la mort de l'Unique Prêtresse des Tombeaux d'Atuan, on accomplit les cérémonies des funérailles et de la purification dans le mois, selon le calendrier lunaire. Après cela, certaines des Prêtresses et certains des Gardiens du Lieu des Tombeaux se mettent en route, traversent le désert, parcourent les villes et les villages d'Atuan, cherchant et interrogeant. Ils cherchent l'enfant de sexe féminin née le soir de la mort de la Prêtresse. Quand ils l'ont trouvée, ils attendent et ils observent. L'enfant doit être saine d'esprit et de corps, et durant sa croissance ne doit pas souffrir de rachitisme, de variole ou de quelque difformité, ni devenir aveugle. Si elle arrive intacte à l'âge de cinq ans, on sait alors que le corps de l'enfant est vraiment le nouveau corps de la Prêtresse morte. Et l'enfant est présentée au Dieu-Roi d'Awabath, conduite dans ce Temple et instruite un an durant. Et à la fin de l'an, on la mène à la Salle du Trône et son nom est restitué à ceux qui sont ses Maîtres, les Innommables : car elle est celle qui n'a pas de nom, la Prêtresse Toujours Réincarnée. »

C'était mot pour mot ce que Thar lui avait appris, et jamais elle n'avais osé demander un mot de plus. La maigre prêtresse n'était pas cruelle, mais elle était très froide, vivait selon une loi de fer, et Arha la craignait. Mais elle ne craignait pas Manan, loin s'en faut, et souvent elle lui ordonnait : « Allons, raconte-moi comment on m'a choisie, *moi !* » Et il lui racontait encore une fois.

« Nous sommes partis d'ici, vers le nord-ouest, au troisième jour de la lune croissante ; car Arha-qui-fut était morte le troisième jour de la dernière lune. Et d'abord nous sommes allés à Tenacbah, qui est une ville immense, bien que ceux qui ont vu les deux disent qu'elle est à Awabath ce qu'est une puce à une vache. Mais elle est bien assez grande pour moi ; il doit bien y avoir dix mille maisons à Tenacbah ! Et nous avons continué vers Gar. Mais personne dans ces cités n'avait de bébé de sexe féminin qui leur fut né le troisième jour de la lune, un mois auparavant ; certains avaient eu des garçons, mais ceux-ci ne faisaient pas l'affaire … Aussi nous sommes-nous rendus dans la région des collines au nord de Gar, dans les villes et les villages. C'est ma patrie ; je suis né dans ces collines, là où courent les rivières et où la terre est verte. Et non pas dans ce désert. » La voix enrouée de Manan rendait un son étrange en disant cela, et ses petits yeux disparaissaient entièrement dans les bourrelets de ses paupières ; il s'arrêtait un moment, puis poursuivait. « Ainsi, nous découvrions tous ceux qui étaient les parents de bébés nés au cours des derniers mois, et nous leur parlions. Et certains nous mentaient. *Oh oui, sans aucun doute notre petite fille est née au troisième jour de la lune !* Car les pauvres gens, tu le sais, sont souvent heureux de se débarrasser des bébés-

filles. Et d'autres, en leur cabane isolée, dans les vallées d'entre les collines, étaient si pauvres qu'ils ne comptaient pas les jours et savaient à peine comment s'écoulait le temps, si bien qu'ils ne pouvaient dire avec certitude l'âge de leur bébé. Mais nous finissions toujours par connaître la vérité ; il suffisait de les interroger longuement. Et ce travail était lent. Enfin nous trouvâmes, dans un village de dix maisons, une enfant, dans les vallons fruitiers à l'ouest d'Entat. Elle avait huit mois d'âge, si longues avaient été nos recherches. Mais elle était née la nuit où la Prêtresse des Tombeaux était morte, et dans l'heure même qui avait suivi sa mort. Et quel joli bébé c'était, assise sur les genoux de sa mère et nous regardant de ses yeux lumineux, nous tous entassés dans l'unique pièce de la maison comme des chauves-souris dans une grotte ! Le père était un homme pauvre. Il entretenait les pommiers du verger du riche, et n'avait pour seul bien que cinq enfants et une chèvre. Même la maison n'était pas à lui. Donc, nous nous pressions tous dans cette pièce, et l'on pouvait voir, à la façon dont les prêtresses regardaient l'enfant et se parlaient entre elles, qu'elles pensaient avoir découvert enfin la Réincarnée. Et la mère le voyait aussi. Elle tenait l'enfant et ne disait mot. Et alors, le jour suivant, nous revînmes. Et, écoute bien ! Le petit bébé aux yeux lumineux gisait dans un berceau d'osier, pleurant, criant, le corps tout entier couvert de marques rouges et d'éruption, et la mère gémissant plus fort que le bébé ; *Ooh ! Ooh ! Les Doigts de la Sorcière sont sur ma petite !* C'était ainsi qu'elle appelait la variole. Dans mon village aussi, on disait les Doigts de la Sorcière. Mais Kossil, celle qui est maintenant la Grande Prêtresse du Dieu-Roi, alla jusqu'au berceau et prit le bébé dans ses bras. Les autres avaient reculé, et moi aussi ; je n'attache pas à ma vie un très haut prix, mais qui pénétrerait dans une maison où sévit la variole ? Mais celle-là n'avait pas peur, pas elle. Elle prit le bébé et dit : *Elle n'a pas de fièvre.* Et elle cracha sur son doigt et frotta les marques rouges, qui disparurent. Ce n'était que du jus de mûres. Cette pauvre folle de mère avait cru nous berner et garder son enfant ! » Manan riait de bon cœur à cette pensée. Sa face jaune demeurait presque impassible, mais ses côtes se soulevaient. « Alors, son mari la battit, car il redoutait la colère des prêtresses. Et bientôt nous regagnâmes le désert ; mais chaque année quelqu'un du Lieu retournait au village d'entre les pommiers, pour voir comment se portait l'enfant. Cinq années passèrent ainsi, puis Thar et Kossil effectuèrent le voyage, avec les gardes du Temple et les soldats au casque rouge que le Dieu-Roi avait envoyés comme escorte pour les protéger. Elles ramenèrent l'enfant ici ; car elle était en vérité la Prêtresse des Tombeaux réincarnée, et ici était sa place. Et qui était cette enfant, eh, petite ? »

— « Moi », dit Arha, détournant son regard vers le lointain comme pour voir quelque chose qu'elle ne pouvait apercevoir, une chose évanouie.

Une fois elle questionna : « Qu'a fait la… la mère, quand ils sont venus prendre l'enfant ? »

Mais Manan ne le savait pas ; il n'avait pas accompagné les prêtresses dans ce dernier voyage.

Et elle ne pouvait s'en souvenir. À quoi bon se rappeler ? C'était passé, tout cela. Elle était parvenue là où elle devait arriver. Dans le monde entier, elle ne connaissait qu'un lieu : le Lieu des Tombeaux d'Atuan.

Au cours de la première année elle avait dormi dans le vaste dortoir avec d'autres novices, des fillettes entre quatre et quatorze ans. Même alors, Manan avait été désigné parmi les Dix Gardiens pour être son garde personnel ; sa couche se trouvait dans une petite alcôve, en partie séparée du long dortoir aux poutres basses de la Grande Maison, où les filles gloussaient et chuchotaient avant de s'endormir, bâillaient et se tressaient les cheveux l'une l'autre dans la lumière grise du matin. Quand on lui prit son nom et qu'elle devint Arha, elle dormit seule dans la Petite Maison, dans le lit et la chambre qui seraient son lit et sa chambre pour le restant de sa vie. C'était sa maison, la Maison de l'Unique Prêtresse, et personne ne pouvait y entrer sans sa permission. Toute petite encore, elle

aimait entendre les gens frapper humblement à sa porte ; et dire : « Vous pouvez entrer », et cela l'ennuyait que les deux Grandes Prêtresses Kossil et Thar considèrent son autorisation comme une chose acquise et entrent sans frapper.

Les jours s'écoulaient, et les années, identiques. Les fillettes du Lieu des Tombeaux passaient leur temps à l'étude. Elles ne jouaient à aucun jeu. Il n'y avait pas de temps pour les jeux. Elles apprenaient les chants et les danses sacrés, les histoires des Terres Kargades et les mystères du dieu auquel elles étaient consacrées : le Dieu-Roi qui régnait sur Awabath, ou les Frères Jumeaux, Atwah et Wuluah. Mais Arha seule apprenait les rites des Innommables, et ils lui étaient enseignés par une seule personne, Thar, la Grande Prêtresse des Dieux Jumeaux. Cela l'éloignait des autres une heure ou davantage chaque jour, mais la plus grande part de ses journées, comme celle des autres, n'était vouée qu'au travail. Elles apprenaient à filer et tisser la laine de leurs troupeaux, à planter, récolter et préparer les aliments de tous les jours : lentilles, blé grossièrement concassé pour la bouillie ou réduit en fine farine pour faire du pain sans levain, oignons, choux, fromage de chèvre, pommes et miel.

La meilleure chose qui pût leur arriver était d'avoir la permission d'aller pêcher dans la rivière d'un vert fuligineux qui traversait le désert, à huit cents mètres au nord-est du Lieu ; d'emporter une pomme ou une galette froide en guise de repas et de rester assises tout le jour dans la clarté sèche du soleil parmi les roseaux, à regarder courir l'eau verte et lente et changer doucement l'ombre des nuages sur les montagnes : Mais si l'on poussait des cris d'excitation quand la ligne se tendait, et que l'on ramenait un poisson plat et luisant qui venait tomber sur la rive avec un bruit mat et se noyer dans l'air, alors Mebbeth sifflait, telle une vipère : « Cessez ces glapissements idiots ! » Mebbeth, servante du temple du Dieu-Roi, était une femme brune, encore jeune, mais dure et tranchante comme l'obsidienne. La pêche était sa passion. Il fallait rester en bons termes avec elle, ne jamais faire de bruit, sinon elle ne vous emmenait plus à la pêche ; et dans ce cas on n'allait jamais à la rivière, sauf en été pour chercher de l'eau, quand les puits se tarissaient. C'était une besogne ennuyeuse que de parcourir huit cents mètres sous un ciel chauffé à blanc, emplir les deux seaux portés à l'aide d'une perche, puis remonter ta colline aussi vite que possible jusqu'au Lieu. Les cent premiers mètres étaient aisés, mais ensuite les seaux se faisaient plus lourds, la perche vous brûlait les épaules comme une barre de fer ardente, la lumière aveuglait sur la route desséchée, et chaque pas était plus pénible et plus lent. Enfin l'on atteignait l'ombre fraîche de l'arrière-cour de la Grande Maison en traversant le potager, et on vidait les seaux dans l'énorme citerne avec force éclaboussures. Puis il fallait repartir et recommencer, encore et encore.

Dans l'enceinte du Lieu – c'était le seul nom qu'il possédait, car c'était le plus ancien et le plus sacré de tous les lieux des Quatre Contrées de l'Empire Kargade – vivaient environ deux cents personnes, et il s'y trouvait de nombreux bâtiments : trois temples, la Grande et la Petite Maison, le quartier des gardes eunuques ; et, tout près de l'extérieur des murs, la caserne, ainsi qu'un grand nombre de cabanes où logeaient les esclaves, les entrepôts, la bergerie avec les moutons et les chèvres, et les bâtiments de la ferme. De loin, du haut des sèches collines de l'ouest où rien ne poussait que la sauge, l'herbe à fourrage en bouquets épars, et les plantes du désert, cela ressemblait à une petite ville. Même de très loin, sur les plaines orientales, on pouvait voir en levant les yeux le toit d'or du Temple des Dieux Jumeaux clignoter et scintiller au pied des montagnes comme un grain de mica dans une corniche rocheuse.

Le temple lui-même était un cube de pierre couverte d'un enduit blanc, sans fenêtres, avec un portail bas. Plus prétentieux, et plus neuf de quelques siècles, était le Temple du Dieu-Roi, un peu plus bas, avec un haut portique et une rangée d'épaisses colonnes blanches aux chapiteaux peints,

chaque colonne faite d'un solide tronc de cèdre, arbres apportés par bateau de Hur-en-Hur, le pays des forêts, et traînés par les efforts de vingt esclaves, à travers les plaines dénudées, jusqu'au Lieu. Ce n'était qu'après avoir vu le toit d'or et les colonnes claires que le voyageur arrivant de l'est découvrait, plus haut sur la Colline du Lieu, dominant tous les autres, fauve et désolé comme le désert, le plus ancien des temples de sa race : l'immense et basse Salle du Trône, aux murs rapetassés, au dôme aplati et croulant.

Derrière la Salle, tout autour de la crête de la colline, courait une muraille de roche massive, construite sans mortier, à moitié écroulée par endroits. À l'intérieur de la boucle décrite par cette muraille, plusieurs pierres noires hautes de cinq à six mètres jaillissaient de terre comme autant de doigts gigantesques. Quand le regard les avait rencontrées, il y revenait sans cesse. Elles se dressaient là, riches de signification ; et pourtant on ne pouvait dire ce qu'elles signifiaient ! Il y en avait neuf. L'une était droite, les autres plus ou moins inclinées, deux gisaient à terre. Elles étaient incrustées de lichen gris et orangé comme des éclaboussures de peinture, à l'exception d'une seule, nue et noire, avec un éclat sourd. Elle était lisse au toucher, mais sur les autres, sous la croûte de lichen, on voyait ou plutôt l'on sentait avec les doigts de vagues gravures, formes, signes. Ces neuf pierres étaient les Tombeaux d'Atuan. Elles se dressaient là, disait-on, depuis le temps des premiers hommes, depuis la création de Terremer.

Elles avaient été plantées dans l'obscurité, alors que les terres s'élevaient des profondeurs de l'océan. Elles étaient beaucoup plus anciennes que les Dieux-Rois de Kargad, plus anciennes que les Dieux Jumeaux, plus anciennes que la lumière. C'étaient les tombeaux de ceux qui régnaient avant que naisse le monde des hommes, ceux qu'on ne nommait pas, et celle qui les servait n'avait pas de nom.

Elle ne s'y rendait pas souvent, et jamais nul autre ne posait le pied sur ce terrain, en haut de la colline, à l'intérieur de la muraille de roche qui s'élevait derrière la Salle du Trône. Deux fois par an, à la pleine lune la plus proche de l'équinoxe de printemps et d'automne, avait lieu un sacrifice devant le Trône et elle sortait par la porte basse de derrière la Salle, portant un grand bassin de cuivre rempli de sang de bouc fumant ; ce sang, elle devait le verser, moitié au pied de la pierre noire debout, moitié sur l'une des pierres renversées enfoncées dans la terre rocailleuse, tachée par les offrandes sanglantes des siècles précédents.

Parfois Arha allait seule à l'aurore errer parmi les Pierres, essayant de déchiffrer les bosses et les traits confus des gravures, qui ressortaient mieux dans la lumière du soleil matinal ; ou bien elle s'asseyait là et contemplait les monts à l'ouest, puis les toits et les murs du Lieu qui s'étalaient en dessous d'elle, et observait les premiers signes d'activité autour de la Grande Maison et des quartiers des gardes, et les troupeaux de chèvres et de moutons partant pour leurs maigres pâturages près de la rivière. Il n'y avait jamais rien à faire parmi les Pierres. Elle y allait seulement parce qu'elle en avait le droit, parce qu'elle y était seule. C'était un endroit lugubre. Même dans la chaleur de midi, dans l'été du désert, il semblait y faire froid. Parfois le vent sifflait un peu entre les deux pierres les plus rapprochées, penchées l'une vers l'autre comme pour se dire des secrets. Mais nul d'entre eux n'était révélé.

Du Mur des Tombeaux partait un autre mur de roche, plus bas, décrivant un long demi-cercle irrégulier autour de la Colline du Lieu puis se perdant en direction de la rivière. Il n'était pas tant destiné à protéger le Lieu qu'à le couper en deux : d'un côté les temples et les maisons des prêtresses et des gardes, de l'autre les quartiers des soldats et des esclaves qui cultivaient la terre, soignaient le bétail, récoltaient le fourrage pour le Lieu. Aucun d'eux ne franchissait jamais le mur, sauf les soldats de la garde, à l'occasion de certaines fêtes très sacrées, et les joueurs de trompe et de tambour qui

suivaient la procession des prêtresses ; mais ils ne franchissaient pas le portail des temples. Nul autre homme ne posait le pied dans l'enceinte du Lieu. Jadis il y avait eu des pèlerinages, des rois et des chefs venant des Quatre Contrées pour honorer ici leur culte ; le premier Dieu-Roi, un siècle et demi auparavant, était venu célébrer les rites du temple à lui dédier. Pourtant même lui ne pouvait approcher les Pierres Tombales, même lui devait manger et dormir à l'extérieur du mur ceinturant du Lieu.

Il était assez facile d'escalader ce mur en utilisant les fissures pour y poser les pieds. La Dévorée et une fillette appelée Penthe étaient assises au faîte de ce mur, un après-midi de fin de printemps. Elles avaient toutes les deux douze ans. Elles auraient dû être dans la salle de tissage de la Grande Maison, dans un immense attique de pierre ; on les croyait devant les grands métiers toujours tendus de laine noire, tissant l'étoffe noire des robes. Elles s'étaient faufilées au-dehors pour boire au puits dans la cour, et à ce moment Arha avait dit : « Viens ! » et avait conduit la fillette en bas de la colline, qu'elles avaient contournée pour qu'on ne puisse les apercevoir de la Grande Maison, courant jusqu'au mur. Maintenant, elles étaient assises sur son faîte, à trois mètres de haut leurs jambes nues pendant à l'extérieur, scrutant les plaines unies qui s'étendaient à l'infini vers l'est et le nord.

« J'aimerais voir la mer », dit Penthe.

— « Pour quoi faire ? » dit Arha, mâchant la tige amère d'une plante cueillie sur le mur. La terre aride avait fini de fleurir. Toutes les petites fleurs du désert, jaunes, roses et blanches, croissant bas et s'épanouissant vite, étaient sur le point de porter semence, éparpillant au vent de minuscules panaches et des ombrelles de cendre blanche, répandant leurs ingénieuses capsules à crochets. Le sol sous les pommiers du berger était un amoncellement de blanc et de rose meurtris. Les branches étaient vertes, les seuls arbres verts à des kilomètres autour du Lieu. Tout le reste, d'un horizon à l'autre, était d'une triste couleur fauve de désert, si ce n'était que les montagnes arboraient une nuance bleu argent à cause des premiers boutons de sauge.

— « Oh, je ne sais pas. J'aimerais simplement voir quelque chose de différent. C'est toujours pareil, ici. Il ne se passe rien. »

— « Tout ce qui se passe partout ailleurs commence ici », dit Arha.

— « Je sais… Mais j'aimerais voir un peu de ce qui se passe ! »

Penthe sourit. C'était une fillette douce à l'aspect tranquille. Elle racla les plantes de ses pieds nus contre les rochers chauffés par le soleil, et au bout d'un moment reprit : « Tu sais, je vivais près de la mer quand j'étais petite. Notre village était juste derrière les dunes, et nous avions coutume de descendre jouer sur la plage. Une fois, je me souviens, nous avons vu passer une flottille au large. Nous avons couru l'annoncer au village et tout le monde est venu voir. Les bateaux ressemblaient à des dragons aux ailes rouges. Quelques-uns avaient de vrais cous, avec des têtes de dragon. Ils arrivaient d'Atuan, mais ce n'étaient pas des vaisseaux kargades. Ils venaient de l'Ouest, des Contrées de l'Intérieur, dit le chef. Tous sont descendus les regarder. Je crois qu'ils craignaient les voir débarquer.

« Ils sont passés tout simplement, et personne ne savait où ils allaient. Peut-être faire la guerre en Karego-At. Mais, rends-toi compte, ils venaient réellement des Iles aux Sorciers, où tous les gens sont couleur de terre et peuvent tous te jeter un sort aussi facilement qu'on dit bonjour. »

— « Pas à moi », fit Arha avec véhémence. « Je ne les aurais pas regardés. Ce sont de vils sorciers maudits. Comment osent-ils naviguer si près de la Contrée Sacrée ?

— « Oh, eh bien je suppose que le Dieu-Roi les vaincra un jour et en fera des esclaves. Mais je souhaiterais revoir la mer. Il y avait de petits poulpes dans les flaques, et si on leur criait *bou !,* ils

devenaient tout blancs. Voilà ce vieux Manan qui te cherche. »

Le garde-servant d'Arha longeait lentement la partie interne de la muraille. Il se baissait pour arracher un oignon sauvage, dont il tenait une grosse botte flasque, puis se redressait et regardait autour de lui de ses petits yeux bruns et ternes. Il était devenu plus gras avec les années, et sa peau jaune imberbe luisait dans le soleil.

« Laisse-toi glisser du côté des soldats », souffla Arha, et les deux fillettes, agiles comme des lézards, se laissèrent pendre de l'autre côté du mur, et s'agrippèrent juste sous le faîte, invisibles de l'intérieur. Elles entendirent approcher le pas lent de Manan.

« Hou hou ! Face de pomme de terre ! » chantonna Arha, dans un chuchotis railleur faible comme le vent dans les herbes.

Le pas pesant s'arrêta. « Holà », fit une voix incertaine. « Petite ? Arha ? »

Silence.

Manan reprit son chemin.

— « Hou-ou ! Face de pomme de terre ! »

— « Hou, bedaine de pomme de terre ! » murmura Penthe pour l'imiter, puis elle gémit, dans l'effort qu'elle faisait pour étouffer son rire.

— « Il y a quelqu'un ? »

Silence.

— « Oh, très bien, très bien ! » soupira l'eunuque, et ses pieds traînants continuèrent leur chemin. Quand il eut disparu derrière l'épaulement du talus, les fillettes regrimpèrent au faîte du mur. Penthe était rose de rire et de transpiration, mais Arha avait un air furieux.

« Ce stupide vieux bélier qui me suit partout ! »

— « Il doit le faire », dit Penthe, d'un ton raisonnable. « C'est son travail, de veiller sur toi. »

— « Ceux que je sers veillent sur moi. Je leur suis agréable ; je n'ai besoin de l'être avec personne d'autre. Ces vieilles femmes et ces moitiés d'hommes, tous ces gens devraient me laisser tranquille. Je suis l'Unique Prêtresse ! »

Penthe fixa l'autre fillette. « Oh », dit-elle d'une voix faible, « je le sais, Arha… »

— « Alors ils devraient me laisser tranquille. Et ne pas me donner des ordres tout le temps ! »

Penthe ne dit rien pendant un moment mais soupira, et resta assise à balancer ses jambes dodues et à contempler les vastes terres pâles en dessous, qui montaient si lentement vers un horizon haut, immense et vague.

— « C'est toi qui donneras des ordres bientôt, tu sais », dit-elle enfin d'un ton paisible. « Deux années encore et nous ne serons plus des enfants. Nous aurons quatorze ans. J'irai au Temple du Dieu-Roi, et les choses resteront à peu près les mêmes pour moi ; mais toi tu seras vraiment la Grande Prêtresse, à ce moment-là. Même Kossil et Thar devront t'obéir. »

La Dévorée ne dit rien. Son visage était tendu, son regard couronné de sourcils hoirs reflétait la lumière du ciel en une pâle étincelle. « Nous devrions rentrer », dit Penthe :

— « Non. »

— « Mais la maîtresse de tissage pourrait le dire à Thar. Et bientôt ce sera l'heure des Neuf Cantiques. »

— « Je reste ici. Toi aussi. »

— « Ils ne te puniront pas, mais moi si », dit Penthe, de son air paisible. Arha ne répondit pas. Penthe soupira, et resta. Le soleil sombrait dans la brume, au loin sur les plaines. Tout là-bas sur la terre en longue pente douce, les clochettes des moutons sonnaient faiblement et les agneaux bêlaient. Le vent printanier soufflait en sèches et légères rafales au doux parfum.

Les Neuf Cantiques étaient presque terminés quand les deux filles revinrent. Mebbeth les avait vues assises sur le Mur des Hommes et l'avait rapporté à sa supérieure, Kossil, Grande Prêtresse du Dieu-Roi.

Kossil était lourde de démarche et de visage. Sans aucune expression dans la voix ou sur la figure, elle demanda aux deux fillettes de la suivre. Elle les mena à travers les corridors de pierre de la Grande Maison, les fit sortir par la porte de devant, monter le tertre jusqu'au Temple d'Atwah et Wuluah. Là elle parla avec la Grande Prêtresse de ce temple, Thar, haute et sèche et maigre comme la patte d'un daim.

Kossil dit à Penthe : « Retire ta robe. »

Elle fouetta la fillette avec un faisceau de cannes de jonc, qui entamèrent un peu la peau. Penthe supporta cela patiemment, avec des larmes silencieuses. On la renvoya à la salle de tissage sans souper, et le jour suivant elle fut également privée de nourriture. « Si tu es à nouveau prise à grimper sur le Mur des Hommes », dit Kossil ; « des choses bien pires que celle-ci t'arriveront. Comprends-tu, Penthe ? » La voix de Kossil était douce mais sans bienveillance. Penthe dit : « Oui » et s'esquiva, tremblante et tressaillant de douleur, car la lourde étoffe accrochait les coupures de son dos.

Arha avait assisté à la flagellation au côté de Thar. Maintenant elle regardait Kossil nettoyer les joncs du fouet.

Thar lui dit : « Il n'est pas séant qu'on vous voie grimper et courir avec les autres filles. Vous êtes Arha. »

Celle-ci resta morose et ne répondit pas.

« Il est préférable que vous ne fassiez que ce qui est nécessaire. »

L'espace d'un moment, la fillette leva les yeux vers le visage de Thar, puis de Kossil, et ils recelaient une profondeur de haine ou de rage terrible à voir. Mais la prêtresse maigre ne s'en montra guère affectée ; elle insista, se penchant un peu en avant et chuchotant presque : « *Vous êtes Arha.* Il n'y a plus rien d'autre. Tout a été dévoré. »

— « Tout a été dévoré », répéta la fillette, comme elle le répétait chaque jour, tous les jours de sa vie depuis qu'elle avait six ans.

Thar inclina légèrement la tête ; Kossil fit de même, tout en rangeant le fouet. La fillette ne fit pas de signe de tête, mais fit demi-tour et partit, soumise.

Après le souper de pommes de terre et d'oignons de printemps, mangés en silence dans le réfectoire sombre et étroit, après avoir chanté les hymnes du soir et placé les mots sacrés sur les portes, et après le bref Rituel de l'Indicible, le travail de la journée était accompli. Maintenant les fillettes pouvaient monter au dortoir et jouer aux dés et aux jonchets, aussi longtemps que brûlait l'unique chandelle à mèche de jonc, et chuchoter dans le noir d'un lit à l'autre. Arha se mit en route, à travers les cours et les pentes du Lieu, comme chaque soir, vers la Petite Maison où elle dormait seule.

La brise nocturne était douce. Les étoiles du printemps brillaient, dures comme des pâquerettes dans les prés, comme le miroitement de la lumière sur la mer d'avril. Elle ne leva pas son regard. « Holà, petite ! »

— « Manan », dit-elle avec indifférence.

La grande ombre arriva à pas traînants auprès d'elle, la clarté des étoiles scintillant sur sa caboche chauve. « As-tu été punie ? »

— « Je ne puis être punie. »

— « Non… C'est ainsi… »

— « Elles ne peuvent pas me punir. Elles n'osent pas. »

Il se tenait là, ses grosses mains pendantes, silhouette confuse et massive. Elle sentit l'oignon sauvage et l'odeur de sueur et de sauge de sa vieille robe noire, déchirée à l'ourlet, et trop courte pour lui.

« Elles ne peuvent pas me toucher. Je suis Arha », dit-elle d'une voix aigüe et farouche ; puis elle éclata en sanglots.

Les grandes mains qui attendaient se levèrent ; il l'attira à lui et la serra doucement en caressant ses cheveux nattés. « Là, là. Petit rayon de miel, petite fille… » Elle entendait le murmure enroué dans la caverne profonde de sa poitrine, et elle s'accrocha à lui. Ses larmes cessèrent bientôt, mais elle s'agrippait à lui comme si elle ne pouvait tenir debout. « Pauvre petite », chuchota-t-il, et il souleva l'enfant pour l'emporter jusqu'au Seuil de la maison où elle dormait seule. Il la posa à terre. « Ça va à présent, petite ? » Elle hocha la tête, se détourna et pénétra dans la maison obscure.

III
LES PRISONNIERS

LES pas de Kossil résonnaient le long du corridor de la Petite Maison, égaux, mesurés. La haute et lourde silhouette remplit l'encadrement de la porte de la chambre, rapetissa quand la prêtresse mit un genou à terre, et augmenta quand elle se redressa.

« Maîtresse… »

— « Qu'y a-t-il, Kossil ? »

— « Il m'a été permis, jusqu'à maintenant, de m'occuper de certaines choses appartenant au Domaine des Innommables. Si vous le désirez, il est temps à présent pour vous d'apprendre, de voir et de prendre soin de ces choses, que vous ne vous êtes pas encore rappelées en cette vie. »

La jeune fille était assise dans sa chambre dépourvue de fenêtres ; elle était censée méditer, mais en réalité ne faisait rien et ne pensait presque à rien. Il fallut un certain temps pour que change l'expression figée, morose et hautaine de son visage. Pourtant elle changea sensiblement, bien qu'elle fît des efforts pour le cacher. Elle dit, avec une certaine malice : « Le Labyrinthe ? »

— « Nous n'entrerons pas dans le Labyrinthe. Mais il sera nécessaire de traverser l'En-Dessous des Tombeaux. »

Il y avait dans la voix de Kossil un ton qui aurait pu être de la peur, ou une peur simulée, destinée à effrayer Arha. La jeune fille se leva sans hâte et dit avec indifférence : « Très bien. » Mais dans son cœur, tandis qu'elle suivait la lourde silhouette de la prêtresse du Dieu-Roi, elle exultait : « Enfin ! Enfin ! Je vais voir le domaine qui est mien, enfin ! »

Elle avait quinze ans. Elle était passée à l'état de femme depuis plus d'un an et en même temps était entrée en possession de ses pleins pouvoirs, en tant qu'Unique Prêtresse des Tombeaux d'Atuan, la plus grande de toutes les grandes prêtresses des Contrées de Kargad, et à qui le Dieu-Roi lui-même ne pouvait donner d'ordre. Ils pliaient tous le genou devant elle à présent, même la sévère Thar et Kossil. Tous lui parlaient avec une déférence étudiée. Mais rien n'avait changé. Rien ne se produisait. Une fois terminées les cérémonies de sa consécration, les jours s'écoulèrent comme ils l'avaient toujours fait. Il y avait la laine à filer, l'étoffe noire à tisser, la farine à broyer, les rites à accomplir ; les Neufs Cantiques devaient être chantés chaque soir, les Seuils bénis, les Pierres nourries de sang de bouc deux fois l'an, les danses du noir de lune dansées devant le Trône Vide. Et toute l'année avait passé, ainsi, exactement comme les années d'avant ; toutes les années de sa vie devraient-elles donc passer ainsi ?

L'ennui montait parfois si fort en elle qu'il ressemblait à de la terreur : il la prenait à la gorge. Il n'y avait pas longtemps, elle avait été poussée à en parler. Il le fallait, avait-elle pensé, sinon elle deviendrait folle. Ce fut à Manan qu'elle parla. L'orgueil l'empêchait de se confier aux autres filles, et la prudence de se confesser aux femmes plus âgées, mais Manan n'était rien qu'un vieux bélier fidèle ; ce qu'elle lui disait n'avait aucune importance. À sa surprise il avait eu une réponse à lui fournir.

« Il y a longtemps », avait-il dit, « tu sais, petite, avant que nos quatre contrées ne s'unissent pour former un empire, avant qu'il y ait un Dieu-Roi pour régner sur nous tous, existait un grand nombre de petits rois, princes et chefs. Ils se chamaillaient sans cesse entre eux. Et ils venaient ici pour vider leurs querelles. C'était ainsi ; ils arrivaient de notre terre d'Atuan, de Karego-At, d'Atnini, et même d'Hur-en-Hur, tous les chefs et les princes avec leurs serviteurs et leurs armées. Et ils demandaient ce qu'ils devaient faire. Et tu allais devant le Trône Vide, et leur transmettais les dires des Innommables. Oui, c'était il y a bien longtemps. Puis, les Prêtres-Rois vinrent gouverner Karego-At tout entier, et bientôt ils gouvernèrent Atuan ; maintenant, depuis une durée égale à quatre ou cinq vies

humaines, les Dieux-Rois règnent sur les quatre contrées unies, dont ils ont fait un empire. Et les choses ont changé. Le Dieu-Roi peut déposer les chefs rebelles et régler lui-même tous les différents. Et étant un dieu, tu vois, il n'a pas à consulter très souvent les Innommables. »

Arha s'arrêta pour réfléchir à cela. Le temps ne signifiait pas grand-chose, ici dans le désert, sous les Pierres immuables où l'on menait une vie qui avait toujours été la même depuis le commencement du monde. Elle n'était pas habituée à réfléchir aux choses qui changent, aux vieilles coutumes qui meurent et aux nouvelles qui surgissent. Elle ne trouvait pas rassurant de contempler les choses sous ce jour. « Les pouvoirs du Dieu-Roi sont bien moindres que les pouvoirs de Ceux que je sers », dit-elle, fronçant le sourcil.

— « Bien sûr… Bien sûr… Mais on ne va pas dire cela à un dieu, petit rayon de miel. Ni à sa prêtresse. »

Et, surprenant le regard de son petit œil brun et pétillant, elle pensa à Kossil, Grande Prêtresse du Dieu-Roi, qu'elle craignait depuis son premier jour dans le Lieu ; et elle comprit alors ce qu'il voulait dire.

— « Mais le Dieu-Roi et son peuple négligent le culte des Tombeaux. Personne ne vient.

— « Il envoie des prisonniers pour les sacrifices. Cela, il ne le néglige pas. Non plus que les présents dus aux Innommables. »

« Des présents ! Son temple est peint de neuf chaque année, il y a sur l'autel cent kilos d'or, les lampes brûlent de l'essence de rose ! Et regarde la Salle du Trône – les trous dans le toit, le dôme qui s'effondre, et les murs pleins de souris, de chouettes et de chauves-souris… Mais de toute façon il durera plus longtemps que le Dieu-Roi et tous ses temples, et tous les rois qui viendront après lui. Il était là avant eux, et quand ils auront disparu il sera toujours là. Il est le centre des choses. »

« Il est le centre des choses ! »

« Il y a ici tant de richesses ; Thar m'en parle quelquefois. Assez pour remplir plus de dix fois le temple du Dieu-Roi. De l'or et des trophées offerts il y a des siècles, une centaine de générations, qui sait combien de temps ! Elles sont enfermées dans les puits et les caves, sous terre. On ne veut pas encore m'y mener, on me fait attendre et attendre. Mais je sais à quoi ça ressemble. Il y a des chambres sous la Salle, sous le Lieu tout entier, sous l'endroit où nous sommes en ce moment. C'est un immense dédale de tunnels, un Labyrinthe. C'est comme une grande et obscure cité sous la colline. Pleine d'or, d'épées des héros antiques et de vieilles couronnes, d'ossements, d'années et de silence. »

Elle parlait comme en transe, comme ravie. Manan l'observait. Sa face épaisse n'exprimait jamais grand-chose, sinon une tristesse paisible et attentive ; et elle était en cet instant plus triste que d'ordinaire. « Eh bien, tout cela est à toi », dit-il. « Le silence, et l'obscurité. »

« Oui. Mais on ne veut rien me montrer, à part les chambres au-dessus du sol, derrière le Trône. On ne m'a pas même montré les entrées des lieux souterrains ; simplement parfois quelques mots marmonnés à ce sujet. On me tient à l'écart du domaine qui m'appartient ! Pourquoi me fait-on attendre ainsi ? »

« Tu es jeune. Et, peut-être », dit Manan de son contralto enroué, « peut-être ont-elles peur, petite. Ce n'est pas leur domaine, après tout. C'est le tien. Elles sont en danger quand elles y pénètrent. Il n'est pas de mortel qui ne craigne les Innommables. »

Arha ne dit rien, mais ses yeux flamboyèrent. Encore une fois, Manan lui avait montré une nouvelle façon de voir les choses. Si formidables, si froides, si fortes soient-elles, Thar et Kossil lui avaient toujours semblé ne jamais pouvoir avoir peur. Pourtant Manan avait raison. Elles redoutaient ces lieux, ces puissances dont Arha faisait partie, auxquelles elle appartenait. Elles avaient peur

d'aller dans ces endroits obscurs, peur d'être dévorées.

À présent, tandis qu'elle descendait avec Kossil les marches de la Petite Maison et gravissait le chemin ardu et sinueux qui menait à la Salle du Trône, elle se rappelait cette conversation avec Manan, et exultait encore. Où qu'elles l'emmènent, quoi qu'elles lui montrent, elle n'aurait pas peur. Elle connaîtrait le chemin.

Un peu en retrait sur le sentier, Kossil parla. « L'un des devoirs de ma maîtresse, comme elle le sait, consiste dans le sacrifice de certains prisonniers, des criminels de haute naissance, qui par sacrilège ou trahison ont péché contre notre seigneur le Dieu-Roi. »

— « Ou contre les Innommables », dit Arha.

— « Il est vrai. Toutefois, il n'est pas séant que la Dévorée accomplisse ce devoir alors qu'elle est encore enfant. Mais ma maîtresse n'est plus une enfant. Il y a des prisonniers dans la Chambre des Chaînes, envoyés il y a un mois de cela par la grâce de notre seigneur le Dieu-Roi depuis sa cité d'Awabath. »

— « Je ne savais pas que des prisonniers étaient arrivés. Pourquoi ne l'ai-je pas su ? »

— « Les prisonniers sont amenés de nuit, et en secret, de la manière prescrite jadis dans le rituel des Tombeaux. C'est ce même secret qu'observera ma maîtresse, si elle prend le chemin qui longe le mur. »

Arha quitta le sentier pour suivre le grand mur de pierre qui limitait les Tombeaux derrière la salle en dôme. Les roches dont il était construit étaient massives ; la moindre d'entre elles pesait plus lourd qu'un homme, et les plus grosses avaient la taille d'un chariot. Bien que non taillées, elles étaient assemblées et ajustées avec soin. Cependant, par endroits un pan de mur avait glissé, et les roches gisaient en tas informe. Seul un long espace de temps avait pu produire ce résultat, des siècles de jours ardents et de nuits glacées du désert, des mouvements imperceptibles des collines elles-mêmes, depuis des millénaires.

« Il est très facile d'escalader le Mur des Tombeaux », dit Arha alors qu'elles longeaient la muraille.

— « Nous n'avons pas assez d'hommes pour le reconstruire », répondit Kossil.

— « Nous en avons suffisamment pour le garder. »

— « Ce ne sont que des esclaves. On ne peut leur faire confiance. »

— « On peut leur faire confiance s'ils ont peur. Que le châtiment soit le même pour eux que pour l'étranger à qui ils auront permis de fouler le sol sacré dans l'enceinte du mur. »

— « Quel sera ce châtiment ? » Kossil ne l'interrogeait pas pour connaître la réponse. C'est elle qui avait enseigné cette réponse à Arha, il y avait longtemps. « Être décapité devant le Trône. »

— « Est-ce la volonté de ma maîtresse qu'un garde soit posté sur le Mur des Tombeaux ? »

— « Oui », répondit la jeune fille. À l'intérieur des longues manches noires, ses doigts se crispèrent dans son exaltation. Elle savait que Kossil ne désirait pas céder un esclave pour cette besogne de surveillance ! Et c'était en fait une besogne inutile, car quels étrangers s'aventuraient jamais ici ? Il était peu probable que quiconque rôdât, par accident ou dans un but arrêté, dans un rayon d'un kilomètre autour du Lieu sans qu'on le vît ; et il n'arriverait sans doute jamais près des Tombeaux. Mais y poster un garde, c'était un honneur qui leur était dû, et Kossil ne pouvait guère y opposer d'argument. Elle devait obéir à Arha.

« Ici » , annonça sa voix froide.

Arha s'arrêta. Elle avait souvent suivi ce sentier qui faisait le tour du Mur des Tombeaux, et le connaissait comme elle connaissait chaque pouce du Lieu, chaque rocher, chaque épine et chaque chardon. Le grand mur de rocher se dressait, trois fois haut comme elle, sur la gauche ; sur la droite,

la colline s'inclinait jusqu'à la vallée aride et peu profonde, qui bientôt montait à nouveau vers les contreforts de la chaîne occidentale. Elle inspecta le terrain tout autour d'elle et n'y vit rien qu'elle n'eût déjà vu auparavant. « Sous les roches rouges, maîtresse. » À quelques mètres en bas du versant, un affleurement de lave rouge marquait comme un degré ou une petite falaise dans la colline. Quand elle fut descendue jusque-là et se tint à ce niveau, face aux rochers, Arha s'aperçut qu'ils ressemblaient à une porte grossière, haute de quatre pieds. « Que faut-il faire ? »

Elle avait appris depuis longtemps que dans les lieux sacrés il ne servait à rien d'essayer d'ouvrir une porte si l'on ne connaissait pas le secret de son ouverture.

« Ma maîtresse possède toutes les clés des places obscures. »

Depuis les rites qui avaient présidé à sa majorité, Arha portait à sa ceinture un anneau de fer auquel étaient suspendues une petite dague et treize clés, certaines longues et lourdes, d'autres petites comme des hameçons. Elle souleva l'anneau et déploya les clés. « Celle-ci », dit Kossil en tendant le doigt ; puis elle plaça son index épais sur une fissure entre deux surfaces rocheuses rouges et grêlées.

La clé, une longue tige de fer avec deux dents ouvragées, pénétra dans la fissure. Arha la tourna vers la gauche, en se servant de ses deux mains, car la serrure était dure ; pourtant la clé tourna sans difficulté.

« Et maintenant ? »

— « Ensemble… »

Ensemble elles poussèrent la surface de roche rugueuse, à gauche de la serrure. Pesamment, mais sans accroc ni bruit, une partie irrégulière du rocher rouge glissa vers l'intérieur, livrant une étroite ouverture. Au-dedans, c'était le noir. Arha se baissa et entra.

Kossil, femme lourde aux vêtements lourds, dut comprimer son corps pour franchir la fente étroite. Dès qu'elle fut à l'intérieur, elle appuya le dos contre la porte et, avec effort, la referma. C'était le noir absolu. Aucune lumière. L'obscurité semblait peser comme un feutre humide sur les yeux ouverts.

Elles s'accroupirent, presque pliées en deux, car l'endroit où elles se trouvaient n'avait guère plus d'un mètre de haut, et était si étroit que les mains tâtonnantes d'Arha touchaient en même temps la roche moite à droite et à gauche.

« As-tu apporté une lampe ? »

Elle chuchotait, comme on le fait dans les ténèbres.

— « Je n'ai pas apporté de lampe », répondit Kossil derrière elle. Elle aussi baissait la voix, mais celle-ci sonnait bizarrement, comme si elle avait souri. Et Kossil ne souriait jamais. Le cœur d'Arha fit un bond ; le sang battit dans sa gorge. Elle se dit à elle-même, farouchement : « Ce lieu est à moi, c'est ici ma place, je n'aurai pas peur ! »

Mais elle ne dit rien. Elle se mit à avancer ; il n'y avait qu'une seule voie. Elle allait vers l'intérieur de la colline, puis descendait.

Kossil la suivait, respirant péniblement, ses habits raclant la roche et la terre.

D'un seul coup la voûte s'élevait : Arha put se redresser, et en étendant les mains elle ne sentait plus les murs. L'air, qui était rare, et sentait la terre, effleurait son visage d'une moiteur plus fraîche, et de légers mouvements donnaient l'impression d'une grande étendue. Arha avança de quelques pas prudents dans l'obscurité totale. Un caillou, glissant sous sa sandale, en heurta un autre, et ce bruit infime éveilla des échos, de nombreux échos, ténus, lointains, encore plus lointains. La caverne devait être immense, haute et large, mais non point vide : quelque chose dans ses ténèbres, les surfaces d'objets invisibles ou des cloisons, brisait l'écho en des milliers de fragments.

« Nous devons être ici sous les Pierres », dit Arha dans un souffle, et son murmure coula dans la

noirceur caverneuse et s'érailla en filaments de son ténus comme une toile d'araignée, qui s'accrochaient longtemps à l'oreille.

— « Oui. Ceci est l'En-Dessous des Tombeaux, Continuez. Je ne puis rester ici. Suivez le mur à gauche. Passez trois ouvertures. »

Le chuchotement de Kossil était sifflant (et les légers échos sifflaient derrière lui). Elle avait peur, elle avait bel et bien peur. Elle n'aimait pas se trouver ici parmi les Innommables, dans leurs Tombeaux, dans leurs caveaux, dans les ténèbres. Ce lieu ne lui appartenait pas, elle n'y avait pas sa place.

— « Je viendrai ici avec une torche », dit Arha, se guidant à tâtons le long du mur de la caverne, et s'étonnant des formes étranges du rocher, des eaux, des renflements, des courbes et des angles délicats, ici rugueux comme la guipure, là lisses comme le cuivre : sûrement de la gravure. Peut-être la caverne tout entière était-elle l'œuvre de sculpteurs des temps anciens.

— « La lumière est interdite ici ». Le murmure de Kossil était tranchant. À l'instant même, Arha sut que cela devait être ainsi. C'était ici le royaume des ténèbres, le tréfonds de la nuit.

A trois reprises ses doigts rencontrèrent une brèche dans la complexe ténèbre rocheuse. La quatrième fois, elle mesura à tâtons la hauteur et la largeur de l'ouverture, et la franchit. Kossil suivit.

Dans ce tunnel, qui remontait en pente faible, elles dépassèrent une ouverture sur la gauche, puis à un embranchement prirent à droite : tout cela en tâtonnant, à l'aveuglette dans le silence des entrailles de la terre. Dans un paysage comme celui-là, il fallait presque constamment étendre les mains pour toucher les deux parois, de peur de manquer une des ouvertures, ou de ne pas remarquer une bifurcation. Le toucher était le seul guide ; on ne pouvait voir son chemin, on le tenait entre ses mains. « Est-ce le Labyrinthe ? »

— « Non. C'est le petit dédale sous le Trône. »

— « Où est l'entrée du Labyrinthe ? »

Arha appréciait ce jeu dans le noir, et désirait qu'on lui donne à résoudre un rébus plus important.

— « La deuxième ouverture que nous avons dépassée dans l'En-Dessous des Tombeaux. Cherchez à présent une porte sur la droite, une porte en bois, peut-être l'avons-nous déjà dépassée… »

Arha entendit les mains de Kossil errer fébrilement sur la paroi, s'égratignant à la roche rude. Elle effleura le roc du bout des doigts, et l'instant d'après sentit le grain lisse du bois en dessous. Elle appuya, et la porte s'ouvrit sans difficulté, en grinçant. Elle demeura un moment aveuglée par la lumière.

Elles pénétrèrent dans une pièce large et basse, aux murs en pierre de taille, éclairée par une torche fumeuse suspendue à une chaîne. L'endroit était infesté par la fumée de la torche qui ne trouvait pas d'issue. Les yeux d'Arha lui piquaient et larmoyaient.

« Où sont les prisonniers ? »

— « Ici. »

Elle finit par s'apercevoir que les trois espèces d'amas à l'autre bout de la pièce étaient des hommes.

« La porte n'est pas verrouillée. Il n'y a pas de garde ? »

— « Ce n'est pas nécessaire. »

Elle alla un peu plus avant hésitante, scrutant la pièce à travers la brume de fumée. Les prisonniers étaient attachés par les deux chevilles et un poignet à de grands anneaux rivés à la muraille rocheuse. Si l'un d'eux voulait s'allonger, il devait garder levé son bras enchaîné, suspendu à la menotte. Leurs cheveux et leur barbe formaient une broussaille emmêlée qui, jointe à l'ombre,

cachait leur visage. L'un d'eux était à demi étendu, l'autre assis et le dernier accroupi. Ils étaient nus. L'odeur qui émanait d'eux était plus forte encore que celle de la fumée âcre.

L'un d'eux paraissait observer Arha ; elle crut avoir vu luire ses yeux, puis n'en fut plus certaine. Les autres n'avaient ni bougé ni levé la tête.

Elle se détourna. « Ce ne sont plus des hommes », dit-elle.

— « Ils ne l'ont jamais été. C'étaient des démons, des esprits bestiaux, qui complotaient contre la vie sacrée du Dieu-Roi ! » Les yeux de Kossil brillaient de la lueur rougeâtre de la torche.

— Arha regarda à nouveau les prisonniers, terrifiée mais curieuse. « Comment un homme peut-il attaquer un Dieu ? Comment cela s'est-il fait ? Toi : comment as-tu pu oser attaquer un dieu vivant ? »

L'homme interrogé la fixa à travers la broussaille noire de ses cheveux, mais ne dit rien.

— « On leur a coupé la langue avant de les conduire d'Awabath jusqu'ici », dit Kossil. « Ne leur parlez pas, maîtresse. C'est vous souiller. Ils vous appartiennent, mais vous ne devez ni leur parler, ni les regarder, ni penser à eux. Ils vous appartiennent pour que vous les donniez aux Innommables. »

— « De quelle manière doivent-ils être sacrifiés ? » Arha ne regardait plus les prisonniers. Elle préférait faire face à Kossil, dont le corps massif et la voix froide lui donnaient de la force. La tête lui tournait, la puanteur de la fumée et de la saleté la rendait malade, et cependant elle semblait penser et parler avec un calme parfait. N'avait-elle pas fait cela bien des fois auparavant ?

— « La Prêtresse des Tombeaux est celle qui sait le mieux quelle sorte de mort plaira le plus à ses Maîtres, et c'est à elle de choisir. Il existe nombre de manières. »

— « Que Gobar, le capitaine des gardes, leur tranche la tête. Et que le sang soit répandu devant le Trône. »

— « Comme pour un sacrifice de boucs ? » Kossil paraissait railler son manque d'imagination. Arha resta muette. Kossil reprit : « En outre, Gobar est un homme. Nul homme ne peut entrer dans les Lieux Obscurs des Tombeaux, ma maîtresse s'en souvient sûrement. S'il y entre » il n'en ressort pas… »

— « Qui les a conduits ici ? Qui les nourrit ? »

— « Les gardiens attachés à mon temple, Duby et Uahto : ce sont des eunuques et ils ont le droit d'entrer ici pour servir les Innommables, tout comme moi. Les soldats du Dieu-Roi ont abandonné les prisonniers ligotés à l'extérieur du mur, et les gardiens et moi les avons amenés par la Porte des Prisonniers, la porte dans les roches rouges. Il en est toujours ainsi. La nourriture et l'eau sont descendues par une trappe dans l'une des salles, derrière le Trône. »

Arha leva les yeux et vit, près de la chaîne à laquelle était suspendue la torche, un carré de bois dans le plafond de pierre. Il était beaucoup trop petit pour qu'un homme pût s'y glisser, mais par ce moyen on pouvait faire descendre une corde jusqu'au prisonnier central. Elle détourna une nouvelle fois les yeux, précipitamment.

— « Qu'on ne leur apporte plus ni eau ni nourriture, dans ce cas. Qu'on laisse s'éteindre la torche. »

Kossil s'inclina. « Et les corps, quand ils seront morts ? »

— « Que Duby et Uahto les enterrent dans la grande caverne que nous avons traversée, l'En-Dessous des Tombeaux », dit la jeune fille, dont la diction s'était faite rapide et aiguë. « Ils devront le faire dans les ténèbres. Mes Maîtres mangeront les cadavres. »

— « Ce sera fait. »

— « Est-ce bien ainsi, Kossil ? »

— « C'est bien, Maîtresse. »

— « Alors, partons », dit Arha, d'une voix stridente. Elle fit demi-tour, se hâta vers la porte en bois, et quitta la Chambre des Chaînes pour la noirceur du tunnel, qui lui parut douce et sereine comme une nuit sans étoiles, silencieuse, même sans rien à voir, sans lumière, sans vie. Elle plongea dans cette obscurité si pure, la traversa rapidement comme un nageur traverse l'onde. Kossil pressait le pas derrière elle, de plus en plus distancée, le souffle court, le pas pesant. Sans hésitation. Arha suivit le chemin par lequel elles étaient venues, prenant les mêmes tournants ou évitant les mêmes pièges, longea l'En-Dessous des Tombeaux, vaste et empli d'échos et se glissa, courbée en deux, dans le dernier long tunnel qui montait vers la porte de roc close. Là, elle s'accroupit et chercha la longue clé sur l'anneau qui pendait à sa taille. Elle la trouva, mais ne put repérer la serrure. Il n'y avait pas une pointe de lumière dans le mur invisible devant elle, que ses doigts parcoururent à tâtons, cherchant un verrou, une serrure ou une poignée, et ne rencontrant rien. Où fallait-il introduire la clé ? Comment pouvait-elle sortir ? « Maîtresse ! »

La voix de Kossil, amplifiée par les échos, retentit, sifflante, loin derrière elle.

« Maîtresse, la porte ne s'ouvre pas de l'intérieur. On ne peut pas sortir. Il n'est pas possible de revenir en arrière. »

Arha se blottit contre le rocher. Elle ne dit rien. « Arha ! »

— « Je suis ici. »

— « Venez ! »

Elle rampa sur les mains et les genoux tout au long du passage, comme un chien, jusqu'aux jupes de Kossil.

« À droite. Vite ! Je ne dois pas m'attarder ici. Ce n'est pas ma place. Suivez-moi. »

Arha se releva, et s'accrocha à la robe de Kossil. Elles avancèrent, suivirent la paroi étrangement gravée de la caverne sur la droite durant une longue distance, puis franchirent une brèche noire dans les ténèbres. Elles montaient à présent dans des tunnels, par des escaliers. La jeune fille s'agrippait toujours à la robe de la femme. Ses yeux étaient clos.

Puis elle perçut une lumière, rouge au travers de ses paupières. Elle pensa qu'elle était à nouveau dans la pièce éclairée par une torche, pleine de fumée. Mais l'air avait une senteur douceâtre, sèche et rance, une senteur familière ; et ses pieds s'appuyaient sur un escalier raide, presque une échelle. Elle lâcha la robe de Kossil, et regarda. Une trappe s'ouvrait au-dessus de sa tête. Elle y grimpa derrière Kossil. Elle déboucha dans une pièce à l'aspect familier, une petite cellule de pierre renfermant quelques coffres et des boîtes en fer dans le dédale de chambres derrière la Salle du Trône. La lumière du jour, grisâtre, chatoyait faiblement dans le corridor, derrière la porte.

« L'autre porte, la Porte des Prisonniers, ne conduit qu'aux tunnels. Elle ne mène pas dehors. La seule issue est celle-ci. S'il en existe une autre, je ne la connais pas, et Thar non plus. Il vous faudra la découvrir seule, s'il en existe une. Mais je ne le pense pas. » Kossil parlait toujours à mi-voix, avec une sorte de rancœur. Son visage épais, sous le capuchon noir, était pâle et mouillé de sueur.

— « Je ne me rappelle plus les tournants à prendre pour sortir par ici. »

— « Je vous le dirai. Une seule fois. Ensuite vous devrez vous en souvenir. La prochaine fois, je ne viendrai pas avec vous. Ma place n'est pas ici. Il vous faut venir seule. »

La jeune fille hocha la tête. Elle leva son regard sur le visage de son aînée, et songea qu'il avait un air singulier, pâle d'une peur à peine maîtrisée et pourtant triomphant, comme si Kossil se fût délectée du spectacle de sa faiblesse.

— « Je viendrai seule désormais », dit Arha, puis, comme elle tentait de faire demi-tour, elle sentit ses jambes se dérober et vit la pièce tournoyer. Elle s'évanouit, petit amas noir aux pieds de la prêtresse.

« Vous apprendrez », dit Kossil, le souffle encore court, debout, immobile. « Vous apprendrez. »

IV
SONGES ET RÉCITS

ARHA fut malade plusieurs jours durant. On la soigna pour la fièvre. Elle restait au lit, ou bien s'asseyait dans la douce lumière du soleil automnal sur la galerie de la Petite Maison, et contemplait les collines occidentales. Elle se sentait faible et stupide. Les mêmes idées se présentaient à elle, encore et encore. Elle avait honte de s'être évanouie. On n'avait pas posté de garde sur le Mur des Tombeaux, mais maintenant elle n'oserait plus jamais en parler à Kossil. Elle ne voulait plus la voir : jamais plus. Parce qu'elle avait honte de s'être évanouie.

Souvent, au soleil, elle réfléchissait sur la façon de se comporter la prochaine fois qu'elle irait dans les lieux obscurs, sous la colline. Elle songea plusieurs fois à la mort qu'elle ordonnerait pour le prochain groupe de prisonniers, plus raffinée, plus appropriée aux rites du Trône Vide.

Chaque nuit, dans le noir, elle se réveillait en hurlant : « Ils ne sont pas encore morts ! Ils continuent à mourir ! »

Elle rêvait beaucoup. Elle rêvait qu'il lui fallait faire cuire de la nourriture, d'immenses chaudrons pleins de bouillie savoureuse, et tout déverser dans un trou dans le sol. Qu'elle devait porter une pleine jatte d'eau, une profonde jatte de cuivre, à travers l'obscurité, à quelqu'un qui avait soif. Elle ne pouvait jamais arriver jusqu'à cette personne. Elle s'éveillait, et elle avait soif elle-même, mais n'allait pas chercher à boire. Elle restait étendue, les yeux ouverts, dans la chambre sans fenêtre.

Un matin Penthe vint la voir. De la galerie, Arha la vit s'approcher de la Petite Maison avec un air détaché, hésitant, comme si elle se trouvait simplement là par le hasard d'une promenade. Si Arha n'avait pas parlé, elle n'aurait pas gravi les marches. Mais Arha était seule, et elle parla.

Penthe fit la profonde révérence exigée de tous ceux qui approchaient la Prêtresse des Tombeaux, puis s'affala sur les marches aux pieds d'Arha en émettant un son qui ressemblait à « Pfff ! » Elle était devenue grande et dodue ; à la moindre occasion, elle devenait rouge cerise, et pour le moment elle était rouge d'avoir marché.

« J'ai entendu dire que tu étais malade. J'ai mis quelques pommes de côté pour toi. » De dessous sa volumineuse robe noire, elle fit soudain jaillir un filet de jonc contenant six ou huit pommes jaunes et parfaites. Elle était maintenant consacrée au service du Dieu-Roi, et servait dans son temple, sous les ordres de Kossil ; mais elle n'était pas encore prêtresse, et participait toujours aux leçons et aux corvées avec les novices. « Poppe et moi avons trié les pommes cette année, et j'ai gardé les meilleures. Elles font toujours sécher les bonnes. Bien sûr, elles se conservent mieux, mais ça paraît un tel gâchis ! N'est-ce pas qu'elles sont jolies ? »

Arha toucha la peau de satin or pâle des pommes, regarda les tiges, auxquelles s'accrochaient encore délicatement des feuilles brunes. « Oui, elles sont jolies. »

— « Prends-en une », dit Penthe.

— « Pas maintenant. Mais toi, prends-en une. »

Penthe choisit la plus petite, par politesse, et la mangea en quelque dix bouchées juteuses, avec adresse et concentration.

— « Je pourrais manger toute la journée », dit-elle. « Je n'en ai jamais assez. J'aimerais être cuisinière plutôt que prêtresse. Je ferais la cuisine mieux que cette vieille taupe de Nathabba ; et, de plus, j'irais lécher les marmites … Oh, es-tu au courant, pour Munith ? Elle était censée astiquer ces vases de cuivre dans lesquels on conserve l'huile de rose, tu sais, ces espèces de jarres longues et minces avec des bouchons. Elle a cru qu'elle devait aussi nettoyer l'intérieur, alors elle y a fourré sa main, entourée d'un chiffon, tu sais, et ensuite elle ne pouvait plus la retirer. Elle a fait tellement

d'efforts que son poignet est devenu tout enflé et tuméfié, tu vois, si bien qu'elle était réellement coincée. Et elle galopait dans tous les dortoirs en hurlant : Je ne peux pas la retirer ! Je ne peux pas la retirer ! Et Punti est tellement sourd qu'il a cru qu'il y avait le feu, et il s'est mis à glapir pour ameuter les autres gardiens, afin qu'ils viennent au secours des novices. Uahto, qui était en train de traire, est sorti en courant de l'étable pour voir ce qui se passait, laissant la porte ouverte, et toutes les chèvres laitières se sont sauvées, et sont arrivées au galop dans la cour, bousculant Punti, les gardiens et les petites filles ; et Munith qui agitait son vase en cuivre au bout de son bras, en pleine crise d'hystérie ; c'était une vraie pagaille, quand Kossil est descendue du temple. Et elle disait : Qu'est ceci ? Qu'est ceci ? »

Le joli visage rond de Penthe fit une moue répugnante, très différente de l'expression froide de Kossil, et pourtant si ressemblante qu'Ahra explosa d'un rire nerveux presque terrifié.

« Qu'est ceci ? Qu'est donc tout ceci ?, disait Kossil. Et alors… et alors la chèvre brune lui a donné un coup de *corne*... » Penthe fondait de rire, des larmes jaillissaient de ses yeux. « Et M… Munith a frappé la… la chèvre avec le v-v-vase… »

Les deux jeunes filles se balançaient d'avant en arrière, crispées de rire, se tenant les genoux et s'étranglant.

« Et Kossil s'est retournée et a dit : Qu'est ceci ? Qu'est ceci ? À la … à la … à la chèvre … » La fin du récit se perdit dans les rires. Penthe finalement s'essuya les yeux et le nez et entama distraitement une autre pomme.

D'avoir ri tellement fort, Arha se sentait un peu chancelante. Elle se calma, et au bout d'un moment demanda : « Comment es-tu arrivée ici, Penthe ? »

— « Oh, je suis la sixième fille qu'ont eue mon père et ma mère, et ils ne pouvaient pas en élever autant ni les marier toutes. Alors, quand j'ai eu sept ans, ils m'ont conduite au temple du Dieu-Roi et m'ont vouée à lui. C'était à Ossawa. Ils avaient trop de novices là-bas, je suppose, car ils m'ont bien vite envoyée ici. Ou peut-être ont-ils pensé que je ferai une prêtresse exceptionnelle. Mais, là-dessus, ils se trompaient ! » Penthe mordit dans sa pomme, mi-triste, mi-gaie.

— « Aurais-tu préféré ne pas être prêtresse ? »

— « Si j'aurais préféré ! Et comment ! J'aurais mieux aimé épouser un porcher et vivre dans une fosse. J'aurais mieux aimé n'importe quoi que d'être enterrée vive ici pour le restant de mes jours avec un tas de bonnes femmes, dans ce sacré désert où il ne vient jamais personne ! Mais les regrets ne servent à rien, car maintenant j'ai été consacrée et je suis coincée. Mais j'espère bien que dans une prochaine vie je serai danseuse à Awabath ! Je l'aurai bien gagné ! »

Arha baissa sur elle un regard sombre et attentif. Elle ne comprenait pas. Elle avait le sentiment de n'avoir encore jamais vu Penthe, de ne l'avoir jamais regardée ni vue, ronde, pleine de vie et de sève comme une de ses pommes dorées, si belle.

— « Le Temple ne signifie-t-il donc rien pour toi ? » interrogea-t-elle, avec une certaine sévérité.

Penthe, cependant toujours soumise et facilement intimidée ne s'alarma pas, cette fois. « Oh, je sais que tes Maîtres ont beaucoup d'importance pour toi », dit-elle avec une indifférence qui choqua Arha. « Cela se comprend, de toute façon, car tu es leur servante personnelle. Tu n'as pas simplement été consacrée, tu es née pour cela. Mais regarde-moi. Suis-je obligée d'éprouver une telle crainte, et tout le reste, envers le Dieu-Roi ? Après tout, ce n'est qu'un homme, même s'il vit à Awabath dans un palais long de vingt kilomètres, avec des toits en or. Il a environ cinquante ans, et il est chauve. Tu peux le voir sur toutes ses statues. Et je te parie qu'il doit se couper les ongles des orteils, comme n'importe quel autre homme. Je sais parfaitement qu'il est aussi un dieu. Mais mon opinion est qu'il sera beaucoup plus divin après sa mort. »

Arha était de l'avis de Penthe, car en secret elle en était arrivée à considérer ceux qui se faisaient appeler les Divins Empereurs de Kargad comme des parvenus, des faux dieux tentant de s'accaparer l'adoration due aux vraies et éternelles Puissances. Mais il y avait sous les paroles de Penthe quelque chose qu'elle ne pouvait admettre, quelque chose d'entièrement neuf pour elle, et de terrifiant. Elle n'avait pas compris jusqu'ici à quel point les gens étaient différents, à quel point différente leur façon de voir la vie. C'était comme si elle venait de découvrir soudain en levant les yeux une nouvelle planète immense et très peuplée, juste derrière la fenêtre, un monde entièrement étranger, où les dieux n'avait pas d'importance. Effrayée par la force de l'impiété de Penthe, elle dit :

— « C'est vrai. Mes Maîtres sont morts depuis très très longtemps et ils n'ont jamais été des hommes… Sais-tu, Penthe, que je pourrais te faire entrer au service des Tombeaux ? » Elle parlait avec affabilité, comme si elle eût offert à son amie une meilleure solution.

Le rose s'effaça d'un coup des joues de Penthe.

— « Oui », dit-elle, « tu le pourrais. Mais je ne suis pas… je ne suis pas celle qu'il faut pour cette tâche. »

— « Pourquoi ? »

— « J'ai peur de l'obscurité », fit Penthe à voix basse. Arha laissa échapper une petite exclamation de mépris, mais elle était satisfaite. Elle savait ce qu'elle voulait savoir. Penthe ne croyait peut-être pas aux dieux, mais elle craignait les puissances innommables des ténèbres – comme toute âme mortelle.

— « Je ne le ferai pas si tu n'en as pas envie, tu sais », dit Arha.

Un long silence s'établit entre elles.

— « Tu ressembles de plus en plus à Thar », fit Penthe, de sa douce voix rêveuse. « Dieu merci, tu ne ressembles pas à Kossil ! Mais tu es si forte ! Je souhaiterais l'être aussi. Mais je n'aime que manger … »

— « Continue », dit Arha, supérieure et amusée, et Penthe croqua lentement une troisième pomme, jusqu'au trognon.

Les exigences des interminables rites du Lieu firent sortir Arha de sa retraite quelques jours plus tard. Des chevreaux jumeaux étaient nés en dehors de la saison, et ils devaient être sacrifiés aux Dieux Jumeaux comme c'était la coutume : cérémonie importante, à laquelle la Première Prêtresse devait être présente. C'était le noir de lune, et les rites des ténèbres devaient s'accomplir devant le Trône Vide. Arha respira les fumées narcotiques des herbes brûlant dans de larges corbeilles de bronze devant le Trône, et dansa, solitaire, tout en noir. Elle dansa pour les esprits invisibles des morts et des non-nés et, tandis qu'elle dansait, les esprits se pressaient autour d'elle, suivant les virevoltes de ses pieds et les gestes lents et sûrs de ses bras. Elle chanta les cantiques dont nul homme ne comprenait les paroles, qu'elle avait apprises syllabe par syllabe de Thar, il y avait longtemps. Un chœur de prêtresses cachées dans l'obscurité derrière la double rangée de colonnes répétait les mots étranges après elle, et l'air dans la vaste salle en ruine était bourdonnant de voix, comme si les esprits en foule eussent répété les cantiques à l'infini.

Le Dieu-Roi d'Awabath n'envoya plus de prisonniers au Lieu et Arha cessa peu à peu de rêver aux trois hommes depuis longtemps morts et enterrés dans des tombes peu profondes, dans l'immense caverne sous les Pierres Tombales.

Elle rassembla tout son courage pour retourner à cette caverne. Il lui fallait le faire : la Prêtresse des Tombeaux devait être capable de pénétrer dans le domaine qui était sien sans terreur, et de

connaître ses voies.

La première fois qu'elle entra, elle eut du mal à tirer la trappe ; mais pas autant qu'elle le craignait. Elle s'était si bien disciplinée à cette fin, était si déterminée à y aller seule et à garder son sang-froid que, lorsqu'elle arriva, elle fut presque consternée de découvrir qu'il n'y avait rien à redouter. Il s'y trouvait peut-être des Tombeaux, mais elle ne pouvait les voir ; elle ne pouvait rien voir. C'était noir ; c'était silencieux. Et c'était tout.

Jour après jour elle se rendit là-bas, entrant toujours par la trappe dans la pièce derrière le Trône, jusqu'à ce qu'elle connût parfaitement tout le circuit de la caverne, avec ses étranges parois sculptées – autant qu'il fût possible de connaître ce qu'on ne peut pas voir. Elle ne s'écartait jamais des murs, car autrement elle risquait de s'égarer dans l'obscurité de la grande cave et, enfin revenue à l'aveuglette jusqu'au mur, de ne plus savoir où elle était. Comme elle l'avait appris la première fois, l'important dans les Lieux de ténèbres était de savoir quels tournants et quelles ouvertures on avait dépassés, et quels étaient ceux à venir. On ne pouvait le faire qu'en comptant, car ils étaient tous semblables au toucher. La mémoire d'Arha avait été bien exercée, et elle ne rencontra nulle difficulté à réussir ce tour insolite, trouver son chemin par le toucher et le nombre, plutôt que par la vue et le sens commun. Elle connut bientôt par cœur tous les couloirs qui s'ouvraient sur l'En-Dessous des Tombeaux, le petit dédale situé sous la Salle du Trône et le sommet de la colline. Mais il y avait un couloir où elle ne pénétrait jamais : le deuxième à gauche de l'entrée de roche rouge, dont, si elle y entrait par erreur, elle ne pourrait jamais ressortir. Son désir d'y pénétrer, d'apprendre le Labyrinthe, ne cessait de croître, mais elle le refréna jusqu'à ce qu'elle eût appris à ce sujet tout ce qui était possible, à la surface.

Thar ne savait que peu de choses à ce sujet, à part les noms de certaines pièces, et la liste des directions, des tournants à prendre et à passer pour parvenir à ces pièces. Elle voulut bien les enseigner à Arha, mais refusa de les dessiner dans la poussière ou même d'un geste dans l'air ; elle-même n'avait jamais emprunté ces passages, n'avait jamais pénétré dans le Labyrinthe. Mais lorsque Arha lui demandait : « Quel est le chemin de la porte en fer qui reste ouverte jusqu'à la Chambre Peinte ? » ou : « Comment est le chemin de la Chambre des Ossements jusqu'au tunnel près de la rivière ? », Thar restait alors un moment silencieuse, puis récitait les étranges instructions reçues jadis de Arha-qui-fut : tant d'intersections à passer, tant de virages à prendre à gauche, et ainsi de suite. Et tout cela Arha l'apprenait par cœur, comme l'avait fait Thar, souvent à la première audition. La nuit, étendue dans son lit, elle se répétait ces listes, essayant de s'imaginer les lieux, les chambres, les tournants.

Thar montra à Arha les nombreux judas qui s'ouvraient sur le Labyrinthe, dans chaque bâtiment, chaque temple du Lieu, et même sous certains rochers, au-dehors. La toile d'araignée des tunnels aux murs de pierre s'étendait sous tout le Lieu et même au-delà des murailles ; il y avait des kilomètres de tunnels, là-dessous, dans les ténèbres. Personne sauf elle, les deux Grandes Prêtresses, et leurs serviteurs particuliers, les eunuques Manan, Uahto et Duby, ne connaissait l'existence du dédale qui s'étendait sous leurs pas. De vagues rumeurs couraient à ce sujet parmi les autres ; tous savaient qu'il y avait sous les Pierres Tombales des cavernes ou des salles. Mais nul n'éprouvait beaucoup de curiosité pour tout ce qui touchait aux Innommables et aux lieux qui leur étaient consacrés. Peut-être avaient-ils le sentiment que moins ils en savaient, mieux cela valait. Arha éprouvait bien sûr une intense curiosité et, sachant qu'il y avait des judas donnant sur le Labyrinthe, les avait cherchés ; mais ils étaient si bien cachés, dans le sol dallé ou la terre du désert, qu'elle n'en avait pas découvert un seul, pas même celui de la Petite Maison, avant que Thar les lui montrât.

Une nuit, au début du printemps, elle prit une lanterne à bougie et descendit, sans l'allumer, dans

l'En-dessous des Tombeaux, jusqu'au deuxième passage à gauche de celui qui partait de la porte de roc rouge.

Dans le noir, elle fit une trentaine de pas, puis passa une porte, dont elle toucha l'encadrement en fer fixé dans la roche : la limite, jusqu'à présent, de ses explorations. Après la Porte de Fer, elle suivit un long moment le tunnel, et lorsque enfin il entama une courbe vers la droite, elle alluma sa chandelle et regarda autour d'elle. Car ici la lumière était permise. Elle n'était plus dans l'En-Dessous des Tombeaux. Elle se trouvait en un endroit moins sacré, bien que peut-être plus redoutable. Elle était dans le Labyrinthe.

Les murs rudes et blancs, la voûte et le sol de rocher la cernaient, à l'intérieur de la petite sphère de lumière de la bougie. L'air était mort. Devant et derrière elle, le tunnel s'étirait, disparaissant dans l'ombre.

Tous les tunnels étaient semblables, se croisant et se recroisant. Elle tint soigneusement le compte des virages et des croisements, et se récita en elle-même les instructions de Thar, bien qu'elle les connût parfaitement. Car il ne fallait pas se perdre dans le Labyrinthe. Dans l'En-Dessous des Tombeaux ou les brefs passages qui l'entouraient, Kossil et Thar pouvaient la retrouver, ou Manan venir la chercher, car elle l'y avait emmené plusieurs fois. Mais ici, aucun d'eux n'était jamais venu. Il ne servirait pas à grand-chose qu'ils aillent l'appeler dans l'En-Dessous des Tombeaux alors qu'elle serait perdue dans un enchevêtrement de tunnels en spirale à cinq cents mètres de là. Elle s'imagina entendant les échos de leurs voix, tentant de les rejoindre, mais s'égarant toujours de plus en plus loin. Si vive était cette image qu'elle s'arrêta, croyant entendre une voix appeler au loin. Mais il n'y avait rien. Et elle ne se perdrait pas. Elle faisait très attention ; et ce lieu était le sien, c'était là son domaine. Les puissances des ténèbres, les Innommables, guideraient ses pas, tout comme ils feraient s'égarer tout autre mortel osant pénétrer dans le Labyrinthe des Tombeaux.

Elle n'alla pas très loin cette première fois, mais assez loin pour que la certitude étrange, amère et pourtant agréable de sa solitude et de son indépendance en ce lieu grandisse en elle, et l'y ramène sans cesse, et chaque fois plus loin. Elle arriva à la Chambre Peinte, aux Six Voies, et suivit le Tunnel Extrême, puis entra dans le bizarre dédale qui menait à la Chambre des Ossements.

« Quand le Labyrinthe a-t-il été construit ? » demanda-t-elle à Thar ; et la prêtresse maigre et austère répondit : « Maîtresse, je ne le sais pas. Personne ne le sait. »

— « Pourquoi l'a-t-on construit ? »

— « Pour y cacher les trésors des Tombeaux, et pour châtier ceux qui tentaient de voler ces trésors. »

— « Tous les trésors que j'ai vus se trouvent dans les salles derrière le Trône, et dans les sous-sols. Qu'y a-t-il dans le Labyrinthe ? »

— « Un trésor beaucoup plus grand et beaucoup plus ancien. Voudriez-vous le voir ? »

— « Oui. »

— « Nul excepté vous ne peut entrer dans le Trésor des Tombeaux. Vous avez le droit d'emmener vos serviteurs dans le Labyrinthe, mais pas dans le Trésor. Si Manan lui-même y entrait, la colère des ténèbres s'éveillerait ; il ne sortirait pas vivant du Labyrinthe. En ce lieu, vous devez aller seule, toujours. Je sais où se trouve le Grand Trésor. Vous m'en avez indiqué le chemin il y a quinze ans, avant de mourir, afin que je le garde en mémoire pour vous le dire à votre retour. Je peux vous enseigner le chemin à suivre dans le Labyrinthe, derrière la Chambre Peinte ; et la clé du trésor est celle d'argent, avec un dragon sur l'anneau. Mais il vous faut y aller seule. »

— « Indique-moi le chemin. »

Thar le lui indiqua, et elle se le rappela, comme elle se rappelait tout ce qu'on lui disait. Mais

elle n'alla pas voir le Grand Trésor des Tombeaux, retenue par le sentiment que sa volonté ou sa connaissance n'était pas complète. Ou peut-être voulait-elle garder quelque chose en réserve, quelque chose à attendre, pour donner un charme à ces interminables tunnels noirs qui se terminaient toujours par des murs vides ou des cellules nues et poussiéreuses. Elle voulait attendre un peu avant de voir ses trésors.

Après tout, ne les avait-elle pas déjà vus ?

Elle ressentait toujours une impression bizarre quand Thar et Kossil lui parlaient de choses qu'elle avait vues ou dites avant sa mort. Elle savait qu'elle était en effet morte, et réincarnée dans un corps neuf à l'heure de la mort de son corps ancien : pas seulement une fois, quinze ans auparavant, mais cinquante ans avant, et avant cela, et encore avant, au long des années et des siècles, génération avant génération, jusqu'au commencement même des ans, à l'époque où l'on avait creusé le Labyrinthe, dressé les Pierres, où la Première Prêtresse des Innommables avait vécu dans le Lieu et dansé devant le Trône Vide. Elles ne faisaient qu'une, toutes ces vies et la sienne. Elle était la Première Prêtresse. Tous les êtres humains renaissaient éternellement, mais seule elle, Arha, renaissait éternellement en tant qu'elle-même. Cent fois elle avait appris les voies et les détours du Labyrinthe et cent fois elle était enfin arrivée à la Chambre secrète.

Parfois elle croyait se souvenir. Les lieux obscurs sous la colline lui étaient si familiers qu'ils ne lui semblaient pas seulement être son domaine, mais aussi son foyer. Quand elle respirait les fumées narcotiques pour danser dans l'obscurité de la lune, sa tête se faisait légère et son corps ne lui appartenait plus ; elle dansait alors à travers les siècles, nu-pieds dans sa robe noire, et savait que la danse ne s'était jamais arrêtée.

Pourtant, c'était toujours bizarre lorsque Thar disait : « Vous m'avez dit avant de mourir… »

Une fois elle demanda : « Qui étaient ces hommes venus pour piller les Tombeaux ? Cela est-il déjà arrivé ? » Cette idée de pillards lui paraissait captivante, mais improbable. Comment auraient-ils pu parvenir en secret jusqu'au Lieu ? Les pèlerins étaient fort rares, plus rares encore que les prisonniers. De temps en temps arrivaient de nouveaux esclaves ou des novices en provenance de temples moins importants des Quatre Contrées, ou bien un petit groupe apportait en offrande de l'or ou un encens rare à l'un des temples. Et c'était tout. Nul ne venait là par hasard, ni pour acheter ou vendre, ni pour visiter, ni pour voler ; nul ne venait là s'il n'avait pas reçu d'ordres. Arha ne savait même pas à quelle distance se trouvait la ville la plus proche, vingt kilomètres ou davantage ; et la ville la plus proche était une petite ville. Le Lieu était gardé et défendu par le vide, la solitude. Toute personne traversant le désert qui l'entourait avait, pensait-elle, autant de chances de passer inaperçue qu'un mouton noir sur un champ de neige.

Elle était en compagnie de Thar et de Kossil, avec qui elle passait à présent une grande part de son temps, quand elle ne se trouvait pas dans la Petite Maison ou seule sous la colline. C'était par une nuit d'avril froide et orageuse. Elles étaient assises auprès d'un petit feu de sauge qui brûlait dans l'âtre de la chambre derrière le temple du Dieu-Roi, la chambre de Kossil. Derrière la porte, dans le couloir, Manan et Duby jouaient avec des bâtonnets et des fiches : ils jetaient en l'air des bâtonnets et il fallait en rattraper le plus possible sur le dos de la main. Manan et Arha y jouaient encore parfois, en secret, dans la cour intérieure de la Petite Maison. Le bruit que faisaient les bâtonnets en retombant, les murmures enroués de triomphe ou de défaite, le léger craquement du feu, étaient les seuls sons qu'on percevait quand les trois prêtresses se taisaient. Tout autour, par-delà les murs, leur parvenait le silence profond de la nuit déserte. De temps à autre se faisait entendre le fouettement d'une averse brève mais forte.

« Beaucoup ont tenté de piller le Tombeau, il y a longtemps de cela ; mais aucun n'y est parvenu », dit Thar. Malgré son humeur taciturne, elle aimait parfois raconter une histoire, et le faisait souvent dans le cadre de l'instruction d'Arha. Ce soir, elle semblait d'humeur à se laisser soutirer un récit.

— « Comment quiconque oserait-il ? »

— *« Eux* l'ont osé » dit Kossil. « C'étaient des sorciers, de ce peuple de magiciens des Contrées de l'Intérieur. C'était avant que les Dieux-Rois ne règnent sur les terres de Kargad ; nous n'étions pas aussi forts en ce temps-là. Les sorciers arrivaient par bateau de l'ouest vers Karego-At et Atuan, pour piller les villes côtières, saccager les fermes, et même pénétrer dans la Cité Sacrée d'Awabath. Ils venaient pour tuer les dragons, disaient-ils, mais ils demeuraient là le temps de mettre à sac les villes et les temples. »

— « Et leurs héros fameux venaient parmi nous pour éprouver leur épée », dit Thar, « et opérer leurs maléfices impies. L'un d'eux, magicien puissant et Maître des Dragons, le plus grand d'entre eux, fut mis en échec ici même. C'était il y a longtemps, très longtemps, mais on se rappelle encore l'histoire, et pas seulement en ce lieu. Le magicien s'appelait Erreth-Akbe, et était à la fois roi et sorcier dans l'Ouest. Il est venu sur nos terres, à Awabath s'est allié avec quelques seigneurs kargades rebelles, et a disputé le commandement de la cité au Grand Prêtre du Temple Intérieur des Dieux Jumeaux. Longtemps ils combattirent, la sorcellerie de l'homme contre la foudre des dieux, et détruisirent le temple autour d'eux. Finalement le Grand Prêtre brisa le bâton magique du sorcier, rompit en deux l'amulette qui lui donnait le pouvoir, et le mit en déroute. Le sorcier s'enfuit de la cité et des terres kargades, et traversa Terremer pour gagner l'extrême ouest ; et là, un dragon le mit en pièces, car son pouvoir avait disparu. Depuis ce jour la puissance et le pouvoir des Contrées de l'Intérieur n'ont cessé de décliner. Quant au Grand Prêtre, qui s'appelait Intathin, il était le premier de la maison de Tarb, cette lignée dont sont issus, après des siècles et l'accomplissement des prophéties, les Prêtres-Rois de Karego-At, ancêtres des Dieux-Rois de tout Kargad. C'est ainsi que, depuis l'époque d'Intathin, la puissance et le pouvoir du pays kargade n'ont cessé de croître. Ceux-là, venus pour piller les Tombeaux, étaient des sorciers, qui s'acharnaient à récupérer l'amulette brisée d'Erreth-Akbe. Mais elle se trouve toujours en sûreté, là où le Grand Prêtre l'a mise. Et leurs ossements s'y trouvent aussi … » Thar montra le sol sous ses pieds. « Et l'autre moitié est perdue à jamais. »

— « Comment cela ? interrogea Arha.

— « La moitié qui se trouvait dans la main d'Inthatin fut donnée par lui au Trésor des Tombeaux ? Pour y reposer à jamais en sûreté. L'autre moitié était restée dans la main du sorcier, mais il l'a donnée avant sa fuite à un roitelet rebelle, nommé Thoreg de Hupun. J'ignore pourquoi il le fit. »

— « Pour créer un conflit, en rendant Thoreg orgueilleux », dit Kossil. « Et c'est ce qui arriva. Les descendants de Thoreg se rebellèrent à nouveau sous le règne de la maison de Tarb ; ils prirent encore les armes contre le premier Dieu-Roi, refusant de le reconnaître, ni pour roi ni pour dieu. C'était une race maudite, ensorcelée. Ils sont tous morts aujourd'hui. »

Thar acquiesça. « Le père de notre actuel Dieu-Roi, le Seigneur-qui-a-surgi, a vaincu la famille de Hupun, et détruit leurs palais. Et quand tout fut terminé, la moitié d'amulette, qu'ils avaient conservée depuis le temps d'Erreth-Akbe et d'Intathin, était perdue. Nul ne sait ce qu'il en est advenu. Et cela se passait il y a une vie. »

— « Elle a été jetée aux ordures, sans nul doute », dit Kossil. « On dit qu'il ne ressemblait en rien à un objet de valeur, cet anneau d'Erreth-Akbe. Maudit soit-il, et maudites toutes les choses du

peuple-sorcier ! » Kossil cracha dans le feu.

— « As-tu vu la moitié qui se trouve ici ? » demanda Arha à Thar.

La femme maigre secoua la tête. « Elle est avec ce trésor que nul ne peut atteindre, sinon l'Unique Prêtresse. C'est peut-être le plus grand trésor qui s'y trouve ; je n'en sais rien. Je pense que cela peut être vrai. Pendant des centaines d'années, les Contrées de l'Intérieur ont dépêché voleurs et sorciers pour tenter de la reprendre, et ils sont passés devant des coffres d'or grands ouverts, à la recherche de cette seule chose. Il y a très longtemps qu'ont vécu Erreth-Akbe et Intathin, et cependant l'histoire est encore connue et racontée, ici comme à l'Ouest. Au fil des siècles, la plupart des choses vieillissent et meurent. Très rares sont les choses précieuses qui demeurent précieuses, ou les histoires que l'on continue à raconter. »

Arha réfléchit un instant et dit : « Ce devaient être des hommes fort braves, ou fort stupides, pour pénétrer dans les Tombeaux. Ne connaissent-ils pas les pouvoirs des Innommables ? »

— « Non », fit Kossil de sa voix froide. « Ils n'ont pas de dieux. Ils font de la magie, et croient être eux-mêmes des dieux. Mais ils n'en sont pas. Et, lorsqu'ils meurent, ils ne renaissent point. Ils deviennent poussière et ossements, et leurs fantômes gémissent un temps dans le vent avant que celui-ci ne les disperse. Leur âme n'est pas immortelle. »

— « Mais quelle est cette magie qu'ils pratiquent ? » questionna Arha, captivée. Elle ne se souvenait plus avoir dit autrefois qu'elle se serait détournée et aurait refusé de regarder les vaisseaux des Contrées de l'Intérieur. « Comment la pratiquent-ils ? Et quel est son effet ? »

— « Tours de passe-passe, supercheries, artifices », dit Kossil.

— « Davantage que cela », dit Thar, « si ce que l'on raconte est vrai, ne serait-ce qu'en partie. Les sorciers de l'Ouest peuvent faire lever les vents et les apaiser, et les faire souffler là où ils veulent. En cela, tous s'accordent et disent la même chose. C'est pour cela qu'ils sont de fameux navigateurs ; ils peuvent mettre le vent magique dans leurs voiles, et aller où ils le désirent et calmer les tempêtes en mer. On dit aussi qu'ils peuvent à volonté faire la lumière et l'obscurité ; et changer les rochers en diamants, et le plomb en or ; qu'ils peuvent construire un immense palais ou une cité entière en un instant, du moins en apparence ; qu'ils peuvent se transformer en ours, en poisson, en dragon, comme il leur plaît. »

— « Je ne crois pas à tout cela », dit Kossil. « Qu'ils soient dangereux, subtils dans la supercherie, souples comme des anguilles, oui. Mais on dit que si l'on retire son bâton de bois à un sorcier, il n'a plus de pouvoir. Probablement y a-t-il des runes maléfiques inscrites sur le bâton. »

Thar secoua une nouvelle fois la tête. « Ils portent un bâton, il est vrai, mais ce n'est qu'un outil du pouvoir qu'ils ont en eux. »

« Mais comment l'obtiennent-ils, ce pouvoir ? » demanda Arha. « D'où leur vient-il ? »

— « De mensonges », dit Kossil.

— « Des mots » ; dit Thar. « C'est ce qui me fut dit par quelqu'un qui avait observé un sorcier réputé des Contrées de l'Intérieur, un Mage, comme on les appelle. Il avait été fait prisonnier, au cours d'un raid à l'Ouest. Il leur montra une baguette de bois sec, et prononça un mot. Et voilà que la baguette fleurit. Et il prononça un autre mot, et voilà qu'il se garnit de pommes rouges. Il dit un autre mot encore, et tout, bâton, fleurs et pommes, disparut, et le sorcier avec eux. Grâce à un mot, il s'était effacé comme un arc-en-ciel, en un clin d'œil, sans laisser de trace ; et on ne le retrouva jamais sur cette île. Était-ce un simple tour de passe-passe ? »

— « Il est aisé de duper des dupés » dit Kossil.

Thar n'en dit pas plus, afin d'éviter une querelle ; mais Arha répugnait à abandonner le sujet. « Quelle est l'apparence des gens du peuple-sorcier ? Sont-ils vraiment tout noirs, avec des yeux

blancs ? »

— « Ils sont noirs et vils. Mais je n'en ai jamais vu », dit Kossil avec satisfaction, déplaçant sa grande carcasse sur le tabouret bas et étendant ses mains devant le feu.

— « Puissent les Dieux Jumeaux les tenir au loin » murmura Thar.

— « Ils ne reviendront jamais ici » dit Kossil.

Et le feu grésillait, et la pluie crépitait sur le toit, et derrière la porte sombre Manan s'écriait d'une voix aiguë : « Ah ah ! La moitié pour moi, la moitié ! »

V
LUMIÈRE SOUS LA COLLINE

COMME l'année s'inclinait à nouveau vers l'hiver, Thar mourut. Pendant l'été, une maladie de langueur l'avait frappée ; elle, qui était déjà maigre, devint squelettique ; elle, qui était taciturne, de cet instant ne parla plus du tout. Sauf à Arha, quelquefois, quand elles étaient seules ; puis cela même cessa, et elle s'en fut en silence vers les ténèbres. Morte, elle manqua douloureusement à Arha. Si Thar était sévère, elle n'avait jamais été cruelle. C'était l'orgueil qu'elle avait enseigné à Arha, non la crainte. À présent il ne restait plus que Kossil.

Une nouvelle Grande Prêtresse du Temple des Dieux Jumeaux arriverait d'Awabath au printemps ; jusque-là, Arha et Kossil étaient les deux maîtresses du lieu. La femme appelait la jeune fille « Maîtresse » et devait lui obéir si elle lui donnait un ordre. Mais Arha avait appris à ne pas donner d'ordre à Kossil. Elle avait le droit de le faire, mais non la force ; car il fallait une force immense pour affronter la jalousie de Kossil envers son rang plus élevé, sa haine envers tout ce qu'elle ne pouvait elle-même dominer.

Depuis qu'Arha avait appris (de la douce Penthe) l'existence de l'impiété, et l'avait acceptée pour une réalité, bien que cela l'effrayât, elle pouvait considérer Kossil avec beaucoup plus d'assurance, et la comprendre. Kossil ne recelait en son cœur nulle vraie dévotion pour les Innommables ou pour les dieux. Elle ne tenait pour sacré que le pouvoir. L'Empereur des Pays Kargades détenant à présent ce pouvoir, pour cette raison il était bel et bien un Dieu-Roi à ses yeux, et elle le servait bien. Mais pour elle les temples n'étaient que parade, les Pierres Tombales des rochers, les Tombeaux d'Atuan des trous obscurs dans le sol, terribles mais vides. Elle aurait volontiers aboli le culte du Trône Vide, si elle avait pu le faire. Elle aurait volontiers évincé la Première Prêtresse, si elle avait osé.

Arha en était venue à envisager avec quiétude même cette dernière éventualité. Peut-être Thar avait-elle aidée à s'en rendre compte, bien qu'elle ne lui eût jamais rien dit directement. Aux premiers stades de sa maladie, avant que le silence ne s'appesantît sur elle, elle avait demandé à Arha de venir la voir tous les deux ou trois jours, et lui avait dit beaucoup de choses sur les faits et gestes du Dieu-Roi et de son prédécesseur, et sur les mœurs d'Awabath – choses qu'une prêtresse de son importance devait connaître, mais qui étaient rarement flatteuses pour le Dieu-Roi et sa cour. Et elle lui avait parlé de sa propre vie, et décrit ce à quoi avait ressemblé l'Arha de la vie antérieure, ce qu'elle avait fait ; et elle avait en quelques occasions mentionné ce que pouvaient être les difficultés et les dangers de la vie présente d'Arha. Pas une seule fois elle n'avait prononcé le nom de Kossil. Mais Arha avait été onze ans l'élève de Thar, et il lui suffisait d'une allusion ou d'une intonation pour comprendre, et se rappeler.

Une fois retombée l'agitation morne des Rites de Deuil, Arha se mit à éviter Kossil. Lorsque se terminaient les longs travaux et les rites de la journée, elle rejoignait sa demeure solitaire ; et, chaque fois qu'elle en avait le temps, elle allait dans la chambre derrière le Trône, ouvrait la trappe, et descendait dans le noir. De jour comme de nuit, cela ne faisant là-bas aucune différence, elle poursuivait l'exploration systématique de son domaine. L'En-Dessous des Tombeaux, si lourd de son caractère sacré, était totalement interdit à tout autre que les prêtresses et leurs eunuques les plus fidèles. Quiconque, homme ou femme, s'aventurerait en ce lieu tomberait assurément mort, frappé par la colère des Innommables. Mais, parmi toutes les règles qu'elle avait apprises, il n'en était aucune interdisant l'entrée du Labyrinthe. C'était inutile. On ne pouvait y accéder qu'en passant par l'En-dessous des Tombeaux ; et, de toute façon, y a-t-il une règle qui puisse enseigner aux mouches qu'elles ne doivent pas entrer dans la toile de l'araignée ?

Aussi Arha emmenait souvent Manan dans les régions proches du Labyrinthe, afin de lui enseigner les chemins. Il ne montrait nul empressement à la suivre, mais cependant lui obéissait. Elle s'assura que Duby et Uahto, les eunuques de Kossil, connaissaient l'emplacement de la Chambre des Chaînes et la façon de sortir de l'En-dessous des Tombeaux, mais pas plus ; elle ne les emmena jamais dans le Labyrinthe. Elle voulait que personne d'autre que Manan, qui lui était entièrement dévoué, ne connût ces passages secrets. Car ils étaient à elle, elle seule, à jamais. Elle avait entrepris une exploration complète du Labyrinthe. Durant tout l'automne, elle passa de nombreux jours à parcourir ces couloirs interminables, et il restait des régions qu'elle n'avait pas encore atteintes. Il était fastidieux de suivre ainsi ce réseau de couloirs, immense et dépourvu de sens ; les jambes se fatiguaient et l'esprit s'ennuyait à compter et recompter les tournants et les passages franchis, et ceux à venir. C'était une chose magnifique, tracée sous terre, dans la roche solide, comme les rues d'une grande cité ; mais elle avait été conçue pour lasser et troubler le mortel qui s'y promènerait et même sa prêtresse devait finir par avoir le sentiment que ce n'était rien qu'un gigantesque piège.

Aussi, et chaque jour davantage maintenant que l'hiver s'intensifiait, dirigea-t-elle son exploration minutieuse vers la Salle elle-même, les autels, les alcôves situées derrière et dessous les autels, les chambres pleines de coffres et de boîtes et leurs contenus, les couloirs et les greniers, le trou poussiéreux sous le dôme où nichaient des centaines de chauves-souris, les sous-sols et les sous-sous-sols qui étaient les antichambres des couloirs des ténèbres.

Les mains et les manches parfumées d'un musc sec et douceâtre, réduit en poudre depuis huit siècles qu'il était enfermé dans un coffre en fer, le front maculé du noir tenace d'une toile d'araignée, elle restait agenouillée une heure durant, à étudier les gravures d'un magnifique coffre en bois de cèdre ruiné par le temps, cadeau de quelque roi aux Puissances Innommables des Tombeaux des siècles auparavant. On y voyait le roi, silhouette minuscule et raide, au long nez, et la Salle du Trône avec son dôme aplati et les colonnes du portique, délicatement gravés en relief sur le bois par un artiste qui n'était plus que poussière depuis des centaines d'années. Il y avait la Prêtresse Unique, respirant les fumées narcotiques des plateaux en bronze, et prodiguant un conseil ou une prophétie au roi, dont le nez était brisé dans ce tableau ; le visage de la Prêtresse était trop petit pour que les traits fussent nets, et cependant Arha imaginait que ce visage était le sien. Elle se demandait ce qu'elle avait dit au roi au long nez, et s'il lui en avait été reconnaissant.

Elle avait dans la Salle du Trône ses endroits de prédilection, comme on peut avoir des coins favoris où s'asseoir dans une maison ensoleillée. Elle allait souvent dans une petite soupente, au-dessus de l'un des vestiaires, à l'arrière de la Salle. On y gardait les robes et les costumes anciens, vestiges des jours où les grands rois et les seigneurs venaient rendre le culte au Lieu des Tombeaux d'Atuan, le reconnaissant pour un domaine plus grand que le leur ou celui de quiconque. Quelquefois leurs filles, les princesses, avaient revêtu ces douces soies blanches, brodées de topaze et de sombre améthyste, et dansé avec la Prêtresse des Tombeaux. De petites tablettes d'ivoire peint dans l'un des trésors représentaient cette danse, et les seigneurs et les rois qui attendaient au-dehors, car en ce temps comme maintenant, nul homme ne posait jamais le pied sur le sol des Tombeaux. Mais les vierges pouvaient entrer, et danser avec la Prêtresse, vêtues de soie blanche. La Prêtresse elle-même portait toujours une robe de grossière toile noire, en ce temps comme maintenant : mais elle aimait à venir palper l'étoffe douce et moelleuse, détériorée par l'âge, que les joyaux impérissables déchiraient par leur poids infime. Il y avait dans ces coffres un parfum différent de tous les muscs et les encens des temples du Lieu : un parfum plus léger, plus frais, plus jeune.

Dans les chambres du trésor, elle passait une nuit entière à inventorier et apprendre le contenu d'un seul coffre, pierre précieuse par pierre précieuse, les armures rouillées, les panaches brisés des

casques, les boucles, les épingles et les broches de bronze, de vermeil, et d'or massif.

Les hiboux, que sa présence ne troublait point, perchés sur les chevrons, ouvraient et refermaient leurs yeux jaunes. Un peu de la clarté stellaire brillait entre les tuiles du toit ; ou bien la neige passait au travers, fine et froide comme ces soies anciennes qui se réduisaient à rien sous les doigts.

Une nuit, à la fin de l'hiver (il faisait trop froid dans la Salle), elle alla jusqu'à la trappe ; la souleva, descendit sur les marches, et la referma sur elle. Elle prit en silence le chemin qu'elle connaissait si bien, le passage qui menait à l'En-Dessous des Tombeaux. Là, bien sûr, elle n'avait jamais de lumière, elle avait emporté une lanterne, pour aller dans le Labyrinthe ou dans l'obscurité nocturne à la surface, elle l'éteignait avant de s'approcher de l'En-Dessous des Tombeaux. Elle n'avait, au cours de toutes les générations de sa prêtrise, jamais vu cet endroit. Dans le passage, à présent, elle souffla la chandelle de la lampe qu'elle tenait en main, et sans ralentir le pas d'aucune manière, poursuivit son chemin dans ce noir de poix, avec l'aisance d'un petit poisson dans l'eau sombre. Là, hiver comme été, il n'y avait ni froid ni chaleur : toujours la même fraîcheur constante, un peu humide, invariable. En haut, les grands vents glacés de l'hiver fouettaient la neige sur le désert. Ici, il n'y avait ni vent, ni saison ; c'était un endroit clos, tranquille, sûr.

Elle se rendait à la Chambre Peinte. Elle se plaisait parfois à étudier les étranges peintures murales qui surgissaient de l'ombre à la lueur de sa chandelle : des hommes aux longues ailes, aux yeux immenses, sereins et moroses. Personne ne pouvait lui dire ce qu'ils étaient, il n'y avait de peintures semblables nulle part ailleurs dans le Lieu, mais elle croyait le savoir ; c'étaient les esprits des damnés, qui ne renaissent point. La Chambre Peinte se trouvait dans le Labyrinthe ; aussi devait-elle traverser d'abord la caverne sous les Pierres Tombales. Comme elle s'en approchait, par le passage en pente, une faible lueur grise fleurit, à peine un soupçon, l'écho de l'écho d'une lumière lointaine.

Elle pensa que ses yeux lui jouaient un tour, comme souvent ils le faisaient dans cette noirceur totale. Elle les ferma, et le reflet s'évanouit. Elle les rouvrit, et il réapparut.

Elle s'était arrêtée et demeurait immobile. Du gris à la place du noir. Une frange de pâleur terne, tout juste visible, là où rien ne pouvait être visible, où tout devait être noir.

Elle fit quelques pas en avant et étendit la main vers cet angle de la paroi du tunnel ; et, de façon extrêmement vague, aperçut le mouvement de sa main.

Elle continua. C'était étrange, et dépassait la pensée, dépassait la peur, cette pâle fleur de lumière là où il n'y avait jamais eu de lumière, dans ce tombeau du tréfonds de l'ombre. Dans ses vêtements noirs, elle marchait sans bruit sur ses pieds nus. Au dernier tournant du couloir, elle s'arrêta ; puis, très lentement, fit le dernier pas, regarda, et vit.

Elle vit ce qu'elle n'avait jamais vu, bien qu'elle eût vécu une centaine de vies : l'immense caverne voûtée sous les Pierres Tombales, creusée non de la main de l'homme, mais par les puissances de la Terre. Elle était ornée de cristaux, de pinacles et de filigranes de calcaire blanc, œuvre des eaux souterraines, depuis des éons : immense, avec un plafond et des murs étincelants, délicate, compliquée, palais de diamant, maison d'améthyste et de cristal, dont l'antique obscurité avait été chassée par cette splendeur.

Non pas brillante, mais aveuglante, pour l'œil accoutumé aux ténèbres, était la lumière qui avait opéré ce miracle. C'était une clarté douce, comme celle du gaz des marais, qui se déplaçait lentement à travers la caverne, faisant jaillir des milliers de scintillements du plafond précieux, et se mouvoir des milliers d'ombres fantastiques le long des parois gravées.

La lumière brûlait au bout d'un bâton, qui ne produisait pas de fumée et ne se consumait point. Ce bâton était tenu par une main humaine. Et Arha vit le visage près de la lumière ; un visage sombre, le

visage d'un homme. Elle ne bougea pas.

Longtemps il arpenta la vaste caverne. Il paraissait chercher quelque chose, regardait derrière les cataractes de dentelle de pierre, examinant les multiples couloirs qui menaient au-dehors, sans toutefois y pénétrer. Et durant tout ce temps la Prêtresse des Tombeaux demeura immobile, dans l'angle noir du passage, et attendit.

Ce qu'il lui était peut-être le plus difficile à concevoir, c'était qu'elle avait devant les yeux un étranger. Elle avait très rarement vu un étranger. Il lui semblait que ce devait être l'un des gardiens – non, l'un des hommes de l'autre côté du mur, un chevrier ou un soldat, un esclave du Lieu ; et il était venu contempler les secrets des Innommables, et peut-être dérober quelque chose aux Tombeaux…

Dérober quelque chose. Voler les Puissances des Ténèbres. Sacrilège ; le mot se forma lentement dans l'esprit d'Arha. C'était un homme, et nul homme ne devait jamais fouler le sol des Tombeaux, le Lieu Sacré. Pourtant il était là, dans cette caverne qui était le cœur des Tombeaux. Il y était entré. Il avait fait de la lumière là où la lumière était proscrite, là où il n'y en avait jamais eu depuis le commencement du monde. Pourquoi les Innommables ne le foudroyaient-ils pas ?

Il scrutait maintenant le sol rocheux, foui et bouleversé. On pouvait voir qu'un trou y avait été ouvert et refermé. Les mottes de terre détrempée qui avaient été déplacées pour creuser les tombes n'avaient pas toutes été aplanies.

Ses Maîtres avaient dévoré ces trois-là. Pourquoi ne dévoraient-ils pas celui-ci ? Qu'attendaient-ils ?

Que leurs mains agissent, que leur langue parle…

« Va-t'en ! Va-t'en ! Disparais ! » cria-t-elle tout à coup, à tue-tête. Des échos formidables se répercutèrent, aigus et sonores, à travers la caverne, semblant troubler le visage sombre et surpris qui se tourna vers elle et, l'espace d'un moment, à travers la splendeur ébranlée de la caverne, la regarda. Puis la lumière disparut. Toute splendeur disparut. Rien que le noir aveugle, et le silence.

À présent, elle pouvait à nouveau penser. Elle était libérée de l'envoûtement de la lumière.

Il avait dû entrer par la porte de roc rouge, la Porte des Prisonniers ; il tenterait donc de s'enfuir par la même voie. Légère et silencieuse comme les chouettes aux ailes discrètes, elle effectua en courant le demi-circuit de la caverne, jusqu'au tunnel bas aboutissant à la porte qui ne s'ouvrait que de l'intérieur. C'est là qu'elle s'arrêta, à l'entrée du tunnel. Aucun souffle d'air : il n'avait pas laissé la porte ouverte derrière lui. Elle était close, et s'il était dans le tunnel, il s'y trouvait pris au piège.

Mais il n'y était pas. Elle en était sûre. Si près, dans cet espace réduit, elle aurait entendu son souffle, senti la chaleur et la pulsation de sa vie même. Il n'y avait personne dans le tunnel. Elle écoutait. Où pouvait-il être ?

L'obscurité pesait sur ses yeux comme un bandeau. Avoir vu l'En-Dessous des Tombeaux la bouleversait : elle était abasourdie. Elle ne l'avait connu que comme une région définie par l'ouïe, par le toucher, par des mouvements d'air froid dans le noir ; une immensité ; un mystère, destiné à ne jamais être contemplé. Mais elle l'avait contemplé, et le mystère avait cédé la place, non pas à l'horreur, mais à la beauté, mystère plus profond encore que celui des ténèbres.

Elle avançait lentement à présent, incertaine. Elle chercha à tâtons le chemin du deuxième passage à gauche, celui qui conduisait au Labyrinthe. La, elle fît halte et écouta.

Ses oreilles ne lui en dirent pas plus que ses yeux. Mais, comme elle avait posé une main de chaque côté du cintre rocheux, elle ressentit une faible et obscure vibration, et perçut dans l'air glacé et renfermé une odeur qui n'était pas d'ici : l'odeur de la sauge qui poussait sur les collines désertes, en haut au grand air.

Calme, elle descendit lentement le couloir, guidée par son flair.

Au bout de cent pas peut-être, elle l'entendit. Il était presque aussi silencieux qu'elle, mais son pied n'était pas aussi assuré dans le noir. Elle entendit un raclement léger, comme s'il avait trébuché sur le sol inégal et avait aussitôt repris son équilibre. Rien d'autre. Elle attendit un instant et se remit lentement en route, effleurant très légèrement la paroi du bout des doigts de sa main droite. Ils rencontrèrent enfin une barre de métal arrondie. Elle s'arrêta à cet endroit et palpa le morceau de fer jusqu'à ce que, presque à la limite de sa portée, elle eût touché une poignée de fer rugueux en saillie. Elle l'abaissa brusquement, de toutes ses forces.

Il y eut un grincement effrayant, puis un choc. Des étincelles bleues tombèrent en averse. Des échos s'éteignirent, en désordre, tout au long du couloir derrière elle. Elle étendit les mains et sentit, à quelques centimètres seulement de son visage, la surface grêlée d'une porte en fer.

Elle prit une longue inspiration.

Remontant lentement le tunnel jusqu'à l'En-Dessous des Tombeaux et longeant le mur à droite, elle se rendit à la trappe de la Salle du Trône. Elle ne se hâtait point et marchait en silence, bien que le silence fût désormais inutile. Elle tenait son voleur. La porte qu'il avait franchie était le seul moyen d'entrer ou de sortir du Labyrinthe : et on ne pouvait l'ouvrir que de l'extérieur.

Il était maintenant là-bas, dans la noirceur souterraine, et ne ressortirait jamais.

Très droite, elle passa lentement devant le Trône et pénétra dans la longue salle garnie de colonnes. Là où, sur le haut trépied, une coupe de bronze débordait de la lueur rougeoyante du charbon de bois, elle fit demi-tour, et s'approcha des sept degrés qui menaient au Trône.

Sur la marche la plus basse, elle s'agenouilla, et inclina son front sur la pierre froide et poussiéreuse, jonchée d'os de souris échappés du bec des hiboux en chasse.

« Pardonnez-moi d'avoir vu Vos ténèbres violées » , dit-elle, sans toutefois prononcer les mots à haute voix. « Pardonnez-moi d'avoir vu Vos Tombeaux profanés. Vous serez vengés. O mes Maîtres, la mort vous le livrera, et il ne renaîtra jamais ! » .

Cependant, alors même qu'elle priait, elle revoyait en pensée la splendeur palpitante de la caverne éclairée, où la vie remplaçait la mort ; et au lieu d'être terrifiée devant ce sacrilège et envahie de rage à l'égard du voleur, elle pensait seulement que c'était étrange, ô combien étrange…

« Que dois-je dire à Kossil ? » se demanda-t-elle en sortant dans les rafales du vent d'hiver, resserrant son manteau autour d'elle. « Rien. Pas encore. C'est *moi* la maîtresse du Labyrinthe. Ceci ne concerne en rien le Dieu-Roi. Je lui parlerai quand le voleur sera mort, peut-être. Comment dois-je le tuer ? Il me faudra faire venir Kossil afin qu'elle assiste à sa mort. Elle aime la mort. Que cherchait-il donc ? Il doit être fou. Comment est-il entré ? Kossil et moi sommes les seules à posséder les clés de la porte de roc rouge et de la trappe. Il a dû entrer par la porte de roc rouge. Et seul un sorcier a pu l'ouvrir. Un sorcier … »

Elle s'arrêta, malgré le vent qui la secouait, la renversant presque.

« C'est un sorcier, un magicien des Contrées de l'Intérieur, en quête de l'amulette d'Erreth-Akbe. »

Et cette idée la charma tellement qu'elle en eut chaud dans tout le corps, en dépit du vent glacé, et qu'elle rit tout haut. Tout autour d'elle le Lieu, et le désert alentour, étaient noirs et silencieux : le vent était mordant ; il n'y avait pas de lumière en bas dans la Grande Maison. Une neige fine, invisible, volait dans le vent.

« S'il a ouvert la porte de roc rouge par sorcellerie, il peut en ouvrir d'autres. Il peut s'évader. »

Cette pensée la contraria un instant ; mais elle n'en était au fond pas convaincue. Les Innommables l'avaient laissé entrer. Pourquoi pas ? Il ne pouvait être nuisible. En quoi peu nuire un voleur incapable de quitter la scène de son larcin ? Il devait posséder charmes et noirs pouvoirs, et

des puissants, à n'en pas douter, puisqu'il était venu jusque-là ; mais il n'irait pas plus loin. Aucun sort jeté par un mortel ne pouvait être plus fort que la volonté des Innommables, les présences dans les Tombeaux, les Rois dont le Trône était vide.

Afin de se rassurer sur ce point, elle se hâta vers la Petite Maison. Manan était endormi sur la galerie, enroulé dans son manteau et dans la couverture de fourrure mitée qui constituait son lit d'hiver. Elle entra sans bruit et sans allumer aucune lampe, afin de ne pas le réveiller. Elle ouvrit une petite pièce cadenassée, guère plus qu'un placard au fond du couloir, et fit jaillir l'étincelle d'un silex assez longtemps pour repérer un certain endroit sur le sol ; s'agenouillant, elle souleva un carreau. Un morceau d'étoffe lourde et sale, un carré de quelques centimètres de côté seulement, se révéla sous ses doigts. Elle le poussa de côté silencieusement, et se rejeta brusquement en arrière, car un rayon de lumière montait vers elle en plein visage.

Après un moment, très prudemment, elle regarda par l'ouverture. Elle avait oublié qu'il portait cette singulière lumière sur son bâton. Elle s'était attendue tout au plus à l'entendre, en bas dans le noir. Elle avait oublié la lumière, soit, mais il se trouvait bien là où elle l'escomptait : juste en dessous du judas, devant la porte en fer qui empêchait sa fuite du Labyrinthe.

Il était là, une main sur la hanche, l'autre tenant incliné le bâton, au bout duquel était accroché le doux feu follet – le bâton de bois aussi haut que lui. Sa tête, à environ deux mètres en dessous d'elle, était un peu penchée sur le côté. Ses vêtements étaient ceux de tout homme voyageant l'hiver, ou de tout pèlerin : un manteau court, épais, une tunique de cuir, des jambières de laine, des sandales lacées ; il avait sur le dos un léger paquetage, d'où pendait une gourde, et un couteau dans une gaine à sa hanche. Il se tenait là, comme une statue, tranquille et pensif.

Lentement, il éleva son bâton et en dirigea l'extrémité lumineuse vers la porte, qu'Arha ne pouvait voir de son judas. La lumière changea, se fit moins diffuse et plus claire, d'un éclat intense. Il parla à voix haute. Son langage était inconnu d'Arha, mais plus inconnue encore la voix, grave et sonore.

La lumière sur le bâton s'intensifia, vacilla, diminua. Pendant un moment elle s'éteignit tout à fait, et Arha ne le vit plus.

Le feu violet pâle du marais reparut, soutenu, et elle vit que l'homme se détournait de la porte. Le charme d'ouverture n'avait pas opéré. Le pouvoir qui maintenait le verrou solidement fermé sur cette porte était plus fort que toute sa magie.

Il regarda autour de lui, comme s'il eût pensé : Et maintenant, quoi faire ?

Le tunnel ou couloir dans lequel il se trouvait était large de deux mètres environ. Le plafond était à quelque trois ou quatre mètres du sol. En cet endroit, les murs étaient de pierre taillée, assemblée sans mortier mais avec beaucoup de soin et de précision, si bien que l'on pouvait à peine glisser la pointe d'un couteau entre deux pierres. Elle s'incurvaient à mesure qu'elles montaient vers le sommet, afin de former une voûte.

Il n'y avait rien d'autre.

Il se mit à avancer. Une foulée l'emmena hors du champ visuel d'Arha. La lumière s'évanouit Arha s'apprêtait à replacer l'étoffe et le carreau, lorsqu'à nouveau le doux rayon de lumière s'éleva du sol devant elle. L'homme était revenu à la porte. Peut-être s'était-il rendu compte que, s'il la quittait pour pénétrer dans le dédale, il était peu probable qu'il la retrouve.

Il parla : un seul mot, à voix basse. « *Emenn »,* dit-il puis une nouvelle fois, plus fort : *« Emenn ! »* Et la porte de fer grinça dans ses chambranles, et de sourds échos roulèrent au long du tunnel en voûte, comme le tonnerre, et il sembla à Arha que le sol tremblait sous elle.

Mais la porte resta close.

Il rit alors, d'un rire bref, celui d'un homme qui réfléchit :

« Quel idiot je fais ! » Il parcourut les murs des yeux une autre fois, et comme il levait la tête, Arha vit le sourire qui s'attardait sur son visage sombre. Puis il s'assit, défit son paquetage et en sortit un morceau de pain sec, qu'il se mit à mâchonner. Il déboucha sa gourde en cuir et la secoua ; elle semblait légère dans sa main, comme si elle eût été presque vide. Il remit en place le bouchon sans boire. Il posa son sac derrière lui en guise d'oreiller, étendit son manteau sous lui et s'allongea. Le bâton était dans sa main droite. Comme il se couchait, la petite boule, ou ce tortillon de lumière, se détacha du bâton et alla se suspendre, avec un faible éclat, derrière sa tête, à quelques pieds du sol. Sa main gauche reposait sur sa poitrine, serrant quelque chose qui pendait d'une lourde chaîne à son cou. Il était étendu de manière tout à fait confortable, les jambes croisées sur les chevilles ; son regard errant se posa sur le judas puis s'en détacha ; il soupira et ferma les yeux. La lumière s'affaiblit peu à peu. Il dormait.

La main serrée sur sa poitrine se détendit et glissa sur le côté, et Arha qui l'observait en haut, vit alors quel talisman il portait à sa chaîne : un morceau de métal brut, en forme de croissant, semblait-il.

La lueur faible due à son pouvoir magique s'éteignit. Il reposait dans le silence et les ténèbres.

Arha remit en place l'étoffe et le carreau, se releva doucement et se glissa jusqu'à sa chambre. Là, elle resta longtemps étendue, éveillée, dans l'obscurité ou vociférait le vent, conservant devant les yeux la splendeur cristalline qui avait scintillé dans la maison de la mort, le feu discret qui ne brûlait point, les pierres de la paroi du tunnel, le visage paisible de l'homme endormi.

VI
LE PIÈGE

LE jour suivant, quand elle eut accompli ses devoirs dans les différents temples, et enseigné les danses sacrées aux novices, elle s'esquiva vers la Petite Maison et, faisant l'obscurité dans la pièce, ouvrit le judas pour scruter le tunnel. Il n'y avait pas de lumière. Il était parti. Elle ne pensait pas le voir rester longtemps devant la porte inutile, mais c'était le seul endroit où elle pût observer. Comment allait-elle le retrouver maintenant qu'il s'était perdu ?

Les tunnels du Labyrinthe, selon les dires de Thar et sa propre expérience, s'étendaient, avec tous les méandres, leurs embranchements, leurs spirales et culs-de-sac, sur plus de trente kilomètres. L'impasse la plus éloignée des Tombeaux ne devait pas être à beaucoup plus d'un kilomètre en ligne droite. Mais sous terre il n'existait pas de ligne droite. Tous les tunnels s'incurvaient, se divisaient, se rejoignaient, se ramifiaient, s'entrecroisaient, formaient des boucles, traçaient des chemins qui finissaient où ils avaient commencé, car il n'y avait pas de commencement, et pas de fin. On pouvait marcher, marcher, et marcher, sans arriver nulle part, car il n'y avait nulle part où arriver. Il n'y avait pas de centre, pas de cœur à ce dédale. Et, une fois la porte fermée, il n'y avait pas de fin. Aucune direction n'était la bonne.

Bien que les directions et les tournants vers les différentes chambres et régions fussent bien ancrés dans le mémoire d'Arha, elle avait quand même emporté, dans ses explorations les plus longues, une balle de fine laine, qu'elle avait laissée se dérouler derrière elle, et rebobinée sur le chemin du retour. Gar si elle manquait l'un des virages ou des passages qu'il fallait dénombrer, même elle pouvait se perdre. Une lumière ne servait à rien, car il n'y avait pas de repères. Tous les couloirs, toutes les portes et toutes les ouvertures étaient semblables.

Il avait pu à présent parcourir des kilomètres, et n'être cependant qu'à douze mètres de la porte par laquelle il était entré.

Elle se rendit à la Salle du Trône, au temple des Dieux Jumeaux et à la cave sous les cuisines, et, choisissant un moment où elle était seule, scruta par tous les judas les ténèbres froides et épaisses. Quand vint la nuit, glaciale et enflammée d'étoiles, elle alla en certains endroits de la Colline, leva certaines pierres, balaya la terre, et regarda à nouveau en bas, pour y voir l'obscurité sans étoiles.

Il était là. Il fallait qu'il soit là. Pourtant il lui avait échappé. Il mourrait de soif avant qu'elle ne le trouve. Il faudrait qu'elle envoie Manan dans le Labyrinthe pour le retrouver, lorsqu'elle serait sûre qu'il était mort. C'était là une pensée insupportable. Tandis qu'elle était agenouillée, dans la clarté des étoiles, sur le sol âpre de la Colline, des larmes de rage montèrent à ses yeux.

Elle alla jusqu'au sentier qui descendait vers le temple du Dieu-Roi. Les colonnes aux chapiteaux gravés étincelaient de givre dans la lumière stellaire, blancs comme des ossements. Elle frappa à la porte de derrière, et Kossil la fît entrer.

« Qu'est-ce qui amène ici ma maîtresse ? » dit la corpulente femme, froide et attentive.

— Prêtresse, il y a un homme dans le Labyrinthe. »

Kossil était prise au dépourvu ; pour une fois se produisait une chose qu'elle n'avait pas prévue. Elle la fixa. Ses yeux semblèrent se gonfler un peu. L'esprit d'Arha fut traversé par l'idée que Kossil ressemblait beaucoup à Penthe imitant Kossil, et un fou rire naquit en elle, pour s'éteindre aussitôt, vite réprimé.

— « Un homme ? Dans le Labyrinthe ? »

— « Un homme, un étranger. » Puis, comme Kossil continuait à le regarder avec incrédulité, elle ajouta : « Je peux reconnaître un homme, bien que j'en aie peu vu. »

Kossil dédaigna son ironie. « Comment un homme a-t-il pu s'introduire ici ? »

— « Par sorcellerie, je pense. Sa peau est sombre ; peut-être vient-il des Contrées de l'Intérieur. Il est venu piller les Tombeaux. Je l'ai rencontré tout d'abord dans l'En-Dessous des Tombeaux, sous les Pierres mêmes. Il a couru vers l'entrée du Labyrinthe quand il s'est aperçu de ma présence, comme s'il savait où il allait. J'ai fermé la porte en fer derrière lui. Il a pratiqué des envoûtements, mais ils n'ont pas fait s'ouvrir la porte. Le matin il est reparti dans le dédale. Je n'arrive plus à le retrouver à présent. »

— « A-t-il de la lumière ? »

— « Oui. »

— « De l'eau ? »

— « Une petite gourde, à demi pleine. »

— « Sa chandelle sera déjà consumée. » Kossil évaluait. « Quatre ou cinq jours. Peut-être six. À ce moment, vous pourrez envoyer mes gardiens en bas pour retirer le corps. Le sang devra être répandu devant le Trône et le… »

— « Non », dit Arha avec une véhémence soudaine, d'une voix stridente. « Je veux le retrouver vivant. »

La prêtresse contempla la jeune fille de toute sa hauteur massive. « Pourquoi ? »

— « Pour… pour rendre son agonie plus longue. Il a commis un sacrilège envers les Innommables. Il a souillé de lumière l'En-Dessous des Tombeaux. Il est venu dérober aux Tombeaux leurs trésors. Son châtiment doit être pire que de mourir seul dans un tunnel. »

— « Oui », dit Kossil, qui avait l'air de réfléchir. « Mais comment le capturerez-vous, maîtresse ? C'est trop hasardeux. L'autre solution ne laisse pas place au hasard. N'y a-t-il point une salle pleine d'ossements quelque part dans le Labyrinthe, les ossements d'hommes qui y sont entrés et ne l'ont pas quitté ? … Laissez les Ténébreux le punir à leur façon, selon leurs coutumes, les noires coutumes du Labyrinthe. La soif est une mort cruelle. »

— « Je sais », dit la jeune fille. Elle sortit dans la nuit, rabattant son capuchon sur sa tête pour se protéger du vent sifflant et glacé. Ne le savait-elle pas ?

Il avait été puéril de sa part, et stupide, de s'adresser à Kossil. Elle n'avait pas à en attendre d'aide. Kossil elle-même ne savait rien ; elle ne connaissait que l'attente sans émotion, et la mort qui venait à la fin. Elle ne comprenait pas. Elle ne voyait pas qu'il fallait retrouver cet homme. Cela ne devait pas se passer comme cela s'était passé avec les autres. Elle ne pourrait pas le supporter à nouveau. Puisqu'il fallait qu'il meure, que sa mort soit rapide, et en plein jour. Il serait sûrement plus séant que ce voleur, le premier homme depuis des siècles qui eût été assez courageux pour tenter de piller les Tombeaux, succombe sous le fil de l'épée. Il ne possédait même pas d'âme immortelle qui lui permette de renaître. Son fantôme errerait en gémissant par les couloirs. On ne pouvait pas le laisser mourir de soif là-bas, seul dans le noir.

Arha dormit très peu cette nuit-là. Le jour suivant fut empli par les rites et les devoirs. Elle passa la nuit à aller, en silence et sans lanterne, d'un judas à l'autre dans tous les bâtiments obscurs du Lieu, et sur la Colline balayée par le vent. Elle alla enfin se coucher dans la Petite Maison, deux ou trois heures avant l'aube, mais ne put trouver le sommeil. Le troisième jour, tard dans l'après-midi, elle alla se promener seule dans le désert en direction de la rivière, dont les eaux basses dans la sécheresse hivernale étaient gelées entre les roseaux. Le souvenir lui était venu qu'une fois, à l'automne, elle était allée très loin dans le Labyrinthe, au-delà des Six-Croix, et que, tout le long d'un couloir sinueux, elle avait entendu derrière les pierres le bruit de l'eau courante. Un homme assoiffé, s'il arrivait à cet endroit, n'y resterait-il pas ? Il y avait des judas même là-bas ; il lui fallait les chercher, mais Thar lui avait montré chacun d'eux, l'année dernière, et elle les retrouva sans grande

peine. Elle se rappelait l'emplacement et la forme des choses à la manière d'un aveugle : elle cherchait chaque cachette à tâtons, et non du regard. Au deuxième judas, le plus éloigné des Tombeaux, quand elle releva sa capuche pour occulter la lumière, et qu'elle appliqua son œil au trou découpé dans un pan de roc plat, elle vit au-dessous d'elle la faible lueur de la lumière magique.

Il était là, à demi caché. Le judas donnait sur l'extrémité de l'impasse. Elle ne pouvait voir que son dos, son cou incliné, et son bras droit. Il était assis à l'angle des murs, et creusait les pierres de son couteau, une courte dague d'acier au manche incrusté de joyaux. La lame était cassée net. La pointe brisée gisait juste en dessous du judas. Il l'avait rompue en essayant de disjoindre les pierres, pour atteindre l'eau qu'il entendait courir, en un murmure clair dans le silence mort du souterrain, de l'autre côté du mur impénétrable.

Ses mouvements étaient apathiques. Il était très différent, après ces trois nuits et ces trois jours, du personnage qui se tenait, souple et calme, devant la porte en fer, et qui avait ri de sa propre défaite. Il s'obstinait encore, mais le pouvoir l'avait quitté. Il ne possédait pas le charme pour écarter ces pierres, mais devait se servir de son couteau inutile. Jusqu'à sa lumière enchantée qui était faible et pâlotte. Sous le regard d'Arha, la lumière vacilla ; l'homme eut un sursaut, et laissa tomber sa dague. Puis, avec obstination, il la ramassa et tenta d'introduire la lame brisée entre les pierres.

Étendue entre les roseaux pris dans la glace, sur la berge, sans conscience de ce qu'elle faisait ni l'endroit où elle se trouvait, Arha colla sa bouche à la bouche froide du rocher, et mit sa main en porte-voix. « Sorcier ! » dit-elle, et sa voix, par la gorge de pierre, glissa en un murmure froid dans le souterrain.

L'homme sursauta et se releva avec peine, sortant ainsi de son champ de vision lorsqu'elle voulut le regarder. Elle colla de nouveau sa bouche au judas et dit : « Longe le mur de rivière jusqu'au second tournant. Le premier tournant à gauche. Passes-en deux sur la droite, prends le troisième. Passes-en un à droite, prends le deuxième. Puis à gauche ; ensuite à droite. Reste là, dans la Chambre Peinte. »

Se déplaçant encore pour l'apercevoir, elle dut laisser un rayon de lumière entrer dans le tunnel, l'espace d'un moment ; car, lorsqu'elle regarda, il était revenu dans son champ visuel et levait les yeux vers l'ouverture. Son visage, dont elle voyait maintenant qu'il était balafré, était tendu et avide. Les lèvres étaient noires et parcheminées, les yeux brillants. Il leva son bâton, approchant de plus en plus la lumière de ses yeux. Effrayée, elle recula, ferma le judas avec son couvercle de rocher, recouvrit celui-ci de pierres, se releva, et regagna promptement le Lieu. Elle s'aperçut que ses mains tremblaient, et plusieurs fois un vertige la saisit en chemin. Elle ne savait que faire.

S'il suivait les instructions qu'elle lui avait données, il allait revenir dans la direction de la porte en fer, vers la Chambre Peinte. Et il n'y avait rien, en cet endroit, aucune raison qu'il y allât. Un judas dans le plafond de la Chambre Peinte, très commode, était situé dans le trésor du temple des Dieux Jumeaux ; peut-être était-ce pour cela qu'elle y avait pensé. Elle ne savait pas. Pourquoi lui avait-elle parlé ?

Elle pouvait lui faire parvenir un peu d'eau par l'un des judas, puis le mener jusque-là. Cela le maintiendrait plus longtemps en vie. Aussi longtemps qu'elle le voudrait, en fait. Si elle descendait de l'eau et un peu de nourriture de temps à autre, il continuerait, des jours, des mois, à errer dans le Labyrinthe ; et elle pourrait l'observer par les judas, et lui indiquer où trouver l'eau, parfois lui donner de fausses indications afin qu'il marche en vain ; mais il lui faudrait toujours marcher. Cela lui apprendrait à se moquer des Innommables, à exhiber sa masculinité stupide dans les lieux de sépulture des Morts Immortels !

Mais, tant qu'il serait là, elle ne pourrait jamais pénétrer elle-même dans le Labyrinthe.

Pourquoi ? Se demanda-t-elle à elle- même ; et elle répondit : Parce qu'il pourrait s'enfuir par la porte en fer que je dois laisser ouverte derrière moi … Mais il ne pourrait aller plus loin que l'En-Dessous des Tombeaux. La vérité était qu'elle avait peur de se trouver face à lui. Elle avait peur de son pouvoir, des arts dont il avait fait usage pour pénétrer l'En-Dessous des Tombeaux, de la magie qui faisait vivre cette lumière. Et pourtant, y avait-il tant à redouter ? Les puissances qui régnaient dans ces lieux de ténèbres étaient de son côté à elle. De toute évidence, il ne pouvait pas grand-chose, lui, dans le royaume des Innommables. Il n'avait pas ouvert la porte en fer ; il n'avait pas fait apparaître de nourriture magique ni fait jaillir l'eau du mur, toutes choses qu'elle redoutait qu'il fît. Il n'avait pas même, en trois jours, trouvé la porte du Grand Trésor, qui était sûrement sa quête. Arha elle-même n'avait pas encore utilisé les instructions de Thar pour aller dans cette salle, remettant encore et sans cesse ce voyage, mue par une certaine crainte, une certaine hésitation, et le sentiment que l'heure n'était pas encore venue.

À présent, elle pensait : Pourquoi ne ferait-il pas ce voyage à sa place ? Il pourrait regarder à satiété tous les trésors des Tombeaux. Grand bien lui fasse ! Elle pourrait se gausser de lui, et lui dire de manger l'or, et de boire les diamants.

Avec la hâte nerveuse et fiévreuse qui la possédait depuis trois jours, elle courut au temple des Dieux Jumeaux, ouvrit le petit trésor en voûte, et dégagea le judas dissimulé dans le sol.

La Chambre Peinte se trouvait au-dessous, mais dans un noir de poix. Le chemin que l'homme devait suivre dans le dédale était beaucoup plus détourné, plus long peut-être de plusieurs kilomètres ; cela, elle l'avait oublié. Et, sans aucun doute, il était affaibli et ne marchait pas vite. Peut-être allait-il oublier ses instructions et prendre un mauvais tournant. Peu de gens étaient capables de se souvenir des directives à la première audition, comme elle pouvait le faire. Peut-être même n'avait-il pas compris la langue qu'elle parlait. S'il en était ainsi, qu'il continue d'errer jusqu'à ce qu'il s'écroule et meure dans le noir, l'idiot, l'étranger, l'incroyant. Que son fantôme arpente en gémissant les routes pierreuses des Tombeaux d'Atuan jusqu'à ce qu'il soit lui-même dévoré par les ténèbres…

Très tôt le matin suivant, après une nuit d'un sommeil parcimonieux rempli de mauvais rêves, elle retourna au judas, dans le petit temple. Elle regarda en bas et ne vit rien : l'obscurité était totale. Elle descendit au bout d'une chaîne une chandelle allumée, dans une petite lanterne d'étain. Il était là, dans la Chambre Peinte. Elle vit, à la lueur de la chandelle, ses jambes et une main flasque. Elle parla dans le judas, qui était large, de la taille d'une dalle : « Sorcier ! »

Aucun mouvement. Était-il mort ? Était-ce là toute la force qu'il recelait en lui ? Elle ricana ; son cœur battait à grands coups. « Sorcier ! » cria-t-elle, d'une voix qui résonna dans la chambre caverneuse. Il remua, et s'assit lentement, regardant autour de lui d'un air égaré. Au bout d'un moment, il leva les yeux, et cilla sous la petite lanterne qui pendait du plafond. Son visage était terrible à voir, enflé et noir comme celui d'une momie.

Il allongea la main vers son bâton qui gisait sur le sol auprès de lui, mais aucune lumière ne fleurit sur le bois. Il avait perdu tout pouvoir.

« Veux-tu voir le trésor des Tombeaux d'Atuan, sorcier ? »

Il leva la tête avec lassitude, loucha devant la lumière de la lanterne, qui était tout ce qu'il pouvait apercevoir. Au bout d'un instant, avec une grimace, qui aurait pu être le début d'un sourire, il hocha la tête une fois.

« Sors de cette chambre par la gauche. Prends le premier couloir à gauche… » Elle récita hâtivement la longue suite d'indications, sans s'arrêter, et à la fin dit : « Là, tu trouveras le trésor que tu es venu chercher. Et là aussi, peut-être, de l'eau. Que préférerais-tu en ce moment, sorcier ? »

Il se leva, prenant appui sur son bâton. Dirigeant vers elle un regard qui ne pouvait la voir, il tenta de dire quelque chose, mais sa gorge sèche n'avait pas de voix. Il haussa les épaules, et quitta la Chambre Peinte.

Elle ne lui donnerait point d'eau. Il ne trouverait jamais, jamais, le chemin de la Chambre au Trésor, de toute façon. Les instructions étaient trop longues pour qu'il se les rappelle ; et il y avait le Puits, s'il arrivait jusque-là. Il était à présent dans le noir. Il se perdrait, et finirait par s'écrouler et mourir quelque part dans les couloirs étroits, profonds et secs. Et Manan le trouverait et le traînerait au-dehors. Et ce serait la fin. Arha étreignit de ses mains le couvercle du judas et balança son corps accroupi d'avant en arrière, d'arrière en avant, se mordant la lèvre comme pour résister à une douleur terrible. Elle ne lui donnerait pas d'eau. Elle ne lui donnerait pas d'eau. Elle lui donnerait la mort, la mort, la mort, la mort…

À cette heure grise de sa vie, Kossil vint à elle, et entra à pas lourds dans la Chambre au Trésor, énorme dans ses robes noires d'hiver.

« L'homme est-il déjà mort ? »

Arha leva la tête. Il n'y avait pas de larmes dans ses yeux, et donc rien à cacher.

— « Je pense que oui », dit-elle, se relevant et époussetant ses jupes. « Sa lumière s'est éteinte. »

— « Il essaie peut-être de nous tromper. Ceux-qui-n'ont-pas-d'âme sont très rusés. »

— « J'attendrai une journée pour être sûre. »

— « Oui, ou deux jours. Ensuite, Duby pourra descendre et ramener son corps. Il est plus fort que le vieux Manan. »

— « Mais Manan est au service des Innommables, et pas Duby. Il y a des endroits dans le Labyrinthe où Duby ne doit pas aller, et le voleur se trouve dans l'un de ceux-là. »

— « En ce cas, l'endroit est déjà souillé… »

— « Il sera lavé par sa mort », dit Arha. Elle pouvait voir à l'expression de Kossil que son propre visage devait avoir quelque chose d'étrange. « Ceci est mon domaine, prêtresse. Je dois y veiller comme mes Maîtres me l'ordonnent. Je n'ai nul besoin d'autres leçons sur la mort. »

— Le visage de Kossil parut rentrer dans le capuchon noir, telle une tortue du désert dans sa carapace, revêche, lente, et froide. « Très bien, maîtresse. »

Elles se séparèrent devant l'autel des Dieux Jumeaux. Arha partit, sans hâte cette fois, vers la Petite Maison, et appela Manan pour qu'il l'accompagne. Depuis qu'elle avait parlé à Kossil, elle savait ce qu'il convenait de faire.

Manan et elle gravirent ensemble la colline, pénétrèrent dans la Salle, descendirent dans l'En-Dessous des Tombeaux. Unissant leurs efforts pour tirer sur la longue poignée, ils ouvrirent la porte en fer du Labyrinthe. Là, ils allumèrent leurs lanternes, et entrèrent. Arha ouvrait le chemin, conduisant à la Chambre Peinte, et de là vers le Grand Trésor.

Le voleur n'était pas allé très loin. Elle et Manan n'avaient pas parcouru cinq cents pas dans leur course tortueuse quand ils le trouvèrent recroquevillé dans l'étroit couloir comme un tas de guenilles abandonné. Il avait laissé tomber son bâton avant de s'écrouler ; il gisait à quelque distance de lui. Sa bouche était sanglante, ses yeux mi-clos.

« Il est vivant », dit Manan, en s'agenouillant, sa grosse main jaune sur la gorge sombre, palpant le pouls. « Dois-je l'étrangler, maîtresse ? »

— « Non. Je le veux vivant. Ramasse-le et ramène-le. »

— « Vivant ? » fit Manan, troublé. « Pour quoi faire, petite maîtresse ? »

— « Pour être esclave des Tombeaux ! Cesse ce bavardage et fais comme je te dis. »

Le visage plus mélancolique que jamais, Manan obéit, hissant avec effort le jeune homme sur son

épaule, comme un long sac. Ainsi chargé, il suivit Arha en trébuchant. Il ne pouvait pas accomplir ce long trajet d'une traite, avec ce fardeau. Ils firent halte une douzaine de fois durant le voyage de retour, afin que Manan reprenne son souffle. À chaque halte, le couloir était le même : les pierres jaune-gris, étroitement jointes, s'élevant en voûte, le sol rocheux inégal, l'air mort ; Manan qui grognait et haletait, l'étranger qui gisait sans mouvement, les deux lanternes dont la lueur sourde formait un dôme de lumière qui allait se rétrécissant et se perdait dans l'ombre du couloir, dans les deux directions. À chaque pause, Arha faisait couler un peu d'eau de la gourde qu'elle avait apportée dans la bouche sèche de l'homme, un peu à la fois, de crainte que la vie, en revenant, ne le tue.

« À la Chambre des Chaînes ? » demanda Manan, comme ils se trouvaient dans le passage menant à la porte en fer ; à ces mots, Arha s'aperçut qu'elle n'avait pas encore réfléchi à l'endroit où elle devait emmener le prisonnier. Elle l'ignorait.

— « Pas là, non », dit-elle, le cœur soulevé comme chaque fois au souvenir de la fumée et de la puanteur, et des visages embrouillés, muets, aveugles. Et Kossil pouvait se rendre à la Chambre des Chaînes. « Il… il doit rester dans le Labyrinthe afin qu'il ne puisse recouvrer son pouvoir magique. Où y a-t-il une pièce ?… »

— « La Chambre Peinte a une porte, un verrou et un judas, maîtresse. Si vous êtes sûre qu'il ne peut ouvrir les portes. »

— « Il n'a aucun pouvoir, ici-bas. Amène-le là, Manan. »

Ainsi, Manan le traîna à la Chambre, refaisant la moitié du chemin déjà parcouru trop fatigué et trop essoufflé pour protester. Quand ils arrivèrent enfin dans la Chambre Peinte, Arha se dépouilla de son long et lourd manteau d'hiver en laine, et l'étendit sur le sol poussiéreux. « Pose-le là-dessus », dit-elle.

Manan la dévisagea, consterné et mélancolique, et siffla : « Petite maîtresse… »

— « Je veux que cet homme vive, Manan. Il va mourir de froid, vois comme il tremble en ce moment. »

— « Votre vêtement sera souillé. Le vêtement de la Prêtresse ! C'est un incroyant, un homme », laissa échapper Manan, ses petits yeux plissés comme sous l'effet de la douleur.

— « En ce cas, je brûlerai le manteau et m'en ferai tisser un autre ! Allons, Manan ! »

— Il se courba alors, docile, et laissa glisser de son dos le prisonnier sur le manteau noir. L'homme gisait immobile comme la mort, mais sa gorge était soulevée d'une forte pulsation, et de temps en temps un spasme faisait frissonner tout son corps.

« Il faudrait l'enchaîner », dit Manan.

— « A-t-il l'air dangereux ? » railla Arha ; mais quand Manan lui montra un moraillon de fer encastré dans les pierres, auquel on pouvait attacher le prisonnier, elle le laissa aller quérir une chaîne et des anneaux dans la Chambre des Chaînes. Il s'éloigna en grommelant par les couloirs, marmottant pour lui-même les directions à suivre ; il avait déjà fait ce chemin, mais jamais seul.

À la lueur de son unique lanterne, les peintures sur les quatre murs paraissaient bouger, se contracter, grossières formes humaines aux longues ailes tombantes, debout ou accroupies dans une tristesse éternelle.

Elle s'agenouilla et laissa couler de l'eau, par petites quantités, dans la bouche du prisonnier. Il finit par tousser, et ses mains se tendirent faiblement vers la gourde. Elle le laissa boire. Il se recoucha, le visage tout mouillé, barbouillé de poussière et de sang, et murmura quelque chose, un mot ou deux, dans une langue qu'elle ignorait.

Manan revint enfin, traînant des chaînes de fer, un énorme cadenas avec sa clé, et un anneau qui s'adaptait à la taille du prisonnier. « Ce n'est pas assez serré, il peut se dégager », marmonna-t-il en

fixant le dernier chaînon à l'anneau serti dans le mur.

— « Non, regarde. » Moins craintive à présent à l'égard de son prisonnier, Arha montra qu'elle ne pouvait glisser sa main entre l'anneau de fer et les côtes de l'homme. « À moins qu'il ne jeûne durant plus de quatre jours. »

— « Petite maîtresse », fît plaintivement Manan, « Je ne conteste pas, mais… comment peut-il servir d'esclave aux Innommables ? C'est un homme, petite. »

— « Et tu es un vieil imbécile, Manan. Viens donc, et cesse de faire des embarras. »

— Le prisonnier les observait avec des yeux brillants et las.

« Où est son bâton, Manan ? Ici. Je le prends. Il renferme un pouvoir magique. Oh, et je prends ça aussi ! » Et d'un mouvement vif, elle saisit la chaîne d'argent qui sortait de l'encolure de la tunique et la fit passer par-dessus la tête de l'homme, bien qu'il essayât de lui saisir le bras pour l'arrêter. Manan lui envoya un coup de pied dans le dos. Elle balança la chaîne au-dessus de lui, hors de son atteinte. « Est-ce là ton talisman, sorcier ? T'est-il précieux ? Il ne semble pas de grande valeur ; ne pouvais-tu t'en payer de meilleur ? Je vais le mettre en sûreté pour toi. » Et elle glissa la chaîne par-dessus sa tête, cachant le pendentif sous le lourd col de sa robe en laine.

— « Vous ignorez son usage », dit-il d'une voix enrouée, et prononçant de façon incorrecte les mots en langue kargue, mais cependant compréhensible.

Manan le frappa à nouveau ; il émit un petit grognement de douleur et ferma les yeux.

« Laisse-le, Manan. Viens. »

Elle sortit de la pièce. En grommelant, Manan la suivit.

Cette nuit-là ; quand toutes les lumières du Lieu furent éteintes, elle gravit à nouveau la colline, seule. Elle remplit sa gourde au puits de la salle derrière le Trône, et descendit l'eau et un grand gâteau plat de sarrasin sans levain dans la Chambre Peinte du Labyrinthe. Elle les plaça à portée du prisonnier, derrière la porte. Il était endormi, et ne fit pas un mouvement. Elle regagna la Petite Maison, et cette nuit-là, dormit elle aussi, longtemps et profondément.

Tôt dans l'après-midi, elle retourna seule au Labyrinthe. Le pain avait disparu, la gourde était à sec, et l'étranger était assis, le dos contre le mur. Son visage avait toujours l'aspect hideux dû à la saleté et aux cicatrices, mais son expression était vive.

Elle traversa la pièce pour se placer hors de son atteinte, tout enchaîné qu'il fût, et le regarda. Puis elle détourna les yeux. Mais elle ne savait où les poser. Quelque chose l'empêchait de parler. Son cœur battait comme si elle eût peur. Elle n'avait cependant aucune raison d'avoir peur de lui. Il était à sa merci.

« C'est agréable d'avoir de la lumière », dit-il de sa voix douce mais grave, qui la troublait tant.

— « Quel est ton nom ? » interrogea-t-elle, péremptoire. Sa propre voix, pensa-t-elle, sonnait de façon inhabituelle, grêle et haut perchée.

— « Eh bien, le plus souvent on m'appelle Épervier. »

— « Épervier ? Est-ce là ton nom ? »

— « Non. »

— « Alors, quel est-il ? »

— « Je ne puis vous le dire. Êtes-vous l'Unique Prêtresse des Tombeaux ? »

— « Oui. »

— « Comment vous appelez-vous ? »

— « Arha. »

— « *Celle qui fut dévorée*. Est-ce bien ce que cela signifie ? Ses yeux noirs la scrutaient intensément. Il eut un petit sourire. « Quel est votre nom ? »

— « Je n'ai pas de nom. Ne me pose pas de questions. D'où viens-tu ? »

— « Des Contrées de l'Intérieur, de l'Ouest. »

— « De Havnor ? »

C'était le seul nom de cité ou d'île des Contrées de l'Intérieur qu'elle connût.

— « Oui, de Havnor. »

— « Dans quel but es-tu venu ici ? »

— « Les Tombeaux d'Atuan sont fameux parmi les miens. »

— « Mais tu es un infidèle, un incroyant »

Il secoua la tête. « Oh non, Prêtresse. Je crois aux puissances des Ténèbres ! J'ai rencontré les Innommables, en d'autres lieux. »

— « Quels autres lieux ? »

— « Dans l'Archipel – les Contrées de l'Intérieur – il est des lieux qui appartiennent aux Anciennes Puissances de la Terre, comme celui-ci. Mais aucun d'eux n'est aussi fameux. Nulle part ailleurs il n'y a de temple, ni de prêtresse, nulle part on ne leur rend un tel culte. »

« Tu es venu les adorer », dit-elle, railleuse.

— « Je suis venu les piller. »

Elle contempla son visage grave. « Fanfaron ! »

— « Je savais que ce ne serait pas facile. »

— « Facile ? C'est impossible ! Si tu n'étais pas un incroyant, tu saurais cela. Les Innommables veillent sur ce qui est leur. »

— « Ce que je cherche n'est pas à eux. »

— « C'est à toi, sans doute ? »

— « Je puis le revendiquer, »

— « Qu'est-tu donc – un dieu ? Un roi ? » Elle le toisa, enchaîné, sale, épuisé. « Tu n'es rien d'autre qu'un voleur ! »

Il ne souffla mot, mais son regard soutint le sien.

« Tu ne dois pas me regarder ! » dit-elle d'une voix aiguë.

— « Madame », dit-il, « Je ne voulais pas vous offenser. Je suis un étranger, un intrus. Je ne connais pas vos usages, non plus que les égards dus à la Prêtresse des Tombeaux. Je suis à votre merci, et vous demande pardon si je vous ai offensée. »

Elle resta silencieuse, et en un instant sentit le sang affluer à ses joues, brûlant, absurde. Mais il ne la regardait pas et ne la vit pas rougir. Il avait obéi et détourné son regard sombre.

Aucun d'eux ne parla pendant un temps. Les figures peintes, tout autour, les fixaient de leurs yeux tristes et aveugles.

Elle avait apporté une cruche en grès pleine d'eau. Les yeux de l'homme erraient sans cesse dans cette direction, et au bout d'un moment, elle dit : « Bois, si tu veux. »

Il se jeta aussitôt sur la cruche, et la soulevant comme si elle eût été aussi légère qu'une coupe de vin, but une longue, longue gorgée. Puis il humecta un coin de sa manche et nettoya de son mieux son visage et ses mains de la crasse, du sang séché et des toiles d'araignée. Cela lui prit un certain temps, et la jeune fille l'observait. Quand il eut terminé, il avait meilleur aspect, mais cette toilette de chat révélait les cicatrices qu'il portait sur un côté de son visage : de vieilles cicatrices depuis longtemps guéries, blanchâtres sur sa peau sombre, quatre sillons parallèles, de l'œil à la mâchoire, comme tracés par les griffes d'une serre immense.

« Qu'est-ce donc ? » demanda-t-elle. « Cette cicatrice. »

Il ne répondit pas tout de suite.

— « Un dragon ? » fit-elle, dans une tentative ironique. N'était-elle pas venue ici pour narguer sa victime, le tourmenter en lui démontrant son impuissance ?

— « Non, pas un dragon. »

— « Tu n'es donc pas Maître des Dragons, du moins. »

— « Si », dit-il, avec une certaine réticence. « Je *suis* Maître des Dragons. Mais les cicatrices datent d'avant cela. Je vous ai dit que j'ai déjà rencontré les Puissances des Ténèbres, en d'autres endroits de la Terre. Ce que vous voyez sur mon visage est la marque d'un allié des Innommables. Mais celui-là n'est plus innommable, car j'ai fini par apprendre son nom. »

— « Que veux-tu dire ? Quel nom ? »

— « Je ne puis vous le révéler », fit-il en souriant, bien que son visage demeurât grave.

— « C'est une absurdité, un bavardage de fou, un sacrilège. Ils sont les Innommables ! Tu ne sais pas de quoi tu parles… »

— « Si, Prêtresse ! Même mieux que vous », dit-il, tandis que sa voix devenait plus profonde. « Regardez encore ! » Il tourna la tête de sorte qu'elle fût obligée de voir les quatre terribles marques en travers de sa joue.

« Je ne te crois pas », dit-elle, la voix tremblante.

— « Prêtresse », dit-il doucement ; « vous n'êtes pas très vieille ; vous ne pouvez être depuis très longtemps au service des Ténébreux. »

— « Mais si. Depuis très longtemps ! Je suis la Première Prêtresse, la Réincarnée. Je sers mes maîtres depuis un millier d'années, et un millier d'années encore avant cela. Je suis leur servante, et leur voix et leurs mains. Et je suis leur vengeance sur ceux qui souillent les Tombeaux et contemplent ce qui ne doit pas être vu ! Cesse de mentir et de te vanter ; ne vois-tu pas qu'il suffit d'un mot pour que mon garde vienne et te tranche la tête ? Et si je m'en vais et verrouille cette porte, personne ne viendra, jamais, et tu mourras ici dans le noir, et ceux que je sers mangeront ta chair et dévoreront ton âme, et ne laisseront que tes os dans la poussière. »

Il hocha la tête d'un air calme.

Elle bredouilla, et ne trouvant plus rien à dire, quitta la pièce d'un air majestueux, bouclant sur elle la porte avec un bruit retentissant. Qu'il croie donc qu'elle ne reviendrait plus ! Qu'il sue de peur, là dans le noir, qu'il la maudisse et tremble, et tente d'opérer ses charmes inutiles et détestables !

Mais en pensée elle le vit s'étirer avant de dormir, comme elle l'avait vu faire devant la porte en fer, serein comme un mouton dans un pré ensoleillé.

Elle cracha sur la porte verrouillée, fit le signe qui écartait la souillure, et s'en alla, presque en courant, dans l'En-Dessous des Tombeaux.

Comme elle longeait le mur pour se rendre à la trappe dans la Salle, ses doigts effleuraient les plans et les nervures fines du rocher, pareils à une dentelle figée. Le désir la saisit d'allumer sa lanterne, pour revoir, juste un instant, la pierre ciselée par le temps, le chatoiement délicat des murs. Elle ferma les yeux très fort et poursuivit en hâte son chemin.

VII
LE GRAND TRÉSOR

JAMAIS les rites et les tâches quotidiennes n'avaient paru si nombreux, si insignifiants, ni si longs. Les petites filles au visage pâle et aux manières furtives, les novices agitées, les prêtresses dont l'apparence était austère et froide mais dont la vie n'était qu'un secret mélange de jalousies, de misères, de petites ambitions et de vaines passions – toutes ces femmes, parmi lesquelles elle avait toujours vécu et qui constituaient pour elle l'humanité, lui apparaissaient maintenant à la fois pitoyables et ennuyeuses.

Mais elle, qui servait les grandes puissances, elle, la prêtresse de la Nuit inexorable, était affranchie de cette médiocrité. Elle n'avait pas à se soucier de la mesquinerie écrasante de la vie commune, de ces journées dont le seul plaisir à espérer était d'obtenir sur ses lentilles une plus grosse louche de graisse de mouton que la voisine… Elle était entièrement affranchie de ces journées. Sous terre, il n'y avait pas de jours. Il n'y avait seulement et toujours que la nuit.

Et dans cette nuit sans fin, le prisonnier : l'homme noir, praticien d'arts noirs, enchaîné par le fer et enfermé par la pierre, qui attendait qu'elle vienne, ou ne vienne pas, qu'elle lui apporte de l'eau, du pain et la vie, ou un couteau et une bassine de sacrifice, et la mort, selon sa fantaisie.

Elle n'avait parlé de l'homme qu'à Kossil, et Kossil n'en avait parlé à personne d'autre. Il était dans la Chambre Peinte depuis trois jours et trois nuits à présent, et Kossil ne s'était pas encore enquise de lui auprès d'Arha. Peut-être supposait-elle qu'il était mort, et qu'Arha avait fait porter par Manan son cadavre dans la Chambre des Ossements. Cela ne ressemblait pas à Kossil de prendre quoi que ce soit pour argent comptant : mais Arha se disait que son silence n'avait rien d'étrange. Kossil aimait que tout fût tenu secret, et détestait poser des questions. En outre, Arha lui ayant dit de ne pas s'immiscer dans ses affaires, Kossil ne faisait qu'obéir.

Cependant, si l'homme était censé être mort, Arha ne pouvait demander de nourriture pour lui. Aussi, à part quelques pommes et des oignons séchés volés dans les caves de la Grande Maison, elle se passait de nourriture. Elle se faisait porter les repas du matin et du soir à la Petite Maison, prétendant qu'elle voulait manger seule, et chaque nuit descendait les aliments à la Chambre Peinte dans le Labyrinthe, excepté les soupes. Elle avait l'habitude de jeûner, jusqu'à quatre jours de suite, et n'y attachait pas d'importance. L'être prisonnier dans le Labyrinthe avalait ses maigres portions de pain, de fromage et de haricots comme un crapaud gobe une mouche : un coup de dent, et tout avait disparu. De toute évidence, il aurait pu en manger cinq ou six fois plus ; mais il la remerciait calmement, comme s'il eût été son invité et elle l'hôtesse, à une table comme celle dont elle avait entendu parler, dans les festins du palais du Dieu-Roi, garnie de viandes rôties et de pain beurré, et de vin en flacons de cristal. Il était très bizarre.

« À quoi ressemblent les Contrées de l'Intérieur ? »

Elle avait apporté un petit tabouret d'ivoire pliant, à pieds croisés, afin de ne pas rester debout tandis qu'elle le questionnait, sans pourtant devoir s'asseoir par terre, à son niveau.

— « Eh bien, il y a plusieurs îles. Quatre fois quarante, dit-on, dans l'Archipel seul, et puis il y a les Lointains ; nul n'a jamais parcouru les Lointains en entier, ni compté toutes les terres. Et chacune est différente des autres. Mais la plus belle de toutes est peut-être Havnor, le grand pays au centre du monde. Au cœur de Havnor, sur une vaste baie emplie de vaisseaux, se trouve la Cité de Havnor. Les tours en sont de marbre blanc. La maison de chaque prince et de chaque marchand comporte une tour, et elles se dressent plus haut les unes que les autres. Les toits sont de tuile rouge, et tous les ponts sur les canaux sont couverts de mosaïque, rouge, bleue et verte. Et les bannières des princes sont de toutes les couleurs, et flottent sur les tours blanches. Sur la plus haute de toutes se dresse l'Épée

d'Erreth-Akbe, tel un pinacle, vers le ciel. Quand le soleil se lève sur Havnor, c'est sur cette lame qu'il se reflète d'abord, et il la fait étinceler ; et quand il se couche, l'Épée est d'or, et demeure ainsi encore un moment après la tombée du soir. »

— « Qui était Erreth-Akbe ? » dit-elle insidieusement.

Il leva les yeux vers elle, ne dit rien, mais sourit légèrement. Puis, comme après réflexion, il dit : « Il est vrai que vous ne devez pas savoir grand-chose de lui ici. Seulement sa venue en pays Kargue, peut-être. Et de cette histoire, que savez-vous ? »

— « Qu'il a perdu son bâton de magicien, son amulette et son pouvoir – comme toi », répondit-elle. « Il a échappé au Grand Prêtre et a fui vers l'Ouest, et les dragons l'ont tué. Mais s'il était venu jusqu'aux Tombeaux, les dragons auraient été inutiles. »

— « C'est juste », dit le prisonnier.

Elle ne voulait pas parler davantage d'Erreth-Akbe, pressentant le danger de ce sujet. « C'était un Maître des Dragons, raconte-t-on. Et tu dis en être un. Explique-moi ce qu'est un Maître des Dragons. »

Son ton était toujours railleur, et les réponses de l'homme simples et directes, comme s'il l'eût crue de bonne foi.

— « Quelqu'un à qui les dragons acceptent de parler. C'est cela, un Maître des Dragons ; ou du moins, c'est là l'essentiel de l'affaire. Il ne s'agit pas de dompter les dragons, comme le croient la plupart des gens. Les dragons en réalité n'ont pas de maîtres. La question est toujours la même, avec un dragon : vous parlera-t-il ou vous mangera-t-il ? Si vous pouvez espérer qu'il fera la première chose, et pas la deuxième, alors vous êtes un Maître des Dragons. »

— « Les dragons peuvent parler ? »

— « Certainement ! Dans la Langue Ancienne, celle que nous autres hommes apprenons avec tant de difficulté et utilisons si mal, pour nos sorts et changements de forme. Aucun homme ne connaît ce langage en entier, ni même un dixième. Il n'a pas le temps de l'apprendre. Mais les dragons vivent un millier d'années… Cela vaut la peine de converser avec eux, comme vous pouvez le penser. »

— « Y a-t-il des dragons ici, à Atuan ? »

— « Pas depuis des siècles, je crois, ni en Karego-At. Mais dans notre île la plus au nord, Hur-en-Hur, on dit qu'il se trouve encore de grands dragons dans les montagnes. Dans les Contrées de l'Intérieur, ils se tiennent tous maintenant à l'extrême ouest, le Lointain Ouest, dans des îles où nul homme ne vit et où peu accostent. S'ils ont faim, ils attaquent les territoires de l'Est ; mais cela est rare. J'ai vu l'île où ils se réunissent pour danser. Ils volent, avec leurs ailes immenses, en spirales, d'avant en arrière, de plus en plus haut sur la mer de l'Ouest, comme un tourbillon de feuilles jaunies en automne. » Emplis de cette vision, ses yeux regardaient des murs et de la terre et des ténèbres, et voyaient la haute mer s'étirer à l'infini vers le couchant, les dragons dorés sur le vent doré.

— « Tu mens », dit la jeune fille avec violence. « Tu inventes cela de toutes pièces. »

Il la regarda, interloqué. « Pourquoi mentirais-je, Arha ? »

— « Pour me donner le sentiment d'être stupide et craintive. Pour te donner l'air d'être sage, brave et puissant, un Maître des Dragons, et que sais-je encore ? Tu as vu des dragons danser, et les tours de Havnor, et tu sais tout sur tout. Et moi je ne sais rien du tout et ne suis allée nulle part. Mais tes connaissances ne sont que mensonges ! Tu n'es qu'un voleur, un prisonnier, tu n'as pas d'âme, et tu ne ressortiras jamais d'ici. Peu importe qu'il y ait des océans, des dragons et des tours blanches, et tout le reste, car tu ne les reverras jamais, tu ne reverras pas même la lumière du soleil. Moi, je ne connais que les ténèbres, la nuit souterraine. Et c'est tout ce qui existe vraiment. C'est tout ce qu'il y a à connaître, en fin de compte. Le silence, et le noir. Tu sais tout, sorcier. Mais moi je sais une chose

– la seule chose qui soit vraie ! »

Il courba la tête. Ses longues mains d'un brun cuivré étaient posées sur ses genoux, immobiles. Elle vit la quadruple cicatrice sur sa joue. Il était allé plus loin qu'elle dans les ténèbres ; il connaissait la mort mieux qu'elle, même la mort… Un accès de haine surgit en elle, la suffoquant un instant. Pourquoi était-il aussi désarmé, et en même temps aussi fort ? Pourquoi ne pouvait-elle le vaincre ?

« C'est pour cela que je t'ai laissé en vie », dit-elle soudain, sans la moindre préméditation. « Je veux que tu m'enseignes comment se font les tours des magiciens. Tant que tu auras quelque art à me montrer, tu resteras en vie. Si tu n'en as point, si ce ne sont que bouffonneries et mensonges, alors j'en finirai avec toi. Comprends-tu ? »

— « Oui. »

— « Parfait. Commence. »

Il mit sa tête dans ses mains une minute, et changea de position. La ceinture de fer ne lui en permettait aucune qui fût confortable, sauf s'il s'allongeait sur le ventre.

Il releva enfin la tête et parla avec gravité. « Écoutez, Arha. Je suis un Mage, ce que vous appelez un sorcier. Je possède certains arts et certains pouvoirs. C'est vrai. Il est vrai aussi que dans ce Lieu des Anciennes Puissances, ma force est peu de chose et mes talents ne me servent à rien. Je pourrais bien sûr vous montrer des tours d'illusion et toutes sortes de merveilles. C'est la part mineure de la sorcellerie. Je pouvais accomplir ces tours lorsque j'étais enfant ; je puis les pratiquer même ici. Mais si vous y croyez, vous serez terrifiée ; et vous voudrez peut-être me tuer, si la peur vous met en colère. Et si vous n'y croyez pas, vous n'y verrez que mensonges et bouffonneries, comme vous l'avez dit ; et ainsi je perdrai également la vie. Et pour le moment, mon seul but et mon seul désir, c'est de rester en vie. »

Cela la fit rire, et elle dit : « Oh, tu resteras en vie un certain temps ; ne le vois-tu donc pas ? Tu es stupide ! Très bien ; montre-moi ces tours d'illusion. Je sais que ce sont des artifices et je n'aurai pas peur. Je n'aurais pas davantage peur si c'était vrai, soit dit en passant. Mais commence donc. Ta précieuse peau est sauve, pour ce soir, en tout cas. »

Il s'esclaffa à ces mots, comme elle venait de le faire elle-même. Ils se renvoyaient sa vie de l'un à l'autre, en jouant comme avec une balle.

— « Que souhaitez-vous que je vous montre ? »

— « Que peux-tu me montrer ? »

— « N'importe quoi. »

— « Vantardise ! »

— « Non », fit-il, manifestement piqué au vif. « Je ne me vante pas. En tout cas, je n'en avais pas l'intention. »

— « Montre-moi quelque chose qui vaille la peine d'être vu, selon toi. N'importe quoi ! »

Il inclina la tête et contempla un moment ses mains. Rien ne se produisit. La haute chandelle dans sa lanterne brûlait d'une lueur faible et régulière. Les images noires sur les murs, les personnages aux ailes d'oiseau qui ne pouvaient voler, avec leurs yeux peints en rouge et blanc ternes, se dessinaient, menaçantes au-dessus de lui, au-dessus d'elle. Il n'y avait pas de bruit. Elle soupira, déçue et quelque peu chagrinée. Il était faible ; il parlait de grandes choses, mais ne faisait rien. Il n'était rien d'autre qu'un habile menteur, et pas même un habile voleur. « Eh bien », dit-elle enfin, rassemblant ses jupes autour d'elle pour se lever. La laisse bruissa d'étrange façon lorsqu'elle remua. Elle se regarda, et se redressa en sursaut.

La lourde robe noire qu'elle portait depuis des années avait disparu ; celle-ci était à présent en

soie de couleur turquoise, brillante et douce comme le ciel du soir. Elle ballonnait à partir des hanches, et toute la jupe était brodée de minces fils d'argent et de semence de perle, et de minuscules particules de cristal, si bien qu'elle chatoyait doucement, comme la pluie en avril.

Sans voix, elle regarda le magicien. « Cela vous plaît-il ? »

— « Où… »

— « Cela ressemble à une robe que j'ai vue sur une princesse, une fois, à la Fête du Retour du Soleil, dans le Nouveau Palais de Havnor », dit-il, en la regardant avec satisfaction. « Vous m'avez demandé de vous montrer quelque chose qui en vaille la peine. C'est vous-même que je vous montre. »

— « Fais… fais disparaître cela. »

— « Vous m'avez bien donné votre manteau », dit-il, d'un ton plaisant. « Ne puis-je rien vous donner ? Mais ne vous inquiétez pas. Ce n'est qu'une illusion ; voyez. »

Il ne leva pas un doigt, à ce qu'il sembla en tout cas, et ne dit pas un mot ; mais la merveille de soie bleue avait disparu, et elle se retrouvait dans la robe noire et rêche qui était la sienne.

Elle demeura un moment immobile.

« Comment puis-je savoir », dit-elle enfin, « si vous êtes bien ce que vous semblez être ? »

— « Vous ne le pouvez pas. J'ignore comment vous me voyez. »

Elle réfléchit encore. « Vous pourriez me duper, afin que je vous voie comme… » Elle s'interrompit, car il avait levé la main vers le plafond, esquissant brièvement un geste. Elle crut qu'il jetait un sort, et recula vivement vers la porte ; mais, suivant son geste, ses yeux rencontrèrent, là-haut dans la sombre voûte, le petit carré du judas qui s'ouvrait dans le temple des Dieux Jumeaux.

Il ne laissait passer nulle lumière ; elle ne voyait rien, n'entendait rien qui indiquât une présence ; mais il avait désigné le plafond, et posé sur elle un regard interrogateur.

Tous deux demeurèrent parfaitement immobile durant un moment.

« Ta magie n'est que sottise, tout juste bonne pour des enfants ! » dit-elle distinctement. « Ce ne sont que supercheries et mensonges. J'en ai vu assez. Tu serviras de pâture aux Innommables. Je ne reviendrai pas. »

Elle prit sa lanterne et sortit, faisant retenir avec force les verrous. Puis elle resta derrière la porte, consternée. Que devait-elle faire ?

Qu'avait vu ou entendu Kossil de cette scène ? Qu'avaient-ils dit ? Elle ne pouvait s'en souvenir. Il lui semblait qu'elle ne disait jamais au prisonnier ce qu'elle avait l'intention de lui dire. Il la troublait sans cesse avec ses histoires de dragons, de tours, et cette façon de donner des noms aux Innommables, et de vouloir rester en vie, et de lui être reconnaissant pour son manteau. Jamais il ne disait ce qu'elle attendait de lui. Elle ne l'avait même pas questionné sur le talisman, qu'elle portait toujours, caché contre son sein. C'était aussi bien, puisque Kossil écoutait.

Après tout, quelle importance cela avait-il ? En quoi Kossil pouvait-elle lui nuire ? Mais, en même temps qu'elle se posait la question, elle connaissait la réponse. Rien n'est plus facile à tuer qu'un faucon en cage. L'homme était sans défense, enchaîné dans cette cage de pierre. Il suffisait à la prêtresse du Dieu-Roi d'envoyer son serviteur Duby l'étrangler cette nuit ; ou, si elle et Duby ne savaient pas comment se rendre dans cette partie du Labyrinthe, de souffler de la poudre empoisonnée par le judas dans la Chambre Peinte. Elle possédait des boîtes et des fioles de substances malignes, certaines pour empoisonner l'eau ou la nourriture, d'autres pour rendre l'air toxique. Et il serait mort au matin, et tout serait fini. Il n'y aurait jamais plus de lumière sous les Tombeaux.

Arha se hâta au long des étroits passages de pierre jusqu'à l'entrée de l'En-Dessous des

Tombeaux, où l'attendait Manan, accroupi et patient comme un vieux crapaud dans le noir. Ces visites au prisonnier le mettaient mal à l'aise. Elle refusait qu'il l'accompagne jusqu'au bout, aussi s'étaient-ils mis d'accord sur ce compromis. À présent elle était heureuse qu'il fût là, à sa disposition. À lui, au moins, elle pouvait se fier.

« Manan, écoute. Tu vas aller à la Chambre Peinte, tout de suite. Dis à l'homme que tu l'emmènes pour l'enterrer vivant sous les Tombeaux. » Les petits yeux de Manan s'allumèrent. « Dis cela à haute voix. Défais la chaîne, et conduis-le à… » Elle s'interrompit, car elle n'avait pas encore décidé quelle serait la meilleure cachette pour le prisonnier.

— « Dans l'En-Dessous des Tombeaux », fit Manan avec empressement.

— « Non, idiot. Je t'ai dit de le dire, pas de le faire. Attends… »

Quel endroit était à l'abri de Kossil et des espions de Kossil ? Aucun, sinon les plus profonds des lieux souterrains, les lieux les plus sacrés et les plus cachés du domaine des Innommables, où elle-même n'osait aller. Cependant, Kossil n'était-elle pas femme à oser presque tout ? Elle pouvait avoir peur des ténèbres, mais elle était de celles qui domineraient leur peur pour arriver à leurs fins. On ne pouvait dire ce qu'elle avait vraiment appris du plan du Labyrinthe, que ce fut de Thar ou de l'Arha de la vie antérieure, ou même d'explorations clandestines qu'elle aurait effectuées au cours des années passées ; Arha la soupçonnait d'en savoir plus qu'elle ne le prétendait. Mais il était une voie qu'elle ne pouvait certainement pas connaître, le secret-le-mieux-gardé.

« Tu dois mener l'homme là où je vais te conduire, et tu dois le faire dans le noir. Puis, quand je te ramènerai ici, tu creuseras une fosse dans l'En-Dessous des Tombeaux, et fabriqueras un cercueil que tu placeras, vide, dans la fosse, que tu combleras, de manière cependant qu'on puisse la trouver si on la cherche. Comprends-tu ? »

— « Non », fit Manan, buté et chagrin. « Petite, cette supercherie n'est pas sage. Ce n'est pas bien. Il ne devrait pas y avoir d'homme ici ! Un châtiment viendra… »

— « Un vieux fou aura la langue tranchée, oui ! Oses-tu me dire, à moi, ce qui est sage ? J'obéis aux ordres des Puissances des Ténèbres. Suis-moi ! »

— « Je regrette, petite maîtresse, je regrette… »

Ils retournèrent à la Chambre Peinte. Elle attendit dehors dans le tunnel, tandis que Manan entrait et détachait la chaîne du moraillon dans le mur. Elle entendit la voix profonde interroger : « Où m'emmènes-tu à présent, Manan ? » et le contralto enroué de répondre, solennel : « Tu dois être enterré vivant, a dit ma maîtresse. Sous les Pierres Tombales. Lève-toi ! » Elle entendit la lourde chaîne claquer comme un fouet.

Le prisonnier sortit, les bras liés par la ceinture de cuir de Manan. Celui-ci venait derrière, le tenant comme un chien au bout d'une courte laisse, mais le collier se trouvait autour de sa taille et la laisse était de fer. Il tourna les yeux vers Arha, mais elle souffla sa chandelle et sans un mot se mit en marche dans le noir. Elle prit sur-le-champ l'allure lente mais régulière qu'elle adoptait d'ordinaire quand elle se trouvait sans lumière dans le Labyrinthe, effleurant du bout des doigts, très légèrement mais presque constamment, les parois, de chaque côté. Manan et le prisonnier la suivaient, avec beaucoup moins d'aisance à cause de la laisse, trébuchant et traînant le pas. Mais il leur fallait progresser dans le noir ; car elle voulait qu'aucun d'eux n'apprît ce chemin.

Tourner à gauche après la Chambre Peinte, et dépasser une ouverture ; prendre le prochain tournant à droite, et passer l'ouverture sur la droite ; puis un long passage en courbe, et une volée de marches, nombreuses, glissantes, et beaucoup trop étroites pour des pieds humains normaux. Elle n'était jamais allée plus loin que ces marches.

L'air était ici plus vicié, très immobile, avec une senteur acide. Les instructions étaient claires

dans son esprit, même les intonations de la voix de Thar en les énonçant. Descendre ces marches (derrière elle, le prisonnier trébucha dans la nuit de poix, et elle l'entendit haleter quand Manan le releva d'une forte secousse de la chaîne), et au pied des marches tourner aussitôt à gauche. Continuer ensuite à gauche en passant trois ouvertures, puis la première à droite, et poursuivre à droite. Les tunnels faisaient des courbes et des angles, aucun n'était rectiligne. « Puis il faut contourner le Puits », disait la voix de Thar dans les ténèbres de sa pensée, « et le chemin est très étroit. »

Elle ralentit le pas, se pencha, et toucha de la main le sol devant elle. Le couloir devenait maintenant droit sur une longue distance, rassurant trompeusement l'explorateur. Tout à coup, sa main tâtonnante qui ne cessait de balayer la roche devant elle ne sentit plus rien. Il y avait un rebord de pierre : au-delà, le vide. À droite, la paroi du couloir plongeait à pic dans le puits. À gauche se trouvait une bordure, une corniche, guère plus que la largeur d'une main.

« Il y a un puits. Faites face au mur de gauche. Collez-vous contre lui, et marchez de côté. Faites glisser vos pieds. Tiens bien la chaîne, Manan… Êtes-vous sur la corniche ? Elle se rétrécit. N'appuyez pas votre poids sur vos talons. Bien, j'ai franchi le puits. Tendez-moi la main. Là… »

Le tunnel décrivait de courts zigzags et présentait de nombreuses ouvertures latérales. En passant devant certaines d'entre elles, le bruit de leurs pas s'y répercutait de manière étrange, caverneuse ; et, plus étrange encore, on sentait un très faible appel d'air, comme une succion. Ces couloirs devaient se terminer en puits, comme le précédent. Peut-être se trouvait-il, sous cette partie inférieure du Labyrinthe, un endroit creux, une caverne si profonde et si vaste que celle de l'En-Dessous des Tombeaux eût semblé petite en comparaison, un vide interne, immense et noir.

Mais au-dessus de ce gouffre, dans les tunnels obscurs qu'ils parcouraient, les couloirs se faisaient peu à peu plus étroits et plus bas, au point qu'Arha dut se baisser. Ce chemin n'avait-il pas de fin ?

La fin arriva brutalement : une porte fermée. Marchant pliée en deux, et un peu plus vite que de coutume, Arha la heurta, de la tête et des mains. Elle chercha à tâtons la serrure, puis la petite clé accrochée à l'anneau pendu à sa ceinture, celle qu'elle n'avait jamais utilisée, la clé d'argent au manche en forme de dragon. Elle s'ajusta et tourna. Arha ouvrit la porte du Grand Trésor des Tombeaux d'Atuan. Un remugle sec et acide passa comme un soupir à travers les ténèbres.

« Manan, tu n'as pas le droit d'entrer ici. Attends devant la porte. »

— « Lui a le droit, et pas moi ? »

— « Si tu pénètres dans cette pièce, Manan, tu n'en sortiras pas. La loi le veut ainsi, pour tous excepté moi. Nul être mortel n'est jamais sorti vivant de cette pièce, excepté moi. Veux-tu entrer ? »

— « J'attendrai au-dehors », dit la voix mélancolique dans l'ombre. « Maîtresse, ne fermez pas la porte… »

Son angoisse lui fit perdre son sang-froid au point qu'elle laissa la porte entrebâillée. Et, en vérité, l'endroit remplissait d'une sourde crainte ; et elle se défiait un peu du prisonnier, tout entravé qu'il fût. Une fois à l'intérieur, elle frotta son silex. Ses mains tremblaient. La chandelle prit difficilement ; l'air était mort et renfermé. Dans la vacillante lueur jaunâtre, qui paraissait vive après ce long passage dans la nuit, la Chambre au Trésor se dessina autour d'eux, pleines d'ombres mouvantes.

Il y avait là six coffres immenses, tous de pierre, couverts d'une fine poussière grise, comme la moisissure couvre le pain ; rien d'autre. Les murs étaient rugueux, le plafond bas. Il faisait froid dans la pièce, d'un froid sans air qui donnait l'impression de figer le sang dans le cœur. Pas de toiles d'araignée, la poussière seule. Rien ne vivait en ce lieu, absolument rien, pas même les rares et minuscules araignées blanches du Labyrinthe. La poussière était épaisse, et chacun de ses grains

pouvait être un jour écoulé dans ce lieu où il n'y avait ni temps ni lumière : des jours, des mois, des années, des siècles disparus en poussière.

« Voici l'endroit que je cherchais », dit Arha, et sa voix était ferme. « Voici le Grand Trésor des Tombeaux. Tu y es parvenu. Tu ne pourras jamais plus le quitter. »

Il ne dit rien, et son visage était paisible, mais il y avait dans ses yeux quelque chose qui émut la jeune fille : du désespoir, le regard de quelqu'un qui a été trahi.

« Tu as dit que tu voulais rester en vie. C'est le seul endroit, à ma connaissance, où cela soit possible. Kossil te tuera ou m'obligera à te tuer, Épervier, mais ici, elle ne peut t'atteindre. »

Il ne dit toujours rien.

« Tu n'aurais jamais pu sortir des Tombeaux, de toute manière, ne le vois-tu pas ? Cela ne fait pas de différence. Et du moins es-tu parvenu au… au terme de ton voyage. Ce que tu cherchais est ici. »

Il s'assit sur l'un des immenses coffres, l'air épuisé. La chaîne traînante sonna durement contre la pierre. Il contempla autour de lui les murs gris et les ombres, puis la regarda.

Elle détourna les yeux vers les coffres de pierre. Elle n'avait nul désir de les ouvrir. Peu lui importaient les merveilles putréfiées qu'ils contenaient.

« Tu n'as pas besoin de cette chaîne ici. » Elle alla à lui et détacha la ceinture de fer, et ôta de ses bras la ceinture de cuir de Manan. « Je dois verrouiller la porte, mais quand je viendrai, je te ferai confiance. Tu sais que tu ne *peux pas* sortir d'ici – que tu ne dois pas essayer de le faire. Je suis leur vengeance, j'accomplis leur volonté ; mais si je les trahis – si tu trahis ma confiance – ils se vengeront. Tu ne dois pas essayer de quitter cette pièce, en me faisant du mal ou en me jouant un tour quand je viendrai. Tu dois me croire. »

— « Je ferai ce que vous me dites », fit-il avec douceur.

— « J'apporterai de l'eau et de la nourriture quand je le pourrai. Il n'y en aura guère ; de l'eau en suffisance, mais pas beaucoup de nourriture pendant un moment ; je commence à avoir faim, vois-tu. Assez toutefois pour te maintenir en vie. Il se peut que je ne revienne pas avant un jour ou deux, peut-être même plus. Il faut que je fasse perdre ta piste à Kossil. Mais je viendrai. Je te le promets. Voici la gourde. Économise l'eau, car je ne puis revenir avant quelque temps. Mais je reviendrai. »

Il leva son visage vers elle. Son expression était étrange. « Prends garde, Tenar », dit-il.

VIII
NOMS

ELLE ramena Manan dans le noir à travers les chemins sinueux, et le laissa dans les ténèbres de l'En-Dessous des Tombeaux, afin qu'il y creusât la fosse destinée à prouver a Kossil que le voleur avait bel et bien été châtié. Il était tard, et elle alla droit à la Petite Maison pour se coucher. Durant la nuit, elle s'éveilla brusquement ; elle se rappelait avoir laissé son manteau dans la Chambre Peinte. Il n'aurait pour se réchauffer dans ce caveau humide que le court manteau qu'il portait, pour lit que la pierre empoussiérée. Un tombeau froid, un tombeau froid ! Songea-t-elle, malheureuse ; mais elle était trop lasse pour se réveiller tout à fait, et glissa bientôt à nouveau dans le sommeil. Elle se mit à rêver. Elle rêva aux âmes des morts, sur les murs de la Chambre Peinte, les personnages pareils à de grands oiseaux dépenaillés, avec des pieds, des mains et des visages humains, tapis dans la poussière des lieux obscurs. Ils ne pouvaient voler. L'argile était leur nourriture et la poussière leur breuvage. C'étaient les âmes de ceux qui ne renaissaient point, les peuples anciens et les incroyants, ceux que les Innommables avaient dévorés. Ils étaient tapis tout autour d'elle dans l'ombre, et par moment émettaient de faibles cris ou des piaulements. L'un d'eux vint tout près d'elle. Elle fut d'abord effrayée et tenta de s'éloigner, mais elle ne pouvait bouger. Celui-là avait une tête d'oiseau, et non une tête humaine ; mais ses cheveux étaient dorés, et il disait avec une voix de femme : « Tenar », tendrement, doucement, « Tenar ».

Elle se réveilla. Sa bouche était obstruée par de l'argile. Elle se trouvait dans une tombe, sous terre. Ses bras et ses jambes étaient entravés par des linges funéraires et elle ne pouvait ni bouger ni parler.

Son désespoir devint si grand qu'il fît éclater sa poitrine, et comme un oiseau de feu fracassa la pierre pour s'envoler dans la lumière du jour – la lumière du jour qui entrait faiblement dans sa chambre sans fenêtre.

Éveillée réellement cette fois, elle se redressa, épuisée par les rêves de cette nuit, l'esprit embrumé. Elle passa ses vêtements, et se rendit à la citerne, dans la cour entourée de murs de la Petite Maison. Elle plongea ses bras et son visage, sa tête entière, dans l'eau glacée, jusqu'à ce que son corps tressaille de froid et que son sang circule rapidement. Puis, rejetant en arrière sa chevelure ruisselante, elle se releva et contempla le ciel matinal.

C'était peu après le lever du soleil, un beau jour d'hiver. Le ciel était jaunâtre, très clair. Là-haut, si haut qu'il captait la lumière du soleil et brûlait comme une moucheture d'or, un oiseau décrivait des cercles, un épervier ou un aigle du désert.

« Je suis Tenar », dit-elle, à voix basse, et elle trembla de froid, et de terreur, et d'exaltation, là, sous le vaste ciel baigné de soleil. « J'ai retrouvé mon nom. Je suis Tenar ! »

La moucheture d'or vira vers l'ouest, en direction des montagnes, et disparut. Le soleil levant dorait l'avant-toit de la Petite Maison. Les clochettes des moutons sonnaient, en bas dans la bergerie. L'odeur de la fumée de bois et de la bouillie de sarrasin s'échappant des cheminées de la cuisine flottait dans le vent frais et pur.

« J'ai tellement faim… Comment a-t-il su ? Comment a-t-il su mon nom ?… Oh, il faut que je mange, j'ai tellement faim… »

Elle releva son capuchon et courut déjeuner.

Ce repas, après trois jours d'un demi-jeûne, la fit se sentir plus solide, comme lestée ; elle ne se sentait plus aussi éperdue, aussi nerveuse ni aussi effrayée. Elle se sentait tout à fait capable, après ce déjeuner, d'affronter Kossil.

Sortant du réfectoire de la Grande Maison, elle s'approcha de la haute et corpulente silhouette et dit à voix basse : « J'en ai fini avec le voleur… Quelle belle journée nous avons là ! »

Les yeux gris et froids la contemplèrent de biais sous le capuchon noir.

— « Je croyais que la Prêtresse devait s'abstenir de manger pendant trois jours après un sacrifice humain ? »

C'était vrai. Arha l'avait oublié, et cela se voyait sur son visage.

— « Il n'est pas encore mort », finit-elle par dire, tentant de feindre le ton d'indifférence qui lui était venu si facilement un moment auparavant « Il est enterré vivant. Sous les Tombeaux. Dans un cercueil. Il passe un peu d'air, le cercueil n'est pas scellé, et il est de bois. Ce sera, une mort très lente. Quand je saurai qu'il est mort, je commencerai le jeûne. »

— « Comment le saurez-vous ? »

Démontée, elle hésita à nouveau. « Je le saurai. Les… Mes Maîtres me le diront. »

— « Je vois. Où se trouve la fosse ? »

— « Dans l'En-Dessous des Tombeaux. J'ai dit à Manan de la creuser sous la Pierre Lisse. » Elle ne devait pas répondre aussi vite, sur ce ton d'apaisement ridicule ; il lui fallait garder sa dignité vis-à-vis de Kossil.

— « Vivant, dans un cercueil de bois ? C'est une chose risquée avec un sorcier, maîtresse. Vous êtes-vous assurée que sa bouche fût bâillonnée afin qu'il ne puisse dire ses sortilèges ? Ses mains sont-elles attachées ? Ils peuvent tisser des envoûtements d'un mouvement de doigt, même quand ils ont la langue coupée. »

— « Il n'y a pas de magie ; ce ne sont là que des supercheries », dit la jeune fille en haussant la voix. « Il est enterré, et mes Maîtres attendent son âme. Et le reste ne vous concerne pas, prêtresse ! »

Cette fois elle était allée trop loin. D'autres pouvaient l'entendre ; Penthe et quelques autres filles, Duby, et la prêtresse Mebbeth étaient tous à portée de voix. Les jeunes filles étaient tout oreilles, et Kossil en avait conscience.

— « Tout ce qui se passe ici me concerne, maîtresse. Tout ce qui se passe dans son royaume concerne le Dieu-Roi, l'Homme Immortel, dont je suis la servante. Jusque dans les lieux souterrains et le cœur des hommes son regard pénètre, et nul peut lui interdire l'entrée ! »

— « Je le puis, moi. Dans les Tombeaux, nul ne peut entrer si les Innommables le défendent. Ils étaient, avant votre Dieu-Roi, et seront toujours après lui. Parlez d'eux avec égards, prêtresse. N'appelez pas sur vous leur vengeance. Ils pénétreront vos rêves, et les coins ténébreux de votre esprit, et vous deviendrez folle. »

Les yeux de la jeune fille flamboyaient. Le visage de Kossil était dissimulé dans le noir capuchon. Penthe et les autres observaient, terrifiées et passionnées.

— « Ils sont vieux », fit la voix de Kossil, tout bas, en un son ténu et sifflant qui sortait des profondeurs du capuchon. « Ils sont vieux. Leur culte a été oublié, sauf en ce lieu. Leur pouvoir a disparu. Ce ne sont plus que des ombres. Ils n'ont plus aucun pouvoir. N'essayez pas de m'effrayer, Dévorée. Vous êtes la Première Prêtresse ; cela ne signifie-t-il pas aussi que vous êtes la dernière ? … Vous ne pouvez me duper. Je vois dans votre cœur. Les ténèbres ne cachent rien à mon égard. Prenez garde, Arha ! »

Elle reprit son chemin, de son pas mesuré et massif, écrasant sous ses pieds lourds chaussés de sandales les herbes étoilées de givre, pour se rendre à la maison aux piliers blancs, celle du Dieu-Roi.

La jeune fille demeurait là, mince et sombre, comme pétrifiée, dans la cour, devant la Grande Maison. Personne ni rien ne bougeait à part Kossil, dans ce vaste paysage de la cour et du temple, de

la colline, de la plaine désertique et de la montagne.

« Puissent les Innommables dévorer ton âme, Kossil ! » hurla-t-elle d'une voix pareille au cri du faucon, et, levant le bras, la main tendue et rigide, elle jeta un sort sur le dos massif de la prêtresse, alors que celle-ci posait le pied sur les marches de son temple. Kossil chancela, mais ne s'arrêta point, ni ne se retourna. Elle continua, et franchit le seuil du temple du Dieu-Roi.

Arha passa la journée assise sur la plus basse marche du Trône Vide. Elle n'osait pas aller dans le Labyrinthe ; elle ne voulait pas rejoindre les autres prêtresses. Elle était emplie d'une lassitude qui la retenait là, heure après heure, dans la froide pénombre de la grande salle. Elle fixait les deux colonnes épaisses et pâles qui disparaissaient dans l'obscurité à l'autre bout de la salle, et les traits de lumière qui tombaient obliquement par les trous du toit, et la fumée montant en épaisses volutes du charbon de bois brûlant dans le tripode de bronze, près du trône. Elle forma des dessins avec des petits ossements de souris sur les degrés de marbre, la tête penchée, l'esprit actif et pourtant comme engourdi. Qui suis-je ? se demandait-elle, sans obtenir de réponse.

Manan arriva, traînant le pas, entre les doubles rangées de colonnes, quand la lumière eut depuis longtemps cessé de transpercer l'obscurité de la salle, et que le froid fut devenu intense. Son visage terreux était empreint d'une grande tristesse. Il resta à distance, ses grosses mains ballantes ; l'ourlet déchiré de son manteau d'un noir rouillé pendillait sur ses chevilles.

« Petite maîtresse. »

— « Qu'y a-t-il, Manan ? » Elle le regarda avec une morne affection.

— « Petite, laissez-moi accomplir ce que vous avez dit… ce que vous avez dit devoir être accompli. Il doit mourir, petite. Il vous a ensorcelée. Et elle prendra sa revanche. Elle est vieille et cruelle, et vous êtes trop jeune. Vous n'avez pas assez de force. »

— « Elle ne peut me faire de mal. »

— « Si elle vous tuait, même au grand jour, à la vue de tous, il n'est personne dans l'Empire qui oserait la punir. Elle est la Grande Prêtresse du Dieu-Roi, et le Dieu-Roi règne. Mais elle ne vous tuera pas au grand jour. Elle le fera par le poison, furtivement, la nuit. »

— « En ce cas je renaîtrai. »

Maman tordit ses grosses mains. « Peut-être ne vous tuera-t-elle point », murmura-t-il.

— « Que veux-tu dire ? »

— « Elle pourrait vous enfermer dans une pièce du… en bas… Comme vous avez fait pour lui. Et vous y vivrez des années et des années peut-être. Des années… Et nulle autre Prêtresse ne naîtra, puisque vous ne serez pas morte. Et il n'y aura plus de Prêtresse des Tombeaux, et on ne dansera plus les danses du noir de lune, et les sacrifices ne seront plus accomplis, le sang ne sera plus répandu, et le culte des Ténébreux pourra tomber dans l'oubli à jamais. Elle et son Seigneur aimeraient qu'il en soit ainsi. »

— « *Ils* me délivreraient, Manan. »

— « Ils ne le feront pas tant qu'ils seront courroucés, petite maîtresse », chuchota Manan.

— « Courroucés ? »

— « À cause de lui… Le sacrilège pour lequel il n'a pas payé. Oh petite, petite ! Ils ne pardonnent pas ! »

Elle était assise dans la poussière de la marche la plus basse, tête inclinée. Elle regardait une chose minuscule dans sa paume, le crâne menu d'une souris. Les hiboux perchés sur les chevrons au-dessus du Trône s'agitèrent un peu ; la nuit approchait.

« Ne descendez pas ce soir dans le Labyrinthe », dit Manan tout bas. « Allez dans votre maison, et dormez. Au matin, vous irez voir Kossil, et lui direz que vous avez levé le sort. Et ce sera fini.

Vous n'avez pas à vous inquiéter. Je lui montrerai la preuve. »

— « La preuve ? »

— « Que le sorcier est mort. »

Elle demeura immobile. Lentement, elle ferma la main, et le crâne fragile craqua et s'émietta. Quand elle la rouvrit, elle ne contenait plus que des éclats d'os et de la poussière.

— « Non » dit-elle. Elle chassa la poussière de sa paume.

— « Il doit mourir. Il vous a jeté un sort. Vous êtes perdue, Arha ! »

— « Il ne m'a jeté aucun sort. Tu es un vieux couard, Manan : tu as peur des vieilles femmes. Comment penses-tu parvenir jusqu'à lui pour le tuer et obtenir ta « preuve » ? Connais-tu exactement le chemin pour arriver au Grand Trésor, celui que tu as suivi dans le noir, la nuit dernière ? Sauras-tu compter les tournants, franchir les marches, et puis le puits, et la porte ensuite ? Sauras-tu ouvrir cette porte ?… Oh, pauvre vieux Manan, ton esprit est obtus. Elle t'a fait peur. Descends maintenant à la Petite Maison, dors, et oublie tout cela. Ne m'ennuie pas éternellement avec tes propos sur la mort… Je viendrai plus tard. Va, va vieux fou, vieux lourdaud. » Elle s'était levée, et appuyait doucement sur la large poitrine de Manan la tapotant et le poussant vers la porte. « Bonne nuit. Bonne nuit ! »

Il fît demi-tour, plein de réticence et de sombres pressentiments, mais obéissant, et descendit lourdement la longue salle sous les colonnes et le toit en ruine. Elle le regarda partir.

Quand il eut disparu depuis un moment, elle contourna le dais du Trône, et s'évanouit derrière lui dans le noir.

IX
L'ANNEAU D'ERRETH-AKBE

DANS le Grand Trésor des Tombeaux d'Atuan, le temps ne s'écoulait pas. Point de lumière ; point de vie ; ni même le mouvement d'une araignée dans la poussière ou d'un ver dans la terre froide. Le roc, et les ténèbres, et le temps qui ne passait pas.

Sur le couvercle de pierre d'un immense coffre, le voleur des Contrées de l'Intérieur était étendu sur le dos, tel un gisant sur un tombeau. La poussière qu'il avait remuée était retombée sur ses vêtements. Il ne bougeait pas.

Le verrou cliqueta. La porte s'ouvrit. La lumière déchira les ténèbres mortes et un courant plus frais agita l'air inerte. L'homme resta immobile.

Arha ferma la porte et la verrouilla de l'intérieur, posa sa lanterne sur un coffre, et s'approcha lentement de la forme inanimée. Ses gestes étaient craintifs et ses yeux agrandis, la pupille encore dilatée après cette longue traversée dans le noir.

« Épervier ! ».

Elle lui toucha l'épaule et prononça son nom, encore et encore.

Il remua alors, et gémit. Enfin il se redressa, le visage tiré et les yeux vides. Il la regarda sans la reconnaître.

« C'est moi, Arha… Tenar. Je t'ai apporté de l'eau. Tiens, bois. »

Il prit la gourde avec maladresse, comme si ses mains eussent été engourdies, et but, mais une petite gorgée seulement.

« Combien de temps s'est-il écoulé ? » demanda-t-il, s'exprimant avec difficulté.

— « Deux jours ont passé depuis que tu es arrivé dans cette salle. Ceci est la troisième nuit. Je n'ai pas pu venir plus tôt. J'ai dû voler la nourriture – la voici… » Elle sortit un pain gris et plat du sac qu'elle avait apporté, mais il secoua la tête.

— « Je n'ai pas faim. Ce… cet endroit est mortel. » Il mit sa tête entre ses mains et resta ainsi, immobile.

— « As-tu froid ? J'ai pris le manteau dans la Chambre Peinte. »

Il ne répondit pas.

Elle posa le manteau sur le sol et le contempla. Elle tremblait un peu, et ses yeux étaient toujours agrandis et sombres.

Brusquement, elle tomba à genoux, se prosterna, et se mit à pleurer, à sanglots profonds qui lui tordaient le corps mais sans larmes.

Il descendit du coffre avec raideur, et se pencha sur elle. « Tenar… »

— « Je ne suis pas Tenar. Je ne suis pas Arha. Les dieux sont morts ; les dieux sont morts ! »

Il posa ses mains sur sa tête et repoussa le capuchon. Il se mit à parler. Sa voix était douce, et les mots étaient d'une langue qu'elle n'avait jamais entendue. Leur son dans son cœur était comme la pluie qui tombe. À les écouter, elle s'apaisa.

Quand elle fut calmée, il la souleva, et la posa comme une enfant sur l'immense coffre où lui-même s'était étendu. Il posa sa main sur les siennes.

« Pourquoi pleurais-tu, Tenar ? »

— « Je vais te le dire. Mais peu importe que je te le dise ; tu ne peux rien. Tu ne peux m'aider. Tu es en train de mourir, toi aussi, n'est-ce pas ? Donc cela n'a aucune importance. Rien n'a d'importance. Kossil, la Prêtresse du Dieu-Roi a toujours été cruelle, et n'a de cesse que je te tue, comme j'ai tué les autres. Et je ne veux pas le faire. De quel droit le demande-t-elle ? Elle a défié les Innommables, s'est moquée d'eux, et je lui ai jeté un sort. Et depuis, j'ai peur d'elle, car ce qu'a dit

Manan est vrai, elle ne croit pas aux dieux. Elle veut qu'on les oublie, et elle va me tuer pendant mon sommeil. Alors je ne dors plus. Je ne suis pas retournée à la Petite Maison. Je suis restée dans la Salle du Trône toute la nuit, dans l'une des soupentes où l'on garde les robes de danse. Avant le jour, je suis descendue à la Grande Maison et j'ai volé de la nourriture dans la cuisine, puis je suis retournée à la Salle où je suis demeurée toute la journée. J'essayais de trouver ce que je devrais faire. Et ce soir… ce soir, j'étais tellement fatiguée ! J'ai alors pensé que je pourrais aller dormir dans un lieu sacré, qu'elle aurait peur d'y aller. Aussi, je suis descendue dans l'En-Dessous des Tombeaux. La grande caverne où je t'ai vu pour la première fois. Et… et elle était là. Elle a dû rentrer par la porte en roc rouge. Elle était là, avec une lanterne. Fouillant la tombe creusée par Manan, pour voir si elle contenait un cadavre. Comme un rat dans un cimetière, un gros rat noir, fouissant le sol. Et la lumière qui brûlait dans le Lieu Sacré, le lieu des ténèbres ! Mais les Innommables n'ont rien fait. Ils ne l'ont pas tuée, ne l'ont pas rendue folle. Ils sont vieux, comme elle l'a dit. Ils sont morts. Ils ont tous disparu. Et je ne suis plus prêtresse. » L'homme écoutait, sa main toujours sur la sienne, la tête un peu inclinée. Une certaine vigueur était revenue dans sa mine et dans son maintien, malgré les cicatrices sur sa joue, d'un gris livide, et la poussière qui poudrait encore ses habits et ses cheveux.

« Je suis passée près d'elle, traversant l'En-Dessous des Tombeaux. Sa chandelle faisait plus d'ombre que de lumière, et elle ne m'a pas entendue. J'ai voulu entrer dans le Labyrinthe pour m'éloigner d'elle. Mais une fois dedans, je croyais sans cesse l'entendre derrière moi. Tout au long des couloirs, j'entendais toujours quelqu'un, derrière moi. Et je ne savais où aller. Je croyais être en sûreté ici, je croyais que mes Maîtres me protégeraient et me défendraient. Mais non, ils ont disparu, ils sont morts !… »

— « C'était à cause d'eux que tu pleurait – à cause de leur mort ? Mais ils sont ici, Tenar, ici ! »

— « Comment le sais-tu ? » dit-elle, presque indifférente.

— « Parce que, à chaque instant, depuis que j'ai posé le pied dans la caverne sous les Pierres Tombales, j'ai déployé tous mes efforts pour les apaiser, afin qu'ils ne se rendent pas compte de ma présence. J'y ai dépensé tous mes dons, consumé toute ma force. J'ai empli ces tunnels d'un réseau sans fin de sorts, sorts de sommeil, d'apaisement, de dissimulation, et cependant ils savent que je suis là, mi-conscients, mi-endormis, mi-éveillés. Mais je suis presque à bout, épuisé par cette lutte. Ce lieu est vraiment terrible. Un homme seul n'a rien à espérer ici. Je mourais de soif quand tu m'as donné de l'eau, mais ce n'est pas seulement l'eau qui m'a sauvé. C'est l'énergie des mains qui me la donnaient. » Disant cela, il retourna la main de la jeune fille, paume en l'air, dans la sienne, et la fixa un moment ; puis il se détourna, fit quelques pas dans la pièce et s'arrêta à nouveau devant elle. Elle ne dit mot.

« Pensais-tu vraiment qu'ils étaient morts ? Tu sais bien qu'ils ne le sont pas, dans ton cœur. Ils ne meurent pas. Ils sont ténébreux et immortels, et ils haïssent la lumière, la brève et brillante lumière de notre mortalité. Ils sont immortels, mais ce ne sont point des dieux. Jamais ils ne le furent. Ils ne méritent pas l'adoration d'une âme humaine. »

Elle écoutait, les yeux lourds, le regard rivé à la lanterne vacillante.

« Que t'ont-ils donné, Tenar ? »

— « Rien », murmura-t-elle.

— « Ils n'ont rien à donner. Ils n'ont pas le pouvoir de *faire*. Leur seul pouvoir est de noircir et de détruire. Ils ne peuvent quitter ce lieu : ils *sont* ce lieu ; et il faudrait le leur laisser. Il ne faut ni les nier ni les oublier, mais non plus les adorer. La Terre est belle, et lumineuse, et bonne, mais ce n'est pas tout. La Terre est aussi terrible, et noire, et cruelle. Le lapin crie quand il meurt dans les

vertes prairies. Les montagnes crispent leurs mains immenses pleines d'un feu caché. Il y a des requins dans la mer, et de la cruauté dans les yeux des hommes. Et là où les hommes adorent ces choses et s'abaissent devant elles, naît le mal ; il y a de par le monde des lieux où se rassemblent les ténèbres, des lieux tout entiers abandonnés à Ceux que nous appelons Innommables, les puissances anciennes et sacrées de la Terre avant la Lumière, les puissances de l'obscurité, de la ruine, de la folie. Je crois qu'ils ont depuis longtemps rendue folle ta prêtresse, Kossil ; je crois qu'elle a rôdé dans ces cavernes comme elle rôde dans le labyrinthe de son moi, et à présent elle ne peut plus voir la lumière du jour. Elle te dit que les Innommables sont morts ; seule une âme perdue, à la vérité perdue, pourrait croire cela. Ils existent. Mais ils ne sont pas tes Maîtres. Ils ne l'ont jamais été. Tu es libre, Tenar. On t'a appris à être esclave, mais tu as brisé tes chaînes. »

Elle écoutait, bien que son expression demeurât inchangée. Il ne dit plus rien. Ils étaient silencieux ; mais non de ce silence qui emplissait la pièce avant qu'elle y entrât. Il y avait maintenant le bruit de leurs deux respirations, et le mouvement de la vie dans leurs veines, et la chandelle qui brûlait dans sa lanterne d'étain, signe infime de vie.

« Comment se fait-il que tu connaisses mon nom ? »

Il arpentait la salle, déplaçant la poussière fine, et étirait ses bras et ses épaules pour essayer de combattre l'engourdissement du froid.

— « Connaître les noms est mon métier. Mon art. Pour rendre une chose magique, vois-tu, il faut découvrir son vrai nom. Dans mon pays, nous gardons caché notre vrai nom, toute la vie durant, de tous, sauf ceux en qui nous avons entière confiance ; car un nom recèle un grand pouvoir, et un grand danger. Autrefois, au commencement du temps, quand Segoy éleva les Iles de Terremer des profondeurs de l'océan, toutes les choses portaient leur vrai nom. Et tout acte de magie, toute sorcellerie, repose encore sur la connaissance – le réapprentissage, le souvenir – de l'ancien et vrai langage de la Création. Il faut, bien sûr, apprendre les envoûtements, la manière de se servir des mots ; et il faut en connaître également les conséquences. Mais ce à quoi un sorcier consacre sa vie, c'est de découvrir les noms des choses, et de découvrir comment découvrir le nom des choses. »

— « Comment as-tu découvert le mien ? »

Il contempla un moment, son regard profond et clair traversant les ténèbres qui les séparaient ; et il hésita un instant. « Je ne puis te le dire. Tu es pareille à une lanterne couverte, cachée en un lieu sombre. Pourtant la lumière luit ; ils n'ont pu l'éteindre. Ils ne sont point parvenus à te cacher. De même que je connais la lumière, et que je te connais, de même je connais ton nom, Tenar. C'est mon don, mon pouvoir. Je ne puis t'en dire plus. Mais toi, dis-moi : que vas-tu faire maintenant ? »

— « Je ne sais pas. »

— « Kossil a trouvé une fosse vide, à l'heure qu'il est. Que va-t-elle faire ? »

— « Je l'ignore. Si je remonte, elle peut me faire exécuter. Pour une Grande Prêtresse, le mensonge est puni de mort. Elle peut me faire sacrifier sur les marches du Trône si elle le veut. Et Manan cette fois devra réellement me trancher la tête, au lieu de brandir simplement l'épée en attendant que la Forme Noire l'arrête. Mais cette fois elle ne l'arrêterait pas ; la lame s'abaisserait et couperait ma tête. »

Sa voix était terne et son débit lent. Il se rembrunit. « Si nous restons longtemps ici », dit-il, « tu vas devenir folle, Tenar. La colère des Innommables pèse lourdement sur ton esprit. Et sur le mien. Cela va mieux maintenant que tu es là, beaucoup mieux. Mais il s'est écoulé beaucoup de temps avant que tu viennes, et j'ai dépensé la plus grande part de mon énergie. Nul ne peut longtemps tenir seul tête aux Ténébreux. Ils sont très forts. » Il s'interrompit ; sa voix s'était assourdie, et il semblait avoir perdu le fil de sa pensée. Il frotta ses mains contre son front, puis alla boire à nouveau à la gourde. Il

rompit un quignon de pain, et pour le manger s'assit sur le coffre en face d'elle.

Ce qu'il disait était vrai ; elle sentait un poids, une pression sur son esprit, qui semblait obscurcir et embrouiller toute pensée, tout sentiment. Pourtant, elle n'était pas terrifiée comme elle l'avait été en traversant seule les couloirs. Seul le silence absolu à l'extérieur de la salle lui paraissait redoutable. Pourquoi cela ? Jamais auparavant elle n'avait craint le silence souterrain. Mais jamais non plus elle n'avait auparavant désobéi aux Innommables, jamais elle ne s'était opposée à eux.

Elle émit finalement un petit rire plaintif. « Nous sommes assis sur le plus grand trésor de l'Empire », dit-elle. « Le Dieu-Roi donnerait toutes ses épouses pour l'un de ces coffres. Et nous n'avons pas même soulevé un couvercle. »

— « Moi si », dit l'Épervier, tout en mastiquant.

— « Dans le noir ? »

— « J'ai fait un peu de lumière. Une lumière de mage. C'était difficile, ici. Même avec mon bâton, ç'aurait été difficile ; et sans lui, c'était comme d'essayer d'allumer un feu sous la pluie avec du bois mouillé. Mais elle a fini par venir. Et j'ai trouvé ce que je cherchais. »

Elle leva lentement la tête pour le regarder. « L'anneau ? »

— « La moitié de l'anneau. Tu possèdes l'autre moitié. »

— « Moi ? L'autre moitié a été perdue… »

— « Et retrouvée. Je la portais à une chaîne autour de mon cou. Tu me l'as enlevée, me demandant si je ne pouvais me payer un meilleur talisman. Le seul talisman qui surpasse la moitié de l'Anneau d'Erreth-Akbe serait l'anneau complet. Mais, comme on dit, la moitié d'un pain vaut mieux que point de pain. Ainsi, maintenant, tu as ma moitié, et j'ai la tienne. » Il lui sourit à travers les ombres du tombeau.

— « Tu as dit, lorsque je l'ai prise, que je ne saurais pas m'en servir. »

— « C'était vrai. »

— « Et toi, tu sais ? »

Il acquiesça.

« Dis-moi. Dis-moi ce qu'est cet anneau, et comment tu as trouvé la moitié qui était perdue, et comment tu es venu ici, et pourquoi. Il faut que tout cela *,* je le sache, et alors peut-être saurai-je ce que je dois faire. »

— « Peut-être le sauras-tu, oui… D'accord. Ce qu'est l'Anneau d'Erreth-Akbe ? Comme tu peux le voir, son aspect n'a rien de précieux, et ce n'est même pas un anneau. Il est trop grand. Un bracelet, peut-être, bien qu'il paraisse trop petit pour cela. Nul ne sait pour quel usage il a été conçu. Elfarran la Belle le portait jadis, avant que l'Ile de Soléa ne se perdît sous la mer ; et l'anneau était déjà ancien en ce temps. Il est enfin parvenu entre les mains d'Erreth-Akbe… Le métal est de l'argent trempé, et il est percé de neuf trous. À l'extérieur est gravé un dessin qui ressemble à des vagues, et à l'intérieur figurent neuf Runes de Pouvoir. La moitié en ta possession porte quatre runes et un peu d'une autre ; et il en est de même pour la mienne. La cassure a coupé ce symbole juste au milieu, et l'a détruit. C'est ce qu'on appelle, depuis lors, la Rune Perdue. Les huit autres sont connues des Mages : Pirr, qui protège de la folie, du feu, et du vent, Ges, qui donne l'endurance, et ainsi de suite. Mais la rune brisée était celle qui liait les terres. C'était la Rune-Lien, le signe de l'autorité, le signe de la paix. Aucun roi ne pouvait gouverner convenablement s'il ne le faisait point sous ce signe. Mais personne ne sait comment on l'écrivait. Depuis qu'on l'a perdu, il n'y a plus eu de grand roi à Havnor. Il y a eu des princes et des tyrans, et des guerres et des querelles entre toutes les contrées de Terremer. »

« Aussi, les seigneurs les plus sages et les Mages de l'Archipel voulaient-ils l'Anneau d'Erreth-

Akbe, afin de reconstituer la rune perdue. Mais ils ont fini par renoncer à envoyer des hommes à sa recherche, puisque nul ne pouvait s'emparer de la moitié se trouvant dans les Tombeaux d'Atuan, et que l'autre moitié, qu'Erreth-Akbe avait donnée à un roi Kargue, était depuis longtemps perdue. Ils disaient que cette quête était vaine. Il y a de cela plusieurs siècles. »

« Et voici comment je me suis trouvé mêlé à cette histoire. Alors que j'étais un peu plus âgé que toi, je me suis lancé dans une… poursuite, une sorte de chasse à travers les mers. Ce que je chassais m'a joué un tour, et j'ai échoué sur une île déserte, pas très loin des côtes de Karego-At et d'Atuan, au sud-ouest d'ici. C'était un petit îlot, guère plus qu'un banc de sable, avec de longues dunes herbeuses dans le milieu, une source d'eau salée, et c'est tout. »

« Deux personnes y vivaient cependant. Un vieil homme et une femme ; le frère et la sœur, je crois. Je les terrifiais. Ils n'avaient pas vu de visage humain depuis… combien de temps ? Des années, des dizaines d'années. Mais j'étais dans le besoin, et ils furent bons envers moi. Ils avaient une hutte faite d'épaves, et un feu. La vieille femme me donna à manger : des moules qu'elle cueillait sur les rochers à marée basse, de la viande séchée d'oiseaux de mer, qu'ils tuaient en leur jetant des pierres. Elle avait peur, peur de moi, mais elle me nourrit. Comme je ne faisais rien pour l'effrayer, elle en arriva à me faire confiance, et me montra son trésor. Elle aussi possédait un trésor… Une petite robe. Toute de soie perlée. Une petite robe d'enfant, une robe de princesse. Elle-même était vêtue de peaux de phoque non séchées. »

« Nous ne pouvions guère communiquer. J'ignorais la langue Kargue à cette époque, et eux ne connaissaient aucun langage de l'Archipel, et assez peu celui qui était leur. On avait dû les amener là lorsqu'ils étaient de jeunes enfants, et les abandonner à la mort. Je ne sais pas pourquoi, et je doute qu'ils le sussent. Ils ne connaissaient rien d'autre que l'île, le vent et la mer. Mais quand je suis parti, elle me fit un cadeau. Elle me donna la moitié perdue de l'Anneau d'Erreth-Akbe. »

Il marqua une pause.

« J'ignorais, autant qu'elle, à quoi il pouvait servir… Le plus fantastique cadeau de notre ère ; et il fut donné par une pauvre vieille idiote en peaux de phoque à un rustre qui le fourra dans sa poche, dit merci, et reprit la mer !… J'ai donc continué ma route, et fait ce que j'avais à faire. Puis d'autres choses se sont présentées, je suis parti pour la Passe des Dragons à l'ouest, et ainsi de suite. Mais j'ai constamment gardé cet objet sur moi, car j'éprouvais de la gratitude envers cette vieille femme, qui m'avait donné le seul présent qu'elle eût à offrir. J'ai passé une chaîne dans l'un des trous, et l'ai porté ainsi, sans jamais lui accorder une pensée. Puis un jour, sur Sélidor, l'Extrême Ile, la terre où Erreth-Akbe périt au cours de sa lutte contre le dragon Orm – sur Sélidor, je me suis entretenu avec un dragon de la lignée d'Orm. Il m'a dit ce qu'était l'objet que je portais sur ma poitrine. »

« Il trouvait très comique que je ne le sache point. Les dragons nous trouvent amusants. Mais ils se souviennent d'Erreth-Akbe ; de lui, ils parlent comme s'il eût été un dragon, et point un homme. »

« Quand j'eus regagné les Iles du Centre, j'allai enfin à Havnor. Je suis né sur Gont, qui se trouve non loin à l'ouest de votre pays Kargue, et j'avais beaucoup voyagé depuis ; mais jamais je n'étais allé à Havnor. Il était temps que je m'y rende. Je vis les tours blanches, et parlai aux grands personnages, marchands, princes et seigneurs des domaines anciens. Je leur dis ce que j'avais en ma possession. Je leur dis que, s'ils le voulaient, j'irais chercher le reste de l'anneau dans les Tombeaux d'Atuan, afin de retrouver la Rune Perdue, la clé de la paix. Car nous avons grand besoin de paix dans le monde. Ils me prodiguèrent force éloges ; et l'un d'eux me donna même de l'argent pour mes provisions. J'appris donc votre langue, et arrivai à Atuan. »

Il se tut fixant les ombres devant lui.

— « Les gens de nos villes ne t'ont-ils pas reconnu pour un homme de l'Ouest, à cause de ta

peau, de ta prononciation ? »

— « Oh, il est facile d'abuser les gens », dit-il, l'air plutôt absent « quand on connaît des tours. Il suffit de quelques changements-illusions, et personne, sauf un autre mage, n'y verra rien. Et vous n'avez ni sorciers ni mages, ici, dans le pays Kargue. C'est bien étrange. Vous avez banni tous vos sorciers il y a bien longtemps, et interdit la pratique de l'Art de Magie ; et à présent, c'est à peine si vous y croyez. »

— « On m'a appris à ne pas y croire. C'est contraire aux enseignements des Prêtres-Rois. Mais je sais que seule la sorcellerie a pu t'amener jusqu'aux Tombeaux, et te faire franchir la porte de roc rouge. »

— « Pas seulement la sorcellerie, mais également de bons conseils. Nous employons l'écriture plus que vous ne le faites, je crois. Sais-tu lire ? »

— « Non. C'est un des arts noirs. »

Il hocha la tête. « Mais un art utile. Un voleur malchanceux a laissé certaines descriptions des Tombeaux d'Atuan, et des instructions permettant d'y entrer, si l'on connaît l'un des Grands Sorts d'Ouverture. Tout cela a été consigné dans un livre conservé, dans le trésor d'un prince d'Havnor. Il m'a permis de le lire. C'est ainsi que je suis parvenu jusqu'à la grande caverne… »

— « L'En-Dessous des Tombeaux… »

— « Le voleur qui a écrit le livre pensait que le trésor se trouvait là, dans l'En-Dessous des Tombeaux. J'ai donc cherché, mais j'avais le sentiment qu'il devait être mieux caché, plus loin dans le dédale. Je savais comment entrer dans le labyrinthe ; et quand je t'ai vue, c'est là que je me suis rendu, pensant m'y cacher et fouiller. C'était une erreur, bien sûr. Les Innommables avaient déjà prise sur moi, et égaraient mon esprit. Et depuis, je n'ai fait que devenir plus faible et plus stupide. Il ne faut pas se soumettre à eux ; il faut leur résister, conserver toujours une âme forte et sûre. J'ai appris cela depuis longtemps. Mais il est difficile de le faire ici, où ils sont si puissants. Ce ne sont pas des dieux, Tenar. Mais ils sont plus forts que n'importe quel homme ! »

Ils restèrent tous deux silencieux pendant un long moment.

— « Qu'as-tu trouvé d'autres dans les coffres au trésor ? » interrogea-t-elle d'une voix sourde.

— « De la pacotille. De l'or, des bijoux, des couronnes, des épées. Rien que puisse revendiquer un homme vivant… Dis-moi, Tenar, comment as-tu été choisie pour être la Prêtresse des Tombeaux ? »

— « Quand meurt la Première Prêtresse, ils partent tous à travers Atuan à la recherche d'un bébé de sexe féminin né la nuit de la mort de la Prêtresse, et ils en trouvent toujours un. Car c'est la Prêtresse réincarnée. Lorsque l'enfant a cinq ans, ils la conduisent ici, au Lieu. Et quand elle a six ans, elle est offerte aux Ténébreux, qui dévorent son âme. Ainsi leur appartient-elle, et ainsi leur a-t-elle appartenu depuis le commencement. Et elle n'a pas de nom. »

— « Crois-tu à tout cela ? »

— « J'y ai toujours cru. »

— « Y crois-tu à présent ? »

Elle ne répondit pas.

À nouveau le silence empli d'ombres tomba entre eux deux. Au bout d'un long moment, elle dit : « Parle-moi… parle-moi des dragons de l'Ouest. »

— « Tenar, que vas-tu faire ? Nous ne pouvons rester ici à nous raconter des histoires jusqu'à ce que la chandelle s'éteigne, et que reviennent les ténèbres. »

— « Je ne sais pas quoi faire. J'ai peur. » Elle se redressa sur le coffre en pierre, les mains crispées, et parla fort, comme quelqu'un qui a mal. Elle dit : « J'ai peur des ténèbres. »

Il répondit avec douceur : « Il te faut choisir. Ou bien tu me quittes, verrouilles la porte, remontes à tes autels et m'abandonnes à tes Maîtres ; puis tu vas voir la Prêtresse Kossil et fais la paix avec elle – et c'est la fin de l'histoire. Ou bien tu ouvres la porte et sors, avec moi. Tu quittes les Tombeaux, tu quittes Atuan, et pars avec moi au-delà de la mer. Et c'est le commencement de l'histoire. Il faut être Arha, ou être Tenar, tu ne peux pas être les deux à la fois. »

La voix profonde était douce et assurée. Elle scruta à travers les ombres son visage, qui était dur et couturé, mais ne contenait nulle cruauté, nulle fourberie.

— « Si je quitte le service des Ténébreux, ils me tueront et si je quitte ce lieu, je mourrai. »

— « Tu ne mourras pas. C'est Arha qui mourra. »

— « Je ne puis… »

— « Pour renaître, il faut mourir. Tenar. Ce n'est pas si difficile qu'il y paraît de l'autre côté. »

— « Ils ne nous laisseront pas sortir. Jamais. »

— « Peut-être pas. Mais cela vaut la peine d'essayer. Tu as la connaissance, et j'ai les dons, et à nous deux nous possédons… » Il s'interrompit.

— « Nous avons l'Anneau d'Erreth-Akbe. »

— « Oui. Mais je pensais à autre chose que nous partageons. Appelons-la confiance… C'est l'un de ses noms. C'est une très grande chose. Bien que chacun de nous soit faible, isolément, avec cette chose nous sommes forts, plus forts que les Puissances des Ténèbres. » Ses yeux étaient clairs et brillants dans son visage couturé. « Écoute, Tenar ! Je suis venu ici en pillard, en ennemi, armé contre toi ; et tu m'as montré de la pitié, et m'as fait confiance. Et moi je t'ai fait confiance dès la première fois où j'ai vu ton visage, l'espace d'un moment, dans la caverne sous les Tombeaux, si beau dans les ténèbres. Tu m'as prouvé ta confiance. Je ne t'ai rien donné en retour. Et je vais te donner tout ce que j'ai à donner. Mon vrai nom est Ged. Et il t'appartient maintenant. » Il s'était levé, et lui tendait un demi-cercle d'argent percé et gravé. « Que l'anneau se ressoude », dit-il.

Elle le prit de sa main. Elle fit glisser de son cou la chaîne d'argent à laquelle pendait l'autre moitié, qu'elle ôta de la chaîne. Elle posa les deux morceaux dans sa paume, en faisant se joindre les bords, de sorte que l'anneau paraissait entier.

Elle ne leva pas le visage.

« Je viendrai avec toi », dit-elle.

X
LA COLÈRE DES TÉNÈBRES

QUAND elle eut dit ces mots, l'homme qui se nommait Ged mit sa main dans la sienne, tenant le talisman brisé. Elle releva les yeux, tressaillant, et le vit empourpré de vie et de triomphe, qui souriait. Elle fut consternée et eut soudain peur de lui. « Tu nous as libérés tous deux », dit-il. « Seul, nul ne peut obtenir la liberté. Viens, ne perdons pas le temps qui nous reste ! Montre-moi encore le talisman, un petit moment. » Elle avait refermé ses doigts sur les morceaux d'argent, mais à sa requête les présenta à nouveau sur sa main, les bords de la cassure joints.

Il ne les prit pas, mais posa les doigts dessus. Il prononça quelques mots, et soudain la sueur se mit à ruisseler sur son visage. Elle sentit un bizarre petit frémissement sur la paume de sa main, comme si un petit animal endormi là eut bougé. Ged soupira. Sa tension parut se relâcher, et il s'essuya le front, « voilà », dit-il : s'emparant de l'Anneau d'Erreth-Akbe, il le fit glisser le long des doigts de la main droite de la jeune fille, forçant à peine là où la main est la plus large, et l'ajusta à son poignet. « Voilà ! » et il considéra son œuvre avec satisfaction. « Il te va. Ce doit être un bracelet de femme, ou d'enfant. » « Tiendra-t-il ? » murmura-t-elle, émue de sentir le contact froid et délicat du ruban d'argent sur son bras mince.

— « Oui. Je ne pouvais imposer un simple charme de réparation sur l'Anneau d'Erreth-Akbe, comme une sorcière de village qui répare une bouilloire. J'ai dû employer un charme de modelage, pour le reconstituer. Il est entier à présent, comme s'il n'avait jamais été cassé. Tenar, il nous faut partir. Je vais porter le sac et la gourde. Prends ton manteau. Y a-t-il autre chose ? »

Tandis qu'elle fourrageait dans la serrure pour ouvrir la porte, il dit : « J'aimerais avoir mon bâton », et elle répondit, en chuchotant : « Il est derrière la porte. Je l'ai apporté. »

— « Pourquoi ? » interrogea-t-il avec curiosité.

— « Je pensais… te conduire jusqu'à la porte. Te laisser partir. »

— « C'était un choix que tu ne pouvais pas faire. Tu pouvais me garder comme esclave, et être une esclave ; ou me libérer, et partir librement avec moi. Viens, petite, sois courageuse, tourne la clé. »

Elle tourna la clé en forme de dragon et ouvrit la porte sur le couloir bas et noir. Elle sortit du Trésor des Tombeaux, l'anneau d'Erreth-Akbe à son bras, et l'homme la suivit.

Une sourde vibration, pas tout à fait un bruit, était perceptible dans la roche des parois, du sol et de la voûte. C'était comme un lointain grondement de tonnerre, comme la chute de quelque chose d'immense, très loin.

Les cheveux de Tenar se dressèrent sur sa tête ; et, sans réfléchir, elle souffla la chandelle dans la lanterne d'étain. Elle entendit l'homme se déplacer derrière elle ; il dit de sa voix calme, si proche que son haleine fit bouger ses cheveux : « Laisse cette lanterne. Je peux faire de la lumière si besoin est. Quelle heure est-il, dehors ?

— « Minuit était passé depuis longtemps lorsque je suis venue ici. »

— « Alors, il nous faut aller de l'avant. »

Mais il ne bougea pas. Elle prit conscience du fait qu'il lui appartenait de le guider. Elle seule savait comment sortir du Labyrinthe, et il attendait qu'elle lui montre le chemin. Elle se mit en route, pliée en deux tellement le tunnel était bas, mais à une allure soutenue. Au croisement de passages invisibles leur parvenait une haleine froide, une odeur aigre d'humidité, l'odeur sans vie du gouffre immense en dessous d'eux. Lorsque le passage se fit un peu plus haut et qu'elle put se redresser, elle ralentit, comptant ses pas, car ils approchaient du puits. Le pied en alerte, attentive au moindre de ses mouvements, il là suivait de près. Dès qu'elle s'arrêtait, il s'immobilisait.

« Le puits est là », chuchota-t-elle. « Je n'arrive pas à trouver là corniche. Non, ici. Attention, je crois que les pierres sont branlantes… Non, non, attends… le sol est glissant… » Elle recula en biais pour se placer en lieu sûr, car les pierres basculaient sous ses pieds. L'homme lui prit le bras et la retint. Son cœur battait la chamade. « Là corniche n'est pas sûre, les pierres sont branlantes. »

— « Je vais faire un peu de lumière, et les inspecter. Peut-être pourrai-je les arranger avec le mot convenable. Tout va bien, petite. »

Elle songeait combien il était bizarre qu'il l'appelât comme Manan l'avait toujours appelée. Et comme il allumait une faible lueur au bout de son bâton, pareille à celle qui prend sur le bois pourri, ou à celle d'une étoile derrière le brouillard, et s'avançait sur l'étroite voie longeant le noir abysse, elle aperçut la silhouette massive qui se dessinait dans les ténèbres au-delà de lui, et la reconnut pour celle de Manan. Mais sa voix resta captive dans sa gorge, comme prisonnière d'un lacet, et elle ne put crier.

Alors que Manan étendait le bras pour le faire tomber de son perchoir peu solide dans le puits, Ged leva les yeux, l'aperçut, et avec un cri de surprise, ou de rage, lui porta un coup de bâton. Comme il criait, la lumière flamboya d'un éclat blanc, insoutenable, en plein dans le visage de l'eunuque. Manan leva vivement une de ses grosses mains pour protéger ses yeux, allongea désespérément le bras pour saisir Ged, le manqua, et tomba.

Il n'émit aucun cri dans sa chute. Aucun son ne monta du puits noir, ni celui de son corps heurtant le fond, ni celui de sa mort, rien. Accrochés dangereusement à la corniche, agenouillés, figés sur le rebord, Ged et Tenar ne bougeaient pas, écoutaient, et n'entendaient rien.

La lumière était une flammèche grise à peine visible.

« Viens ! » dit Ged en lui tendant la main ; elle la prit, et en trois enjambées audacieuses il la fit passer de l'autre côté. Il éteignit la lumière. Elle marcha à nouveau devant pour le guider. Elle était tout engourdie et ne pensait à rien. Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'elle se demanda : *Est-ce à droite ou à gauche ?*

Elle s'arrêta.

Ayant fait halte à quelques pas derrière elle, il dit doucement : « Qu'y a-t-il ? »

— « Je suis perdue. Fais de la lumière. »

— « Perdue ? »

— « J'ai… j'ai perdu le compte des tournants. »

— « Je les ai comptés », dit-il en se rapprochant. « Un tournant à gauche après le puits ; puis à droite, et à droite encore. »

— « En ce cas le prochain est encore à droite », dit-elle machinalement, mais sans bouger. « Fais de la lumière. »

— « La lumière ne nous montrera pas le chemin, Tenar. »

— « Plus rien ne nous l'indiquera. Nous l'avons perdu. Nous sommes perdus. »

Un silence de mort se referma sur son chuchotement et le dévora.

Elle perçut le mouvement et la chaleur de l'autre, proche d'elle dans l'obscurité et le froid. Il chercha sa main et la saisit. « Continue, Tenar. Le prochain tournant à droite. »

— « Fais de la lumière », implora-t-elle. « Les tunnels sont si tortueux… »

— « Je ne peux pas. Je n'ai pas d'énergie à gaspiller. Tenar, ils sont… Ils savent que nous sommes sortis du Trésor. Ils savent que nous avons franchi le puits. Ils sont à notre recherche, à la recherche de notre volonté de notre esprit. Pour l'éteindre, te dévorer. C'est cela que je dois garder allumé. C'est là que passe toute ma force. Je dois leur tenir tête ; avec toi. Avec ton aide. Nous devons continuer. »

— « Nous ne pourrons pas sortir », dit-elle ; mais elle fit cependant un pas en avant. Puis un autre, hésitant comme si sous chacun de ses pas s'ouvrait un gouffre noir béant, le vide sous la terre. La main ferme et chaude étreignait la sienne. Ils avancèrent.

Au bout de ce qui leur parut être un temps très long, ils arrivèrent à la volée de marches. Elle ne semblait pas si raide, auparavant ; les marches n'étaient guère plus que de visqueuses entailles dans le rocher. Ils les gravirent cependant, puis poursuivirent à une allure un peu plus rapide, car elle savait que le passage en courbe se continuait un long moment sans tournants latéraux après les marches. Ses doigts, qu'elle traînait sur le mur de gauche pour se guider, rencontrèrent une brèche, une ouverture sur la gauche. « Ici », murmura-t-elle ; mais il resta en arrière, comme si quelque chose dans ses mouvements avait fait naître un doute.

« Non », marmonna-t-elle confusément, « pas celui-ci ; c'est le prochain tournant à gauche. Je ne sais pas. Je n'y arrive pas. Nous ne pouvons pas sortir. »

— « Nous allons à la Chambre Peinte », dit la voix calme au sein des ténèbres. « Comment s'y rend-on ? »

— « Le prochain tournant à gauche. »

Elle ouvrit la marche. Ils parcoururent un long circuit, pour sortir de cette mauvaise voie, jusqu'au passage qui s'ouvrait à droite vers la Chambre Peinte.

« Tout droit », chuchota-t-elle ; le long défilé des ténèbres était plus facile maintenant, car elle connaissait ces passages menant à la porte en fer, et avait compté leurs tournants des centaines de fois ; l'étrange poids qui pesait sur son esprit ne pouvait réussir à l'embrouiller, si elle ne tentait pas de penser. Mais ils se rapprochaient sans cesse de cette chose qui l'oppressait et pesait sur elle ; et ses jambes étaient si lasses et lourdes qu'elle gémit une ou deux fois, tant il lui coûtait de les mouvoir. Et, auprès d'elle, l'homme respirait profondément et retenait son souffle, encore et encore, comme quelqu'un qui accomplit un puissant effort avec toute la force de son corps. Parfois sa voix se faisait entendre, brève et impérieuse, dans un mot ou un fragment de mot. C'est ainsi qu'ils parvinrent enfin à la porte de fer. Prise d'une soudaine terreur, elle étendit la main. La porte était ouverte.

« Vite ! » dit-elle, tirant son compagnon pour lui faire franchir le seuil. Puis, de l'autre côté, elle s'arrêta soudain.

« Pourquoi était-elle ouverte ? » dit-elle.

— « Parce que tes Maîtres ont besoin de tes mains pour la fermer. »

— « Nous arrivons au… » La voix lui manqua.

— « Au centre des ténèbres. Je sais. Cependant nous sommes sortis du Labyrinthe. Quelles sont les issues de l'En-Dessous des Tombeaux ? »

— « Il n'y en a qu'une. La porte par laquelle tu es entré ne s'ouvre pas de l'intérieur. Il faut traverser la caverne, prendre des passages qui montent jusqu'à une trappe, dans une pièce derrière le Trône. Dans la Salle du Trône. »

— « Alors c'est ce chemin qu'il nous faut suivre. »

— « Mais elle est là », murmura la jeune fille. « Là, dans l'En-Dessous des Tombeaux. Elle fouille la fosse vide. Je ne puis passer à nouveau devant elle ; oh, je ne puis passer à nouveau devant elle ! »

— « Elle doit être partie, maintenant. »

— « Je ne peux pas aller là-bas. »

— « Tenar, en cet instant même, je soutiens le plafond au-dessus de nos têtes. J'empêche les murs de se refermer sur nous. J'empêche le sol de s'ouvrir sous nos pieds. Je fais cela depuis que nous avons dépassé le puits où attendait leur serviteur. Si je peux prévenir le tremblement de terre, as-tu

peur, toi, d'affronter une âme humaine en ma compagnie ? Fais-moi confiance, comme je te fais confiance ! Viens à présent avec moi. »

Ils avancèrent.

L'interminable tunnel s'élargit. Ils eurent le sentiment que l'espace était plus grand, les ténèbres plus vastes. Ils étaient dans l'immense caverne, sous les Pierres Tombales.

Ils entreprirent d'en faire le tour, tout en restant près du mur de droite. Tenar n'avait fait que quelques pas lorsqu'elle s'arrêta. « Qu'est-ce ? » murmura-t-elle, d'une voix qui passait à peine ses lèvres. Un bruit se faisait entendre dans l'énorme bulle d'air noire morte ; une trépidation ou une secousse, un son qu'on entendait dans, le sang et ressentait dans les os. Les parois sculptées par le temps vrombissaient, vrombissaient sous ses doigts.

— « Continue », fit la voix de l'homme, sèche et tendue. « Vite, Tenar. »

Tout en avançant d'un pas hésitant, elle hurlait en pensée, et sa pensée était aussi obscure, aussi ébranlée que le caveau souterrain. « Pardonnez-moi. O mes Maîtres, ô vous qui n'avez pas de nom, vous les anciens, pardonnez-moi, pardonnez-moi ! »

Pas de réponse. Il n'y avait jamais eu de réponse.

Ils arrivèrent au passage sous la Salle du Trône, gravirent l'escalier, parvinrent aux dernières marches, et à la trappe au-dessus de leur tête. Elle était fermée, comme elle la laissait toujours. Elle appuya sur le ressort qui l'ouvrait. Mais elle ne s'ouvrit pas.

« Le ressort est cassé », dit-elle. « C'est bloqué. »

Il vint près d'elle et poussa la trappe avec son dos. Elle ne bougea pas.

— « Ce n'est pas bloqué, mais maintenu par quelque chose de lourd. »

— « Peux-tu l'ouvrir ? »

— « Peut-être. Je crois qu'elle attend là-haut. A-t-elle des hommes avec elle ? »

— « Duby et Uahto, peut-être d'autres gardiens… Les hommes n'ont pas le droit de venir ici… »

— « Je ne puis opérer un charme d'ouverture, retenir les gens qui nous guettent et résister à la volonté des ténèbres en même temps », fit sa voix posée, pensive. « Il nous faut essayer de passer par l'autre porte, dans les rochers, par laquelle je suis entré. Sait-elle qu'elle ne peut s'ouvrir de l'intérieur ? »

— « Elle le sait. Elle m'a laissé le tenter une fois. »

— « En ce cas, elle n'en tiendra peut-être pas compte. Viens. Viens, Tenar ! »

Elle s'était affaissée sur les marches de pierre, qui bourdonnaient et tremblaient comme si on avait pincé la corde d'un arc immense, dans les profondeurs en dessous d'eux.

— « Qu'est-ce… ce tremblement ? »

— « Viens », dit-il, si calme et assuré qu'elle obéit, et redescendit les marches et les couloirs pour regagner la caverne redoutable.

À l'entrée, elle se sentit écrasée pas un poids si formidable de haine aveugle et implacable, comme le poids de la terre elle-même, qu'elle se ramassa sur elle-même et, sans s'en rendre compte, cria à voix haute : « Ils sont là ! Ils sont là ! »

— « Alors, faisons-leur savoir que nous sommes là aussi », dit l'homme, et de son bâton, de ses mains, jaillit une clarté blanche qui déferla, comme la vague dans le soleil, sur les milliers de diamants de la voûte et des murs : une lumière resplendissante, dans laquelle ils s'élancèrent tous deux, tout droit à travers l'immense caverne, leurs ombres courant sur les nervures blanches et les crevasses scintillantes, et la tombe ouverte, vide. Jusqu'à la porte basse, ils coururent, tout le long du tunnel, courbés en deux, elle en tête, lui la suivant. Là, dans le tunnel, les rochers grondaient et bougeaient sous leurs pieds. Pourtant la lumière était toujours avec eux, éblouissante. Comme elle

voyait le visage de roc mort devant elle, elle entendit, par-dessus le tonnerre de la terre, sa voix à lui, prononçant un mot, et comme elle tombait sur ses genoux, son bâton s'abattit, au-dessus de sa tête, sur le roc rouge de la porte close. Les rochers parurent s'enflammer dans une lueur blanche, et s'écartèrent dans une explosion.

Au-dehors le ciel pâlissait à l'approche de l'aube. Il contenait quelques étoiles blanches, hautaines et froides.

Tenar vit les étoiles et sentit la douce brise sur son visage ; mais elle ne se releva pas. Elle était affalée là, sur les mains et les genoux, entre ciel et terre.

L'homme, étrange forme sombre dans la semi-clarté qui précède l'aurore, se retourna et la tira par le bras pour la faire se relever. Son visage était noir et convulsé comme celui d'un démon. Elle s'écarta de lui, criant d'une voix épaisse qui n'était pas la sienne, comme si une langue morte eût remué dans sa bouche : « Non, non ! Ne me touche pas… Laisse-moi… Va-t-en ! » Et elle reculait, s'éloignant de lui, dans la bouche désagrégée et sans lèvres des Tombeaux.

Il relâcha son étreinte. Et dit d'une voix tranquille : « Par le lien que tu portes, je t'ordonne de venir, Tenar. »

Elle vit la lumière stellaire sur l'argent de l'anneau à son bras. Les yeux rivés sur elle, elle se leva, chancelant. Elle posa sa main sur la sienne, et le suivit. Elle ne pouvait courir. Ils descendirent la colline. De la bouche noire entre les rochers, derrière eux, s'échappa un long, long grognement de haine et de lamentation. Des pierres s'abattirent autour d'eux. Le sol frémit. Ils continuèrent, et elle gardait les yeux fixés sur la clarté chatoyante des étoiles à son poignet.

Ils se trouvaient dans la sombre vallée à l'ouest du Lieu. À présent, ils commençaient l'ascension ; et tout à coup il lui commanda de se retourner : « Regarde… »

Elle se retourna, et vit. Ils se trouvaient de l'autre côté de la vallée, au niveau des Pierres Tombales, des neuf gigantesques monolithes qui se trouvaient, dressés ou couchés, au-dessus de la caverne de diamants et de tombeaux. Les pierres dressées bougeaient. Elles tressautaient et s'inclinaient lentement comme des mâts de bateaux. L'une d'elles parut se tordre et s'élever ; puis un frémissement la parcourut, et elle chut. Une autre s'affaissa et s'écrasa en travers de la première. Derrière elles, le dôme bas de la Salle du Trône, noir sur la lumière jaune de l'est, trembla. Les murs se bombèrent. Toute l'énorme masse délabrée de pierre et de maçonnerie changea de forme, comme l'argile dans l'eau mourante ; et elle s'affaissa sur elle-même. Puis, avec un rugissement, dans une soudaine tempête d'éclats et de poussière, elle glissa sur le côté et s'écroula. La terre dans la vallée ondula et sursauta ; une sorte de vague courut sur le flanc de la colline, et une immense fissure s'ouvrit entre les Pierres Tombales, béant sur la noirceur du dessous, d'où s'échappait la poussière comme une fumée grise. Les pierres encore debout culbutèrent, et furent englouties. Alors, avec un fracas qui sembla se répercuter jusque dans le ciel, les lèvres noires de la fissure à vif se refermèrent ; et les collines tremblèrent encore une fois, puis se calmèrent.

Les yeux de Tenar se détachèrent de l'horreur de ce tremblement de terre pour se porter sur l'homme, à son côté, dont elle n'avait jamais vu le visage à la lumière du jour.

« Tu l'as retenu », dit-elle, et sa voix sifflait comme le vent dans les roseaux, après ce beuglement puissant, ce cri de la terre. « Tu as retenu le tremblement de terre, la colère des ténèbres. »

— « Il faut continuer », dit-il, tournant le dos au soleil levant et aux tombeaux en ruines. « Je suis fatigué, j'ai froid. » Il titubait en marchant, et elle lui prit le bras. Tous deux ne pouvaient que se traîner avec peine. Lentement, comme deux minuscules araignées sur un mur immense, ils gravirent péniblement la pente démesurée de la colline, jusqu'à ce que, parvenus au sommet, ils se tinssent sur

un terrain sec, jauni par le soleil levant et strié par les longues ombres éparses de la sauge. Devant eux se dressaient les montagnes de l'ouest, avec leur base violette, leurs versants supérieurs dorés. Tous deux s'arrêtèrent un moment, puis franchirent la crête de la colline et disparurent, hors de vue du Lieu des Tombeaux.

XI

LES MONTAGNES DE L'OUEST

TENAR s'éveilla, se débattant pour échapper à de mauvais rêves, pour sortir de lieux où elle avait si longtemps marché que toute sa chair s'était désagrégée et qu'elle pouvait voir les doubles os blancs de ses avant-bras briller doucement dans l'obscurité. Elle ouvrit les yeux sur une lumière dorée, et respira l'odeur forte de la sauge. À son réveil, elle fut pénétrée d'une grande douceur, d'un plaisir qui l'envahit doucement tout entière jusqu'à déborder ; et elle se redressa, étira ses bras, d'où glissèrent les manches noires de sa robe, et regarda autour d'elle, dans un ravissement total.

C'était le soir. Le soleil était bas derrière les montagnes qui se dressaient tout près à l'ouest, mais ses dernières lueurs emplissaient le ciel et la terre : un ciel hivernal, vaste et clair, une terre aride et dorée, de montagnes et de larges vallées. Le vent était tombé. Il faisait froid, et le silence était absolu. Rien ne bougeait. Les feuilles des bouquets de sauge proches étaient sèches et grises, les tiges de minuscules herbes du désert, desséchées, lui picotaient la main. Cette immense clarté silencieuse et splendide brûlait sur chaque brindille, chaque feuille et chaque tige flétries, sur les collines, dans l'air.

Elle regarda à gauche et vit l'homme étendu sur le sol du désert, enroulé dans son manteau, un bras sous la tête, profondément endormi. Dans le sommeil, son visage était sévère, presque renfrogné ; mais sa main gauche gisait mollement sur la terre, auprès d'un petit chardon qui portait encore son cadran déchiqueté de peluche grise et sa défense insignifiante d'épines et de piquants. L'homme et le petit chardon du désert ; le chardon et l'homme endormi…

C'était un homme dont le pouvoir était comparable à celui des Anciennes Puissances de la Terre, et aussi fort : un homme qui parlait aux dragons, et dont le verbe retenait les tremblements de terre. Et il était étendu là, endormi, à même la terre, avec un petit chardon qui poussait près de sa main. Comme c'était étrange ! Vivre, être au monde, était une chose beaucoup plus étrange et formidable qu'elle l'avait jamais rêvé. La splendeur céleste effleura sa chevelure poussiéreuse, et transforma un instant le petit chardon en or.

La lumière s'effaçait lentement. En même temps, le froid semblait croître de minute en minute. Tenar se leva et se mit à rassembler du bois de sauge sec, ramassant les brindilles tombées, rompant les branches épaisses qui croissaient, aussi noueuses, aussi massives, à leur échelle, que des branches de chêne. Ils avaient fait halte en cet endroit aux environs de midi, alors qu'il faisait chaud, et que la lassitude les empêchait d'aller plus loin. Quelques genévriers rabougris, et le versant ouest de la crête qu'ils venaient de descendre, leur procuraient un abri suffisant : ils avaient bu un peu d'eau de la gourde, s'étaient étendus, et endormis.

Il y avait là une litière de branches plus grosses, sous les petits arbres ; elle les ramassa. Creusant un trou à l'angle de rochers enfoncés dans la terre, elle fit un feu qu'elle alluma avec son briquet à silex. Les feuilles et les brindilles de sauge, aussi inflammables que l'amadou, prirent sur-le-champ. Les branches sèches se fleurirent de flammes rosées, au parfum de résine. À présent, tout semblait plongé dans le noir, autour du feu ; et les étoiles émergeaient à nouveau dans le ciel immense.

Le crépitement des flammes réveilla le dormeur. Il se mit sur son séant frotta ses mains sur son visage barbouillé, enfin se leva avec raideur et s'approcha du feu.

« Je me demande… » dit-il d'une voix ensommeillée.

— « Je sais, mais nous ne pouvons passer toute la nuit ici sans feu. Il fait trop froid. » Au bout d'une minute, elle ajouta : « A moins que tu ne connaisses quelque magie qui nous garde au chaud, ou qui dissimule le feu… »

Il s'assit près du feu, les pieds presque dedans, les bras autour des genoux. « Brr » fit-il. « Le feu

vaut beaucoup mieux que la magie. J'ai pratiqué une illusion autour de nous ; si quelqu'un vient, nous semblerons des bâtons et des pierres à ses yeux. Qu'en penses-tu ? Vont-ils nous suivre ? »

— « Je le crains, mais ne le pense pas. Personne sauf Kossil n'était informé de ta présence. Kossil, et Manan. Et ils sont morts. Elle se trouvait certainement dans la Salle du Trône quand celle-ci s'est écroulée. Elle attendait devant la trappe. Et les autres doivent croire que j'étais dans la Salle ou dans les Tombeaux, et que j'ai été écrasée par le tremblement de terre. Elle mit elle aussi ses bras autour de ses genoux, elle frissonna. « J'espère que les autres bâtiments ne se sont pas écroulés. C'était difficile à voir de la colline : il y avait tellement de poussière ! Tous les temples et les maisons ne sont sûrement pas effondrés, la Grande Maison où dormaient toutes les filles. »

— « Je ne pense pas. Ce sont les Tombeaux qui se sont dévorés eux-mêmes. J'ai vu le toit d'or de quelque temple lorsque nous nous sommes détournés ; il était toujours debout. Et il y avait des silhouettes en bas de la colline, des gens qui couraient. »

— « Que vont-ils dire, que vont-ils penser ? Pauvre Penthe ! Il se peut qu'elle soit obligée de devenir maintenant Grande Prêtresse du Dieu-Roi. Elle qui a toujours voulu s'enfuir… Moi, je ne voulais pas. Peut-être s'enfuira-t-elle à présent. » Tenar sourit. Il y avait en elle une joie que nulle pensée, nulle crainte ne pouvait assombrir, cette même joie confiante qui avait surgi en elle, à son réveil dans la lumière dorée. Elle ouvrit son sac et en sortit deux petits pains plats ; elles en tendit un à Ged par-dessus le feu et mordit dans l'autre. Le pain était dur, aigre, délicieux.

Ils mastiquèrent tous deux en silence pendant un moment.

« À quelle distance sommes-nous de la mer ? »

— « Il m'a fallu deux jours et deux nuits pour venir. Il nous faudra plus longtemps pour le retour. »

— « Je suis forte », dit-elle.

— « Oui. Et vaillante. Mais ton compagnon est fatigué », fit-il en souriant. « Et nous n'avons pas tellement de pain. »

— « Trouverons-nous de l'eau ? »

— « Demain, dans les montagnes. »

— « Peux-tu nous trouver de quoi manger ? » questionna-t-elle, timide et indécise.

— « Pour chasser, il faut du temps et des armes. »

— « Je veux dire… tu sais, avec des charmes. »

— « Je peux appeler un lapin », dit-il, en attisant le feu à l'aide d'une branche de genévrier tordue. « Les lapins sortent de leurs terriers, partout autour de nous, en ce moment. C'est leur heure. Je pourrais en appeler un par son nom, et il viendrait. Mais voudrais-tu capturer et dépouiller un lapin que tu aurais fait venir de cette façon ? Peut-être, si tu mourais de faim. Mais ce serait un abus de confiance, à mon avis. »

— « Oui. Je pensais que, peut-être, tu pourrais simplement… »

— « Commander un souper. Oh, je le pourrais. Dans de la vaisselle d'or, si cela te plaît. Mais c'est de l'illusion, et quand on mange des illusions on se retrouve plus affamé encore qu'avant. C'est à peu près aussi nourrissant que de manger des mots. » Elle vit ses dents blanches étinceler un instant à la lueur du feu.

— « Ta magie est particulière », dit-elle, avec une certaine dignité, d'égal à égal, de Prêtresse à Mage. « Elle semble n'être utile que pour les questions d'importance. »

Il remit du bois dans le feu, qui flamba dans le crépitement d'une gerbe d'étincelles dans un parfum de genévrier.

— « Peux-tu vraiment appeler un lapin ? » interrogea soudain Tenar.

— « Veux-tu que je le fasse ? »

Elle acquiesça.

Il s'écarta du feu et dit doucement, vers les ténèbres immenses éclairées d'étoiles : « *Kebbo… O kebbo… »*

Silence. Aucun bruit ; aucun mouvement. Mais soudain, à la lisière de la lumière vacillante du feu, émergea un œil rond comme un caillou de jais tout près du sol. La courbe d'un dos fourré ; une oreille, longue, tendue, en alerte.

Ged parla à nouveau. L'oreille battit, et l'animal surgit soudain de l'ombre ; puis, comme la petite bête faisait demi-tour, Tenar la vit tout entière, l'espace d'un moment ; et d'un bond agile le lapin repartit insouciant à ses affaires, dans la nuit.

« Ah ! » dit-elle, laissant échapper son souffle. « C'est charmant. » Et aussitôt : « Pourrais-je en faire autant ? »

— « Eh bien… ».

— « C'est un secret », dit-elle immédiatement ayant retrouvé sa dignité.

— « Le *nom* de lapin est un secret. Ou, du moins, il ne faut pas l'utiliser à la légère, sans raison. Mais ce qui n'est pas un secret plutôt un don, ou un mystère, vois-tu, c'est le pouvoir d'appel. »

— « Oh » dit-elle, « tu l'as, je le sais. » Il y avait dans sa voix une passion que ne parvenait pas à dissimuler une moquerie feinte. Il la regarda et ne répondit point.

Il était encore épuisé par son combat contre les Innommables ; il avait usé sa force dans les tunnels frémissants. Bien qu'il eût gagné, son humeur n'était guère triomphante. Il se pelotonna bientôt le plus près possible du feu et s'endormit.

Tenar resta assise, alimentant le brasier et observant les constellations hivernales qui flamboyaient d'un horizon à l'autre, jusqu'à ce que la tête lui tournât de beauté et de silence et qu'elle s'assoupît.

Ils se réveillèrent en même temps. Le feu était mort. Les étoiles qu'elle avait contemplées étaient maintenant loin au-dessus des montagnes, et de nouvelles s'étaient levées à l'est. C'était le froid qui les avait tirés du sommeil, le froid sec de la nuit désertique, le vent pareil à une lame de glace. Le ciel se voilait de nuages venant du sud-ouest.

Le bois ramassé pour le feu était presque épuisé. « Marchons », dit Ged, « l'aube n'est plus très loin. » Il claquait tellement des dents qu'elle comprit à peine. Ils se mirent en chemin, entreprirent l'ascension du long versant ouest. Les buissons et les rochers paraissaient noirs sous la lumière des étoiles, et il était aussi facile de marcher qu'en plein jour. Après le froid des premiers moments, la marche les réchauffa ; ils cessèrent de se recroqueviller et de frissonner, et leur allure se fit plus aisée. Si bien qu'au lever du soleil, ils étaient sur la première éminence des montagnes de l'ouest, qui avaient jusque-là muré la vie de Tenar.

Ils firent halte dans un bocage dont les feuilles dorées, frissonnantes, s'accrochaient encore aux rameaux. Il lui dit que c'étaient des trembles ; elle ne connaissait pas les arbres, sinon le genévrier, les peupliers maladifs près de la source, et les quarante pommiers du verger du Lieu. Un petit oiseau dans les trembles fit : « cui-cui », d'une petite voix. Sous les arbres courait un ruisseau, étroit mais puissant, bruyant, musclé, franchissant rochers et cascades trop hâtivement pour geler. Tenar en eut presque peur. Elle était accoutumée au désert où les choses sont silencieuses et se meuvent lentement : rivières paresseuses, ombres des nuages, vautours décrivant des cercles.

Ils se partagèrent un morceau de pain et une dernière bouchée de fromage qui s'effritait, en guise de petit déjeuner, se reposèrent un peu, et continuèrent.

Le soir, ils étaient très haut. Le temps était couvert et le vent glacial. Ils établirent leur camp dans

la vallée d'un autre cours d'eau, où le bois abondait, et cette fois ils allumèrent un feu de bûches vigoureux, qui les tint presque au chaud. Tenar était heureuse. Elle avait découvert la cache d'un écureuil, mise au jour par la chute d'un arbre creux : deux livres de noix délicieuses et d'une espèce à coquille lisse que Ged, ignorant le nom Kargue, appelait *ubir*. Elle les ouvrit une à une sur une pierre plate, une autre servant de marteau, et tendit à l'homme chaque demi-cerneau.

« J'aimerais pouvoir rester ici », dit-elle, abaissant le regard vers la vallée ventée, entre les collines, qu'éclairait le crépuscule. « Cet endroit me plaît. »

— « C'est un endroit agréable », acquiesça-t-il.

— « Personne ne vient jamais ici ? »

— « Rarement… Je suis né dans les montagnes », dit-il, « sur le Mont de Gont. Nous passerons devant, voguant vers Havnor, si nous prenons la route du nord. Il est beau à voir en hiver, quand il émerge tout blanc de la mer, comme une vague dominant les autres. Mon village se trouvait au bord d'un ruisseau tout pareil à celui-ci. Où es-tu née, Tenar ?

— « Au nord d'Atuan, à Entât, je crois. Je ne m'en souviens pas. »

— « Étais-tu si jeune quand ils t'ont emmenée ? »

— « J'avais cinq ans. Je me rappelle un feu dans un âtre, et… rien d'autre. »

Il se frotta le menton, qui, bien couvert d'une barbe clairsemée, était du moins propre ; en dépit du froid, tous deux s'étaient lavés dans les ruisseaux de montagne. Il se frotta le menton et prit un air pensif et sévère. Elle l'observait, et jamais elle n'aurait pu dire ce qu'elle avait dans le cœur, tandis qu'elle le regardait, à la lumière du feu, dans la nuit tombant sur la montagne.

— « Que vas-tu faire à Havnor ? » dit-il, posant la question au feu, et non à elle. « Tu es vraiment – et plus que je ne l'avais cru – née une nouvelle fois. »

Elle hocha la tête, avec un petit sourire. Elle se sentait comme un nouveau-né.

— « Tu devrais apprendre la langue, au moins. »

— « Ta langue ? »

— « Oui »

— « J'aimerais bien. »

— « Bon ; commençons. Ceci se dit *kabat »,* et il jeta une petite pierre dans le giron de sa robe noire.

— « Kabat. Est-ce dans la langue des dragons ? »

— « Non, non. Il ne s'agit pas de jeter des sorts, mais de parler à d'autres hommes et d'autres femmes ! »

— « Mais comment dit-on caillou dans la langue des dragons ? »

— « *Tolk* », dit-il. « Mais je ne veux pas faire de toi mon apprenti-sorcier. Je veux t'enseigner le langage que les gens parlent dans l'Archipel, les Contrées de l'Intérieur. Il m'a fallu apprendre le tien avant de venir ici. »

— « Tu le parles d'une manière étrange. »

— « Sans doute. À présent, *arkemmi kabat »*, et il avança la main pour qu'elle lui rende le caillou.

— « Faut-il que j'aille à Havnor ? »

— « Où donc voudrais-tu aller, Tenar ? »

Elle hésita.

« Havnor est une belle cité. Et tu apportes l'anneau, le signe de paix, le trésor perdu. Tu seras accueillie là-bas comme une princesse. Ils te rendront hommage pour le présent magnifique que tu leur apportes. Tu seras la bienvenue. Le peuple de cette cité est noble et généreux. Ils t'appelleront la

Dame Blanche, à cause de ta peau claire, et ils t'aimeront d'autant plus que tu es si jeune. Et belle. Tu auras une centaine de robes pareilles à celle que je t'ai montrée par l'illusion, mais elles seront vraies. Tu rencontreras l'admiration, la gratitude, et l'amour. Toi qui n'as connu que la solitude, l'envie et les ténèbres. »

— « Il y avait Manan », dit-elle, sur la défensive, et la bouche quelque peu frémissante. « Il m'aimait, et était toujours gentil avec moi. Il me protégeait de son mieux, et je l'ai tué à cause de cela ; il est tombé dans le puits noir. Je ne veux pas aller à Havnor. Je ne veux pas aller là-bas. Je veux rester ici. »

— « Ici… à Atuan ? »

— « Dans les montagnes. Là où nous nous trouvons en ce moment. »

— « Tenar », fit-il, de sa voix grave et tranquille, « en ce cas, nous resterons ici. Je n'ai pas mon couteau ; et s'il neige, ce sera dur. Mais tant que nous trouverons de quoi, manger… »

— « Non. Je sais que nous ne pouvons pas rester ici. C'est simple stupidité de ma part », dit Tenar ; et elle se leva, dispersant les coquilles de noix, pour aller remettre sa robe et son manteau noirs déchirés et maculés de terre. « Tout ce que je sais n'a plus aucune utilité maintenant. Et je n'ai rien appris d'autre. J'essaierai d'apprendre. »

Ged détourna les yeux, tressaillant comme s'il avait soudain eu mal.

Le jour suivant ils franchirent le sommet de la chaîne fauve. Dans la passe soufflait un vent fort, charriant de la neige, mordant aveuglant. Ce n'est que lorsqu'ils furent beaucoup plus bas sur l'autre versant hors des nuages neigeux des pics, que Tenar vit le pays qui s'étendait au-delà de la muraille montagneuse. Il était entièrement vert – le vert des pins, des prairies, des champs ensemencés et des jachères. Même en plein cœur de l'hiver, quand les fourrés étaient nus et la forêt pleine de branches grises, c'était un pays vert, doux et humble. Ils le contemplaient depuis une haute pente rocheuse au flanc de la montagne. Sans un mot, Ged désigna l'ouest, où le soleil déclinait derrière d'épais nuages pareils à de la crème fouettée. Le soleil lui-même était caché, mais il y avait sur l'horizon un chatoiement presque aussi éblouissant que les parois de cristal de l'En-Dessous des Tombeaux, une sorte de reflet joyeux sur la lisière du monde.

« Qu'est-ce ? » dit la jeune fille ; et lui ; « La mer. »

Peu après, elle vit une chose moins merveilleuse que celle-là, mais quand même extraordinaire. Ils arrivèrent à une route et la suivirent. Et elle les conduisit à la brune, dans un village : dix ou douze maisons bordant la route. Elle regarda son compagnon avec anxiété quand elle s'aperçut qu'ils arrivaient parmi les hommes. Elle regarda… et ne le vit point. À son côté, dans les habits de Ged, avec sa démarche, dans ses souliers, marchait un autre homme. Il avait la peau blanche, et pas de barbe. Il lui lança un coup d'oeil ; ses yeux étaient bleus. Il cligna de l'œil.

« Les tromperai-je ? » dit-il « Comment trouves-tu tes vêtements ? »

Elle abaissa son regard sur elle-même. Elle portait la jupe brune et la veste d'une paysanne, et un large châle de laine rouge.

« Oh », dit-elle, s'arrêtant tout net. « Oh, tu es… tu *es* Ged ! » Prononçant son nom, elle le distingua parfaitement ; le visage sombre et couturé qu'elle connaissait, les yeux sombres ; et pourtant c'était l'étranger à la peau laiteuse qui se tenait là.

— « Ne prononce pas mon vrai nom devant les autres. Et je ne dirai pas le tien. Nous sommes frères et sœur, et venons de Tenacbah. Et je crois que je demanderai à souper, si j'aperçois un visage aimable. » Il lui prit la main et ils entrèrent dans le village.

Ils repartirent le matin suivant, l'estomac rempli, après une plaisante nuit dans un fenil.

« Les Mages mendient-ils souvent ? » interrogea Tenar, sur la route sinuant entre les champs verts, où broutaient des chèvres et du menu bétail tacheté.

— « Pourquoi poses-tu cette question ? »

— « Tu paraissais en avoir l'habitude. En fait, tu t'y es fort bien pris. »

— « C'est vrai. Toute ma vie, j'ai mendié, si c'est ainsi que tu considères la chose. Les sorciers ne possèdent pas grand-chose à eux, tu sais. À dire vrai, rien d'autre que leur bâton et leurs vêtements, s'ils sont errants. La plupart des gens les reçoivent, leur offrent gîte et nourriture, heureusement. Mais ils donnent quelque chose en retour. »

— « Quoi donc ? »

— « Eh bien, cette femme du village ; j'ai guéri ses chèvres. »

— « De quoi souffraient-elles ? »

— « Elles avaient toutes deux les pis infectés. Enfant, je gardais les chèvres. »

— « Lui as-tu dit que tu les avais guéries ? »

— « Non. Comment aurais-je pu ? Pourquoi aurais-je dû le faire ? »

Au bout d'un moment de silence, elle dit : « Je vois que ta magie ne sert pas seulement pour les grandes choses. »

— « L'hospitalité, l'amabilité envers un étranger, voilà une très grande chose. Les remerciements suffisent, bien entendu. Mais ces chèvres me navraient. »

Dans l'après-midi, ils arrivèrent aux abords d'une grande ville. Elle était construite de briques d'argile, ceinte de murs, à la mode Kargue, avec des créneaux en surplomb, des tours de guet aux quatre coins, et une porte unique, sous laquelle des pasteurs gardaient un large troupeau de moutons. Les toits de tuiles rouge d'une centaine de maisons, ou davantage, pointaient par-dessus les murs de brique jaunâtre. Devant la porte se tenaient deux gardes, avec les casques à plumet rouge de l'armée du Dieu-Roi. Tenar avait vu des hommes aux casques identiques arriver, une fois l'an environ, au Lieu, escortant une offrande d'argent ou d'esclaves destinée au temple du Dieu-Roi. Quand elle dit cela à Ged, alors qu'ils longeaient la muraille, il répondit : « Je les ai vus également, lorsque j'étais enfant. Ils effectuaient une razzia sur Gont. Ils sont entrés dans mon village pour le piller. Mais ils furent repoussés. Et il y eut une bataille près d'Armouth, sur le rivage ; beaucoup d'hommes furent tués, des centaines, dit-on. Mais peut-être, maintenant que l'anneau est reconstitué et la Rune Perdue reformée, n'y aura-t-il plus de pillages et de tueries semblables entre l'Empire Kargue et les Contrées de l'Intérieur. »

— « Il serait stupide que de telles choses se poursuivent », dit Tenar. « Que ferait le Dieu-Roi de tant d'esclaves ? »

Son compagnon sembla, méditer cela un moment. « Si les pays Kargues dominaient l'Archipel, veux-tu dire ? »

Elle hocha la tête affirmativement.

— « Je ne crois pas la chose très probable. »

— « Mais vois combien l'Empire est puissant – cette immense cité, avec ses murailles, et tous ces hommes ! Comment ton pays pourrait-il résister, s'il l'attaquait ? »

— « Ce n'est point une très grande ville » , dit-il avec précaution et douceur. « Moi aussi, je la jugerais formidable, si je descendais de ma montagne. Mais il y a beaucoup, beaucoup de cités dans Terremer, auprès desquelles celle-ci n'est qu'une bourgade. Il y a de nombreux, de très nombreux pays. Tu les verras, Tenar. »

Elle ne répondit rien. Elle suivait péniblement la route, le visage buté.

« C'est merveilleux à voir : les nouveaux continents s'élevant de la mer, quand ton bateau

s'approche. Les terres cultivées et les forêts, les cités avec leurs ports et leurs palais, les marchés où l'on vend tout ce qui existe par le monde. »

Elle acquiesça. Elle savait qu'il tentait de la réconforter, mais elle avait laissé sa joie là-haut, dans les montagnes, dans la vallée crépusculaire où courait le ruisseau. Il régnait maintenant en elle une crainte qui croissait, croissait. Devant elle, il n'y avait que l'inconnu. Elle ne connaissait que le désert et les Tombeaux. Et à quoi cela lui servait-il ? Elle connaissait les détours d'un labyrinthe en ruines, elle connaissait les danses qu'on exécutait devant un autel effondré. Elle ne connaissait rien des forêts, des cités, ou du cœur des hommes.

Elle dit soudain : « Resteras-tu avec moi là-bas ? » Mais elle ne le regardait pas. Il avait pris son déguisement d'illusion, l'apparence d'un paysan Kargue à la peau blanche, et elle n'aimait pas le voir ainsi. Sa voix était cependant inchangée, c'était la même que celle qui avait parlé dans les ténèbres du Labyrinthe.

Il tarda à répondre. « Tenar, je vais là où on m'envoie. Je suis mon destin. Il ne m'a encore jamais permis de rester longtemps dans un pays. Comprends-tu cela ? Je fais ce que je dois faire. Là où je vais, je dois aller seul. Tant que tu auras besoin de moi, je resterai près de toi à Havnor. Et si tu as à nouveau besoin de moi plus tard, appelle-moi ! Je viendrai. Je sortirais de ma tombe si tu m'appelais, Tenar ! Mais il m'est impossible de rester avec toi. »

Elle ne dit rien. Au bout d'un moment il ajouta : « Tu n'auras pas longtemps besoin de moi là-bas. Tu seras heureuse. » Elle hocha la tête, consentante, silencieuse. Ils poursuivirent leur chemin côte à côte vers la mer.

XII
VOYAGE

IL avait caché son bateau dans une caverne au flanc d'un grand promontoire rocheux, que les villageois alentour appelaient Cap Nuage ; l'un d'entre eux leur donna pour leur souper un bol de soupe de poissons. Ils descendirent les falaises jusqu'à la plage, dans les dernières lueurs du jour grisâtre. La caverne était une étroite crevasse qui pénétrait d'une dizaine de mètres dans le rocher ; son sol sableux était humide, car elle se trouvait juste au-dessus de la laisse de haute mer. Son entrée était visible de la mer, et Ged dit qu'ils ne devaient pas allumer de feu, de crainte d'éveiller la curiosité des pêcheurs de nuit, qui longeaient la côte dans leurs petites embarcations. Aussi s'étendirent-ils, misérables, sur le sable qui semblait si doux entre les doigts, et était en réalité dur comme le roc au corps las. Et Tenar écouta la mer, à quelques mètres en dessous de l'entrée de la caverne, se fracassant sur les rochers avec des mugissements et des bruits de succion, et son roulement de tonnerre plus bas sur la plage, à des kilomètres vers l'est. Sans répit, elle produisait les mêmes sons, jamais tout à fait semblables cependant. Elle ne connaissait point de repos. Sur tous les rivages de tous les pays du monde, elle se gonflait en vagues turbulentes, et jamais ne cessait, jamais ne s'apaisait. Le désert, les montagnes, eux étaient immobiles. Ils ne hurlaient pas éternellement de cette énorme voix monotone. La mer parlait sans répit, mais son langage lui était étranger. Elle ne le comprenait pas.

Dans la première lumière grise, à marée basse, elle émergea d'un sommeil agité et vit le sorcier quitter la caverne. Elle le regarda marcher, nu-pieds, dans son manteau relevé dans sa ceinture, sur les rochers noirs et velus, en quête de quelque chose. Il revint, et son entrée assombrit la caverne. « Tiens », fit-il, lui tendant une poignée de chose hideuses et humides, semblables à des roches violettes avec des lèvres oranges.

— « Qu'est-ce ? »

— « Des moules, cueillies sur les rochers. Et ça, ce sont des huîtres, c'est encore meilleur. Regarde… Comme ça. » À l'aide de la petite dague qu'elle portait avec ses clés, et qu'elle lui avait prêtée dans les montagnes, il ouvrit un coquillage et mangea la moule couleur d'ocre, avec de l'eau de mer en guise de sauce.

— « Tu ne la fais pas cuire ? Tu la manges vivante ? » Elle refusa de le regarder tandis qu'il continuait, la mine honteuse, mais nullement ébranlé, à ouvrir et manger les coquillages un par un.

Quand il eut fini, il alla jusqu'au bateau, qui gisait, proue en avant, protégé du sable par plusieurs longs rondins de bois flotté. Tenar, la nuit précédente, avait regardé le bateau avec méfiance, et sans comprendre. Il était beaucoup plus grand qu'elle le pensait, trois fois sa taille à elle. Il était plein d'objets dont elle ignorait l'usage, et paraissait dangereux. De chaque côté du nez (c'est ainsi qu'elle nommait la proue) était peint un œil ; et, dans son demi-sommeil, elle avait constamment senti le regard du bateau posé sur elle.

Ged fourragea un moment à l'intérieur et ramena quelque chose ; un paquet de pain dur, soigneusement enveloppé pour qu'il reste sec. Il lui en offrit un gros morceau.

« Je n'ai pas faim. »

Il scruta son visage morose.

Puis il mit le pain de côté, l'enveloppant comme il l'avait été avant, et s'assit à l'entrée de la caverne. « Dans deux heures environ, la marée va remonter.

Nous pourrons alors partir. Tu as passé une mauvaise nuit ; pourquoi ne dors-tu pas maintenant ? »

— « Je n'ai pas sommeil. »

Il ne répondit pas, et resta assis là ; elle le voyait de profil, les jambes croisées dans la sombre arcade des rochers ; derrière lui, elle voyait le mouvement houleux et chatoyant de la mer. Il ne bougeait pas. Il était immobile comme les rochers mêmes. L'immobilité émanait de lui, comme les ondes d'une pierre lancée dans l'eau. Son silence n'était plus l'absence de paroles, mais une chose en soi comme le silence du désert.

Au bout d'un long moment, Tenar se leva et alla jusqu'à l'entrée de la caverne. Il ne bougea pas. Et elle contempla son visage. Il paraissait coulé dans le cuivre, rigide, les yeux noirs grands ouverts mais baissés, la bouche sereine.

Il lui était aussi incompréhensible que la mer.

Où était-il en ce moment, sur quel chemin mental ?… Elle ne pourrait jamais le suivre, lui.

C'était lui qui l'avait forcée à le suivre. Il l'avait appelée par son nom, et elle était venue se blottir près de lui, comme le petit lapin du désert était sorti de la nuit pour venir à lui. Et maintenant qu'il possédait l'anneau, maintenant que les Tombeaux étaient en ruine et leur prêtresse à jamais parjure, maintenant, il n'avait plus besoin d'elle, et s'en allait là où elle ne pouvait le rejoindre. Il ne resterait pas avec elle. Il s'était joué d'elle, et allait maintenant la laisser dans la solitude.

Elle se pencha, et d'un geste vif arracha de sa ceinture la petite dague d'acier qu'elle lui avait donnée. Il ne bougea pas plus que s'il eût été une statue.

La lame de la dague n'avait que dix centimètres de long, affilée d'un côté ; c'était la miniature d'un couteau de sacrifice. Cela faisait partie du costume de la Prêtresse des Tombeaux, comme le trousseau de clés, une ceinture de crin de cheval, et d'autres objets dont certains n'avaient pas d'usage connu. Elle ne s'était jamais servie de la dague, sinon pour l'une des danses du noir de lune, où elle la lançait et la rattrapait devant le Trône, Elle aimait cette danse : elle était sauvage, et sans musique pour l'accompagner, excepté le battement de ses pieds. Au début, elle se coupait les doigts en l'exécutant, jusqu'à ce qu'elle parvînt à chaque fois à rattraper le couteau par le manche. La petite lame était assez affûtée pour couper un doigt jusqu'à l'os, ou pour trancher l'artère d'une gorge. Elle allait encore servir ses maîtres, bien qu'ils l'eussent trahie et abandonnée. Ils guideraient sa main dans ce dernier acte de ténèbres. Ils accepteraient ce sacrifice.

Elle se tourna vers l'homme, tenant le couteau dans sa main droite cachée derrière sa hanche. À ce moment, il leva lentement la tête et l'observa. Son regard était celui de quelqu'un qui revient de très loin, de quelqu'un qui a vu des choses terribles. Son visage était calme, mais empli de souffrances. Tandis qu'il la fixait, et que sa vision semblait se préciser à chaque instant, son expression s'éclaircit. Enfin, il dit : « Tenar » comme s'il l'avait saluée, et tendit la main pour toucher le bandeau d'argent percé et gravé, à son poignet. Il fit ce geste comme pour se rassurer, et c'était un geste plein de confiance. Il ne prêta aucune attention au couteau, dans sa main. Il porta son regard vers les vagues, qui s'élevaient haut sur les rochers, et dit avec effort : « Il est temps… temps de partir. »

Au son de sa voix, la fureur l'abandonna. Elle eut peur.

« Tu les as laissés derrière toi, Tenar. Tu es libre de tes actes, à présent », dit-il, se levant avec une vigueur soudaine. Il s'étira et noua étroitement sa ceinture sur son manteau. « Aide-moi à sortir le bateau. Les bûches font office de rouleaux. C'est cela, pousse… encore. Là, là, c'est assez. Maintenant tiens-toi prête à y grimper quand je te le dirai. C'est une affaire délicate que se lancer à la mer d'ici… Encore une fois. Là ! Monte ! » Il la suivit d'un bond dans l'embarcation, l'empêcha de passer par-dessus bord, la fit asseoir dans le fond du bateau ; et, campé sur ses jambes écartées, aux avirons, il lança le bateau par-dessus les rochers, sur une vague refluante ; ils passèrent la pointe du cap battu par les flots d'écume rugissants, et prirent la mer.

Il rentra les avirons quand ils furent loin de hauts-fonds et dressa le mât. Maintenant qu'elle était à l'intérieur, le bateau paraissait tout petit, entouré par la mer.

Il hissa la voile. Tout le matériel avait l'air d'avoir déjà longtemps servi, et avoir été mis à rude épreuve ; cependant la voile d'un rouge passé avait été rapiécée avec beaucoup de soin, et le bateau était aussi propre et rangé qu'il était possible. Pareil à son maître, il était allé loin, et avait été fort malmené.

« À présent », dit Ged, « nous voilà partis, bel et bien partis ; à présent, nous voilà libres. Tenar. Le sens-tu ? »

Elle le sentait. La main noire qui toute sa vie avait étreint son coeur avait lâché prise. Mais elle n'éprouvait pas la joie qu'elle avait ressentie dans les montagnes. Elle mit sa tête dans ses bras et pleura, et ses joues étaient humides et salées. Elle pleura ses années gâchées sous la férule d'êtres malfaisants et inutiles. Elle pleurait de douleur, parce qu'elle était libre.

Elle commençait à apprendre le poids de la liberté. C'est un pesant fardeau, et pour l'esprit une charge immense et étrange à assumer. Ce n'est point facile. Ce n'est pas un cadeau que l'on reçoit, mais un choix que l'on fait, et le choix peut être malaisé. La route est escarpée jusqu'à la lumière ; et le voyageur ainsi chargé risque de ne jamais en atteindre le bout.

Ged la laissa pleurer, et n'eut aucune parole de réconfort ; il ne parla pas davantage lorsqu'elle eut fini de pleurer et qu'elle regarda en arrière, vers les terres basses et bleues d'Atuan. Son visage était grave et vigilant, comme s'il eût été seul ; il surveillait la voile et le gouvernail, vif et silencieux, le regard droit devant lui.

Dans l'après-midi, il lui désigna un point à droite du soleil, vers lequel ils voguaient à présent. « Voici Karego-At », dit-il ; et Tenar, suivant son geste, vit dans le lointain se dessiner des collines qui ressemblaient à des nuages, et l'île immense qui était celle du Dieu-Roi. Atuan était loin derrière eux, hors de leur vue. Elle avait le coeur très lourd. Le soleil heurtait ses yeux comme un marteau d'or.

Le souper fut constitué de pain sec et de poisson fumé, dont te goût parut infect à Tenar, et l'eau prise dans la barrique du bateau, que Ged avait remplie à un ruisseau au Cap Nuage le soir précédent. La nuit hivernale descendit, rapide et froide, sur la mer. Loin vers le nord, ils virent durant un instant des lueurs minuscules, des feux dans les villages des rivages de Karego-At. Elles s'évanouirent dans une brume qui montait de l'océan, et ils furent seuls dans la nuit sans étoiles, sur l'eau profonde.

Elle s'était recroquevillée à l'arrière ; Ged était étendu à la proue, avec la barrique pour oreiller. Le bateau avançait régulièrement, les petites lames giflant légèrement ses flancs, bien que le vent ne fût qu'un faible souffle venant du sud. Ici, loin des rives rocheuses, la mer aussi était silencieuse ; elle ne faisait que murmurer en touchant le bateau.

« Si le vent vient du sud », dit Tenar, chuchotant parce que la mer chuchotait, « Le bateau ne va-t-il pas vers le nord ? »

— « Oui, à moins qu'on louvoie. Mais j'ai mis le vent de mage dans sa voile, en direction de l'ouest. D'ici à demain matin, nous devrions être sortis des eaux Kargues. À ce moment, je le laisserai aller selon le vent du monde. »

— « Est-ce qu'il se gouverne tout seul ? »

— « Oui », répondit Ged avec gravité, « si on lui donne les instructions appropriées. Il lui en faut peu. Il est allé dans la Mer Ouverte, plus loin que l'extrême île du Lointain Est ; il est allé à Selidor, où mourut Erreth-Akbe, dans l'extrême Ouest. C'est un bateau sage et astucieux que mon *Voitloin.* On peut lui faire confiance. »

Dans le bateau, mû par magie sur les profondeurs immenses, la jeune fille, étendue, levait les yeux vers l'obscurité. Toute sa vie, elle avait contemplé les ténèbres ; mais celles de cette nuit, sur l'océan, étaient plus vastes encore. Elles n'avaient pas de fin. Il n'y avait pas de toit. Elles s'étendaient au-delà des étoiles. Elles n'étaient animées par aucune Puissance terrestre. Elles existaient avant que fût la lumière, et seraient là après elle. Elles existaient avant que soit la vie, et seraient là après elle. Elles s'étendaient au-delà du mal.

Dans le noir, elle parla : « Cette petite île, où le talisman te fut donné, se trouve-t-elle sur cette mer ? »

— « Oui », répondit sa voix sortant de l'obscurité. « Quelque part. Vers le sud, peut-être. Je ne saurais la retrouver. »

— « Je sais qui était cette vieille femme qui te donna l'anneau. »

— « Tu le sais ? »

— « On m'a conté l'histoire. Elle faisait partie de ce que devait savoir la Première Prêtresse. Thar me l'a dit, une première fois en présence de Kossil, puis plus en détail, quand nous fumes seules. C'était la dernière fois qu'elle me parlait, avant sa mort. Il y avait à Hupun une maison noble, qui lutta contre l'essor des Grands Prêtres d'Awabath. Le fondateur de cette maison était le Roi Thoreg, et parmi les trésors qu'il laissa à ses descendants se trouvait la moitié d'anneau qu'Erreth-Akbe lui avait donnée. »

— « C'est en effet ce que narre la Geste d'Erreth-Akbe. Elle dit… Dans ta langue, elle dit : Quand l'anneau fut brisé, une moitié demeura entre les mains du Grand Prêtre Intathin, et l'autre dans celles du héros. Et le Grand Prêtre transmit la moitié qu'il détenait aux Innommables, aux Anciens de la Terre d'Atuan, et elle partit dans les ténèbres, dans les lieux perdus. Mais Erreth-Akbe remit l'autre moitié entre les mains de la vierge Tiarath, fille du roi sage, en disant : *Qu'elle reste dans la lumière, dans la dot de la vierge, qu'elle reste en ce pays jusqu'à ce que les deux moitiés soient réunies.* Ainsi parla le héros avant de faire voile vers l'ouest. »

— « Ainsi se transmit-elle d'une fille de cette maison à l'autre, à travers les ans. Elle n'était point perdue, comme le croyaient ceux de ton peuple. Mais quand les Grands Prêtres se transformèrent en Prêtres-Rois, quand ensuite les Prêtres-Rois bâtirent l'Empire, et commencèrent à s'intituler Dieux-Rois, la maison de Thoreg ne cessa de s'appauvrir et de s'affaiblir. Et finalement, comme me le conta Thar, il ne resta de la lignée de Thoreg que deux petits enfants, un garçon et une fille. En ce temps-là, le Dieu-Roi d'Awabath était le père de celui qui gouverne actuellement. Il fit enlever les enfants dans leur palais de Hupun. Une prophétie disait que l'un des descendants de Thoreg de Hupun amènerait la chute de l'Empire, et cela l'effrayait. Il fit enlever les enfants, et les fit emporter sur une île, quelque part au milieu de la mer, où on les abandonna sans rien d'autre que les vêtements qu'ils portaient et un peu de nourriture. Il redoutait de les tuer par le poignard ou le poison, ou de les étrangler : ils étaient de sang royal, et le meurtre de rois entraîne une malédiction, même pour les dieux. Ils s'appelaient Ensar et Ànthil. C'est Anthil qui te donna l'anneau brisé. »

Il resta silencieux un long moment. « Ainsi l'histoire est reconstituée, de même que l'anneau », dit-il enfin. « Mais c'est une cruelle histoire, Tenar. Ces petits enfants, cette île, ces vieillards que j'ai vus… Ils connaissaient à peine le langage humain. ».

— « Je voudrais te demander une chose. »

— « Fais. »

— « Je ne souhaite pas me rendre dans les Contrées de l'Intérieur, à Havnor. Ma place n'est pas dans ces grandes cités, parmi ces hommes étrangers. Ma place n'est dans aucun pays. J'ai trahi mon peuple. Je n'ai plus de peuple. Et j'ai fait une chose abominable. Laisse-moi seule sur une île, comme

on le fit pour les enfants du roi, sur une île solitaire où nul ne vit, où il n'y a personne. Laisse-moi, et porte l'anneau jusqu'à Havnor. Il est à toi, et non à moi. Il n'a rien à voir avec moi. Non plus que ton peuple. Laisse-moi seule ! »

Lentement, graduellement, mais d'une manière qui la surprit pourtant, pointa une lueur semblable à un lever de lune en miniature, dans la noirceur qui l'entourait : la lumière enchantée, qui répondait à son ordre. Elle s'accrocha au bout de son bâton, qu'il tenait tout droit, face à elle, sur la proue. Elle éclairait le bas de la voile, et les plats-bords, et les planches, et son visage, d'un reflet argenté. Il la fixait d'un regard direct.

« Quelle vile action as-tu commise, Tenar ? »

— « J'ai ordonné qu'on enferme trois hommes dans une chambre sous le Trône, et qu'on les laisse mourir de faim. Ils ont péri de faim et de soif. Ils ont péri, et sont enterrés dans l'En-Dessous des Tombeaux. Les Pierres Tombales ont chu sur leurs tombeaux à eux. » Elle s'interrompit.

— « Y a-t-il autre chose ? »

— « Manan. »

— « C'est moi qui suis cause de sa mort. »

— « Non. Il est mort parce qu'il m'aimait, et qu'il était fidèle. Il croyait me protéger. C'est lui qui a tenu l'épée au-dessus de mon cou. Quand j'étais petite, il était gentil avec moi… Quand je pleurais… » Elle s'interrompit à nouveau, car les larmes montaient en elle violemment ; mais elle ne voulait plus pleurer. Ses mains étaient crispées sur les plis noirs de sa robe. « Je n'ai jamais été gentille avec lui », dit-elle. « Je n'irai pas à Havnor. Je n'irai pas avec toi. Trouve une île où jamais personne ne vient, dépose-moi, et abandonne-moi. Le mal doit être expié ». Je ne suis *pas* libre. »

La douce lumière, rendue grise par la brume marine, chatoyait entre eux.

— « Écoute, Tenar. Pense bien à ce que je dis. Tu étais le réceptacle du mal. Maintenant, le mal est sorti de toi. C'est fini. Il est enterré dans son propre tombeau. Jamais tu n'as été faite pour la cruauté et les ténèbres ; tu es faite pour contenir la lumière, comme une lampe qui brûle contient et offre sa lumière. J'ai trouvé une lampe jamais encore allumée ; je ne l'abandonnerai pas sur une île déserte, comme une chose qu'on trouve et qu'on rejette. Je vais t'emmener à Havnor, et dire aux princes de Terremer : Voyez ! Dans le lieu des ténèbres j'ai trouvé la lumière, son esprit. Par elle, une ancienne puissance du mal a été réduite au néant. Par elle je suis sorti du tombeau. Par elle l'anneau brisé a été ressoudé, et là où il y avait la haine régnera la paix. »

— « Je ne le veux pas », dit Tenar, au supplice. « Je ne peux pas. Ce n'est pas vrai ! »

— « Et après cela », reprit-il paisiblement, « je t'emmènerai loin des princes et des riches seigneurs ; car il est vrai que ta place n'est pas là. Tu es trop jeune, et trop sage. Je t'emmènerai dans ma patrie, sur Gont où je suis né, à mon vieux maître Ogion. C'est à présent un vieillard, un très grand Mage, un homme au cœur tranquille. On l'appelle « le Silencieux ». Il vit dans une petite maison sur les grandes falaises de Re Albi, très haut au-dessus de la mer. Il soigne quelques chèvres, et un petit jardin. En automne, il s'en va errer par l'île, seul, dans les forêts, sur le versant des montagnes, à travers les vallées où coulent les rivières. J'ai vécu là autrefois avec lui, lorsque j'étais plus jeune que tu ne l'es maintenant. Je ne suis pas resté longtemps. Je n'ai pas eu le bon sens de rester. Je suis parti à la recherche du mal, et assurément je l'ai trouvé… Mais tu arrives, échappée au mal, en quête de liberté ; en quête de silence, pour un temps, jusqu'à ce que tu trouves ta propre voie. Là, tu trouveras la bonté et le silence, Tenar. La lampe brûlera là à l'abri du vent pour quelque temps. Acceptes-tu ? »

La brume marine flottait, grise, entre leurs visages. Le bateau se soulevait légèrement sur les longues vagues. Autour d'eux régnait la nuit, et en dessous d'eux la mer.

« Oui », dit-elle avec un long soupir. Et, au bout d'un moment : « Oh, j'aimerais y aller plus tôt… que nous y allions maintenant… »

— « Ce ne sera plus long, petite… »

— « Viendras-tu jamais là-bas ? »

— « Quand je le pourrai, je viendrai. »

La lumière s'était éteinte ; autour d'eux tout était obscur.

Ils arrivèrent, après des aurores et des crépuscules, des jours calmes et les vents glacés de leur voyage hivernal, à la Mer du Centre. Ils se frayèrent un passage dans la foule des grands bateaux, remontèrent le détroit d'Ebavnor, et pénétrèrent enfin dans la baie qui se trouve enclose dans le cœur de Havnor, et dans Havnor le Grand Port, de l'autre côté de la baie. Ils virent les tours blanches, et la cité tout entière blanche et radieuse sous la neige. Les voûtes des ponts et les toits des maisons étaient couverts de neige, et le gréement des centaines de navires rangés dans le port luisait sous le givre dans le soleil d'hiver. La nouvelle de leur arrivée les avait précédés, la voile rouge et rapetassée de *Voitloin* étant bien connue sur ces mers ; une foule immense s'était rassemblée sur les quais enneigés, et des banderoles de couleur claquaient parmi la multitude dans le vent clair et froid.

Tenar était assise à la poupe, toute droite, dans son manteau noir en haillons. Elle regardait l'anneau à son poignet, puis le rivage multicolore avec sa foule dense, et les palais et les hautes tours. Elle leva la main droite, et le soleil étincela sur l'argent de l'anneau. Un vivat s'éleva, faible mais joyeux, et le vent l'apporta sur l'eau turbulente. Ged fit accoster le bateau. Une centaine de mains se tendirent pour saisir l'amarre qu'il lança vers le quai. Il bondit à terre, et se retourna pour l'aider à prendre pied sur le sol. « Viens », dit-il en souriant ; et elle se leva et vint. Grave, elle marcha à son côté au long des blanches rues de Havnor, en lui tenant la main, comme un errant qui rentre au bercail.

Livre III
L'ULTIME RIVAGE

I
LE SORBIER

DANS la Cour de la Fontaine, le soleil de mars brillait à travers les jeunes feuilles de frêne et d'orme, et l'eau jaillissait et retombait dans l'ombre et la lumière limpide. Autour de ce patio s'élevaient quatre hauts murs de pierre. Derrière, des chambres et des cours, des passages et des couloirs, des tours, et enfin les massives murailles extérieures de la Grande Maison de Roke, capables de résister à n'importe quelle attaque guerrière, à un tremblement de terre, ou à la mer elle-même, car elles n'étaient point bâties seulement de pierre, mais de magie invincible. Car Roke est l'Ile des Sages, où l'on enseigne l'art de la magie ; et la Grande Maison est l'école et le centre de la sorcellerie ; le centre de la Maison est cette petite cour tout à l'intérieur des murs, où joue la fontaine et se dresse l'arbre, dans la pluie, le soleil ou la clarté des étoiles.

L'arbre le plus proche de la fontaine, un sorbier de belle taille, avait par ses racines bosselé, et craquelé les dalles de marbre. Des veines de mousse vert vif habillaient les fissures, prolongeant le carré d'herbe entourant le bassin. Un jeune garçon était assis là, sur le renflement de marbre et de mousse, et son regard suivait la retombée du jet central de la fontaine. Presque un homme, il avait cependant encore l'allure d'un adolescent ; svelte, richement vêtu, son visage aurait pu être moulé dans du bronze doré, tant il était fin et paisible.

Derrière lui, à quinze pas environ, sous les arbres, à l'autre bout de la petite pelouse centrale, se tenait un homme, du moins à en juger par l'apparence ; il était difficile de l'affirmer dans le mouvement tremblant d'ombre et de chaude lumière. Il y avait là un homme, habillé de blanc, immobile. De la même manière que le jeune garçon contemplait la fontaine, il contemplait le jeune garçon. Il n'y avait aucun bruit ni aucun mouvement, sinon le jeu des feuilles et celui de l'eau, avec sa chanson incessante.

L'homme s'avança. Un souffle agita le sorbier et fit remuer ses feuilles nouvellement ouvertes. Le garçon se releva d'un bond agile et effarouché. Il fit face à l'homme et s'inclina. « Mon Seigneur l'Archimage », dit-il.

L'homme s'arrêta devant lui, petit, droit et vigoureux, dans un manteau de laine blanche à capuchon. Au-dessus des plis du capuchon rabattu, son visage était bistre, avec un nez de rapace, et une joue arborait la couture de vieilles cicatrices. Ses yeux brillaient d'un éclat semblable à de la fureur. Pourtant il parla avec douceur. « C'est un séjour agréable que la Cour de la Fontaine », dit-il, et, devançant les excuses du garçon : « Tu as fait un long voyage, et n'as pas pris de repos. Rassieds-toi. »

Il s'agenouilla sur le rebord blanc du bassin et tendit la main vers l'anneau de gouttelettes scintillantes qui tombaient de la vasque supérieure de la fontaine, laissant courir l'eau entre ses doigts. Le jeune garçon se rassit sur les dalles bosselées, et durant un moment aucun d'eux ne parla.

« Tu es le fils du Prince d'Enlad et des Enlades », dit l'Archimage, « héritier de la Principauté de Morred. Il n'y a point dans Terremer tout entière d'héritage plus ancien, ni de plus beau. J'ai vu les vergers d'Enlad au printemps, et les toits d'or de Berila… Comment t'appelles-tu ? »

— « Je m'appelle Arren. »

— « Ce mot doit avoir un sens dans le dialecte de ton pays. Quel est-il dans notre langage commun ? »

— « Épée », répondit l'adolescent.

L'Archimage hocha la tête. Un nouveau silence, puis le garçon dit, sans hardiesse, mais sans timidité : « Je croyais que l'Archimage connaissait tous les langages. »

L'homme secoua la tête, regardant la fontaine.

« Et tous les noms… »

— « Tous les noms ? Seul Segoy, qui dit le Premier Mot et fit s'élever les îles de la profondeur des mers, connaissait tous les noms. Assurément », et le regard brillant et farouche se posa sur le visage d'Arren, « si j'avais besoin de savoir ton vrai nom, je le saurais. Mais il n'en est point besoin. Arren je t'appellerai ; et je suis Épervier. Raconte-moi comment se déroula le voyage jusqu'ici ? »

— « Trop long. »

— « Les vents étaient contraires ? »

— « Les vents étaient propices, mais les nouvelles que j'apporte sont mauvaises. Seigneur Épervier. »

— « Dis-les-moi », fit l'Archimage gravement, mais de l'air de quelqu'un qui cède à l'impatience d'un enfant ; et tandis qu'Arren parlait, son regard se porta à nouveau sur le rideau de cristal des gouttes d'eau tombant de la vasque supérieure dans la vasque inférieure ; non qu'il parût ne pas écouter, mais il semblait écouter davantage que les paroles de l'adolescent.

« Vous savez, mon Seigneur, que le prince mon père est homme de magie, étant de la lignée de Morred, et ayant passé un an à Roke en sa jeunesse. Il possède quelque pouvoir, et des connaissances, bien qu'il use rarement de ses arts, car il se consacre au gouvernement et au bon ordre de son royaume, à l'administration des cités et aux affaires du commerce. Les flottes de notre île vont vers l'ouest, même jusque dans le Lointain Ouest, troquer des saphirs, des peaux de bœuf et de l'étain ; au début de cet hiver, un capitaine est revenu à notre cité de Berila avec une histoire, qui parvint aux oreilles de mon père, de sorte qu'il convoqua l'homme afin de l'entendre de sa bouche. » Le garçon parlait vite, avec assurance. Il avait été élevé par des gens civils et courtois, et n'avait pas les manières embarrassées des jeunes gens. « Le capitaine dit que sur l'île de Narveduen, qui se trouve à quelque huit cents kilomètres à l'ouest de la nôtre, par les routes de navigation, il n'y avait plus de magie. Les sorts n'y avaient plus de pouvoir, dit-il, et les mots d'enchantement étaient oubliés. Mon père lui demanda si cela voulait dire que tous les magiciens et sorcières avaient quitté l'île, et il répondit : Non. Il y avait là quelques anciens sorciers, mais ils ne jetaient plus de sorts, fût-ce pour réparer une bouilloire ou retrouver une aiguille perdue. Et mon père demanda : Les gens de Narveduen n'étaient-ils point atterrés ? Et le capitaine dit à nouveau : Non, ils ne semblent pas s'en soucier. Et cependant, il y avait la maladie parmi eux, et leur récolte d'automne avait été maigre, mais ils semblaient ne point s'inquiéter. Il dit – j'étais là quand il parla au prince – il dit : Ils étaient pareils à des malades, à un homme auquel on a dit qu'il devait mourir dans l'année, et qui pense en lui-même que ce n'est pas vrai, qu'il vivra éternellement. Ils vont de-ci, de-là, dit-il, sans un regard sur le monde.

D'autres marchands à leur retour répétèrent l'histoire selon laquelle Narveduen était devenue une terre pauvre et avait perdu les arts de magie. Mais tout cela n'était que contes des Lointains, qui sont toujours étranges, et seul mon père leur accordait grande attention. Puis à l'Année Nouvelle, durant la Fête des Agneaux que nous célébrons à Enlad, quand les femmes des bergers viennent apporter à la cité les premiers nés des troupeaux, mon père désigna le sorcier Racine pour dire les sorts d'accroissement sur les agneaux. Mais Racine revint affligé au château, posa à terre son bâton, et dit : « Monseigneur, je ne puis dire les sorts. » Mon père le questionna, mais il ne sut que répondre : « J'ai oublié les mots et le modelage. » Alors mon père se rendit à la place du marché et dit lui-même les sorts, et la fête fut célébrée. Mais je le vis rentrer au château ce soir-là la mine triste et préoccupée, et il me dit : « J'ai prononcé les mots, mais je ne sais s'ils avaient un sens. Et à dire vrai, il y a des ennuis avec les troupeaux ce printemps, les brebis meurent en mettant bas, beaucoup

d'agneaux sont morts-nés, et certains… malformés. » La voix aisés et vive du jeune garçon se fit plus basse ; il tressaillit en disant ce mot, et déglutit. « J'ai vu certains d'entre eux », dit-il. Il y eut une pause.

« Mon père croit que cette affaire, ainsi que l'histoire de Narveduen, est signe de l'activité d'une force maligne dans notre contrée. Il désire le conseil des Sages. ».

— « Qu'il t'ait délégué prouve que ce désir est pressant », dit l'Archimage. « Tu es son fils unique, et le voyage d'Enlad jusqu'à Roke n'est pas de courte durée. As-tu autre chose à me dire ? »

— « Seulement des contes de bonnes femmes des collines. »

— « Que disent les bonnes femmes ? »

— « Que les sorcières qui lisent la fortune dans la fumée et les flaques d'eau ne voient que malheurs, et que leurs philtres d'amour sont inopérants. Mais ce sont des gens qui ignorent la véritable magie. »

— « La bonne aventure et les philtres d'amour ne comptent guère, mais les vieilles femmes méritent d'être écoutées. Eh bien, ton message sera effectivement débattu par les Maîtres de Roke. Mais je ne sais, Arren, quel conseil ils pourront donner à ton père. Car Enlad n'est pas la première contrée d'où nous arrivent semblables nouvelles. »

Ce voyage d'Arren depuis le nord jusqu'à Roke, en passant par la grande île d'Havnor et en traversant la Mer du Centre, était son premier voyage. Ce n'était qu'au cours de ces dernières semaines qu'il avait vu des terres qui n'étaient pas sa terre natale, pris conscience de la distance et de la diversité des choses, et reconnu que le monde était grand, au-delà des plaisantes collines d'Enlad, et empli de gens. Il n'était point encore habitué à penser d'une façon universelle, et il fallut un moment avant qu'il comprenne.

— « De quelles autres contrées ? » interrogea-t-il alors, quelque peu consterné. Car il avait espéré ramener à Enlad un remède prompt.

— « Du Lointain Sud, d'abord. Récemment même du sud de l'Archipel, de Wathort. On n'accomplit plus de magie à Wathort, dit-on. Il est difficile d'en être sûr. Cette terre est depuis longtemps rebelle et peuplée de pirates, et écouter un négociant du Sud, c'est écouter un menteur, comme dit le proverbe. Pourtant l'histoire est toujours la même : les sources de la magie se sont taries. »

— « Mais ici, sur Roke… »

— « Sur Roke, nous n'avons rien ressenti de tout cela. Ici, nous sommes à l'abri de la tempête, du changement, et de la mauvaise fortune. Trop à l'abri, peut-être. Prince, que vas-tu faire à présent ? »

— « Je vais rentrer à Enlad dès qu'il me sera possible d'apporter à mon père une réponse claire sur la nature de ce mal, et sur son remède. »

Une fois de plus, l'Archimage le regarda ; et, cette fois, malgré tous ses efforts, Arren détourna les yeux. Il ignorait pourquoi, car rien de malveillant ne se lisait dans le regard de ces yeux sombres. Ils étaient sereins, calmes, compatissants.

Tous à Enlad respectaient son père, et il était le fils de son père. Nul ne le regardait jamais de cette façon : non en tant qu'Arren, Prince d'Enlad, fils du Prince. Régnant, mais en tant qu'Arren seulement. Il n'aimait pas penser qu'il redoutait le regard de l'Archimage, mais il ne pouvait l'affronter. Il semblait encore agrandir le monde autour de lui, et à présent non seulement Enlad sombrait dans l'insignifiance, mais aussi lui-même ; dans les yeux de l'Archimage, il n'était qu'une petite silhouette, toute petite, dans un vaste décor de terres encerclées par la mer, sur lesquelles planaient les ténèbres.

Il continua de cueillir la mousse vivace qui croissait dans les fissures des dalles de marbre, et il

entendit en même temps sa voix, qui n'était devenue grave que depuis un an ou deux, dire, grêle et enrouée : « Et je ferai comme vous le commanderez. »

— « Tu dois obéissance à ton père, non à moi », dit l'Archimage.

Son regard était toujours posé sur Arren, mais maintenant le garçon relevait les yeux. En faisant acte de soumission, il s'était oublié lui-même, et il voyait à présent l'Archimage : le plus grand sorcier de Terremer tout entière, l'homme qui avait bouché le Puits Noir de Fundaur, ravi l'Anneau d'Erreth-Akbe aux Tombeaux d'Atuan et construit la muraille marine de Nepp aux fondations profondes ; le navigateur qui connaissait les mers depuis Astowelle jusqu'à Selidor ; le seul Maître de Dragons vivant. Il était là, agenouillé près d'une fontaine ; un homme de petite stature, et point jeune, un homme à la voix calme, aux yeux aussi profonds que le crépuscule.

Arren quitta en hâte sa position assise pour s'agenouiller cérémonieusement. « Mon Seigneur », dit-il en bafouillant, « laissez-moi vous servir ! »

Son assurance l'avait abandonné, son visage était empourpré, sa voix tremblait.

À son côté il portait une épée, dans un fourreau de cuir neuf incrusté de figurines rouge et or ; mais l'épée elle-même était fort simple, avec une garde usée de bronze argenté. Il la tira, en hâte, et en présenta la garde à l'Archimage, comme un lige à son prince.

L'Archimage n'avança pas la main pour toucher la garde de l'épée. Il la regarda, ainsi qu'Arren. « Ceci est à toi, pas à moi », dit-il. « Et tu n'es le serviteur de personne. »

— « Mais mon père a dit que je pouvais rester sur Roke jusqu'à ce que j'aie appris ce qu'était ce mal, et peut-être acquis quelque connaissance – je n'ai point de talent, je ne pense pas posséder de pouvoir, mais il y avait des mages parmi mes ancêtres. Si je pouvais d'une quelconque manière apprendre à vous servir… »

— « Avant d'être mages », dit l'Archimage, « tes ancêtres étaient rois. »

Il se leva, alla d'un pas silencieux et décidé jusqu'à Arren, et, prenant la main du garçon, le fit se relever. « Je te remercie pour cette offre de service, et, bien que je ne l'accepte pas maintenant, je le ferai peut-être, une fois que nous aurons tenu conseil sur ces questions. L'offre d'un cœur généreux n'est pas de celles que l'on refuse à la légère. Non plus qu'on ne doit repousser à la légère l'épée du fils de Morred !… Va, maintenant. Le garçon qui t'a conduit ici veillera à ce que tu manges, te baignes et te reposes. Va », et il fit avancer Arren, d'une douce poussée entre les omoplates, familiarité que nul n'avait jamais prise auparavant, et dont le jeune princes se fût offensé, venant de tout autre ; mais, de la part de l'Archimage, cela ressemblait à une vibration glorieuse. Car il s'était pris d'amour.

Arren était un garçon actif, qui se délectait dans les jeux, tirant orgueil et plaisir des arts de l'esprit et du corps, s'acquittant avec habileté des charges cérémonielles et officielles, qui n'étaient ni légères ni simples. Cependant il ne s'était jamais donné entièrement à quoi que ce fût. Tout lui était venu facilement, et il avait tout fait avec aisance : tout n'avait été qu'un jeu, et il avait joué à aimer. Mais, à présent, il était secoué au tréfonds de lui-même, non par un jeu, ni par un rêve, mais par l'honneur, le danger, la sagesse, par un visage couturé, une voix calme et une main sombre qui tenait, sans souci de son pouvoir, le bâton d'if qui arborait, près de la crosse, en argent serti dans du bois noir, la Rune Perdue des Rois.

Ainsi accomplit-on le premier pas hors de l'enfance, soudain, sans transition, sans regarder devant ni derrière, sans aucune prudence ni réserve.

Oubliant de prendre congé selon les règles de la courtoisie, il se précipita vers la porte, maladroit, radieux, obéissant. Et Ged l'Archimage le regarda partir.

Ged demeura un instant près de la fontaine, sous le frêne, puis leva son visage vers le ciel baigné de soleil. « Aimable messager, pour de mauvaises nouvelles », dit-il à mi-voix, comme s'il eût parlé à la fontaine. Celle-ci n'écouta pas, mais continua à bavarder en son langage argentin, et il lui prêta un moment l'oreille. Puis, se dirigeant vers une autre porte, qu'Arren n'avait pas vue, et qu'à la vérité peu d'yeux, auraient distinguée, d'aussi près qu'ils eussent regardé, il dit : « Maître Portier ! »

Apparut alors un petit homme sans âge. Jeune, il ne l'était pas, de sorte qu'on devait le dire vieux, mais le mot ne lui seyait point. Son visage était desséché, couleur d'ivoire, et il avait un sourire agréable qui dessinait de longues courbes sur ses joues, « Qu'y a-t-il, Ged ? » fit-il.

Car ils étaient seuls, et il était l'une des sept personnes dans le monde qui connût le nom de l'Archimage. Les autres étaient le Maître Nommeur de Roke ; Ogion le Silencieux, le sorcier de Re Albi, qui jadis sur la montagne de Gont avait donné ce nom à Ged ; et la Dame Blanche de Gont, Tenar-de-l'Anneau, et un sorcier de village à Iffish, appelé Vesce ; et à Iffish encore, la femme d'un charpentier, mère de trois filles, ignorant tout de la magie, mais avisée en d'autres choses, et nommée Achillée ; et enfin, de l'autre côté de Terremer, dans le Lointain Ouest, deux dragons : Orm Embar et Kalessin.

— « Nous nous réunirons cette nuit », dit l'Archimage. « Je vais aller voir le Modeleur. Et je vais envoyer chercher Kurremkarmerruk, afin qu'il laisse ses listes de côté et aussi abandonne ses étudiants pour un soir, et qu'il vienne nous voir, même si ce n'est pas en chair et en os. Veux-tu t'occuper des autres ? »

— « Oui », dit le Portier, souriant, et il disparut ; et l'Archimage disparut également ; et la fontaine se parlait à elle-même, sereine et éternelle, dans la lumière de ce début du printemps.

Quelque part à l'ouest de la Grande Maison de Roke, et aussi quelquefois au sud, on peut apercevoir le Bosquet Immanent. Il ne figure pas sur les cartes, et aucun chemin n'y mène, sauf pour quelques initiés. Mais même les autres, les gens de la ville et les fermiers, peuvent le voir, toujours à une certaine distance : un bois d'arbres élevés dont les feuilles se parent d'une touche d'or rehaussant leur verdeur, même au printemps. Et ils estiment – les novices, les gens de la ville et les fermiers – que le Bosquet se déplace de façon déroutante. Mais en cela ils se trompent, car en réalité il est immobile. Ses racines sont les racines de l'être. C'est tout le reste qui se déplace.

Ged descendit de la Grande Maison à travers champs. Il ôta son manteau blanc, car le soleil était au midi. Un fermier qui labourait un coteau brun leva la main pour le saluer, et Ged répondit de même. Des petits oiseaux s'élevaient dans l'air en chantant. L'étincelet venait à peine de fleurir dans les friches et aux bords des routes. Tout là-haut, un faucon décrivit un ample arc dans le ciel. Ged éleva son regard et leva à nouveau la main. L'oiseau s'abattit comme une flèche, dans un désordre de plumes gonflées par le vent, et se posa juste sur le poignet offert, qu'il agrippa de ses serres jaunes. Ce n'était pas un épervier, mais un grand Endrefaucon de Roke, un faucon pêcheur rayé de blanc et de brun. Il regarda obliquement l'Archimage, puis fit claquer son bec crochu et le fixa en face, de ses deux yeux ronds d'or brillant. « Intrépide », lui dit l'homme dans le langage de la Création, « intrépide ».

Le grand faucon battit des ailes et l'enserra de ses griffes, le dévisageant toujours.

« Va, frère intrépide. »

Le fermier, au loin sur le coteau, sous le ciel lumineux, s'était arrêté pour regarder. Une fois, l'automne dernier, il avait vu l'Archimage prendre un oiseau sauvage sur son poignet, et l'instant d'après ce n'était plus un homme qu'il avait sous les yeux, mais deux faucons chevauchant le vent.

Cette fois, ils se séparèrent, sous le regard du fermier : le faucon prit son vol, l'homme continua

sa marche à travers les champs boueux.

Il arriva au sentier qui conduisait au Bosquet Immanent, un sentier toujours rectiligne même lorsque le temps et le monde allaient de guingois autour de lui et, le suivant, il atteignit bientôt l'ombre des arbres.

Les troncs de certains d'entre eux étaient immenses. À les voir, on pouvait enfin croire que le Bosquet demeurait toujours immobile : ils étaient pareils à des tours immémoriales, grises d'ans, et leurs racines étaient pareilles à celles des montagnes. Pourtant ceux-là, les plus anciens, avaient parfois le feuillage rare, et bien des branches mortes. Et ils n'étaient point immortels. Parmi les géants croissaient de jeunes arbres hauts et vigoureux, avec de brillantes couronnes de feuillages, et des sauvageons, sveltes baguettes touffues guère plus grandes qu'une fillette.

Sous les arbres, le sol était tendre, enrichi par les feuilles mortes de toutes les années écoulées. Des fougères et de petites plantes sylvestres y croissaient, mais il n'y avait d'autre espèce d'arbre que celle-là, l'unique, qui n'a pas de nom dans la langue hardique de Terremer. Sous les branches, l'air recelait une fraîche senteur de terre, et dans la bouche se retrouvait un goût d'eau de source.

Dans une clairière, ouverte des années auparavant par la chute d'un arbre énorme, Ged rencontra le Maître Modeleur, qui vivait à l'intérieur du Bosquet, et n'en sortait jamais ou rarement. Ses cheveux étaient jaunes comme le beurre ; ce n'était pas un Archipélien. Depuis la restitution de l'Anneau d'Erreth-Akbe, les barbares de Kargade avaient mis fin à leurs incursions et conclu des traités de commerce et de paix avec les Contrées de l'Intérieur. Ce n'étaient point des gens aimables, et ils gardaient leurs distances. Mais de temps à autre un jeune guerrier ou un fils de marchand partait seul vers l'ouest, attiré par l'amour de l'aventure ou l'ardent désir d'apprendre la magie. Ainsi avait été le Maître Modeleur dix ans auparavant, jeune sauvage ceint d'une épée, empanaché de rouge, arrivant à Roke depuis Karego-At un matin pluvieux, et disant au Portier, dans un hardique impérieux et sommaire : « Je viens pour apprendre ! » Et maintenant, il se tenait dans la lumière d'or vert répandue sous les arbres, grand et bel homme à la longue chevelure blonde et aux étranges yeux verts, Maître Modeleur de Terremer.

Il se pouvait que lui aussi connût le nom de Ged, mais en tout cas il ne le prononçait jamais. Ils se saluèrent en silence.

« Que contemples-tu donc ? » questionna l'Archimage, et l'autre répondit : « Une araignée. »

Entre deux hauts brins d'herbe, dans la clairière, une araignée avait filé une toile, cercle délicatement suspendu. Les fils d'argent accrochaient la lumière du soleil. Au centre, la fileuse attendait, tache noir-gris et guère plus grosse que la pupille d'un œil.

« Elle aussi est une modeleuse », dit Ged, qui examinait la toile ingénieuse.

— « Qu'est-ce que le mal ? » interrogea le plus jeune des deux hommes.

La toile ronde, avec son centre noir, semblait les observer tous deux.

— « Une toile que nous, les hommes, nous tissons », fut la réponse de Ged.

Nul oiseau ne chantait dans ce bois. Il était silencieux et chaud dans la lumière de midi. Autour d'eux, les arbres et les ombres.

« Il y a des nouvelles de Narveduen et d'Enlad : les mêmes. »

— « Le sud et le sud-ouest. Le nord et le nord-ouest », dit le Modeleur, sans quitter des yeux la toile ronde.

— « Nous viendrons ici ce soir : c'est le meilleur endroit pour tenir conseil. »

— « Je n'ai aucun conseil à donner. » Le Modeleur regardait à présent Ged, et le regard de ses yeux verts était froid. « J'ai peur », dit-il. « Il y a de la peur. Il y a de la peur, à la racine. »

— « Oui », dit Ged. « Il faut rechercher les sources profondes, je crois. Nous avons trop

longtemps joui de la lumière du soleil, lézardé dans la paix ramenée par l'Anneau ressoudé, en accomplissant de petite choses, en péchant dans les bas-fonds. Ce soir il nous faudra interroger les profondeurs. » Sur ce, il quitta le Modeleur, qui fixait toujours l'araignée dans l'herbe ensoleillée.

À la lisière du Bosquet, là où les feuilles des arbres immenses s'avançaient au-dessus d'un sol ordinaire, il s'assit, le dos appuyé à une racine puissante, le bâton en travers des genoux. Il ferma les yeux comme pour se reposer, et envoya une projection de son esprit par-dessus les champs et les collines de Roke, vers le nord, jusqu'au cap assailli par la mer où se dresse la Tour Isolée.

« Kurremkarmerruk », dit-il en esprit ; et le Maître Nommeur leva les yeux de l'épais livre des noms de racines, d'herbes, de feuilles, de graines et de pétales qu'il était en train de lire à ses élèves, et répondit : « Je suis là, mon seigneur. »

Puis il écouta ; c'était un vieil homme grand et maigre, aux cheveux blancs sous le capuchon foncé ; et les étudiants, assis à leurs pupitres dans la salle de la tour, levèrent la tête et se regardèrent.

« Je viendrai », dit Kurremkarmerruk, et il abaissa à nouveau la tête vers son livre, en disant : « Ainsi, le pétale de la fleur de moly possède un nom, qui est *iebera*, et aussi le sépale, qui est *partonath* ; et la tige, la feuille et la racine possèdent chacune un nom… »

Mais, sous son arbre, l'Archimage Ged, qui connaissait tous les noms du moly, rappela sa projection, et étendit ses jambes de manière plus confortable ; il garda les yeux clos et bientôt s'endormit dans la lumière mouchetée par le feuillage.

II
LES MAÎTRES DE ROKE

L'ÉCOLE de Roke est l'endroit où l'on envoie, de toutes les contrées de Terremer, les garçons qui montrent quelque disposition en sorcellerie, afin qu'ils y apprennent les plus hauts arts de magie. Là, ils deviennent versés dans les diverses sortes de cet art apprennent les noms et les runes, les tours et les sorts, ce qu'il faut faire et ne point faire, et pourquoi. Alors, après une longue pratique, et si la main, l'esprit et le cœur marchent de pair, ils peuvent être nommés sorciers et recevoir le bâton de pouvoir. Les vrais sorciers se font sur Roke uniquement. Et comme il y a des mages et des sorcières sur toutes les îles, et que la magie est d'un usage aussi utile à leurs populations que le pain et aussi réjouissant que la musique, l'École de Sorcellerie est un lieu vénéré. Les neuf mages qui sont les Maîtres de l'École sont considérés comme les égaux des grands princes de l'Archipel. Leur seigneur, le Gardien de Roke, l'Archimage, est tenu pour n'avoir de comptes à rendre à personne, excepté le Roi de Toutes les Iles : et ce uniquement en faisant acte de féauté, par un don venant du cœur ; car même un roi ne pourrait contraindre mage si puissant à observer la loi commune, si sa volonté était autre. Cependant, même durant les siècles sans roi, les Archimages de Roke demeurèrent fidèles et observèrent cette commune loi. Tout sur Roke s'accomplissait comme cela s'était toujours accompli depuis de nombreux siècles ; Roke semblait un lieu à l'abri de tout trouble, et les rires des garçons résonnaient dans les cours à l'écho et au long des larges et froids couloirs de la Grande Maison.

Le guide d'Arren dans l'École était un jeune homme trapu dont le manteau était retenu au cou par une agrafe d'argent, signe qu'il avait accompli son noviciat avec succès, était un sorcier éprouvé, et étudiait à présent en vue d'obtenir son bâton. Il s'appelait Pari. « Parce que », disait-il, « mes parents avaient six filles, et le septième enfant, au dire de mon père, était un pari contre le Destin. » C'était un agréable compagnon, vif d'esprit et de langue. À un autre moment, Arren aurait apprécié son humour, mais aujourd'hui il était trop préoccupé. À vrai dire, il ne lui accordait guère d'attention. Et Pari, avec ce désir naturel de voir reconnue son existence, entreprit de tirer profit de la distraction de son hôte. Il lui raconta d'étranges faits à propos de l'École, puis des mensonges non moins étranges, et à tous Arren répondait : « Oui », ou « je vois », au point que Pari le prit pour un royal idiot.

« Bien sûr on ne fait aucune cuisine là-dedans », dit-il alors qu'ils passaient devant l'immense cuisine de pierre tout animée du miroitement des chaudrons de cuivre et du cliquetis des hachoirs, et exhalant une odeur d'oignons piquant les yeux. « C'est pour la galerie seulement. Nous allons au réfectoire, et chacun fabrique un charme pour avoir le repas qu'il désire. Cela épargne également la vaisselle. »

— « Oui, je vois », dit Arren poliment.

— « Bien entendu les novices qui n'ont pas encore appris les sorts perdent souvent une bonne partie de leurs poids, au cours de leurs premiers mois passés ici ; mais ils apprennent. Un garçon d'Havnor tente sans cesse d'obtenir un poulet rôti, mais n'obtient jamais que de la bouillie de millet. On dirait qu'il n'arrive pas, dans ses sorts, à aller plus loin que la bouillie de millet. Il a quand même eu du haddock séché pour l'accompagner, hier. » Pari s'enrouait, dans ses efforts pour amener son hôte à l'incrédulité. Il renonça, et cessa de parler.

— « Où… De quel pays vient l'Archimage ? » demanda ledit hôte, sans même regarder la grandiose galerie qu'ils traversaient maintenant, et dont les murs et le plafond en arc étaient entièrement gravés d'une représentation de l'Arbre-aux-Mille-feuilles.

— « Gont », dit Pari. « Il y était chevrier de village. »

Alors, à l'énoncé de ce fait simple et rebattu, le garçon d'Enlad se retourna et regarda Pari, avec désapprobation et incrédulité. « Chevrier ? »

— « C'est ce que sont la plupart des Gontois quand ils ne sont pas pirates ou sorciers. Je n'ai pas dit qu'il l'était encore, vous savez ! »

— « Mais comment un chevrier pourrait-il devenir Archimage ? »

— « De la même façon qu'un prince ! En venant à Roke et en surpassant tous les Maîtres, en volant l'Anneau à Atuan, en naviguant dans la Passe des Dragons, en étant le plus grand sorcier depuis Erreth-Akbe… De quelle autre manière ? »

Ils sortirent de la galerie par la porte nord. L'après-midi finissant s'étendait chaud et lumineux sur les collines labourées et les toits de la ville de Suif, et la baie au-delà. Ils s'arrêtèrent. Pari dit : « Bien sûr, tout cela s'est passé il y a bien longtemps. Il n'a pas fait grand-chose depuis qu'il a été nommé Archimage. C'est toujours ainsi avec les Archimages. Ils restent sur Roke et veillent à l'Équilibre, je suppose. Et il est très vieux à présent. »

— « Vieux ? Quel âge a-t-il ? »

— « Oh, quarante ou cinquante ans. »

— « Est-ce que tu l'as vu ? »

— « Bien sûr que je l'ai vu », répliqua Pari vivement. Ce royal idiot paraissait être également un royal snob.

— « Souvent ? »

— « Non. Il aime rester seul. Mais quand je suis arrivé à Roke, je l'ai vu, dans la Cour de la Fontaine. »

— « C'est là que je lui ai parlé aujourd'hui », dit Arren. Le ton de sa réponse fit que Pari le regarda, et reprit : « C'était il y a trois ans. Et j'étais, si terrifié que je ne l'ai jamais vraiment regardé. J'étais bien jeune, il est vrai. Mais c'est difficile de voir les choses clairement, là-bas. Je me rappelle surtout sa voix, et le ruissellement de la fontaine. » Au bout d'un moment il ajouta : « Il a bien l'accent gontois. »

— « Si je pouvais parler aux Dragons dans leur langue », dit Arren, « je ne me soucierais pas de mon accent. »

À ces mots, Pari le regarda avec une certaine approbation, et demanda : « Êtes-vous venu vous inscrire à l'École, Prince ? »

— « Non. J'apportais un message de mon père à l'Archimage. »

— « Enlad est l'une des principautés du Royaume, n'est-ce pas ? »

— « Enlad, Ilien et Wey. Havnor et Ea autrefois, mais la lignée des rois s'est éteinte dans ces pays. Le lignage d'Ilien remonte à Gemal Né-de-la-Mer, par Maharion. Wey, à Akambar et la Maison de Shelieth. Enlad, la plus ancienne, à Morred par son fils Serriadh et la Maison d'Enlad. »

Arren récita ces généalogies d'un air rêveur, comme un érudit bien entraîné dont l'esprit est ailleurs.

— « Croyez-vous que nous reverrons un roi à Havnor de notre vivant ? »

— « Je n'y ai jamais beaucoup songé. »

— « En Ark, d'où je viens, les gens y réfléchissent. Nous faisons maintenant partie de la Principauté d'Ilien, vous le savez, depuis que la paix a été conclue. Combien d'années cela fait-il, dix-sept, ou dix-huit, depuis que l'Anneau de la Rune du Roi est revenu dans la Tour des Rois d'Havnor ? Les choses sont allées mieux durant un certain temps après cela, mais à présent elles sont pires que jamais. Il serait temps qu'il y ait à nouveau un roi sur le trône de Terremer, pour tenir le Signe de Paix. Les gens sont las des guerres et des pillages, des marchands qui imposent des prix trop élevés et des princes qui demandent des impôts excessifs, et de toute la confusion des pouvoirs indisciplinés. Roke guide, mais ne peut gouverner.

L'Équilibre se trouve ici, mais le Pouvoir devrait se trouver entre les mains du roi. »

Pari parlait avec une réelle passion, toute pitrerie mise à part, et il finit par capter l'attention d'Arren. « Enlad est un pays riche et paisible », dit ce dernier lentement. « Il n'a jamais pris part à ces rivalités. Nous entendons parler de troubles, dans les autres contrées. Mais il n'y a pas eu de roi sur le trône d'Havnor depuis la mort de Maharion : huit cents ans. Les pays accepteraient-ils vraiment un roi ? »

— « S'il venait en paix et en force ; si Roke et Havnor lui en reconnaissaient le droit. »

— « Et il y a une prophétie qui doit être accomplie, n'est-ce pas ? Maharion a dit que le prochain roi devait être un mage. »

— « Le Maître Chantre est havnorien, il s'intéresse à la question, et il nous corne les mots aux oreilles depuis trois ans maintenant. Maharion a dit : *Héritera de mon trône celui qui a traversé vivant le pays des ténèbres et qui est parvenu aux lointains rivages du jour. »*

— « Un mage, par conséquent. »

— « Oui, puisque seul un sorcier ou un mage peut marcher parmi les morts au pays des ténèbres et en revenir. Cependant, ils ne le *traversent* pas. Du moins en parlent-ils toujours comme s'il n'avait qu'une frontière, et, au-delà, point de fin. Que sont *les lointains rivages du jour,* en ce cas ? Mais ainsi parle la prophétie du Dernier Roi, et par conséquent il naîtra un jour quelqu'un pour l'accomplir. Et Roke le reconnaîtra, et les flottes, les armées et les nations viendront ensemble à lui. Alors il y aura à nouveau un souverain au centre du monde, dans la Tour des Rois d'Havnor. Je viendrais à celui-là, je servirais un vrai roi de tout mon cœur et de tout mon art », dit Pari ; puis il rit et haussa les épaules, de crainte de voir Arren penser qu'il s'exprimait avec trop d'émotion. Mais Arren le regardait avec amitié, en pensant : « Il éprouverait envers le roi ce que j'éprouve envers l'Archimage. » À voix haute, il dit : « Un roi aurait besoin d'hommes comme toi autour de lui. »

Ils étaient là, chacun à ses propres pensées et pourtant ensemble, lorsque résonna fortement un gong dans la Grande Maison derrière eux.

— « Enfin ! » dit Pari. « Lentilles et soupe aux oignons, ce soir. Venez. »

— « Je croyais t'avoir entendu dire qu'on ne faisait point de cuisine », dit Arren, toujours rêveur, en le suivant.

— « Oh, quelquefois… par erreur… »

Nulle magie, en effet, dans ce dîner fort substantiel. Après, ils allèrent se promener dans les champs, dans le bleu tendre du soir tombant. « Voici le Tertre de Roke », dit Pari, comme ils commençaient l'ascension d'une colline arrondie. L'herbe humide de rosée frôlait leurs jambes et vers le Suifburne marécageux, en contrebas, un chœur de petits crapauds saluait la première chaleur et les nuits étoilées plus brèves.

Un mystère régnait dans cette terre. Pari dit doucement : « Cette colline fut la première à se dresser au-dessus de la mer, quand fut prononcé le Premier Mot. »

— « Et elle sera la dernière à sombrer, quand toutes choses seront défaite », dit Arren.

— « C'est donc un endroit où l'on se trouve en sécurité », dit Pari, pour s'affranchir de ses craintes ; mais aussitôt il cria, frappé de stupeur : « Regardez ! Le Bosquet ! »

Au sud du Tertre, une grande lueur apparaissait sur la terre, pareille à un lever de lune, mais le mince croissant était déjà monté, vers l'ouest, par-dessus le sommet de la colline ; et il y avait dans cette luminosité un tremblement qui ressemblait au mouvement des feuilles dans le vent.

« Qu'est-ce que c'est ? »

— « Cela provient du Bosquet – les Maîtres doivent s'y trouver. On dit que cela brûlait de la même manière avec une lueur de clair de lune, quand ils se réunirent pour choisir l'Archimage, il y a

cinq ans. Mais pourquoi sont-ils réunis maintenant ? Sont-ce les nouvelles que vous avez apportées ? »

— « Cela se peut », dit Arren.

Pari, excité et mal à l'aise, désirait rentrer à la Grande Maison, afin d'y glaner toute rumeur sur le conseil et ce qu'il présageait. Arren partit avec lui, mais se retourna fréquemment pour regarder l'étrange brillance, jusqu'à ce que la pente de la colline l'eût cachée, la nouvelle lune qui se couchait et les étoiles du printemps demeurant seules dans le ciel.

Solitaire dans le noir, dans la cellule de pierre qui était sa chambre, Arren était étendu, les yeux ouverts. Il avait toute sa vie dormi dans un lit, sous des fourrures moelleuses ; même dans la galère à vingt rames dans laquelle il était venu d'Enlad, il avait connu plus de confort qu'ici – une paillasse sur le sol en pierre, et une simple couverture en feutre déguenillée. Mais il n'en remarqua rien. « Je suis au centre du monde », pensait-il. « Les Maîtres conversent dans le lieu sacré. Que vont-ils faire ? Vont-ils ourdir une magie immense pour sauver la magie ? Se peut-il vraiment que la sorcellerie s'éteigne de par le monde ? Y a-t-il un danger qui menace même Roke ? Je vais rester ici. Je ne rentrerai pas chez moi. Je préfère balayer *sa* chambre qu'être prince à Enlad. Me permettra-t-il de rester comme novice ? Mais peut-être l'art de la magie ne sera-t-il plus enseigné, non plus que le vrai nom des choses. Mon père possède le don de sorcellerie, mais moi je ne l'ai point ; peut-être est-elle vraiment en train de s'éteindre ? Pourtant, je resterai auprès de *lui,* même s'il perdait son pouvoir et son art. Même si je ne le voyais jamais. Même s'il ne me disait jamais un mot de plus. » Et son ardente imagination l'emporta plus loin, si bien qu'au bout d'un moment il se vit face à face avec l'Archimage, une nouvelle fois, dans la cour sous le sorbier ; et le ciel était sombre, l'arbre sans feuilles, et la fontaine silencieuse ; et il disait : « Mon seigneur, la tempête est sur nous, cependant je désire rester auprès de vous, et vous servir », et l'Archimage lui souriait… Mais là, l'imagination lui faisait défaut, car il n'avait pas vu sourire ce visage sombre.

Au matin il se leva, avec le sentiment que, hier encore jeune garçon, il était aujourd'hui un homme. Il était prêt à tout. Cependant, lorsque vint l'appel, il resta bouche bée. « L'Archimage souhaite vous parler, Prince Arren », dit un petit novice sur le seuil de sa chambre ; il attendit un moment, puis s'enfuit avant qu'Arren ait pu rassembler ses esprits pour répondre.

Il descendit l'escalier de la tour, traversa des couloirs de pierre en direction de la Cour de la Fontaine, ne sachant où il devait aller. Un vieil homme vint à sa rencontre dans le couloir, avec un sourire qui creusait de profonds sillons dans ses joues, du nez au menton : le même qui l'avait accueilli hier devant la porte de la Grande Maison quand il était venu du port et qui avait exigé de lui son vrai nom avant de la laisser entrer. « Par ici », dit le Maître Portier.

Les salles et les passages de cette partie du bâtiment étaient silencieux, privés des bousculades et du vacarme des jeunes garçons qui animaient les autres parties. En cet endroit, on ressentait pleinement l'âge formidable des murs. L'enchantement qui avait présidé à la pose des antiques pierres et qui les protégeait était ici palpable. Par intervalles, des runes étaient profondément gravées sur les murs, certaines incrustées d'argent. Arren avait appris les Runes hardiques de son père, mais de celles-ci il ne connaissait aucune, bien que certaines parussent enfermer un sens qu'il connaissait presque, ou qu'il avait connu et dont il ne pouvait se souvenir parfaitement.

« Te voici arrivé, mon garçon », dit le Portier, qui ne tenait aucun compte de titres comme Seigneur ou Prince. Arren le suivit dans une longue pièce aux poutres basses, où dans un âtre de pierre brûlait un feu dont les flammes se réfléchissaient dans le plancher de chêne ; de l'autre côté, des fenêtres en ogive laissaient entrer la lumière lourde d'un matin brumeux. Devant l'âtre se tenait un groupe d'hommes. Tous le regardèrent quand il entra, mais parmi eux il n'en vit qu'un,

l'Archimage. Il s'arrêta, s'inclina, et resta muet.

« Voici les Maîtres de Roke, Arren », dit l'Archimage, « sept sur les neuf. Le Modeleur refuse de quitter le Bosquet, et le Nommeur est dans sa tour, à trente milles au nord. Tous savent quelle est ta mission. Mes seigneurs, voici le fils de Morred. »

Cette phrase ne suscita nulle fierté chez Arren, mais seulement une sorte de crainte. Il était fier de son ascendance, mais se considérait seulement comme un héritier princier, un membre de la Maison d'Enlad. Morred, de qui était issue cette maison, était mort depuis deux mille ans. Ses exploits étaient légendaires, mais n'appartenaient pas au monde présent. C'était comme si l'Archimage l'eût appelé fils d'un mythe, héritier de songes.

Il n'osait pas lever les yeux sur les visages des huit hommes. Il fixait le bout ferré du bâton de l'Archimage, et sentait le sang battre dans ses oreilles.

« Venez, nous allons déjeuner ensemble », dit l'Archimage et il les conduisit jusqu'à une table dressée sous les fenêtres. Il y avait du lait et de la bière aigre, du pain, du beurre nouveau et du fromage. Arren s'assit avec eux et mangea.

Il avait toute sa vie vécu parmi des nobles, des propriétaires terriens, de riches marchands. Le château de son père, à Berila, en était plein : des hommes qui possédaient beaucoup, qui achetaient et vendaient beaucoup, riches des choses de ce monde. Ils mangeaient, buvaient du vin, et parlaient fort ; beaucoup discutaient, beaucoup flattaient, la plupart cherchaient à obtenir quelque chose. Malgré son jeune âge Arren en avait beaucoup appris sur les mœurs et l'hypocrisie de l'humanité. Mais il ne s'était jamais trouvé en compagnie d'hommes tels que ceux-là. Ils mangeaient du pain, parlaient peu, et leur visage était paisible. S'ils cherchaient quelque chose, ce n'était pas pour eux-mêmes. Pourtant c'étaient des hommes au pouvoir immense : cela aussi, Arren s'en aperçut.

Épervier l'Archimage était assis au bout de la table et paraissait écouter ce qui se disait, bien qu'autour de lui ce fût le silence et que personne ne lui parlât. Arren était également laissé à lui-même, si bien qu'il eut le temps de se reprendre. À sa gauche se tenait le Portier, et à sa droite un homme aux cheveux gris et à la mine affable qui finit par lui dire : « Nous sommes compatriotes, Prince Arren. Je suis né dans l'est d'Enlad, près de la Forêt d'Aol. »

— « J'ai chassé dans cette forêt », répondit Arren, et ils parlèrent un moment des bois et des villes de l'Ile des Mythes ; cette évocation de sa patrie réconforta Arren.

Quand le repas fut terminé, ils se retirèrent de nouveau ensemble devant l'âtre, certains assis, d'autres debout, et il y eut un court silence.

« La nuit dernière », dit l'Archimage, « nous avons tenu conseil. Longtemps nous avons parlé, sans rien résoudre cependant. Je voudrais vous entendre dire à présent, dans la lumière du jour, si vous maintenez ou reniez votre jugement de cette nuit. »

— « Que nous n'ayons rien résolu », dit le Maître Herbier, homme trapu, à la peau foncée et aux yeux calmes, « est en soi-même un jugement. Dans le Bosquet, on trouve les formes ; mais nous n'y avons trouvé que la polémique. »

— « Seulement parce que nous ne pouvions voir clairement la forme », dit le mage d'Enlad aux cheveux gris, le Maître Changeur. « Nous n'en savons pas assez. Des rumeurs de Wathort ; des nouvelles d'Enlad. D'étranges nouvelles, et qu'il nous faut prendre en considération. Mais bâtir une grande peur sur si petite fondation n'est pas nécessaire. Notre pouvoir n'est pas menacé simplement parce que quelques sorciers ont oublié leurs sorts. »

— « C'est mon avis », dit un homme maigre au regard perçant, le Maître Ventier. « Ne disposons-nous pas de tous nos pouvoirs ? Les arbres du Bosquet ne croissent-ils point, ne donnent-ils point de feuilles ? Les tempêtes des cieux n'obéissent-elles pas à notre parole ? Qui peut craindre

pour l'art de sorcellerie, qui est le plus ancien des arts humains ? »

— « Nul homme », dit le Maître Appeleur, grand et jeune, avec une voix grave, un visage bistré et noble, « nul homme, nul pouvoir, ne peut entraver l'action de la sorcellerie, ou faire taire les mots du pouvoir. Car ils sont les mots mêmes de la Création, et celui qui serait capable de les faire taire pourrait défaire le monde. »

— « Oui, et un homme capable de semblable chose ne se trouverait point sur Wathort ni sur Narveduen », dit le Changeur. « Il serait ici, aux portes de Roke, et la fin du monde serait proche ! Nous n'en sommes pas encore à ce point. »

— « Cependant, quelque chose ne va pas », dit un autre, et ils le regardèrent : la poitrine puissante, solide comme un fût de chêne, il était assis près du feu, et sa voix sortait de lui douce et juste comme la note d'une cloche énorme. C'était le Maître Chantre. « Où est le roi qui devrait être à Havnor ? Roke n'est pas le cœur du monde. Mais cette tour, sur laquelle se dresse l'épée d'Erreth-Akbe, et à l'intérieur de laquelle se trouve le trône de Serriadh, d'Akambar, de Maharion. Huit cents ans que le cœur du monde est vide ! Nous avons la couronne, mais point de roi pour la porter. Nous avons la Rune Perdue, la Rune du Roi, la Rune de Paix, qui nous a été rendue, mais avons-nous la paix ? Qu'il y ait un roi sur le trône, et nous aurons la paix, et jusque dans les Lointains Extrêmes les sorciers pratiqueront leurs arts avec l'esprit, et viendra l'ordre, et un temps voulu pour chaque chose. »

— « Oui », dit le Maître Manuel, homme mince et vif, au maintien modeste mais aux yeux clairs et pénétrants. « Je suis avec toi, Chantre. Quoi d'étonnant si la sorcellerie se dévoie, quand tout le reste en fait autant ? Si le troupeau entier s'égare, la brebis galeuse restera-t-elle sagement dans le parc ? »

À ces mots, le Portier rit, mais ne dit rien.

« Il vous semble donc à tous », dit l'Archimage, « qu'il n'y ait rien de très grave ; ou qu'en tout cas tout repose sur le fait que nos contrées ne sont pas gouvernées, ou le sont mal, de telle sorte que tous les arts et les talents élevés des hommes souffrent de négligence. Sur ce point je suis d'accord. Il est vrai que le Sud est pratiquement perdu au commerce paisible, et que c'est pour cela que nous devons nous fonder sur des rumeurs ; et qui peut dire avec certitude ce qui se passe dans le Lointain Ouest, à part cette nouvelle de Narveduen ? Si les bateaux partaient et revenaient à bon port, comme jadis, si nos contrées de Terremer étaient unies, nous pourrions connaître l'état des choses dans les lieux reculés, et ainsi agir. Et je pense qu'il nous faudrait le faire. Car, mes seigneurs, quand le Prince d'Enlad nous dit qu'il a prononcé les mots de la Création pour un sort, et qu'il ne savait plus leur signification en les prononçant ; quand le Maître Modeleur dit qu'à la racine se trouve la peur, et refuse d'en dire plus, notre anxiété est-elle si dénuée de fondement ? Quand une tempête commence, elle n'est qu'un petit nuage sur l'horizon. »

— « Tu pressens bien les choses noires, Épervier », dit le Portier. « Tu l'as toujours fait. Dis-nous où est le mal, d'après toi. »

— « Je l'ignore. Le pouvoir s'affaiblit. La résolution fait défaut. Le soleil s'obscurcit. J'ai l'impression, mes seigneurs, j'ai l'impression que nous qui parlons ici sommes tous blessés mortellement, et que, tandis que nous parlons, et parlons encore, notre sang s'écoule doucement de nos veines… »

— « Et tu voudrais te lever et agir. »

— « Oui », dit l'Archimage.

— « Eh bien », dit Portier, « les hiboux peuvent-ils empêcher l'épervier de voler ? »

— « Mais où irais-tu ? » demanda le Changeur, et le Chantre lui répondit : « Chercher notre roi et

l'amener à son trône ! »

L'Archimage regarda le Chantre d'un œil aigu, mais dit seulement : « J'irai là où est le mal. »

— « Au sud, ou à l'ouest », dit le Maître Ventier.

— « Et au nord et à l'est si besoin est », dit le Portier.

— « Mais on a besoin de vous ici, mon seigneur », dit le Changeur. « Plutôt que de partir dans une quête aveugle parmi des gens hostiles, sur des mers étrangères, ne serait-il pas plus sage de rester ici, où la magie est forte, et découvrir par vos arts ce qu'est ce mal ou ce désordre ? »

« Mes arts ne me servent de rien », dit l'Archimage. Il y avait quelque chose dans sa voix qui fit qu'ils le regardèrent tous, calmes mais les yeux inquiets. « Je suis le Gardien de Roke. Je ne quitte point Roke à la légère. J'aimerais que votre avis et le mien fussent identiques ; mais, on ne peut plus à présent l'espérer. La décision doit être mienne : et je dois partir. »

— « Devant cette décision, nous nous inclinons », dit l'Appeleur.

— « Et je pars seul. Vous êtes le Conseil de Roke, et il ne faut pas l'affaiblir. Cependant il en est un que je prendrai avec moi, s'il accepte. » Il regarda Arren. « Tu m'as offert tes services hier. La nuit dernière, le Maître Modeleur a dit : Ce n'est pas par hasard qu'on aborde aux rivages de Roke. Ce n'est pas par hasard qu'un fils de Morred est le porteur de ces nouvelles. Et pour nous il n'eut d'autre parole de toute la nuit. Par conséquent, je te demande, Arren : veux-tu venir avec moi ? »

— « Oui, mon seigneur », fit Arren, la gorge sèche.

— « Le prince votre père ne voudrait sûrement point vous laisser partir au-devant d'un tel péril », dit le Changeur, avec une certaine brusquerie, et à l'Archimage : « Le garçon est jeune, et inexpert en sorcellerie. »

— « J'ai assez d'ans et de sorts pour nous deux », dit Épervier d'une voix sèche. « Arren, que dirait ton père ? »

— « Il me laisserait partir. »

— « Qu'en savez-vous ? » interrogea l'Appeleur.

Arren ne savait pas où il lui faudrait aller, ni quand, ni pourquoi. Il était éperdu, et décontenancé par ces hommes terribles, honnêtes et graves. S'il avait eu le temps de penser, il n'aurait rien pu dire. Mais il n'avait pas le temps de penser ; et l'Archimage lui avait demandé : « Veux-tu venir avec moi ? »

— « Lorsqu'il m'envoya ici, mon père me dit : Je crains qu'une sombre période n'arrive sur le monde, des temps dangereux. C'est pourquoi je t'envoie de préférence à tout autre messager, car tu pourras juger si nous devons en cette matière demander l'aide de l'Ile des Sages, ou leur offrir l'aide d'Enlad. Donc, si l'on a besoin de moi, je suis prêt. »

Il vit l'Archimage sourire à ces paroles. Et une grande douceur illumina ce sourire, bien qu'il eût été bref. « Voyez-vous ? » fit-il à l'adresse des sept mages. « L'âge ou la sorcellerie pourraient-ils ajouter quelque chose à cela ? »

Arren sentit alors qu'ils le regardaient avec un air d'approbation, mais cependant encore méditatif et interrogateur. L'Appeleur prit la parole, et ses sourcils arqués s'alignèrent dans un froncement : « Je ne comprends pas, mon seigneur. Que vous incliniez à partir, soit. Il y a cinq ans que vous êtes ici en cage. Mais autrefois vous étiez seul ; vous êtes toujours parti seul. Pourquoi accompagné maintenant ? »

— « Je n'ai jamais eu besoin d'aide auparavant », dit Épervier, avec une nuance de menace, ou d'ironie, dans la voix. « Et j'ai trouvé un compagnon qui me convient. » Quelque effluve inquiétant planait autour de lui, et l'Appeleur à la haute stature ne lui posa pas d'autres questions, bien qu'il fronçât toujours les sourcils.

Mais le Maître Herbier, au regard calme et sombre comme celui d'un bœuf patient et sage, se leva de son siège, dressant sa taille monumentale. « Allez, mon seigneur », dit-il, « et emmenez le jeune homme. Et emportez toute notre confiance. »

Un à un, les autres donnèrent calmement leur accord, puis se retirèrent, seuls ou deux par deux ; ne demeura que l'Appeleur. « Épervier », dit-il, « je ne cherche pas à contester ta décision. Je dis seulement : Si tu as raison, s'il y a déséquilibre et si un grand mal nous menace, un voyage à Wathort, ou dans le Lointain Ouest, ou au bout du monde, ce ne sera pas assez loin. Là où il te faudra peut-être aller, as-tu le droit d'emmener ce compagnon, et est-ce loyal envers lui ? »

Ils se tenaient à l'écart d'Arren, et l'Appeleur avait baissé le ton, mais l'Archimage parla ouvertement : « C'est loyal. »

— « Tu ne me dis pas tout ce que tu sais », dit l'Appeleur.

— « Si je savais, je parlerais. Je ne sais rien. Je devine beaucoup. »

— « Laisse-moi aussi venir avec toi. »

— « Il faut quelqu'un pour garder les portes. »

— « Le Portier s'en charge… »

— « Pas seulement les portes de Roke. Reste ici, surveille le lever du soleil pour voir s'il sera lumineux, et surveille le mur de pierres pour voir qui le franchit et vers où ils tournent leur visage. Il y a une brèche quelque part, Thorion, il y a une cassure, une blessure, et c'est cela que je vais chercher. Si je me perds, peut-être la trouveras-tu. Mais attends cependant. Je te demande de m'attendre. » Il parlait à présent le Langage Ancien, le langage de la Création, dans lequel sont jetés tous les sorts véritables et dont dépendent tous les grands actes de magie ; mais très rarement l'emploie-t-on dans la conversation, excepté chez les dragons. L'Appeleur n'éleva pas d'autre argument ni de protestation, mais inclina calmement sa haute tête devant l'Archimage et Arren, et s'en fut.

Le feu pétillait dans l'âtre. Aucun autre bruit ne se faisait entendre. Derrière les fenêtres se pressait le brouillard informe et terne.

L'Archimage contemplait les flammes, et semblait avoir oublié la présence d'Arren. Le jeune garçon se tenait à quelque distance de l'âtre, ne sachant pas s'il devait prendre congé ou attendre qu'on le renvoie, irrésolu et quelque peu affligé, se sentant à nouveau une petite silhouette dans un espace obscur, sans bornes, trompeur.

« Nous irons d'abord à Horteville », dit Épervier, en tournant le dos au feu. « C'est là que se rassemblent toutes les nouvelles en provenance du Lointain Sud, et peut-être, trouverons-nous un indice. Ton navire attend toujours dans la baie. Parle au maître, qu'il aille transmettre le message à ton père. Je crois que nous devrions partir dès que possible. Au lever du jour, demain. Tu te rendras à l'escalier près du hangar à bateaux. »

— « Mon seigneur, que… » Sa voix défaillit un moment. « Que cherchez-vous ? »

— « Je l'ignore, Arren. »

— « Alors… »

« Alors comment mènerai-je ma quête ? Cela aussi, je l'ignore. Peut-être sera-ce l'objet même de ma quête qui me trouvera. » Il sourit faiblement à Arren ; mais son visage semblait de fer dans la lumière grise des fenêtres.

— « Mon seigneur », dit Arren, et sa voix était à présent assurée, « il est vrai que je descends de Morred, si l'on peut remonter aussi loin dans la généalogie avec quelque exactitude. Et si je puis vous servir, je tiendrai cela pour la plus grande chance et le plus grand honneur de ma vie ; et il n'est rien que je ferai avec plus d'empressement. Mais j'ai peur que vous ne m'ayez considéré pour plus

que je ne suis. »

— « Peut-être », dit l'Archimage.

— « Je n'ai ni dons ni talents extraordinaires. Je sais manier l'épée courte et l'épée noble. Je sais mener un bateau. Je connais les danses de la cour et les danses campagnardes. Je sais arranger une querelle entre courtisans. Je pratique la lutte ; si je suis un piètre archer, j'ai quelque adresse au jeu de la balle au filet. Je sais chanter, jouer de la harpe et du luth. Et c'est tout. Rien de plus. De quel secours vous serai-je ? Le Maître Appeleur a raison… »

— « Ah, tu as vu cela, n'est-ce pas ? Il est jaloux ! Il revendique le privilège d'une loyauté plus ancienne. »

— « Et d'une grande compétence, mon seigneur. »

— « Alors tu préférerais que ce soit lui qui vienne avec moi, et toi qui restes ? »

— « Non !… Mais je crains… »

— « Que crains-tu ? »

Des larmes jaillirent des yeux du garçon. « De faillir », dit-il.

L'Archimage se tourna à nouveau vers le feu. « Assieds-toi, Arren », dit-il ; et l'adolescent vint s'asseoir sur le siège d'angle en pierre de l'âtre. « Je ne t'ai pas pris pour un sorcier, ni pour un guerrier, ni quoi que ce soit de déterminé. Ce que tu es, je l'ignore, bien que je sois heureux d'apprendre que tu sais mener un bateau… Ce que tu seras, nul ne le sait. Mais je sais une chose : tu es le fils de Morred et de Seriadh. »

Arren se tut. « C'est vrai, mon seigneur », finit-il pas dire. « Mais… » L'Archimage demeura muet, et Arren fut obligé de terminer sa phrase : « Mais je ne suis pas Morred. Je ne suis que moi-même. »

— « Tu ne tires aucune fierté de ta lignée ? »

— « Si, j'en tire fierté – parce qu'elle fait de moi un prince ; c'est une responsabilité, une tâche dont il faut se montrer à la hauteur. »

L'Archimage acquiesça avec brusquerie : « C'est ce que je voulais dire. Renier le passé, c'est nier le futur. Un homme ne fait pas son destin ; il l'accepte, ou le nie. Si les racines du sorbier sont peu profondes, il ne porte point de couronne. » À ces mots, Arren releva la tête en sursautant, car son vrai nom, Lebannen, signifiait sorbier. Mais l'Archimage n'avait pas dit son nom. « Tes racines sont profondes », poursuivit-il. « Tu as de la force, et il te faut de l'espace, de l'espace pour croître. C'est pourquoi je t'offre, au lieu d'une traversée sans risques pour rentrer à Enlad, un voyage périlleux vers un but inconnu. Tu n'es pas obligé de venir. C'est à toi de choisir. Mais je t'offre le choix. Car je suis las de la sécurité, et des toits, et des murs autour de moi. » Il acheva sa phrase abruptement et regarda autour de lui avec des yeux perçants qui ne voyaient rien.

Arren perçut la profonde agitation de cet homme, et en fut effrayé. Mais la peur vivifie, et c'est le cœur bondissant qu'il répondit : « Mon seigneur, je choisis de partir avec vous. »

Arren quitta la Grande Maison le cœur et l'esprit pleins d'étonnement. Il se disait qu'il était heureux, mais le mot ne semblait pas convenir. Il se disait que l'Archimage l'avait dit fort, et appelé à une grande destinée, et qu'il était fier de ces louanges ; mais en réalité il n'était pas fier. Pourquoi ? Le plus puissant enchanteur du monde lui avait dit : « Demain nous voguerons jusqu'à la lisière du malheur », et il avait hoché la tête, et allait partir : ne devait-il pas éprouver de la fierté ? Ce n'était pourtant pas le cas. Il ne ressentait que de l'étonnement.

Il descendit les rues sinueuses et escarpées de la ville de Suif, découvrit le maître du navire sur les quais, et lui dit : « Je pars demain avec l'Archimage, vers Wathort et le Lointain Sud. Dis au prince mon père que, lorsque je me serai acquitté de ce service, je rentrerai à Bérila. »

Le capitaine du vaisseau arbora un air renfrogné. Il savait comment le porteur de semblable nouvelle pourrait être reçu par le Prince d'Enlad. « Il me faut un mot écrit de votre main, prince », dit-il. Trouvant cela juste, Arren partit en toute hâte – il avait le sentiment que tout devait être réglé sur-le-champ – et découvrit une étrange petite échoppe où il acheta une pierre à encre, un pinceau et un morceau de papier tendre et épais comme du feutre ; puis il regagna avec précipitation le quai et s'assit sur le débarcadère pour écrire à ses parents. La pensée de sa mère tenant ce même morceau de papier, et lisant sa lettre, l'envahit de détresse. C'était une femme gaie et patiente, mais Arren savait qu'il était le fondement de son bonheur et qu'elle désirait ardemment son prompt retour. Il n'existait aucun moyen de la consoler de cette longue absence. Sa lettre était brève et sèche. Il signa de la rune-épée, scella la lettre avec un peu de goudron à calfater qu'il prit dans un pot à côté de lui et la donna au maître du navire. Puis : « Attends ! » dit-il, comme si le bateau allait sur l'instant prendre la mer ; et il remonta en courant les rues pavées de cailloutis jusqu'à l'étrange petite boutique. Il eut du mal à la retrouver, car les rues de Suif présentaient quelque aspect retors ; il semblait presque que les tournants fussent à chaque fois différents. Il tomba enfin sur la bonne rue, et entra comme un trait dans l'échoppe en écartant les cordons de perles d'argile rouge qui ornaient le seuil. En achetant l'encre et le papier, il avait remarqué, sur un présentoir de broches et d'agrafes, une broche d'argent ayant la forme d'une rose sauvage ; et sa mère s'appelait Rose. « Je vous achète ceci », dit-il, à sa manière hâtive et princière.

— « Un ouvrage d'argent antique de l'Ile d'O. Je vois que vous êtes un connaisseur en art ancien », dit le boutiquier, observant la garde – et non le splendide fourreau – de l'épée d'Arren. « Ce sera quatre ivoires. »

Arren paya sans protester ce prix plutôt élevé ; il avait la bourse pleine des jetons d'ivoire qui servaient de monnaie dans le Pays de l'Intérieur. L'idée de faire un cadeau à sa mère lui plaisait ; l'acte d'acheter lui convenait ; en quittant la boutique, il posa la main sur le pommeau de son épée, l'air quelque peu fanfaron.

Son père lui avait donné cette arme la veille de son départ d'Enlad. Il l'avait recueillie solennellement et l'avait portée, comme si c'eût été un devoir, même à bord du navire. Il était fier de ce poids à sa hanche, du poids de son grand âge sur son esprit. Car c'était l'épée de Serriadh, qui était le fils de Morred et d'Elfarranne ; il n'y avait rien de plus ancien au monde, si ce n'était l'épée d'Erreth-Akbe, qui se trouvait au sommet de la Tour des Rois à Havnor. Celle qui était maintenant l'épée d'Arren n'avait jamais été posée ni rangée dans un coffre, mais toujours portée ; cependant elle n'était pas usée par les siècles ni affaiblie, car elle avait été forgée avec un enchantement fort puissant. Son histoire disait qu'elle n'avait jamais été dégainée, et ne pourrait jamais l'être qu'au service de la vie. Pour nul but sanguinaire, de revanche ou de cupidité, elle ne se laisserait manier. C'était d'elle, le plus grand trésor que possédât sa famille, qu'Arren avait reçu son nom usuel : Arrendek, l'avait-on appelé quand il était enfant : « la petite épée ».

Il ne s'en était jamais servi, non plus que son père ni son grand-père. La paix régnait sur Enlad depuis longtemps.

Et maintenant, dans les rues de l'étrange ville de l'Ile des Sorciers, cette poignée lui semblait étrangère au toucher. Il la sentait peu maniable et froide. Pesante, l'épée gênait sa marche, traînant derrière lui. Et l'émerveillement qu'il avait ressenti, encore présent en lui, s'était cependant refroidi. Il redescendit vers le quai, donna la broche au maître du navire pour sa mère, et lui fit ses adieux en lui souhaitant un voyage de retour sans histoire. Faisant demi-tour, il tira son manteau par-dessus le fourreau qui contenait l'arme antique et inflexible, cet objet de mort dont il avait hérité. Il ne se sentait plus d'humeur fanfaronne. « Que fais-je ? » se disait-il, gravissant sans nulle hâte à présent les

étroits passages qui menaient à la Grande Maison au-dessus de la ville, qui se dressait massive comme une forteresse. « Comment se fait-il que je ne rentre point chez moi ? Pourquoi m'en vais-je chercher quelque chose que je ne comprends pas, avec un homme que je ne connais pas ? » Et il ne trouvait aucune réponse à ses questions.

III
HORTEVILLE

DANS l'obscurité qui précède l'aurore, Arren revêtit les habits qu'on lui avait donnés, un costume de marin, fort usagé mais propre, et dévala les couloirs silencieux de la Grande Maison jusqu'à la porte est, gravée d'une corne et d'une dent de dragon. Là, le Portier le fit sortir et lui indiqua avec un léger sourire le chemin qu'il devait prendre. Il suivit la plus haute rue de la ville, puis un sentier conduisant aux hangars à bateaux de l'école, sur la baie située au sud des docks de Suif. C'est à peine s'il pouvait deviner sa route. Arbres, toits, collines apparaissaient comme autant de masses informes dans le vague ; l'air obscur était totalement immobile et très froid, et l'entour calme, sombre et renfermé. Se dessinait seulement, sur la mer d'encre, à l'est, une pâle ligne claire : l'horizon, sur le point de basculer vers le soleil encore invisible.

Il arriva aux marches du hangar. Il n'y avait là personne, et rien ne bougeait. Dans son volumineux manteau de marin, sous sa casquette de laine, il avait assez chaud, mais frissonnait pourtant, debout sur les degrés de pierre tapis dans l'ombre, attendant.

Les hangars à bateaux se silhouettaient en noir au-dessus de l'eau noire ; et, soudain, de cette direction lui parvint un son mat et creux, comme un coup violent, qui se répéta trois fois. Les cheveux d'Arren se dressèrent sur sa tête. Une ombre longiligne glissa silencieusement sur l'eau. C'était un bateau, et il filait doucement vers la jetée. Arren dégringola les marches, courut jusqu'à la digue, et sauta dedans.

« Prends la barre », dit l'Archimage, silhouette souple et obscure à la proue, « et tiens-la droit pendant que je hisse la voile. »

Ils étaient déjà hors du port ; la voile se déployait au mât comme une aile blanche, reflétant la lumière naissante. « Un vent d'ouest qui nous épargne de ramer pour sortir de la baie, c'est un cadeau d'adieu du Maître Ventier, à n'en pas douter. Fais attention, garçon, l'embarcation gouverne très légèrement ! C'est bien. Un vent d'ouest et une aube claire pour ce Jour d'Équilibre du printemps. »

— « Est-ce *Voitloin*, ce bateau ? » Arren avait entendu parler du bateau de l'Archimage par les chants et les contes.

— « Oui », dit l'autre, occupé aux cordages. Le bateau sautait et virait tandis que le vent fraîchissait ; Arren serra les dents et s'efforça de lui faire garder le cap.

« Il gouverne légèrement, mais un peu capricieusement, seigneur. »

L'Archimage rit. « Laisse-le faire ; lui aussi est sage. Écoute », et il s'arrêta, s'agenouillant sur le banc de nage pour faire face à Arren, « je ne suis plus seigneur, ni toi prince. Je suis un marchand du nom de Faucon, et tu es mon neveu, je t'apprends les mers et tu t'appelles Arren ; car nous venons d'Enlad. De quelle ville ? Une grande, au cas où nous rencontrerions un concitoyen. »

— « Temère, sur la côte sud ? Ils font commerce avec tous les Lointains. »

L'Archimage acquiesça.

« Mais », fit Arren avec précaution, « vous n'avez pas exactement l'accent d'Enlad. »

— « Je sais. J'ai l'accent de Gont », dit son compagnon en riant, les yeux levés vers l'est qui s'éclaircissait. « Mais je crois que je pourrai t'emprunter ce qui me manque. Donc nous venons de Temère, dans notre bateau Dauphin, et je ne suis ni seigneur, ni mage, ni Épervier, mais… quel est mon nom ? »

— « Faucon, mon seigneur, »

Aussitôt Arren se mordit la langue.

— « De la pratique, mon neveu », dit l'Archimage. « Il faut de la pratique. Tu n'as jamais été autre chose qu'un prince. Alors que j'ai été toutes sortes de choses et en dernier lieu, et c'est peut-

être le moins important, Archimage… Nous allons vers le sud, à la recherche de pierre d'emmelle, cette chose bleue dont on taille des sorts. Je sais qu'on lui attache grande valeur à Enlad. On en fait des charmes contre les rhumatismes, les entorses, les torticolis et le bégaiement. »

Au bout d'un moment, Arren se mit à rire, et, en même temps qu'il redressait la tête, le bateau se souleva sur une longue vague ; et il aperçut le limbe du soleil sur la lisière de l'océan, soudain flamboiement d'or devant eux.

Épervier se tenait d'une main au mât, car la légère embarcation bondissait sur les vagues qu'elle heurtait, et, face au soleil levant de l'équinoxe du printemps, il se mit à chanter. Arren ne connaissait pas le Langage Ancien, la langue des sorciers et des dragons, mais il sentait les louanges et l'allégresse contenues dans les paroles, dont le rythme à la cadence formidable était pareil au flux et au reflux des marées ou à l'équilibre du jour et de la nuit se succédant l'un l'autre éternellement. Des mouettes criaient dans le vent, et les rivages de la Baie de Suif défilaient à droite et à gauche ; et ils atteignirent ainsi les longues vagues, pleines de lumières, de la Mer du Centre.

Le voyage de Roke à Horteville n'est point une grande affaire, mais ils passèrent trois nuits en mer. L'Archimage avait précipité le départ ; mais maintenant qu'il était parti, il se montrait plus que patient. Les vents devinrent contraires dès qu'ils se furent éloignés du climat enchanté de Roke, mais il n'appela pas dans leurs voiles un vent de mage, comme aurait pu le faire tout autre faiseur de temps. Au lieu de cela, il passa des heures à apprendre à Arren comment diriger le bateau par un fort vent debout, dans la mer aux crocs de roc à l'est d'Issel. La deuxième nuit, il plut, une pluie de mars rude et froide, mais l'Archimage ne prononça aucun sort pour la repousser. La nuit suivante, comme ils se trouvaient à l'entrée du port d'Horteville, dans une obscurité calme, froide et brumeuse, Arren se mit à méditer là-dessus, et s'aperçut que, durant la courte période qui s'était écoulée depuis qu'il le connaissait, l'Archimage n'avait accompli aucune magie.

Il était cependant un marin sans pareil. Arren en vivait plus appris en trois jours de navigation avec lui qu'en dix ans de canotage et de courses dans la baie de Berila.

Et il n'y a pas si loin du mage au navigateur ; tous deux travaillent avec les puissances du ciel et de la mer, soumettent à leur service des vents formidables, et font se rapprocher ce qui était éloigné. Archimage ou Faucon, négociant maritime, cela revenait au même.

C'était un homme plutôt silencieux, bien que d'un caractère fort aimable. Il ne s'impatientait d'aucune maladresse d'Arren ; d'une compagnie agréable, il ne pouvait y avoir meilleur camarade de bord, pensait Arren. Mais il s'absorbait dans ses pensées et restait silencieux pendant des heures d'affilée, et lorsqu'il lui fallait parler, il y avait de l'âpreté dans sa voix ; son regard transperçait alors Arren. Cela n'affaiblissait pas l'amour que le jeune garçon éprouvait pour lui, mais peut-être cela atténuait-il la sympathie ; c'était quelque peu intimidant. Peut-être Épervier le ressentait-il, car dans cette nuit embrumée, au large de Wathort, il se mit à parler, de façon plutôt hésitante, de lui-même. « Je n'ai pas envie de revenir parmi les hommes demain », dit-il. « J'ai fait semblant d'être libre… Comme si rien n'allait mal dans le monde. Comme si je n'étais ni Archimage, ni même sorcier. Comme si j'étais Faucon de Temère, sans responsabilités ni privilèges, ne devant rien à personne… » Il s'arrêta, puis reprit au bout d'un moment : « Essaie de choisir avec soin, Arren, lorsque de grands choix devront être faits. Quand j'étais jeune, j'eus à choisir entre être ou agir. Et j'ai bondi sur la seconde solution comme une truite sur une mouche. Mais chacun de tes gestes, chacun de tes actes, te lie à lui et à ses conséquences, et te force à agir de nouveau et sans cesse. Il est donc très rare de rencontrer un espace, un moment comme celui-ci, entre l'acte et l'acte, où il soit possible de s'arrêter et simplement d'être. Ou se demander qui, après tout, est-on. »

Comment un tel homme pouvait-il, pensa Arren, mettre en doute qui il était et ce qu'il était ? Il

croyait que semblables doutes étaient réservés aux jeunes qui n'avaient encore rien accompli.

Ils se balançaient dans les ténèbres immenses et froides.

« C'est pour cela que j'aime la mer », dit Épervier. Arren le comprenait ; mais ses propres pensées allaient de l'avant, comme elles n'avaient cessé de le faire durant ces trois jours et ces trois nuits ; il pensait à leur quête, au but de cette traversée. Et, puisque son compagnon était enfin d'humeur loquace, il demanda : « Croyez-vous que nous trouverons à Horteville ce que nous cherchons ? »

Épervier secoua la tête, signifiant par là qu'il ne le croyait pas, ou qu'il n'en savait rien.

« Se peut-il qu'il s'agisse d'une sorte de peste, un fléau passant d'une contrée à l'autre, flétrissant les récoltes et les troupeaux, et l'esprit des hommes ? »

— « La peste est un mouvement de la grande balance, de l'Équilibre lui-même ; ceci est différent. La puanteur du mal s'en exhale. Lorsque la balance des choses se redresse, nous pouvons en souffrir, mais nous ne perdons pas l'espoir, ne renonçons pas à l'art, et n'oublions pas les mots de la Création. La nature n'est pas dénaturée. Mais ceci n'est pas un redressement de la balance, mais un dérèglement. Et il n'existe qu'une seule créature capable de faire cela. »

— « Un homme ? » dit Arren, hésitant.

— « Nous, les hommes. »

— « Comment ? »

— « Par un désir démesuré de vie. »

— « De vie ? Mais ce n'est point mal que de vouloir vivre ? »

— « Non. Mais lorsque nous désirons le pouvoir sur la vie – fortune inépuisable, invincibilité, immortalité — alors ce désir devient cupidité. Et si la science s'allie à cette cupidité, survient le mal. Alors la balance du monde penche, et le malheur pèse lourd dans le plateau. »

Arren rumina un moment, et dit finalement : « Vous croyez donc que c'est un homme que nous cherchons ? »

— « Un homme et un mage. Oui, je le crois. »

— « Mais je pensais, d'après ce que m'ont enseigné mon père et mes professeurs, que les grands arts de sorcellerie dépendaient de la balance, de l'Équilibre des choses, et ne pouvaient ainsi être utilisés à des fins mauvaises. »

— « C'est un point », dit Épervier avec une sorte de rictus, « dont on peut débattre. *Infinies sont les discussions des mages*… Chaque contrée de Terremer connaît des sorcières qui jettent des sorts impropres, des enchanteurs qui emploient leur art pour conquérir des richesses. Mais il y a plus. Le Seigneur du Feu, qui chercha à défaire les ténèbres et arrêter le soleil à midi, était un grand mage ; même Erreth-Akbe eut du mal à le vaincre. L'Ennemi de Morred était de cette sorte. Quand il arrivait, des cités entières s'agenouillaient devant lui ; des armées combattaient pour lui. Le sort qu'il tissa contre Morred était si puissant que, même après que l'Ennemi fut tué, on ne put arrêter ce sort, et l'Ile de Soléa fut submergée par la mer, et tout sur cette île périt. C'étaient des hommes en lesquels un pouvoir et une science immenses servaient une volonté de mal, et s'en nourrissaient. Si la sorcellerie qui sert une fin meilleure se révèle toujours la plus forte, nous l'ignorons, en fait. Nous l'espérons seulement. »

Il est quelque peu décevant de ne trouver que l'espoir là où on attendait la certitude. Arren se sentait peu disposé à demeurer sur ces froids sommets. Il dit au bout d'un moment : « Je crois comprendre pourquoi vous dites que seuls les hommes font le mal. Même les requins sont innocents ; ils tuent parce qu'ils doivent le faire. »

— « C'est pour cela que rien ne peut nous résister. Une seule chose au monde peut résister à un

homme au cœur mauvais. C'est un autre homme. Dans notre honte réside notre gloire. Seul notre esprit, capable du mal, est apte à le surmonter. »

— « Mais les dragons ? » dit Arren. « Ne font-ils pas un mal énorme ? Sont-ils eux aussi innocents ? »

— « Les dragons ! Les dragons sont avares, insatiables, perfides ; sans pitié ni remords. Mais sont-ils mauvais ? Qui suis-je pour juger les actes des dragons ?… Ils sont au fond plus sages que les hommes. Il en est d'eux comme des rêves, Arren. Nous, les hommes, faisons des rêves, de la magie, du bien et du mal. Les dragons ne rêvent pas. Ils *sont* des rêves. Ils ne font pas de magie : c'est leur substance, leur être. Ils ne la font pas : ils sont ! »

— « A Sérilune », fit Arren, « se trouve la peau de Bar Oth, tué par Keor, prince d'Enlad, il y a trois cents ans. Nul dragon n'est jamais venu à Enlad depuis ce jour. J'ai vu la peau de Bar Oth. Elle est lourde comme le fer, et si large que si on l'étalait elle couvrirait toute la place du marché de Serilune, dit-on. Les dents sont longues comme mon avant-bras. Pourtant on dit que Bar Oth était un jeune dragon, pas encore adulte. »

— « Il y a en toi le désir », dit Épervier, « de voir des dragons. »

— « Oui. »

— « Leur sang est froid, et venimeux. Tu ne dois pas les regarder dans les yeux… Ils sont plus vieux que l'humanité… » il demeura silencieux un certain temps, puis reprit : « Même si je venais à oublier ou regretter tout ce que j'ai accompli, je me rappellerais avoir vu une fois les dragons haut dans le vent au soleil couchant, au-dessus des îles occidentales ; et je serais content. »

Tous deux se turent alors, et il n'y eut plus de lumière ni aucun bruit, sinon le murmure de l'eau sur le bateau. Ainsi, finalement, sur les eaux profondes, s'endormirent-ils.

Dans la brume lumineuse du matin, ils arrivèrent dans Horteport, où une centaine d'embarcations mouillaient, d'autres levant l'ancre ; bateaux de pêche (pêche au crabe, pêche au chalut), navires marchands, deux galères de vingt rames, une immense galère de soixante rames en mauvais état, et quelques longs et minces voiliers à hautes voiles triangulaires conçues pour capter les courants supérieurs de l'air dans les calmes chauds du Lointain Sud. « Est-ce un bateau de guerre ? » questionna Arren en passant devant l'une des galères de vingt rames ; et son compagnon répondit : « Il sert à la traite des esclaves, si j'en juge par les chaînes, dans sa cale. On vend des hommes dans le Lointain Sud. »

Arren pesa un instant ces mots, puis alla jusqu'au coffre qui renfermait son équipement, et y prit son épée, qu'il avait enveloppée avec soin et rangée le matin de leur départ. Il la découvrit et demeura indécis, tenant à deux mains l'épée dans son fourreau, d'où pendait le baudrier.

« Ce n'est pas là l'épée d'un négociant maritime », dit-il. « Le fourreau est trop beau. »

Épervier, s'affairant à la barre, lui jeta un regard. « Porte-la si tu le veux. »

— « Je pensais que ce pourrait être sage. »

— « Comparée aux autres, cette épée est sage », dit son compagnon, le regard vigilant, en se frayant un passage à travers la baie encombrée. « Cette épée ne répugne-t-elle pas à être utilisée ? »

Arren acquiesça. « C'est ce qu'on raconte. Pourtant elle a tué. Elle a tué des hommes. » Il baissa les yeux sur la garde mince et usée par le contact des mains. « Elle a tué, mais pas moi. Cela me donne le sentiment d'être un imbécile. Elle est beaucoup trop vieille pour moi… Je vais prendre mon couteau », termina-t-il, et il rhabilla l'épée et la fourra au fond du coffre. Son visage était perplexe et irrité. Épervier ne dit rien, jusqu'à ce qu'il demandât : « Veux-tu maintenant prendre les avirons, mon garçon ? Nous allons vers la jetée, près de l'escalier. »

Horteville, l'un des Sept Grands Ports de l'Archipel, s'étageait depuis son bruyant front de mer,

sur les pentes de trois collines abruptes, dans un fouillis de couleurs. Les maisons étaient d'argile enduite de rouge, d'orange, de jaune, de blanc ; les toits étaient en tuiles pourpres ; des arbres pendiques en fleur tachaient de masses rouge sombre les rues d'en haut. Des vélums rayés de couleurs criardes s'étiraient d'un toit à l'autre, ombrageant des places de marché étroites. Les quais étaient éclairés de soleil ; les rues montant du front de mer étaient pareilles à des fentes sombres emplies d'ombres, de gens et de bruit.

Lorsqu'ils eurent amarré le bateau, Épervier se baissa, comme pour vérifier le nœud, et dit : « Arren, il y a à Wathort des gens qui me connaissent bien ; aussi regarde-moi, pour pouvoir me reconnaître. » Quand il se redressa, il n'y avait plus de cicatrice sur son visage. Sa chevelure était entièrement grise ; son nez était épais et un peu camus ; et au lieu d'un bâton d'if haut comme lui, il portait une baguette d'ivoire, qu'il cacha dans sa chemise. « Me reconnais-tu ? » fit-il à Arren avec un large sourire ; et, parlant avec l'accent d'Enlad : « N'as-tu donc jamais vu ton ongle ? »

Arren avait déjà vu à la cour de Berila des sorciers changer de visage en mimant la *Geste de Morred*, et savait que ce n'était qu'une illusion ; il conserva ses esprits et parvint à répondre : « Oh si, ongle Faucon ! »

Mais, tandis que le mage se querellait avec le gardien du port au sujet des tarifs de mouillage et de surveillance du bateau, Arren ne cessa de le regarder pour se convaincre qu'il le connaissait bien. Et plus il le regardait, plus il était troublé par cette transformation, au lieu de s'y habituer. Elle était trop complète ; ce n'était plus du tout l'Archimage, ce n'était plus le guide et le chef plein de sagesse… Le tarif demandé par le garde était élevé ; Épervier grommela en l'acquittant et partit à grandes enjambées en compagnie d'Arren, tout en continuant à grommeler. « Quelle épreuve pour ma patience ! » dit-il. « Payer ce voleur pansu pour garder mon bateau ! Alors que la moitié d'un sort ferait deux fois mieux l'affaire ! Enfin, c'est le prix du travestissement… Et j'en oublie de parler correctement, n'est-ce pas, mon nefeu ? »

Ils remontaient une rue encombrée, bigarrée et odorante, bordée de boutiques qui n'étaient guère plus que des baraques, et dont les propriétaires se tenaient sur le seuil parmi des monceaux et des guirlandes de marchandises, proclamant d'une voix forte le bas prix et la beauté de leurs pots, bonnets, chapeaux, pelles, épingles, bourses, bouilloires, paniers, couteaux, cordes, pièces de toile, draps, et toutes autres sortes d'articles de quincaillerie et de mercerie.

« Est-ce une foire ? »

— « Eh ? » fit l'homme au nez camus, penchant sa tête grisonnante.

— « Est-ce une foire, mon ongle ? »

— « Une foire ? Non, non. C'est ainsi à longueur d'année, ici. Gardez vos galettes de poisson, j'ai déjeuné ! » De son côté, Arren tentait de se débarrasser d'un homme portant un plateau de petits vases de cuivre, qui lui collait aux talons en pleurnichant : « Achetez ; essayez, mon beau jeune homme, ils ne vous décevront pas, l'haleine aussi douce que les roses de Numina, pour charmer les femmes autour de vous ; essayez-les, jeune, seigneur des mers, jeune prince… »

Tout à coup, Épervier se trouva entre Arren et le colporteur, et dit : « De quels charmes s'agit-il ? »

— « Pas des charmes ! » L'homme grimaça, se déroba. « Je ne vends pas de charmes, maître marin ! Seulement des sirops qui adoucissent l'haleine après la boisson ou la racine d'hazia… Seulement des sirops, grand prince ! » Il s'aplatit sur le pavé, les vases sur son plateau cliquetèrent et s'entrechoquèrent, et certains se renversèrent, si bien que des gouttes du liquide poisseux qu'ils contenaient suintèrent, roses ou violettes, par-dessus le rebord.

Épervier se détourna sans mot dire, et poursuivit son chemin en compagnie d'Arren. Bientôt la

foule se fit moins dense et les boutiques devinrent misérables, petites niches exhibant pour toute marchandise une poignée de clous tordus, un pilon brisé et un vieux peigne à carder. Mais cette pauvreté écœurait moins Arren que le reste ; dans la partie riche de la rue, il s'était senti étouffé, suffoqué par la pression des objets à vendre et des voix lui criant d'acheter, d'acheter. Et l'abjection du colporteur l'avait choqué. Il pensait aux rues froides et claires de sa ville du Nord. Aucun homme de Berila, se dit-il, n'aurait rampé de cette manière devant un étranger. « Quel peuple répugnant ! » dit-il.

— « Par ici, mon nefeu », fut la seule réponse de son compagnon. Ils tournèrent et empruntèrent un passage entre les murs des maisons, hauts, pourpres, dépourvus de fenêtres, un passage courant au flanc de la colline et traversant une arcade ornée de bannières tombant en poussière, pour ressortir à la lumière sur une autre place de marché, en pente, encombrée de baraques et d'étalages, grouillante de gens et de mouches.

Dans les angles de la place carrée, un certain nombre d'hommes et de femmes étaient assis ou étendus sur le dos, immobiles. Leur bouche était curieusement noircie, comme meurtrie, et autour de leurs lèvres grouillaient et se rassemblaient les mouches, formant comme des grappes de raisins secs.

« En si grand nombre », fit la voix d'Épervier, basse et haletante comme s'il eût également reçu un choc ; mais lorsque Arren le regarda, il ne vit que le visage franc et brutal de Faucon, le robuste négociant, ne trahissant nulle inquiétude.

— « Qu'ont donc ces gens ? »

— « Hazia ! Cela apaise et engourdit, et dégage le corps de l'esprit. Et l'esprit divague en liberté. Mais quand il rejoint le corps, il lui faut davantage d'hazia… Le désir augmente ; et la vie se raccourcit, car cette substance est un poison. Cela commence par un tremblement, puis c'est la paralysie, et ensuite la mort. »

Arren considéra une femme assise contre un mur chauffé par le soleil ; elle avait levé la main comme pour chasser les mouches de son visage, mais la main dessinait dans l'air un geste saccadé et circulaire, comme si elle l'eût totalement oubliée et qu'elle ne fût mue que par des soubresauts de paralysie ou un tremblement des muscles. Le geste était pareil à une incantation vide de toute intention, à un sort dénué de sens.

Faucon la regardait aussi, sans manifester aucune expression. « Viens », dit-il.

Il lui fit traverser la place jusqu'à une baraque ombragée d'un vélum. Des zébrures de soleil colorées de vert, d'orange, de citron, de pourpre, d'azur, traversaient des étoffes, des châles et des ceintures tissés jurant à l'étalage, et dansaient, innombrables dans les minuscules miroirs qui ornaient la coiffure haute et emplumée de la femme qui vendait ces objets. Elle était adipeuse et psalmodiait d'une grosse voix : « Soies, satins, toiles, fourrures, feutres, lainages, toisons de Gont, gazes de Soul, soieries de Lorbanerie ! Hé, vous, hommes du Nord, enlevez vos manteaux molletonnés ; ne voyez-vous pas qu'il fait soleil ? Que diriez-vous de ramener ceci à une jeune fille de la lointaine Havnor ? Regardez ça, de la soie du Sud, fine comme l'aile d'éphémère ! » Elle avait déployé d'une main preste une pièce de soie aérienne, d'un rose chatoyant de fils d'argent.

— « Non, la patronne, nous n'avons pas épousé des reines », dit Faucon, et la voix de la femme s'enfla comme celle d'une trompette : « Alors, de quoi habillez-vous vos femmes, de toile d'emballage ? de toile à voile ? Avares, qui ne voulez pas acheter un peu de soie à une pauvre femme gelant dans la neige éternelle du Nord ! Que diriez-vous donc de ceci, une toison gontoise, pour vous aider à la tenir au chaud durant les nuits d'hiver ? » Elle jeta sur le comptoir un immense carré brun et crème, tissé du poil soyeux des chèvres des îles du Nord-est. Le soi-disant négociant avança la main pour le palper ; et il sourit.

« Ah, vous êtes gontois ? » dit la voix de trompette, et la coiffure oscillante envoya des milliers de points de couleur tournoyer sur le dais et les étoffes.

« C'est un ouvrage d'Andrade. Vous voyez ? Il n'y a que quatre fils de chaîne sur la largeur d'un doigt, les Gontois en emploient six, ou même davantage. Mais, dites-moi, pourquoi êtes-vous passée de l'état de magicienne à celui de fripière ? Quand je suis venu ici, il y a des années, je vous ai vue faire sortir des flammes des oreilles d'hommes, et vous transformiez ensuite les flammes en oiseaux et en cloches d'or, et c'était un commerce plus agréable que celui-ci. »

— « Ce n'était en aucune manière un commerce », dit la grosse femme ; et, l'espace d'un moment, Arren sentit ses yeux, durs comme des agates, qui les contemplaient, Faucon et lui, par-dessous le chatoiement et l'agitation de ses plumes dansantes et de ses miroirs étincelants.

— « C'était joli, ces flammes qui sortaient des oreilles », dit Faucon d'un ton convaincu mais naïf. « J'aurais foulu faire voir à mon nefeu. »

— « Écoutez donc, vous », dit la femme d'une voix moins âpre, appuyant ses larges bras bruns et ses seins lourds sur le comptoir. « Nous ne voulons plus de ces tours. Les gens n'en veulent plus. Ils ont vu au travers d'eux. Ces miroirs – je vois que vous vous souvenez de mes miroirs », et elle secoua la tête, de sorte que les reflets des points colorés tourbillonnèrent autour d'eux d'une manière vertigineuse, « eh bien, vous pouvez semer la confusion dans l'esprit d'un homme grâce au clignotement de ces miroirs, avec des mots, et avec d'autres artifices que je ne vous dirai point, jusqu'à ce qu'il pense voir ce qu'il ne voit pas, ce qui n'existe pas. Comme les flammes et les cloches d'or, ou les costumes dont j'endimanchais les marins, en étoffe d'or avec des diamants comme des abricots ; et ils partaient en se rengorgeant comme le Roi de Toutes les Iles… Mais c'étaient des tours, des supercheries ! Il est possible de duper les hommes. Ils sont comme des poulets charmés par un serpent, par un doigt tendu devant eux. Les hommes sont comme des poulets. Mais en fin de compte ils apprennent qu'ils ont été dupés et désorientés, et se mettent en colère ; et ils perdent tout plaisir à ce genre de chose. C'est pourquoi je me suis tournée vers ce négoce ; peut-être les soies ne sont-elles pas toutes de vraies soies, ni toutes les toisons des gontoises, mais elles font de l'usage quand même… Elles font de l'usage ! Elles sont réelles, et pas seulement des mensonges et de l'air, comme les costumes de tissu d'or. »

— « Bien, bien », dit Faucon, « il ne reste donc plus personne dans tout Horteville pour sortir du feu des oreilles, ou faire aucune magie, comme autrefois ? »

À ces derniers mots la femme se rembrunit ; elle se redressa et commença à replier soigneusement la toison ; « Ceux qui veulent des mensonges et des visions mâchent l'hazia », dit-elle. « Allez leur parler si vous voulez ! » Elle eut un signe de tête vers les silhouettes immobiles autour de la place.

— « Mais c'étaient des sorciers, ceux qui charmaient les vents pour les marins et jetaient des sorts de chance sur leurs cargaisons. Se sont-ils tous tournés vers d'autres métiers ? »

Mais elle, soudain furieuse, couvrit sa voix en criant : « Il existe un sorcier, si vous en voulez un, un fameux, un sorcier avec un bâton et tout le reste… vous le voyez ? Il a navigué avec Egre lui-même, pour créer les vents et découvrir de riches galères, à ce qu'il disait ; mais ce n'étaient que des mensonges, et le Capitaine Egre a fini par lui donner sa juste récompense : il lui a coupé la main droite. Et le voilà, à présent ; voyez-le, la bouche pleine d'hazia et la panse pleine d'air. D'air et de mensonges ! Et voilà tout ce qu'il y a dans votre magie, Capitaine Bouc ! »

— « Bien, bien, patronne », fit Faucon avec une douceur obstinée, « je posais seulement une question. » Elle présenta alors son large dos dans un formidable éblouissement de miroirs tournoyants ; et il se remit en marche, Arren à son côté.

Il n'allait pas au hasard. Ses pas les menèrent près de l'homme qu'elle avait désigné. Il était appuyé contre un mur, les yeux vagues ; le visage sombre et barbu avait été très beau. Le moignon du poignet, tout plissé, gisait sur le pavé dans la lumière brûlante du soleil, honteux.

Un brouhaha s'éleva dans les baraques derrière eux, mais Arren ne put détacher ses yeux de l'homme ; une fascination horrifiée le retenait. « Était-ce réellement un sorcier ? » demanda-t-il très bas.

— « C'est peut-être celui qu'on appelait Hare, qui était faiseur de temps pour le pirate Egre. C'étaient des voleurs célèbres… Attention, écarte-toi, Arren ! » Un homme qui sortait tête baissée d'entre les baraques faillit les heurter. Un autre arriva au trot, aux prises avec un énorme plateau chargé de cordes, de galons et de dentelles. Une baraque s'effondra avec fracas ; les vélums furent relevés ou rabattus en hâte ; des groupes de gens se poussaient et se débattaient à travers la place ; et des clameurs et des hurlements s'élevaient. Par-dessus tout cela résonnaient les cris claironnants de la femme à la coiffure de miroirs ; Arren l'entrevit, maniant une sorte de perche ou une baguette contre une bande d'hommes, les écartant de larges coups d'estoc et de taille comme un escrimeur aux abois. Était-ce là une querelle qui s'était étendue jusqu'à devenir une émeute, une attaque d'une troupe de voleurs, ou une bataille entre deux groupes rivaux de colporteurs, on ne pouvait le dire ; les gens passaient en courant, les bras pleins de marchandises qui pouvaient être du butin, ou encore leurs propres biens sauvés du pillage ; il se levait des combats au couteau, aux poings, et des braillements retentissaient partout sur la place. « Par ici », dit Arren, montrant une rue latérale qui permettait de s'éclipser de la place, et il se dirigea par là, car il était clair qu'il valait mieux quitter les lieux sur-le-champ ; mais son compagnon lui saisit le bras. Arren se retourna et vit que l'homme nommé Hare essayait de se remettre sur ses pieds. Quand il fut debout, il demeura un moment à vaciller, puis, sans un regard autour de lui, il se dirigea vers l'angle de la place, traînant son moignon le long des murs comme pour se guider ou se soutenir. « Ne le perds pas de vue », dit Épervier, et ils se mirent à le suivre. Personne ne les importuna, ni eux, ni l'homme qu'ils suivaient, et en une minute ils furent hors de la place du marché, descendant une ruelle étroite et tortueuse.

Au-dessus d'eux, les mansardes des maisons se touchaient presque par-dessus la rue, occultant la lumière ; sous leurs pas les pierres étaient rendues glissantes par l'eau et les ordures. Hare avançait à bonne allure, bien qu'il laissât toujours traîner sa main le long des murs comme un aveugle. Ils étaient contraints de le serrer d'assez près de crainte de le perdre à quelque croisement. L'excitation du chasseur envahit soudain Arren ; tous ses sens étaient en alerte, comme durant une chasse au cerf dans les forêts d'Enlad ; il voyait chaque visage avec netteté, et respirait la puanteur douceâtre de la cité, une odeur de détritus, d'encens, de charogne et de fleurs. Comme ils se faufilaient à travers une rue large et surpeuplée, il entendit battre un tambour, et aperçut une file d'hommes et de femmes nus, enchaînés les uns aux autres par la taille et le poignet, leurs cheveux, emmêlés pendant sur leur figure : un regard, et ils avaient disparu, tandis qu'Arren descendait derrière Hare une volée de marches débouchant sur une place étroite et vide, à l'exception de quelques femmes bavardant devant la fontaine.

C'est là qu'Épervier rattrapa Hare et posa une main sur son épaule ; à ce geste, Hare recula comme s'il eût été ébouillanté, et, tressaillant, alla se réfugier sous un porche massif. Il resta là, tremblant, et les fixa avec les yeux aveugles d'une proie prise au piège.

« T'appelles-tu Hare ? » demanda Épervier, de sa voix naturelle, qui était rude mais recelait cependant une intonation affable. L'homme ne dit mot ; il paraissait ne prêter aucune attention, ou ne pas entendre. « Je veux quelque chose de toi », dit Épervier. Là encore il n'y eut aucune réponse. « Je suis prêt à payer. »

Une réaction tardive : « Ivoire ou or ? »

— « Or. »

— « Combien ? »

— « Le sorcier connaît la valeur du sort. »

Le visage d'Hare grimaça et se fit différent ; il devint vivant l'espace d'un moment, si bref que ce fut comme un frémissement, puis il s'obscurcit à nouveau et perdit toute expression. « Tout cela, c'est fini », dit-il, « fini ». Un accès de toux le fit se plier en deux ; son crachat était noir. Quand il se redressa, il se tint immobile, frissonnant, et paraissant avoir oublié le sujet de leur entretien.

Arren l'observa à nouveau, fasciné. Le recoin dans lequel il se trouvait était formé de deux statues gigantesques flanquant un seuil, des personnages dont le cou pliait sous le poids d'un fronton et dont le corps aux muscles noueux n'émergeait du mur qu'en partie, comme s'ils avaient tenté de s'évader de la pierre pour s'ouvrir à la vie et avaient échoué à mi-chemin. La porte qu'ils gardaient avait pourri sur ses gonds ; la maison, jadis un palais, était abandonnée. Les faces moroses et bombées des géants étaient ébréchées et couvertes de lichen. Entre ces formes massives, l'homme appelé Hare se tenait, flasque et fragile, les yeux aussi sombres que les fenêtres de la maison vide. Il leva son bras mutilé entre Épervier et lui, et gémit : « La charité pour un pauvre infirme, maître… »

Le mage se rembrunit, sous l'effet, semblait-il, du chagrin ou de la honte ; Arren eut l'impression d'avoir un instant aperçu son vrai visage sous le travesti. Il posa encore sa main sur l'épaule de Hare et prononça quelques mots, doucement, dans la langue magique que Arren ne comprenait pas.

Mais Hare, lui, comprenait. S'accrochant à Épervier de son unique main, il bégaya : « Tu peux encore parler… parler. Viens avec moi, viens… »

Le mage jeta un coup d'œil à Arren, puis fit un signe de tête.

Ils descendirent par une rue en pente raide jusqu'à l'une des vallées entre les trois collines de Horteville. Les chemins devenaient plus étroits, plus sombres, plus déserts à mesure qu'ils descendaient. Le ciel était un ruban pâle entre les toits en surplomb, et de chaque côté les murs des maisons étaient humides. Au bas de la gorge courait un ruisseau, puant comme un égout à ciel ouvert ; entre des ponts en arche, des maisons s'entassaient sur ses rives ; Hare franchit le seuil ténébreux d'une de ces maisons, et s'évanouit comme la flamme d'une chandelle que l'on souffle. Ils le suivirent.

Les escaliers sans lumière fléchissaient et craquaient sous leurs pieds. Arrivé en haut, Hare poussa une porte, et ils purent voir où ils se trouvaient : une pièce vide avec un matelas bourré de paille dans un coin et une fenêtre sans vitres aux volets fermés, qui laissait entrer une petite lumière poussiéreuse.

Hare se tourna pour faire face à Épervier et lui saisit à nouveau le bras. Ses lèvres remuaient. Il dit enfin, en bredouillant : « Dragon… Dragon… »

Épervier lui rendit son regard avec calme, sans mot dire.

— « Je ne peux pas parler », dit enfin Hare, et, relâchant son étreinte du bras d'Épervier, il se recroquevilla sur le sol nu, en pleurant.

Le mage s'agenouilla près de lui et lui parla doucement dans l'Ancien Langage. Arren resta près de la porte fermée, la main sur le manche de son couteau. La lumière grise et la pièce poussiéreuse, les deux personnages agenouillés, le son doux et étrange de la voix du mage parlant la langue des dragons, tout cela lui parvenait comme un rêve sans rapport avec les événements du dehors ni le temps qui passe.

Lentement, Hare se releva. Il se brossa les genoux de sa main unique, et cacha son bras mutilé derrière son dos. Il regarda autour de lui, regarda Arren ; il voyait à présent ce qu'il regardait. Il se

détourna aussitôt et s'assit sur son, matelas. Arren resta debout, sur ses gardes ; mais, avec la simplicité de quelqu'un qui a été dans son enfance dépourvu de tout, Épervier s'assit sur le sol nu, jambes croisées. « Raconte-moi comment tu as perdu ton art, et le langage de cet art », dit-il.

Pendant un moment, Hare ne répondit pas. Il se mit à frapper sa cuisse de son bras mutilé, d'une façon saccadée, fiévreuse, et finit par dire, extrayant avec peine les mots, qui partaient cependant comme des salves : « Ils m'ont coupé la main. Je ne peux plus tisser les charmes. Ils m'ont coupé la main. Le sang s'est échappé, s'est tari. »

— « Mais cela s'est passé après que tu as perdu ton pouvoir, Hare, sinon ils n'auraient pu le faire ! »

— « Mon pouvoir… »

— « Ton pouvoir sur les vents, et les vagues et les hommes. Tu les appelais par leur nom et ils t'obéissaient. »

— « Oui. Je me rappelle que j'étais vivant », fit l'homme d'une voix basse et enrouée. « Et je connaissais les mots, et les noms… »

— « Es-tu mort à présent ? »

— « Non. Vivant. Vivant ! Mais autrefois j'étais un dragon… Je ne suis pas mort. Il m'arrive de dormir. Le sommeil est très proche de la mort, tout le monde sait cela. Et aussi que les morts marchent dans les rêves. Ils viennent à vous, vivants, et vous disent des choses. Ils sortent de la mort pour venir peupler les rêves. Il existe un chemin. Et, si l'on va assez loin, il y a un chemin pour revenir jusqu'au bout. On peut le trouver si l'on sait où chercher. Et si l'on est disposé à payer le prix. »

— « Quel est ce prix ? » La voix d'Épervier flottait sur l'air trouble comme l'ombre d'une feuille morte qui tombe.

— « La vie – quoi d'autre ? Avec quoi peut-on acheter la vie, sinon avec la vie ? » Hare se balançait d'avant en arrière sur son grabat, une lueur inquiétante et rusée dans les yeux. « Vois-tu », dit-il, « ils peuvent me couper la main. Ils peuvent me couper la tête. Cela n'a pas d'importance. Je peux trouver le chemin du retour. Je sais où chercher. Seuls des hommes puissants peuvent aller là-bas. »

— « Des sorciers, veux-tu dire ? »

— « Oui. » Hare hésita, parut faire plusieurs tentatives-pour dire le mot ; mais il ne put le prononcer. « Des hommes de pouvoir », répéta-t-il. « Et ils doivent… ils doivent y renoncer. Payer. »

Puis il se fit maussade, comme si le mot « payer » eût enfin provoqué une association d'idées, et qu'il se fût rendu compte qu'il donnait des renseignements au lieu de les vendre. On ne put rien obtenir d'autre de lui, pas même des allusions et des bredouillements au sujet d'un « chemin de retour », auquel Épervier paraissait attacher une grande importance, et bientôt le mage se redressa. « Eh bien, une demi-réponse vaut mieux que point de réponse », dit-il, « et il en va de même pour le salaire. » Et, adroit comme un prestidigitateur, il lança une pièce d'or sur la paillasse en face de Hare.

Hare la ramassa. Il la contempla, et reporta son regard sur Épervier, puis sur Arren, avec des mouvements de tête saccadés. « Attends », bredouilla-t-il. Dès que la situation était modifiée, il cessait de l'avoir en main ; et à présent il cherchait lamentablement ses mots. « Cette nuit », dit-il enfin. « Attends. Cette nuit. J'ai de l'hazia. »

— « Je n'en ai nul besoin. »

— « Pour te montrer… Te montrer le chemin. Cette nuit, je t'emmènerai. Tu peux aller là-bas,

parce que tu… tu es… »

Il chercha le mot jusqu'à ce que Épervier dise : « Je suis un sorcier. »

— « Oui ! Donc nous pouvons… nous pouvons aller là-bas. Jusqu'au chemin. Quand je rêverai. Dans le rêve. Tu comprends ? Je t'emmènerai. Tu iras avec moi, jusqu'au… jusqu'au chemin. »

Épervier était debout, solidement campé sur ses jambes, méditatif, au milieu de la pièce obscure. « Peut-être », dit-il enfin. « Si nous venons, nous serons ici à la tombée de la nuit. » Puis il se tourna vers Arren, qui ouvrit la porte aussitôt, impatient de partir.

La rue humide et ombragée paraissait lumineuse comme un jardin après la chambre de Hare. Ils prirent un raccourci jusqu'au haut de la ville, un escalier de pierre raide entre des murs couverts de lierre. Arren soufflait comme un lion de mer : « Ouf ! Allez-vous retourner là-bas ? »

— « Eh bien, je le ferai, si je ne puis obtenir de renseignement d'une source moins hasardeuse : il est capable de nous tendre un piège. »

— « Mais n'êtes-vous pas protégé contre les voleurs et les gens de cette sorte ? »

— « Protégé ? » dit Épervier. « Qu'entends-tu par là ? Penses-tu que je me promène emmitouflé de sorts comme une vieille femme qui craint les rhumatismes ? Je n'en ai pas le temps. Je dissimule mon visage pour dissimuler notre quête ; c'est tout. Nous pouvons veiller l'un sur l'autre. Mais le fait est que nous ne pourrons éviter les dangers au cours de ce voyage. »

— « Bien sûr », fit Arren avec raideur, irrité, blessé dans son amour-propre. « Je ne cherchais point à l'éviter. »

— « Cela vaut mieux », dit le mage d'un ton sévère, avec cependant une certaine bonne humeur qui apaisa la colère d'Arren. À dire vrai, il était lui-même étonné de ce mouvement ; il n'aurait jamais cru pouvoir parler ainsi à l'Archimage. Mais ce Faucon au nez camus et aux joues carrées, mal rasées, dont la voix était tantôt la sienne, tantôt celle d'un autre, c'était l'Archimage et ce n'était pas lui : un étranger, auquel on ne pouvait faire confiance.

« Ce qu'il vous a dit a-t-il un sens ? » questionna Arren, car il ne se réjouissait guère à l'idée de retourner dans cette pièce obscure au-dessus de la rivière nauséabonde. « Tout ce boniment disant qu'il était mort et vivant et qu'il reviendrait avec la tête coupée ? »

— « J'ignore si cela a un sens. Je voulais converser avec un sorcier ayant perdu son pouvoir. Il dit qu'il ne l'a point perdu, mais donné – échangé. Contre quoi ? La vie pour la vie, a-t-il dit. Le pouvoir pour le pouvoir. Non, je ne le comprends pas, mais cela vaut la peine qu'on l'écoute. »

La sagesse et la fermeté d'Épervier accrurent la honte d'Arren. Il se sentait nerveux et grognon comme un enfant. Hare l'avait fasciné, mais, maintenant que la fascination avait cessé, il ressentait un malaise, du dégoût, comme s'il avait mangé une chose répugnante. Il résolut de ne plus ouvrir la bouche avant d'avoir retrouvé la maîtrise de lui-même. L'instant d'après, il trébucha sur les marches usées et lisses, glissa, et se rattrapa en s'écorchant les mains sur les pierres. « Oh, maudite soit cette salle ville ! » éclata-t-il, furieux. Et le mage répondit sèchement : « Elle l'est déjà, à ce qu'il me semble. »

Il y avait en effet quelque chose de malsain dans Horteville, jusque dans l'air qu'on y respirait ; on pouvait donc penser sérieusement qu'un sort avait été jeté sur elle ; et pourtant, ce n'était point la présence d'une chose ou d'une autre, mais plutôt l'absence, l'amoindrissement de chaque élément, comme une maladie qui aurait rapidement affecté l'esprit de tout visiteur. Même la chaleur du soleil de l'après-midi était malsaine, une chaleur trop lourde pour le mois de mars. Les places et les rues grouillaient d'activités et de commerces, mais il n'y régnait ni ordre ni prospérité.

Les marchandises étaient pauvres, les prix élevés, et les marchés, peu sûrs pour les vendeurs comme pour les acheteurs, regorgeaient de voleurs et de gangs. Il y avait peu de femmes dans les

rues ; encore n'allaient-elles que par groupes. C'était une cité sans loi ni gouvernement. En parlant avec les gens, Arren et Épervier apprirent bientôt qu'il n'y avait en fait plus de conseil, ni de maire, ni de seigneur dans Horteville. Certains de ceux qui dirigeaient autrefois la cité étaient morts, d'autres avaient démissionné, d'autres encore avaient été assassinés ; divers chefs régnaient sur les différents quartiers de la ville, les gardiens du port étaient maîtres de celui-ci et s'emplissaient les poches ; le reste à l'avenant. La cité n'avait plus de centre. Les habitants, malgré toute leur fébrile activité, paraissaient désœuvrés : Les partisans semblaient dénués de volonté de faire du bon travail ; même les voleurs ne volaient que parce que c'est tout ce qu'ils savaient faire. En surface, il y avait là tout le tumulte et l'éclat d'une grande ville portuaire, mais dans chaque coin était vautré un mangeur de hazia, immobile. Et les choses ne semblaient pas entièrement réelles, même les visages, les sons, les odeurs. Elles s'évanouissaient parfois, au cours de ce long après-midi durant lequel Arren et Épervier, arpentant les rues, parlaient à l'un et à l'autre. Tout s'évanouissait, les vélums rayés, les cailloux sales, les murs colorés ; et toute vie disparaissait, laissant la cité pareille à un mirage, vide et morne dans la lumière floue.

Ce n'est qu'au sommet de la ville, où ils allèrent se reposer un moment en fin d'après-midi, que ce sentiment malsain de marcher dans un songe s'interrompit quelque peu. « Ce n'est pas une ville qui porte chance », avait dit Épervier quelques heures auparavant, et maintenant, après des heures d'errance sans but et d'infructueuses conversations avec des inconnus, il avait l'air fatigué et sombre. Son déguisement commençait à perdre forme ; on percevait une certaine dureté et un certain mystère derrière le visage bourru du négociant. Arren n'avait pu se défaire de sa mauvaise humeur du matin. Ils s'assirent sur la pelouse rude du faîte de la colline, sous la frondaison d'un bosquet d'arbres pendiques « aux feuilles sombres et aux denses bourgeons rouges, dont certains étaient ouverts. De cet endroit, ils ne voyaient de la cité que ses toits innombrables descendant graduellement vers la mer. La baie ouvrait largement ses bras, bleu ardoise dans la brume printanière, s'étendant jusqu'à l'horizon. Il n'y avait pas de lignes de délimitation, pas de frontières. Ils contemplaient cette immensité bleue. L'esprit d'Arren s'éclaircit, il s'ouvrit pour accueillir le monde et le fêter.

Quand ils allèrent boire à un petit ruisseau voisin qui courait, limpide, sur des rochers bruns, prenant sa source dans quelque jardin princier sur la colline derrière eux, il but longuement, et plongea sa tête dans l'eau froide. Puis il se leva et déclama les vers de la *Geste de Morred.*

Louées soient les Fontaines de Shelieth
et la harpe argentée de ses eaux,
Mais béni en mon nom et à jamais ce ruisseau
qui étancha ma soif !

Épervier rit de lui, et il rît également. Il s'ébroua comme un chien, et les gouttelettes brillantes s'envolèrent dans les dernières lueurs d'or du soleil.

Il leur fallut quitter le bosquet et redescendre dans les rues, et quand ils eurent dîné dans une échoppe où l'on vendait des galettes de poisson graisseuses, la nuit commençait à peser lourdement sur l'air. L'obscurité envahit rapidement les rues étroites. « Nous ferions mieux d'y aller, mon garçon », dit Épervier ; et Arren questionna : « Au bateau ? » Il savait cependant que ce ne serait pas le bateau, mais la maison sur la rivière et la terrible chambre poussiéreuse et vide. Hare les attendait sur le seuil. Il alluma une lampe à huile pour éclairer les escaliers ténébreux. Sa flamme minuscule tremblait sans cesse dans sa main, et jetait des ombres immenses et fugitives sur les murs. Hare avait trouvé un autre sac de paille pour ses visiteurs, mais Arren prit place sur le plancher nu près de la

porte. Celle-ci s'ouvrait de l'extérieur, et pour la garder il aurait dû s'asseoir au-dehors : mais ce couloir d'un noir de poix était plus qu'il n'en pouvait supporter, et il désirait garder un œil sur Hare. L'attention d'Épervier, et peut-être ses pouvoirs, allaient se diriger vers ce que Hare avait à lui dire, ou à lui montrer ; il incombait à Arren de demeurer vigilant, au cas où Hare leur jouerait un tour.

Celui-ci se tenait plus droit, et tremblait moins maintenant ; il s'était nettoyé la bouche et les dents ; il parla de manière assez sensée, au début, bien qu'avec excitation. À la lumière de la lampe, ses yeux étaient si noirs qu'ils ressemblaient aux yeux des animaux, dépourvus de blanc. Il discutait sérieusement avec Épervier, le pressant de manger de l'hazia. « Je veux t'emmener, t'emmener avec moi. Nous devons faire le même chemin. Dans peu de temps, je vais partir, que tu sois prêt ou non. Tu dois prendre l'hazia pour me suivre. »

— « Je crois que je peux te suivre. »

— « Pas là où je vais. Ce n'est pas… comme de jeter un sort. » Il semblait incapable de prononcer les mots « sorcier » ou « sorcellerie ». « Je sais que tu peux aller jusqu'à… cet endroit, tu sais, le mur. Mais ce n'est pas là. C'est un autre chemin. »

— « Je crois que je peux te suivre. »

Hare secoua la tête. Son beau visage ravagé s'empourpra ; il jetait fréquemment des coups d'œil vers Arren, le mêlant à la conversation, bien qu'en réalité il s'adressât seulement à Épervier. « Écoute : il y a deux sortes d'hommes, n'est-ce pas ? La nôtre, et les autres. Les… dragons et le reste. Les gens sans pouvoir ne sont qu'à demi vivants. Ils ne comptent pas. Ils ne savent pas ce que sont leurs rêves, ils ont peur de la nuit. Mais les autres, les seigneurs parmi les hommes, n'ont point peur d'aller dans les ténèbres. Nous avons la force. »

— « Tant que nous connaissons le nom des choses. »

— « Mais les noms n'ont pas d'importance là-bas ; tout est là, tout est là ! Ce n'est pas ce que tu fais, ce que tu sais, qui t'est utile. Les sorts ne servent à rien. Il te faut oublier tout cela, le laisser s'effacer. C'est là que tu as besoin de l'aide de l'hazia : tu oublies les noms, tu laisses s'effacer les formes des choses, tu pars tout droit vers la réalité. Je vais partir très bientôt maintenant ; si tu veux découvrir où, tu devrais faire ce que je te dis. Je fais ce qu'il dit. Il faut être un seigneur des hommes pour être seigneur de la vie. Il faut découvrir le secret. Je pourrais te dire son nom, mais qu'est-ce qu'un nom ? Un nom n'est pas réel, le réel, le réel éternel. Les dragons ne peuvent aller là-bas. Les dragons meurent. Ils meurent tous. J'ai tellement pris de hazia ce soir que tu ne me rattraperas jamais, tu ne m'arrives pas à la cheville. Si je me perds, tu peux me conduire. Te rappelles-tu ce qu'est le secret ? Te rappelles-tu ? Pas de mort. Pas de mort… non ! Pas de lit trempé de sueur et de cercueil pourrissant, plus jamais. Le sang se tarit comme la rivière et c'est fini. Pas de peur. Pas de mort. Les noms n'existent plus, ni les mots ni la peur. Montre-moi où je puis me perdre, montre-moi, seigneur… »

Il continua ainsi, avec des mots d'extase s'étranglant dans sa gorge, et c'était comme une incantation magique, mais cela ne produisait aucune magie, ne formait pas un tout, n'avait pas de sens. Arren écoutait, écoutait, s'efforçant de comprendre. Si seulement il pouvait comprendre ! Épervier devait faire comme il le disait, et prendre la drogue, juste cette fois, afin de découvrir ce dont parlait Hare, le mystère dont il ne pouvait ou ne voulait dire le nom. Pour quelle autre raison étaient-ils ici ? Mais peut-être (Arren détourna son regard du profil extatique de Hare pour le porter sur l'autre profil) le mage avait-il déjà compris… Dur comme un roc, ce profil. Où étaient le nez camus, le regard débonnaire ? Faucon le négociant était évanoui, oublié. C'était le mage, l'Archimage, qui était assis là.

La voix de Hare n'était plus maintenant qu'un murmure plaintif, et il balançait son corps, assis en

tailleur. Son visage était devenu hagard et sa bouche molle. En face de lui, dans la faible et vacillante lumière de la lampe à huile posée sur le sol entre eux deux, l'autre ne parlait pas, mais il avait tendu la main et pris celle de Hare, et la tenait fermement. Arren ne l'avait pas vu faire ce geste. Il y avait des brèches dans la succession des événements, des brèches de non-existence ; mais ce devait être l'effet de la somnolence. Plusieurs heures s'étaient certainement écoulées, et il devait être près de minuit. S'il dormait, pourrait-il lui aussi suivre Hare dans son rêve, et parvenir à l'endroit, au chemin secret ? Peut-être. Cela lui paraissait tout à fait faisable maintenant. Mais il devait garder la porte. Épervier et lui en avaient à peine parlé, mais tous deux étaient conscients qu'en les faisant revenir à la nuit, Hare avait pu préparer quelque embuscade ; il avait été pirate, il connaissait des voleurs. Ils n'avaient rien dit, mais Arren savait que son rôle était de monter la garde, car, pendant que le mage effectuerait cet étrange voyage de l'esprit, il serait sans défense. Comme un niais, il avait laissé son épée sur le bateau : et à quoi lui servirait son couteau si la porte s'ouvrait soudain derrière lui ? Mais cela ne se produirait pas : il pouvait écouter, et entendre. Hare ne parlait plus, les deux hommes étaient totalement silencieux, toute la maison était silencieuse. Personne ne pouvait gravir cet escalier branlant sans faire de bruit. Il pouvait parler, s'il entendait un bruit ; crier très fort, et la transe cesserait ; et Épervier se retournerait et les défendrait, Arren et lui-même, de toute la foudre vengeresse qu'est la colère d'un mage… Lorsque Arren s'était assis devant la porte, Épervier l'avait regardé, un bref regard d'approbation et de confiance. Il était le gardien. Il n'y avait nul danger s'il montait la garde. Mais c'était difficile, difficile de fixer sans cesse ces deux visages – la petite goutte de la flamme de la lampe sur le plancher, entre eux deux, à présent silencieux, immobiles, les yeux ouverts, mais ne voyant ni la lumière ni la chambre poussiéreuse, qui ne voyaient pas le monde, mais un autre monde de rêve ou de mort – de les fixer, sans tenter de les suivre…

Là, dans les ténèbres vastes et arides, quelqu'un se tenait, qui l'appelait. *Viens*, disait-il, le haut seigneur des ombres. Dans sa main il tenait une flamme minuscule, pas plus grosse qu'une perle ; et il la tendit à Arren, lui offrant la vie. Lentement, Arren fit un pas vers lui, pour le suivre.

IV
LUMIÈRE DE MAGE

SÈCHE, sa bouche était sèche. Avec un goût de poussière. Ses lèvres étaient couvertes de poussière.

Sans relever la tête du sol, il observait le jeu des ombres. Il y avait des ombres énormes qui se mouvaient et se baissaient, s'enflaient et rétrécissaient, et d'autres plus légères qui couraient sur les murs et le plafond, prestes, et qui le narguaient. Il y en avait une dans le coin, une autre sur le plancher, et aucune de ces deux ombres ne bougeait.

Il commençait à avoir mal à l'arrière du crâne. En même temps, ce qu'il voyait devint net dans son esprit en un éclair, et s'y fixa : Hare effondré dans un coin, la tête sur les genoux ; Épervier étendu sur le dos, un homme agenouillé au-dessus d'Épervier, un autre jetant des pièces d'or dans un sac et un troisième debout, contemplant la scène. Le troisième homme tenait une lanterne dans une main et une dague dans l'autre : la dague d'Arren.

S'ils parlaient, il ne les entendait pas. Il n'entendait que ses propres pensées, qui lui disaient ce qu'il devait faire, immédiatement et sans hésiter. Il leur obéit sur-le-champ. Il rampa très lentement sur quelques mètres, projeta sa main gauche, empoigna le sac contenant le butin, bondit sur ses pieds, et courut vers les escaliers avec un hurlement enroué. Il dévala les marches dans l'obscurité complète sans en manquer une seule, sans même les sentir sous ses pieds, comme s'il eût plané. Il déboucha dans la rue et s'engouffra à toute allure dans les ténèbres.

Les maisons telles des carcasses noires se détachaient contre les étoiles. La clarté stellaire chatoyait faiblement sur la rivière à sa droite, et, bien qu'il ne pût voir où aboutissaient les rues, il pouvait deviner les croisements, et ainsi tourner et faire des crochets, afin de dépister les autres. Ils l'avaient suivi ; il pouvait les entendre derrière lui, pas très loin. Ils n'avaient pas de souliers, et leur respiration haletante était plus bruyante que leurs pas. Il aurait ri s'il en avait eu le temps ; il savait enfin ce qu'on éprouvait à être la proie au lieu d'être le chasseur, celui qui menait la course, le gibier. Cela signifiait être seul, et être libre, il fit un crochet à droite et traversa en se baissant un pont au parapet élevé, se glissa dans une rue latérale, tourna au coin, et rejoignit le bord de la rivière, qu'il suivit un moment, traversant un autre pont. Ses souliers résonnaient sur les cailloux de la chaussée, seul bruit dans toute la cité ; il s'arrêta devant la culée du pont pour les délacer, mais les cordons étaient fortement noués et la meute n'avait pas perdu sa trace. La lanterne brilla une seconde de l'autre côté de la rivière, et des pas de course lourds et étouffes lui parvinrent. Il lui était impossible de leur échapper, il ne pouvait que les distancer ; il lui fallait continuer à courir, rester en tête, et les éloigner de la chambre poussiéreuse, le plus possible… Ils lui avaient ôté son manteau en même temps que sa dague, et il était en manches de chemise, léger et ardent ; la tête lui tournait et la douleur, à l'arrière de son crâne, se faisait plus aiguë à chaque pas, mais il courait, courait… Le sac le gênait. Il le jeta soudain à terre, une pièce d'or s'en échappa et heurta les pierres avec un tintement clair. « Voilà votre argent ! » clama-t-il, la voix enrouée et haletante. Il reprit sa course. Et soudain la rue s'acheva. Pas de rue transversale, pas d'étoiles devant lui : une impasse. Sans s'arrêter, il fit demi-tour et courut au-devant de ses poursuivants. La lanterne se balançait follement devant ses yeux, et il poussa un cri de défi en arrivant sur eux.

Une lanterne se balançait d'avant en arrière devant lui, faible tache lumineuse dans une immense grisaille mouvante. Il la regarda un long moment. Elle se fit plus faible, et finalement une ombre la dissimula ; et quand l'ombre fut passée la lumière avait disparu. Il s'en affligea un peu ; peut-être s'affligeait-il sur lui-même, car il savait qu'il devait maintenant se réveiller.

La lanterne, morte, se balançait toujours contre le mât auquel elle était fixée. Tout autour, la mer s'illuminait avec le soleil naissant. Un tambour battait. Des avirons grinçaient lourdement, régulièrement ; le bois du bateau crissait et craquait, émettant des centaines de gémissements ; un homme, debout à l'avant, criait quelque chose aux marins derrière lui. Les hommes enchaînés à Arren dans la cale arrière étaient tous silencieux. Chacun portait un cercle de fer autour de la taille, et aux poignets des menottes, et ces liens étaient attachés à ceux du voisin par une chaîne courte et épaisse ; la ceinture de fer était également enchaînée à un anneau dans le pont, si bien que l'homme pouvait s'asseoir ou s'accroupir, mais pas se mettre debout. Et ils étaient trop proches les uns des autres pour s'étendre, entassés dans cette petite cale. Arren était dans le coin, près du hublot avant. S'il levait haut la tête, ses yeux étaient au niveau du pont entre la cale et la lisse, une largeur de cinquante centimètres environ.

Il se rappelait peu de chose de la nuit précédente, hormis la poursuite et l'impasse. Il s'était battu, avait été assommé et ligoté, et emporté en quelque endroit. Un homme à la voix chuchotante et étrange avait parlé ; un lieu pareil à une forge, avec un feu rouge et bondissant… Il ne pouvait s'en souvenir. Il savait cependant qu'il se trouvait sur un bateau faisant le commerce des esclaves, et qu'on l'avait capturé pour le vendre.

Cela ne signifiait pas grand-chose pour lui. Il avait trop soif. Son corps était meurtri et la tête lui faisait mal. Quand le soleil se leva, la lumière darda sur ses yeux des javelots de douleur.

Vers le milieu de la matinée, on leur donna à chacun un quart de pain et une longue gorgée d'une gourde de cuir, tenue devant leurs lèvres par un homme au visage dur et anguleux. Son cou était enserré par un large bandeau de cuir clouté d'or, pareil à un collier de chien ; et, l'entendant parler, Arren reconnut la voix, ténue, étrange et sifflante.

La boisson et la nourriture soulagèrent momentanément sa misère physique, et éclaircirent son esprit. Il regarda pour la première fois les visages de ses compagnons d'esclavage, trois dans sa rangée et quatre derrière. Certains étaient assis, la tête sur leurs genoux levés ; l'un était effondré, malade ou drogué. Le voisin d'Arren était un gars d'une vingtaine d'années, avec une large figure plate. « Où nous emmènent-ils ? » lui demanda Arren.

L'homme le regarda – leurs visages n'étaient qu'à quelques centimètres de distance – et sourit, haussant les épaules ; Arren crut qu'il ne savait pas ; il agita ensuite ses bras enchaînés comme pour faire un geste, et ouvrit sa bouche, toujours souriante, révélant à la place de la langue une racine noire.

— « Ce doit être Chole », dit quelqu'un derrière Arren, et un autre : « Ou bien le Marché d'Amrun », et l'instant d'après l'homme au collier, qui semblait être partout à la fois sur ce bateau, se pencha au-dessus de la cale en sifflant : « Taisez-vous, si vous ne voulez pas servir d'appât aux requins ! » Tous se turent alors.

Arren tenta d'imaginer ces endroits, Chole, le Marché d'Amrun. On y vendait des esclaves. On les alignait devant les acheteurs, sans doute, comme des œufs ou des béliers mis en vente sur le marché de Berila. Il serait là ; couvert de chaînes. Quelqu'un l'achèterait et l'emmènerait chez lui, et lui donnerait un ordre ; il refuserait d'obéir. Ou il obéirait, et essaierait de s'échapper. Et il serait tué, d'une façon ou d'une autre. Ce n'était pas que son âme se rebellât à la pensée de l'esclavage, il était beaucoup trop malade et désorienté pour cela ; c'était simplement qu'il savait qu'il ne pourrait le faire, qu'au bout d'une semaine ou deux il mourrait ou serait tué. Bien qu'il vît et acceptât cela comme un fait acquis, cela l'effrayait, si bien qu'il cessa d'anticiper. Il abaissa les yeux sur le plancher noir, immonde, de la cale, entre ses pieds, sentit la chaleur du soleil sur ses épaules nues, et éprouva à nouveau la soif qui desséchait sa bouche et rétrécissait sa gorge.

Le soleil sombra, la nuit tomba, claire et froide. Apparurent les étoiles à la clarté perçante. Le tambour battait comme un cœur lent, rythmant le mouvement des rames, car il n'y avait pas un souffle de vent. À présent, le froid devenait la plus grande misère. Le dos d'Arren captait un peu de chaleur des jambes engourdies de l'homme derrière lui, et son côté gauche de son voisin muet, qui était accroupi, le menton sur les genoux, fredonnant un air, un grognement sur une seule note. Les rameurs furent relevés par une nouvelle équipe, le tambour se remit à battre. Arren avait attendu la nuit avec impatience, mais il ne pouvait s'endormir, ses os étaient douloureux, et il ne pouvait changer de position. Il était là, dolent, frissonnant, assoiffé, les yeux fixés sur les étoiles qui sursautaient dans le ciel à chaque mouvement des rameurs, revenaient à leur place, s'immobilisaient, sursautaient encore, revenaient, s'arrêtaient…

L'homme au collier et un autre se tenaient entre la cale arrière et le mât ; la petite lanterne se balançant en haut du mât jetait des reflets entre eux, silhouettant leur tête et leurs épaule. « Du brouillard, espèce de vessie de porc », disait la voix grêle et détestable de l'homme au collier, « que fait le brouillard dans le Détroit Sud à cette époque de l'année ? Quelle malédiction ! »

Le tambour roulait. Les étoiles sursautaient, revenaient, s'arrêtaient. Auprès d'Arren, l'homme sans langue frémit soudain et, levant la tête, poussa un cri de cauchemar, un son terrible et informe. « Silence, là-bas ? » rugit le deuxième homme près du mât. Le muet frémit à nouveau et se tut, remuant sa mâchoire.

Furtivement les étoiles glissèrent dans le néant.

Le mât vacilla et disparut. Une froide couverture grise sembla tomber sur le dos d'Arren. Le tambour hésita, puis reprit son battement, mais plus lentement.

« Épais comme du lait caillé », dit la voix enrouée quelque part au-dessus d'Arren. « Gardez la cadence, là-bas ! Il n'y a pas de hauts-fonds durant trente kilomètres ! » Un pied calleux et marqué de cicatrices surgit du brouillard, s'arrêta un instant près du visage d'Arren, puis en un pas disparut.

Dans le brouillard, on n'avait pas l'impression d'avancer, seulement d'osciller, bien qu'on sentît le mouvement saccadé des rames. La pulsation du tambour était étouffée. Il faisait froid et humide. La brume en se condensant dans les cheveux d'Arren coulait dans ses yeux ; il essaya d'attraper les gouttes avec sa langue, et la bouche ouverte respira l'air moite, pour tenter de calmer sa soif. Mais il claquait des dents. Le métal froid d'une chaîne heurta sa cuisse, le brûlant comme du feu. Le tambour battait, battait, puis s'arrêta soudain. Tout était silencieux.

« Continue à battre le tambour ! Qu'est-ce qui ne va pas ? » rugit à la proue la voix sifflante et enrouée. Aucune réponse ne vint.

Le bateau tanguait, légèrement sur la mer paisible. Au-delà du bastingage indistinct, il n'y avait rien : le vide. Quelque chose crissa contre le flanc du bateau, provoquant un bruit énorme dans ce silence mortel et insolite, dans ces ténèbres. « Nous sommes échoués », murmura l'un des prisonniers, mais le silence se referma sur sa voix.

Le brouillard devint lumineux, comme si un feu y eût éclos. Arren vit distinctement les têtes des hommes enchaînés à lui, et les minuscules gouttes d'humidité dans leurs cheveux. Une nouvelle fois, le navire oscilla, et Arren se pencha aussi loin que le lui permirent ses chaînes, tirant le cou pour voir plus avant. Le brouillard luisait sur le pont comme la lune derrière un nuage léger, froid et radieux. Les rameurs étaient pareils à des statues. Les hommes d'équipage se tenaient sur le passavant, leurs yeux brillant faiblement. Un homme se dressait seul à bâbord, et c'était de lui que venait la lumière, de son visage, de ses mains, et du bâton qui dardait comme de l'argent en fusion.

Aux pieds de l'homme rayonnant était accroupie une forme sombre.

Arren essaya de parler, et n'y parvint pas. Vêtu de cette splendeur lumineuse, l'Archimage vint à

lui et s'agenouilla sur le pont. Arren sentit le contact de sa main et entendit sa voix. Il sentit céder les liens de ses poignets et de sa taille ; dans toute la cale on entendait cliqueter les chaînes. Mais nul ne bougea ; seul Arren tenta de se lever, mais en fut incapable, engourdi qu'il était par cette longue immobilité. La poigne solide de l'Archimage se resserra sur son bras, et avec son aide Arren se traîna hors de la cale, et se pelotonna frileusement sur le pont.

L'Archimage s'éloigna de lui, et la clarté floue siffla sur le visage impassible des rameurs. Il s'arrêta près de l'homme blotti à bâbord contre le bastingage.

« Je ne punis point », dit la voix dure et claire, glacée comme la froide lumière de mage dans le brouillard. « Mais pour la cause de la justice, Egre, je prends ceci sur moi : je commande à ta voix de se taire jusqu'au jour où tu trouveras un mot qui vaille la peine d'être dit. »

Il revint auprès d'Arren et l'aida à se lever. « Viens maintenant, mon garçon », dit-il ; avec son aide, Arren réussit à avancer clopin-clopant, et, moitié à quatre pattes, moitié tombant, prit place dans l'embarcation qui se balançait sous le flanc du navire : *Voitloin*, sa voile pareille à une aile de phalène dans le brouillard.

Dans le même silence et le même calme plat, la lumière s'éteignit, et la barque s'éloigna en glissant du flanc du navire. Aussitôt ou presque, la galère, la lanterne sourde du mât, les rameurs immobiles, la lourde coque noire, disparurent. Arren crut entendre des voix pousser des cris, mais c'était un son ténu qui se perdit bientôt. Quelque temps encore, et le brouillard commença à s'atténuer et à s'effilocher, emporté par le vent dans l'obscurité. Ils émergèrent sous les étoiles, et, silencieux comme une phalène, *Voitloin* fila à travers la nuit claire sur la mer.

Épervier avait enveloppé Arren de couvertures et lui avait donné de l'eau. Il posa sa main sur l'épaule du garçon, quand celui-ci soudain se mit à pleurer ; il ne dit rien, mais il y avait une ferme douceur dans le contact de sa main. Petit à petit, Arren fut réconforté : la chaleur, le mouvement doux du bateau, la paix du cœur.

Il leva les yeux vers son compagnon. Il n'y avait plus trace de cette clarté surnaturelle sur le visage sombre. C'est à peine s'il pouvait le distinguer, sur ce fond d'étoiles. Le bateau poursuivait sa course, guidé par un enchantement. Les vagues chuchotaient, comme surprises, le long de ses flancs.

— « Qui est l'homme au collier ? »

— « Ne bouge pas !… Un pillard des mers, Egre. Il porte ce collier pour cacher une cicatrice, là où il eut un jour la gorge coupée. Il semble avoir chu de la piraterie au trafic d'esclaves. Mais il a reçu une leçon, cette fois. » Une petite pointe de satisfaction perçait dans la voix sèche et tranquille.

— « Comment m'avez-vous retrouvé ? »

— « Sorcellerie, corruption. J'ai perdu du temps. Je ne voulais pas qu'on sache que l'Archimage et Gardien de Roke furetait dans les taudis de Horteville. J'aurais aimé garder mon déguisement. Mais il m'a fallu traquer celui-ci et celui-là, et lorsque enfin j'ai découvert que la galère avait appareillé avant l'aube, j'ai perdu patience. J'ai pris *Voitloin*, mis le vent dans sa voile, dans le calme plat du jour, et ai collé les avirons de tous les bateaux de cette baie à leurs tolets – pour un certain temps. Comment ils vont expliquer cela, si la sorcellerie n'est que du vent et des mensonges, c'est leur problème. Mais, dans ma hâte et ma colère, j'ai manqué et dépassé le navire d'Egre, parti vers le sud-est pour éviter les hauts-fonds. Tout ce que j'avais fait dans la journée avait été mal fait. La chance n'existe pas à Horteville… Finalement, j'ai fabriqué un sort-trouveur, et c'est ainsi que j'ai retrouvé le bateau dans les ténèbres. Ne devrais-tu pas dormir à présent ? »

— « Je vais bien, je me sens beaucoup mieux. » Une légère fièvre avait remplacé le froid d'Arren ; et il était vrai qu'il se sentait bien, le corps langoureux mais l'esprit sautant avec légèreté d'une chose à l'autre. « Au bout de combien de temps vous êtes-vous réveillé ? Qu'est-il advenu de

Hare ? »

— « Je me suis éveillé avec la lumière du jour ; et, heureusement, j'ai la tête dure ; il y a derrière mon oreille une bosse et une coupure qui font comme un concombre fendu. J'ai laissé Hare à son sommeil narcotique. »

— « J'ai failli à ma charge de monter la garde… »

— « Mais ce n'est pas de t'être endormi. »

— « Non. » Arren hésita. « C'était… J'étais… »

— « Tu étais devant moi ; je t'ai vu », fit Épervier, bizarrement. « Et ainsi ils sont entrés furtivement, nous ont frappés sur la tête comme on le fait des agneaux à l'abattoir, ont prit l'or, les bons vêtements, l'esclave monnayable, et sont partis. C'est à toi qu'ils en voulaient, mon garçon. Tu rapporterais le prix d'une ferme au marché d'Amrun. »

— « Ils ne m'ont pas frappé assez fort. Je me suis réveillé. Je les ai bien fait courir. J'ai aussi répandu leur butin partout dans la rue, avant qu'ils ne m'attrapent. » Les yeux d'Arren luisaient.

— « Tu t'es réveillé pendant qu'il étaient là – et tu t'es enfui ? Pourquoi ? »

— « Pour les attirer loin de vous. » La surprise contenue dans la voix d'Épervier heurta soudain la fierté d'Arren, et il ajouta farouchement : « Je pensais que c'était à vous qu'ils en voulaient. Je croyais qu'ils allaient peut-être vous tuer. Je me suis emparé de leur sac afin qu'ils me poursuivent, j'ai crié et me suis enfui. Et ils m'ont suivi. »

— « Oui… Bien sûr ! » Ce fut tout ce que dit Épervier ; pas un mot de félicitation. Mais il resta un moment pensif. Puis il dit : « Ne t'est-il pas venu à l'esprit que j'étais peut-être déjà mort ? »

— « Non. »

— « Tuer d'abord, voler ensuite, c'est le parti le plus sûr. »

— « Je n'ai pas pensé à cela. Je pensais seulement à les éloigner de vous. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce que vous pouviez nous défendre, nous sortir tous deux de ce guet-apens, si vous aviez le temps de vous réveiller. Ou vous en sortir, en tout cas. J'étais de garde et j'ai failli à ma tâche. J'ai essayé de réparer cela. C'était vous que je gardais. C'est vous qui comptez. C'est pour veiller sur vous que je suis là, pour faire ce que vous me demandez – c'est vous qui nous conduirez là où nous devons aller, et qui remettrez à l'endroit ce qui est à l'envers. »

— « Vraiment ? » dit le mage. « C'est aussi ce que je croyais, jusqu'à la nuit dernière. Je pensais avoir quelqu'un à ma suite, mais c'est moi qui te suivais, mon garçon. » Sa voix était froide et peut-être ironique. Arren ne savait que dire. Il était en fait complètement déconcerté. Il avait cru que la faute qu'il avait commise en s'endormant ou en tombant en transe pendant sa garde pouvait à peine être rachetée par l'exploit d'avoir attiré les voleurs loin d'Épervier. Il apparaissait maintenant que ç'avait été un acte stupide, alors que tomber en transe au mauvais moment avait été d'une ingéniosité prodigieuse.

— « Je suis navré, mon seigneur », dit-il enfin, les lèvres crispées, ayant à nouveau du mal à contrôler son envie de pleurer, « de vous avoir déçu. Et vous m'avez sauvé la vie… »

— « Et toi peut-être la mienne », dit le mage avec rudesse. « Qui sait ? Ils m'auraient sans doute coupé la gorge, après en avoir terminé. Il suffit, Arren. Je suis heureux de t'avoir avec moi. »

Il se rendit ensuite à la soute, alluma leur petit réchaud à charbon de bois, et s'affaira à quelque besogne. Arren était étendu et contemplait les étoiles ; ses émotions s'apaisèrent et son esprit cessa de battre la campagne. Et c'est alors qu'il comprit que ce qu'il avait fait, et ce qu'il n'avait pas fait, ne serait aucunement jugé par Épervier. Il l'avait fait, c'est tout, et Épervier l'acceptait comme tel. « Je ne punis point », avait-il dit d'une voix glaciale à Egre. Il ne récompensait point non plus. Mais

il était parti chercher Arren en toute hâte à travers la mer, laissant libre cours à son pouvoir magique pour le sauver ; et il recommencerait. On pouvait se fier à lui.

Il méritait tout l'amour qu'Arren lui portait, et toute sa confiance. Car c'était un fait qu'il faisait confiance à Arren. Ce qu'Arren faisait était bien.

Il revenait à présent, tendant à Arren une tasse fumante de vin chaud. « Peut-être cela te fera-t-il dormir, Arren. Fais attention, sinon tu vas te brûler la langue. »

— « D'où vient ce vin ? Je n'ai pas vu d'outre à vin à bord… »

— « Il y a sur *Voitloin* davantage que ce qu'on voit », dit Épervier, s'asseyant près de lui ; et Arren l'entendit rire, un rire bref et presque silencieux, dans le noir.

Arren se redressa pour boire le vin. Il était très bon, vivifiant l'esprit et le corps. Il dit : « Où allons-nous maintenant ? »

— « Vers l'ouest. »

— « Où êtes-vous allé avec Hare ?. »

— « Dans les ténèbres. Je ne l'ai jamais perdu de vue, mais lui s'était égaré. Il errait en dehors des frontières, dans les déserts sans fin du délire et du cauchemar. Son âme pleurait comme un oiseau en ces lieux désolés, comme une mouette loin de la mer. Ce n'est pas un guide. Il a toujours été perdu. Malgré toute son habileté en magie, il n'a jamais vu le chemin devant lui, n'apercevant que lui-même. »

Arren ne comprenait pas tout ; il ne désirait d'ailleurs pas le comprendre, pour le moment. Il avait été quelque peu entraîné vers ces « ténèbres » dont parlaient les sorciers, et il ne voulait pas s'en souvenir ; cela n'avait rien à voir avec lui. En fait, il ne voulait pas dormir, de peur de retrouver cela en rêve, de revoir cette silhouette noire, cette ombre lui tendant une perle, et chuchotant : « Viens. »

— « Mon seigneur », dit-il, sa pensée se détournant promptement vers un autre sujet, « pourquoi… »

— « Dors ! » fit Épervier, avec une pointe d'impatience.

— « Je ne puis dormir, mon seigneur. Je me demandais pourquoi vous n'aviez pas libéré les autres esclaves. »

— « Je l'ai fait. Je n'ai laissé nulle entrave sur ce bateau. »

— « Mais les hommes d'Egre avaient des armes. Si vous les aviez enchaînés, *eux*… »

— « Oui, si je les avais enchaînés ? Ils n'étaient que six. Les rameurs étaient des esclaves enchaînés, comme toi. Egre et ses hommes sont peut-être morts à l'heure qu'il est, ou les autres les ont mis aux fers pour les vendre comme esclaves ; mais je les ai laissés libres de combattre, ou de négocier. Je ne suis pas preneur d'esclaves. »

— « Mais vous savez que ce sont de méchants hommes… »

— « Devais-je pour autant être pareil à eux ? Laisser leurs actes gouverner les miens ? Je ne ferais pas le choix à leur place, et ne permettrais pas qu'ils le fassent pour moi ! »

Arren resta silencieux, méditant sur ces paroles. Le mage reprit aussitôt, d'une voix plus douce : « Tu vois » Arren, qu'un acte n'est pas comme le croient les jeunes gens, pareil à un caillou qu'on ramasse et qu'on jette, qui touche son but ou le rate, et rien de plus. Quand on ramasse ce caillou, la terre est plus légère, et la main qui le prend plus lourde. Quand on le lance, le parcours des étoiles en est affecté, et quand il frappe le but ou le manque, l'univers en est changé. De chacun de nos actes dépend l'équilibre du tout. Les vents et les mers, les puissances de l'eau et de la terre, et de la lumière, tout ce qu'ils font, et tout ce que font les bêtes et les végétaux, est bien fait, et justement fait. Tous agissent selon l'Équilibre. Depuis l'ouragan et le mugissement de la baleine géante jusqu'à la

chute d'une feuille sèche et le vol du moustique, tous leurs actes sont fonction de l'équilibre du tout. Mais nous, dans la mesure où nous avons un pouvoir sur le monde et sur les autres, nous devons apprendre à faire ce que la feuille et la baleine et le vent font naturellement. Nous devons *apprendre* à conserver l'Équilibre.

Ayant l'intelligence, nous ne devons pas agir avec ignorance. Ayant le choix, nous ne devons pas agir sans responsabilité. Qui suis-je – bien que j'en aie le pouvoir – pour punir et récompenser, et jouer avec les destinées des hommes ? »

— « Mais alors », dit le jeune homme, contemplant les étoiles en fronçant les sourcils, « faut-il maintenir l'Équilibre en ne faisant rien ? Sans nul doute un homme doit agir, même sans connaître toutes les conséquences de son acte, si quelque chose doit être fait ? »

— « N'aie crainte. Il est beaucoup plus facile aux hommes d'agir que de se retenir d'agir. Nous continuerons à faire le bien et le mal… Mais s'il y avait à nouveau un roi pour régner sur nous tous, et qu'il cherchât les conseils d'un mage, comme par le passé, et si j'étais ce mage, je lui dirais : Mon Seigneur, ne faites rien parce qu'il est juste, ou louable, ou noble de le faire ; ne faites rien parce qu'il semble bon de le faire ; ne faites que ce que vous devez faire, et que vous ne pouvez faire d'aucune autre façon. »

Il y avait dans sa voix une intonation qui fit qu'Arren se retourna pour le regarder. Il crut que la lumière radieuse éclairait à nouveau son visage, en voyant le nez de rapace, la joue couturée, les yeux sombres et farouches. Et Arren le regarda avec amour mais aussi avec crainte, pensant : « Il est trop loin au-dessus de moi. » Pourtant, à le contempler, il prit enfin conscience que ce n'était pas la lumière de mage, l'éclat froid de la sorcellerie qui faisait ainsi ressortir chaque trait et chaque méplat du visage de l'homme, mais la lumière elle-même : le jour, la banale lumière du jour. Il y a avait là un pouvoir plus grand que le sien. Et les années n'avaient pas été plus douces à Épervier qu'à tout autre homme. C'étaient là les rides de l'âge ; et il avait l'air fatigué, à mesure que la lumière devenait plus forte. Il bâilla…

À force de contempler, de s'étonner, de réfléchir, Arren finit par s'endormir. Mais Épervier resta auprès de lui à observer la venue de l'aurore et le lever du soleil, comme quelqu'un qui veillerait sur un trésor en danger ou sur un enfant malade.

V
RÊVES EN MER

TARD dans la matinée, Épervier ôta le vent de mage de la voile et laissa son bateau aller au vent du monde, qui soufflait doucement vers le sud-ouest. Loin sur la droite, les collines du sud de Wathort s'enfuyaient et devenaient de plus en plus distantes, petites et bleues comme des vagues confuses au-dessus des vagues. Arren s'éveilla. La mer se chauffait à la chaleur dorée de midi, infinité d'eau, sous une infinité de lumière. À la poupe se tenait Épervier, nu, à l'exception d'un pagne et d'une sorte de turban fait de toile de voile. Il chantait à voix basse, frappant de ses paumes le banc de nage comme un tambour, dans un rythme léger et monotone. Ce qu'il chantait n'était pas un envoûtement, ne célébrait point les Gestes de héros ou de rois, mais c'était un bourdonnement mélodieux aux paroles dénuées de sens, comme pourrait en chanter un jeune garçon gardant les chèvres, durant les longs, longs après-midi d'été, solitaire parmi les hautes collines de Gont.

Un poisson sauta hors de l'eau et glissa dans l'air sur une distance de plusieurs mètres, sur ses ailettes raides et chatoyantes pareilles aux ailes des libellules.

« Nous sommes dans le Lointain Sud », dit Épervier quand il eut terminé de chanter. « Une étrange partie du monde, où les poissons volent, et les dauphins chantent, dit-on. Mais l'eau est tiède, on peut y nager, et j'ai passé un accord avec les requins. Lave-toi du contact des trafiquants d'esclaves. »

Arren avait mal dans chacun de ses muscles, et fut d'abord réticent à se mouvoir. Il était aussi un nageur inexpérimenté, car les mers d'Enlad sont glaciales, si bien que l'on doit plutôt s'y battre qu'y nager, et que l'on se fatigue vite. Cette mer, plus bleue, était froide au premier plongeon, puis devenait délicieuse. Ses maux disparurent. Il battait l'eau près du flanc de *Voitloin* comme un jeune serpent de mer. La poussière d'eau s'envolait en fontaines. Épervier se joignit à lui ; sa brasse était plus vigoureuse. Docile et protecteur, *Voitloin* les attendait, ses ailes paraissant blanches sur l'eau scintillante. Un poisson sauta hors de la mer ; Arren le poursuivit ; le poisson plongea, bondit à nouveau, nageant dans l'air, volant dans la mer, poursuivant Arren.

Doré et souple, le jeune garçon joua et lézarda dans l'eau et la lumière jusqu'à ce que le soleil touche la mer. Sombre et mesuré, avec l'économie de mouvement et la force précise de l'âge, l'homme nagea, maintint le cap du bateau, dressa une tente en toile de voile, observa avec une tendresse impartiale le garçon qui nageait et le poisson qui volait.

— « Où allons-nous ? » questionna Arren à la nuit tombante, après avoir mangé en quantité viande salée et pain dur, et déjà somnolent.

— « Lorbanerie », répondit Épervier, et ces douces syllabes qui ne voulaient rien dire furent le dernier mot qu'Arren entendit ce soir-là, de sorte que ses rêves du début de la nuit se tissèrent autour. Il rêva qu'il marchait parmi des flots d'étoffe douce aux pâles couleurs, des lambeaux et des filaments de rose, d'or et d'azur, et en éprouvait un plaisir insensé ; quelqu'un lui dit : « Ce sont les champs de soie de Lorbanerie, où il ne fait jamais nuit. » Mais plus tard, en fin de nuit, quand les étoiles d'automne brillent dans le ciel du printemps, il rêva qu'il se trouvait dans une maison en ruine. Il y faisait sec. Tout était empoussiéré, festonné de toiles d'araignées déchiquetées et poussiéreuses. Les jambes d'Arren étaient emmêlées dans ces toiles, qui emplissaient sa bouche et ses narines, l'empêchant de respirer. Et la pire de ces horreurs était qu'il savait que cette haute salle délabrée était celle où il avait déjeuné avec les Maîtres dans la Grande Maison de Roke.

Il se réveilla épouvanté, le cœur battant, les jambes comprimées par un banc de nage. Il se redressa, essayant d'échapper à ce rêve funeste. À l'est, il n'y avait pas encore de lumière, mais les ténèbres se diluaient. Le mât crissait ; la voile, encore tendue à la brise du nord-est, luisait

faiblement, bien au-dessus de lui. À l'arrière, son compagnon dormait profondément, silencieusement. Arren s'étendit à nouveau et somnola jusqu'à ce que la clarté du jour le réveille.

Ce jour-là, la mer était plus bleue et plus calme qu'il n'eût jamais pu l'imaginer, l'eau si tiède et si claire qu'en nageant dedans on avait l'impression de glisser ou de flotter sur l'air ; c'était étrange, et ressemblait à un rêve.

À midi, il demanda : « Les sorciers font-ils grand cas des rêves ? »

Épervier était en train de pêcher. Il surveillait attentivement sa ligne. Au bout d'un long moment, il dit : « Pourquoi ? »

— « Je me demandais s'ils renferment jamais une part de vérité. »

— « Certainement. »

— « Est-il vrai qu'ils prédisent l'avenir ? »

Mais le mage avait une prise, et dix minutes plus tard, lorsqu'il eut ramené leur déjeuner, un splendide bar bleu-argent, la question fut totalement oubliée.

Dans l'après-midi, comme ils paressaient sous la lente dressée pour les protéger du soleil implacable, Arren demanda : « Qu'allons-nous chercher à Lorbanerie ? »

— « Ce que nous cherchons. »

— « À Enlad », fit Arren après un temps, « nous avons une histoire au sujet d'un garçon dont le maître était une pierre. »

— « Oui ?… Et qu'a-t-il appris ? »

— « À ne pas poser de questions. »

Épervier renifla, comme pour réprimer un rire, et se redressa. « Très bien ! » fit-il. « Mais j'aurais préféré épargner mes mots jusqu'à ce que je sache de quoi je parle. Pourquoi ne fait-on plus de magie à Horteville, et à Naveduen, et peut-être à travers tous les Lointains ? C'est ce que nous cherchons à apprendre, n'est-ce pas ? »

— « Oui. »

— « Connais-tu ce vieux dicton : *Les lois changent dans les Lointains* ? Les marins l'utilisent, mais c'est un dicton de mage, et il signifie que la magie elle-même dépend du lieu. Un sort authentique sur Roke peut n'être que de simples mots sur Iffish. On ne se rappelle pas partout le Langage de la Création : ici un mot, là un autre. Et le tissage des sorts est lui-même un tissage de la terre et de l'eau, des vents, du déclin de la lumière, de l'endroit où on le jette. J'ai navigué une fois dans l'Est, si loin que ni le vent ni l'eau ne prenaient garde à mes ordres, ignorants de leur nom véritable ; ou plutôt c'était moi l'ignorant. Car le monde est très vaste, la Mer Ouverte s'étend au-delà de toute connaissance ; et il existe des mondes au-delà du monde. Par-dessus ces abysses d'espace et dans cette longue étendue de temps, je doute qu'aucun mot qu'on puisse prononcer garde, partout et toujours son pesant de sens et son pouvoir, à moins qu'il ne s'agisse de ce Premier Mot que prononça Segoy, en créant tout, ou Mot Final qui n'a pas été prononcé et ne le sera pas avant que toutes choses soient défaites… Ainsi, même dans notre monde de Terremer, les petites îles que nous connaissons, il existe des différences et des mystères, et des changements. Et le lieu le moins connu et le plus peuplé de mystères est-le Lointain Sud. Peu de sorciers des Contrées de l'Intérieur sont venus parmi ce peuple. Il n'accueille pas volontiers les sorciers, possédant – à ce qu'on croit – sa propre forme de magie. Mais les rumeurs à ce sujet sont bien vagues, et il est possible que l'art de magie n'ait jamais été bien connu là-bas, ni pleinement compris. S'il en est ainsi, cet art pourrait facilement être défait par quelqu'un qui y serait déterminé, et plus tôt affaibli que notre magie des Contrées de l'Intérieur. Et dès lors nous pourrions entendre des contes sur la faillite de la magie dans le Sud. Car la discipline est le canal où s'écoulent nos actes, avec force et intensité ; quand ils ne sont pas

canalisés, les actes des hommes ne coulent qu'en surface, s'égarent et se perdent. C'est ainsi que cette grosse femme aux miroirs a perdu son art, et pense qu'elle ne l'a jamais possédé. C'est ainsi que Hare prend sa hazia, et croit être allé plus loin que ne vont les plus grands mages, alors qu'il se perd sitôt abordées les terres du rêve… Mais où *croit-il* aller ? Que recherche-t-il ? Quelle est cette chose qui a englouti sa magie ? Nous avons assez vu de Horteville, je crois, et nous allons donc plus au sud, à Lorbanerie, pour voir ce qu'y font les sorciers, pour découvrir ce que nous devons découvrir. Cela répond-il à ta question ? »

— « Oui, mais… »

— « Alors permets à la pierre de se taire un moment ! » dit le mage. Et il s'assit près du mât dans l'ombre du vélum à la lumière jaunâtre, et se mit à observer la mer vers l'ouest, tandis que le bateau voguait doucement en direction du sud, au long de l'après-midi. Il était assis très droit, immobile. Les heures passèrent. Arren nagea plusieurs fois, se laissant tranquillement glisser dans l'eau depuis la poupe, car il n'aimait pas traverser la ligne de mire de ce regard sombre qui, dirigé vers l'ouest par-dessus la mer, semblait voir au-delà de la lumineuse ligne de l'horizon, au-delà du bleu de l'air, au-delà des frontières de la lumière.

Épervier émergea enfin de son silence, et parla, mais sans dire plus d'un mot à la fois. L'éducation d'Arren l'avait rendu apte à discerner promptement l'humeur cachée sous la courtoisie ou la réserve : il sut que son compagnon avait le cœur lourd. Il ne posa pas d'autre question, et, le soir venu, dit ; « Si je chante, cela troublera-t-il votre réflexion ? » Épervier répliqua, dans un effort pour plaisanter : « Cela dépend de ta façon de chanter. »

Arren s'adossa au mât et chanta. Sa voix n'était plus aiguë et suave comme lorsque le maître de musique du château de Berila l'avait formée, des années auparavant, faisant résonner les accords sur sa haute harpe ; à présent, elle était voilée dans les notes élevées, et dans les basses avait là résonance d'une viole, grave et claire. Il chanta la Complainte de l'Enchanteur Blanc, cette chanson composée par Elfarranne quand elle sut la mort de Morred, et attendait la sienne. Ce n'est pas souvent qu'on chante cette chanson, ni pour quelque motif futile. Épervier écouta la jeune voix forte, assurée et triste entre la mer et le ciel rouge, et les larmes lui vinrent aux yeux, l'aveuglant.

Arren resta un certain temps silencieux après cette chanson ; puis il se mit à chanter des airs mineurs, plus légers, à voix basse, berçant l'immense monotonie de l'air sans un souffle de vent, de la mer palpitante et de la lumière décroissante, tandis que se répandait la nuit.

Quand il s'arrêta de chanter, tout était calme, le vent était tombé, les vagues avaient diminué, les bois et les cordages crissaient à peine. La mer se taisait ; au-dessus d'elle, les étoiles apparaissaient une à une.. Au sud surgit une lumière jaune et perçante, qui dispersa sur l'eau des éclats d'or.

— « Regardez ! Un phare ! » Puis, au bout d'une minute : « Se peut-il que ce soit une étoile ? »

Épervier la contempla un moment et dit enfin : « Je crois qu'il s'agit de l'étoile Gobardon. On ne peut la voir que dans le Lointain Sud. Gobardon veut dire Couronne. Kurremkarmerruk nous a enseigné que, si l'on pousse encore plus loin vers le sud, on dégage une à une de l'horizon huit autres étoiles en dessous de Gobardon, formant une grande constellation, dont certains disent qu'elle a la forme d'un homme qui court, d'autres de la rune Agnen. La rune de Fin. »

Ils la regardèrent illuminer l'horizon marin agité et continuer à briller d'un éclat soutenu.

— « Tu as chanté Elfarranne », dit Épervier, « comme si tu avais su sa douleur, et me l'as fait savoir aussi… De toutes les histoires de Terremer, c'est celle qui m'a toujours le plus captivé. Le courage extraordinaire de Morred contre le désespoir ; et Serriadh qui était né au-delà du désespoir, le bon roi. Et elle, Elfarranne. Lorsque j'accomplis le plus grand mal que j'aie jamais fait, ce fut pourtant vers sa beauté que je crus me tourner ; et je la vis… L'espace d'un moment, je vis

Elfarranne. »

Un frisson glacé parcourut le dos d'Arren. Il déglutit et resta silencieux, fixant l'étoile couleur de topaze, sinistre et splendide.

— « Lequel de ces héros est ton préféré ? » questionna le mage, et Arren répondit en hésitant : « Erreth-Akbe. »

— « Parce que c'était le plus grand ? »

— « Parce qu'il aurait pu régner sur Terremer tout entière, mais ne le voulut pas, et partit seul, et mourut solitaire en combattant le dragon Orm sur le rivage de Sélidor. »

Le mage ne répondit pas. Chacun suivit un moment ses propres pensées. Puis Arren demanda, observant toujours Gobardon la jaune : « Il est donc vrai qu'on peut ramener les morts à la vie par la magie et les faire parler aux vivants ? »

— « Par les sorts d'Appel. C'est en notre pouvoir. Mais on en fait rarement usage, et jamais avec sagesse, je crois. Le Maître Appeleur est d'accord avec moi ; il n'enseigne pas la Science de Paln où se trouvent ce genre de sorts ; il ne l'utilise pas non plus. Les plus puissants de ces sorts furent forgés, il y a mille ans, par celui qu'on appelait le Grand Mage de Paln. Il invoquait les esprits des héros et des mages, Erreth-Akbe lui-même, afin qu'ils conseillent les Seigneurs de Paln sur la conduite des guerres et du gouvernement. Mais le conseil des morts n'est pas profitable aux vivants. Paln connut des temps malheureux. Le Mage Gris fut chassé. Il mourut oublié. »

— « Il est donc mauvais de les appeler ? »

— « J'appellerai plutôt cela un malentendu. Une conception erronée de la vie. La mort et la vie sont une seule et même chose ; comme les deux côtés de la main, le dessus et la paume. Et pourtant, le dessus et la paume sont différents… On ne peut ni les séparer, ni les confondre. »

— « Alors, personne n'utilise plus ces sorts, à présent ? »

— « Je n'ai connu qu'un homme qui les employât librement, sans se rendre compte de leurs risques. Car ils sont dangereux, et comportent des risques plus grands que toute autre magie. Je viens de dire que la vie et la mort sont comme les deux côtés de ma main, mais, en vérité, nous ne savons pas ce qu'est la vie ni ce qu'est la mort. Il n'est pas sage d'avoir pouvoir sur ce qu'on ne comprend pas ; et il est bien improbable qu'il en résulte quelque chose de bon. »

— « Qui était cet homme qui les utilisait ? » demanda Arren.

C'était la première fois qu'Épervier répondait si volontiers à ses questions, dans cette, ambiance tranquille et méditative. Parler les consolait tous deux, quoique le sujet en fût sombre.

— « Il vivait à Havnor. On le tenait pour un simple sorcier, mais il avait le pouvoir inné d'un grand mage. Il monnayait son art, montrant à quiconque le payait tout esprit qu'il désirait voir, celui d'une épouse morte, d'un mari ou d'un enfant, emplissant sa maison d'ombres inquiètes venues des siècles anciens, des jolies femmes du temps des Rois. Je l'ai vu faire revenir de la Terre Aride mon vieux maître, celui qui était Archimage dans ma jeunesse, Nemmerle, dans le seul but de distraire les oisifs. Et cette grande âme vint à son appel, comme un chien soumis. Je me mis en colère, et le défiai. Je n'étais point encore Archimage. Je dis : « Tu contrains les morts à venir dans la maison. Viendras-tu avec moi dans la leur ? » Et je le fis venir, bien qu'il luttât contre moi de toute sa volonté, changeât de forme, et pleurât à voix haute dans les ténèbres quand il ne put plus rien faire d'autre. »

— « Vous l'avez donc tué ? » chuchota Arren, captivé.

— « Non. Je l'ai obligé à me suivre dans la terre des morts, et à en revenir avec moi. Il avait peur. Lui qui invoquait les morts avec une telle facilité avait plus peur de la mort – de sa propre mort – que tout autre homme de ma connaissance. Devant le mur de pierre… Mais je t'en dis plus qu'un novice ne doit en savoir. Et tu n'es pas même un novice. » Dans, la nuit, les yeux perçants

rendirent à Arren son regard, le plongeant dans la confusion. « Aucune importance », dit l'Archimage. « Il y a donc un mur de pierre, à un certain endroit de la frontière. L'esprit le traverse à l'heure de la mort, et un vivant peut le traverser, et revenir, s'il connaît le chemin… Près du mur de pierre, cet homme se blottit, du côté des vivants, et essaya en vain de résister à ma volonté. Il s'accrochait aux pierres avec ses mains, pleurait et gémissait. Je l'ai obligé à continuer. Sa peur me donnait la nausée et m'irritait. J'aurais dû savoir à cela que j'agissais mal. Mais j'étais possédé par la colère et la vanité. Il était très fort, et moi impatient de prouver que j'étais plus fort encore. »

— « Qu'a-t-il fait ensuite, lorsque vous êtes revenus ? »

— « Rampé, et juré de ne plus employer la Science Palnienne ; il m'embrassa la main, mais m'aurait tué s'il l'avait osé. »

— « Qu'advint-il de lui ? »

— « Il a quitté Havnor pour l'ouest, peut-être pour Paln ; j'ai entendu dire, des années plus tard, qu'il était mort. Il avait les cheveux blancs lorsque je le connus, bien qu'il fût encore un homme vif, aux longs bras de lutteur. Qu'est-ce qui m'a pris de parler de lui ? Je n'arrive même pas à me rappeler son nom. »

— « Son vrai nom ? »

— « Non ! Celui-là, je peux m'en souvenir… » Puis il s'interrompit, et, le temps de trois battements de cœur, se tint à tout fait immobile.

— « On l'appelait Cygne, à Havnor », dit-il d'une voix, prudente et changée. Il faisait trop sombre maintenant pour distinguer l'expression de son visage. Arren le vit se tourner et regarder l'étoile jaune, à présent plus haute sur les vagues, projetant sur eux une traînée d'or aussi fine qu'un fil d'araignée. Au bout d'un moment, il dit : « Ce n'est pas seulement dans les rêves, Arren, que nous nous trouvons face à ce qui est encore à venir dans ce qui est depuis longtemps oublié, et que nous disons ce qui paraît être des absurdités parce que nous refusons d'en voir la signification. »

VI
LORBANERIE

VUE à travers quinze kilomètres d'une eau éclairée par le soleil, Lorbanerie était verte, verte comme la mousse vive sur le bord d'une fontaine. De près, elle éclatait en feuilles, en troncs d'arbres, en ombres, en routes, en maisons, en visages et en vêtements, en poussière, et tout ce qui compose une île habitée par l'homme. Mais pourtant, par-dessus tout, elle était verte : car chacun de ses arpents de terre qui n'était pas bâti ou ne servait pas de chaussée était abandonné à ces arbres bas au faîte arrondi appelés hurbahs, dont les feuilles nourrissent les petits vers filant la soie que dévident et tissent les hommes, les femmes et les enfants de Lorbanerie. Au crépuscule, l'air est empli de petites chauves-souris grises qui se nourrissent des vers. Elles en mangent beaucoup, mais on le leur tolère et elles ne sont point exterminées par les tisserands, qui tiennent en vérité leur meurtre pour un acte de très mauvais augure. Car, disent-ils, si les êtres humains vivent des vers, les petites chauves-souris ont certainement le droit d'en faire autant.

Les maisons étaient curieuses, avec leurs petites fenêtres disposées au hasard, et leurs toits faits de brindilles d'hurbah, tous verts de mousse et de lichen. Ç'avait été autrefois une île prospère, pour une île des Lointains, et cela se voyait encore aux maisons qui avaient été bien peintes et bien meublées, aux grands rouets et aux métiers dans les chaumières et les ateliers, et à la jetée de pierre du petit port de Sosara, où auraient pu se ranger plusieurs galères marchandes. Mais le port était vide. La peinture des maisons était délavée, il n'y avait plus de mobilier neuf, et la plupart des rouets et des métiers étaient immobiles, couverts de poussière, avec des toiles d'araignées entre les pédales, entre la lice et le cadre.

« Des sorciers ? » dit le maire du village de Sosara, un homme trapu au visage aussi dur et aussi brun que la plante de ses pieds nus. « Il n'y a pas de sorciers à Lorbanerie. Il n'y en a jamais eu. »

— « Qui l'eût cru ? » fit Épervier, d'un ton admiratif.

Il était assis avec huit ou neuf villageois, et buvait du vin fait avec les baies d'hurbah, une boisson claire et amère. Il leur avait dit, par nécessité, qu'il était dans le Lointain Sud à la recherche de pierre d'emmelle, mais ne s'était déguisé d'aucune manière, pas plus que son compagnon, mis à part le fait qu'Arren avait caché son épée sur le bateau, comme de coutume ; et si Épervier avait son bâton sur lui, il était invisible. Les villageois s'étaient d'abord montrés maussades et hostiles, et paraissaient disposés à le redevenir d'un moment à l'autre ; seules l'habileté et l'autorité d'Épervier avaient pu forcer leur réticence. « Vous devez avoir ici de merveilleux arboriculteurs », disait-il à présent. « Que font-ils en cas de gelée tardive pour les vergers ? »

— « Rien », dit un homme maigre au bout de la rangée des villageois. Ils étaient tous assis en file, adossés au mur de la taverne, sous les feuilles du chaume. Tout près de leurs pieds nus, la pluie douce d'avril s'écrasait en grosses gouttes sur la terre.

— « C'est la pluie le danger, non la gelée », dit le maire. « Elle fait pourrir les caisses des vers à soie. Et nul ne peut empêcher la pluie de tomber. Nul ne l'a jamais fait. » Il était agressif pour tout ce qui touchait aux sorciers et à la sorcellerie ; certains des autres semblaient plus réservés sur le sujet. « Jamais il ne pleuvait à cette époque de l'année », fit l'un d'eux, « quand le vieux était vivant. »

— « Qui ? Le vieux Mildi ? Eh bien, il n'est plus vivant. Il est mort », dit le maire.

— « On l'appelait l'Homme des Vergers », dit l'homme maigre. « Oui. L'Homme des Vergers, qu'on l'appelait », dit un autre. Le silence tomba, comme tombait la pluie.

Derrière la fenêtre de l'unique pièce de l'auberge se tenait Arren. Il avait trouvé, accroché au mur, un vieux luth, au long manche et à trois cordes, tel qu'on en jouait dans l'Ile de Soie ; et il en jouait en ce moment, apprenait à en tirer de la musique, sans guère faire plus de bruit que la pluie

crépitant sur le chaume.

« Dans les marchés d'Horteville », dit Épervier, « j'ai vu de l'étoffe vendue pour de la soie de Lorbanerie. C'était quelquefois de la soie. Mais jamais de la soie de Lorbanerie. »

— « Les saisons ont été mauvaises », dit l'homme maigre. « Quatre ans, cinq maintenant. »

— « Cinq ans, que cela fait, depuis la Veille des Friches », dit un vieillard d'une voix mâchonnante, satisfaite, « depuis que le vieux Mildi est mort, oui, mort bel et bien, et il était loin d'avoir l'âge que j'ai. Mort la Veille des Friches, oui. »

— « La rareté a fait monter les prix », dit le maire. « Pour une pièce de demi-fine teinte en bleu, nous obtenons maintenant ce que nous obtenions jadis pour trois. »

— « Quand nous les obtenons. Mais où sont les bateaux ? Et le bleu est artificiel », dit l'homme maigre, amenant ainsi une discussion d'une demi-heure sur la qualité des teintures qu'ils employaient dans les immenses ateliers.

— « Qui fabrique les teintures ? » interrogea Épervier, et alors éclata une nouvelle querelle. On aboutit à la conclusion que toutes les opérations de teinture se faisaient sous la surveillance d'une famille, dont les membres, en fait, se donnaient le titre de sorciers ; mais s'ils avaient jamais été des sorciers, ils avaient perdu leur art, et personne d'autre ne l'avait retrouvé, comme le fit aigrement remarquer l'homme maigre. Car ils étaient tous d'accord là-dessus, excepté le maire : les fameuses teintures bleues de Lorbanerie, et la pourpre sans pareille, le « feu de dragon » porté autrefois par les Reines de Havnor, n'étaient plus ce qu'elles avaient été. Quelque chose leur manquait, les pluies hors saison en étaient la cause, ou les colorants, ou les purifiants. « Ou les yeux des hommes qui ne savent distinguer l'azur véritable du bleu boueux », dit l'homme maigre en regardant fixement le maire. Celui-ci ne releva pas le défi ; et ils retombèrent dans le silence.

Le vin clairet ne semblait rendre leur humeur que plus acide, et leurs visages avaient un air renfrogné. On n'entendait plus à présent d'autre bruit que le murmure de la pluie sur les feuilles innombrables des vergers de la vallée, et le chuchotement de la mer au bout de la rue, et le susurrement du luth dans l'obscurité, à l'intérieur de la maison.

« Sait-il chanter, cette fille manquée qui vous accompagne ? » demanda le maire.

— « Oui, assurément. Arren ! Chante-nous un air, mon garçon. »

— « Je n'arrive pas à faire jouer ce luth autrement qu'en mineur », dit Arren par la fenêtre, souriant. « Il ne veut que pleurer. Qu'aimeriez-vous entendre, mes hôtes ? »

— « Quelque chose de nouveau », grommela le maire. Le luth frémit légèrement ; Arren possédait déjà le toucher. « Ceci sera peut-être nouveau pour vous », dit-il. Puis il chanta.

Par les blancs Détroits de Soléa
et les rouges branches
qui inclinent leurs fleurs
sur sa tête penchée, lourde
de chagrin pour l'amant perdu,
par la branche rouge et la branche blanche
et le chagrin incessant
je jure, Serriadh,
fils de ma mère et de Morred,
de me souvenir du mal qui te fut fait à jamais, à jamais.

Ils étaient immobiles : le visage amer et sagace, les mains durcies par le travail et le corps

noueux. Ils étaient immobiles dans ce chaud et pluvieux crépuscule du Sud, et ils écoutaient ce chant pareil au cri du cygne gris des froides mers d'Ea, affligé, languissant. Après que le chant fut terminé, ils restèrent un moment silencieux.

« C'est une étrange musique », fit l'un d'eux avec hésitation.

Un autre, sûr que l'île de Lorbanerie était, de toute éternité, le centre du monde, dit : « La musique étrangère est toujours bizarre et lugubre. »

— « Faites-nous entendre un peu de la vôtre », dit Épervier. « J'aimerais entendre moi-même une stance joyeuse. Ce garçon ne chante jamais que les héros morts. »

— « Écoutez ça », dit celui qui avait parlé le dernier ; il toussa un peu et entonna un chant qui parlait d'un loyal et robuste tonneau de vin, *ého ého, trinquons en cœur* !. Mais personne ne se joignit à lui et son *ého ého* tomba à plat.

« On ne sait plus chanter comme il faut », dit-il avec irritation. « C'est la faute aux jeunes gens, toujours à changer la façon de faire les choses, de vraies girouettes, et qui n'apprennent pas les vieilles chansons. »

— « Ce n'est pas cela », dit l'homme maigre, « on ne sait plus rien faire comme il faut. Rien ne va plus. »

— « Oui, oui, oui », siffla le plus vieux. « La chance s'est tarie. Voilà ce qu'il y a. La chance s'est tarie. »

Après cela, il n'y avait plus grand-chose à dire. Les villageois partirent par groupes de deux ou trois, jusqu'à ce qu'Épervier restât seul, devant la fenêtre, et Arren derrière. Puis, finalement, Épervier se mit à rire. Mais ce n'était pas un rire joyeux.

La timide épouse de l'aubergiste vint étendre pour eux des matelas sur le plancher, et s'en alla ; ils se couchèrent. Mais les hauts chevrons de la chambre étaient peuplés de chauve-souris. Tout au long de la nuit, elles entrèrent et sortirent par les fenêtres sans vitres, couinant de façon très aiguë. Ce n'est qu'à l'aube qu'elles se calmèrent, chacune revenant se suspendre tête en bas à un chevron, en un petit paquet gris et net.

Peut-être était-ce l'activité fébrile des chauves-souris qui empêchait Arren de dormir. Cela faisait plusieurs nuits qu'il n'avait pas dormi sur la terre ferme ; son corps n'était plus habitué à l'immobilité, et exigeait pour s'endormir d'être bercé, bercé… Puis le monde surgissait sous lui, et il s'éveillait en un grand sursaut. Lorsque enfin il s'endormit, il rêva qu'il était enchaîné dans la cale du marchand d'esclaves ; d'autres se trouvaient avec lui, mais ils étaient tous morts. Il se réveilla plus d'une fois au cours de ce rêve, dans ses tentatives pour s'en évader ; mais en se rendormant, il le réintégrait aussitôt. Enfin, il lui sembla qu'il était tout seul sur le bateau, mais toujours enchaîné et incapable de bouger. Alors une curieuse voix lente lui parla à l'oreille. « Détache tes liens », lui dit-elle. « Détache tes liens. » Il essaya donc de bouger, et remua : il se leva. Il se trouvait sur une lande obscure et vaste, sous un ciel pesant. Il y avait de l'horreur sur cette terre, dans cet air lourd, une horreur immense. Cet endroit était la peur, la peur elle-même, et il était au beau milieu, et il n'y avait pas de chemin. Il devait trouver sa voie, mais il n'y avait aucun chemin, et il était tout petit, comme un enfant, comme une fourmi, et ce lieu était, immense, sans limites. Il essaya de marcher, trébucha, et s'éveilla.

Maintenant qu'il était conscient, la peur était en lui, et ce n'était pas lui qui était dedans : pourtant elle n'était pas moins immense et sans bornes. Il se sentait étouffé par les ténèbres de la chambre ; il chercha des étoiles dans le carré noir de la fenêtre, mais, bien que la pluie eût cessé, il n'y en avait pas. Il resta allongé là, éveillé, effrayé, et les chauves-souris entraient et sortaient sur leurs ailes de cuir silencieuses. Parfois il entendait leurs voix grêles, à la limite de ses facultés auditives.

Le matin arriva, lumineux, et ils se levèrent de bonne heure. Épervier s'informa gravement des endroits où il pourrait trouver la pierre d'emmelle. Bien qu'aucun des habitants de la ville ne sût ce qu'était la pierre d'emmelle, tous avaient une théorie à ce sujet, et ils se querellèrent ; il écouta, mais les informations qu'il recherchait ne concernaient pas la pierre d'emmelle. En fin de compte, Arren et lui prirent la direction que leur suggérait le maire, vers les carrières d'où l'on tirait la terre bleue des teintures. Mais, en cours de route, Épervier bifurqua sur un chemin latéral.

« Ce doit être cette maison », dit-il. « Ils ont dit que cette famille de fabricants de couleurs et de magiciens tombés en discrédit vivait sur cette route. »

— « Est-il utile de leur parler ? » fit Arren, qui ne se souvenait que trop bien de Hare.

— « Il y a un noyau à cette infortune », dit le mage avec rudesse. « Il y a un endroit par où fuit la chance. J'ai besoin d'un guide qui m'y conduise ! » Il continua, et Arren fut obligé de le suivre.

La maison se dressait à l'écart au milieu des vergers ; c'était une belle bâtisse en pierre, mais depuis longtemps négligée, ainsi que les terrains environnants. Les cocons de vers à soie que l'on n'avait pas cueillis pendaient décolorés parmi les branches déchiquetées, et le sol en dessous était couvert d'une épaisse litière de vers et de larves, qui avait la consistance du papier. Tout autour de la maison, sous les arbres serrés, flottait une odeur de pourriture, et, comme ils s'en approchaient, Arren se remémora soudain l'horreur qui l'avait hanté la nuit précédente.

Avant qu'ils aient atteint la porte, celle-ci s'ouvrit à la volée. Surgit une femme aux cheveux gris, qui leur lança un regard furibond de ses yeux rougis, en hurlant : « Hors d'ici, maudits, voleurs, langues de vipères, niais, menteurs et bâtards stupides ! Dehors, dehors, partez ! La malchance soit éternellement sur vous ! »

Épervier abandonna son air quelque peu stupéfait et leva vivement une main, en un geste curieux. Il dit un mot : « Détourne ! »

La femme cessa de glapir. Elle le dévisagea.

— « Pourquoi as-tu fait cela ? »

— « Pour détourner ta malédiction. »

Elle le fixa plus longuement et dit enfin, d'une voix enrouée : « Étrangers ? »

— « Nous venons du nord. »

Elle s'avança. Au début, Arren s'était senti enclin à rire d'elle, cette vieille femme poussant des cris de chouette sur le pas de sa porte, mais, arrivé plus près, il sentit seulement la honte. Elle était répugnante, mal vêtue, son haleine empestait, et ses yeux avaient une expression fixe, terrible, de douleur.

« Je n'ai pas le pouvoir de jeter des malédictions », dit-elle. « Aucun pouvoir. » Elle imita le geste de l'Épervier. « On fait encore cela, là d'où vous venez ? »

Il acquiesça. Il la regardait calmement, et elle lui rendait son regard. Très vite, son visage se crispa et commença à se modifier, et elle dit : « Où est ton bâton ? »

— « Je ne le montre pas ici, sœur. »

— « Non, c'est préférable. Cela te tiendrait à l'écart de la vie. Comme mon pouvoir m'en tenait à l'écart. Aussi l'ai-je perdu. J'ai perdu toutes les choses que je connaissais, tous les mots et les noms. Ils sont sortis en chapelets de ma bouche et de mes yeux comme des fils d'araignées. Il y a un trou dans le monde, par où s'écoule la lumière. Et les mots s'enfuient avec elle. Le savais-tu ? Mon fils passe toutes ses journées à contempler le noir, il cherche le trou dans le monde. Il dit qu'il verrait mieux s'il était aveugle. Il a perdu la main, en tant que teinturier. Nous étions les Teinturiers de Lorbanerie. Regarde ! » Elle agita devant eux des bras maigres, musculeux, zébrés jusqu'à l'épaule par un mélange de teintures ineffaçables. « Cela ne part pas », dit-elle, « mais l'esprit, lui, se nettoie.

Il ne garde pas les couleurs. Qui es-tu ? »

Épervier ne dit rien. À nouveau ses yeux retinrent ceux de la femme ; et Arren, à l'écart, les observait, mal à l'aise.

Tout à coup elle se mit à trembler et dit dans un murmure : « Je te connais… »

— « Oui. Entre pareils on se connaît, sœur. »

C'était étrange à voir, la façon dont elle s'écartait du mage, terrifiée, voulant le fuir, et en même temps brûlant d'envie de s'agenouiller à ses pieds.

Il lui prit la main et la retint. « Aimerais-tu retrouver ton pouvoir, tes talents et les noms ? Je puis te les rendre. »

— « Tu es le Grand Homme », chuchota-t-elle. « Tu es le Roi des Ombres, le Seigneur des Ténèbres… »

— « Non. Je ne suis pas un roi. Je suis un homme, un mortel, ton frère et ton semblable. »

— « Mais tu ne mourras pas ? »

— « Si fait. »

— « Mais tu reviendras, et vivras à jamais. »

— « Non. Ni moi, ni aucun homme. »

— « Tu n'es donc pas… pas le Grand Ténébreux ? » dit-elle, se rembrunissant, et le regardant avec une certaine méfiance, mais moins de crainte. « Mais tu es un Grand. Y en a-t-il donc deux ? Quel est ton nom ? »

Le visage grave d'Épervier s'adoucit pour un temps. « Cela, je ne puis te le dire », fit-il avec affabilité.

— « Je vais te dire un secret », dit-elle. Elle se tenait plus droite maintenant, face à lui, et il y avait comme l'écho d'une dignité ancienne dans sa voix et son maintien. « Je ne désire pas vivre, vivre et vivre à jamais. Je préférerais retrouver les noms des choses. Mais ils ont tous disparu. Les noms n'importent plus guère à présent. Il n'y a plus de secrets. Veux-tu savoir mon nom ? » Les yeux emplis de lumière, les poings serrés, elle se pencha et murmura : « Mon nom est Akaren. » Puis elle hurla : « Akaren ! Akaren ! Mon nom est Akaren ! Maintenant ils connaissent tous mon nom secret, mon nom véritable, et il n'y a plus de secrets, plus de vérité, et plus de mort-mort-mort-mort ! » Elle hurlait ce mot en sanglotant, et l'écume volait de ses lèvres.

— « Du calme, Akaren ! »

Elle se calma. Les larmes coulèrent sur son visage, qui était sale et strié par les mèches de sa chevelure grise en désordre.

Épervier prit entre les mains ce visage ridé, bouffi de larmes, et très légèrement, très tendrement, l'embrassa sur les yeux. Elle resta immobile, les yeux fermés. Puis, la bouche contre son oreille, il parla un peu dans l'Ancien Langage, l'embrassa encore, et la lâcha.

Elle ouvrit les yeux et le regarda un moment, avec des yeux pensifs et étonnés. C'est ainsi qu'un nouveau-né contemple sa mère ; c'est ainsi qu'une mère contemple son enfant. Elle fit lentement demi-tour, alla jusqu'à la porte, la franchit, et la referma derrière elle ; le tout en silence, avec toujours sur son visage cet air d'étonnement tranquille.

En silence, le mage fit demi-tour et repartit vers la route. Arren le suivit. Il n'osait pas poser de question. Bientôt le mage s'arrêta, là, dans le verger abandonné, et dit : « Je lui ai retiré son nom, pour lui en donner un neuf. Et c'est dans un sens une nouvelle naissance. Il n'y avait pour elle aucun autre recours ni aucun autre espoir. » Sa voix était tendue et étouffée. « C'était une femme de pouvoir », poursuivit-il. « Pas une simple sorcière, ni une faiseuse de potions, mais une femme de talent, employant son art à créer la beauté, une femme fière, et honorable. C'était sa vie. Et tout cela

est perdu. » Il se détourna brusquement, s'éloigna dans les allées du verger, et s'arrêta auprès d'un tronc d'arbre, tournant le dos à Arren.

Celui-ci l'attendit dans la chaude lumière mouchetée par le feuillage. Il savait qu'Épervier avait honte d'accabler Arren de son émotion ; et il n'y avait rien en vérité que le jeune homme pût faire ou dire. Mais son cœur débordait d'un élan total vers son compagnon, non plus avec l'ardeur romantique et l'adoration des premiers moments, mais avec douleur, comme si un lien que rien ne pouvait rompre eût été forgé entre eux, ancré au tréfonds de lui-même. Car dans son amour il y avait à présent de la compassion, sans laquelle l'amour manque de fermeté et de plénitude et ne dure pas.

Enfin, Épervier le rejoignit à travers l'ombre verte du verger. Aucun d'eux ne parla, et ils reprirent leur chemin côte à côte. Il faisait déjà très chaud ; la pluie de la nuit précédente avait séché et de la poussière se soulevait sous leurs pas. Le début de la journée avait paru ennuyeux et insipide à Arren, comme infecté par ses rêves ; maintenant il prenait plaisir à la morsure du soleil et au réconfort de l'ombre, et il lui était agréable de marcher sans réfléchir à leur situation.

C'était aussi bien, car ils n'obtinrent aucun résultat. Ils passèrent l'après-midi à bavarder avec les hommes qui extrayaient les minéraux de teinture, et marchandèrent quelques morceaux de ce qu'on leur dit être de la pierre d'emmelle. Tandis qu'ils s'en retournaient d'une démarche lasse vers Sosara, le soleil déclinant leur martelant la tête et le cou, Épervier remarqua : « C'est de la malachite bleue ; mais je doute que ceux de Sosara connaissent la différence. »

— « Les gens d'ici sont bizarres », dit Arren. « Il en est ainsi de tout, ils ne savent faire aucune différence. Comme l'a dit l'un d'entre eux au chef hier soir : " Tu ne reconnaîtrais pas l'azur véritable de la boue bleue… " Ils se plaignent que les temps soient durs, mais ils ne savent pas quand ces temps difficiles ont commencé ; ils disent que le travail est de mauvaise qualité, mais ne font rien pour l'améliorer ; ils ne savent pas même la différence entre un artisan et un forgeur de sort, entre l'artisanat et la magie. C'est comme si les limites, les différences et les couleurs n'étaient pas claires dans leur tête. Tout est pareil pour eux, tout est gris. »

— « Oui », dit le mage, pensif. Il marcha à grands pas durant un moment, la tête entre les épaules, comme un faucon ; bien que de petite taille, sa foulée était longue. « Que leur manque-t-il ? »

Arren répondit sans hésitation : « La joie de vivre. »

— « Oui », répéta Épervier, admettant le jugement d'Arren, sur lequel il médita un moment. « Je suis heureux », dit-il enfin, « que tu puisses penser à ma place, mon garçon… Je me sens stupide et las. J'ai mal dans mon cœur depuis ce matin, depuis que nous avons parlé à celle qui fut Akaren. Je n'aime pas le gâchis et la destruction. Je ne veux pas avoir d'ennemi. Si je dois en avoir un, je n'ai pas envie de le chercher, de le trouver, de le rencontrer… S'il faut partir en chasse, que le prix en soit un trésor, et non une chose détestable. »

— « Un ennemi, mon seigneur ?.,. » fit Arren. Épervier hocha la tête.

— « Quand elle parlait du Grand Homme, du Roi des Ombres… ? »

Épervier hocha à nouveau la tête. « C'est ce que je pense », dit-il. « Je pense qu'il nous faut non seulement arriver à un lieu, mais à une personne. C'est le mal, le mal qui passe sur cette île, cette perte de l'art et de l'orgueil, ce manque de joie, ce gâchis. C'est l'œuvre d'une volonté maligne. Mais d'une volonté qui n'est pas même tournée vers cet endroit, qui ne remarque pas même Akaren ou Lorbanerie. La piste que nous suivons est jonchée d'épaves, comme si nous suivions une charrette détachée qui dévale le flanc d'une montagne, déclenchant une avalanche. »

— « Pourrait-elle, Akaren, vous en dire plus sur cet ennemi, qui il est et où il est, ou *ce* qu'il est ? »

— « Pas maintenant, mon garçon », dit le mage d'une voix douce mais plutôt découragée. « Elle

aurait pu le faire, sans nul doute. Dans sa folie, il restait encore de la sorcellerie. En fait sa folie *était* sa sorcellerie. Mais je ne pouvais pas la forcer à me répondre. Elle avait trop mal. »

Et il continua d'avancer, la tête rentrée entre les épaules, comme si lui-même souffrait d'un mal auquel il eût aimé échapper.

Arren se détourna en entendant un frottement de pieds derrière eux sur la route. Un homme courait après eux, à bonne distance, mais se rapprochant vite. La poussière de la route et sa longue chevelure raide dessinaient autour de lui des auréoles rouges dans la lumière du couchant, et son ombre allongée faisait des bonds fantastiques sur les troncs et les allées des vergers le long de la route. « Écoutez ! » clamait-il. « Arrêtez ! Je l'ai trouvé ! Je l'ai trouvé ! »

Il les rattrapa rapidement. La main d'Arren se porta d'abord à l'endroit où aurait pu être la garde de son épée, puis à la place où avait été le couteau qu'il avait perdu, et enfin serra le poing, le tout en une demi-seconde. Il fronça le sourcil et avança. L'homme avait largement une tête de plus qu'Épervier, la carrure large ; un dément, haletant, délirant, au regard fou. « Je l'ai trouvé ! » poursuivit-il, cependant qu'Arren tentait de le dominer par une voix et une attitude sévères et menaçantes. « Que voulez-vous ? » lui dit-il. L'homme essaya de le contourner pour atteindre Épervier ; Arren se campa à nouveau devant lui.

— « Tu es le Teinturier de Lorbanerie », dit Épervier.

Arren eut alors le sentiment de s'être conduit comme un idiot, en voulant protéger son compagnon ; et il s'écarta du chemin. Car, dès que le mage eut prononcé ces six mots, le fou s'arrêta de panteler et de serrer convulsivement ses grosses mains tachées ; ses yeux se firent plus calmes ; il hocha la tête.

— « J'étais le Teinturier », dit-il, « mais à présent je ne sais plus teindre. » Puis il jeta un regard oblique à Épervier, et sourit ; il secoua sa tête garnie d'une broussaille de cheveux rougeâtres et poussiéreux. « Vous avez ôté son nom à ma mère. Maintenant, je ne la connais plus, et elle ne me connaît plus. Elle m'aime encore, mais elle m'a quitté. Elle est morte. »

Le cœur d'Arren se serra, mais il vit qu'Épervier se contentait de secouer la tête. « Non, elle n'est pas morte », dit-il.

— « Mais elle le sera bientôt ? Elle va mourir. »

— « Oui. C'est l'une des conséquences de la vie », dit le mage. Le Teinturier sembla chercher dans sa tête pour déchiffrer cette phrase, puis il alla droit à Épervier, le prit par les épaules et se pencha sur lui. Il fit si vite qu'Arren ne put l'en empêcher, mais celui-ci s'approcha suffisamment pour entendre son chuchotement : « J'ai trouvé le trou dans les ténèbres. Le roi se tenait là. Il le surveille, il règne sur lui. Il avait dans sa main une petite flamme, une petite chandelle. Il a soufflé dessus, et elle s'est éteinte. Puis il a soufflé à nouveau et elle s'est rallumée ! Elle s'est enflammée ! »

Épervier ne protesta pas contre cette étreinte et ce chuchotement à ses oreilles. Il demanda simplement : « Où étais-tu, quand tu as vu cela ? »

— « Au lit. »

— « Tu rêvais ? »

— « Non. »

— « À travers le mur ? »

— « Non », dit le Teinturier, d'un ton soudain plus calme, comme mal à l'aise. Il lâcha le mage, et fit un pas en arrière. « Non… Je ne sais pas où c'est. Je l'ai trouvé. Mais je ne sais pas où. »

— « C'est ce que j'aimerais savoir », dit Épervier.

— « Je peux vous aider. »

— « Comment ? »

— « Vous avez un bateau. C'est avec lui que vous êtes venu, c'est avec lui que vous allez continuer. Allez-vous vers l'ouest ? C'est la direction. La direction de l'endroit d'où il sort. Il faut qu'il y ait un endroit, un endroit *ici*, parce qu'il est vivant – pas seulement les esprits, les fantômes, qui passent par-dessus le mur, pas ça – il n'y a que les âmes qu'on puisse faire passer par-dessus le mur, mais il s'agit du corps, de la chair immortelle. J'ai vu la flamme monter dans les ténèbres sous son souffle, la flamme qui était éteinte. J'ai vu cela. » Le visage de l'homme était transfiguré, empli d'une sauvage beauté, dans la lumière rouge doré qui persistait. « Je sais qu'il a vaincu la mort. Je le sais. J'ai donné ma magie pour le savoir. J'étais sorcier, autrefois. Et vous le savez, et vous allez là-bas. Emmenez-moi avec vous ! »

La même lumière brillait sur le visage d'Épervier, mais elle le laissait inchangé, dur. « Je tente de me rendre là-bas », fit-il.

— « Laissez-moi partir avec vous ! » Épervier acquiesça brièvement. « Si tu es là quand nous appareillerons », dit-il, d'un ton aussi froid qu'auparavant.

Le Teinturier recula d'un autre pas, et resta à le contempler, tandis que sur son visage l'exaltation se voilait lentement pour faire place à une expression étrange et lourde ; comme si la raison se fut efforcée de percer à travers la tempête de mots, de sentiments et de visions qui le troublait. Finalement, il se retourna sans un mot et se mit à courir sur la route, à travers la brume de poussière qui ne s'était pas encore reposée sur ses traces. Arren laissa échapper un long soupir de soulagement.

Épervier soupira également, mais d'une façon qui n'indiquait guère qu'il avait le cœur plus léger. « Eh bien », dit-il. « À chemins étranges, étranges guides. Reprenons notre route. »

Arren accorda son pas au sien. « Vous n'allez pas l'emmener avec nous ? » interrogea-t-il.

— « Cela dépend de lui. »

Dans une bouffée de colère, Arren pensa : Cela dépend de moi également. Mais il ne dit mot, et ils continuèrent à marcher en silence.

Ils ne furent pas bien accueillis à leur retour à Sosara. Tout, sur une petite île comme Lorbanerie, se sait aussitôt, et sans doute on les avait vus prendre le chemin transversal menant à la maison du Teinturier, et parler au fou sur la route. L'aubergiste les servit sans égards, et sa femme se comporta comme si elle eût été mortellement terrifiée par eux. Dans la soirée, quand les hommes du village vinrent s'asseoir sous l'auvent de l'auberge, ils se gardèrent ostensiblement d'adresser la parole aux étrangers, et s'appliquèrent à se montrer enjoués et spirituels entre eux. Mais ils n'avaient guère d'esprit à faire circuler et se trouvèrent bientôt à court de gaieté. Ils restèrent tous assis silence un long moment ; enfin le maire dit à Épervier : « Avez-vous trouvé vos roches bleues ? »

— « J'ai trouvé quelques roches bleues », répondit Épervier poliment.

— « Sopli vous a montré où les trouver, sans doute. »

Ha, ha, ha ! firent les autres, devant ce chef-d'œuvre d'ironie.

— « Sopli doit être cet homme aux cheveux rouges ? »

— « Le fou. Vous êtes allés rendre visite à sa mère durant la matinée. »

— « Je cherchais un sorcier », dit Épervier.

L'homme maigre, qui était le plus proche de lui, cracha vers les ténèbres. « Pour quoi faire ? »

— « Je pensais que je pourrais découvrir quelque chose concernant ce que je recherche. »

— « Les gens viennent à Lorbanerie pour chercher de la soie », dit le maire. « Ils ne viennent pas chercher des pierres. Ils ne viennent pas chercher des charmes. Ni du baragouin, des battements de bras et des tours de sorcier. Des honnêtes gens vivent ici et font un travail honnête. »

— « C'est vrai. Il a raison », dirent les autres.

— « Et nous ne voulons pas d'une autre espèce ici, pas d'étranges fureteurs qui mettent leur nez dans nos affaires. »

— « C'est vrai. Il a raison », reprit le chœur.

— « S'il y avait dans les parages un sorcier qui ne soit pas fou, nous lui donnerions un travail honnête dans les ateliers ; mais ils ne savent point faire d'honnête besogne. »

— « Ils le pourraient, s'il y en avait à faire », dit Épervier. « Vos ateliers sont vides, les vergers ne sont pas soignés, la soie de vos entrepôts a été tissée il y a des années. Que faites-vous, à Lorbanerie ? »

— « Nous nous occupons de nos affaires », aboya le maire, mais l'homme maigre intervint, excité : « Pourquoi les bateaux ne viennent-ils pas, dis-nous cela ! Que font-ils à Horteville ? Est-ce parce que notre travail est de mauvaise qualité ?… » Il fut interrompu par de furieuses dénégations. Ils se mirent à hurler, bondirent sur leurs pieds, le maire brandit son poing à la figure d'Épervier, un autre tira un couteau. Une frénésie s'était emparée d'eux. Arren se leva aussitôt et regarda Épervier, s'attendant à le voir nimbé de la soudaine lumière de mage, et les clouer de stupeur en révélant son pouvoir. Mais il ne le fît point. Il restait là à les regarder successivement, et à écouter leurs menaces. Et petit à petit ils se calmèrent, comme s'ils ne pouvaient davantage entretenir la colère que la gaieté. Le couteau fut remis dans sa gaine, les menaces se muèrent en ricanements. Ils commencèrent à partir comme des chiens quittant un combat, certains se rengorgeant, d'autres d'un air furtif.

Quand ils furent tous deux seuls, Épervier se leva, rentra dans l'auberge, et but une longue rasade de la cruche d'eau, près de la porte. « Viens, mon garçon », dit-il. « J'en ai assez. »

— « Nous regagnons le bateau ? »

— « Oui. » Il posa deux jetons d'argent sur le rebord de la fenêtre pour payer leur logement, et ils jetèrent sur l'épaule leur léger baluchon de vêtements. Arren était fatigué, somnolent, mais il parcourut du regard la chambre de l'auberge, lugubre, mal aérée, et toute voltigeante de chauves-souris inquiètes, là-haut dans les chevrons ; il pensa à la nuit qu'il avait passée dans cette chambre et suivit Épervier de bon cœur. Il pensa aussi, pendant qu'ils descendaient l'unique et obscure rue de Sosara, qu'en partant maintenant ils échapperaient à Sopli le fou. Mais lorsqu'ils arrivèrent au port, celui-ci les attendait sur la jetée.

— « Te voilà », dit le mage. « Monte à bord, si tu veux venir. »

Sans un mot, Sopli descendit dans le bateau et s'accroupit auprès du mât, comme un gros chien hirsute. Cela révolta Arren. « Mon Seigneur ! » dit-il. Épervier se retourna ; ils se tinrent face à face sur le quai, au-dessus du bateau.

— « Ils sont tous fous sur cette île, mais je croyais que vous, vous ne l'étiez pas. Pourquoi l'emmenez-vous ? »

— « Pour nous servir de guide. »

— « Un guide… vers une plus grande folie ? Vers la mort par noyade ou d'un coup de couteau dans le dos ? »

— « Vers la mort : mais par quelle voie, je l'ignore. » Arren parlait avec fièvre, et, bien qu'Épervier répondît avec calme, sa voix recelait une note farouche. Il n'avait pas l'habitude de voir contester ses décisions. Mais depuis qu'Arren avait tenté de le protéger du dément cet après-midi sur la route, et avait vu combien vaine et inutile était sa protection, il éprouvait de l'amertume, et toute cette flambée de dévotion qu'il avait ressentie dans la matinée en était gâchée, saccagée. Il était incapable de protéger Épervier ; on ne lui permettait aucune initiative. Il était incapable, ou on ne lui permettait pas de comprendre même la nature de leur quête. On le traînait simplement tout au long de la route, aussi inutile qu'un enfant. Mais il n'était pas un enfant.

— « Je ne souhaite point me quereller avec vous, mon seigneur », dit-il, avec autant de calme qu'il en était capable. « Mais cela… cela dépasse la raison ! »

— « Cela dépasse toute raison. Nous allons là où la raison ne nous conduira pas. Veux-tu venir, ou ne le veux-tu point ? »

Des larmes de colère jaillirent des yeux d'Arren. « J'ai dit que je viendrais avec vous et vous servirais. Je ne romps point mon serment. »

— « C'est bien », dit le mage sévèrement, et il fit mine de se détourner. Puis il fit à nouveau face à Arren. « J'ai besoin de toi, Arren ; et tu as besoin de moi. Car je veux te dire à présent ceci : je crois que le chemin que nous suivons est celui qu'il te faut suivre, non par obéissance ou loyauté envers moi, mais parce que c'était le tien avant même que tu m'aies vu ; avant que tu aies posé le pied sur Roke ; avant que tu aies quitté Enlad. Tu ne peux t'en écarter. »

Sa voix ne s'était pas radoucie. Arren lui répondit d'un ton tout aussi sévère : « Comment pourrais-je m'en écarter, sans bateau, alors que je me trouve à la lisière du monde ? »

— « Ceci, la lisière du monde ? Non, elle se trouve plus loin ! Nous y parviendrons peut-être. »

Arren hocha la tête une fois, et se laissa glisser sur le bateau. Épervier libéra l'amarre et mit un vent léger dans la voile. Une fois loin des quais indistincts et vides de Lorbanerie, l'air était froid et pur, en provenance du sombre nord ; la lune surgit, argentée, de la mer lisse devant eux, et vogua sur leur gauche tandis qu'ils viraient vers le sud pour longer le rivage.

VII
LE FOU

LE fou, le Teinturier de Lorbanerie, était blotti contre le mât, les bras enserrant ses genoux et la tête sur ses genoux. La masse de ses cheveux raides paraissait noire au clair de lune. Épervier s'était enroulé dans une couverture, et dormait à l'arrière. Aucun d'eux ne bougeait. Arren était assis bien droit à la proue. Il s'était juré de veiller toute la nuit. Si le mage choisissait de croire que leur passager dément ne l'attaquerait pas, non plus qu'Arren, durant la nuit, tant mieux pour lui ; Arren, en tout cas, ferait son propre choix et prendrait ses propres responsabilités.

Mais la nuit fut très longue, et très calme. La lumière lunaire inondait le bateau, immuable. Pelotonné contre le mât, Sopli ronflait, de longs et faibles ronflements. Doucement, le bateau poursuivait sa course ; doucement, Arren glissait dans le sommeil. Il se réveilla soudain en sursaut, et vit que la lune était à peine plus haute ; il abandonna sa garde vaine, s'installa confortablement et s'endormit.

Il rêva encore, comme il semblait toujours le faire au cours de ce voyage, et au début les rêves furent fragmentaires mais étrangement doux et rassurants. À la place du mât du *Voitloin* poussait un arbre aux immenses ramures en arcade et couvertes de feuillage ; des cygnes guidaient le bateau, et descendaient en piqué devant lui sur leurs ailes vigoureuses ; loin devant, sur la mer verte comme le béryl, brillait une cité aux tours blanches. Puis il se trouva dans l'une de ces tours, en train de gravir les marches qui s'élevaient en spirale, de les gravir en courant, léger et impatient. Ces scènes changeaient, revenaient, en amenaient d'autres, qui passaient sans laisser de trace ; mais soudain il fut dans ce redoutable et terne demi-jour sur les landes, et l'horreur grandit en lui jusqu'à ce qu'il fût incapable de respirer. Mais il continua, parce qu'il le devait. Après un long moment, il se rendit compte qu'avancer voulait dire ici tourner en rond et revenir sans cesse sur ses pas. Pourtant, il fallait qu'il sorte, qu'il s'en aille ; cela devenait de plus en plus urgent, il se mit à courir. Alors les cercles se rétrécirent et le sol commença à s'incliner. Il courait dans des ténèbres de plus en plus noires, de plus en plus vite, autour du rebord intérieur d'un puits qui s'enfonçait, un énorme tourbillon qui l'aspirait vers l'obscurité ; et comme il reconnaissait ce lieu, son pied glissa et il tomba.

« Que se passe-t-il, Arren ? »

Épervier lui parlait, depuis la poupe. L'aube grise immobilisait le ciel et la mer.

— « Rien. »

— « Le cauchemar ? »

— « Rien. »

Arren avait froid, et son bras droit était douloureux d'être resté coincé sous lui. Il ferma les yeux pour se protéger de la lumière grandissante et pensa : « Il fait allusion à ceci et à cela, mais ne veut jamais me dire clairement où nous allons, ni pourquoi, ni pour quelle raison je dois y aller. Et maintenant il entraîne ce fou avec nous. Qui est devenu fou, le dément ou moi, pour le suivre ? Eux deux peuvent se comprendre, les sorciers sont fous à présent, a-t-il dit. Je pourrais être chez moi à l'heure qu'il est, chez moi dans le château de Berila, dans ma chambre aux murs sculptés, avec les tapis rouges sur le sol, et un feu dans la cheminée, et me lever pour partir à la chasse au faucon avec mon père. Pourquoi suis-je venu avec lui ? Pourquoi m'a-t-il emmené ? Parce que c'est la voie que je dois suivre, dit-il, mais ce sont là des discours de sorcier, qui font paraître grandes les choses en employant de grands mots. Mais le sens de ces mots est toujours ailleurs. S'il est un chemin que je dois suivre, c'est celui qui mène chez moi, et non errer absurdement de cette manière à travers les Lointains. J'ai des charges à remplir chez moi, et je les néglige. S'il pense vraiment qu'il trouve un

ennemi de la magie à l'œuvre, pourquoi est-il parti seul avec moi ? Il aurait pu prendre un autre mage pour l'aider – ou une centaine. Il aurait pu emmener une armée de guerriers, toute une flottille de vaisseaux. Est-ce ainsi qu'on affronte un grand péril, avec un vieil homme et un garçon dans un bateau ? C'est pure folie. Il est lui-même dément ; comme il l'a dit, il cherche la mort. Il cherche la mort, et veut m'entraîner. Mais je ne suis ni fou ni vieux, je ne veux pas mourir, je ne veux pas aller avec lui. »

Il se redressa sur un coude, et regarda devant lui. La lune qui s'était levée en face d'eux lorsqu'ils avaient quitté la Baie de Sosara était à nouveau devant eux, et sombrait. Derrière, à l'est, le jour arrivait, blême et morne. Il n'y avait pas de nuages, mais le ciel était légèrement couvert, maladif. Plus tard dans la journée, le soleil devint brûlant, mais sa lumière était voilée, sans éclat.

Tout le jour, ils longèrent la côte de Lorbanerie, basse et verte, à main droite. Un vent léger soufflait du continent et gonflait leur voile. Vers le soir, ils doublèrent un long cap, le dernier ; la brise mourut. Épervier mit le vent de mage dans la voile, et, comme un faucon s'envole d'un poignet, *Voitloin* se mit à filer avec ardeur, laissant derrière lui l'Ile de Soie.

Sopli le Teinturier était resté tapi à la même place toute la journée durant, de toute évidence effrayé par le bateau et par les flots, secoué par le mal de mer, misérable. À présent, il parlait, d'une voix enrouée. « Allons-nous vers l'ouest ? »

Le soleil couchant éclairait son visage de face, mais Épervier, pas le moins du monde impatienté par cette question si stupide, acquiesça.

« Vers Obehol ? »

— « Obehol se trouve à l'ouest de Lorbanerie. »

— « Très loin à l'ouest. Peut-être l'endroit est-il là-bas. »

— « À quoi ressemble-t-il, cet endroit ? »

— « Comment le saurais-je ? Comment pourrais-je le voir ? Il n'est pas sur Lorbanerie ! Je l'ai recherché pendant des années, quatre ans, cinq ans, dans le noir, la nuit, en fermant mes yeux, avec lui qui toujours m'appelait, *viens, viens*, mais je ne pouvais pas venir. Je ne suis pas le seigneur des sorciers, qui peut montrer le chemin dans le noir. Mais il y a aussi un endroit auquel on peut parvenir dans la lumière, sous le soleil. C'est ce que Mildi et ma mère refusaient de comprendre. Ils s'obstinaient à chercher dans le noir. Puis le vieux Mildi est mort, et ma mère a perdu l'esprit. Elle a oublié les sorts que nous employions pour les teintures, et cela a affecté sa raison. Elle voulait mourir, mais je lui ai dit d'attendre. D'attendre jusqu'à ce que j'aie trouvé l'endroit. Il doit exister un endroit. Si les morts peuvent revenir à la vie dans le monde, cela doit se passer quelque part dans le monde. »

— « Les morts reviennent-ils à la vie ? »

— « Je croyais que vous saviez ces choses-là », répliqua Sopli après une pause, jetant à Épervier un regard en biais.

— « Je cherche à les savoir. »

Sopli ne dit rien. Le mage le regarda soudain, d'un regard direct, irrésistible, mais son ton était doux : « Cherches-tu un moyen de vivre éternellement, Sopli ? »

Sopli soutint son regard un moment ; puis il cacha entre ses bras sa tête hirsute d'un brun rougeâtre, noua ses mains en travers de ses chevilles, et se balança d'avant en arrière. Il semblait qu'il prit cette position lorsqu'il était effrayé ; et lorsqu'il était ainsi, il ne parlait pas et ne prêtait nulle attention à ce qu'on disait. Arren se détourna de lui, désespéré et dégoûté. Comment pourraient-ils continuer ainsi, avec Sopli, durant des jours ou des semaines, sur un bateau de six mètres ? C'était comme de partager un corps avec une âme malade…

Épervier le rejoignit à la proue et mit un genou sur le banc de nage, contemplant le soir jaunâtre. Il dit : « L'homme est d'humeur douce. »

Arren ne répondit pas à cela. Il demanda froidement : « Qu'est-ce qu'Obehol ? Je n'ai jamais entendu ce nom. »

— « Je connais son nom et son emplacement sur les cartes ; rien de plus… Regarde : les compagnes de Gobardon ! »

L'immense étoile couleur topaze était plus haute au sud maintenant ; et sous elle, émergeant de la mer pâle, brillait une étoile blanche, à gauche, et une blanc-bleu, à droite, formant un triangle.

« Ont-elles des noms ? »

— « Le Maître Nommeur l'ignorait. Peut-être les hommes d'Obehol et de Wellogie leur donnent-ils des noms. Je ne sais pas. Nous entrons à présent dans d'étranges mers, Arren, sous le Signe de Fin. »

Le garçon ne répondit pas ; il regardait avec une sorte de répugnance les étoiles lumineuses et sans nom étincelant sur les eaux infinies.

Tandis qu'ils faisaient voile vers l'ouest, jour après jour, la chaleur du printemps du sud s'étendait sur les eaux et le ciel était clair. Cependant il semblait à Arren que la lumière manquait d'éclat, comme si elle fût tombée obliquement à travers une vitre. La mer était tiède et ne le rafraîchissait guère quand il nageait. Leur nourriture salée n'avait pas de saveur. Il n'y avait de fraîcheur ni d'éclat en nulle chose, sauf la nuit, quand les étoiles scintillaient avec un rayonnement plus grand que tout ce qu'il avait jamais vu ; il restait étendu à les contempler jusqu'à ce qu'il trouve le sommeil. En dormant, il rêvait : toujours ce rêve des landes, ou du puits, ou d'une vallée cernée de falaises, ou d'une longue route qui descendait sous un ciel bas ; toujours cette lumière terne, et cette horreur en lui, et cet effort désespéré pour s'en échapper.

Mais il ne parla jamais de cela à Épervier. Il ne lui parlait de rien qui fût important, rien d'autre que les menus incidents quotidiens de la traversée ; et Épervier, à qui il fallait toujours arracher les mots, était silencieux par habitude. Arren voyait maintenant combien il avait été fou de se confier corps et âme à cet homme inquiet et dissimulé, qui se laissait gouverner par l'impulsion et ne faisait aucun effort pour contrôler sa vie, pas même pour la sauver. Car, maintenant, le désir de la mort était en lui ; et cela, à ce que croyait Arren, parce qu'il n'osait pas faire face à son propre échec – à l'échec de la sorcellerie en tant que grand pouvoir parmi les hommes.

Il était clair maintenant pour ceux qui connaissaient les secrets qu'il n'y avait guère de secrets à cet art de magie dont Épervier et toutes les générations de magiciens et de sorciers avaient tiré gloire et puissance. Cela pouvait se résumer à l'emploi du temps et du vent, la connaissance des herbes qui soignent, et une habile présentation d'illusions telles que les brouillards, les lumières et les changements de forme, illusions qui pouvaient en imposer aux ignorants, mais qui étaient de simples supercheries. La réalité n'en était pas changée. Il n'y avait dans la magie rien qui donnât à un homme un vrai pouvoir sur les hommes ; elle n'était non plus d'aucun recours à l'égard de la mort. Les mages ne vivaient pas plus longtemps que les hommes ordinaires. Tous leurs mots secrets ne pouvaient retarder d'une heure la venue de leur mort.

Même pour les questions de moindre importance, là magie ne valait pas qu'on se repose sur elle. Épervier était toujours avare à faire usage de son art ; ils voguaient avec le vent du monde chaque fois qu'ils le pouvaient, ils pêchaient pour manger, économisaient l'eau, comme n'importe quel navigateur. Après quatre jours passés à se démener dans un vent debout capricieux, Arren lui demanda s'il ne voulait point mettre un petit vent d'arrière dans la voile, et lorsque le mage secoua

négativement la tête, il dit : « Pourquoi ? »

— « Je ne demanderais pas à un malade de courir », dit Épervier, « et n'ajouterais pas une pierre sur un dos surchargé. » On ne pouvait dire s'il parlait de lui-même, ou du monde en général. Ses réponses étaient toujours données comme à contrecœur, et difficiles à comprendre. C'était là, pensa Arren, le cœur même de la sorcellerie : laisser entendre des choses formidables en ne disant rien du tout, et ne rien faire du tout en faisant croire que c'était le sommet de la sagesse.

Arren avait essayé d'ignorer Sopli, mais c'était chose impossible ; et, en tout cas, il se trouva bientôt en quelque sorte allié au fou. Sopli n'était pas si fou que cela, ou pas si simplement que sa chevelure rebelle et ses discours fragmentés le faisaient paraître. En fait, ce qu'il y avait en lui de plus fou était peut-être sa terreur de l'eau. Monter dans le bateau avait exigé de lui le courage du désespoir, et sa peur ne s'émoussa jamais entièrement ; il baissait la tête de façon à ne pas voir l'eau se soulever et clapoter autour de lui et autour de la fragile petite coque du bateau. Se mettre debout lui donnait le vertige : il s'agrippait au mât. La première fois qu'Arren décida d'aller nager et plongea de la proue, Sopli poussa un hurlement d'horreur ; lorsque Arren regrimpa à bord, le pauvre homme était vert de saisissement. « Je pensais que tu voulais te noyer », dit-il, et Arren fut obligé de rire.

Dans l'après-midi, alors qu'Épervier méditait, n'entendant rien et ne prêtant garde à rien, Sopli vint jusqu'à Arren en s'accrochant prudemment aux bancs de nage. Il dit à voix basse : « Tu ne veux pas mourir, n'est-ce pas ? »

— « Bien sûr que non. »

— « Lui, si », dit Sopli avec un petit mouvement de la mâchoire en direction d'Épervier.

— « Pourquoi dis-tu cela ? »

Arren prit un ton hautain, qui en vérité lui était coutumier, et que Sopli acceptait comme une chose naturelle, bien qu'il eût dix ou quinze ans de plus qu'Arren. Il répondit avec une politesse empressée, bien que de la manière fragmentaire qui lui était habituelle : « Il veut atteindre le lieu secret. Mais je ne sais pas pourquoi. Il ne veut pas… Il ne croit pas en… la promesse. »

— « Quelle promesse ? »

Sopli lui lança un regard aigu avec dans les yeux quelque chose de son humanité ancienne ; mais la volonté d'Arren était plus forte. Il répondit, très bas : « Tu sais… La vie. La vie éternelle. »

Un terrible frisson traversa le corps d'Arren. Il se rappela ses rêves, la lande, le puits, les falaises, la lumière sourde. C'était la mort, c'était l'horreur de la mort. C'était à la mort qu'il devait échapper, il lui fallait trouver le chemin. Et sur le seuil apparaissait le personnage couronné d'ombre tenant une petite lumière pas plus grosse qu'une perle : la lueur de la vie immortelle. Arren rencontra les yeux de Sopli pour la première fois : des yeux bruns, très clairs ; à l'intérieur, il vit qu'il avait enfin compris, et que Sopli partageait cette connaissance.

« Lui », dit le Teinturier, avec une torsion de la mâchoire en direction d'Épervier, « il ne renoncera pas à son nom. Nul ne peut traverser avec son nom. Le passage est trop étroit. »

— « L'as-tu vu ? »

— « Dans le noir, dans mon esprit. Cela ne suffit plus. Je veux l'atteindre. Je veux le voir. Dans le monde, avec mes yeux. Et si je..., si je mourais et ne pouvais trouver le chemin, le lieu ? La plupart des gens ne peuvent le trouver, ils ne savent même pas qu'il est là, seuls quelques-uns de nous ont ce pouvoir. Mais c'est difficile, car il faut abandonner le pouvoir pour arriver là-bas… Plus de mots. Plus de noms. C'est trop difficile pour l'esprit. Et quand on… meurt, l'esprit… meurt. » Il butait chaque fois sur ce mot. « Je veux *savoir* que je pourrai revenir. Je voudrais être là-bas. Du côté de la vie. Je veux vivre, être sauvé. Je hais… je hais cette eau… »

Le Teinturier rassembla ses membres, comme le fait une araignée lorsqu'elle tombe, et rentra sa tête hirsute et rouge entre ses épaules, pour ne plus voir la mer.

Mais Arren, par la suite, n'évita plus sa conversation, sachant que Sopli ne partageait pas seulement sa vision, mais aussi sa peur ; et que, si le pire advenait, Sopli pourrait l'aider, contre Épervier.

Ils poursuivaient leur navigation, lentement, dans les calmes plats et les brises capricieuses, en direction de l'ouest, vers où les guidait Sopli, du moins à ce que prétendait Épervier. Mais Sopli ne les guidait pas, lui qui ne connaissait rien à la mer, n'avait jamais vu une carte, n'était jamais monté dans un bateau et éprouvait une crainte maladive pour la mer. C'était le mage qui les dirigeait et les égarait délibérément. Arren le voyait bien maintenant, et en comprenait la raison. L'Archimage savait qu'eux, et d'autres comme eux, étaient en quête de la vie éternelle, qu'on la leur avait promise, ou qu'on les avait attirés vers elle, et qu'ils la trouveraient peut-être. Dans son orgueil, son orgueil insensé d'Archimage, il craignait qu'ils ne l'obtiennent ; il les enviait, les redoutait, et ne voulait être surpassé par personne. Son intention était de voguer sur la Mer Ouverte au-delà de toutes les terres, jusqu'à ce qu'ils soient tout à fait égarés et qu'ils ne puissent jamais revenir vers le monde, et qu'ils meurent de soif. Car il préférait mourir lui-même, afin de leur interdire la vie éternelle.

Parfois, venait un moment – lorsque Épervier entretenait Arren de quelque menu problème touchant à la direction du bateau, ou qu'il nageait avec lui dans la mer chaude, ou lui souhaitait bonne nuit sous les énormes étoiles où toutes ces idées semblaient au jeune garçon parfaitement absurdes. Il regardait son compagnon, voyait ce visage dur, âpre, patient, et pensait : « Voici mon maître et mon ami. » Et il lui paraissait incroyable d'avoir douté de lui. Mais un peu plus tard, il doutait à nouveau, et Sopli et lui échangeaient des regards de défiance à l'égard de leur ennemi mutuel.

Chaque jour, le soleil était très chaud, mais sans éclat. Sa lumière se posait comme un vernis sur la mer aux lentes ondulations. L'eau était bleue, le ciel d'azur, sans nuances ni changement. Les vents soufflaient et mouraient, et ils changeaient de cap pour les saisir et glissaient lentement vers l'infini.

Un après-midi, un léger vent arrière s'éleva enfin, et Épervier pointa le doigt vers le soleil couchant, disant : « Regardez. » Très haut au-dessus du mât, une file d'oies marines volait comme une rune noire tracée dans le ciel. Les oies se dirigeaient vers l'ouest ; et, à la suite, *Voitloin* arriva le lendemain en vue d'une île immense.

— « C'est elle », dit Sopli. « Cette île. C'est là que nous devons aller. »

— « Le lieu que tu cherches se trouve là ? »

— « Oui. Nous devons débarquer là. Nous ne pouvons aller plus loin. »

— « Ce doit être Obehol. Après elle, dans le Lointain Sud, il y a une autre île, Wellogie. Et dans le Lointain Ouest il y a d'autres îles plus à l'ouest que Wellogie. Es-tu bien certain de ce que tu dis, Sopli ? »

Le Teinturier de Lorbanerie se mit en fureur, si bien que son regard redevint vacillant ; mais, pensa Arren, il ne parlait pas à la manière d'un dément, comme il l'avait fait lors de leur premier entretien, bien des jours avant, sur Lorbanerie. « Oui ! C'est là que nous devons débarquer. Nous sommes allés assez loin. L'endroit que nous cherchons est ici. Voulez-vous que je vous fasse le serment que je le reconnais ? Ferai-je le serment par mon nom ? »

— « Tu ne le peux pas », dit Épervier, la voix dure, en levant les yeux vers Sopli, plus grand que lui, qui s'était levé, s'agrippant fortement au mât, pour regarder la terre devant eux. « N'essaie pas, Sopli. »

Le Teinturier grimaça, comme sous l'effet de la rage ou de la douleur. Il regarda les montagnes qui avec la distance paraissaient bleues, devant le bateau, par-dessus l'étendue d'eau ondoyante et

mouvante, et dit : « Vous m'avez pris comme guide. C'est ici l'endroit : Nous devons y débarquer. »

— « Nous débarquerons de toute façon, il nous faut de l'eau », dit Épervier, et il alla au gouvernail. Sopli s'assit à sa place près du mât, en marmonnant. Arren l'entendit dire : « Je le jure par mon nom. Par mon nom », à plusieurs reprises, et chaque fois il grimaçait comme sous l'effet de la douleur.

Ils louvoyèrent vers l'île sur un vent de nord, et la longèrent à la recherche d'une baie ou d'un débarcadère, mais les brisants, dans un bruit de tonnerre, martelaient sous le soleil brûlant toute la côte nord. À l'intérieur des terres, des montagnes vertes rôtissaient sous cette lumière, revêtues d'arbres jusqu'au sommet.

Contournant un cap, ils arrivèrent enfin en vue d'une profonde baie en croissant, avec des plages de sable blanc. Ici, les vagues étaient calmes, leur force contenue par la langue de terre, et il était possible à un navire d'accoster. Nulle trace de vie humaine sur la plage, ni dans les forêts au-dessus ; ils n'avaient vu ni bateau, ni toit, ni fumée. La brise légère tomba dès que *Voitloin* entra dans la baie. L'air était immobile, silencieux et chaud. Arren prit les avirons, Épervier tint le gouvernail. Le crissement des avirons dans les tolets était l'unique bruit qu'on entendît. Les pics verts se profilaient au-dessus de la baie, qu'ils cernaient. Le soleil étendait sur l'eau des nappes de lumière blanche. Arren entendait le sang battre dans ses oreilles. Sopli avait délaissé la sécurité du mât et était accroupi à la proue, se retenant aux plats-bords, fixant le rivage à s'en faire mal aux yeux. Le visage sombre et couturé d'Épervier luisait de chaleur, comme s'il avait été huilé ; son regard passait sans cesse des vagues déferlantes et basses aux falaises masquées de feuillage au-dessus d'elles.

— « C'est le moment », dit-il, en s'adressant à Arren et au bateau. Arren donna trois formidables coups d'aviron et, avec légèreté, *Voitloin* s'échoua sur le sable. Épervier sauta, à terre pour pousser le bateau hors d'atteinte du dernier soubresaut des vagues. En étendant les mains, il trébucha et manqua tomber, mais se retint à la poupe. Soudain, d'un puissant effort, il repoussa le bateau, dans l'eau, dans le remous d'une vague refluante, et, pataugeant, passa par-dessus le plat-bord, tandis que l'embarcation était suspendue entre mer et terre. « Rame ! » haleta-t-il ; il se mit à quatre pattes, ruisselant d'eau et tentant de reprendre haleine. Il tenait une lance – une lance à pointe de bronze longue de deux pieds. Où l'avait-il trouvée ? Une autre lance déchira l'air alors qu'Arren tirait sur les avirons, abasourdi ; elle frappa de biais un banc de nage, faisant voler le bois en éclats, et rebondit d'une extrémité sur l'autre. Sur les falaises basses dominant la plage, sous les arbres, des silhouettes bougeaient, s'élançant puis s'accroupissant. L'air était peuplé de petits bruits sifflants, vrombissants. Arren rentra brusquement la tête entre ses épaules, courba le dos, et rama à grands coups : deux pour se dégager des hauts-fonds, trois pour faire virer le bateau, et ils furent bientôt loin.

Sopli, à la proue du bateau, derrière le dos d'Arren, se mit à hurler. Les bras du rameur se trouvèrent saisis si soudainement que les avirons jaillirent de l'eau, et que l'extrémité de l'un d'eux le frappa au creux de l'estomac, l'aveuglant, le souffle coupé. « Demi-tour ! Demi-tour ! » hurlait Sopli. Le bateau fit un brusque bond dans l'eau et oscilla. Arren se retourna dès qu'il eut repris les avirons en main, furieux. Sopli n'était plus dans le bateau.

Tout autour d'eux l'eau profonde de la baie ondulait, aveuglante sous le soleil.

Stupidement, Arren regarda à nouveau derrière lui, puis regarda Épervier tapi à l'arrière. « Là », dit celui-ci, tendant le doigt de côté ; mais il n'y avait rien, rien que la mer et l'éblouissement du soleil. Un javelot projeté par une sarbacane manqua le bateau de quelques mètres, pénétra dans l'eau sans bruit et disparut. Arren donna dix ou douze rudes coups d'aviron, puis rama à rebours, et regarda une nouvelle fois Épervier.

Les mains et le bras gauche d'Épervier étaient ensanglantés ; il pressait contre son épaule un tampon de toile de voile. La lance à pointe de bronze gisait au fond du bateau. Il ne la tenait pas, la première fois qu'Arren l'avait vue : elle sortait du creux de son épaule, où s'était enfoncée la pointe. Il scrutait l'eau s'étendant entre eux et la plage blanche, où de minuscules silhouettes sautaient et dansaient dans la chaleur ardente. Enfin il dit : « Continue. »

— « Sopli… »

— « Il n'est pas remonté. »

— « S'est-il noyé ? » demanda Arren, incrédule. Épervier acquiesça.

Arren continua de ramer jusqu'à ce que la plage ne fût plus qu'une ligne blanche en dessous des forêts et des immenses pics verts. Épervier était toujours au gouvernail, appuyant le tampon de tissu contre son épaule, mais sans y prêter attention.

— « A-t-il été frappé par une lance ? »

— « Il a sauté. »

— « Mais il… il ne savait pas nager. Il avait peur de l'eau ! »

— « Oui. Mortellement peur. Il voulait..., il voulait gagner le rivage. »

— « Pourquoi nous ont-ils attaqués ? Qui sont-ils ? »

— « Ils ont dû croire que nous étions des ennemis. Veux-tu… m'aider un instant ? » Arren vit alors que l'étoffe qu'il tenait pressée contre son épaulé était trempée et rougie.

La lance avait frappé entre l'articulation de l'épaule et la clavicule, déchirant une des grosses veines, si bien que la blessure saignait abondamment. Sous sa direction, Arren déchira en lanières une chemise de lin, et changea le pansement. Épervier demanda la lance et lorsque Arren la lui posa sur les genoux, il mit la main droite sur la pointe, longue et mince comme une feuille de saule, de bronze grossièrement travaillé ; et il tenta de parler, mais au bout d'une minute secoua la tête. « Je n'ai pas maintenant la force de jeter des sorts », dit-il. « Plus tard. Tout ira bien. Peux-tu nous faire sortir de cette baie, Arren ? »

En silence, le jeune garçon retourna aux avirons. Il se mit à l'ouvrage, le dos courbé, et bientôt, car sa charpente souple et svelte recelait de la force, il fit sortir *Voitloin* de la baie en croissant pour le mener en haute mer. Le long calme des midis des Lointains s'étendait sur l'eau. La voile pendait flasque. Le soleil brillait avec ardeur à travers un voile de brume, et les pics verts paraissaient frémir et palpiter dans la chaleur torride. Épervier s'était étendu au fond du bateau, la tête appuyée au banc de nage, près du gouvernail ; il était immobile, les lèvres et les paupières mi-closes. Arren évitait de regarder son visage, et gardait les yeux fixés au-delà de la poupe. Une brume de chaleur flottait au-dessus de l'eau, comme si une araignée avait filé ses toiles en travers du ciel. Ses bras tremblaient de fatigue, mais il continuait à ramer.

— « Où nous emmènes-tu ? » demanda Épervier d'une voix enrouée, en se redressant un peu. Se retournant, Arren vit la baie en forme de croissant arrondir ses bras à nouveau autour du bateau, et la ligne blanche de la plage devant lui, et les montagnes réunies dans le ciel au-dessus. II avait fait faire demi-tour au bateau sans s'en rendre compte.

— « Je ne peux plus ramer », dit-il, rangeant les avirons, et il alla se blottir à la proue. Il lui semblait toujours que Sopli était derrière lui, près du mât. Ils étaient restés de nombreux jours ensemble et sa mort avait été trop soudaine, trop insensée pour qu'il la comprenne. Et il n'y avait rien à comprendre.

Le bateau était ballotté sur l'eau ; la voile pendait, flasque, à la mâture. La marée qui commençait à pénétrer dans la baie faisait tourner lentement l'embarcation par le travers dans la direction du courant et la poussait à petits coups vers la lointaine ligne blanche du rivage.

« *Voitloin* », dit le mage d'une voix caressante, et il ajouta un ou deux mots dans la Langue Ancienne ; et doucement le bateau vira, et glissa hors des bras de la baie sur la mer flamboyante.

Mais tout aussi lentement, aussi doucement, en moins d'une heure, il cessa d'avancer, et la voile pendit à nouveau. Arren jeta un regard derrière lui et vit son compagnon étendu comme précédemment, mais la tête légèrement rejetée en arrière et les yeux fermés.

Durant tout ce temps, Arren avait ressenti une horreur pesante, malsaine, qui grandissait en lui, le retenait d'agir, et paraissait dévider son corps en fils minces et obscurcir son esprit. Aucun courage ne se faisait jour en lui pour résister à cette peur, seulement un sourd ressentiment contre son sort.

Il ne devait pas laisser le bateau dériver de la sorte près des rivages rocailleux d'une terre dont la population attaquait les étrangers ; cela du moins était clair dans son esprit, mais ne signifiait pas grand-chose. Et que devait-il faire alors ? Ramener le bateau jusqu'à Roke à la rame ? Il était perdu, complètement perdu, perdu au-delà de tout espoir, dans l'immensité du Lointain. Il ne pourrait jamais ramener le bateau vers une quelconque terre hospitalière, à des semaines de traversée. Il ne pouvait le faire que sous la direction du mage, et Épervier était blessé et impuissant, aussi soudainement et absurdement que Sopli était mort. Son visage avait changé, les traits relâchés et le teint jaunâtre ; peut-être était-il en train de mourir. Arren se dit qu'il aurait dû le transporter sous le vélum pour le protéger du soleil, et lui donner de l'eau ; les hommes qui ont perdu du sang ont besoin de boire. Mais ils étaient à court d'eau depuis plusieurs jours ; le tonneau était presque vide. Et qu'importait ? Rien ne servait à rien, rien. La chance s'était tarie.

Les heures s'écoulaient, le soleil de plomb écrasait le bateau, la chaleur grisâtre enveloppait Arren. Il ne bougeait pas.

Un souffle frais passa sur son front. Il leva les yeux. C'était le soir : le soleil était couché, l'ouest d'un rouge terne. *Voitloin* voguait avec lenteur sous une douce brise venue de l'est, et longeait les côtes abruptes et boisées d'Obehol.

Arren redescendit dans le bateau, alla soigner son compagnon, lui arrangea une paillasse sous le vélum et lui fit boire de l'eau. Il accomplit ces choses avec précipitation, évitant de regarder le pansement, qui avait besoin d'être changé, car la blessure n'avait pas complètement cessé de saigner. Épervier, faible et languissant, ne parla pas ; tandis qu'il buvait avidement, ses yeux se refermèrent, et il glissa à nouveau dans le sommeil, qui était une plus grande soif. Il gisait, silencieux ; et lorsque dans l'obscurité la brise mourut, nul vent de mage ne la remplaça, et à nouveau le bateau se balança paresseusement sur la mer lisse et palpitante. Mais à présent les montagnes qui se dessinaient à droite étaient noires, contre un ciel resplendissant d'étoiles, et durant un long moment Arren les contempla. Leurs contours lui paraissaient familiers, comme s'il les eût déjà vues, comme s'il les eût connues toute sa vie.

Lorsqu'il s'allongea pour dormir, il se mit face au sud, et là, haut dans le ciel au-dessus de la mer vide, il vit briller l'étoile Gobardon. En dessous d'elle se trouvaient les deux autres, formant avec elle un triangle, et en dessous encore trois autres s'étaient levées en ligne droite, constituant un triangle plus grand. Puis, se libérant des plaines liquides de noir et d'argent, deux autres suivirent, tandis que s'avançait la nuit ; elles étaient jaunes comme Gobardon, bien que plus faibles, et glissaient obliquement de droite à gauche sur le côté droit du triangle. C'étaient donc là huit des neuf étoiles qui étaient censées reproduire la silhouette de l'homme, ou la rune hardique Agnen. Aux yeux d'Arren, le tracé ne ressemblait nullement à un homme, à moins que, comme le sont les personnages stellaires, il ne fût bizarrement distordu ; mais la rune était évidente, avec un crochet et un trait transversal ; il ne manquait qu'un trait à la base pour la compléter : l'étoile qui ne s'était pas encore levée.

En la guettant, Arren s'endormit.

Lorsqu'il s'éveilla, à l'aube, *Voitloin* avait dérivé plus loin qu'Obehol. Une brume cachait les rivages et toute chose, excepté les pics des montagnes ; le ciel pâlissait au-dessus des eaux violettes du sud, éteignant les dernières étoiles.

Il regarda son compagnon. Épervier respirait de manière irrégulière, comme lorsque la douleur palpite sous la surface du sommeil, sans la déchirer tout à fait. Son visage était vieux et ridé dans la lumière froide et sans ombre. Arren en le contemplant vit un homme en qui nul pouvoir ne restait, ni la magie, ni la force, pas même la jeunesse ; rien. Il n'avait pu sauver Sopli, ni détourner de lui la lance. Il les avait mis en péril, et ne les avait pas sauvés. À présent Sopli était mort, lui moribond, et Arren mourrait aussi. Par la faute de cet homme ; en vain, pour rien.

Ainsi Arren le regardait-il, avec les yeux lucides du désespoir, et ne voyait rien.

Nul souvenir ne lui venait de la fontaine sous le sorbier, ou de la blanche lumière de mage sur le bateau des marchands d'esclaves, dans le brouillard, ou des vergers languissants de la Maison des Teinturiers. Pas plus que ne se réveillait en lui l'orgueil, ou l'obstination. Il regarda l'aurore se lever sur la mer paisible, où courait une immense et basse houle couleur d'améthyste pâle, et tout cela était comme un rêve, blafard, sans l'intérêt ni la vigueur de la réalité. Et au fond du rêve comme au fond de la mer, il n'y avait rien – rien qu'une faille, un vide. Il n'y avait pas de profondeur.

Le bateau avançait, lentement, irrégulièrement, suivant l'humeur capricieuse du vent. Derrière, les pics d'Obehol diminuaient, noirs dans le soleil levant, d'où arrivait la brise qui emportait le bateau loin de la terre, loin du monde, sur la Mer Ouverte.

VIII
LES ENFANTS DE LA MER OUVERTE

VERS le milieu de ce jour-là, Épervier remua, et demanda de l'eau. Quand il eut bu, il s'enquit : « Vers quelle direction gouvernons-nous ? » Car la voile était tendue au-dessus de lui, et le bateau s'inclinait comme une hirondelle sur les longues lames.

— « Ouest, où nord-ouest. »

— « J'ai froid », dit Épervier. Et cependant, le soleil déversait ses rayons, emplissant le bateau de chaleur.

Arren ne dit rien.

— « Essaie de maintenir le cap sur l'ouest. Wellogie, à l'ouest d'Obehol. Accostes-y. Nous avons besoin d'eau. »

Le jeune homme regardait droit devant lui, fixant la mer vide.

— « Qu'y a-t-il, Arren ? »

Celui-ci ne répondit pas.

Épervier tenta de se redresser, et, n'y parvenant pas, il voulut atteindre son bâton, qui gisait près de la soute ; mais il était hors de sa portée, et lorsqu'il voulut à nouveau parler, les mots s'arrêtèrent sur ses lèvres sèches. Le sang afflua de nouveau sous le bandage imbibé et durci, traçant comme un petit fil d'araignée pourpre sur la peau sombre de sa poitrine. Il inspira avec force et ferma les yeux.

Arren le regarda brièvement, sans rien éprouver. Il regagna la proue et reprit sa position accroupie, le regard fixé devant lui. Sa bouche était très sèche. Le vent d'est qui soufflait maintenant de façon continue sur la Mer Ouverte était aussi sec que le vent du désert. Il ne restait plus dans leur barrique qu'un ou deux litres d'eau ; ils étaient destinés, dans l'esprit d'Arren, à Épervier, et non à lui-même ; il ne lui vint jamais à l'idée de boire de cette eau. Il avait posé des lignes, ayant appris depuis qu'ils avaient quitté Lorbanerie que le poisson cru satisfait à la fois la faim et la soif ; mais il n'y avait rien au bout de ces lignes. Cela n'avait pas d'importance. Le bateau avançait à travers ce désert aquatique. Par-dessus lui, lentement, mais finissant quand même par gagner la course, de toute la largeur du ciel, le soleil se déplaçait aussi d'est en ouest.

Une fois, Arren crut apercevoir une éminence bleue, au sud, qui aurait pu être une terre, ou un nuage ; le bateau voguait depuis des heures vers l'ouest, un peu au nord. Il n'essaya pas de louvoyer, mais laissa le bateau poursuivre sa route. La terre pouvait être ou non réelle ; cela importait peu. Pour lui, toute l'immense et ardente splendeur du vent, de la lumière et de l'océan était terne et fausse.

L'obscurité vint, puis à nouveau la lumière, l'obscurité, et la lumière, comme les battements de tambour sur la toile tendue du ciel.

Il laissa traîner sa main dans l'eau, contre le flanc du bateau. L'espace d'un moment, il vit la scène avec une grande netteté : sa main, vert pâle sous l'eau vivante. Il se pencha et suça l'humidité de sa main. C'était amer, et lui brûla douloureusement les lèvres, mais il recommença. Ensuite il fut malade, et s'accroupit pour vomir, mais seul vint un filet de bile qui lui brûla la gorge. Il n'y avait plus d'eau pour Épervier, et Arren avait peur de l'approcher. Il s'étendit, frissonnant malgré la chaleur. Tout était silencieux, sec et lumineux : terriblement lumineux. Il se cacha les yeux pour échapper à cette lumière.

Ils étaient trois dans le bateau, maigres comme des perches, anguleux, avec des yeux immenses, pareils à d'étranges hérons noirs, ou à des grues. Leur voix était grêle comme celle des oiseaux. Il ne les comprenait pas. L'un d'eux était agenouillé au-dessus de lui, une outre noire sur le bras, de

laquelle il versait quelque chose dans la bouche d'Arren : de l'eau. Arren but avidement, s'étrangla, but encore jusqu'à ce qu'il eût vidé le récipient. Puis il regarda autour de lui et se leva à grand-peine, disant : « Où est-il, où est-il ? » Car, à bord du *Voitloin*, il était seul avec les trois étranges hommes maigres.

Ils le regardèrent sans comprendre.

« L'autre homme », croassa-t-il, sa gorge à vif et ses lèvres desséchées l'empêchant d'articuler les mots, « mon ami… »

L'un d'eux comprit sa détresse, sinon ses paroles, et, posant une main légère sur son bras, étendit l'autre main d'un air rassurant.

Arren regarda dans la direction indiquée. Et il vit, devant le bateau et au nord, certains tout proches et d'autres disséminés au loin sur la mer, des radeaux : des radeaux si nombreux qu'ils étaient comme des feuilles mortes posées sur une mare. À ras de l'eau, chacun d'eux portait vers son centre une ou deux cabanes ou huttes, et plusieurs avaient leurs mâts dressés. Comme des feuilles, ils flottaient, montant et descendant très doucement avec les amples vagues de l'océan occidental qui passaient sous eux. Les chemins aquatiques brillaient entre eux comme l'argent tandis qu'au-dessus d'eux planaient d'immenses nimbus violet et or, assombrissant l'occident.

« Là », dit l'homme, désignant un grand radeau non loin du bateau.

— « Vivant ? »

Ils le regardèrent tous, et l'un d'eux finit par comprendre. « Vivant. Vivant. » À ces mots, Arren se mit à pleurer, à sangloter sans larmes, et l'un des hommes lui prit le poignet dans sa main forte et mince et le fit descendre sur un radeau auquel avait été attaché le bateau. Il était si grand et si léger qu'il ne s'enfonça pas, même légèrement, sous leur poids. L'homme lui fit traverser le radeau tandis qu'un autre tendait une lourde gaffe terminée par une dent recourbée de requin-baleine pour rapprocher un radeau voisin, afin qu'ils puissent franchir l'intervalle les séparant. Quand ce fut fait, il emmena Arren jusqu'à l'abri, ouvert d'un côté et fermé de l'autre par des cloisons de toile. « Allonge-toi », dit-il ; et après cela Arren ne perçut plus rien.

Il était étendu sur le dos, à plat, et fixait un toit vert et inégal, pommelé de minuscules taches de lumière. Il crut qu'il était dans les champs de pommiers de Semermine, où les princes d'Enlad passent leurs étés, dans les collines derrière Berila ; il crut qu'il était allongé dans l'herbe épaisse de Semermine, à regarder le soleil entre des branches de pommier.

Au bout d'un moment, il entendit l'eau s'agiter et clapoter sous les creux, sous le radeau, et les voix grêles des gens, parlant une langue qui était le hardique commun de l'Archipel, mais très différente dans les sons et les rythmes, si bien qu'elle était difficile à comprendre ; mais il sut ainsi où il se trouvait – loin au-delà de l'Archipel, au-delà du Lointain, au-delà de toutes les îles, perdu sur la Mer Ouverte. Mais cela ne le troublait pourtant pas, allongé comme il l'était, aussi confortablement que dans l'herbe des vergers de sa patrie.

Il pensa au bout d'un moment qu'il fallait se lever, ce qu'il fit : il trouva son corps fort amaigri et comme brûlé, et ses jambes tremblantes mais en état de fonctionner. Il écarta la tenture qui constituait les murs de l'abri et sortit dans la lumière de l'après-midi. Il avait plu pendant son sommeil. Le bois du radeau, d'immenses rondins lisses et équarris, assemblés avec précision et calfatés, était noir d'humidité et les cheveux des gens maigres, à demi nus, étaient noirs et aplatis par la pluie. Mais la moitié du ciel était claire, à l'ouest, où brillait le soleil, et les nuages glissaient maintenant vers le lointain nord-est, en amas argentés.

L'un des hommes se dirigea vers Arren, et, avec circonspection, s'arrêta à quelques pas de lui. Il

était mince et de petite taille, guère plus grand qu'un garçonnet de douze ans ; ses yeux étaient allongés, larges et sombres. Il portait une lance à pointe d'ivoire barbelée.

Arren lui dit : « Je vous dois la vie, à vous et à votre peuple. »

L'homme hocha la tête.

« Voudriez-vous me conduire maintenant à mon compagnon ? »

Faisant volte-face, l'homme des radeaux poussa un cri aigu, perçant comme le cri d'un oiseau de mer. Puis il s'accroupit sur les talons, comme en attente, et Arren fit de même.

Les radeaux étaient pourvus de mâts, bien que celui du radeau sur lequel ils se trouvaient ne fût pas dressé. On pouvait y hisser des voiles, qui étaient petites par rapport à la largeur du radeau, faites d'un matériau brun qui n'était ni de la toile ni du lin, mais une étoffe fibreuse, non pas tissée, mais foulée, comme du feutre. Un radeau, distant d'un quart de mille environ, largua sa voile brune et se fraya lentement un chemin, repoussant à l'aide de gaffes et de perches les radeaux qui les séparaient, pour venir accoster celui sur lequel se tenait Arren. Lorsqu'il n'y eut plus entre eux que trois pieds d'eau, l'homme accroupi auprès d'Arren se leva et sauta nonchalamment de l'autre côté. Arren l'imita et atterrit gauchement, à quatre pattes : ses genoux n'avaient plus aucune souplesse. Il se releva, et découvrit le petit homme en train de le regarder, non pas avec ironie, mais avec approbation : le sang-froid d'Arren avait de toute évidence forcé son respect.

Ce radeau était plus large que tous les autres et plus haut de flottaison, fait de rondins de douze mètres de long et un mètre cinquante de large, noircis et polis par l'usage et par les intempéries. Des statues de bois curieusement sculptées se dressaient autour des divers abris et enclos, et de hauts poteaux garnis de touffes de plumes d'oiseau de mer étaient plantés aux quatre coins. Son guide le conduisit vers le plus petit des abris ; et là il vit Épervier, endormi.

Arren s'assit à l'intérieur de l'abri. Son guide repartit vers l'autre radeau, et nul ne vint le déranger. Au bout d'une heure environ, une femme de l'autre radeau lui apporta à manger : une sorte de ragoût de poisson, froid, avec des morceaux d'une matière verte et transparente, d'un goût salé mais agréable, et une petite tasse d'eau, croupie, et qui avait pris le goût du goudron calfatant le tonneau. Il vit, à la façon dont elle lui présenta l'eau, que c'était un trésor qu'elle lui donnait, une chose qu'il fallait honorer. Il la but avec respect et n'en redemanda pas, bien qu'il eût pu en boire dix tasses.

L'épaule d'Épervier avait été habilement pansée ; il dormait profondément, paisiblement. Quand il se réveilla, ses yeux étaient clairs. Il regarda Arren, et sourit de ce sourire doux et joyeux qui surprenait toujours sur son visage dur. Arren eut soudain à nouveau envie de pleurer. Il mit sa main sur celle d'Épervier sans rien dire.

Un de ceux du peuple des radeaux s'approcha, et s'accroupit dans l'ombre du vaste abri voisin : une sorte de temple, à ce qu'il semblait, comportant un motif carré d'une grande complexité au-dessus de la porte, dont les montants étaient faits de rondins sculptés représentant des baleines grises en train de plonger. Cet homme était petit et maigre comme tous les autres, de la stature d'un garçonnet, mais les traits vigoureux et patinés par l'âge. Il ne portait rien d'autre qu'un pagne, mais la dignité le vêtait amplement. « Il faut qu'il dorme », dit-il ; et Arren quitta Épervier et alla à lui.

« Vous êtes le chef de ce peuple ? » dit Arren, qui savait reconnaître un prince au premier regard.

— « Oui », dit l'homme, avec une brève inclination de la tête. Arren était debout devant lui, immobile. Au bout d'un court instant, les yeux sombres de l'homme se plantèrent dans les siens, sans s'attarder : « Vous êtes également un chef », fit-il observer.

— « Oui », répondit Arren. Il eût bien aimé savoir comment l'homme des radeaux l'avait appris, mais il resta impassible. « Mais je sers mon seigneur, qui est ici. »

Le chef du peuple des radeaux dit quelque chose qu'Arren ne comprit point du tout : des mots changés au point d'en être méconnaissables, ou des noms qu'il ne connaissait pas ; puis il dit : « Pourquoi êtes-vous venus à Balatran ? »

— « En quête… »

Mais Arren ne savait ce qu'il pouvait en dire, ni même en fait que dire. Tout ce qui s'était passé, ainsi que l'objet de leur quête, semblait très lointain et confus dans son esprit. Enfin il dit : « Nous allions à Obehol. Ils nous ont attaqués lorsque nous avons débarqué. Mon seigneur a été blessé. »

— « Et vous ? »

— « Je n'ai pas été blessé », dit Arren, et la froide maîtrise de soi que lui avait enseignée son enfance à la cour lui fut alors d'un grand secours. « Mais il y avait-il y avait comme une folie autour de nous. Un homme qui était avec nous s'est noyé. Il régnait une peur… » Il s'interrompit, et resta silencieux.

Le chef l'observa, de ses yeux noirs presque opaques. Il dit enfin : « C'est donc par hasard que vous êtes arrivés ici. »

— « Oui. Sommes-nous toujours dans le Lointain Sud ? »

— « Le Lointain ? Non. Les îles… » Le chef fit décrire à sa main noire et fine un arc – guère plus que le quart du compas, du nord à l'est. « Les îles sont là » dit-il. « Toutes les îles. » Puis, montrant toute la mer vespérale s'étendant devant eux, du nord au sud en passant par l'ouest, il dit : « La mer. »

— « De quelle terre êtes-vous, seigneur ? »

— « D'aucune terre. Nous sommes les Enfants de la Mer Ouverte. »

Arren contempla son visage ardent. Il regarda autour de lui, sur l'immense radeau, avec son temple et ses hautes idoles, chacune sculptée dans un arbre entier, immenses figures divines où se mêlaient le dauphin, le poisson, l'homme et l'oiseau de mer ; il observa les gens affairés, tissant, gravant, pêchant, cuisinant, sur des plates-formes surélevées, soignant les bébés ; il vit les autres radeaux, soixante-dix au moins, éparpillés sur l'eau en un grand cercle de peut-être un mille de diamètre. C'était toute une ville : de la fumée montait en volutes minces de maisons éloignées, et le vent apportait des voix aiguës d'enfants. C'était une ville, et en dessous d'elle s'étendaient les abysses.

« N'allez-vous jamais à terre ? » demanda le jeune garçon à voix basse.

— « Une fois par an. Nous allons à la Longue Dune. Nous y coupons du bois et réparons les radeaux. Nous faisons cela en automne, et ensuite nous suivons les baleines grises vers le nord. En hiver nous nous séparons, chaque radeau de son côté. Au printemps nous nous rendons à Balatran, pour nous rencontrer. On passe alors d'un radeau à l'autre, il y a des mariages, et on célèbre le Long Bal. Nous sommes sur les Routes de Balatran ; à partir d'ici, le grand courant emporte vers le sud. En été, nous dérivons sur le grand Courant, jusqu'à ce que nous apercevions les Puissantes, les baleines grises, virer de cap vers le nord. Alors nous les suivons, et regagnons enfin les rivages d'Emah sur la Longue Dune, où nous demeurons un certain temps. »

— « Voilà qui est merveilleux, seigneur », dit Arren. « Jamais je n'avais entendu parler d'un peuple tel que le vôtre. Ma patrie se trouve très loin d'ici. Pourtant, là-bas aussi, nous célébrons le Long Bal la veille du solstice d'été. »

— « Vous foulez la terre, et ne courez aucun danger », dit le chef d'un ton sec. « Nous dansons sur la mer profonde. »

Après un temps, il demanda : « Comment s'appelle-t-il, votre seigneur ? »

— « Épervier », dit Arren. Le chef répéta ces syllabes, mais il était clair qu'elles n'avaient

aucune signification pour lui. Et cela, plus qu'aucune autre chose, fit comprendre à Arren que son histoire était vraie, que ce peuple vivait toute l'année sur la mer, sur la haute mer loin de toute terre ou de tout parfum de terre, hors de portée du vol des oiseaux terrestres, et inconnu des hommes.

« La mort était en lui », dit le chef « Il doit dormir. Retourne au radeau d'Étoile ; je t'enverrai chercher. »

Il se leva. Bien que parfaitement sûr de lui, il n'était apparemment pas certain de la conduite à tenir à l'égard d'Arren, et ne savait s'il fallait le traiter en égal ou en jeune garçon. Arren, dans cette situation, préféra la dernière solution, et accepta son congé ; mais il dut ensuite faire face à un autre problème. Les radeaux en dérivant s'étaient à nouveau séparés, et cent vergues d'eau satinée clapotaient entre eux.

Le chef des Enfants de la Mer Ouverte lui parla encore, brièvement. « Nagez », dit-il.

Arren se glissa dans l'eau avec précaution. Sa fraîcheur était agréable à sa peau brûlée par le soleil. Il traversa à la nage et se hissa sur l'autre radeau, pour découvrir un groupe de cinq ou six enfants et adolescents en train de l'observer avec un intérêt non déguisé. Une toute petite fille dit : « Tu nages comme un poisson au bout d'un hameçon. »

— « Comment faudrait-il que je nage ? » fit Arren, quelque peu mortifié, mais d'une voix douce ; de fait, il n'aurait pu se montrer rude envers un être humain si petit. Elle ressemblait à une statue d'acajou poli, fragile et exquise. « Comme ça ! » s'écria-t-elle, plongeant comme un phoque dans les tourbillons liquides et aveuglants. Ce n'est qu'au bout d'un long moment, et à une distance invraisemblable, qu'il entendit son cri aigu et aperçut sa tête noire et lisse à la surface.

— « Venez », dit un garçon qui devait avoir l'âge d'Arren, bien qu'il ne parût pas plus de douze ans par la taille et la carrure : un garçon au visage grave, avec un crabe bleu tatoué en travers du dos. Il plongea, et tous plongèrent, même un enfant de trois ans ; Arren fut donc obligé de les imiter, ce qu'il fit en essayant de ne pas faire d'éclaboussures.

« Comme une anguille », dit le garçon, en remontant près de son épaule.

— « Comme un dauphin », dit une belle fille au joli sourire, en disparaissant dans les profondeurs.

— « Comme moi ! » fit le bambin de trois ans d'une petite voix perçante, dansant sur l'eau comme une bouteille.

Ainsi, ce soir-là jusqu'à la nuit, et toute la journée du lendemain long et doré, et les jours qui suivirent, Arren nagea, parla et travailla avec les jeunes du radeau d'Étoile. Et, de tous les événements survenus dans ce voyage, depuis ce matin d'équinoxe où Épervier et lui avaient quitté Roke, celui-là lui parut d'une certaine manière le plus étrange ; car il n'avait rien à voir avec tout ce qui s'était produit auparavant, pendant le voyage comme durant sa vie entière ; et encore moins avec ce qui était à venir. À la nuit tombée, quand il s'étendait au milieu des autres pour dormir sous les étoiles, il se disait : « C'est comme si j'étais mort, et que ceci soit l'après-vie, dans la lumière du soleil, au-delà de la lisière du monde, parmi les fils et les filles de la mer… » Avant de s'endormir, il cherchait, loin au sud, l'étoile jaune et le tracé de la Rune de Fin, et voyait toujours Gobardon, et le petit ou le grand triangle ; mais les étoiles se levaient plus tard maintenant, et il ne pouvait garder les yeux ouverts jusqu'à ce que la figure entière se fût dégagée de l'horizon. De jour comme de nuit, les radeaux dérivaient vers le sud, mais il n'y avait jamais aucun changement dans la mer, car ce qui change constamment ne change pas en réalité. Les pluies torrentielles de mai prirent fin, et toute la nuit les étoiles brillaient, et tout au long du jour le soleil.

Il savait qu'ils ne vivraient pas toujours ainsi, dans cette facilité et ce bien-être de rêve. Il s'enquit de l'hiver, et ils lui parlèrent des longues pluies et de la houle puissante, des radeaux

solitaires, tous séparés les uns des autres, dérivant et tanguant dans la grisaille et les ténèbres, semaine après semaine… L'hiver dernier, pendant une tempête qui avait duré un mois, ils avaient vu des vagues si énormes qu'elles ressemblaient à des « nuages d'orage », disaient-ils, car ils n'avaient jamais vu de collines : ils pouvaient les voir arriver l'une derrière l'autre, immenses, à des milles de distance, se précipitant vers eux. Les radeaux pouvaient-ils naviguer sur de telles mers ? interrogea-t-il, et ils dirent que oui, mais pas toujours. Au printemps, quand ils se rassemblaient aux Routes de Balatran, il manquait parfois deux radeaux, ou trois, ou six…

Ils se mariaient très jeunes. Crabe-Bleu, qui portait son homonyme en tatouage, et Albatros la jolie étaient mari et femme, bien que lui n'eût que dix-sept ans et qu'elle fût de deux ans plus jeune ; beaucoup de mariages semblables se nouaient entre radeaux. De nombreux bébés rampaient et trottaient là, attachés par de longues courroies aux quatre poteaux de l'abri central, dans lequel ils s'entassaient tous à l'heure la plus chaude, pour dormir en tas frétillants. Les enfants plus âgés s'occupaient des plus jeunes, hommes et femmes se partageant tous les travaux. Chacun à tour de rôle recueillait les grandes algues brunes, le nilgu des Routes, dentelé comme la fougère, et long de vingt-cinq à trente mètres. Tous participaient au foulage du nilgu pour la fabrication de l'étoffe, et au tressage des fibres rugueuses dont on faisait des cordages et des filets ; ils pêchaient, séchaient le poisson, façonnaient en outils l'ivoire des baleines, et accomplissaient toutes les autres tâches requises par la vie sur les radeaux. Mais il y avait toujours du temps pour nager et bavarder, et aucun travail ne devait être achevé à une heure précise. Il n'y avait d'ailleurs pas d'heures : rien que des jours entiers, des nuits entières. Au bout de quelques-uns de ces jours et de ces nuits, il sembla à Arren qu'il vivait sur le radeau depuis un temps incalculable, qu'Obehol était un rêve, avec derrière des rêves plus flous, et que c'était dans un autre monde qu'il avait vécu sur terre et été prince d'Enlad.

Lorsque enfin il fut convoqué sur le radeau du chef, Épervier le contempla un moment et dit : « Tu ressembles à l'Arren que je vis dans la Cour de la Fontaine : luisant comme un phoque doré. La vie d'ici te convient, mon garçon. »

— « Oui, mon seigneur. »

— « Mais où est-ce *ici* ? Nous avons laissé les lieux derrière nous. Nous avons vogué hors des cartes… Il y a longtemps, j'ai entendu parler du Peuple des Radeaux, mais je croyais que ce n'était qu'un autre des contes du Lointain Sud, une chimère sans substance. Pourtant nous avons été secourus par cette chimère, et nos vies ont été sauvées par ce mythe. »

Il parlait en souriant, comme s'il avait partagé cette douceur de vivre intemporelle dans la lumière de l'été ; mais son visage était lugubre, et dans ses yeux se lisait une tristesse non apaisée. Arren s'en aperçut, et fit honnêtement face.

« J'ai trahi… » dit-il, puis il s'interrompit. « J'ai trahi votre confiance. »

— « Comment cela, Arren ? »

— « Là-bas… à Obehol. Alors que pour une fois vous aviez besoin de moi. Vous étiez blessé, et aviez besoin de mon aide. Je n'ai rien fait. Le bateau a dérivé, et je l'ai laissé dériver. Vous aviez mal et je n'ai rien tenté pour vous. J'ai vu une terre… j'ai vu une terre et je n'ai même pas essayé de faire virer le bateau… »

— « Calme-toi, mon garçon », dit le mage avec une telle fermeté qu'Arren obéit. Et aussitôt après : « Dis-moi à quoi tu pensais à ce moment-là. »

— « A rien, seigneur… à rien ! Je pensais qu'il était inutile de faire quoi que ce soit. Je pensais que votre pouvoir magique avait disparu – non, qu'il n'avait jamais existé. Que vous m'aviez dupé. » La sueur perla sur le visage d'Arren et il lui fallut forcer la voix, mais il continua. « J'avais peur de

vous. J'avais peur de la mort. J'en avais tellement peur que je ne voulais pas vous regarder, parce que vous étiez peut-être mourant. Je ne pouvais penser à rien, sinon qu'il y avait… qu'il y avait un moyen pour moi de ne pas mourir, si je pouvais le trouver. Mais, tout ce temps, la vie s'écoulait, comme s'il y avait eu une immense blessure d'où le sang s'échappait – comme vous-même en portiez une. Mais celle-là était dans chaque chose. Et je n'ai rien fait, rien, sauf de me dérober à l'horreur de la mort. »

Il s'interrompit, car dire la vérité à voix haute était insupportable. Ce n'était pas la honte qui l'empêchait, mais la peur, la même peur. Il savait maintenant pourquoi cette vie tranquille, dans la mer et le soleil, sur les radeaux, ressemblait pour lui à une après-vie ou à un rêve, aussi irréelle. C'était parce qu'il savait dans son cœur que la réalité était vide : sans vie, ni chaleur, ni couleur, ni son – sans signification. Il n'y avait ni hauteurs ni profondeurs. Tout ce jeu charmant de formes, de lumière et de couleur sur la mer et dans les yeux des hommes n'était rien de plus que cela : un jeu d'illusions sur le vide creux.

Les illusions passaient et il ne restait que l'informe et le froid. Rien d'autre.

Épervier le regardait, et Arren avait baissé les yeux pour éviter ce regard. Mais voici que subitement s'élevait en lui une petite voix, celle du courage, ou peut-être de l'ironie. Elle était arrogante, impitoyable, et disait ; Couard ! Couard ! Rejetteras-tu cela aussi ?

Aussi releva-t-il les yeux, par un immense effort de volonté, et affronta-t-il le regard de son compagnon.

Épervier étendit la main et prit la sienne dans une rude étreinte, si bien que tous deux ils se touchaient par les yeux et la chair.

— « Lebannen », dit-il. Il n'avait jamais prononcé le nom véritable d'Arren, et Arren ne le lui avait jamais dit. « Lebannen, cela est. Et tu es. Il n'y a pas de sécurité. Et pas de fin. Le mot doit être entendu dans le silence. Il faut les ténèbres pour voir les étoiles. On danse toujours au-dessus du vide, au-dessus des terribles abysses. »

Arren crispa ses mains et pencha le front jusqu'à ce qu'il s'appuie sur les mains d'Épervier. « Je vous ai trahi », dit-il. « Je vous trahirai encore. Je n'ai pas suffisamment de force. »

— « Tu as assez de force. » La voix d'Épervier paraissait tendre, mais elle recelait la même dureté que la voix railleuse montée des profondeurs de la honte d'Arren. « Ce que tu aimes, tu continueras à l'aimer. Ce que tu entreprends, tu l'accompliras. On peut se fier à toi. Il n'est pas étonnant que tu n'aies point encore appris cela. Dix-sept ans sont peu de défense contre le désespoir… Mais songes-y, Lebannen. Refuser la mort, c'est refuser la vie. »

— « Mais je cherchais la mort ! » Arren leva la tête et fixa Épervier. « Comme Sopli… »

— « Sopli ne cherchait pas la mort. Il cherchait une fin à sa peur de la mort. »

— « Mais il existe un chemin. Le chemin qu'il cherchait. Sopli. Et Hare ; et les autres. Le chemin pour revenir à la vie, à la vie sans mort. Vous – vous plus que tout autre – devez connaître ce chemin… »

Le mage retenait toujours fermement la main d'Arren.

— « Je ne le connais pas, dit Épervier, Oui, je sais ce qu'ils croient chercher, Mais je sais aussi que c'est un mensonge. Écoute-moi, Arren. Tu mourras. Tu ne vivras pas toujours ; ni toi, ni personne, ni aucune chose. Rien n'est immortel. Mais il n'y a qu'à nous qu'il est donné de savoir que nous devons mourir. Et c'est un don précieux : c'est la chance d'être soi-même. Car nous ne possédons que ce que nous savons que nous devons perdre, ce que nous acceptons de perdre… Être soi c'est notre tourment, notre gloire et notre humanité ; et cela ne dure pas. Le "soi" change, il s'efface comme une vague sur la mer. Voudrais-tu que la mer devienne immobile, que les marées

s'arrêtent pour sauver une vague, pour *te* sauver ? Renoncerais-tu à l'habileté de tes mains, à la passion de ton cœur, à la lumière du lever et du coucher du soleil, pour acheter ton salut – la sécurité permanente ? C'est cela qu'ils cherchent à Wathort, à Lorbanerie et ailleurs. Car tel est le message que ceux qui savent entendre ont entendu : en niant la vie, il est possible de nier la mort et de vivre pour toujours. Et moi, je n'entends pas ce message, Arren, parce que je ne veux pas l'entendre. Je ne me laisserai pas guider par le désespoir. Je suis sourd, je suis aveugle. Tu es mon guide. Toi, dans ton innocence et ton courage, dans ta déraison et ta loyauté, tu es mon guide – l'enfant que j'envoie devant moi dans les ténèbres. C'est ta peur, ta douleur que je suis. Tu as pensé que j'étais rude avec toi ; à quel point je l'étais, tu ne l'as jamais su. Car je me sers de ton amour comme d'une bougie que l'on brûle, qu'on laisse se consumer pour éclairer son chemin. Et nous devons continuer ; il le faut. Il nous faut aller jusqu'au bout ; arriver à l'endroit où la mer se tarit et la joie s'écoule, l'endroit où t'entraîne ta terreur mortelle. »

— « Où est cet endroit, seigneur ? »

— « Je ne sais pas. »

— « Je ne puis vous y conduire. Mais je vous accompagnerai. »

Le regard que le mage posa sur lui était sombre, insondable.

— « Mais si je devais à nouveau faillir, et vous trahir… »

— « Je te ferai confiance, fils de Morred. »

Ils se turent tous deux.

Au-dessus d'eux les hautes idoles gravées se balançaient très légèrement contre le ciel bleu du sud, corps de dauphin, ailes de mouettes repliées, visages humains aux yeux fixes de coquillages.

Épervier se leva, avec raideur, car il était encore loin d'être remis de sa blessure. « Je suis fatigué de rester assis », dit-il, « je vais devenir gras à force d'oisiveté. » Il se mit à arpenter le radeau sur toute la longueur, et Arren se joignit à lui. Ils échangèrent quelques mots en marchant ; Arren raconta à Épervier comment il passait ses journées, qui étaient ses amis parmi le peuple des radeaux. L'agitation d'Épervier était plus grande que sa force, qui fut bientôt épuisée. Il s'arrêta près d'une jeune fille qui tissait le nilgu sur un métier derrière la Maison des Puissantes, et lui demanda d'aller chercher le chef, puis regagna son abri. C'est là que le chef du peuple des radeaux vint le voir et le salua avec courtoisie ; et Épervier lui rendit son salut ; et tous trois s'assirent sur les tapis en peaux de phoque tacheté, à l'intérieur de l'abri.

« J'ai réfléchi », commença le chef, avec lenteur et une solennité polie, « aux choses que vous m'avez dites. Comment les hommes pensaient revenir de la mort dans leur propre corps, et dans cette quête oubliaient d'adorer les dieux, négligeaient leur corps et devenaient fous. C'est une chose mauvaise et une grande folie. J'ai pensé aussi : qu'avons-nous à voir avec cela ? Nous n'avons que faire des autres hommes, de leurs îles, de leurs mœurs, de ce qu'ils font et défont. Nous vivons sur la mer et nos vies appartiennent à la mer. Nous n'espérons pas les sauver, nous ne cherchons pas à les perdre. La folie ne nous atteint pas. Nous n'allons pas à terre, et les gens de la terre ne viennent pas à nous. Quand j'étais jeune, nous parlions quelquefois à des hommes qui venaient par bateau jusqu'à la Longue Dune, quand nous allions y couper dès rondins pour les radeaux et construire les abris d'hiver. Souvent nous voyions des voiliers d'Ohol et de Welwai (c'est ainsi qu'il nommait Obehol et Wellogie) qui suivaient les baleines grises à l'automne. Souvent ils suivaient nos radeaux de loin, car nous connaissions les routes et les lieux de rencontre des Puissantes en mer. Mais c'est tout ce que je vis jamais du peuple de la terre, et à présent ils ne viennent plus. Peut-être sont-ils tous devenus fous et se sont-ils entre-tués. Il y a deux ans, sur la Longue Dune, en regardant au nord vers Welwai, nous avons vu durant trois jours la fumée, d'un feu immense. Et si cela avait été, que nous importe ? Nous

sommes les Enfants de la Mer Ouverte. Nous suivons la mer. »

— « Pourtant, lorsque vous avez vu le bateau de gens de la terre à la dérive, vous êtes allés vers lui », dit le mage.

— « Certains d'entre nous ont dit qu'il n'était pas sage d'agir ainsi, et auraient laissé le bateau dériver jusqu'au bout de la mer », répondit le chef de sa voix haut perchée et impassible.

— « Vous n'en faisiez pas partie. »

— « Non. J'ai dit : bien que ce soient des gens de la terre, nous les aiderons, et c'est ce qui fut fait. Mais de votre entreprise nous n'avons que faire. S'il y a une folie chez le peuple de la terre, c'est au peuple de la terre de la soigner. Nous suivons la route des Puissantes. Nous ne pouvons vous aider dans votre quête. Tant que vous souhaiterez rester avec nous, vous serez les bienvenus. Il n'y a plus beaucoup de jours jusqu'au Long Bal ; après, nous retournerons vers le nord, en suivant le courant est, qui à la fin de l'été nous ramènera vers les mers proches de la Longue Dune. Si vous désirez rester avec nous jusqu'à ce que vous soyez guéri de votre blessure, c'est bien. Et si vous voulez prendre votre bateau et suivre votre chemin, ce sera bien aussi. »

Le mage le remercia, et le chef se leva, mince et raide comme un héron, les laissant seuls.

— « Dans l'innocence il n'y a point de force contre le mal », dit Épervier, avec une légère grimace. « Mais il y a en elle de la force pour le bien. Nous resterons un moment avec eux, je crois, jusqu'à ce que ma faiblesse soit passée. »

— « Cela est sage », dit Arren. La fragilité physique d'Épervier l'avait choqué et ému ; il avait résolu de protéger cet homme de sa propre énergie et de sa hâte, et d'insister pour qu'ils attendent au moins qu'il fût libéré de la douleur avant de reprendre leur chemin.

Le mage le regarda, quelque peu surpris de ce compliment.

« Les gens d'ici sont gentils », reprit Arren, qui n'avait rien remarqué. « Ils semblent ne pas être touchés par cette, maladie de l'âme qui affectait les gens d'Horteville et des autres îles. Peut-être n'est-il aucune île où nous eussions été secourus et accueillis comme nous l'avons été par ces errants. »

— « Il se peut bien que tu aies raison. »

— « Et ils mènent une vie plaisante, en été… »

— « Oui. Bien que manger du poisson froid toute sa vie, ne jamais voir un poirier en fleur ni goûter l'eau d'une source jaillissante doive finir par être ennuyeux ! »

Arren regagna donc le radeau d'Étoile, et travailla, nagea et lézarda avec les autres jeunes gens ; il conversait avec Épervier dans la fraîcheur du soir, et dormait sous les étoiles. Et les jours coulaient vers le Long Bal de la veille du solstice d'été, et les grands radeaux dérivaient lentement vers le sud sur les courants de la Mer Ouverte.

IX
ORM EMBAR

TOUTE la nuit, la nuit la plus courte de l'année, des torches brûlèrent sur les radeaux rassemblés en un cercle gigantesque sous le ciel gorgé d'étoiles, dessinant ainsi un anneau de feu frémissant sur la mer. Le peuple des radeaux dansait, sans recourir au tambour, à la flûte ni à aucune musique, rien que le rythme des pieds nus sur les grands radeaux balancés par les flots, et les voix grêles de leurs chantres s'élevant plaintivement dans l'immensité de leur demeure, la mer. Il n'y avait pas de lune cette nuit-là, et les corps des danseurs étaient incertains dans la clarté des étoiles et des torches. De temps à autre un corps étincelait comme un poisson jaillissant hors de l'eau, un jeune bondissant d'un radeau à l'autre : sautant haut et loin, ils rivalisaient d'adresse, essayant de faire le tour des radeaux et de danser sur chacun d'eux, afin de boucler le cercle avant l'aube.

Arren dansa avec eux, car le Long Bal est accéléré sur chaque île de l'Archipel, bien que les pas et les chants puissent être différents. Mais alors que la nuit s'étirait et que de nombreux danseurs renonçaient et s'asseyaient pour regarder ou somnoler, et que les voix des chantres s'enrouaient, il parvint avec un groupe de gaillards sautant haut jusqu'au radeau du chef, et là s'arrêta, tandis que les autres continuaient.

Épervier était assis avec le chef et ses trois épouses, près du temple. Entre les baleines gravées qui formaient le chambranle se tenait un chantre dont la voix aiguë n'avait pas faibli de toute la nuit. Sans se lasser, il chantait, frappant ses mains sur le pont de bois pour battre la mesure.

« Que chante-t-il ? » demanda Arren au mage, car il ne pouvait suivre les paroles, chaque mot étant tenu très longtemps, avec des trilles et de bizarres reprises de la note.

— « Les baleines grises, et l'albatros, et la tempête… Ils ne connaissent pas les chants des héros et des rois. Ils ne connaissent pas le nom d'Erreth-Akbe. Avant, il a chanté Segoy, et comment il créa les terres au milieu de la mer ; c'est tout ce qu'ils se rappellent de l'histoire des peuples. Tout le reste ne parle que de la mer. »

Arren écouta ; il entendit le chantre imiter le sifflement du dauphin et tisser son chant autour de ce cri. Il contempla le profil d'Épervier dans la lumière de la torche, noir et ferme comme le roc, et vit la lueur liquide des yeux des épouses du chef qui devisaient doucement ; il sentit le long et lent glissement du radeau sur la mer, et sombra peu à peu dans le sommeil.

Il se réveilla d'un seul coup : le chanteur s'était tu. Pas seulement celui auprès duquel ils se trouvaient, mais tous les autres, près du radeau ou loin de lui. Les voix ténues s'étaient éteintes comme un lointain gazouillement d'oiseaux de mer, et tout était paisible.

Arren regarda vers l'est par-dessus son épaule, s'attendant à voir l'aube. Mais il n'y avait là que la vieille lune, encore ; basse, dorée parmi les étoiles d'été.

Puis, regardant vers le sud il vit, très haut, Gobardon la jaune, et au-dessous ses huit compagnes, jusqu'à la dernière : la Rune de Fin, claire et flamboyante sur la mer. Et, comme il se retournait vers Épervier, il vit le visage sombre tourné vers ces mêmes étoiles.

« Pourquoi t'arrêtes-tu ? » demandait le chef au chanteur. « Ce n'est pas encore la venue du jour, pas même l'aurore. » L'homme bredouilla et dit : « Je ne sais pas. »

— « Continue de chanter ! Le Long Bal n'est pas terminé. »

— « Je ne sais plus les paroles », dit le chanteur, et sa voix se fit perçante, comme sous l'effet de la terreur. « Je ne peux plus chanter. J'ai oublié le chant. »

— « Chantes-en un autre, alors ! »

— « Il n'y a plus de chants. C'est fini ! » cria le chanteur, et il se pencha en avant, jusqu'à se blottir contre le ponton ; et le chef le contempla, stupéfait.

Les radeaux se balançaient sous les torches crépitantes, tous silencieux. Le silence de l'océan enferma ce petit souffle de vie et cette lumière, et l'engloutit. Aucun danseur ne bougeait.

Il sembla alors à Arren que la splendeur des étoiles se ternissait, et cependant la lueur du jour ne pointait pas encore à l'est. L'horreur fondit sur lui, et il pensa : « Il n'y aura pas de lever du soleil. Il n'y aura pas de jour. » Le mage se leva alors. En même temps une faible lumière, blanche et rapide, courut le long de son bâton, prit davantage d'éclat sur la rune d'argent sertie dans le bois. « Le bal n'est pas terminé », dit-il, « ni la nuit. Chante, Arren. »

Arren aurait voulu dire : « Je ne puis, seigneur !… » mais au lieu de cela, il fixa les neuf étoiles au sud, prit une profonde inspiration, et sa voix s'éleva, douce et voilée au début, mais se faisant plus forte à mesure qu'il chantait, et son chant était le plus ancien des chants, celui de la Création d'Ea, et de l'équilibre des ténèbres et de la lumière, et de la formation des terres vertes par celui qui prononça le premier mot, l'Aîné des Maîtres, Segoy.

Avant la fin de la chanson, le ciel avait pâli jusqu'au bleu-gris, et seules Gobardon et la lune y brillaient encore, et les torches grésillaient dans le vent du matin. Puis, le chant terminé, Arren se tut ; et les danseurs qui s'étaient rassemblés pour l'écouter regagnèrent tranquillement leurs radeaux, tandis que la clarté grandissait à l'est.

« C'était une bonne chanson », dit le chef. Sa voix était hésitante, bien qu'il fit des efforts pour la rendre impassible. « Il n'aurait pas été bon de finir le Long Bal avant qu'il soit achevé. Je ferai battre ces chanteurs paresseux avec des lanières de nilgu. »

— « Mieux vaut les consoler », dit Épervier. Il était toujours debout, et son air était grave. « Aucun chanteur ne choisit volontiers le silence. Viens avec moi, Arren. »

Il se dirigea vers l'abri, et Arren le suivit. Mais l'étrangeté de ce lever du jour n'avait point pris fin, car au même instant, alors que le liséré de la mer à l'est devenait blanc, arriva du nord un oiseau immense : il volait si haut que ses ailes captaient la lumière du soleil qui n'avait pas encore lui sur le monde, et ses battements d'ailes dessinaient dans l'air des traits d'or. Arren poussa un cri, en le désignant. Le mage leva les yeux, alarmé. Puis son visage se fit exultant et farouche, et il hurla : « *Nam hietha arw Ged arkvaissa !* » ce qui, dans le Langage de la Création, signifie : Si c'est Ged que tu cherches, ici tu le trouveras.

Et alors, comme un plomb doré tomba le dragon, ailes déployées, dans un bruit de tonnerre, avec des serres capables de saisir un bœuf comme si c'eût été une souris, avec une volute de feu et de vapeur sortant de ses larges narines ; il se percha comme un faucon sur le radeau oscillant.

Le peuple des radeaux se mit à crier ; certains se tapirent au sol, d'autres sautèrent dans la mer, d'autres encore, immobiles, regardèrent, dans un étonnement qui surpassait la peur.

Le dragon les dominait maintenant. Peut-être mesurait-il trente mètres, d'une extrémité à l'autre de ses vastes ailes membraneuses, qui luisaient dans la lumière nouvelle comme une fumée moirée d'or, et la longueur de son corps n'était pas moindre ; mais il était maigre, cambré comme un lévrier, avec des griffes de lézard et des écailles de serpent. Le long de son échine étroite courait une rangée dentelée de dards, d'une forme pareille à celle des épines de rosier, mais hauts d'un mètre au milieu du dos, et qui allaient diminuant ; si bien que le dernier, au bout de la queue, n'était guère plus long que la lame d'un petit couteau. Ces épines étaient grises, et les écailles du dragon, gris fer avec un reflet d'or. Ses yeux étaient verts et fendus. Mû par une terreur pour son peuple qui lui faisait oublier la sienne, le chef des gens des radeaux sortit de son abri avec un harpon comme ils en utilisaient pour la chasse à la baleine : il était plus grand que lui, et se terminait par une longue pointe barbelée en ivoire. Le brandissant au bout de son petit bras musclé, il bondit pour prendre de l'élan afin de le lancer vers le centre étroit du dragon que la lumière habillait de mailles. Arren, sorti de sa stupeur,

l'aperçut : il plongea en avant et retint son bras, et tous deux s'écroulèrent avec le harpon. « Tenez-vous à l'irriter avec cette aiguille ridicule ? » haleta-t-il. « Laissez le Maître des Dragons parler le premier ! »

Le chef, le souffle à demi Coupé, fixa Arren d'un air stupide, puis fixa le mage, et ensuite le dragon. Mais il ne dit rien. C'est alors que le dragon parla.

Personne, sinon Ged à qui il s'adressait, ne put le comprendre car les dragons ne parlent que la Langue Ancienne qui est leur langue. La voix était douce et sifflante, presque semblable à celle d'un chat en colère, mais énorme, et il y avait en elle une terrible musique. Quiconque entendait cette voix ne pouvait que s'immobiliser et écouter.

Le mage répondit brièvement, et le dragon parla à nouveau, suspendu au-dessus de lui sur ses ailes à peines mouvantes : comme, pensa Arren, une libellule planant dans l'air.

Puis le mage répondit un mot : « *Memeas*, je viendrai. » Et il leva son bâton de bois d'if. Les mâchoires du dragon s'ouvrirent, et un serpentin de fumée s'en échappa en longues arabesques. Les ailes d'or claquèrent comme le tonnerre, produisant un grand vent qui charriait une odeur de brûlé ; il fit demi-tour, et s'envola vers le nord.

Tout était à présent silencieux sur les radeaux, hormis les gazouillement ténus et les vagissements des enfants, et les voix des femmes les consolant ; les hommes remontèrent sur les radeaux, l'air un peu honteux ; et les torches oubliées brûlaient dans les premiers rayons du soleil.

Le mage se tourna vers Arren. Son visage était illuminé par ce qui pouvait être de la joie ou de la colère pure, mais sa voix était calme. « Il nous faut partir à présent, mon garçon. Fais tes adieux, et viens. » Il se tourna vers le chef du peuple des radeaux pour le remercier et prendre congé ; puis il quitta le grand radeau, en traversa trois autres, car ils étaient toujours rapprochés comme on l'avait fait pour le bal, pour atteindre celui auquel était attaché *Voitloin*. Ainsi, le bateau avait suivi la ville-radeau dans sa lente et longue dérive vers le sud, se balançant, vide, derrière elle ; mais les Enfants de la Mer Ouverte avaient empli sa barrique d'eau de pluie qu'ils avaient mise de côté, et pourvu à l'approvisionnement, souhaitant ainsi honorer leurs hôtes ; car beaucoup d'eux étaient convaincus qu'Épervier était un puissant, qui avait pris la forme d'un homme au lieu de celle d'une baleine. Quand Arren le rejoignit, il avait hissé la voile. Arren largua l'amarre et sauta dans le bateau, et dans le même instant celui-ci vira de bord et sa voile se raidit comme sous l'effet d'un grand vent, bien que seule soufflât la brise de l'aube. Il donna de la bande en virant et fila vers le nord sur les traces du dragon, léger comme une feuille emportée par le vent.

Lorsque Arren regarda en arrière, il vit la ville-radeau minuscule éparpillée comme des bâtons et des copeaux de bois flottant : les abris et les poteaux portant les torches. Bientôt tout cela se perdit dans l'éblouissement du soleil matinal reflété par l'eau. *Voitloin* poursuivait sa course ; quand son étrave mordait les vagues, l'écume s'envolait eu une fine poudre de cristal, et le vent qu'il déplaçait repoussait dans les yeux les cheveux d'Arren, le faisant loucher.

Aucun vent terrestre n'aurait été capable de faire voguer si vite ce petit bateau, sinon une tempête, qui alors aurait pu le faire sombrer sous les lames. Et ce n'était pas un vent terrestre, mais le verbe et le pouvoir du mage, qui rendaient sa course si légère.

Épervier resta un long moment près du mât, le regard attentif. Enfin il reprit son ancienne place près du gouvernail, sur lequel il posa une main, et regarda Arren.

« C'était Orm Embar », dit-il, « le dragon de Selidor, parent du fameux Orm qui tua Erreth-Akbe et fut tué par lui. »

— « Est-ce qu'il chassait, seigneur ? » dit Arren ; car il ne savait pas si le mage avait adressé au dragon des paroles de bienvenue ou de menace.

— « Il *me* cherchait. Ce que cherchent les dragons, ils le trouvent. Il est venu me demander mon aide. » Il eut un rire bref. « Et c'est une chose que je ne croirais pas si quiconque me la racontait : qu'un dragon se tourne vers un homme pour lui demander secours. Et, entre tous, celui-là ! Il n'est pas le plus vieux, bien qu'il soit très âgé, mais il est le plus puissant de sa race. Il ne dissimule point son nom, comme doivent le faire dragons et hommes. Il ne craint de tomber sous le pouvoir de personne. Pas plus qu'il n'est fourbe, comme le sont en général ceux de sa sorte. Il y a longtemps, sur Selidor, il m'a laissé la vie sauve, et m'a appris une grande vérité ; il m'a dit comment retrouver la Rune des Rois. C'est à lui que je dois l'Anneau d'Erreth-Akbe. Mais je n'ai jamais songé à m'acquitter d'une telle dette, envers un tel créancier ! »

— « Que demande-t-il ? »

— « De me montrer le chemin que je cherche », dit le mage, avec plus de gravité. Et, après une pause : « Il a dit : *Dans l'Ouest, il y a un autre Maître des Dragons ; il travaille à nous détruire, et son pouvoir est plus grand que le nôtre.* J'ai dit : *Même le tien, Orm Embar ?* et il a répondu : *Même le mien. J'ai besoin de toi : suis-moi en toute hâte.* C'est ce qu'il ordonna, et j'obéis. »

— « Vous n'en savez pas davantage ? »

— « J'en saurai davantage. »

Arren enroula l'amarre, la rangea, et s'occupa à d'autres menues besognes sur le bateau, mais durant tout ce temps l'excitation vibrait en lui comme la corde d'un arc tendu, et elle résonna dans sa voix lorsque enfin il parla. « C'est un meilleur guide », dit-il, « que tous les autres ! »

Épervier le regarda et rit. « Oui », dit-il. « Cette fois, nous ne nous égarerons pas, je crois. »

Ainsi les deux compagnons entamèrent-ils cette vaste course à travers l'océan. Près de deux mille kilomètres, telle était la distance entre les mers du peuple des radeaux, que les cartes ne répertoriaient pas, et l'île de Selidor, qui de toutes les contrées de Terremer se situe le plus à l'ouest. Un jour après l'autre surgissait, lumineux, du clair horizon, puis sombrait dans l'occident pourpre ; et, sous l'arche dorée du soleil et le tournoiement argenté des étoiles, le bateau courait vers le nord, solitaire sur la mer.

Parfois les nuées d'orages du plein été s'amassaient au loin, jetant sur l'horizon des ombres mauves ; alors Arren regardait le mage se dresser et, de la voix et du geste, commander aux nuages de flotter vers eux, et déverser leur pluie sur le bateau. La foudre bondissait parmi les nuages, le tonnerre rugissait, et toujours le mage se tenait, la main levée, jusqu'à ce que la pluie tombât sur lui, sur Arren, dans les récipients qu'ils avaient disposés dans le bateau, et aussi sur la mer, en averses si violentes qu'elles nivelaient les vagues. Arren et lui souriaient de plaisir, car ils avaient suffisamment de nourriture, même si ce n'était que le strict nécessaire ; mais il leur fallait de l'eau. Et la furieuse splendeur de la tempête obéissant à la parole du mage les ravissait.

Arren s'émerveillait de ce pouvoir que son compagnon utilisait à présent avec une telle facilité, et une fois il dit : « Au début de notre voyage, vous ne fabriquiez pas de charmes. »

— « La première leçon à Roke, et la dernière, c'est : *Fais ce qui est nécessaire*. Et rien de plus ! »

— « Toutes les leçons reçues entre ces deux-là, donc, doivent consister en l'apprentissage de ce qui est nécessaire ? »

— « En effet. Il faut tenir compte de l'Équilibre. Mais lorsque l'Équilibre lui-même est rompu, il faut alors tenir compte d'autres choses. Par-dessus tout, se hâter. »

— « Mais comment se fait-il que tous les sorciers du Sud – et maintenant mêmes les chantres des radeaux –, tous, aient perdu leur art, et que vous conserviez le vôtre ? »

— « C'est que je ne désire rien de plus que mon art », répondit Épervier.

Et au bout d'un instant il ajouta, avec plus de gaieté : « Et si je dois le perdre bientôt, j'en ferai le meilleur usage tant qu'il subsistera. »

En fait une sorte d'allégresse l'habitait maintenant, le plaisir pur de son art, qu'Arren, à le voir toujours si prudent, n'avait pas deviné. L'esprit du magicien se délecte de ses tours ; un mage est un escamoteur. Le déguisement d'Épervier à Horteville, qui avait si fort troublé Arren, avait été pour lui un jeu ; jeu de peu d'importance, sans doute, pour quelqu'un qui pouvait transformer à volonté non seulement son visage et sa voix, mais également son corps et son être même, et devenir à son gré un poisson, un dauphin, un faucon. Une fois il dit : « Regarde, Arren : je vais te montrer Gont », et il lui fit observer la surface de leur barrique d'eau, qu'il avait ouverte, et qui était pleine à ras bord. Nombre de simples sorciers peuvent faire apparaître une image sur le miroir de l'eau, et c'est ce qu'il avait fait : un immense pic, couronné de nuages, dominant une mer grise. Puis l'image changea, et Arren vit nettement une falaise de cette île montagneuse. C'était comme s'il eût été un oiseau, faucon ou mouette, planant dans le vent du large et regardant cette falaise qui dominait de deux mille pieds les brisants. Tout en haut, sur la corniche, s'élevait une petite maison. « Voilà Re Albi », dit Épervier. « C'est là que vit mon maître, Ogion, lui qui apaisa le tremblement de terre il y a bien longtemps. Il soigne ses chèvres, récolte des herbes, et garde le silence. Je me demande s'il se promène toujours sur la montagne ; il est très vieux, maintenant. Mais je le saurais bien, je le saurais sûrement, même à présent, si Ogion mourait… » Sa voix ne recelait aucune certitude ; l'espace d'un moment, l'image se troubla, comme si la falaise se fût écroulée. Elle s'éclaircit, et sa voix également : « Il avait coutume de monter seul dans les forêts, à la fin de l'été et en automne. C'est ainsi qu'il est venu vers moi, la première fois, alors que je n'étais qu'un marmot d'un village montagnard, et qu'il m'a donné mon nom. Et avec lui la vie. » L'image dans le miroir d'eau donnait maintenant au spectateur l'impression d'être un oiseau parmi les branches de la forêt, surveillant les prés en pente, baignés de soleil sous le roc et la neige du pic, et de l'autre côté une route escarpée descendant vers une verte obscurité moirée d'or. « Il n'existe pas de silence pareil au silence de ces forêts », dit Épervier, nostalgique. L'image s'évanouit, et il n'y eut plus rien que le disque aveuglant du soleil de midi reflété dans l'eau du fût.

« Là-bas », dit Épervier, contemplant Arren avec un étrange regard ironique, « là-bas, si jamais je pouvais y retourner, même toi tu ne pourrais me suivre. »

La terre s'étendait devant eux basse et bleutée dans la lumière de l'après-midi, comme un banc de brume. « Est-ce Selidor ? » interrogea Arren, et son cœur battit plus vite ; mais le mage répondit : « Obb je crois, ou Jessage. Nous ne sommes pas encore à la moitié du chemin, mon garçon. »

Cette nuit-là, ils traversèrent les détroits entre ces deux îles. Ils ne virent pas de lumières, mais l'air était plein d'une âcre odeur de fumée, si lourde que leurs poumons se brûlèrent à la respirer. Quand revint le jour et qu'ils regardèrent derrière eux, l'île à l'est, Jessage, présentait un aspect noir et brûlé aussi loin qu'ils pouvaient le voir du rivage, à l'intérieur des terres, et une brume terne et bleuâtre était suspendue au-dessus de l'île.

« Ils ont brûlé les champs » dit Arren.

— « Oui. Et les villages. J'ai déjà senti une fumée semblable. »

— « Sont-ce des sauvages, ici dans l'Ouest ? »

— Épervier secoua la tête. « Des fermiers, des citadins. » Arren fixa cette ruine noire qu'était devenue la terre.

Les arbres desséchés des vergers se détachant sur le ciel : et son visage était dur. « Quel mal les arbres ont-ils fait ? » dit-il. « Doivent-ils punir l'herbe pour leurs propres fautes ? Les hommes sont

des sauvages, qui incendient une terre parce qu'ils sont en querelle avec d'autres hommes. »

— « Ils n'ont pas de guide », dit Épervier. « Pas de roi ; et les rois et les sorciers se sont tous retirés à l'écart, enfouis dans leur propres pensées, en quête de la porte qui mène au-delà de la mort. Il en était ainsi dans le Sud, et je présume qu'il en est de même ici. »

— « Et tout ceci est l'œuvre d'un seul homme – celui dont parlait le dragon ? Cela semble impossible. »

— « Pourquoi ? S'il y avait un Roi des Iles, il serait un seul homme. Et il régnerait. Un seul homme peut aussi facilement détruire que gouverner : être Roi, ou Anti-Roi. »

Sa voix recelait à nouveau cette note de moquerie, ou de défi, qui avait le pouvoir d'éveiller la mauvaise humeur d'Arren.

— « Un roi a des serviteurs, des soldats, des messagers, des lieutenants. Il gouverne à travers ses serviteurs. Où sont les serviteurs de cet… Anti-Roi ? »

— « Dans notre esprit, mon garçon. Dans notre esprit. Il te faut considérer qu'en réalité le traître, c'est le moi, le moi qui crie : *Je veux vivre, le monde peut bien pourrir, du moment que je suis en vie* ! Cette petite âme traîtresse qui est en nous, dans le noir, comme le ver dans un fruit. Elle nous parle à tous. Mais quelques-uns la comprennent. Les sorciers, les chanteurs, les créateurs. Et les héros, ceux qui cherchent à être eux-mêmes. Être soi-même *à jamais* n'est-ce pas chose plus grande encore ? »

Arren regarda Épervier droit dans les yeux. « Vous voulez dire que ça ne l'est pas. Mais dites-moi pourquoi. J'étais au début de ce voyage un enfant. Je ne croyais pas à la mort. Vous me prenez encore pour un enfant, mais j'ai appris quelque chose, pas grand-chose peut-être mais quelque chose. J'ai appris à croire à la mort. Mais je n'ai pas appris à m'en réjouir, à prendre ma mort, ou la vôtre, pour bienvenue. Si j'aime la vie, ne dois-je pas en exécrer la fin ? Pourquoi ne devrais-je pas désirer l'immortalité ? »

Le maître d'armes d'Arren à Berila était un homme dans la soixantaine, chauve, petit et froid. Arren l'avait détesté durant des années, bien qu'il le reconnût pour être un grand escrimeur. Mais un jour, à l'exercice, il avait pris son maître au dépourvu et l'avait désarmé : et il n'avait jamais oublié la joie incrédule et presque incongrue qui avait soudain illuminé le visage froid du maître, le bonheur, l'espoir : un égal, enfin, un égal ! Depuis ce jour-là, le maître d'escrime l'avait contraint à un entraînement impitoyable, et, chaque fois qu'ils tiraient l'un contre l'autre, le même sourire, comme implacable, apparaissait sur le visage du vieillard, s'élargissant à mesure qu'augmentait l'ardeur d'Arren dans la lutte. C'était ce même sourire qui était maintenant sur le visage d'Épervier, l'éclat de l'acier dans le soleil.

— « La vie sans fin », dit le mage. « La vie sans mort. L'immortalité. Toute âme la désire, et son harmonie réside dans la force de ce désir. Mais prends garde, Arren. Tu es de ceux qui peuvent exaucer leur désir. »

— « Et alors ? »

— « Alors, voici : un faux roi au pouvoir, les arts des hommes oubliés, les chanteurs muets, l'œil aveugle. Et encore ceci, les terres infestées et flétries, cette blessure que nous cherchons à guérir. Ils sont deux, Arren ; deux qui ne forment qu'un : le monde et l'ombre, la lumière et les ténèbres : les deux plateaux de la balance. La vie surgit de la mort ; et la mort de la vie ; étant opposés, ils se cherchent l'un l'autre ; ils se donnent naissance l'un à l'autre. Et chacun renaît à jamais. Et, avec eux, tout renaît, la fleur du pommier, la lumière des étoiles. Dans la vie, il y a la mort ; dans la mort il y la renaissance. Que serait donc la vie sans la mort ? La vie immobile, sans changement, éternelle ? Que serait-ce, sinon la mort – la mort sans renaissance ? »

— « Mais comment l'Équilibre du Tout peut-il être compromis par les actes d'un homme, la vie d'un seul homme ? Ce n'est certainement pas possible, cela ne peut pas être permis… » Il s'interrompit.

— « Qui permet ? Qui interdit ? »

— « Je ne sais. »

— « Ni moi. Je sais quel mal peut faire un seul homme », dit Épervier, et son visage couturé se rembrunit, mais plutôt sous l'effet de la douleur que de la colère. « Je le sais parce que je l'ai fait. J'ai fait le même mal, mu par le même orgueil. J'ai ouvert la porte entre les mondes. Entrebâillée, à peine entrebâillée, rien que pour prouver que j'étais plus fort que la mort elle-même. J'étais jeune, et n'avais pas rencontré la mort – comme toi… Il fallut la force de l'Archimage Nemmerle, il fallut sa maîtrise et sa vie pour fermer cette porte. Tu peux voir la marque que cette nuit a laissée sur moi, sur mon visage. Mais lui, cela le fit périr. Oh ! la porte entre la lumière et les ténèbres peut être ouverte, Arren ; il y faut de la force, mais c'est possible. La refermer, c'est une autre histoire. »

— « Mais ce que vous avez fait n'était sûrement pas la même… »

— « Pourquoi ? Parce que je suis un homme bon ? » Cette froideur, pareille à l'épée de l'escrimeur, habitait à nouveau l'œil d'Épervier. « Qu'est-ce qu'un homme bon, Arren ? Un homme bon est-il celui qui ne ferait pas le mal, qui n'ouvrirait pas une porte donnant sur les ténèbres, qui n'a pas de ténèbres en lui ? Regarde mieux, mon garçon. Regarde un peu plus loin. Tu auras besoin de ce que tu apprends, pour aller là où tu dois aller. Regarde en toi-même. N'as-tu pas entendu une voix qui te disait : *Viens*...Ne l'as-tu pas suivie ? »

— « Si. Je… je n'ai pas oublié. Mais je… je croyais que cette voix était… la sienne. »

— « C'était la sienne. Et c'était *la tienne*. Comment pourrait-il te parler, à travers les mers, sinon par ta propre voix ? Comment se fait-il qu'il appelle ceux qui savent comment écouter, les mages, les créateurs, les chercheurs, ceux qui tiennent compte de leur voix intérieure ? Et pourquoi ne m'appelle-t-il pas ? Parce que je ne veux pas écouter ; je refuse d'entendre cette voix à nouveau. Tu es né pour le pouvoir, Arren, comme je le fus ; pouvoir sur les hommes, sur les âmes des hommes ; et qu'est-ce, sinon le pouvoir sur la vie et la mort ? Tu es jeune, toi ; tu te trouves à la frontière du possible, au pays des ombres, au royaume du rêve ; et tu entends la voix qui te dit : *Viens*. Mais moi, qui suis vieux, qui ai accompli ce que je devais faire, moi, qui me tiens dans la lumière du jour, face à ma propre mort, fin de toute virtualité, je sais qu'il n'est qu'un seul pouvoir qui soit réel, et vaille qu'on le possède. Et c'est le pouvoir non de prendre, mais d'accepter. »

Jessage était à présent loin derrière eux, tache bleue sur la mer.

— « Alors je suis son serviteur », dit Arren.

— « Oui. Et je suis le tien. »

— « Mais qui est-il donc ? Qu'est-il ? »

— « Un homme, je pense. Un homme comme toi et moi. »

— « Cet homme dont vous m'avez déjà parlé une fois – le sorcier d'Havnor, qui appelait les morts ? Est-ce lui ? »

— « C'est fort possible. Il avait grand pouvoir, tout entier concentré à nier la mort. Et il connaissait les Grands Sorts de la Science de Paln. J'étais jeune et stupide quand j'ai utilisé cette science, et j'ai attiré le désastre sur ma tête. Mais si un vieil homme très puissant en usait, sans souci des conséquences, il pourrait attirer le désastre sur nous tous. »

— « Mais ne vous avait-on pas annoncé que cet homme était mort ? »

— « Si », dit l'Épervier, « on me l'a dit. »

— Et ils ne dirent rien de plus.

Cette nuit-là, la mer était en feu. Les violents remous soulevés par la proue de *Voitloin*, et le mouvement de chaque poisson sous la surface de l'eau, étaient soulignés et animés de lumière. Arren avait le bras posé sur le plat-bord ; et, la tête sur le bras, il contemplait ces courbes et ces spires à l'éclat argenté. Il mit sa main dans l'eau, l'en retira, et la lumière coula doucement entre ses doigts. « Regardez », dit-il, « moi aussi je suis un sorcier. »

— « Ce don-là, tu ne l'as point », dit son compagnon.

— « Et sans lui, de quel secours vous serai-je », dit Arren, les yeux fixés sur le chatoiement éternellement mouvant des vagues, « lorsque nous rencontrerons notre ennemi ? »

Car il avait espéré – depuis le tout début il avait espéré – que la raison pour laquelle le mage l'avait choisi, lui et lui seul, pour ce voyage, était qu'il possédait quelque pouvoir inné, transmis par son ancêtre Morred, et qui se révélerait dans une urgence extrême, à l'heure la plus noire : et ainsi il sauverait son maître et lui-même, et le monde entier, de l'ennemi. Mais dernièrement il avait à nouveau considéré cet espoir, et c'était comme s'il l'eût aperçu de très loin ; c'était comme de se rappeler que, lorsqu'il était un tout petit garçon, il avait eu un désir brûlant d'essayer la couronne de son père, et avait pleuré lorsqu'on le lui avait défendu. Cet espoir-ci était aussi mal venu, aussi puéril. Il n'y avait pas de magie en lui. Il n'y en aurait jamais.

Le temps pouvait venir, cependant, où il pourrait, où il devrait ceindre la couronne de son père, et régner en prince d'Enlad. Mais cela semblait maintenant peu de choses, et sa patrie un lieu minuscule et éloigné. Il n'y avait là-dedans aucune infidélité. C'était seulement que sa loyauté était devenue plus grande, s'étant fixée sur un plus grand modèle et un plus vaste espoir. Il avait également pris conscience de sa propre faiblesse, et grâce à cela avait appris à mesurer sa force ; et il savait qu'il était fort. Mais à quoi bon la force s'il n'avait aucun don, et rien d'autre à offrir à son seigneur que son service et son amour constant ? Là où ils allaient, cela suffirait-il ?

Épervier dit seulement : « Pour voir la lumière d'une chandelle, il faut l'emporter en un lieu obscur. » Arren essaya de se rassurer avec ces mots ; mais il ne les trouvait pas très réconfortants.

Le matin suivant, à leur réveil, l'air était gris et l'eau également. Au-dessus du mât, le ciel s'éclaircissait jusqu'au bleu opale, car le brouillard était bas. Pour des hommes du Nord comme Arren d'Enlad et Épervier de Gont, le brouillard était le bienvenu, tel un vieil ami. Doucement, il enveloppa le bateau, de sorte qu'ils ne pouvaient voir loin, et c'était pour eux comme de se retrouver dans une pièce familière après plusieurs semaines passées dans un espace nu et lumineux, sous le souffle du vent. Ils revenaient sous leur propre climat, et se trouvaient peut-être en ce moment à la latitude de Roke.

À quelque douze cents kilomètres à l'est de ces eaux vêtues de brume où voguait *Voitloin*, un clair soleil brillait sur les feuilles des arbres du Bosquet Immanent, sur la verte couronne du Tertre de Roke, et sur les hauts toits d'ardoise de la Grande Maison.

Dans une pièce de la tour sud, un atelier de magiciens encombré d'alambics et de cornues, de bouteilles au col recourbé et à la panse énorme, de fourneaux aux épaisses parois et de minuscules lampes calorifiques, de pinces, de soufflets, d'affûts, de tenailles, d'archives, de tubes, de mille boîtes et fioles et cruches bouchées marquées de caractères hardiques ou d'autres runes plus secrètes encore, de tout un attirail d'alchimiste, de souffleur de verre, d'affineur de métaux et de guérisseur, dans cette pièce, parmi les tables fort encombrées et les bancs, se tenaient le Maître Changeur et le Maître Appeleur de Roke.

Dans ses mains, le Changeur grisonnant tenait une grosse pierre pareille à un diamant brut. C'était un cristal de roche, légèrement coloré en son centre d'améthyste et de rose, mais limpide comme l'eau. Pourtant, quand l'œil se plongeait dans cette transparence, il rencontrait l'obscurité, et

nullement le reflet ou l'image de la réalité environnante, mais seulement des plans, et des profondeurs toujours plus insondables jusqu'à se perdre dans le rêve et ne plus trouver d'issue. C'était la Pierre de Shelieth. Elle avait été longtemps conservée par les princes de Wey, parfois comme une simple babiole parmi leurs trésors, parfois comme un charme de sommeil, parfois dans un but plus funeste : car ceux qui contemplaient trop longtemps et sans comprendre cette infinie profondeur cristalline pouvaient devenir fous. Mais l'Archimage Gensher de Wey, en venant à Roke, avait apporté avec lui la Pierre de Shelieth, car entre les mains d'un mage elle renfermait la vérité. Cependant, la vérité change avec l'homme. C'est pourquoi le Changeur, en la tenant et en regardant au travers de sa surface inégale et renflée les profondeurs infinies, chatoyantes et pâles, disait à haute voix ce qu'il voyait. « Je vois la terre, tout comme si je m'étais tenu sur le Mont Onn, au centre du monde, et que j'eusse à mes pieds tout vu, même la plus lointaine île des Lointains les plus reculés, et encore au-delà. Et tout est très net. Je vois des bateaux dans les routes d'Ilien, et les feux dans les cheminées de Torheven, et les toits de cette tour où nous sommes en ce moment. Mais au-delà de Roke, rien. Au sud, pas de terre. À l'ouest, pas de terre. Je ne vois pas Wathort là où elle devrait être, ni aucune île du Lointain Ouest, même aussi proche que Pendor. Et Osskil, et Ebosskil, où sont-elles ? Il y a une brume sur Enlad, une grisaille pareille à une toile d'araignée. Chaque fois que je regarde, d'autres îles ont disparu, et la mer où elles se trouvaient est vide et vierge, comme avant la Création. » Et sa voix trébucha sur le dernier mot comme s'il ne lui fût venu qu'avec difficulté aux lèvres.

Il reposa la pierre sur son socle d'argent et s'en éloigna. Son visage aimable paraissait tendu. Il dit : « Dis-moi ce que tu vois. »

Le Maître Appeleur éleva le cristal entre ses mains et le tourna lentement comme s'il avait cherché sur sa surface rugueuse une entrée pour son regard. Longtemps il la manipula, d'un air attentif. Enfin il la posa et dit : « Changeur, je vois peu de chose, des fragments, des visions fugitives, rien qui forme un tout. »

Le Maître aux cheveux gris serra les poings. « N'est-ce pas une chose étrange en elle-même ? »

— « Comment cela ? »

— « Tes yeux sont-ils souvent aveugles ? » cria le Changeur, comme soudain furieux. « Ne vois-tu pas qu'il y a… » et il bafouilla plusieurs fois avant de pouvoir parler, « qu'il y a une main sur tes yeux, comme il y a une main sur ma bouche ? »

L'Appeleur dit : « Tu es surmené. »

— « Appelle la Présence de la Pierre », dit le Changeur en se contrôlant, mais la voix un peu étouffée.

— « Pourquoi ? »

— « Pourquoi ? Parce que je te le demande. »

— « Allons, Changeur, veux-tu me mettre au défi – comme des garçonnets devant la tanière d'un ours ? Sommes-nous des enfants ? »

— « Oui ! Face à ce que je vois dans la Pierre de Shelieth, je suis un enfant – un enfant terrifié. Appelle la Présence de la Pierre. Dois-je t'en supplier ? »

— « Non », dit le grand-maître, mais il se rembrunit, et se détourna de son aîné. Puis, étendant largement les bras dans le geste fameux par lequel débutent les enchantements de son art, il leva la tête et prononça les syllabes d'invocation. Tandis qu'il parlait, une lumière grandissait à l'intérieur de la Pierre de Shelieth. La pièce s'assombrit autour d'elle ; les ombres se rassemblèrent. Quand elles furent devenues intenses et la pierre très lumineuse, il joignit les mains et, l'élevant devant son visage, il scruta cette clarté radieuse.

Il resta silencieux, quelque temps, puis parla. « Je vois la Fontaine de Shelieth », dit-il à voix

basse. « Les mares et les bassins, et les cascades, les grottes aux rideaux d'argent ruisselant où les fougères croissent sur des talus de mousse, les sables ondoyants, les eaux jaillissant et s'écoulant, les sources profondes sortant de terre, le mystère et la douceur de la source, la source… » Il se tut derechef et resta ainsi un moment, le visage pâle comme l'argent dans la lueur de la Pierre. Puis il poussa un cri inarticulé, et, lâchant la Pierre, qui tomba avec fracas, il s'effondra sur les genoux, la tête entre les mains.

Il n'y avait plus d'ombres. La lumière de l'été filtrait dans la pièce en désordre. La grosse pierre gisait intacte sous une table, dans la poussière et le fouillis.

L'Appeleur avança la main à l'aveuglette, pour saisir comme un enfant celle de l'autre homme. Il prit une profonde inspiration. Enfin il se redressa, s'appuyant légèrement sur le Changeur, et dit avec des lèvres tremblantes, faisant un effort pour sourire : « Je ne relèverai plus tes défis, Changeur. »

— « Qu'as-tu vu, Thorion ? »

— « J'ai vu les fontaines. Je les ai vues s'enfoncer, et les ruisseaux se tarir, et les bouches des sources se retirer. Et dessous tout était noir et sec. Tu as vu la mer avant la Création, mais j'ai vu la… ce qui vient ensuite… j'ai vu la Destruction. » Il humecta ses lèvres. « Je voudrais que l'Archimage fût ici. »

— « Je voudrais que nous soyons auprès de lui. »

— « Où ? Nul ne peut le retrouver maintenant. » L'Appeleur leva les yeux vers les fenêtres montrant le ciel bleu, paisible. « Aucune projection ne peut l'atteindre, aucun appel le toucher. Il est là où tu as vu une mer vide. Il arrive à l'endroit où se tarissent les sources. Il se trouve là où notre art ne sert de rien… Pourtant, il est peut-être encore des sorts qui pourraient lui parvenir, certains sorts de la Science de Paln. »

— « Mais ce sont des sorts par lesquels on fait revenir les morts parmi les vivants. »

— « Certains amènent les vivants parmi les morts. »

— « Tu ne le crois pas mort ? »

— « Je crois qu'il va vers la mort, et qu'il est attiré vers elle. Comme nous le sommes tous. Notre pouvoir nous quitte, et notre force ; et notre espoir, et notre chance. Les sources se tarissent. »

Le Changeur le dévisagea un moment avec une expression troublée. « Ne cherche pas à le joindre, Thorion », finit-il par dire. « Il savait ce qu'il cherchait bien longtemps avant nous. Pour lui, le monde est comme cette Pierre de Shelieth : il le regarde et voit ce qui est et ce qui doit être… Nous ne pouvons l'aider. Les grands enchantements sont devenus dangereux ; et, entre tous, ceux contenus dans la Science dont tu parles. Nous devons tenir bon, comme il nous l'ordonna, et veiller sur les murs de Roke, et à ce qu'on se souvienne des Noms. »

— « Oui », dit l'Appeleur. « Mais il me faut aller réfléchir à ceci. » Et il sortit de la pièce dans la tour, d'une démarche un peu raide, tenant haut sa tête noble et sombre »

Au matin, le Changeur le chercha. Pénétrant dans sa chambre après avoir frappé en vain, il le trouva étendu sur le sol de pierre, comme renversé par un coup puissant. Ses bras étaient étendus comme en un geste d'invocation, mais ses mains étaient froides, et ses yeux ouverts ne voyaient rien. Bien que le Changeur se fut agenouillé auprès de lui et l'eût appelé avec l'autorité d'un mage, répétant par trois fois son nom, Thorion, il resta immobile. Il n'était point mort, mais il restait en lui juste assez de vie pour que son cœur continuât de battre très lentement et que ses poumons retinssent un léger souffle. Le Changeur lui prit les mains, et les gardant entre les siennes murmura : « O Thorion, je t'ai contraint à regarder dans la Pierre. Ceci est mon œuvre ! » Puis, sortant en hâte de la chambre, il dit à tous ceux qu'il croisa, maîtres et étudiants : « L'ennemi est arrivé jusqu'à nous, jusque dans Roke là bien-gardée, et nous a atteints en plein cœur ! » Bien qu'il fût un homme doux, il

paraissait si froid et si égaré que ceux qui le voyaient prenaient peur. « Prenez soin du Maître Appeleur », dit-il. « Mais qui rappellera son esprit, maintenant que le maître de cet art est lui-même parti ? »

Il se dirigea vers sa propre chambre, et tous s'écartèrent pour le laisser passer.

Le Maître Guérisseur fut appelé. Il fit mettre au lit, Thorion l'Appeleur, et le fit couvrir chaudement ; mais il ne prépara aucune infusion d'herbe qui soigne, non plus qu'il ne chanta un de ces cantiques qui soulagent le corps malade ou l'esprit dérangé. L'un de ses élèves était avec lui, un jeune garçon qui n'avait pas encore été fait sorcier, mais qui promettait dans son art, et il lui demanda : « Maître, n'y a-t-il rien qu'on puisse faire pour lui ? »

— « Pas de ce côté du mur », dit le Maître Guérisseur. Puis, se rappelant à qui il parlait, il dit : « Il n'est pas malade, mon garçon ; mais même s'il s'agissait d'une fièvre ou d'une maladie physique, je ne sais si notre art serait utile. Il semble qu'il n'y ait plus de goût à mes herbes ces temps-ci ; et, bien que je prononce les mots de nos sorts, ils n'ont plus de vertus. »

— « C'est comme le disait le Maître Chantre hier. Il s'est arrêté au milieu d'un chant qu'il nous enseignait et a dit : *Je ne sais plus ce que signifie ce chant*. Et il est sorti de la salle. Certains ont ri, mais j'ai eu l'impression que le sol s'écroulait sous moi. ».

Le Guérisseur regarda le visage franc et intelligent du garçon, puis abaissa les yeux sur celui de l'Appeleur, rigide et glacé. « Il reviendra parmi nous », dit-il. « Et les chants ne seront pas oubliés. »

Mais, cette nuit-là, le Changeur quitta Roke. Nul ne vit comment il partit. Il dormait dans une pièce dont la fenêtre donnait sur un jardin ; le matin elle était ouverte, et il avait disparu. Ils pensèrent qu'il s'était, grâce à son talent de changeur de formes, transformé en un oiseau ou une bête, ou même en vent ou en brouillard, car nulle forme ni substance n'était hors de portée de son art, et qu'il s'était ainsi enfui de Roke, peut-être à la recherche de l'Archimage. Certains, sachant comment le Changeur de formes pouvait être pris à ses propres sorts s'il y avait une défaillance du talent ou de la volonté, éprouvèrent des craintes pour lui, mais ils n'en dirent rien.

Ainsi trois Maîtres furent perdus pour le Conseil des Sages. Comme les jours passaient, sans que fût reçue aucune nouvelle de l'Archimage, que l'Appeleur gisait comme mort et que le Changeur ne revenait pas, le froid et la tristesse grandirent dans la Grande Maison. Les jeunes gens chuchotaient entre eux, et certains parlaient de quitter Roke, car on ne leur enseignait plus ce qu'ils étaient venus apprendre. « Peut-être », dit l'un d'eux, « n'étaient-ce depuis le début que des mensonges, tous ces arts et ces pouvoirs secrets. De tous les Maîtres, seul le Maître Manuel continue de faire ses tours, qui sont, nous le savons tous, pure illusion. Et maintenant les autres se cachent ou refusent de faire quoi que ce soit, parce que leurs supercheries ont été mises au jour. » Un autre, qui l'écoutait, dit : « Eh bien, qu'est-ce que la sorcellerie ? Qu'est-ce que l'art de magie, sinon un art d'apparence ? A-t-il jamais sauvé un homme de la mort, ou même donné plus longue vie ? Sans nul doute, si les mages détenaient le pouvoir qu'ils prétendent posséder, ils vivraient tous éternellement ! » Et lui et d'autres garçons se mirent à parler de la mort des grands mages, de Morred tué à la bataille, et de Nereger tué par le Mage Gris, et d'Erreth-Akbe vaincu par un dragon, et de Gensher, le dernier Archimage, mort de simple maladie dans son lit, comme n'importe quel homme. Certains des garçons écoutaient avec plaisir, car ils avaient le cœur envieux ; d'autres se sentaient misérables.

Durant tout ce temps, le Maître Modeleur resta seul dans le Bosquet, et ne laissa personne y pénétrer.

Mais le Portier, bien qu'on le vît rarement, n'avait pas changé. Aucune ombre n'habitait ses yeux. Il souriait, et gardait les portes de la Grande Maison en prévision du retour de son seigneur.

X
LA PASSE DES DRAGONS

SUR les mers de l'extrême Lointain Ouest, le-dit seigneur de l'Ile des Sages, se réveillant engourdi et raide à bord d'un petit bateau, dans un matin froid et lumineux, se redressa et bâilla. Et au bout d'un moment, désignant le nord, il dit à son compagnon : « Là ! Deux îles, les vois-tu ? Les plus méridionales des îles de la Passe des Dragons, »

— « Vous avez des yeux de faucon, seigneur », dit Arren, scrutant, encore ensommeillé, la mer et ne voyant rien.

— « C'est pourquoi je suis l'Épervier », dit le mage ; il était toujours gai, et paraissait repousser présages et pressentiments. « Ne les vois-tu pas ? »

— « Je vois des mouettes », dit Arren, après s'être frotté les yeux et avoir fouillé tout l'horizon gris-bleu qui s'étendait devant le bateau.

Le mage rit. « Même un faucon pourrait-il voir des mouettes à trente kilomètres de distance ? »

Tandis que le soleil s'épanouissait par-dessus les brumes de l'est, les minuscules taches tourbillonnantes qu'Arren observait dans l'air paraissaient jeter des étincelles, comme de la poudre d'or qu'on agite dans l'eau, ou des atomes de poussière dans un rayon de soleil. C'est alors qu'Arren s'aperçut que c'étaient des dragons.

Comme *Voitloin* approchait des îles, Arren vit les dragons décrire des cercles dans le vent du matin, et son cœur s'élança avec eux, avec une joie, la joie d'un accomplissement, pareille à une douleur. Toute la gloire mortelle était présente dans ce vol. Leur beauté était faite de force terrible et de férocité totale, et aussi de la grâce de la raison. Car c'étaient là des créatures pensantes, douées de la parole, et d'une antique sagesse : les figures tracées par leur vol révélaient une harmonie volontaire et brutale.

Arren ne parla pas mais pensa : « Je ne me soucie guère de ce qui peut advenir plus tard ; j'ai vu les dragons sur le vent du matin. »

Par moments, les figures se heurtaient et les cercles se brisaient ; et souvent, en plein vol, un dragon ou un autre faisait gicler de ses narines un long sillon de feu qui persistait un instant dans l'air, décrivant la courbe et l'éclat du corps long et cambré du dragon. Voyant cela, le mage dit : « Ils sont en colère. Ils dansent leur colère sur le vent. »

Et, aussitôt après, il ajouta : « Maintenant nous sommes dans le guêpier. » Car les dragons avaient vu la petite voile sur les vagues, et un premier, puis un autre, sortit du tourbillon du bal et vint droit au bateau, du vol long et égal de ses ailes immenses.

Le mage regarda Arren, assis à la barre, car les vagues étaient contraires et rudes. Le garçon la maintenait d'une main ferme, mais ses yeux étaient fixés sur ces ailes battantes. L'air satisfait, Épervier se détourna et, debout près du mât, fit retomber le vent de mage de la voile. Il leva son bâton et parla à voix haute.

Au son de sa voix, qui disait les mots du Langage Ancien, quelques-dragons se retournèrent à mi-course, et se dispersèrent pour regagner les îles. D'autres s'arrêtèrent et planèrent, les serres de leurs membres de devant sorties, mais contenues. L'un d'eux, se laissant tomber au ras de l'eau, vola lentement vers eux : en deux coups d'aile, il fut au-dessus du bateau, son ventre juste au-dessus du mât. Arren vit la chair ridée et sans protection entre l'articulation interne de l'épaule et la poitrine, partie qui, avec l'œil, est la seule vulnérable du dragon, à moins que le javelot qui le frappe ne soit puissamment ensorcelé. La fumée émise par la longue bouche dentée l'asphyxia, et avec elle lui parvenait une puanteur de charogne qui le fit grimacer et lui donna la nausée.

L'ombre passa. Elle revint, aussi bas, et cette fois Arren sentit le souffle de fournaise avant

l'odeur de la fumée. Il entendit s'élever la voix d'Épervier, tranchante et claire. Le dragon les survola. Puis tous disparurent, refluant vers les îles comme des cendres ardentes emportées par une rafale.

Arren reprit son souffle, et essuya son front, couvert de sueur froide. Regardant son compagnon, il vit que ses cheveux étaient devenus blancs : l'haleine du dragon en avait brûlé et crêpé les extrémités. Et la lourde étoffe de la voile était roussie d'un côté.

— « Ta tête a légèrement flambé, mon garçon. »

— « La vôtre aussi, seigneur. »

Épervier se passa la main sur les cheveux, surpris. « En effet !… C'était une insolence ; mais je ne cherche pas querelle à ces créatures, Elles ont l'air folles, ou éperdues. Elles n'ont pas parlé. Jamais je n'ai rencontré de dragon qui ne parlât pas avant de frapper, même si ce ne fût que pour tourmenter sa proie… À présent, il nous faut continuer. Ne les regarde pas dans les yeux, Arren. Détourne ton visage au besoin. Nous irons avec le vent du monde, qui est propice et souffle du sud ; il se peut que j'aie besoin de mon art pour d'autres choses. Tiens la barre, cependant. »

Voitloin progressa, et eut bientôt à sa gauche une île lointaine ; et à sa droite les iles jumelles qu'ils avaient tout d'abord aperçues. Elles se dressaient en falaises basses, et le rocher nu était blanchi par les déjections des dragons et des sternes à tête noire qui faisaient sans crainte leurs nids auprès d'eux.

Les dragons avaient pris leur essor et décrivaient des cercles, très haut dans l'air, ainsi que le font les vautours. Aucun ne descendit à nouveau vers le bateau. Parfois, ils se lançaient des appels, hauts et stridents à travers le gouffre de l'air, mais s'il y avait des mots dans leurs cris, Arren ne put les distinguer.

Le bateau contourna un petit promontoire, et il vit sur le rivage ce qu'il prit un moment pour une forteresse en ruine. C'était un dragon. Une aile noire était repliée sous lui et l'autre étendue sur le sable et jusque dans l'eau, de sorte que le va-et-vient des vagues la faisait bouger d'avant en arrière dans un simulacre de vol. Le long corps de serpent était allongé sur le roc et le sable. Une patte avant manquait, la carapace et la chair avaient été attachées de l'immense arceau des côtes, et le ventre était ouvert, si bien qu'à des mètres à la ronde le sable était noirci du sang venimeux du dragon. Pourtant la créature vivait encore. La vie est chez eux tellement prodigieuse que seul un égal pouvoir de sorcellerie peut les tuer rapidement. Les yeux mordorés étaient ouverts, et lorsque le bateau passa devant lui, la tête immense et maigre remua faiblement ; et, dans un sifflement pareil à un râle, de la vapeur mêlée de sang fusa des narines.

La plage, entre le dragon à l'agonie et le bord de la mer, était marquée, striée par les pattes et les corps pesants de ceux de son espèce, et dans le sable ses entrailles avaient été piétinées.

Ni Arren ni Épervier ne parlèrent jusqu'à ce qu'ils fussent très loin de cette île et qu'ils eussent mis le cap, à travers le canal agité et heurté de la Passe des Dragons, pleins de récifs, de pics et de formes rocheuses, vers les îles nordiques de la double chaîne. Alors Épervier dit : « C'était un spectacle funeste », et sa voix était lugubre et froide.

— « Est-ce qu'ils… se mangent entre eux ? »

— « Non. Pas plus que nous. Mais ils sont devenus fous. On leur a ôté la parole. Eux qui parlaient avant que les hommes ne parlent, eux qui sont plus vieux que n'importe quelle chose vivante, les Enfants de Segoy – on les a réduits à la terreur muette des bêtes. Ah ! Kalessin ! Où tes ailes t'ont-elles porté ? N'as-tu vécu que pour voir ta race apprendre la honte ? » Sa voix résonnait comme le fer qu'on bat, et il levait la tête, scrutant les cieux. Mais les dragons étaient derrière eux, et tournaient maintenant plus bas au-dessus des îles rocheuses et de la plage maculée de sang, et au-

dessus d'eux il n'y avait plus rien que le ciel bleu et le soleil de midi.

Nul être vivant n'avait alors traversé la Passe des Dragons, ni ne l'avait vue, sinon l'Archimage. Plus de vingt ans auparavant, il avait navigué sur toute la longueur, d'est en ouest, et était revenu. C'était un cauchemar, pour un marin, et une merveille. L'eau était un réseau de courants bleus et de hauts-fonds verts, et c'était parmi eux que lui et Arren, par la main et par les mots, se frayaient maintenant un passage avec une attention vigilante, entre rochers et récifs. Certains se trouvaient à moitié ou totalement cachés sous le remous des vagues, couverts d'anémones, de bernacles et de rubans de fougère marine ; tels des monstres aquatiques, testacés ou sinueux. D'autres s'élevaient en falaises et en pics perpendiculaires à la mer, et l'on voyait des arcs et des demi-arcs, des tours sculptées, de fantastiques formes d'animaux, des dos de sangliers et des têtes de serpents, tous énormes, déformés, confus, comme si la vie se fût agitée, à moitié consciente, dans le roc. Les vagues les martelaient avec un bruit semblable à une respiration, et ils étaient humides d'embruns et brillants. Dans un de ces rochers se distinguaient nettement du sud les épaules courbées et la tête noble et lourde d'un homme, penché sur la mer dans une profonde méditation ; mais lorsque le bateau l'eut dépassé, et qu'ils regardèrent du nord, l'homme avait disparu et les rochers massifs révélaient une grotte qu'envahissaient les flots, retombant avec un son creux et clapotant ; et il semblait qu'il y eût un mot, une syllabe, dans ce son. Comme ils poursuivaient leur course, les échos de gargouille s'atténuèrent, et cette syllabe lui parvint plus clairement ; et Arren dit : « Y a-t-il une voix dans cette grotte ? »

— « La voix de la mer. »

— « Mais elle prononce un mot. »

Épervier écouta ; il jeta un coup d'œil à Arren, puis de nouveau se tourna vers la grotte. « Qu'entends-tu ? »

— « Cela ressemble au son *ahm*. »

« Dans la Langue Ancienne, cela signifie *le début*, ou *il y a longtemps*. Mais moi j'entends *ohb*, ce qui est une façon de dire *la fin*… Regarde, là devant ! » acheva-t-il soudain, en même temps qu'Arren le prévenait : « Hauts-fonds ! » Et, bien que *Voitloin* sût, comme un chat, éviter les dangers, ils eurent durant un certain temps fort à faire pour le gouverner et lentement la grotte rugissant éternellement le mot énigmatique fut dépassée.

À présent l'eau devenait plus profonde, et ils émergeaient de la fantasmagorie des rochers ; devant eux se dessinait une île pareille à une tour. Ses falaises étaient noires, constituées de cylindres nombreux, ou d'immenses piliers comme comprimés, avec des bords droits et des surfaces planes, s'élevant cent mètres à pic au-dessus de la mer.

— « Voici le Donjon de Kalessin », dit le mage. « C'est ainsi que les dragons me le désignèrent, quand je vins ici, il y a fort longtemps. »

— « Qui est Kalessin ? »

— « L'aîné… »

— « Est-ce lui qui a bâti cet endroit ? »

— « Je l'ignore. J'ignore si cela est une construction. Et quel âge il a. Je dis " lui ", mais je ne suis même pas sûr de cela… Comparé à Kalessin, Orm Embar est un enfant d'un an. Et toi et moi sommes des éphémères. » Il scrutait les terrifiantes palissades, et Arren les regarda, mal à l'aise, songeant à la façon dont un dragon pourrait s'élancer de ce rebord noir et lointain, et être sur eux presque en même temps que son ombre. Mais nul dragon ne se montra. Ils traversèrent lentement les eaux tranquilles que le rocher protégeait du vent, sans rien entendre que le murmure et le clapotis des vagues ombrées sur les colonnes de basalte. L'eau ici était profonde, sans récifs ni rochers ; Arren

manœuvrait le bateau, et Épervier se tenait à la proue, fouillant des yeux les falaises et le ciel lumineux au-dessus d'eux.

Le bateau dépassa enfin l'ombre du Donjon de Kalessin pour émerger au soleil de cette fin d'après-midi. Ils avaient franchi la Passe des Dragons. Le mage leva la tête, comme quelqu'un qui aperçoit soudain ce qu'il était en train de chercher ; à travers l'immense étendue d'or, devant eux, arrivait sur ses ailes dorées le dragon Orm Embar.

Arren entendit Épervier lui crier : *Aro Kalessin ?* Il devina le sens de ces mots, mais ne parvint pas à comprendre la réponse du dragon. Pourtant, quand il entendait le Langage Ancien, il avait toujours l'impression qu'il était sur le point de comprendre, qu'il comprenait presque : comme si c'eût été une langue qu'il avait oubliée, et non une langue inconnue. Lorsqu'il la parlait, la voix du mage était beaucoup plus claire que lorsqu'il parlait hardique, et une sorte de silence semblait se faire autour d'elle, comme la plus légère touche sur une cloche gigantesque. Mais la voix du dragon était pareille à un gong, à la fois grave et perçante, ou au choc chuintant des cymbales.

Arren contemplait son compagnon debout sur la poutre étroite, parlant avec la monstrueuse créature qui planait au-dessus d'eux, emplissant la moitié du ciel ; et une sorte de fierté joyeuse pénétra le cœur du jeune homme, à voir combien un homme est une petite chose, combien fragile et combien terrible ! Car le dragon aurait pu lui séparer la tête des épaules d'un seul coup de sa patte griffue, il aurait pu écraser le bateau et le faire sombrer comme une pierre fait sombrer une feuille qui flotte sur l'eau, si la taille seule avait importé. Mais Épervier était aussi dangereux qu'Orm Embar : et le dragon le savait.

Le mage tourna la tête. « Lebannen », dit-il, et le garçon se leva et s'avança, bien qu'il n'eût aucune envie de s'approcher d'un pas, de ces mâchoires de quelque cinq mètres et des yeux allongés, jaune-vert, aux pupilles en fente, qui brûlaient dans l'air au-dessus de lui.

Épervier ne lui dit rien, mais posa une main sur son épaule, et parla à nouveau au dragon, avec concision.

— « Lebannen », dit la voix immense dépourvue de passion. « *Agni* Lebannen ! »

Il leva la tête ; la pression de la main du mage le rappela à la prudence et il évita le regard des yeux d'un vert doré.

Il ne savait pas parler la Langue Ancienne ; mais il ne resta pas muet pour autant. « Je te salue, Orm Embar, Seigneur Dragon », dit-il d'une voix claire, comme un prince saluant un autre prince.

Puis il y eut un silence, et le cœur d'Arren battit soudain avec force et péniblement. Mais Épervier, à son côté, sourit.

Après cela, le dragon parla à nouveau, et Épervier lui répondit : et cela parut fort long à Arren. Enfin ce dialogue prit fin, de façon inattendue. Le dragon s'envola d'un battement d'ailes qui faillit faire chavirer l'embarcation, et disparut. Arren regarda le soleil, et découvrit qu'il ne semblait pas plus près de se coucher qu'auparavant ; il ne s'était en réalité écoulé guère de temps. Mais le visage du mage avait la couleur de la cendre humide, et ses yeux luisaient quand il se tourna vers Arren. Il s'assit sur le banc de nage.

— « Bien joué, mon garçon », dit-il d'une voix rauque. « Il n'est pas facile… de parler aux dragons. »

Arren alla chercher des vivres, car ils n'avaient rien pris de toute la journée ; et le mage ne dit plus rien jusqu'à ce qu'ils aient bu et mangé. Le soleil était alors bas sur l'horizon, bien qu'à ces latitudes nordiques, et peu après le solstice, la nuit vînt fard et lentement.

— « Eh bien », dit-il enfin, « Orm Embar m'en a, à sa façon, beaucoup appris. Il dit que celui que nous cherchons est, et n'est pas, sur Selidor… Il est difficile à un dragon de parler clairement. Ils

n'ont pas l'esprit simple. Et même quand l'un d'entre eux veut bien dire la vérité à un homme, ce qui est rare, il ignore comment la vérité se présente à un homme. Je lui ai donc demandé : " De la même manière que ton père Orm se trouve sur Selidor ? " Car, comme tu le sais, c'est là qu'Orm et Erreth-Akbe périrent dans leur combat. Et il répondit : " Oui et non. Tu le trouveras sur Selidor, mais pas sur Selidor. " Épervier s'interrompit et réfléchit, mâchonnant une croûte de pain dur. " Peut-être voulait-il dire que, bien que l'homme ne soit pas sur Selidor, c'est là que je dois me rendre pour le rejoindre. Peut-être… " Je l'ai ensuite questionné sur les autres dragons. Il a dit que l'homme était venu parmi eux, sans nulle crainte, car ayant été tué il revient de la mort dans son propre corps, et vivant.

Pour cette raison, ils le craignent comme une créature hors nature ; et leur crainte fournit à sa magie une emprise sur eux, et il leur a retiré le Langage de la Création, les laissant en proie à leur nature sauvage. Ils s'entre-dévorent donc, ou se suicident en plongeant dans la mer, mort détestable pour le serpent à feu, la bête du vent et du feu. J'ai dit alors : " Où est le Seigneur Kalessin ? " et tout ce qu'il a daigné me répondre fut : Dans l'Ouest ", ce qui peut signifier, mais ce n'est pas certain, que Kalessin s'est envolé vers d'autres régions, qui se trouvent, disent les dragons, plus loin qu'aucun bateau n'est jamais allé. J'ai alors cessé mes questions, et il m'a posé les siennes, disant : " J'ai survolé Kaltuel en regagnant le Nord, et les Portes de Tor. Sur Kaltuel j'ai vu des villageois tuer un bébé sur la pierre d'un autel, et sur Ingat j'ai vu un sorcier massacré par ses concitoyens, qui lui jetaient des pierres. Mangeront-ils le bébé, à ton avis, Ged ? Le sorcier reviendra-t-il de la mort pour jeter des pierres à ses concitoyens ? " J'ai pensé qu'il se moquait de moi, et m'apprêtai à répliquer avec colère, mais il ne se moquait point. Il dit : " Les choses ont perdu leurs sens. Il y a un trou dans le monde et la mer s'en échappe. La lumière s'en échappe. Nous resterons sur la terre aride. Il n'y aura plus de verbe, et plus de mort. " Et je compris enfin ce qu'il voulait me dire. »

Arren, lui, ne comprenait pas ; et, qui plus est, était cruellement troublé. Car Épervier, en répétant les paroles du dragon, s'était nommé par son nom véritable, on ne pouvait s'y méprendre. Cela ravivait en Arren le souvenir fâcheux de cette femme torturée de Lorbanerie, criant à tous les échos : « Mon nom est Akaren ! » Si les pouvoirs de la sorcellerie, de la musique, de la parole et de la confiance s'affaiblissaient et se desséchaient parmi les hommes, si une peur démente s'emparait d'eux au point que, comme les dragons privés de raison, ils se tournaient les uns contre les autres pour se détruire : si tout cela était, son seigneur y échapperait-il ? Était-il fort à ce point ?

Il n'en avait pas l'air, penché comme il l'était sur son souper de pain et de poisson fumé, avec ses cheveux gris roussis par le feu, ses mains fines et son visage las.

Cependant le dragon le craignait.

— « Qu'est-ce qui t'ennuie, mon garçon ? »

Avec lui, inutile de dissimuler la vérité.

— « Mon seigneur, vous avez prononcé votre nom. »

— « Oh, oui ! Je croyais l'avoir déjà fait. Tu auras besoin de mon nom véritable, si nous allons là où il nous faut aller. » Tout en mastiquant, il leva les yeux vers Arren : « Pensais-tu que je devenais sénile, et que j'allais partout clamant mon nom, comme les vieillards larmoyants privés de raison et de vergogne ? Pas encore, mon garçon ! »

— « Non », fit Arren, tellement confus qu'il lui fut impossible d'ajouter autre chose. Il était très fatigué ; la journée avait été longue et pleine de dragons. Et devant eux la route devenait noire.

— « Arren », dit le mage… « Non, Lebannen : là où nous allons, on ne dissimule rien : tous portent leurs vrais noms. »

— « On ne peut blesser les morts », dit Arren, sombrement.

— « Mais ce n'est pas seulement là, pas seulement dans la mort, que les hommes revêtent leur nom. Ceux qu'on peut blesser le plus facilement, les plus vulnérables, sont ceux qui ont donné leur amour, et ne le reprennent point : ceux-là s'appellent par leurs noms. Ceux qui ont le cœur fidèle, ceux qui donnent la vie… Mais tu es épuisé, mon garçon. Étends-toi et dors. Il n'y a plus rien à faire à présent, sinon tenir le cap toute la nuit. Et au matin nous verrons la dernière île du monde. »

Sa voix recelait une douceur infinie. Arren se roula en boule à l'avant, et le sommeil vint immédiatement l'envahir. Il entendit le mage entonner une incantation à voix basse, presque chuchotant, non pas en langue hardique mais dans celle de la Création ; et, alors qu'il commençait enfin à la comprendre, et à se rappeler ce que signifiaient les mots, il fut profondément endormi, juste avant de les avoir compris.

En silence le mage rangea le pain et la viande, inspecta les lignes, remit tout en ordre sur le bateau, puis, prenant en main le câble de guidage et s'asseyant sur le banc de nage arrière, il mit dans la voile un fort vent de mage. Inlassable, *Voitloin* fila vers le nord, comme une flèche sur la mer…

Épervier abaissa son regard sur Arren. Le visage endormi du garçon était illuminé d'or rouge par le couchant qui se prolongeait, et sa rude tignasse agitée par le vent. L'air doux, tranquille et princier du garçon qui se tenait près de la fontaine de la Grande Maison, quelques mois auparavant, avait disparu ; ce visage-là était plus maigre, plus dur et beaucoup plus énergique. Mais il n'en était pas moins beau.

— « Je n'ai trouvé personne pour marcher sur mes traces », dit à voix haute Ged l'Archimage à l'adolescent endormi, ou au vent creux. « Personne que toi. Et tu dois suivre ton chemin, pas le mien. Pourtant, ton royaume, en partie, sera mien. Car je t'ai reconnu, je t'ai reconnu le premier ! On me louera bien plus pour cela dans la suite des temps que pour tous mes faits de magie… S'il y a une suite aux temps. Car d'abord nous devons tous deux nous maintenir sur le point d'appui, le levier même du monde. Et si je tombe, tu tomberas, et tout le reste également… Pour un moment, un moment seulement. Aucune obscurité ne dure éternellement. Et même là, il y a des étoiles… Mais que j'aimerais te voir couronné à Havnor, et le soleil luire sur la Tour de l'Épée, et sur l'Anneau que nous avons ramené pour toi d'Atuan, des Tombes ténébreuses, Tenar et moi, avant même que tu fusses né ! »

Il rit alors ; et, se tournant face au nord, il dit pour lui-même, dans la langue commune : « Un chevrier, placer sur son trône l'héritier de Morred ! N'apprendrai-je donc jamais ? »

Immédiatement après, alors qu'il gardait à la main le câble de guidage et regardait se tendre la voile, rougie par les dernières lueurs de l'ouest, il parla encore, doucement. « À Havnor je ne serai point, ni à Roke. Il est temps d'en finir avec le pouvoir. Laisser tomber les vieux joujoux, et reprendre la route. Il est temps que je rentre chez moi. J'irai voir Tenar. J'irai voir Ogion, pour lui parler avant sa mort, dans la maison perchée sur les falaises de Re Albi. J'ai tellement envie de marcher sur la montagne, la montagne de Gont, dans les forêts, en automne, quand les feuilles resplendissent ! Il n'est pas de royaume comparable aux forêts. Il est temps que j'aille là-bas, que j'aille silencieux et seul. Et peut-être là-bas apprendrai-je enfin ce que nulle action, nul pouvoir ne peuvent m'enseigner, ce que je n'ai jamais su, »

L'ouest tout entier flamboyait d'un rouge violent et glorieux, au point que la mer était pourpre et la voile au-dessus d'elle rouge comme le sang ; puis la nuit arriva, paisible. Tout au long de cette nuit, le garçon dormit et l'homme veilla, le regard toujours fixé droit devant lui, dans les ténèbres. Il n'y avait pas d'étoiles.

XI
SELIDOR

LE matin, à son réveil, Arren vit devant le bateau, se découpant indécis et bas sur le bleu de l'ouest, les rivages de Selidor.

Dans le Château de Berila se trouvaient de vieilles cartes dessinées à l'époque des Rois, quand les marchands et les explorateurs avaient navigué plus loin que les Pays de l'Intérieur, et que les Lointains avaient été mieux connus. Une immense carte du Nord et de l'Ouest en mosaïque ornait deux murs de la salle du trône, avec l'île d'Enlad en gris et or au-dessus du trône ; et Arren la revoyait en pensée, telle qu'il l'avait mille fois vue durant son enfance. Au nord d'Enlad se trouvai, Osskil, et à l'ouest Ebosskil, et au sud de celle-ci Semel et Paln ; et là finissaient les Contrées de l'Intérieur, et il n'y avait plus rien que la mosaïque d'un vert-bleu pâle de la mer vide, relevée par-ci par-là d'un dauphin ou d'une baleine minuscules. Puis enfin, après l'angle où se rencontraient le mur du Nord et le mur de l'Ouest, il y avait Narveduen, et au-delà encore trois îles de moindre importance. Puis à nouveau la mer déserte, encore et encore ; jusqu'à la limite même du mur, et la fin de la carte, où était Selidor ; au-delà, rien.

Il se la rappelait nettement, avec sa forme arrondie, et une vaste baie en son centre, se rétrécissant vers l'est. Ils n'étaient pas encore assez au nord pour la voir, mais gouvernaient présentement vers une anse profonde s'ouvrant dans le cap, tout au sud de l'île ; et là, tandis que le soleil était encore bas dans la brume du matin, ils débarquèrent.

Ainsi s'achevait leur course prodigieuse, depuis les Routes de Balatran jusqu'à l'Ile Occidentale. L'immobilité du sol leur sembla étrange, lorsqu'ils eurent tiré *Voitloin* au sec et qu'ils foulèrent la terre ferme, après une si longue navigation.

Ged escalada une dune basse, couronnée d'herbe dont les aigrettes s'inclinaient sur la pente raide, au sable retenu en corniches par les solides racines de la végétation. Lorsqu'il atteignit le sommet, il resta immobile, et regarda vers le nord-ouest. Arren s'était arrêté pour mettre ses chaussures, qu'il n'avait pas portées depuis de nombreux jours ; puis il sortit du coffre son épée et la ceignit, sans se demander cette fois s'il était bien ou non de le faire. Et il alla rejoindre Ged pour contempler le terrain.

Les dunes à l'intérieur de l'île couraient, herbeuses et basses, sur environ huit cents mètres ; ensuite venaient des lagons, à la dense végétation de joncs et de roseaux marins, et, au-delà, de petites collines qui s'étendaient, jaune-brun et désertes, à perte de vue. Belle et désolée était Selidor. Nulle part elle ne révélait la marque de l'homme, de son travail ou de son habitat. Aucune bête n'y était visible, et les lacs emplis de roseaux ne portaient nulle bande de mouettes ou d'oies sauvages ni aucun oiseau.

Ils descendirent la pente intérieure de la dune, et le sable les isola du bruit des vagues et du vent, si bien que tout devint silencieux.

Entre cette dune, la plus proche des flots et la suivante, s'ouvrait une combe de sable immaculé, ombreuse, dont le soleil matinal réchauffait le versant ouest. « Lebannen », dit le mage, car il employait désormais le nom véritable d'Arren, « je n'ai pu dormir cette nuit, et dois le faire maintenant. Reste auprès de moi et monte la garde. » Il s'allongea au soleil, car l'ombre était fraîche, mit son bras sur ses yeux, soupira, et s'endormit. Arren s'assit près de lui. Il ne distinguait que les pentes blanches de la combe, et l'herbe du sommet de la dune se courbant sur le bleu embrumé du ciel, et le soleil jaune. Il n'y avait aucun bruit, à part le murmure assourdi du ressac, et parfois le vent en rafales déplaçait les particules de sable avec un faible chuchotis.

Arren vit ce qui aurait pu être un aigle, volant très haut ; mais ce n'en était pas un. Il décrivit un

vaste cercle et descendit, fondant sur eux avec le bruit du tonnerre et un sifflement perçant produit par les ailes dorées déployées. Il se posa sur ses serres immenses au sommet de la dune. Contre le soleil, l'énorme tête était noire, avec des reflets de feu.

Le dragon rampa un peu le long de la pente, et parla : « Agni Lebannen », dit-il.

Debout entre lui et Ged, Arren répondit : « Orm Embar. » Et il brandit son épée nue.

Elle ne lui semblait plus pesante, maintenant. La garde lisse et usée s'adaptait commodément à sa main. La lame était sortie du fourreau avec légèreté et empressement. Le pouvoir, l'ancienneté de Morred étaient avec lui, car il savait à présent quel usage il devait en faire. C'était son épée.

Le dragon parla de nouveau, mais Arren ne parvint pas à le comprendre. Il regarda derrière lui son compagnon endormi, que tout ce fracas n'avait pas réveillé, et dit au dragon : « Mon seigneur est fatigué : il dort. »

À ces mots, Orm Embar rampa et ondula jusqu'au fond de la combe. À terre, il était lourd, et non souple et libre comme il l'était dans son vol, mais il y avait une grâce sinistre dans le pas lent de ses immenses pieds griffus et la courbe de sa queue épineuse. Une fois au fond, il rentra ses pattes sous lui, leva sa tête gigantesque, et resta immobile : pareil à un dragon gravé sur le heaume d'un guerrier. Arren avait conscience de son œil jaune posé sur lui, à moins de dix pas, et de la légère odeur de brûlé qui flottait autour de lui. Ce n'était pas une odeur de charogne ; sèche et métallique, elle s'accordait aux faibles senteurs de la mer et du sable salin, une senteur pure et sauvage. Le soleil en montant frappait les flancs d'Orm Embar, et il s'embrasait, comme un être de fer et d'or.

Ged dormait toujours, détendu, sans prendre davantage garde au dragon qu'un fermier endormi à son chien.

Une heure se passa ainsi, et Arren, avec un haut-le-corps, s'aperçut que le mage s'était redressé à côté de lui.

— « T'es-tu donc si bien habitué aux dragons que tu t'endors entre leurs pattes ? » dit Ged, riant et bâillant. Puis, se levant, il parla à Orm Embar dans la langue des dragons.

Avant de répondre, Orm Embar bâilla lui aussi – peut-être de sommeil, peut-être par émulation – et c'était un spectacle que peu d'hommes peuvent se rappeler, n'y ayant pas survécu : les rangées de dents d'un blanc jaune, aussi longues et acérées que des épées, la langue fourchue, d'un rouge ardent, deux fois longue comme le corps d'un homme, la caverne fumante de la gorge.

Orm Embar parla, et Ged s'apprêtait à lui répondre, lorsque tous deux se tournèrent vers Arren. Ils avaient entendu, clair dans le silence, le bruissement creux de l'acier contre le fourreau. Arren avait les yeux levés vers le rebord de la dune, derrière la tête du mage, et son épée était vigilante dans sa main.

Là-haut se tenait, brillamment éclairé par le soleil, ses habits doucement agités par le vent léger, un homme. Immobile comme une sculpture, hormis le flottement de son capuchon et de l'ourlet de son manteau léger. Ses cheveux étaient longs et noirs, et retombaient en une masse de boucles luisantes ; il était de large carrure et de haute stature : un homme vigoureux et avenant. Ses yeux semblaient regarder par-dessus eux, vers la mer. Il sourit.

— « Orm Embar, je te connais », dit-il. « Et toi aussi je te connais, bien que tu aies vieilli depuis la dernière fois que je t'ai vu, Épervier. Tu es Archimage, à présent, me dit-on. Tu es devenu célèbre, en même temps que vieux. Et tu as avec toi un jeune serviteur : un apprenti-mage, sans doute, un de ceux qui apprennent la sagesse sur l'Ile des Sages. Que faites-vous ici tous les deux, si loin de Roke et des murs invulnérables qui protègent les Maîtres de tout mal ? »

— « Il y a une brèche dans des murailles plus grandes que celles-là », dit Ged, étreignant son bâton à deux mains et levant la tête vers l'homme. « Mais ne viendras-tu pas à nous en chair et en os,

que nous puissions saluer celui que nous avons si longtemps cherché ? »

— « En chair et en os ? » dit l'homme, et il sourit à nouveau. « La simple chair, le corps, la viande de boucherie comptent-ils tellement entre deux mages ? Non, rencontrons-nous plutôt d'esprit à esprit, Archimage. »

— « Cela, je crois, nous ne le pouvons. (Mon garçon, rengaine ton épée. Ce n'est qu'une, projection, une apparence, pas un homme véritable. Autant tirer l'épée contre le vent.) À Havnor, quand tes cheveux étaient blancs, on t'appelait Cygne. Mais ce n'était que ton nom usuel. Comment devrons-nous t'appeler lorsque nous te rencontrerons ? »

— « Vous m'appellerez Seigneur », dit la haute silhouette sur le bord de la dune.

— « Oui, et quoi d'autre ? »

— « Roi et Maître. »

À ces mots, Orm Embar siffla, avec un son bruyant et horrible, et ses yeux immenses luirent ; pourtant il se détourna de l'homme, et s'affaissa à la même place, comme s'il ne pouvait bouger.

— « Et où te trouverons-nous, et quand ? »

— « Dans mon domaine, et quand il me plaira. »

— « Très bien », dit Ged ; et brandissant son bâton, il l'agita un peu dans la direction de l'homme à la haute stature. Et celui-ci disparut, comme la flamme d'une chandelle que l'on souffle.

Arren écarquilla les yeux, et le dragon se dressa puissamment sur ses quatre pattes torses, dans le cliquetis des plaques de sa cuirasse, les lèvres retroussées sur ses crocs. Mais le mage était à nouveau appuyé sur son bâton.

— « Ce n'était qu'une projection. Une représentation ou une image de l'homme. Elle peut parler et entendre, mais n'a aucun pouvoir, sinon celui que notre peur peut lui prêter. Et elle n'est même pas une apparence fidèle à la réalité, à moins que celui qui l'envoie ne le veuille ainsi. À mon avis, nous n'avons pas vu ce à quoi il ressemble maintenant. »

— « Croyez-vous qu'il soit à proximité ? »

— « Les projections ne traversent pas l'eau. Il est sur Selidor. Mais Selidor est une île immense : plus large que Roke ou que Gont, et presque aussi longue qu'Enlad. Il est possible que nous ayons à le chercher longtemps. »

Alors le dragon parla. Ged écouta, et se tourna vers Arren. « Ainsi parle le Seigneur de Selidor : "Je suis revenu dans ma patrie, et ne la quitterai point. Je trouverai le Destructeur et vous conduirai à lui, afin qu'ensemble nous l'anéantissions." Et n'ai-je point dit que ce que cherche un dragon, il le trouve ? »

Là-dessus, Ged mit un genou en terre devant l'immense créature, comme un homme-lige devant un roi, et le remercia dans sa propre langue. Le souffle du dragon, si proche, dardait sur sa nuque courbée.

Orm Embar traîna sa lourde masse écailleuse jusqu'en haut de la dune, battit des ailes et prit son vol.

Ged brossa le sable de sur ses vêtements, et dit à Arren : « Maintenant, tu m'as vu à genoux ! Et peut-être me verras-tu encore ainsi, avant la fin. »

Arren ne lui demanda pas ce qu'il entendait par là ; durant ce long voyage en sa compagnie, il avait appris qu'il y avait une raison à la réserve du mage. Cependant, il lui parut que ces mots renfermaient un mauvais présage.

Ils gravirent à nouveau la dune pour revenir à la plage, afin de s'assurer que le bateau était bien hors d'atteinte de la marée ou de la tempête, et d'y prendre des manteaux pour la nuit, et ce qu'il leur restait de nourriture. Ged s'arrêta une minute près de la proue élancée qui l'avait si longtemps porté

sur des mers étranges, et si loin ; il posa sa main sur elle, mais n'y mit aucun sort et ne prononça aucune parole. Puis ils repartirent une nouvelle fois vers l'intérieur des terres, vers le nord, vers les collines.

Ils marchèrent tout le jour, et le soir campèrent près d'un ruisseau qui descendait en serpentant vers les lacs étouffés par les roseaux et les marais. Bien qu'on fût au cœur de l'été, le vent était froid ; il soufflait de l'ouest, des étendues interminables, et vierges de terres, de la Mer Ouverte. Le ciel était voilé de brume, et nulle étoile ne brillait au-dessus des collines sur lesquelles n'avaient jamais lui aucune fenêtre, aucun foyer.

Dans les ténèbres, Arren s'éveilla. Leur petit feu était mort, mais une lune passant à l'ouest éclairait la terre d'une lumière grise et floue. Dans la vallée où courait le ruisseau et sur le flanc de la colline se tenait une multitude de gens, tous immobiles, tous silencieux, le visage tourné vers Ged et Arren. Leurs yeux ne reflétaient pas la lumière de la lune.

Arren n'osait pas parler, mais il mit la main sur le bras de Ged. Le mage remua et s'assit en disant ; « Que se passe-t-il ? » Il suivit le regard d'Arren et aperçut la foule silencieuse.

Ils étaient tous vêtus de sombre, hommes et femmes. On ne pouvait distinguer leurs visages dans la faible lumière, mais il sembla à Arren que parmi ceux qui se trouvaient le plus près de lui dans la vallée, de l'autre côté du petit ruisseau, il y en avait quelques-uns qu'il connaissait, bien qu'il ne pût dire leurs noms.

Ged se leva, laissant glisser son manteau. Son visage, ses cheveux et sa chemise avaient des lueurs d'argent pâle, comme si le clair de lune se fût concentré en lui. Il étendit le bras d'un geste large et dit à haute voix : « O vous qui avez vécu, soyez libérés ! Je brise le lien qui vous attache : *Anvassa mane haw pennodathe* ! »

L'espace d'un moment, elle demeura immobile, cette silencieuse multitude. Puis ils firent lentement demi-tour, semblèrent s'enfoncer dans l'obscurité grise, et disparurent.

Ged s'assit. Il prit une profonde inspiration. Regardant Arren, il posa sa main sur l'épaule du garçon ; son contact était chaud et ferme. « Il n'y a rien à craindre, Lebannen », dit-il, avec douceur, un peu moqueur. « Ce n'étaient que les morts. »

Arren hocha la tête, bien que ses dents s'entrechoquassent et qu'il se sentît glacé jusqu'aux os. « Comment… », commença-t-il, mais sa mâchoire et ses lèvres refusaient de lui obéir.

Ged le comprit. « Ils sont venus à son appel. C'est cela qu'il promet : la vie éternelle. Sur son ordre, ils peuvent revenir. Alors ils doivent gravir les collines de la vie, bien qu'ils ne puissent faire bouger un brin d'herbe. »

— « Est-il… est-il donc mort, lui aussi ? »

Ged secoua la tête, méditatif. « Les morts ne peuvent rappeler les morts au monde. Non, il a les pouvoirs d'un vivant ; et davantage… Mais si d'aucuns pensaient l'imiter, il s'est joué d'eux. Il garde son pouvoir pour lui-même. Il joue au Roi des Morts ; et pas seulement des morts… Mais ce n'étaient que des ombres. »

— « Je ne sais pas pourquoi j'ai peur d'eux », dit Arren, honteux.

— « Tu as peur d'eux parce que tu as peur de la mort, et à juste titre : car la mort est terrible, et doit être redoutée », dit le mage. Il remit du bois sur le feu, et souffla sur les petites braises en dessous des cendres. Une petite flamme claire s'épanouit sur les brindilles, une lumière qui réconforta Arren. « Et la vie aussi est une chose terrible », dit Ged ; « et il faut la redouter, et la glorifier. »

Tous deux étaient à nouveau assis, leur manteau serré autour d'eux. Ils se turent un moment. Puis Ged parla, avec une grande gravité. « Lebannen, combien de temps peut-il nous tourmenter ainsi,

avec des projections et des ombres, je l'ignore. Mais tu sais où il ira à la fin. »

— « Au pays des ténèbres. »

— « Oui. Parmi eux. »

— « Je les ai vus, maintenant. J'irai avec vous. »

— « Est-ce la foi en moi qui t'anime ? Tu peux faire confiance à mon amour, mais point à ma force. Car je crois avoir trouvé mon égal. »

— « J'irai avec vous. »

— « Mais si je suis vaincu, si mon pouvoir ou ma vie sont épuisés, je ne pourrai te guider pour le retour ; et tu ne pourras revenir seul. »

— « Je reviendrai avec vous. »

À ces mots, Ged dit : « Tu entres à l'âge d'homme devant la porte de la mort. » Puis il prononça ce mot ou ce nom par lequel le dragon avait à deux reprises appelé Arren, d'une voix très basse : « *Agni… Agni* Lebannen. »

Après cela ils ne dirent plus rien, et bientôt le sommeil revint les habiter, et ils s'étendirent près de leur petit feu à la flamme brève.

Le matin suivant, ils reprirent leur route, vers le nord-ouest ; c'était la décision d'Arren et non de Ged, qui avait dit : « Choisis ton chemin, mon garçon ; pour moi tous les chemins sont les mêmes. » Ils allaient sans hâte, car ils n'avaient pas de but, et attendaient un signe d'Orm Embar. Ils suivirent la chaîne de collines la plus basse et la plus à l'extérieur, d'où l'océan était visible la plupart du temps. L'herbe était sèche et courte, éternellement fouettée par le vent. Sur leur droite s'élevaient les collines, dorées et désolées, et sur leur gauche s'étendaient les marais salins et la mer occidentale. Une fois, ils aperçurent un vol de cygnes, loin au sud. Ils ne virent aucun autre être animé. Une sorte de lassitude de la peur et de cette attente du pire grandit en Arren, tout au long de ce jour. L'impatience et une sourde colère montaient en lui. Il dit après des heures de silence : « Cette contrée est aussi morte que la terre de la mort elle-même ! »

— « Ne dis pas cela », fit le mage, péremptoire. Il avança de quelques pas, et reprit, d'une voix changée : « Regarde cette terre ; regarde autour de toi. Ceci est ton royaume, le royaume de la vie. Ceci est ton immortalité. Regarde les collines, les collines mortelles. Elles ne durent pas éternellement. Les collines, avec leur herbe vivante, et leurs ruisseaux qui courent… Dans le monde entier, dans tous les mondes, toute l'immensité du temps, il n'y a rien de pareil à chacun de ces ruisseaux, surgis de la terre, où nul œil ne peut les voir, et courant à travers soleil et ténèbres vers la mer. Profondes sont les sources de l'être, plus profondes que la vie, que la mort… »

Il s'arrêta, mais dans ses yeux, tandis qu'il regardait Arren et les collines illuminées de soleil, il y avait un amour immense, inexprimable et douloureux. Et Arren vit cela ; et voyant cela le vit, lui, pour la première fois tout entier, tel qu'il était.

— « Je ne puis dire ce que je ressens », dit Ged, malheureux.

Mais Arren pensa à cette première heure dans la Cour de la Fontaine, à l'homme qui s'était agenouillé près de l'eau courante de la fontaine ; et alors jaillit en lui une joie limpide comme cette eau qu'il se rappelait. Il regarda son compagnon et dit : « J'ai donné mon amour à ce qui mérite l'amour. N'est-ce pas cela le royaume, et la source impérissable ? »

— « Oui, mon garçon », dit Ged avec douceur et peine.

Ils continuèrent tous deux en silence. Mais Arren voyait maintenant le monde avec les yeux de son compagnon, et il voyait la vivante splendeur qui se révélait autour d'eux dans cette terre silencieuse et désolée, comme par un pouvoir d'enchantement surpassant tous les autres, dans chaque brin de l'herbe couchée par le vent, chaque ombre, chaque pierre. De même, lorsqu'on se trouve pour la

dernière fois dans un endroit chéri, avant un voyage sans retour, le voit-on dans sa totalité et sa vérité, plus cher à son cœur qu'on ne l'avait jamais vu et qu'on ne le verra jamais plus.

À l'approche du soir, des nuages en rangs serrés montaient de l'ouest, apportés par les grands vents de la mer, et flambaient devant le soleil, le drapant de leur ombre tandis qu'il sombrait à l'horizon. Ramassant du menu bois pour le feu dans la vallée d'un affluent, illuminée de cette lumière rouge, Arren leva les yeux et vit un homme à moins de dix pas de lui. Le visage avait un aspect vague et étrange, mais Arren le reconnut cependant : le Teinturier de Lorbanerie, Sopli, qui avait péri.

Derrière lui il y en avait d'autres, tous avec des visages tristes et fixes. On aurait dit qu'ils parlaient, mais Arren ne pouvait entendre leurs paroles, rien qu'une sorte de murmure emporté par le vent d'ouest. Certains avançaient lentement vers lui.

Il se redressa, les regarda, et contempla à nouveau Sopli ; puis il leur tourna le dos, se baissa et ramassa une autre brindille, malgré ses mains qui tremblaient. Il l'ajouta à son fardeau, en ramassa une autre, et une autre encore. Il se releva enfin et regarda derrière lui. Il n'y avait personne dans la vallée, rien que la lumière rouge enflammant l'herbe. Il rejoignit Ged et déposa son fagot, mais ne dit rien de ce qu'il avait vu.

Toute la nuit, dans les ténèbres embrumées de cette contrée vide d'âmes vivantes, quand il sortait de son sommeil entrecoupé, il entendit le chuchotement des âmes des morts. Il affermit sa volonté, n'écouta pas, et se rendormit.

Ged et lui se réveillèrent tard, alors que le soleil, déjà plus haut d'une largeur de main que les collines, se libérait enfin du brouillard pour éclairer la terre froide. Tandis qu'ils mangeaient leur léger repas du matin, le dragon survint, tournoyant dans les airs au-dessus d'eux. Le feu fusait de ses mâchoires, et de la fumée et des étincelles de ses narines rouges ; ses dents luisaient comme des lames d'ivoire dans cette lueur cuivrée. Mais il ne dit rien » bien que Ged lui eût crié, dans son langage : « L'as-tu trouvé, Orm Embar ? »

Le dragon rejeta la tête en arrière et arqua son corps d'étrange manière, raclant l'air de ses serres tranchantes. Puis il reprit son essor et fila vers l'ouest, sans cesser de les regarder.

Ged empoigna son bâton et en frappa le sol. « Il ne peut parler », dit-il. « Il ne peut plus parler ! Les mots de la Création lui ont été retirés, et il est comme un vipereau, comme un ver sans langue, et sa sagesse est muette. Mais il peut nous montrer le chemin, et nous pouvons le suivre ! » Ils jetèrent sur leur dos leur léger chargement et se dirigèrent vers l'ouest à travers les collines, suivant la direction prise par Orm Embar.

Durant douze kilomètres ou plus, ils marchèrent sans ralentir le pas rapide et soutenu du départ. À présent, la mer était de chaque côté, et ils suivaient le revers d'une longue chaîne descendante qui s'en venait mourir parmi les joncs secs et les lits sinueux des affluents, sur une plage en courbe ouverte, au sable couleur d'ivoire. C'était là le cap le plus à l'ouest de toutes les îles, le bout de la terre.

Orm Embar était tapi sur ce sable clair, la tête basse comme un chat en colère, et sa respiration haletante arrivait par bouffées enflammées. À quelque distance, entre lui et les longs et bas brisants de la mer, se trouvait une chose pareille à une hutte ou à un abri, blanche, comme faite de bois flotté décoloré par le temps. Mais il n'y avait aucune épave sur ce rivage, qui ne faisait face à nulle autre terre. Comme ils se rapprochaient, Arren vit que ces murs délabrés étaient faits d'os gigantesques : des os de baleine, pensa-t-il d'abord ; puis il vit les triangles blancs affûtés comme des couteaux, et sut que c'étaient les ossements d'un dragon.

Ils allèrent jusque-là. Le soleil sur la mer scintillait par les brèches entre les os. Le linteau de la porte était un fémur plus haut qu'un homme. Dessus se trouvait un crâne humain, fixant de ses yeux

creux les collines de Selidor.

Ils firent halte, et, alors qu'ils levaient la tête vers le crâne, un homme sortit sur le seuil. Il portait une armure de bronze doré à la mode antique ; elle était déchirée comme par des coups de hachette, et le fourreau orné de pierres précieuses était vide d'épée. Son visage était grave, avec des sourcils noirs et arqués et un nez étroit ; ses yeux étaient sombres, perçants et emplis de chagrin. Ses bras portaient des blessures, comme sa gorge et son flanc ; elles ne saignaient plus, mais c'étaient des blessures mortelles. Il se tenait droit, immobile, et les regardait.

Ged fit un pas vers lui. Ainsi face à face, ils se ressemblaient un peu.

— « Tu es Erreth-Akbe », dit Ged. L'autre continua de le fixer, et hocha une fois la tête sans parler.

— « Même toi, il te faut obéir à son ordre. » Une colère contenue perçait dans la voix de Ged. « O mon seigneur, le meilleur et le plus brave de tous, repose dans ton honneur et dans la mort ! » Et élevant les mains, Ged les abaissa d'un geste ample, répétant ces mots qu'il avait prononcés devant la multitude des morts. Ses mains laissèrent un moment dans l'air une large trace brillante. Quand elle eut disparu, l'homme en armure avait disparu aussi, et seul le soleil resplendissait à l'endroit où il s'était tenu.

Ged frappa de son bâton la maison d'ossements, et elle s'écroula et s'évanouit. Il n'en resta plus rien qu'une immense côte émergeant du sable.

Il se tourna alors vers Orm Embar. « Est-ce ici, Orm Embar ? Est-ce l'endroit ? »

Le dragon ouvrit la bouche et émit un long sifflement haletant :

— « Ici, sur le dernier rivage du monde. C'est bien ! » Alors, serrant dans sa main gauche son noir bâton d'if, Ged ouvrit les bras en un geste d'invocation, et parla. Bien qu'il se fût exprimé dans le Langage de la Création, Arren comprit enfin, comme tous ceux qui entendent cette invocation doivent la comprendre, car son pouvoir est universel : « A présent, je t'appelle, en ce lieu, mon ennemi, devant mes yeux en chair et en os, et te contrains par le mot qui ne sera pas dit avant la fin des temps à venir ! »

Mais, là où il aurait dû prononcer le nom de celui qu'il invoquait, Ged dit seulement : *Mon ennemi*.

Un silence suivit, comme si le bruit de la mer se fût éteint. Il sembla à Arren que le soleil faiblissait et s'obscurcissait, bien qu'il fût encore haut dans un ciel clair. L'obscurité tomba sur la plage, comme lorsqu'on regarde à travers un verre fumé ; juste devant Ged, il faisait très sombre, et on pouvait difficilement distinguer ce qu'il y avait là. Presque comme s'il n'y eût rien, rien sur quoi la lumière pût tomber, une ombre informe.

Il en surgit soudain un homme. C'était celui qu'ils avaient vu sur la dune, grand et souple, avec ses cheveux noirs, ses bras longs. Il tenait à présent une longue baguette, ou une lame d'acier, gravée de runes sur toute sa longueur, et il l'inclina vers Ged, se campant face à lui. Mais il y avait dans ses yeux quelque chose d'étrange, comme s'il eût été ébloui par le soleil et ne pût voir.

— « Je viens », dit-il, « quand il me plaît, à ma manière. Tu ne peux m'appeler, Archimage. Je ne suis point ombre. Je suis vivant. Moi seul suis vivant ! Tu crois l'être, mais tu es en train de mourir, de mourir ! Sais-tu ce qu'est ceci, ce que je tiens ? C'est le bâton du Mage Gris ; celui qui fit taire Nereger ; le maître de mon art. Mais c'est moi le Maître à présent. Et j'en ai assez de jouer avec toi ! » Sur ces mots, il brandit brusquement la lame d'acier vers Ged, qui semblait paralysé et muet. Arren se tenait à un pas derrière lui, et sa seule volonté était d'avancer, mais il ne pouvait se mouvoir ; il ne parvenait pas même à poser la main sur la garde de son épée, et sa voix s'arrêtait dans sa gorge.

Mais au-dessus de Ged et d'Arren, au-dessus de leurs têtes, énorme, flamboyant, survint le corps immense du dragon qui, d'un bond, plongea de toute sa puissance sur l'autre, et la lame enchantée pénétra dans la poitrine cuirassée du dragon jusqu'à la garde ; mais l'homme était effondré sous le poids de l'animal, écrasé et brûlé.

Se relevant dans le sable, cambrant le dos et battant de ses ailes membraneuses, Orm Embar vomit des gouttes de feu, et hurla. Il tenta de s'élever mais il ne pouvait plus voler. Traîtresse et glacée, la lame lui transperçait le cœur. Il se recroquevilla, et le sang se mit à couler à gros bouillons, de sa gueule, noir et venimeux, et le feu mourut dans ses narines, qui devinrent semblables à des puits de cendre. Il posa sur le sable sa tête énorme.

Ainsi périt Orm Embar, là où était mort son ancêtre Orm, sur les ossements d'Orm, dans le sable inhumés.

Mais, à la place de son ennemi abattu, il y avait maintenant une chose horrible et ratatinée, comme le corps d'une grosse araignée desséchée dans sa toile, consumée par le souffle du dragon, et broyée par ses pattes griffues. Pourtant, sous le regard d'Arren, elle remua. Elle rampa à quelque distance du dragon.

Et le visage se leva vers eux. Il ne présentait plus rien d'avenant, seulement la ruine, une vieillesse ayant outrepassé la vieillesse. La bouche était flétrie. Les orbites des yeux étaient vides, et depuis longtemps semblait-il. Ainsi Ged et Arren virent-ils enfin le visage de leur ennemi.

Il se détourna. Les bras noircis, calcinés, se tendirent, et les ténèbres s'y amassèrent, cette même ombre informe qui en se propageant ternissait le soleil. Entre les bras du Destructeur, cela ressemblait à une arcade ou à une porte, bien que floue, sans contours ; et derrière elle il n'y avait plus ni sable clair ni océan, mais une longue pente ténébreuse s'enfonçant dans la nuit.

C'est par là que s'en alla la forme broyée et rampante, et au moment de pénétrer dans les ténèbres elle parut soudain se relever, et se déplacer avec rapidité ; puis elle disparut.

— « Viens, Lebannen », dit Ged, posant sa main droite sur le bras du garçon ; et ils s'enfoncèrent vers l'intérieur de cette terre aride.

XII
LA TERRE ARIDE

DANS la main du mage, le bâton de bois d'if brillait avec un éclat argenté au sein des ténèbres épaisses et pleines de menaces. Une autre lueur, faible et mouvante, attira le regard d'Arren : une lumière tremblotante sur la lame de l'épée nue qu'il tenait dans sa main. Lorsque le dragon, par son acte et par sa mort, avait rompu le sort-lieur, Arren avait dégainé son épée, là-bas, sur la plage de Selidor. Et ici, bien qu'il ne fût plus qu'une ombre, il était cependant une ombre vivante, et portait l'ombre de son épée.

Nulle autre lumière ne brillait. C'était comme une fin de crépuscule sous les nuages au mois de novembre, un air lourd, froid, translucide, à travers lequel on ne pouvait voir ni nettement ni loin. Arren connaissait ce lieu, les landes et les terres nues de ses rêves désespérés ; mais il lui semblait être encore plus loin, immensément plus loin qu'il n'était jamais allé en rêve. Il ne pouvait rien distinguer avec netteté, sinon que son compagnon et lui se trouvaient sur le versant d'une colline, et que devant eux s'élevait un mur de pierre, à hauteur des genoux.

Ged avait toujours sa main droite posée sur le bras d'Arren. Il avança, et Arren le suivit ; ils enjambèrent le mur.

Informe, la longue pente s'inclinait devant eux, plongeant dans les ténèbres.

Mais au-dessus, là où Arren avait cru voir de lourds nuages sombres, le ciel était noir et étoilé. Il regardait les astres, et il eut l'impression que dans sa poitrine son cœur s'amenuisait et devenait glacé. C'étaient des étoiles comme il n'en avait jamais vu. Elles brillaient immobiles, sans clignoter. Elles étaient de ces étoiles qui ne se lèvent pas ni ne se couchent, et ne sont jamais cachées par aucun lever de soleil. Petites et immobiles, elles brillaient sur la contrée aride.

Ged entreprit de descendre l'autre versant de la colline, et pas à pas Arren le suivit. Une certaine terreur l'habitait, et cependant si résolu était son cœur et si acharnée sa volonté que la peur ne le gouvernait point, et qu'il n'en avait même pas clairement conscience ; c'était seulement comme si quelque chose eût gémi au fond de lui, comme un animal enchaîné enfermé dans une pièce.

Il lui sembla que la descente de ce flanc de colline durait très longtemps ; mais peut-être fut-elle courte ; car le temps ne coulait pas, en ce lieu où nul vent ne soufflait et où les étoiles ne bougeaient pas. Ils arrivèrent ensuite dans les rues d'une des cités qui se trouvent là, et Arren vit les maisons dont les fenêtres ne s'éclairent jamais, et, sur quelques-uns de leurs seuils, visage paisible et mains vides, les morts.

Les places des marchés étaient toutes désertes. En ce lieu, point de vente ni d'achat, point de gain ni de dépense. On n'utilisait rien ; on ne fabriquait rien. Ged et Arren marchaient seuls par les rues étroites, bien que quelquefois ils vissent au coin d'une autre voie une silhouette lointaine à peine visible dans l'obscurité. En voyant la première, Arren sursauta et dégaina son épée, mais Ged secoua la tête et poursuivit sa route. Arren vit que le personnage était une femme, qui se déplaçait lentement et ne les fuyait pas.

Tous ceux qu'ils aperçurent – il y en eut peu, car, si les morts sont nombreux, cette contrée est vaste – se tenaient immobiles ou avançaient lentement et comme sans but. Aucun d'eux ne portait de liens, comme en portait l'image d'Erreth-Akbe invoquée à la lumière du jour sur le lieu de sa mort. Ils ne présentaient nulle trace de maladie. Ils étaient intacts, guéris.

Guéris de la douleur, et de la vie. Ils n'étaient points repoussants, comme l'avait craint Arren, ni effrayants comme il l'avait cru. Paisibles étaient leurs visages, libérés de la colère et du désir, et leur regard ombreux ne recelait aucun espoir.

Au lieu de la crainte, une immense pitié s'éleva alors dans le cœur d'Arren, et si elle était mêlée

de peur, ce n'était pas pour lui-même, mais pour eux tous. Car il voyait la mère et l'enfant qui avaient péri ensemble, et ensemble se trouvaient dans le pays ténébreux ; mais l'enfant ne courait ni ne criait, et la mère ne le tenait pas, ne le regardait même pas. Et ceux qui étaient morts par amour se dépassaient sans se voir dans les rues.

Le tour du potier était immobile, le métier vide, le four froid. Nulle voix ne chantait jamais.

Les rues noires, entre les maisons noires, s'étiraient toujours, et ils les traversaient. Le bruit de leurs pas était le seul qu'on entendît. Il faisait froid. Arren n'avait pas remarqué ce froid au début, mais il s'insinuait dans son esprit, qui était également sa chair. Il se sentait très las. Ils avaient dû parcourir un très long chemin. Pourquoi continuer ? pensa-t-il, et ses pas se firent un peu plus lents.

Ged s'arrêta soudain, et se retourna pour faire face à un homme debout au croisement de deux rues. Il était grand et svelte, avec un visage qu'Arren pensa avoir déjà vu, sans pouvoir se rappeler où. Ged lui parla, et c'était la première voix qui rompait le silence depuis qu'ils avaient franchi le mur de pierres : « O Thorion, mon ami, comment es-tu venu ici ? » Et il étendit ses mains vers l'Appeleur de Roke. Thorion ne fit aucun geste pour lui répondre. Il demeura immobile, et son visage était calme ; mais la lueur argentée du bâton de Ged alla frapper au plus profond de ses yeux ombreux, y faisant naître une petite lumière, ou en rencontrant une. Ged prit une main qu'il ne lui offrait pas, et répéta : « Que fais-tu ici, Thorion ? Tu n'es pas encore de ce royaume. Retourne de l'autre côté ! »

— « J'ai suivi celui qui ne meurt pas. Et j'ai perdu mon chemin. » La voix de l'Appeleur était douce et sourde, comme celle d'un homme qui parle dans son sommeil.

— « Là-haut. Vers le mur », dit Ged, en montrant le chemin qu'Arren et lui avaient suivi, la rue qui descendait, longue et sombre. À ces mots, un frémissement parcourut le visage de Thorion, comme si quelque espoir fût entré en lui, insupportable, comme une épée.

— « Je ne puis trouver le chemin », dit-il. « Mon seigneur, je ne puis le trouver. »

— « Peut-être le trouveras-tu cependant », dit Ged, l'étreignant, puis il reprit sa marche. Thorion était immobile, à la croisée des rues derrière lui.

Tandis qu'ils poursuivaient, il sembla à Arren que dans cette pénombre intemporelle il n'y avait, en vérité, ni est ni ouest, aucune façon d'avancer ni de reculer, aucune voie. Y avait-il une issue ? Il pensa à la manière dont ils avaient descendu la colline, toujours plus en pente, quelque virage qu'ils prissent ; et toujours dans la cité obscure les rues descendaient, de sorte que pour revenir au mur de pierres ils n'auraient qu'à grimper, et au sommet de la colline le découvriraient. Mais ils ne faisaient pas demi-tour. Côte à côte, ils avançaient. Suivait-il Ged ? Où le guidait-il ?

Ils parvinrent hors de la cité. La contrée des morts innombrables était vide. Nul arbre, nulle ronce, nul brin d'herbe ne poussait dans la terre pierreuse, sous les étoiles qui ne se couchaient jamais.

Il n'y avait pas d'horizon, car l'œil ne portait pas jusque-là dans la pénombre ; mais devant eux les petites étoiles immobiles étaient absentes du ciel sur un long espace juste au-dessus du sol, et cet espace sans étoiles était déchiqueté et pentu comme une chaîne de montagnes. À mesure qu'ils avançaient, les formes étaient plus distinctes : des pics élevés, que nul vent, nulle pluie n'altéraient. Sur eux, pas de neige scintillant sous la lueur stellaire. Ils étaient noirs. Leur vue jeta la désolation dans le cœur d'Arren. Il détourna les yeux. Mais il les connaissait ; il les reconnaissait ; ses yeux étaient obligés d'y revenir. Chaque fois qu'il contemplait ces pics, il sentait sur sa poitrine un poids glacial, et son courage était sur le point de céder. Mais il continuait toujours, toujours plus bas, car la terre descendait en pente vers le pied des montagnes. Enfin il dit : « Mon seigneur, que sont… » Il désigna les montagnes, car il ne pouvait parler davantage ; sa gorge était sèche.

— « Elles confinent au pays de la lumière », répondit Ged, « tout comme le mur de pierres. Elles n'ont pour nom que Douleur. Une route les traverse. Elle est interdite aux morts. Elle n'est pas longue, mais c'est une route amère. »

— « J'ai soif », dit Arren, et son compagnon répondit :

— « Ici, ils boivent la poussière. »

Ils poursuivirent.

Il sembla à Arren que l'allure de son compagnon s'était quelque peu ralentie, et que parfois il hésitait. Lui-même n'éprouvait plus aucune hésitation, bien que la lassitude n'eût cessé de croître en lui. Il leur fallait continuer, ils devaient descendre. Ils continuèrent.

Parfois ils traversaient d'autres villes de morts, où les toits sombres dessinaient leurs angles contre les étoiles, qui brillaient indéfiniment à la même place au-dessus d'eux. Après les villes c'était à nouveau la terre nue où rien ne poussait. Dès qu'ils étaient sortis d'une ville, elle se perdait dans les ténèbres. On ne pouvait rien voir, ni derrière ni devant, sauf les montagnes qui se rapprochaient de plus en plus, très haut au-dessus d'eux. À leur droite la pente informe descendait comme elle avait fait, il y avait combien de temps de cela ? Lorsqu'ils avaient franchi le mur de pierres. « Qu'y a-t-il de ce côté ? » murmura Arren à Ged, car il brûlait d'entendre le son d'une voix ; mais le mage secoua la tête. « Je ne sais pas. C'est peut-être un chemin sans fin. »

Dans la direction qu'ils suivaient, la pente semblait diminuer, sans cesse diminuer. Le sol sous leurs pieds crissait comme de la poussière de lave. Ils continuaient toujours, et maintenant Arren ne songeait plus à faire demi-tour, ni à la façon dont ils pourraient revenir en arrière. Pas plus qu'il ne pensait à s'arrêter, bien qu'il fût très las. Une fois, il tenta d'alléger la noirceur glacée, la fatigue et l'horreur qui étaient en lui, en évoquant sa patrie ; mais il ne pouvait plus se rappeler à quoi ressemblait le soleil, ni le visage de sa mère. Il n'y avait rien d'autre à faire que continuer. Et il continuait.

Il sentit le sol s'aplanir sous ses pieds ; et, à côté de lui, Ged hésita. Puis lui aussi s'arrêta. Cette longue descente était terminée : c'était la fin ; il n'y avait aucun moyen d'aller plus loin, et il était inutile de continuer.

Ils étaient dans la vallée, juste en dessous des montagnes de la Douleur. Des rochers s'étalaient sous leurs pieds, autour d'eux, de gros blocs de pierre, au toucher rugueux comme la scorie, comme si cette étroite vallée eût pu être le lit asséché d'une rivière qui avait autrefois couru là, ou le cours d'un fleuve de feu depuis longtemps refroidi, né des volcans dont les pics noirs et impitoyables se dressaient au-dessus d'eux.

Il était là, immobile, dans cette étroite vallée ténébreuse, et Ged était immobile près de lui. Ils demeuraient debout, pareils aux morts désœuvrés, le regard fixé sur le néant, silencieux. Arren pensa, avec un peu de crainte, un peu seulement : « Nous sommes allés trop loin. » Cela ne semblait guère avoir d'importance. Exprimant sa pensée, Ged dit : « Nous sommes allés trop loin pour faire demi-tour. » Sa voix était douce, mais le timbre n'en était pas entièrement assourdi par l'immense et morne creux qui les entourait, et le son fit un peu sortir Arren de sa torpeur. N'étaient-ils point venus ici pour rencontrer celui qu'ils cherchaient ?

Une voix s'éleva dans l'ombre et dit : « Vous êtes allés trop loin. »

Arren lui répondit : « Ce n'est qu'en allant trop loin qu'on va assez loin. »

— « Vous êtes arrivés à la Rivière Sèche », dit la voix. « Vous ne pouvez plus retourner au mur de pierres. Vous ne pouvez plus revenir à la vie. »

— « Pas par ce chemin », dit Ged, s'adressant aux ténèbres. Arren pouvait à peine le voir, bien qu'ils fussent côte à côte, car les montagnes en dessous desquelles ils se trouvaient occultaient à

demi la lumière des étoiles, et on eût dit que le courant de la Rivière Sèche était l'obscurité elle-même. « Mais nous apprendrons ton chemin ; »

Pas de réponse.

— « Nous nous rencontrons ici en égaux. Si tu es aveugle, Cygne, nous sommes, nous, dans les ténèbres. »

Toujours rien.

— « Ici, nous ne pouvons te faire de mal ; nous ne pouvons te tuer. Qu'y a-t-il à craindre ? »

— « Je n'ai nulle crainte », dit la voix, dans l'obscurité. Puis, lentement, scintillant un peu de cette lumière qui parfois s'accrochait au bâton de Ged, l'homme apparut, à quelque distance en amont de Ged et d'Arren, parmi l'énorme masse confuse des rochers. Il était grand, large d'épaules, les bras allongés, comme le personnage qui leur était apparu sur la dune et sur la plage de Selidor, mais bien plus vieux ; les cheveux étaient blancs et tout emmêlés au-dessus du front haut. Ainsi apparaissait-il en esprit, au royaume de la mort, sans aucune trace des brûlures causées par le feu du dragon, sans mutilation ; mais non intact : les orbites de ses yeux étaient vides.

— « Je n'éprouve nulle crainte », dit-il. « Que peut craindre un mort ? » Il rit. Son rire sonnait si faux et sinistre dans cette étroite vallée de pierres sous les montagnes que le souffle d'Arren lui manqua un instant. Mais il étreignit son épée, et écouta.

— « J'ignore ce que peut craindre un mort », dit Ged. « Certainement pas la mort ? Pourtant il semble que tu la craignes. Car tu as trouvé un chemin pour t'en échapper. »

— « C'est vrai. Je vis : mon corps vit. »

— « Mais il ne se porte pas très bien », dit le mage sèchement. « L'illusion peut cacher l'âge ; mais Orm Embar ne s'est pas montré doux avec ce corps. »

— « Je peux le réparer. Je connais des secrets pour guérir et rajeunir, qui ne sont point de simples illusions. Pour qui me prends-tu ? Parce qu'on t'appelle Archimage, me tiens-tu pour un sorcier de village ? Moi qui, seul d'entre tous les mages, ai trouvé le chemin de l'Immortalité, que nul jamais n'avait trouvé ? »

— « Peut-être ne le cherchions-nous pas », dit Ged.

— « Vous le cherchiez. Tous. Vous le cherchiez et ne pouviez le découvrir, et vous fabriquiez donc de sages discours sur l'acceptation et l'équilibre de la vie et de la mort. Mais c'étaient des mots – des mensonges pour couvrir votre échec – pour couvrir votre peur de la mort ! Quel homme refuserait de vivre éternellement, s'il le pouvait ? Et je le puis, moi. Je suis immortel. J'ai fait ce que tu ne pouvais faire, et par conséquent je suis ton maître : et tu le sais. Aimerais-tu savoir comment je m'y suis pris, Archimage ? »

— « Oui. »

Cygne se rapprocha d'un pas. Arren remarqua que, bien que l'homme n'eût pas d'yeux, ses manières n'étaient pas tout à fait celles d'un aveugle ; il semblait savoir exactement où se tenaient Arren et Ged, et être conscient de leur présence à tous deux, bien que jamais il ne tournât la tête vers Arren. Il devait posséder quelque magique seconde vue, semblable à l'ouïe et à la vue des projections et des images : quelque chose qui lui donnait la perception, mais n'était peut-être pas une vision véritable.

— « Je suis allé à Paln », dit-il à Ged, « après que, dans ton orgueil, tu as cru m'avoir humilié et donné une leçon. Oh, une leçon, tu m'en donnas une, en vérité, mais ce ne fut pas celle que tu croyais ! Et c'est alors que je me dis : j'ai vu la mort à présent, et je ne l'accepterai pas. Que toute la nature suive son stupide cours, mais moi je suis un homme, meilleur que la nature, supérieur à elle. Je ne suivrai pas ce chemin ! Je ne cesserai pas d'être moi-même ! Et, résolu à cela, je repris l'étude de

la Science Palnienne, mais ne trouvai qu'allusions et rudiments de ce dont j'avais besoin. Aussi je recréai tout, le retissai, et fabriquai un sort – le plus formidable de tous les sorts. Le plus grand et le dernier ! »

— « En fabriquant ce sort, tu es mort. »

— « Oui ! Je suis mort. J'eus le courage de mourir, pour découvrir ce que vous autres, couards, ne découvrirez jamais – le chemin pour revenir de la mort. J'ouvris la porte qui était restée fermée depuis le début du temps. Et maintenant je viens librement en ce lieu et librement m'en retourne vers le monde des vivants » Seul de tous les hommes de tous les temps, je suis Seigneur des Deux Contrées. Et la porte que j'ai ouverte n'est pas ouverte seulement ici, mais dans les esprits des vivants, dans les profondeurs et les lieux secrets de leur être, dans les ténèbres où nous ne sommes qu'un. Ils savent, et ils viennent à moi. Et les morts aussi doivent venir à moi, tous, car je n'ai point perdu la magie des vivants : ils doivent passer par dessus le mur de pierres lorsque je le leur ordonne, toutes les âmes, les seigneurs, les mages, les femmes altières ; aller et revenir de la mort à la vie, à mon ordre. Tous doivent venir à moi, les vivants et les morts, moi qui mourus et suis en vie !

— « À quel endroit viennent-ils à toi. Cygne ? Où te trouves-tu ? »

— « Entre les mondes. »

— « Mais ce n'est ni la vie ni la mort. Qu'est-ce que la vie, Cygne ? »

— « Le pouvoir. »

— « Qu'est-ce que l'amour ? »

— « Le pouvoir », répéta lourdement l'aveugle, en courbant les épaules.

— « Qu'est-ce que la lumière ? »

— « Les ténèbres ! »

— « Quel est ton nom ? »

— « Je n'en ai pas. »

— « Tous en ce pays portent leur nom véritable. »

— « Dis-moi le tien, en ce cas. »

— « Je m'appelle Ged. Et toi ? »

L'aveugle hésita, et dit : « Cygne. »

— « C'était ton nom usuel, pas ton vrai nom. Où est ton nom ? Où est ta vérité ? L'as-tu laissée à Paln où tu mourus ? Tu as oublié beaucoup de choses, ô seigneur des Deux Contrées. Tu as oublié la lumière, et l'amour, et ton propre nom. »

— « Je connais ton nom maintenant, et j'ai pouvoir sur toi, Ged l'Archimage – Ged qui était Archimage quand il était vivant ! »

— « Mon nom ne te sert à rien », dit Ged. « Tu n'as aucun pouvoir sur moi. Je suis un vivant ; mon corps gît sur la plage de Selidor, sous le soleil, sur la terre qui tourne. Et quand ce corps mourra, je viendrai ici : mais en nom seulement, rien qu'en nom, en ombre. Ne comprends-tu pas ? N'as-tu jamais compris, toi qui appelas de si nombreuses ombres d'entre les morts, qui invoquas toutes les légions des défunts, même mon seigneur Erreth-Akbe, le plus sage de nous tous ? N'as-tu pas compris que lui, même lui, n'est plus qu'une ombre et un nom ? Sa mort n'a pas diminué la vie. Non plus qu'elle ne l'a diminué, lui. Il est là – *là*, pas ici ! Ici sont la terre et le soleil, les feuilles des arbres, le vol de l'aigle. Il est vivant. Et tous ceux qui sont morts vivent ; ils sont réincarnés, et n'ont pas de fin, et il n'y aura jamais de fin. Tous, sauf toi. Car tu as refusé la mort. Tu as perdu la mort, tu as perdu la vie, pour te sauver toi. Toi ! Ton immortel toi ! Qu'est-ce ? Qui es-tu ? »

— « Je suis moi. Mon corps ne pourrira pas et ne mourra pas… »

— « Un corps vivant souffre, Cygne ; un corps vivant vieillit ; il meurt. La mort est le prix dont

nous payons la vie, dont se paie toute vie. »

— « Je ne la paie pas ! Je peux mourir et revivre à l'instant ! Je ne peux être tué, je suis immortel, et moi seul suis moi-même à jamais ! »

— « Qui es-tu donc ? »

— « L'immortel. »

— « Dis ton nom. »

— « Le Roi. »

— « Dis mon nom. Je te l'ai dit il y a une minute. »

— « Tu n'es pas réel. Tu n'as pas de nom. Moi seul existe. »

— « Tu existes, sans nom et sans forme. Tu ne peux voir la lumière du jour ; tu ne peux voir la nuit. Tu as vendu la terre verte, le soleil et les étoiles pour te sauver. Mais toi, tu n'es pas. Tout ce que tu as vendu, tout cela est toi. Tu as tout donné pour rien. Et maintenant tu cherches à attirer le monde à toi, toute cette lumière et cette vie que tu as perdues, pour remplir ton néant. Mais il est impossible de le remplir. Tous les chants de la terre, toutes les étoiles du ciel ne pourraient remplir ton néant. »

La voix de Ged sonnait comme le métal, dans la froide vallée en dessous des montagnes, et l'aveugle recula craintivement. Il leva son visage, et la terne clarté dès étoiles l'éclaira ; il paraissait pleurer, mais n'avait pas de larmes, puisqu'il n'avait pas d'yeux. Sa bouche s'ouvrait et se fermait, pleine d'obscurité, mais aucun mot n'en sortit, seulement un grognement. Enfin il dit un mot, qu'il parvint à peine à former de ses lèvres tordues, et ce mot était « Vie ».

— « Je te donnerais la vie si je le pouvais, Cygne. Mais je ne le puis. Tu es mort. Cependant je peux te donner la mort. »

— « Non ! » cria l'aveugle, puis il dit : « Non, non », et se blottit à terre en sanglotant, bien que ses joues fussent aussi sèches que le lit pierreux de la rivière où ne courait point d'eau, mais seulement la nuit.

— « Tu ne peux pas. Personne jamais ne pourra me libérer. J'ai ouvert la porte entre les mondes et ne puis la refermer. Personne ne peut le faire. Elle ne sera jamais refermée. Elle m'attire, et m'attire encore. Il faut que j'y retourne. Il faut que je la franchisse, et que je revienne ici, dans la poussière et le froid et le silence. Elle m'aspire, m'aspire. Je ne puis la quitter. Je ne puis la fermer. Elle finira par aspirer toute la lumière du monde. Toutes les rivières seront pareilles à la Rivière Sèche. Il n'est aucun pouvoir, nulle part, qui puisse fermer la porte que j'ai ouverte ! »

Fort étrange était ce mélange de désespoir et de vindicte, de terreur et de vanité dans ses paroles, dans sa voix.

Ged se contenta de dire : « Où est-elle ? »

— « Par là. Non loin. Tu peux y aller. Mais tu ne pourras rien faire. Tu ne peux la refermer. Même si tu dépensais tout ton pouvoir pour cet acte unique, cela ne suffirait pas. Rien ne suffira. »

— « Peut-être », répondit Ged. « Bien que tu aies choisi le désespoir, souviens-toi que nous n'en avons pas encore fait autant. Conduis-nous là-bas. »

L'aveugle leva son visage, dans lequel la haine et la peur luttaient visiblement. La haine triompha. « Je ne veux pas », dit-il.

À ces mots, Arren s'avança, et il dit : « Tu le feras. »

L'aveugle resta muet. Le silence froid et les ténèbres du royaume des morts les entouraient, cernaient leurs paroles.

— « Qui es-tu ? »

— « Mon nom est Lebannen. »

Ged parla : « Toi qui te donnes le nom de Roi, ne sais-tu pas qui est celui-ci ? »

À nouveau Cygne resta muet. Puis il dit, haletant un peu : « Mais il est mort ! Tu es mort. Tu ne peux revenir en arrière. Il n'y a pas d'issue. Vous êtes prisonniers ici ! » Tandis qu'il parlait, le chatoiement lumineux, sur lui, s'éteignit ; et ils l'entendirent se retourner vers les ténèbres et s'éloigner d'eux en hâte. « Donnez-moi de la lumière, mon seigneur ! » cria Arren, et Ged brandit son bâton au-dessus de sa tête ; et la lumière blanche déchira cette antique obscurité pleine de rochers et d'ombres, parmi lesquels la haute silhouette voûtée de l'infirme se faufilait avec précipitation, s'éloignant vers l'amont, d'une démarche étrange, à la fois aveugle et assurée. Derrière lui venait Arren, l'épée à la main ; et, derrière lui encore, Ged.

Bientôt Arren eut distancé son compagnon, et la lumière se fit très faible, souvent arrêtée par les rochers et les détours du lit de la rivière ; mais le bruit de la marche de Cygne, le sentiment de sa présence devant lui, suffisaient à le guider. Il se rapprocha lentement tandis que la route devenait plus escarpée. Ils escaladaient une gorge raide obstruée de pierres ; la Rivière Sèche, s'amenuisant vers sa source, serpentait entre ses rives à pic. Des rochers s'effritaient sous leurs pieds et leurs mains, car ils étaient obligés de grimper à quatre pattes. Arren perçut le rétrécissement final des rives, et, se jetant en avant, rejoignit Cygne et lui prit le bras, l'immobilisant sur place : une sorte de cuvette rocheuse de près de deux mètres de largeur, qui avait pu être une mare, si l'eau avait jamais coulé là, et au-dessus d'elle une falaise croulante de rocs et de scories. Dans cette falaise béait un trou noir, la source de la Rivière Sèche.

Cygne n'essaya pas de se dégager. Il resta totalement immobile, tandis que la lumière marquant l'approche de Ged illuminait sa face sans yeux. Il l'avait tournée vers Arren. « C'est ici », dit-il enfin, en même temps qu'une sorte de sourire se formait sur ses lèvres. « C'est l'endroit que tu cherches. Tu le vois ? Ici tu peux renaître. Il te suffit de me suivre. Tu vivras l'immortalité. Nous serons rois ensemble. »

Arren regarda cette source noire et sèche, cette bouche de poussière, ce lieu où une âme morte, rampant dans la terre et les ténèbres, était née à nouveau, et morte : elle lui paraissait abominable, et il dit d'une voix âpre, combattant une mortelle nausée : « Qu'elle se ferme ! »

— « Elle se fermera », dit Ged, surgissant à son côté. Et la lumière flamboyait maintenant sur ses mains et son visage, comme s'il eût été une étoile tombée sur terre dans cette nuit sans fin. Devant lui la fontaine asséchée, la porte, s'ouvrait béante. Elle était large et creuse, mais qu'elle fût ou non profonde, on ne pouvait le dire. Il n'y avait à l'intérieur rien qui pût accrocher la lumière, rien que l'œil pût distinguer. C'était le vide. Derrière elles n'étaient ni la lumière ni les ténèbres, ni la vie ni la mort. Rien. C'était une voie qui ne menait nulle part. Ged leva les mains et parla. Arren tenait toujours le bras de Cygne ; l'aveugle avait posé sa main libre contre les rochers de la falaise. Tous deux se taisaient, retenus par la puissance de l'enchantement.

Avec le talent et l'expérience de toute une vie, et de toute la force de son cœur farouche, Ged s'efforçait de fermer cette porte, de rendre au monde son unité. Et sous la puissance de sa voix et le geste impérieux de ses mains modeleuses, les rochers s'assemblèrent, péniblement, tentant de se réunir, de former un tout. Mais en même temps la lumière s'affaiblissait, de plus en plus, s'effaçait de ses mains et de son visage, s'éteignait sur son bâton d'if, au point qu'il ne resta plus au bout de celui-ci qu'une petite lueur. Dans cette faible lumière, Arren vit que la porte était presque fermée.

Sous sa main, l'aveugle sentait les rochers bouger, les sentait s'assembler ; et il sentait aussi l'art et le pouvoir l'abandonner, se dépenser, se consumer… Et soudain il hurla « Non ! » et s'arracha à l'étreinte d'Arren, se jetant en avant pour serrer Ged dans une étreinte puissante d'aveugle. Le précipitant à terre sous son poids, il referma ses mains sur sa gorge pour l'étrangler.

Arren leva alors l'épée de Serriadh, et abattit la lame avec force et précision sur le cou qui s'offrait, sous des cheveux emmêlés.

L'esprit vivant possède du poids dans le monde des morts, et l'ombre de l'épée avait un tranchant. La lame fit une vaste blessure, qui sectionna l'épine dorsale de Cygne. Du sang noir jaillit, éclairé par la lumière même de l'épée.

Mais il ne sert à rien de tuer un mort ; et Cygne était mort, mort depuis des années. La blessure se referma, ravalant le sang. L'aveugle se redressa de toute sa haute taille, étendit ses longs bras vers Arren, le visage convulsé de rage et de haine : comme s'il se fût seulement aperçu qui était son véritable ennemi et rival.

Si horrible à voir était cet être se relevant d'un coup mortel, cette incapacité à mourir, plus horrible que n'importe quelle agonie, qu'une rage nourrie de répulsion s'enfla en Arren, une fureur démente, et qu'il assena à nouveau un terrible coup de son épée. Cygne tomba, le crâne ouvert, le visage masqué de sang, mais Arren se jeta aussitôt sur lui, pour frapper encore, avant que se referme la blessure, pour frapper jusqu'à tuer…

Près de lui, Ged, se redressant sur les genoux, prononça un mot.

Au son de cette voix, Arren fut immobilisé, comme si une main eût empoigné le bras qui tenait l'épée. L'aveugle, qui avait commencé à se relever, était de la même façon complètement paralysé. Ged se leva ; il vacillait un peu. Lorsqu'il put se tenir droit, il fit face à la falaise.

— « Redeviens un tout ! » dit-il d'une voix claire, et de son bâton il traça en lignes de feu, sur la porte du rocher, une figure : la rune Agnen, la rune de Fin, qui ferme les routes et qu'on dessine sur les couvercles des cercueils. Et il n'y eut plus alors ni brèche ni vide parmi les blocs de pierre. La porte était fermée.

Le sol de la Contrée Aride trembla sous leurs pieds, et à travers le ciel nu et immuable courut un long roulement de tonnerre, puis il s'éteignit.

— « Par le mot qui ne sera pas dit avant la fin des temps, je t'ai appelé. Par le mot qui fut dit à la création des choses, à présent je te délivre ; Tu es libre ! » Et, se penchant sur l'aveugle, tombé à genoux, Ged lui chuchota quelque chose à l'oreille, sous les cheveux blancs emmêlés.

Cygne se redressa. Il regarda lentement autour de lui, avec des yeux qui à présent voyaient. Il regarda Arren, puis Ged. Il ne dit mot, mais les fixa de ses yeux noirs. Il n'y avait nulle colère dans son visage, nulle haine, nulle douleur. Lentement, il fit demi-tour et s'éloigna, descendant le cours de la Rivière Sèche ; et il fut bientôt hors de vue.

Il n'y avait plus de lumière sur le bâton d'if de Ged, non plus que sur son visage. Il était debout, là, dans les ténèbres. Lorsque Arren vint à lui, il prit le bras du jeune homme pour se soutenir. Pendant un moment, il fut secoué par les spasmes de sanglots sans larmes. « C'est fait », dit-il. « Tout a disparu. »

— « C'est fait, cher seigneur. Il faut partir. »

— « Oui. Nous devons rentrer chez nous. »

Ged paraissait hébété ou épuisé. Il descendit à la suite d'Arren le cours de la rivière, trébuchant, avançant lentement, avec peine, parmi les pierres et les gros rochers. Arren resta à son côté. Lorsque les berges de la Rivière Sèche furent basses et que le sol devint moins abrupt, il se tourna vers le chemin par lequel ils étaient venus, la longue pente informe qui montait vers les ténèbres. Puis il en détourna le regard.

Ged ne dit rien. Dès qu'ils avaient fait halte, il s'était effondré sur un bloc de lave, à bout de forces, la tête pendante.

Arren savait que le chemin par lequel ils étaient venus leur était fermé. Ils ne pouvaient rien faire

d'autre que continuer. Il leur fallait aller jusqu'au bout. Même trop loin n'est pas assez loin, pensa-t-il. Il leva les yeux vers les pics noirs, froids et silencieux contre le front des étoiles immobiles et menaçantes ; et une nouvelle fois la voix ironique et moqueuse de sa volonté parla en lui, implacable : « T'arrêteras-tu à mi-chemin, Lebannen ? »

Il alla à Ged et dit avec une grande douceur : « Nous devons continuer, mon seigneur. »

Ged ne dit rien, mais se leva.

— « Nous devons passer par les montagnes, je crois. »

— « Par ici, mon garçon », dit Ged dans un murmure rauque. « Aide-moi »

Ainsi commencèrent-ils à gravir les pentes de poussière et de scories dans les montagnes, Arren aidant son compagnon de son mieux. Les ténèbres régnaient dans les combes et les gorges, si bien qu'il lui fallait avancer à tâtons, et il lui était difficile de soutenir Ged en même temps. Marcher était malaisé sur cette matière glissante ; mais lorsqu'ils durent grimper à quatre pattes les pentes devenues plus raides, ce fut encore plus difficile. Les rochers étaient rugueux et brûlaient les mains comme du métal en fusion. Pourtant il faisait froid, de plus en plus froid à mesure qu'ils montaient. C'était une torture que de toucher cette terre. Elle brûlait comme des charbons ardents : un feu embrasait l'intérieur des montagnes. Mais l'air était toujours froid, et toujours sombre. Aucun bruit. Nul vent ne soufflait. Les rochers aigus se brisaient sous leurs mains, cédaient sous leurs pieds. Noirs, à pic, les éperons et les chasmes se dressaient au-dessus d'eux et retombaient derrière eux dans l'obscurité. Derrière, dessous, le royaume des morts échappait au regard. Devant eux, là-haut, les pics et les rocs se détachaient contre les étoiles. Et rien ne bougeait dans toute l'immensité de ces montagnes noires, sinon les deux âmes mortelles.

À force de fatigue, Ged trébuchait souvent ou perdait l'équilibre. Son souffle devenait de plus en plus pénible, et lorsque ses mains se heurtaient aux rochers, il haletait de douleur. L'entendre gémir de la sorte tordait le cœur d'Arren. Il essayait de l'empêcher de tomber. Mais souvent le chemin était trop étroit pour qu'ils puissent aller de front, ou Arren devait passer devant pour chercher une prise. Et finalement, sur une haute pente s'élevant jusqu'aux étoiles, Ged glissa, tomba en avant, et ne se releva pas.

— « Mon seigneur ! » dit Arren, s'agenouillant près de lui, puis il prononça son nom : « Ged. » Mais celui-ci ne répondit ni ne bougea. Arren le souleva dans ses bras et le porta jusqu'au sommet de cette haute montée. Elle débouchait sur une étendue plate. Arren déposa son fardeau et se laissa tomber près de lui, épuisé, douloureux au-delà de tout espoir. C'était ici le sommet du défilé entre les deux pics noirs, qu'il avait mis tant d'acharnement à atteindre. C'était le défilé, et la fin. On ne pouvait aller plus loin. Au bout de cette étendue plane, le rebord d'une falaise : au-delà, les ténèbres se poursuivaient à l'infini, et les petites étoiles étaient suspendues immuables dans le gouffre noir du ciel.

L'endurance peut survivre à l'espoir. Arren avança en rampant obstinément, quand il fut en état de le faire. Il regarda par-dessus le rebord des ténèbres. Et en dessous de lui, à une très courte distance, il vit la plage de sable d'ivoire ; les vagues blanches et ambrées s'enroulaient et se brisaient en écume ; et, de l'autre côté de la mer, le soleil se couchait dans une brume dorée.

Arren retourna vers le noir. Il s'en revint en arrière. II souleva Ged comme il le put, et peina pour avancer avec lui jusqu'à la limite de ses forces. Là cessèrent toutes choses : la soif, la douleur, et les ténèbres, et la lumière du soleil, et le bruit de la mer déferlante.

XIII
LA PIERRE DE DOULEUR

LORSQUE Arren s'éveilla, un brouillard gris cachait la mer, les dunes et les collines de Selidor. Les brisants surgissaient du brouillard en un murmure ou en un grondement sourd, et se retiraient murmurant toujours. La marée était haute, et la plage beaucoup plus étroite qu'à leur arrivée ; les derniers petits moutons d'écume venaient lécher la main gauche étendue de Ged, qui gisait la face sur le sable. Ses vêtements et ses cheveux étaient mouillés, et les habits d'Arren étaient froids et collés à son corps, comme si une fois au moins la mer eût déferlé sur eux. Du cadavre de Cygne il n'y avait nulle trace. Peut-être les vagues l'avaient-elles entraîné vers la mer. Mais derrière Arren, lorsqu'il tourna la tête, l'immense corps d'Orm Embar, énorme et confus dans la brume, s'éleva pareil à une tour en ruine.

Arren se leva, grelottant de froid ; c'est à peine s'il pouvait se tenir debout, tellement il avait froid, tellement ses membres étaient raides et tellement il se sentait faible et étourdi, comme lorsqu'on reste étendu trop longtemps sans bouger. Il vacillait comme un homme ivre. Dès qu'il put contrôler ses membres, il alla auprès de Ged et réussit à le tirer un peu plus haut sur le sable, hors d'atteinte des vagues, mais ce fut là tout ce qu'il put faire. Très froid, très lourd lui parut le corps de Ged ; il l'avait porté par-delà la frontière de la mort et ramené dans la vie, mais peut-être en vain. Il mit son oreille contre sa poitrine, mais ne parvint pas à calmer suffisamment le tremblement de ses propres membres et le claquement de ses dents pour percevoir le battement du cœur. Il se releva et tenta de frapper du pied pour ramener quelque chaleur dans ses jambes ; enfin, tremblant et se traînant tel un vieillard, il se mit en quête de leurs paquetages. Ils les avaient laissés près d'un petit ruisseau qui courait depuis la crête des collines, il y avait bien longtemps, quand ils étaient descendus vers la maison d'ossements. C'était ce ruisseau qu'il cherchait, car il ne pouvait penser à rien d'autre qu'à de l'eau, de l'eau fraîche.

Plus tôt qu'il ne s'y attendait, il parvint au courant, qui descendait jusque sur la plage pour étendre ses ramifications complexes, tel un arbre d'argent, jusqu'au bord de la mer. Là, il se laissa tomber à terre et but, le visage et les mains dans l'eau, aspirant l'eau pour s'en remplir la bouche et l'esprit.

Enfin il se redressa, et c'est alors qu'il aperçut, de l'autre côté du ruisseau, immense, un dragon.

Sa tête, couleur de fonte, tachée comme par une rouille rouge à la narine, à l'orbite et à la mâchoire, planait en face de lui, presque au-dessus de lui. Les serres s'enfonçaient profondément dans le sable mou et humide du bord du ruisseau. Les ailes repliées étaient en partie visibles, pareilles à des voiles, mais son long corps sombre se perdait dans le brouillard.

Il ne bougeait pas. Il aurait pu être tapi là depuis des heures, des années ou des siècles. Il était moulé dans la fonte, taillé dans le rocher – mais les yeux, les yeux qu'il n'osait pas regarder, les yeux, comme de l'huile tourbillonnant sur l'eau, comme une fumée jaune derrière du verre, les yeux jaunes, opaques et profonds, observaient Arren.

Il n'y avait rien que celui-ci pût tenter ; aussi se releva-t-il. Si le dragon voulait le tuer, il le ferait ; et s'il ne le voulait pas, Arren tenterait de porter secours à Ged, si tant est qu'il pût encore le secourir. Il se releva, et entreprit de remonter le ruisseau pour retrouver leur chargement.

Le dragon ne bougea pas. Il était tapi, immobile, et observait. Arren trouva les paquets, emplit au ruisseau les deux outres de peau, et s'en retourna vers Ged. Après qu'il eut seulement fait quelques pas, le dragon se perdit dans l'épais brouillard.

Arren fit boire de l'eau à Ged, mais ne put le ranimer. Il gisait flasque et glacé, et sa tête pesait sur le bras d'Arren. Son visage foncé était grisâtre, le nez, les pommettes et la vieille cicatrice

ressortaient avec rudesse. Jusqu'à son corps qui paraissait maigre et brûlé, comme à demi consumé.

Arren resta là sur le sable humide, la tête de son compagnon sur les genoux. Le brouillard dessinait autour d'eux une sphère vague et floue, et s'atténuait au-dessus de leurs têtes. Quelque part dans cette brume se trouvait le dragon mort Orm Embar, et le dragon vivant qui attendait près du ruisseau. Et quelque part, de l'autre côté de Selidor, le bateau *Voitloin*, vide de provisions, reposait sur une autre plage. Et puis la mer, à l'est. Cinq cents kilomètres peut-être pour atteindre une île quelconque du Lointain Ouest ; mille cinq cents jusqu'à la Mer du Centre. Un long voyage. « Aussi loin que Selidor », disait-on couramment sur Enlad. Les vieilles histoires qu'on racontait aux enfants, les mythes, commençaient ainsi : « Il y a aussi longtemps – que l'éternité, et aussi loin que Selidor, vivait un prince… »

Il était ce prince. Mais, dans les histoires anciennes, c'était le début ; et ceci semblait être la fin.

Il n'était cependant pas abattu. Bien que très las, et affligé par l'état de son compagnon, il ne ressentait pas la moindre amertume, pas le moindre regret. Simplement, il ne pouvait rien faire de plus. Tout avait été fait.

Lorsque la force lui reviendrait, pensa-t-il, il essaierait de pêcher avec la ligne qu'il avait dans son sac ; car, sitôt sa soif apaisée, il avait commencé à éprouver le tenaillement de la faim, et tous leurs vivres étaient épuisés, sauf un paquet de pain dur. Il n'y toucherait pas ; car s'il le faisait tremper et ramollir dans l'eau, il pourrait en faire prendre un peu à Ged.

Et c'était là tout ce qui restait à faire. Au-delà, il était incapable de voir ; la brume le cernait.

Il fouilla dans ses poches, pelotonné près de Ged dans le brouillard, pour voir s'il possédait quoi que ce fût d'utile. Dans la poche de sa tunique, il trouva un objet dur aux abords coupants. Il le prit et le regarda, interloqué. C'était une petite pierre, noire, poreuse et dure. Il faillit la jeter. Puis il sentit dans sa main ses bords rugueux et brûlants, en éprouva le poids, et reconnut ce que c'était : un morceau de roche des Montagnes de la Douleur. Elle s'était prise dans sa poche pendant qu'il grimpait, ou lorsqu'il rampait vers le bord du défilé en compagnie de Ged. Il la tint dans sa main, cette chose immuable, la pierre de douleur. Il referma sa main sur elle, et la serra. Et il sourit alors, d'un sourire à la fois sombre et joyeux, connaissant pour la première fois de sa vie, seul au bout du monde, sans personne pour chanter sa louange, le goût de la victoire.

Les brumes s'estompèrent et se dissipèrent. Très loin, à travers elles, il vit le soleil sur la Mer Ouverte. Les dunes et les collines apparaissaient et disparaissaient, incolores, agrandies par les voiles de brouillard. Le soleil illuminait le corps d'Orm Embar, somptueux jusque dans la mort.

Le dragon de fonte était tapi, toujours immobile, en amont du ruisseau.

Après midi, le soleil se fit plus clair et chaud, et son feu chassa de l'air la dernière tache de brume. Arren quitta ses vêtements mouillés pour les faire sécher, et resta nu, à part son ceinturon et son épée. Il fit sécher de même les habits de Ged au soleil, mais, malgré le flot de chaleur et de lumière réconfortant, salvateur, qui se déversait sur lui, le mage resta inanimé.

Il s'éleva un bruit, comme du métal frottant du métal, un crissement d'épées que l'on croise. Le dragon couleur de fonte s'était dressé sur ses pattes torses. Il se mit en marche et traversa le ruisseau, traînant son long corps sur le sable avec un bruissement doux. Arren vit les rides à la jointure de l'épaule, et les plaques des flancs éraflées et couturées comme l'armure d'Erreth-Akbe, et les longues dents jaunies et émoussées. Dans tout cela, et dans ses mouvements assurés et pesants, et dans ce calme profond et effrayant qu'il manifestait, Arren vit les signes de l'âge : d'un très grand âge, au-delà de toute mémoire. Aussi, lorsque le dragon s'arrêta à quelques pas de l'endroit où reposait Ged, Arren, debout entre eux deux, dit en hardique, car il ignorait la Langue Ancienne :

« Est-ce toi, Kalessin ? »

Le dragon ne dit mot mais parut sourire. Puis, abaissant son énorme tête et tendant le cou, il regarda Ged, prononçant son nom.

Sa voix était immense et douce, et exhalait l'odeur d'une forge.

Il parla une autre fois, et une fois encore : et la troisième fois Ged ouvrit les yeux. Au bout d'un moment, il tenta de se redresser, mais n'y parvint pas. Arren s'agenouilla près de lui et le soutint. Alors Ged parla. « Kalessin », dit-il, « *senvanissai'n ar Roke* » Il fut épuisé après avoir parlé ; il appuya sa tête sur l'épaule d'Arren et ferma les yeux.

Le dragon ne répondit pas. Il se tapit comme il l'avait fait auparavant, immobile. Le brouillard revenait, ternissant le soleil à mesure qu'il descendait sur la mer.

Arren se vêtit alors et enveloppa Ged dans son manteau. La marée qui s'était retirée au loin remontait à nouveau, et il pensa à porter son compagnon sur un terrain plus sec, car il sentait sa vigueur lui revenir.

Mais, alors qu'il se penchait pour soulever Ged, le dragon étendit une énorme patte cuirassée, jusqu'à presque le toucher. Les serres de cette patte étaient au nombre de quatre, avec un ergot à l'arrière, comme une patte de coq, mais ceux-ci étaient des ergots d'acier, long comme des faux.

— « *Sobriost* », dit le dragon, avec une voix pareille au vent de janvier à travers les roseaux gelés.

— « Laisse mon seigneur. Il nous a sauvés, tous, et en agissant ainsi a dépensé toute sa force, et peut-être sa vie aussi. Laisse-le ! »

Ainsi parla Arren, d'un ton farouche et impérieux. Il avait été trop impressionné, trop effrayé, il avait été inondé de peur, et ne pouvait en supporter davantage. Il était irrité contre le dragon, à cause de sa force brutale, de sa taille, cet avantage injuste. Il avait vu la mort, il avait goûté à la mort, et nulle menace n'avait plus aucun pouvoir sur lui.

Le vieux dragon Kalessin le regarda d'un œil allongé, terrible et doré. Il y avait d'innombrables siècles dans les profondeurs de cet œil. Bien que Arren ne le fixât point, il savait qu'il le contemplait avec une aimable et profonde hilarité.

— « *Arw sobriost* », dit le dragon, et ses narines rouillées s'élargirent tellement que le feu qui couvrait à l'intérieur rougeoya.

Arren passa un bras sous les épaules de Ged, comme il s'apprêtait à le faire lorsque le mouvement de Kalessin l'avait arrêté ; et il sentit la tête de Ged se tourner légèrement, et entendit sa voix qui disait : « Cela signifie : Monte. »

Pendant un instant, Arren ne bougea pas. Tout cela était de la folie. Mais il y avait cette immense patte griffue, posée comme une marche devant lui ; et, au-dessus, la courbure du coude ; et au-dessus encore l'épaule en saillie, et le muscle de l'aile partant de l'omoplate : quatre marches, un escalier. Et là, devant les ailes et la première épine de fer de l'échine cuirassée, dans le creux du cou, il y avait assez de place pour qu'un homme, ou deux, s'y assoient à califourchon. À condition qu'il fussent fous, désespérés et s'abandonnent à la déraison.

— « Monte ! » dit Kalessin dans la Langue de la Création.

Et Arren se leva alors et aida son compagnon à se lever. Ged redressa la tête et, guidé par les bras d'Arren, gravit ces étranges marches. Tous deux s'assirent à califourchon dans le creux du cou du dragon aux plaques rugueuses, Arren derrière, prêt à soutenir Ged s'il en était besoin. Tous deux sentirent la chaleur les envahir, une chaleur bienfaisante, comme celle du soleil, émanant du flanc du dragon : la vie brûlait tel un feu sous cette armure de métal.

Arren vit qu'ils avaient laissé le bâton d'if du mage à demi enfoui dans le sable ; la mer rampait

vers lui et allait l'emporter. Il se disposa à descendre pour le reprendre, mais Ged l'arrêta. « Laisse-le. J'ai usé toute ma magie à cette source sèche, Lebannen. Je ne suis plus mage, à présent. »

Kalessin se retourna et les regarda de biais ; le rire antique se lisait dans ses yeux. Kalessin était-il mâle ou femelle, nul ne pouvait le dire ; ce que pensait Kalessin, nul ne pouvait le savoir. Lentement les ailes se levèrent et se déployèrent. Elles n'étaient pas dorées comme celles d'Orm Embar, mais rouges, d'un rouge foncé, sombre comme la rouille ou le sang, ou la soie pourpre de Lorbanerie. Le dragon éleva ses ailes, avec précaution, de crainte de désarçonner ses chétifs cavaliers. Avec précaution, il prit son élan, dressé sur son immense train arrière, et bondit dans l'air comme un chat ; et les ailes s'abaissèrent et les emportèrent au-dessus du brouillard qui flottait sur Selidor.

Brassant de ses ailes pourpres l'air du soir, Kalessin tournoya au-dessus de la Mer Ouverte, vira vers l'est et prit son essor.

Un jour de plein été, sur l'île d'Ullie, on vit voler très bas un dragon immense ; plus tard on l'aperçut à Usidero, et au nord d'Ontuego. Bien qu'on redoutât les dragons dans le Lointain Ouest, où les gens ne les connaissent que trop bien, une fois que celui-ci fut passé et les villageois sortis de leurs cachettes, ceux qui l'avaient vu dirent : « Les dragons ne sont pas tous morts, comme nous le pensions. Peut-être les sorciers ne sont-ils pas tous morts eux non plus. Ce vol était d'une splendeur prodigieuse ; peut-être était-ce l'Aîné. »

Où Kalessin se posait, personne ne le vit. Dans ces îles lointaines il y a des forêts et des coteaux sauvages que peu de gens fréquentent, et où même l'atterrissage d'un dragon pouvait passer inaperçu.

Mais dans les Quatre-Vingt-Dix Iles, ce furent les cris, le désarroi. Les hommes s'en allaient à la rame vers les petites îles à l'ouest en criant : « Cachez-vous ! Cachez-vous ! Le Dragon de Pendor a rompu son serment ! L'Archimage a péri, et le Dragon vient nous dévorer ! »

Sans se poser, sans regarder vers le bas, l'immense serpent couleur de fonte survola les petites îles, les petites villes et les fermes, et ne daigna pas même éructer un peu de feu pour si menu fretin. Ainsi passât-il au-dessus de Geath et de Serd, traversa-t-il les détroits de la Mer du Centre, et arriva-t-il en vue de Roke.

Jamais, de mémoire d'homme, et à peine de mémoire légendaire, aucun dragon n'avait bravé les murs visibles et invisibles de cette île si bien défendue. Pourtant celui-ci n'hésita point, et survola, d'un vol lourd et calme, la côte ouest de Roke, les villages et les champs, jusqu'à la colline verte qui se dresse au-dessus de la ville de Suif. Là, enfin, il descendit doucement vers la terre, releva ses ailes rouges, les replia, et se tapit au sommet du Tertre de Roke.

Les jeunes garçons sortirent en courant de la Grande Maison. Rien n'aurait pu les arrêter. Mais, en dépit de toute leur jeunesse, ils furent moins rapides que leurs Maîtres, et n'arrivèrent pas les premiers au Tertre. Lorsqu'ils y parvinrent, le Modeleur était là, sorti de son Bosquet, ses cheveux blonds brillant dans le soleil. Avec lui était le Changeur, revenu deux nuits auparavant sous la forme d'une gigantesque orfraie marine, l'aile traînante et lasse ; longtemps, ses propres sorts l'avaient gardé prisonnier sous cette forme, et il n'avait pu retrouver la sienne avant son arrivée dans le Bosquet, la nuit où revint l'Équilibre et où ce qui était brisé ne fit à nouveau plus qu'un. L'Appeleur, frêle, décharné, qui n'était sorti du lit que depuis un jour, était là également, et auprès de lui se tenait le Portier. Et les autres Maîtres de l'Ile des Sages étaient là aussi.

Ils virent les voyageurs mettre pied à terre, l'un soutenant l'autre. Ils les virent regarder autour d'eux avec un air d'étrange contentement, de sévérité et d'émerveillement. Le dragon resta de pierre tandis qu'ils descendaient de son dos ; et ils restèrent près de lui. Le dragon tourna un peu la tête

lorsque Ged lui parla, et lui répondit avec brièveté. Ceux qui assistaient à la scène virent le regard obliqué de l'œil jaune, froid et cependant rieur. Ceux qui comprenaient entendirent le dragon dire : « J'ai ramené le jeune roi dans son royaume, et le vieillard dans sa patrie. »

— « Un peu plus loin encore, Kalessin », répondit Ged. « Je ne suis pas encore là où je dois aller. » Il contempla, en bas, les toits et les tours de la Grande Maison dans le soleil, et il eut, sembla-t-il, un petit sourire. Puis il se tourna vers Arren, grand et svelte dans ses vêtements usés, et pas encore très solide sur ses jambes, après cette longue et fatigante chevauchée, et tous ces événement ahurissants. Sous le regard de tous, Ged s'agenouilla devant lui, les deux genoux en terre, et inclina sa tête grise.

Puis il se releva et embrassa le jeune homme sur la joue, en disant : « Lorsque vous parviendrez à votre trône d'Havnor, mon seigneur et cher compagnon, gouvernez bien, et longtemps ! »

Il regarda à nouveau les Maîtres et les jeunes sorciers, les garçons et les gens de la ville rassemblés sur les pentes et au pied du Tertre. Son visage était serein, et dans ses yeux se lisait quelque chose qui ressemblait au rire des yeux de Kalessin. Se détournant d'eux tous, il grimpa à nouveau sur le dragon, s'accrochant à la patte et à l'épaule, et s'assit, sans rênes, entre les deux grandes cimes des ailes, sur le cou du dragon. Et les ailes rouges se soulevèrent avec un bruit de ferraille, et Kalessin l'Aîné s'éleva dans les airs. Du feu jaillit des mâchoires du dragon, et de la fumée, et le bruit du tonnerre, le vent de la tempête, résonnaient dans ses ailes battantes. Il décrivit un cercle au-dessus de la colline et s'envola vers le nord-est, vers cette région de Terremer où se trouve l'île montagneuse de Gont.

Le Portier, souriant, dit : « Il a fini d'agir. Il rentre chez lui. »

Et ils regardèrent le dragon s'éloigner entre le soleil et la mer, jusqu'à ce qu'il fût hors de vue.

ÉPILOGUE

La Geste de Ged raconte que celui qui avait été Archimage vint au couronnement du Roi de Toutes les Iles, dans la Tour de l'Épée, à Havnor, au cœur du monde. La chanson dit aussi que, lorsque la cérémonie du couronnement eut pris fin et que commencèrent les festivités, il quitta l'assemblée et descendit seul jusqu'au port de Havnor. Là mouillait un bateau usé, battu par la tempête et les intempéries de nombreuses années ; sa voile n'était point hissée, et il était vide. Ged appela le bateau par son nom, *Voitloin*, et celui-ci vint à lui. Ged monta à son bord, tourna le dos à la terre ; et sans vent, ni voile, ni aviron, le bateau s'éloigna. Il l'emmena loin du port et de ce havre, vers l'ouest, parmi les îles, sur la mer ; et l'on ne sut plus jamais rien de lui.

Dans l'île de Gont, cependant, on raconte l'histoire d'une autre manière, et on dit que ce fut le jeune Roi, Lebannen, qui partit en quête de Ged pour l'amener au couronnement. Mais il ne le trouva pas au port de Got ni à Re Albi. Nul ne peut dire où il était, simplement qu'il s'en était allé à pied vers les forêts dans la montagne. Souvent il partait ainsi, lui dit-on, et il ne revenait pas avant plusieurs mois ; et nul ne connaissait les routes de sa solitude. Certains offrirent de partir à sa recherche, mais le Roi le leur interdit, disant : « Il règne sur plus grand royaume que le mien. » Et il quitta la montagne, reprit le bateau et regagna Havnor pour y être couronné.

Table of Contents

Livre I LE SORCIER DE TERREMER
- I DES GUERRIERS DANS LA BRUME
- II L'OMBRE
- III L'ÉCOLE DES SORCIERS
- IV L'OMBRE LIBÉRÉE
- V LE DRAGON DE PENDOR
- VI TRAQUÉ
- VII LE VOL DU FAUCON
- VIII LE CHASSEUR
- IX IFFISH
- X LA MER OUVERTE
- ÉPILOGUE

Livre II LES TOMBEAUX D'ATUAN
- PROLOGUE
- I LA DÉVORÉE
- II LE MUR AUTOUR DU LIEU
- III LES PRISONNIERS
- IV SONGES ET RÉCITS
- V LUMIÈRE SOUS LA COLLINE
- VI LE PIÈGE
- VII LE GRAND TRÉSOR
- VIII NOMS
- IX L'ANNEAU D'ERRETH-AKBE
- X LA COLÈRE DES TÉNÈBRES
- XI LES MONTAGNES DE L'OUEST
- XII VOYAGE

Livre III L'ULTIME RIVAGE
- I LE SORBIER
- II LES MAÎTRES DE ROKE
- III HORTEVILLE
- IV LUMIÈRE DE MAGE
- V RÊVES EN MER
- VI LORBANERIE
- VII LE FOU
- VIII LES ENFANTS DE LA MER OUVERTE
- IX ORM EMBAR
- X LA PASSE DES DRAGONS
- XI SELIDOR
- XII LA TERRE ARIDE
- XIII LA PIERRE DE DOULEUR
- ÉPILOGUE